Inv. A.6822

DOCTEUR PH. HAUSER

ÉVOLUTION
INTELLECTUELLE ET RELIGIEUSE
DE
L'HUMANITÉ

TOME PREMIER

32021



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VI^e

1920

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

CONTROL 1953

1956 1961

29 019

RC 385 .06

B.C.U. Bucuresti

C32021

A

LA FRANCE TRIOMPHANTE

DANS SES LUTTES GIGANTESQUES

POUR LA DÉFENSE DES DROITS DE L'HOMME

LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE

ET

L'INDÉPENDANCE DES PEUPLES

Hommage d'admiration.

L'AUTEUR

PRÉFACE

A toutes les époques de l'Histoire il y eut des penseurs sceptiques qui se sont refusés à admettre la finalité de l'homme, bien qu'il occupe la première place dans le règne animal par son intelligence et son sentiment. Pour combattre ce scepticisme à outrance nous avons réuni dans ce travail de nombreux faits authentiques qui prouvent le perfectionnement progressif de la raison et du sentiment humain à travers le temps et l'espace, ce qui constitue un témoignage incontestable en faveur de la finalité de l'humanité.

Nous commençons par étudier l'évolution de la raison de l'homme préhistorique, ensuite l'évolution du sentiment moral de l'homme historique. Les pages suivantes sont entièrement consacrées à l'étude de l'évolution de la raison et du sentiment des peuples de l'Antiquité et de ceux des époques modernes qui ont contribué au progrès de la science et du sentiment humain. Dans cette étude nous relevons deux faits historiques dignes d'appeler l'attention de ceux qui s'intéressent à l'évolution

morale et intellectuelle de l'humanité. *Premièrement.* — Au milieu de l'Europe bouleversée par une immigration incessante des peuplades de l'Asie ont surgi deux petits peuples, les Grecs et les Juifs, dont l'un a crée les arts, les lettres, les sciences et la philosophie et l'autre a inauguré parmi les nations le monothéisme qui ensuite a subi des crises profondes dans son évolution à travers le temps et l'espace, ayant donné lieu à la naissance et au développement du Christianisme et de l'Islamisme. *Deuxièmement.* — A côté de ces deux petits peuples pacifiques, dont l'un s'est consacré au culte de la Raison et l'autre au culte du Sentiment religieux a surgi un grand peuple guerrier, le peuple latin, dont le berceau fut la ville de Rome, laquelle, grâce à son organisation militaire, a conquis d'abord les petites peuplades qui occupaient le sol de l'Italie et après leur avoir inculqué sa mentalité et son culte de la force, s'en est servi pour conquérir successivement tous les pays d'Europe, une grande partie de l'Afrique et de l'Asie Mineure. Malheureusement après avoir réalisé ses projets de conquête par la force de ses légions, Rome a fini par devenir la proie de l'invasion des barbares du Nord, lesquels, dépourvus de toute culture intellectuelle, n'ont fait que détruire tout ce que la culture greco-romaine avait créé, à savoir: les monuments, les théâtres, les écoles, les bains, les grandes villes et finalement les champs cultivés, au point que les indigènes ont fini par devenir aussi barbares que les envahisseurs. Ce qui prouve

évidemment que l'œuvre de la force finit par devenir tôt ou tard victime de la force.

Des faits analogues se sont produits dans l'époque moderne. Ce fut d'abord Napoléon Ier qui poussé par l'esprit de conquête aspira à la domination universelle. Un siècle plus tard ce fut Guillaume II qui rêvait le rétablissement de l'empire de Charlemagne sous l'égide des Hohenzollern. Les deux empires ont fini par être démembrés et devenir victimes de la force qu'ils reconnaissaient jadis comme la créatrice du droit. Toutefois il y a une différence entre les conséquences du sort des peuples modernes et celui du peuple romain, car tant l'Allemagne que la France se trouvant à un niveau élevé de culture intellectuelle, n'ont pas tardé à rentrer dans l'ordre et adopter le régime du gouvernement imposé par le vainqueur. Il convient de rappeler le fait historique que Bismarck fit des grands efforts pour empêcher le retour d'un gouvernement monarchique en France craignant qu'elle ne trouvât, soit un allié parmi les grandes puissances, soit un auxilaire pour la revanche dans un moment propice. Par contre avec la dissolution de l'empire romain la culture gréco-latine fut remplacée par la barbarie du moyen âge représentant un recul de l'humanité vers le chaos et l'ignorance qui se prolongea jusqu'au VIIIe siècle, époque de l'arrivée au pouvoir de Charlemagne, le chef le plus puissant des peuples barbares, lequel, doué d'un esprit guerrier et ambitieux, aspirait à la domination universelle. Dans ce but il eut recours au chef

de l'Eglise, la seule association organisée à cette époque pour former une alliance entre le trône et l'autel qui devaient se prêter un appui mutuel en cas de résistance de la part des peuples. A ses débuts, l'Eglise, se sentant encore faible, en profita pour fortifier d'abord son pouvoir spirituel et acquérir ensuite des territoires, tantôt à titre de fiefs, tantôt sous forme de donations; mais après qu'elle eut réussi à établir son influence spirituelle sur les masses populaires, elle aspira de même que l'ancienne Rome à la domination universelle, non par la force des armes, mais bien par la force morale dont elle a souvent abusé pour intervenir dans les affaires temporelles de l'Etat. L'arme qui lui a le mieux réussi fut l'excommunication des princes lorsqu'ils agissaient à l'encontre des intérêts de la Papauté. Cependant un événement inattendu vint contrarier la puissance de l'Eglise. Ce fut l'invasion de l'Espagne par les Arabes, lesquels après avoir recueilli les semences de la culture grecque disséminées en Perse et en Asie mineure par les savants byzantins persécutés par les autorités impériales de Constantinople, les apportèrent en Espagne.

Ils y fondèrent des écoles qui vulgarisèrent la langue et la littérature grecques en même temps que la langue arabe, au point que l'Andalousie devint un foyer important de culture des sciences et des beaux-arts, rayonnant sur toute l'Espagne, tandis que l'Europe chrétienne était encore soumise, sous les gouvernements

féodaux, à un régime d'intolérance, conséquence de l'ignorance et de la superstition. En même temps l'Orient était devenu un terrain de lutte entre chrétiens et musulmans. Ces derniers dominaient alors en Syrie et en Palestine après s'être rendus maîtres de la ville sainte de Jérusalem qui abritait le Saint-Sépulcre. L'Eglise se croyant menacée de perdre son influence sur le monde chrétien fit de grands efforts pour organiser au XI^e^ et au XII^e^ siècles des croisades pour arracher la terre sainte aux mains des infidèles. Mais tous ses efforts qui poussèrent presque tout le monde chrétien vers la terre sainte en huit croisades dans l'espace de deux siècles, aboutirent finalement à un échec. Ce fut alors que la Papauté décida d'organiser une croisade en Occident contre les Arabes d'Espagne, ayant poussé les gouvernements de Léon et des Castilles à entreprendre une guerre contre eux. En effet, grâce au manque d'union parmi les chefs arabes, les armées chrétiennes réussirent à chasser les musulmans des provinces de Tolède, de Saragosse, de Valence, de Jaen, de Cordoue, de Séville, de Malaga et de Grenade. Alors les rois catholiques, sur les instances de l'inquisiteur Torquemada, décrétèrent l'expulsion des Arabes et des Juifs du territoire espagnol, malgré leur promesse solennelle au roi Boabdil dans les capitulations, de respecter la vie et les biens des Arabes qui voudraient rester dans leur pays natal, ainsi que leur langue, leurs coutumes et leur religion.

Il paraît, d'après les documents publiés récemment par M. Mariano Gaspar Ramiro concernant les capitulations convenues entre le roi Boabdil et les rois catholiques, lors de la reddition de Grenade, que ceux-ci n'ont accordé leur promesse à celui-là que dans l'espoir de la conversion spontanée des Arabes au catholicisme. Ce fut dans le même but qu'ils gardèrent comme otage le fils de Boabdil et c'est seulement après s'être vus frustrés dans leur espoir qu'ils eurent recours aux mesures les plus vexatoires d'intolérance contre les Arabes, sous prétexte qu'ils conspiraient contre le nouveau régime.

L'Eglise, de son côté, pour mettre en vigueur le décret royal d'expulsion des Juifs et des Arabes, créa des tribunaux d'inquisition qui se servirent du système des tortures et des bûchers contre tout sujet suspect de libre pensée. Grâce à ces mesures anti-humaines et anti-religieuses auxquelles ils donnèrent un caractère national, ils tinrent suggestionné le peuple espagnol pendant trois siècles en faussant l'enseignement d'amour et de justice de Jésus-Christ, en travestissant la morale chrétienne prêchée par les Apôtres en un régime barbare et odieux et en transformant pendant le XVII^e^ siècle l'Espagne en un terrain stérile pour toute investigation scientifique, de même que pour tout sentiment altruiste. Heureusement ni le pouvoir spirituel de l'Eglise, ni la grande puissance militaire de Philippe II ne purent empêcher la déroute de l'armée espagnole

dans ses luttes contre la petite Hollande protestante qui à la suite de sa victoire sur la plus grande puissance militaire des pays catholiques conquit son indépendance définitive et devint le refuge de tous les libres penseurs de l'Europe. Alors l'Eglise, profondément humiliée de son impuissance, poussa l'empereur d'Autriche à déclarer la guerre aux pays protestants, guerre qui, après trente années de durée, finit avec l'épuisement des deux combattants. Ce n'est que grâce à l'intervention de la France catholique en faveur des protestants sous le gouvernement du Cardinal Richelieu que le traité de paix de Westphalie fut signé, établissant la tolérance religieuse en Allemagne et consacrant le triomphe de la liberté de conscience. Cependant l'Eglise prit sa revanche en continuant à sévir en Espagne contre les infidèles et les hétérodoxes au moyen des tribunaux d'Inquisition qui condamnaient aux tortures et au bûcher les hommes de science et tous ceux qui se rendaient suspects d'indépendance de la pensée. De même la lutte se poursuivit entre la théologie et la science dans tous les pays catholiques et même dans les pays protestants jusqu'au XVIII[e] siècle.

A cette époque les Encyclopédistes français organisèrent une campagne très active qui, secondée par les intellectuels, amena la grande Révolution de 1789, laquelle inaugura sa grande œuvre par la Déclaration des Droits de l'homme, qui proclamait la liberté de penser et d'écrire.

Bien que les grandes puissances européennes se fussent coalisées ensuite contre la France républicaine pour rétablir le régime absolutiste et faire avorter en germe les principes de la Révolution, l'armée française, en dépit de son organisation défectueuse et de ses généraux improvisés, infligea une défaite formidable aux armées coalisées, plus nombreuses et mieux outillées, grâce à l'idéal humanitaire qu'elle défendait et à la force morale qui animait ses combattants. Il en fut de même pour l'armée de Napoléon : elle fut toujours victorieuse tant qu'elle défendit les principes de la Révolution, mais elle cessa de l'être du jour où Napoléon mit son génie au service de son ambition en sacrifiant les intérêts de l'humanité.

D'ailleurs la victoire de l'Europe absolutiste coalisée contre la France ne fut qu'éphémère ; car le Congrès de Vienne n'empêcha pas en France le mouvement révolutionnaire de 1830 et de 1848 et ses répercussions sur tous les pays de l'Europe. Au contraire, le succès de ces révolutions fit changer l'opinion publique du peuple anglais et de son gouvernement qui reconnurent officiellement par un vote des chambres les principes de la Révolution française. Il en fut de même pour l'Italie qui, après une guerre victorieuse contre l'Autriche, devint un des pays les plus libéraux d'Europe. Cependant il faut reconnaître que ce ne sont que ces deux pays après la France, qui ont établi par la voie constitutionnelle un régime de liberté et de justice ainsi que l'égalité

des droits et des devoirs de tous les citoyens, tandis que le reste des Grands Etats européens tels que l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Russie continuèrent à pratiquer un régime de gouvernement personnel plus ou moins absolu pendant tout le XIX^e^ et une partie du XX^e^ siècle. Ce n'est qu'en France, en Angleterre et en Italie que les plus hauts emplois de l'Etat étaient accessible pendant les derniers trente ans à tous les citoyens sans distinction de race et de religion. C'est précisément entre ces deux groupes de nations qu'a éclaté la guerre mondiale. Quoique symbolisant le pouvoir despotique, la Russie se trouva faire partie du groupement qui prenant, fait et cause pour la Serbie, défendait les droits de l'homme et des petits peuples ; c'est une des ironies de l'histoire qu'un peuple barbare prenne la défense d'un principe humanitaire tout en poursuivant un but égoïste qui en l'espèce était la domination dans les Etats balcaniques. Or étant donné l'incompatibilité de ces deux principes, la Russie ne put rester longtemps unie aux nations qui ont versé leur sang pour des idées de liberté et de justice. En effet elle ne tarda pas à abandonner les Alliés et fut remplacée par les Etats-Unis qui ont compris que les droits des petits peuples étaient l'enjeu de cette guerre mondiale. C'est grâce à la coopération des Etats-Unis que la guerre prit bientôt une tournure favorable à la cause des Alliés et des Droits de l'homme.

Tel est le chemin parcouru par l'humanité dans son

évolution depuis l'âge préhistorique jusqu'à notre époque. A ses débuts c'était contre les animaux gigantesques tels que le Mammouth et l'Ours des Cavernes que l'homme avait à lutter pour défendre son existence. Après être entré dans l'âge historique, l'homme, en possession d'armes défensives, n'eut plus à craindre les carnassiers ; par contre il devint la proie des peuples conquérants qui s'agrandissaient aux dépens des peuples plus faibles au nom de la force et du droit de conquête. Aujourd'hui l'homme vient d'entrer dans une nouvelle phase d'évolution où les microbes sont considérés plus dangereux pour lui que les animaux sauvages et où à côté des peuples conquérants se trouvent des peuples puissants avancés en culture intellectuelle et morale qui, conscients des droits de l'homme et animés d'un idéal de liberté et de justice, considèrent de leur devoir de prendre la défense des petits peuples victimes de l'ambition de leurs voisins.

C'est ainsi que nous venons d'être témoins d'un fait nouveau dans l'histoire : deux petits peuples pacifiques, la Serbie et la Belgique, ayant été l'objet d'attentats contre leur indépendance de la part de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne, ont été secourus par la France et l'Angleterre pénétrées des principes des droits de l'homme et du droit de l'indépendance des petits peuples, — cette intervention ayant eu pour résultat non seulement le triomphe de la justice mais aussi l'écroulement des trois vieux empires qui s'étaient rendus coupables il y

a un siècle et demi de l'assassinat de la Pologne, ce qui prouve que toute injustice renferme en elle-même le germe du châtiment. Cette vérité peut échapper à l'homme individuel parce que ses jours étant comptés il ne parvient pas toujours à voir luire l'aurore de la justice, mais non pas à l'homme collectif qui, loin de périr, se renouvelle avec chaque génération et progresse même en vitalité à mesure que s'améliorent ses conditions d'existence.

C'est ainsi que nous assistons aujourd'hui à la renaissance de plusieurs nationalités que l'on a pu croire éteintes : les Polonais, les Tchéco-Slovaques et les Yougo-Slaves. Il est à espérer que ces nouvelles nationalités au fur et à mesure qu'elles s'organiseront sur la base de la liberté et de la justice finiront par s'allier entre elles et par se fortifier pour la défense éventuelle de leur indépendance, contre les visées ambitieuses des grandes nations voisines dépourvues de scrupules, et que tous les peuples, grands et petits, ne poursuivront désormais qu'un idéal, celui de contribuer, chacun à sa manière et dans la mesure de ses forces, au perfectionnement de la raison et du sentiment humains.

Le XX^e^ siècle, qui a entrevu la solution de ce problème social, ne s'achèvera pas sans l'avoir résolu complètement, pour le plus grand bonheur de l'humanité.

ÉVOLUTION
INTELLECTUELLE ET RELIGIEUSE
DE
L'HUMANITÉ

CHAPITRE PREMIER
ÉVOLUTION INTELLECTUELLE DE L'HOMME PRÉHISTORIQUE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES RELATIVES A L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

Parmi les conquêtes importantes des sciences naturelles au cours du XIXe siècle, figure au premier rang la Doctrine de l'Evolution d'après laquelle tous les êtres vivants sont soumis à l'influence du milieu environnant pour satisfaire les conditions nécessaires à l'entretien de la vie de l'individu et de celle de l'espèce.

Dans ce but, la nature les a doués de la faculté de lutter contre les conditions hostiles à leur existence, faculté dénommée par les naturalistes, la Sélection Naturelle.

L'homme comme être supérieur du règne animal,

tout en subissant la loi de l'évolution, jouit à un plus haut degré de la faculté de s'adapter au milieu le plus hostile, étant capable de lutter avec avantage aussi bien contre l'influence pernicieuse des climats tropicaux que des climats boréaux. Il en est de même pour l'homme collectif, avec la différence que l'homme comme individu ayant une existence limitée, sa capacité de lutter est déterminée par la force de sa résistance vitale innée ou acquise à la suite de l'habitude de la lutte et de l'exercice de la volonté, tandis que l'homme, comme collectivité, jouit d'une existence illimitée; ayant paru sur la terre dans la période quaternaire, sa vie se prolongera aussi longtemps que la terre qui lui a donné naissance formera partie intégrante du système planétaire dont le soleil est le centre. C'est précisément à cause de cette longévité que son évolution a dû se faire plutôt dans le domaine spirituel que dans le domaine physique ; car les générations qui se sont suivies à travers le temps, se sont éteintes successivement tandis que les conquêtes de l'esprit de chaque génération ont survécu à travers le temps et l'espace et ont donné de la valeur réelle à la vie humaine. Ce sont surtout la raison et le sentiment de la solidarité humaine qui ont évolué à travers les siècles en surmontant des milliers d'obstacles et qui constituent aujourd'hui l'histoire de l'humanité.

Pour pouvoir juger avec des données exactes les progrès réalisés par l'humanité au cours de toutes les

phases historiques de son évolution dans le domaine de la raison et du sentiment religieux, nous considérons comme nécessaire de connaître l'état intellectuel de l'homme primitif, et son évolution, depuis son apparition sur la terre dans la période géologique quaternaire jusqu'à la fin de la période néolithique. Il y a trois sources authentiques qui peuvent nous renseigner à cet égard: la Paléontologie, l'Archéologie et l'Éthnologie, cette dernière qui étudie les mœurs et la culture des peuplades sauvages des vastes régions de l'Afrique, de l'Australie et de l'Amérique conformément aux données acquises par d'illustres voyageurs qui ont exploré ces pays, les uns pour connaître leur géographie, leur faune et leur flore et les autres pour étudier les mœurs et la culture des pays vierges et vivant encore à l'état sauvage. Ces voyageurs ont publié après leur retour en Europe des mémoires où ils décrivent avec des couleurs très vives les mœurs et la mentalité collective de ces peuplades. Nous nous proposons de reproduire dans les pages suivantes quelques-uns des faits rapportés, mais auparavant nous allons donner un aperçu succinct des connaissances paléontologiques relatives à l'évolution intellectuelle de l'homme primitif en Europe pendant les périodes quaternaires ante et post-diluviennes.

I

Evolution intellectuelle de l'homme préhistorique

Grâce aux progrès de la Paléontologie et de l'Archéologie au courant du XIX^e^ siècle on est arrivé à lever le voile qui couvrait pendant les siècles précédents l'origine des débris d'un homme appartenant à une race éteinte. C'est surtout à la Paléonlogie que sont dues les premières connaissances qui nous ont conduits plus tard à admettre comme une chose démontrée l'existence de l'homme antédiluvien. D'après Lartet c'est à un géologue français habitant l'Allemagne, Aimé Boué, que revient l'honneur d'avoir proclamé le premier l'ancienneté de l'espèce humaine. C'était en 1823 que ce géologue retira du terrain quaternaire de la vallée du Rhin des ossements humains qu'il présenta à Cuvier comme provenant d'un homme qui aurait vécu à l'époque quaternaire. Cuvier dans son ouvrage sur les « Ossements fossiles » discute le pour et le contre de cette opinion. Malgré l'insuffisance des documents qu'on possédait alors il se prononce dans les termes suivants :

« Je ne veux pas conclure que l'homme n'existât pas « avant l'époque des grandes révolutions... Il aurait « bien pu habiter quelques contrées peu étendues d'où « il a repeuplé la terre après ces événements ter- « ribles. »

En 1823 un géologue anglais, Buckland, publia ses « Reliquiae Diluvianae » où il décrivait la « Caverne de Kinklake » et dans lequel il a réuni tous les faits connus qui militaient en faveur de l'existence de l'homme en même temps que les animaux antédiluviens.

En 1826, un géologue français, Tournal de Narbonne, publia les découvertes qu'il venait de faire dans une caverne du département de l'Aude où il avait trouvé des ossements d'Aurochs et de Renne travaillés par les mains de l'homme à côté de coquilles comestibles. Trois ans après, M. Christol, professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble, trouva des ossements humains mélangés à des débris du grand ours, de l'hyène, du rhinocéros dans les cavernes de Souvignargues (Hérault).

En 1831, Schmerling, géologue belge, découvrit dans les cavernes d'Engis et d'Enghihould en Belgique, deux crânes humains mêlés à des dents de Rhinocéros, d'Eléphant, d'Ours et d'Hyène. Il y trouva également des silex, taillés en forme de couteaux et de pointes de flèche. Plus tard, Schmerling publia un travail où il réunissait une quantité considérable d'objets découverts dans les cavernes de la Belgique, mais les savants de presque tous les pays d'Europe s'étaient opposés à l'idée de l'ancienneté de l'homme, ce qui est une preuve de plus en faveur de la difficulté à laquelle se heurte tout progrès scientifique en face de la routine et des idées traditionnelles, bien que la vérité finisse toujours

par se frayer son chemin à travers les obstacles les plus grands.

C'est ainsi qu'en 1838, Boucher de Perthes, l'ardent apôtre de l'ancienneté de l'espèce humaine, eut le bonheur de soumettre à la société d'émulation d'Abbeville ses premières haches antédiluviennes et l'année suivante il réussit à recueillir dans les terrains quaternaires d'Abbeville une vingtaine de silex manifestement travaillés par la main de l'homme.

Bien qu'en 1842 et en 1847 des géologues anglais, tels que Godwin Austin et Henri eussent trouvé dans la caverne de Kent des débris d'animaux antédiluviens mêlés à des restes humains, cela ne fit pas avancer d'un pas la question de l'ancienneté de l'homme. En 1847 parut le premier volume des « Antiquités celtiques et antédiluviennes » de Boucher de Perthes, renfermant environ 1.600 figures d'objets découverts dans les fouilles que l'auteur avait fait pratiquer depuis 1836 dans le terrain quaternaire, ce qui stimula d'autres géologues tant français qu'anglais, à continuer leurs recherches sur le même sujet. En effet le Dr Rigollet, qui avait été un adversaire décidé de l'opinion de Perthes, découvrit des silex travaillés dans les dépôts quaternaires de Saint-Acheul près d'Amiens et d'Abbeville port sur la Somme, et ne tarda pas à se ranger au côté de l'archéologue d'Abbeville.

Toutefois, c'est aux géologues anglais tels que Falconer, Prestwich et Evans, que revient le mérite d'avoir

donné une impulsion vigoureuse à la doctrine de Boucher de Perthes. Le Dr Falconer, vice-président de la société sociologique de Londres, se rendit dans le département de la Somme pour étudier le terrain quaternaire et les débris qu'il renferme. Ensuite, il fut suivi par Prestwich et Evans, qui à leur retour en Angleterre en 1854, rapportèrent la conviction de l'ancienneté de l'homme et de son existence avant l'époque diluvienne, ayant retiré eux-mêmes des cavernes de Saint-Acheul et d'Abbeville les ossements humains et les haches de silex. Enfin, M. Charles Lyell, le plus célèbre géologue anglais, se rendit sur les lieux et à son retour, devant l'association britannique assemblée à Aberdeen le 15 septembre 1855, se déclara partisan de l'homme quaternaire. C'est la déclaration du président de la société géologique de Londres qui fit pencher la balance en faveur des idées de Boucher de Perthes.

Depuis lors, on pratiqua de tous côtés, en France et en Belgique, des fouilles qui confirment les résultats obtenus par les géologues français et anglais et la doctrine de l'ancienneté de l'homme avant l'époque diluvienne fut définitivement acquise à la science comme une vérité démontrée.

Cependant, la satisfaction que nous donne le triomphe de la vérité ne nous empêche pas de ressentir un profond regret en voyant le temps, les efforts et la lutte qu'il a fallu pour vaincre la résistance de la part des

hommes de science imbus des idées traditionnelles qui fixaient à six mille années la création de l'espèce humaine. Bien que ce fait ne soit pas nouveau dans l'histoire, elles sont bien connues les luttes âpres et douloureuses qu'ont eu à soutenir les hommes de science de toutes les époques pour établir comme une vérité démontrée les fruits de leurs recherches. Le mouvement de la terre autour du soleil et la circulation générale du sang en sont des preuves éloquentes. On inclinerait volontiers à admettre que l'évolution intellectuelle et religieuse de l'humanité est régie par une loi d'après laquelle aucune grande idée constituant un progrès sensible de la raison et du sentiment humains ne peut faire son chemin ni grandir sans coûter de grandes luttes et souvent des flots de sang et d'innombrables sacrifices à l'humanité. De même qu'une femme ne peut accoucher sans douleurs, l'humanité ne peut pas entrer dans une nouvelle phase d'évolution sans souffrance et sans secousse. Quoi qu'il en soit, ce fait en lui-même explique en partie la lenteur avec laquelle s'accomplit le progrès de la raison et du sentiment dans toutes les périodes de la civilisation.

Grâce aux fouilles nombreuses pratiquées dans les terrains quaternaires dans les différents pays d'Europe, surtout en Belgique et en France, les paléontologistes sans exception ont reconnu comme une vérité acquise l'ancienneté de l'homme ; car c'est la seule explication logique de la découverte d'ossements humains, à une

certaine profondeur du sol à côté des armes et des instruments fabriqués par la main de l'homme consistant en haches et couteaux en silex taillé, dont il s'est servi d'abord pour se défendre contre les animaux carnassiers, tels que l'ours des cavernes (ursus spelaens), le mammouth (elephas primigenius) et le rhinocéros (rhinoceros trichorhinus) ensuite pour couper les arbres, les façonner et fouiller la terre. Pendant cette période, appelée celle du grand ours, l'homme a préféré fixer sa demeure près des rives des grands fleuves qui lui ont fourni l'eau pour la boisson et les limaçons pour la nourriture; ils lui ont donné en outre l'abri contre le danger des animaux carnassiers.

Ce n'est qu'après avoir inventé des armes de défense et que sa tribu eut grandi, qu'il a osé se loger dans les cavernes naturelles près des montagnes et en chasser les animaux. Cette première période de l'homme quaternaire, appelée par les paléontologistes, l'*Age de Pierre*, est divisée en deux époques, celle de la « Pierre Taillée » et celle de la « Pierre Polie ». La première est divisée à son tour en deux périodes : celle du *Grand Ours* et celle du *Renne*. Dans la première, il construit déjà deux classes d'instruments en silex taillé, les uns pointus, les autres lancéolés, destinés à couper et à râper. Cette période se prolongea pendant plusieurs siècles, jusqu'au moment où les animaux carnassiers se virent impuissants à lutter contre les hommes pourvus d'armes leur donnant une supériorité sur leur

force naturelle ; ensuite, le changement des conditions climatologiques de l'Europe centrale leur rendit la vie difficile et les obligea à émigrer vers les régions boréales, ils furent alors remplacés par de nombreux troupeaux de rennes. Cette nouvelle période est dénommée celle du Renne, bien que celui-ci fût accompagné d'autres espèces d'animaux tels que le bœuf musqué et l'élan. A cette période, l'homme déjà plus intelligent et plus expérimenté travaillait mieux le silex, il en faisait des lames en pointes taillées, des scies et des râcloirs, et confectionnait également des instruments en os, en ivoire, en bois de renne et en corne de cerf. Bien qu'il habite encore la caverne, il sait la rendre confortable aux besoins de sa famille. Il tâche de trouver des abris, sous des rochers escarpés, pourvus de saillies, lui servant de toit. Cependant sa culture n'est pas assez avancée pour qu'il pense à labourer la terre ; il est encore essentiellement chasseur et au besoin anthropophage, il chasse les animaux à coups de lance et de flèches et il se sert de leur chair pour sa nourriture et de leur peau comme abri contre les intempéries. Toutefois, la vie nomade qu'il menait, le mettait en contact avec ses semblables habitant les régions plus éloignées, dépourvues de silex et moins avancées en culture que lui, ce qui a amené des rapports commerciaux et industriels. C'est ainsi qu'en 1855, en faisant des fouilles à Chaleux, près de Dinan, en Belgique, on a recueilli près de 20.000 haches en silex, bien taillées, des poi-

gnards, des couteaux et des râcloirs ce qui prouve bien qu'il y eut à cette époque de véritables manufactures d'armes et d'ustensiles, en même temps que des centres de commerce entre les peuplades des différentes régions du nord-ouest de l'Europe. A cette époque il y eut aussi les premières ébauches de l'art parmi les habitants de certaines cavernes ; dans les départements de la Charente, la Dordogne, la Vienne, le Tarn et la Garonne, de la France actuelle, on a recueilli des dessins et des sculptures sur des fragments de bois de renne, sur ivoire et sur os représentant des êtres organisés, surtout des animaux tels que le renne, le bison et le cerf.

Beaucoup plus frappantes que les gravures et les peintures trouvées dans les cavernes et les grottes des départements français, sont celles découvertes en 1875 dans la grotte de Altamira dans la province de Santander en Espagne, avec la particularité que dans cette dernière ne se trouvait pas le renne parmi les peintures sur la muraille de la grotte. Par contre, on y a trouvé les restes d'un squelette entier de l'ours des cavernes, à côté de ceux de chevaux et de cerfs, ce qui donnerait lieu de supposer que le renne avait déjà quitté l'Espagne longtemps avant la France, à cause de la douceur de son climat. Quoiqu'il en soit, il est démontré que, même à l'âge de la pierre taillée, lorsque la culture humaine se trouvait encore à l'état embryonnaire, l'homme avait déjà l'intuition de l'art décoratif.

Etant donné que les premières découvertes de restes

humains et d'instruments fabriqués par l'homme quaternaire ont été faites en Belgique et en France, les paléontologistes ont également dénommé les premières phases de son évolution d'après les noms de l'endroit où les fouilles ont été pratiquées. C'est ainsi qu'ils ont distingué trois périodes dans l'âge de la pierre taillée : celle de Saint-Acheul, celle de Moustier et celle de la Madeleine, représentant chacune une des différentes périodes de l'évolution progressive de l'homme primitif en Europe, les deux premières correspondant à celle du Grand Ours et du Renne, tandis que celle de la Madeleine coïncide déjà avec une culture plus avancée vers la fin de celle du Renne ; car dans la grotte de la Madeleine, en Périgord, on a trouvé des produits céramiques, il est vrai un peu grossiers, tels qu'une géode naturelle ayant servi de vase culinaire et des vases de terre durcie à l'action du feu. En effet, la période de la Madeleine appartient déjà à l'époque néolithique, tandis que celles du grand ours et du renne font partie de l'époque paléontolithique ; en d'autres termes, elle constitue une période de transition entre l'époque de la Pierre taillée et celle de la Pierre polie.

II

Si l'on considère qu'il a fallu des siècles pour que le progrès intellectuel se fasse sentir dans une région limitée pendant que la collectivité humaine d'une autre région plus ou moins éloignée de la première restait

encore dans un état arriéré, on est forcé de reconnaître qu'il y eut des tribus plus ou moins douées et susceptibles de comprendre la nécessité d'améliorer leurs conditions d'existence, tandis qu'il y en eut d'autres voisines, qui se sont contentées de vivre à l'état sauvage sans sentir le besoin d'augmenter leur bien-être. En effet la paléontologie admet l'existence de deux races humaines pendant l'époque de la Pierre taillée : la *race Canstadt* et la *race Cros-Magnon*, qui différaient non seulement par leurs facultés mentales mais aussi par leur constitution physique. La première, la plus ancienne, se distingue par la grande épaisseur des os du crâne, par le front étroit et aplati, la longueur extraordinaire du diamètre antéro-postérieur et par la proéminence des arcs supra-orbitaires ; en résumé, les traits prononcés d'une brachiocéphalie. Cette race prédominait en Allemagne encore à l'époque du renne, alors qu'en France on avait déjà remarqué la race Cros-Magnon, qui avait appelé l'attention de Mortillet et de Lartet à cause de la grande capacité et de la longueur du crâne, l'ampleur du diamètre transversal et le prognathisme de l'arc alvéolaire supérieur, réunissant ainsi quelques traits caractéristiques de la dolichocéphalie sans perdre complètement ceux de la brachiocéphalie.

En effet, c'est à cette race qu'est dû le perfectionnement de l'industrie du silex, de l'os et de l'ivoire ainsi que la connaissance rudimentaire du dessin, de la gravure et de la sculpture. Toutefois nous tenons à

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREȘTI

constater que la race Canstadt, bien qu'inférieure en culture, avait déjà connu l'usage du feu, puisqu'on a trouvé dans les cavernes de Néanderthal, près de Dusseldorf, des restes de charbon de bois à côté de crânes humains. Cependant, les hommes de race Cros-Magnon, par leur supériorité en organisation physique et facultés intellectuelles, ont fini par s'imposer à la première et par peupler le sud-est de la France, une grande partie de la Belgique et de l'Allemagne ainsi que de l'Angleterre. Elle a non seulement perfectionné les instruments en silex, en os, en bois de renne et en ivoire, mais elle s'est également appliquée au perfectionnement de la pêche à mesure qu'elle avançait vers le littoral de la mer et sur les bords des grands fleuves.

Toutefois il est avéré que les hommes de la race Cros-Magnon de l'époque quaternaire n'ont pas enterré les morts de leurs familles ; il n'y a pas de fait authentique qui le confirme. Il semble plutôt que les restes humains découverts dans les grottes proviennent de morts violentes à la suite de la guerre ou de la chasse, tandis que ceux qui sont morts à la suite de maladies ou de vieillesse ont été abandonnés dans les champs ou jetés dans les rivières. Les vraies sépultures constatées dans les siècles passés datent de l'époque néolithique. On n'est pas mieux renseigné sur l'état de la domesticité du cheval à l'époque quaternaire, car le fait rapporté par les paléontologistes de la découverte de 40.000 chevaux dans la *station* de Solutré a donné lieu à une

polémique très vive parmi les naturalistes français ; les uns, représentés par Toussaint, directeur de l'Ecole vétérinaire de Lyon, affirmaient qu'il s'agissait de chevaux domestiqués par l'homme, tandis que les autres, représentés par André Sanson, directeur de l'Ecole vétérinaire de Toulouse, étaient d'un avis contraire, avec la circonstance que tous les deux ont produit des arguments à l'appui de leur thèse ; les premiers s'appuyaient sur un fait d'expérience montrant que les animaux tués dans la chasse ont toujours été écartelés par les chasseurs qui en ont emporté les parties charnues, de même que la tête et la colonne vertébrale dont les os ont été fendus pour en extraire le cerveau et la moelle leur servant de nourriture. Or, étant donné que les 40.000 chevaux trouvés dans la station de Solutré ont présenté leurs squelettes complets, il est permis d'en conclure qu'ils ne provenaient pas d'animaux morts par la chasse. Les partisans de la seconde opinion répondaient que si le cheval avait déjà été domestiqué vers la fin de la période quaternaire, on aurait rencontré également le chien, à côté d'un si grand nombre de solipèdes, car le chien est le premier animal qui a été domestiqué par l'homme, tel qu'on le trouve dans les Vijocken-moeddings du Danemark. Or il n'y en avait point parmi le grand nombre de squelettes de chevaux du Solutré. Il y a encore d'autres arguments fournis de part et d'autre en faveur de leur opinion, que nous croyons inutile de reproduire. Il nous suffit de

constater qu'il n'existe pas de fait authentique en faveur de la domesticité d'un animal avant l'époque de la Pierre polie.

La période du renne se prolonge jusqu'au moment où survint en Europe une grande catastrophe qui marque la fin de l'époque quaternaire. L'élévation subite de la température au centre et à l'ouest de l'Europe dont la cause est encore inconnue, eut pour résultat la fonte des glaciers et il survint un écoulement violent des eaux torrentielles qui entraînèrent l'écrasement des rochers sur lesquels reposaient les épaisses couches des anciens glaciers des Alpes produisant une boue argileuse, rougeâtre, mêlée aux cailloux et au sable provenant des détritus des montagnes. Ce dépôt argileux appelé le diluvium rouge, est couvert dans les vallées du Rhône et du Rhin d'une couche de limon ou terre à brique appelée par les géologues lehm ou loëss, et en Belgique elle occupe une partie du terrain dont l'épaisseur varie de 3 à 9 mètres où elle alimente un grand nombre de briqueteries.

Ce terrain diluvial est le plus récent de tous ceux qui constituent l'écorce terrestre, représentant la période géologique contemporaine. Avec elle l'homme est entré dans l'époque de la pierre polie, dénommée également la période néolithique, qui se caractérise par le polissage des instruments en pierre. L'opération consistait dans l'introduction de l'objet à polir dans une cavité creusée du polissoir contenant de la poudre de zircone

ou Corindon, et un peu d'eau servant de moyen pour faciliter le frottement doux et uniforme, au point qu'un ouvrier seul était capable de préparer en un jour mille bons éclats de silex, fraîchement retiré de la terre. Les haches de cette époque sont de deux sortes, les unes sont plates et coupées carrément, leurs dimensions sont assez considérables mesurant jusqu'à 40 centimètres de longueur ; les autres sont à douille, se combinant de diverses façons avec le marteau. Il y a des haches à deux tranchants et des marteaux-haches. Toutes sont percées d'un trou bien rond pour l'emmanchure. Le coupant est dessiné en arc de cercle et l'autre bout taillé en arêtes saillantes. Les pointes de lance sont un chef-d'œuvre de goût, de patience et d'adresse ; elles affectent la forme d'une feuille de laurier. D'autres sont plus épaisses et se terminent à la base par un manche presque cylindrique. Les poignards ne sont pas moins admirables que les pointes de lance, dont ils ne diffèrent que par une poignée plate, large et un peu évasée à l'extrémité. Quant aux pointes de flèches, elles ont la forme d'un prisme triangulaire se terminant par un pédoncule, destiné à être implanté dans la tige. D'autres sont finement dentelées sur les bords. La période néolithique ne comprend qu'une seule époque, celle de Robinhausen, ainsi nommée d'après une localité située dans le canton de Zurich.

III

La conséquence immédiate de ce cataclysme survenu au centre de l'Europe fut l'émigration du renne et de l'aurochs vers les régions polaires, qui entraîna celle d'une grande partie des tribus de Cros-Magnon ; celles-ci s'étant nourries de la chair du renne, et couvertes de sa peau et ayant tiré les armes et les instruments de leurs cornes tandis que les tribus moins douées et moins aventurières préféraient rester dans leurs foyers en s'adaptant au nouveau milieu. Elles profitaient même de l'adoucissement du climat et du renouvellement de la faune et de la flore pour améliorer les conditions de leur existence, se nourrissant de végétaux et de la chair des animaux domestiques. Grâce à ce changement des conditions du climat au centre de l'Europe, il se produisit une nouvelle immigration des peuplades des îles de la Méditerranée, qui n'ont pas tardé à s'installer dans les grottes abandonnées par les anciens chasseurs de renne, ce qui a donné lieu à un accroissement de la population. Alors, la chasse ne satisfaisait plus aux besoins de la vie et il en résulta que les uns commençaient à cultiver la terre, tandis que ceux qui habitaient dans les bassins des grands fleuves ou à proximité des

lacs s'adonnaient avec ardeur à la pêche. A cet effet ils eurent recours à la ligne munie de hameçon et au filet. On a trouvé récemment les traces des filets dans les lacs de la Suisse, où des habitations lacustres avaient servi de demeure aux pêcheurs et dont quelques-unes ayant été la proie d'un incendie, s'étaient trouvées submergées et très bien conservées au fond des lacs.

Les tribus qui se sont consacrées à l'agriculture n'ont pas tardé à construire des instruments, dont les uns destinés à défricher la terre et les autres à triturer le blé et le transformer en farine. Garrigou et Filhol ont recueilli dans les cavernes de l'Ariège plus de vingt meules de 20 à 30 centimètres de diamètre destinées à triturer le blé pour en faire de la farine avec laquelle on préparait des galettes grossières. Tel fut le premier moulin. A l'âge du bronze, on y introduit une modification, qui consistait dans la superposition de deux meules dont l'une était mue par dessus l'autre avec un manche de bois. Cette forme s'est maintenue jusqu'à l'âge historique.

Mortillet place aussi l'art de la navigation lacustre dans l'âge de la pierre polie. L'embarcation n'était à ses débuts qu'un gros tronc d'arbre coupé à ses deux bouts et creusé d'abord par le feu, puis ensuite par la lame tranchante de la pierre. On la perfectionnait plus tard, en taillant l'extérieur du tronc pour façonner les deux extrémités en pointes, en équarrissant et en évidant le bas de la pirogue pour lui donner plus de stabi-

lité. A cet effet, on y ajoutait également un contrepoids à l'intérieur.

* * *

A mesure que l'homme avançait en culture intellectuelle en augmentant ses besoins matériels, il parvenait à se rendre compte de sa situation privilégiée dans la nature. Il devint plus sociable, s'attachant plus à la famille et pour marquer le respect dû à ceux qu'il chérissait pendant la vie il ne les enterrait plus après leur mort dans la caverne qu'il habitait ; il construisit en leur honneur des monument funéraires avec de volumineuses pierres formant une tombe, que les paléontologistes ont dénommé Mégalithes et les monuments mêmes des *Dolmens*, terme qui signifient monument funéraire, composé de pierres plates de grandes dimensions, placées les unes horizontalement et les autres inclinées en forme de piliers, laissant entre elles un espace suffisant pour y introduire un cadavre et les objets lui appartenant.

En Bretagne, où les dolmens abondent plus qu'ailleurs, les pierres sont rangées en forme de cercles et sont appelées *Cromlechs*. On rencontre en Bretagne également des blocs énormes de pierres brutes placés verticalement sur les tombes et qu'on appelle *Menhirs*. Toutefois, les dolmens n'ont pas été construits en l'honneur d'un seul personnage ou d'une seule famille ; ils ont plutôt l'air de sépultures communes dont quelques-

unes contiennent une vingtaine de cercueils renfermant chacun un squelette dans une attitude repliée, et dont d'autres contiennent des centaines de squelettes formant quatre rangées superposées et repliés sur eux-mêmes. D'un autre côté, il faut bien se garder de considérer les dolmens comme l'expression d'un sentiment religieux. Loin de là, Lubock est même d'avis que le fait d'avoir rencontré souvent les squelettes d'une femme et de son enfant ensemble prouverait que lorsqu'une femme mourait pendant l'allaitement, l'enfant était enterré vivant avec la mère, ce qui ne témoigne certainement pas en faveur d'un sentiment religieux. Cependant, on est forcé de reconnaître que les dolmens constituent un progrès moral en ce sens que l'homme témoignait du respect aux mânes d'un membre de sa famille défunt et pensait à en conserver le souvenir. En d'autres termes, l'homme de l'âge néolitique avait déjà vaguement conscience de la continuité de l'espèce humaine.

Nous devons ajouter que des dolmens contenant, outre des squelettes humains, des armes et des instruments fabriqués par l'homme, ont été trouvés vers la fin du XIX^e^ siècle dans tous les pays de l'Europe, aussi bien dans ceux du midi, tels que l'Espagne et l'Italie que dans ceux du Nord, tels que le Danemark et la Norvège, la Belgique, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie et l'Autriche-Hongrie, ce qui prouve bien qu'à l'époque de l'âge néolithique l'espèce humaine s'est trouvée déjà répandue dans tous les pays de l'Europe

et qu'en même temps elle avait déjà acquis, surtout dans certaines régions, les premiers éléments de culture.

IV

Malgré les progrès sensibles réalisés par l'homme dans la première époque de l'âge néolithique, il n'est entré dans la vraie voie de la civilisation qu'au moment où il a découvert les métaux et les moyens de s'en servir pour la satisfaction de ses besoins. Le rôle que jouent les métaux dans la société moderne démontre que sans eux aucun progrès ne se serait réalisé ni dans l'industrie, ni dans les arts, ni même dans les sciences.

Le premier métal que l'homme a découvert est le cuivre, étant donné que les gîtes cuprifères étaient les plus répandus en Europe. Néanmoins, l'extraction de ce métal des pyrites étant l'une des opérations chimiques les plus délicates pour un homme encore inculte, on a eu recours au bronze qui est un alliage de neuf parties de cuivre et d'une d'étain. Il est certain qu'on eut besoin de plusieurs siècles de tâtonnements et de nombreux essais pour arriver à obtenir le bronze par la fonte des minerais de cuivre et d'étain avec un peu de charbon. Il ne fallut pas moins de siècles de patience, de beaucoup de constance et un certain degré de connaissances professionnelles pour que l'homme fût amené

à fabriquer dans des moules par la fusion du bronze au feu, des haches, des poignards, des épées, et des instruments pour l'industrie et l'agriculture. Il est probable que les premiers objets de bronze et l'art de le travailler furent importés en Europe par des Égyptiens et des Phéniciens qui connaissaient depuis longtemps l'usage des métaux étant donné la civilisation avancée de l'Egypte. En effet, tandis que l'Europe entière se trouvait encore à l'état sauvage, les Phéniciens s'affirmaient déjà comme les premiers navigateurs et commerçants en introduisant les produits égyptiens dans tous les ports de la Méditerranée.

C'est ainsi qu'on a trouvé dans les différentes régions de l'Espagne des cavernes et des dolmens contenant des objets de céramique, d'or, d'argent, de bronze, des colliers et des idoles en argile et en métal appartenant à des colonisateurs phéniciens. Les murailles cyclopéennes de Tarragone et les tours cylindro-coniques appelées Talayots, abondantes dans les îles Baléares, en donnent un témoignage digne de foi. En outre des régions situées sur le littoral de la Méditerranée on a trouvé également dans l'intérieur de l'Espagne, dans la province de Valladolid, à Tiedra, une idole égyptienne en bronze, représentant la déesse Isis sœur d'Osiris.

Cependant il faut reconnaître que, malgré l'importation en Europe par les Phéniciens des éléments de culture, il a fallu plusieurs siècles pour que la connaissance

des divers emplois du bronze se vulgarisât et donnât une impulsion vigoureuse à l'industrie et au commerce des objets élaborés avec ce métal, en tenant compte des difficultés de communications terrestres et maritimes de l'époque. En effet, d'après les investigations de Morlot et de Guilleron, l'âge du bronze n'a pas duré moins de deux mille neuf cents ans, ce qui n'a rien d'étonnant, si l'on considère que l'âge de la Pierre taillée (d'après le calcul des mêmes auteurs) s'est prolongé pendant quatre mille sept cents ans. Bien que ces calculs ne reposent pas sur des données positives, les auteurs ont pris pour base de leurs investigations des faits concrets, à savoir les rapports intimes qui existent entre l'évolution intellectuelle de l'homme, l'évolution géologique de notre planète et les conditions climatologiques des régions habitées par lui. Il est donc tout naturel que pendant l'époque glaciaire, le développement de la culture humaine ait été d'autant plus lent que les communications entre les diverses tribus étaient très difficiles et les besoins de l'homme réduits. Il a fallu de plus une série de siècles avant que la transformation des espèces animales et végétales et leur remplacement par de nouvelles espèces aient pu s'établir, correspondant à la transformation radicale des conditions climatologiques du centre de l'Europe et à l'adaptation de l'homme à ses nouvelles conditions d'existence, qui changeaient ses habitudes de chasseur en celles d'agriculteur et élargissaient sa sphère d'activité dans l'industrie, le com-

merce et les arts techniques et plastiques, grâce à la découverte des métaux.

Quoiqu'il en soit du temps plus ou moins long qu'a duré l'évolution de l'époque du bronze, il arriva un moment où la quantité de bronze disponible en Europe ne satisfaisait plus les besoins croissants de l'industrie par rapport à l'accroissement progressif de la population, et la nécessité s'imposa impérieusement à l'homme de chercher un autre métal à bas prix, réunissant en outre les avantages du bronze. Ce n'est qu'après de grands efforts et de pénibles recherches qu'il a découvert les minerais de fer assez répandus en Europe, mais il a fallu encore beaucoup de temps avant de découvrir la méthode d'en extraire le fer pur, ce métal ne se trouvant qu'exceptionnellement à l'état natif dans les météorites, mais enfin il a réussi à la trouver en réduisant le minerai par le chauffage au milieu du charbon avec l'intervention d'un courant d'air. Quelque temps après, il a également appris à transformer le fer doux en acier par l'immersion du fer chauffé à blanc dans l'eau froide ou dans l'huile ou en chauffant du fer doux au milieu du charbon en poussière. Heureusement, les connaissances métallurgiques acquises par l'homme pendant l'âge de bronze lui ont été très utiles pour leur application au fer, car il existait déjà alors dans les différents pays de l'Europe de grandes usines pour la fabrication du bronze et de petites fonderies pour mouler et travailler cet alliage. L'art de mouler

avait déjà acquis un haut degré de perfection. On connaissait également le procédé de la trempe et son influence sur les propriétés physiques des métaux de même que la condensation de ces derniers par le *martelage*.

Un savant ingénieur suisse, Quiquerez, a publié en 1866, un travail sous le titre *Recherches sur d'anciennes forges du Jura bernois* dans lequel il rend compte d'une découverte faite dans le Jura bernois d'un fourneau primitif pour l'extraction du fer. Il en construisit un modèle en miniature et il en fit faire une photographie qu'il a ajoutée à son travail. On y voit le fourneau d'argile appliqué aux flancs d'un coteau, les amas de charbons, les scories, la cabane servant de demeure aux ouvriers, les outils de la forge, etc. La seule chose qui y manque ce sont les tuyaux soufflants pour avoir l'apparence d'un ouvrage moderne.

Il est incontestable que ce n'est qu'avec l'âge des métaux que l'homme est entré de plein pied dans la voie du progrès qui le conduisit au seuil de l'âge historique. Ce n'est qu'alors qu'il commença à donner une impulsion vigoureuse aux diverses industries, à perfectionner la poterie, la céramique et l'art du dessin. Ce n'est qu'au moment où l'homme s'est trouvé en possession de deux métaux et des connaissances métallurgiques nécessaires à la satisfaction des besoins de la vie sociale, que les industries diverses et le commerce ont pris un grand essor, de grandes usines pour la fabrication des objets

de bronze et des fonderies pour mouler l'alliage des métaux s'étant fondées en différentes régions de l'Europe.

C'est ainsi qu'à l'époque du fer a pris naissance l'art de fabriquer des poteries au four et de les cuire ensuite dans un four perfectionné, de même que l'art de fabriquer la monnaie de bronze qui portait une effigie obtenue par la fusion et le moulage. Il en résulta que l'âge des métaux après plusieurs siècles de durée et des efforts intellectuels incessants constitue la phase d'évolution humaine qui forme le lien entre l'homme préhistorique et l'homme historique qui a inventé l'art d'écrire, d'exprimer ses pensées et de tracer les événements du jour sur la pierre, sur le bois, sur du papier et de les transmettre à la postérité, contribuant ainsi à la longévité de l'espèce humaine à travers le temps et l'espace.

Maintenant, la question suivante se pose. Est-ce l'homme autochtone d'Europe qui a eu le mérite de s'initier par ses propres forces au progrès intellectuel pendant la période néolithique ou a-t-il suivi l'impulsion donnée par des peuples venant d'Asie mineure ou d'Afrique, plus avancés en culture que lui ? Dans ce cas, quels étaient les peuples immigrés en Europe ?

Si nous consultons l'histoire de l'humanité à ses débuts, nous trouvons que l'Egypte avait déjà brillé par sa civilisation orientale, par sa langue déjà formée et par son écriture hiéroglyphique cinq mille ans avant l'ère chrétienne et que depuis lors elle n'a fait que progresser

en connaissances techniques et en agriculture, grâce à la fertilité du sol de la vallée du Nil, à la douceur de son climat et à la pureté radieuse de son ciel, au point que les habitants des bords du Nil avaient déjà atteint un plus haut degré de culture au moment où l'Europe se trouvait encore aux débuts de l'époque de la pierre polie. Nous savons également qu'à la même époque l'Egypte avait entretenu des rapports commerciaux très actifs avec les ports de la Méditerranée par l'intermédiaire des Phéniciens, qui s'étaient consacrés à l'art de la navigation et au commerce, ayant acquis des connaissances nautiques et astronomiques suffisantes pour savoir se diriger en haute mer. En effet, c'étaient les Phéniciens qui avaient introduit en Grèce des vases, des bijoux et des idoles égyptiens que les indigènes échangeaient contre des denrées. De plus ils ont exploré les côtes de l'Italie, de la France et de l'Espagne et ont fondé un grand nombre de factoreries et de colonies dans la Méditerranée telles que Malaga, Almerie et Barcelone, où ils ont vulgarisé l'usage des métaux et l'art d'écrire, se servant déjà de 22 lettres de l'alphabet.

Ces faits historiques nous fournissent une explication logique et naturelle du développement relativement rapide des arts techniques pendant l'âge des métaux en Europe à la suite des rapports commerciaux fréquents de l'homme de l'âge de la pierre polie au midi de l'Europe avec celui qni était installé sur les bords du

Nil, occupé à ériger des temples et des pyramides et à inscrire les annales de l'époque à l'aide de caractères hiéroglyphiques.

De plus, ces faits ne font que confirmer un autre fait sociologique, à savoir : que tout progrès humain réalisé à un endroit quelconque de la terre s'est propagé uniquement par les communications faciles et le contact intime entre le peuple auteur du progrès et celui d'une autre région plus ou moins éloignée. C'est ainsi que nous voyons que les habitants des ports de mer, se trouvant en communication fréquente par la voie maritime avec des personnes d'un autre pays plus ou moins distant, sont plus avancés en culture que ceux qui habitent les villes situées à l'intérieur du même pays. D'ailleurs l'histoire nous offre de nombreux exemples qui témoignent en faveur de cette thèse. Il nous suffit de rappeler le fait mémorable des Croisades entreprises par toutes les nations européennes au Moyen âge pour la conquête du Saint Sépulcre. Bien que les efforts immenses mis en jeu par l'Europe chrétienne pour la réalisation de ce but, aient été complètement stériles, ils ont eu l'avantage de mettre en contact les peuples de races diverses, de coutumes différentes et de mentalité distincte, et de faire connaître en Europe les produits naturels et industriels de l'Orient ainsi que l'avantage qu'il y aurait pour les intérêts de l'Orient et de l'Occident à établir entre eux des rapports commerciaux pour l'échange de leurs produits respectifs.

Il y a encore un autre fait historique plus éloquent que voici : Rome, après avoir conquis la Grèce plus avancée qu'elle en culture, a fini par s'assimiler la culture grecque et par la propager ensuite parmi les peuples qui se trouvaient sous sa domination, ce qui prouve bien que c'est le contact intime entre l'homme civilisé et l'homme inculte qui fait naître dans celui-ci le sentiment de son infériorité et le désir de se mettre au niveau de l'autre par l'échange des idées et des habitudes et par l'acquisition de nouvelles connaissances.

Nous sommes donc autorisés à conclure que les germes de progrès réalisés par les premières collectivités humaines sur le haut plateau de l'Asie, l'Iran, ont été apportés d'abord dans la vallée de la Mésopotamie où ils ont fructifié grâce aux conditions climatériques très favorables ; de là, ils ont été importés dans la vallée du Nil et ensuite en Europe, surtout dans les pays situés sur le littoral de la Méditerranée, par des peuplades agricoles qui, ayant trouvé le sol qu'elles cultivaient insuffisant pour les nourrir, ont émigré dans les pays vierges de l'Europe. En effet, la plupart des nations qui peuplent actuellement les différentes régions de l'Europe sont issues d'un peuple conquérant venu de l'Asie, qui s'est mêlé aux indigènes du pays conquis. Ce sont les slaves, les hongrois, les basques et les ibères qui ont immigré d'Asie et ont introduit dans les pays d'Europe les langues aryennes, les procédés divers d'agriculture, d'exploitation des mines et d'extrac-

tion des métaux ainsi que leur usage pour l'industrie.

Pour se rendre bien compte des progrès réalisés par l'homme dans les premiers temps de l'époque de fer, nous allons citer quelques passages de Figuier (1) sur les découvertes faites dans des excavations à Hallstadt près de Salzbourg, en Autriche :

« Les tombeaux de Hallstadt — dit-il — appartiennent précisément aux premiers temps de l'époque de fer, ils forment pour nous la transition naturelle entre l'époque de bronze et celle du fer, car on y trouve réunis à côté des cadavres un très grand nombre d'objets, armes, instruments et outils en bronze et en fer, tels que des épées dont la poignée est en bronze et la lame en fer, ainsi que beaucoup de ceinturons de guerriers en bronze et décorés d'ornements repoussés au marteau. Dans les tombeaux de Hallstadt on a trouvé en outre des bracelets par centaines, des épingles à cheveux, des fibules en bronze travaillées avec goût et souvent garnies de pendants très élégants, ainsi que de nombreux grains de collier en ambre et quelques-uns en émail, ce qui paraît être l'indice de relations commerciales très lointaines. On a trouvé également près de 200 vases en bronze dont quelques-uns atteignent jusqu'à 90 centimètres de hauteur. »

« Ce qui frappe d'abord dans les tombes de Hallstadt c'est un changement profond dans la manière dont se

1. *L'Homme Primitif*, par Louis Figuier. Paris, 1870, p. 384.

faisait alors l'ensevelissement des morts. Dans l'âge de la pierre polie, les morts étaient placés dans les dolmens ou tumuli. A la fin de l'époque de bronze et au commencement de celle de fer, on commença à brûler les corps. En effet, dans les tombes de Hallstadt on voit environ une moitié de cadavres brûlés et dont les cendres se conservaient dans de petits vases de terre et dans l'autre moitié les squelettes étaient couchés et partiellement brûlés et les cendres de la tête ou du buste reposaient à côté de la portion intacte du squelette. »

V

Les faits que nous venons d'exposer nous permettent de formuler les conclusions suivantes :

1° Que l'existence de l'homme en Europe date de la période appelée quaternaire;

2° Qu'à ses débuts l'homme vivait à l'état sauvage au milieu des animaux des forêts, tels que l'ours des cavernes, le mammouth et le rhinocéros;

3° Que l'homme, comme fils de la planète qu'il habite, a subi, dans toutes les périodes de son évolution, l'influence des transformations et révolutions géologiques et climatériques de la région qu'il a choisie pour champ de lutte.

4° Que dans les premières époques, l'homme se trouvait en lutte constante avec les animaux sauvages qui

peuplaient les forêts ; mais tout sauvage qu'il était, éprouva quoique confusément le sentiment de la supériorité de sa position dans la nature, car il apprit graduellement non seulement à développer sa force matérielle, mais encore à inventer des instruments appropriés à sa défense et des outils nécessaires aux plus pressants besoins de l'existence tels que la hache de pierre, le coin, l'arc et la pirogue. Il en résulta, comme dit Littré « qu'à l'aide de ces premiers outils, croît à son tour la force intellectuelle et un échange incessant s'établit de l'un à l'autre, le savoir donne des outils et les outils donnent le savoir » (1).

5° Que l'homme, comme être animal, même à la période de l'âge de la pierre taillée, au fur et à mesure qu'il acquérait la conscience de sa supériorité sur les animaux géants, a élargi la sphère de son activité ; de même, il a senti de plus en plus le besoin de vivre en société et de satisfaire les besoins matériels qui grandissaient, qui changeaient et qui se modifiaient avec chaque progrès intellectuel. Néanmoins, bien qu'il ait déjà connu l'usage du feu et appris à se servir des haches et des couteaux pour couper les arbres, façonner les bois et fouiller la terre, et à se servir de la chair des animaux pour se nourrir et de leur peau pour se vêtir, il n'a pas cessé d'être troglodyte, et même les progrès réalisés dans le domaine de la vie sociale et économique se pour-

1. Littré, *la Science au point de vue philosophique*. Paris, 1873, p. 179.

suivirent si lentement que l'âge de la pierre taillée ne dura pas moins de 4.700 ans. Ce n'est qu'après l'émigration des puissants animaux du centre de l'Europe vers les régions boréales à la suite d'un changement des conditions climatériques et d'un adoucissement des circonstances telluro-atmosphériques en Europe que l'intelligence humaine s'est illuminée de plus en plus et a commencé à réaliser de nouveaux progrès industriels.

6° Que dans l'âge de la pierre taillée, bien que les progrès intellectuels de l'homme aient été extrêmement lents, ils furent assez sensibles pour lui permettre d'inventer des armes et des instruments qui le mettaient à l'abri des animaux sauvages et lui procuraient les moyens de satisfaire aux besoins matériels de la vie.

7° Que les progrès intellectuels ont commencé à devenir plus rapides et plus sérieux pendant l'âge de la pierre polie, lorsque l'homme eut abandonné la vie de chasseur pour s'adonner à l'agriculture et à la pêche, en même temps qu'il élargissait sa sphère d'activité en dirigeant ses efforts vers l'exploitation des mines et l'élaboration des métaux, la formation d'établissements industriels et commerciaux, la domestication des animaux et leur utilisation pour les courses et les communications avec les tribus voisines.

8° Que la rapidité et la continuité des progrès intellectuels pendant l'âge de la pierre polie étaient dus à un changement radical des conditions climatologiques

survenu au centre de l'Europe à la suite d'un bouleversement subit de l'harmonie du système planétaire dont la terre fait partie intégrante. C'est grâce à l'adoucissement du climat qui a déterminé l'immigration des peuples des îles de la Méditerranée, beaucoup plus avancés en culture intellectuelle, qu'ont été importées les nouvelles connaissances techniques relatives à l'exploitation du sol et à l'usage des métaux.

9° Que les progrès intellectuels réalisés pendant l'âge de la pierre polie, bien qu'ils aient été très importants, ayant contribué sensiblement à l'amélioration des conditions de la vie individuelle et collective, sont restés limités au domaine de la vie matérielle, n'ayant exercé aucune influence sur l'état moral de l'homme et sur l'amélioration du sentiment de la solidarité humaine. C'est l'instinct de sa conservation personnelle et le désir de satisfaire les besoins corporels qui ont prévalu dans toutes les branches de l'activité humaine. Quant au sentiment religieux, on ne connaît pas de faits relatifs au développement du sentiment humain pendant l'âge de la pierre polie, qui parlent en faveur de son existence. Au contraire, nous allons produire des faits documentés qui témoignent en faveur de la persistance de l'état sauvage même chez l'homme de l'époque de l'âge historique. Nous commencerons par citer les faits rapportés par Louis Figuier dans son travail sur *l'Homme primitif* (1).

1. *L'Homme Primitif*, par Louis Figuier. Paris, 1870. p. 217.

« Pour trouver, dit-il, les témoignages encore debout des guerres à l'âge de pierre, il faut nous transporter dans la partie de l'Europe qui forme aujourd'hui la Belgique. Oui, à l'âge de la pierre, par delà toute tradition écrite, les peuples de cette contrée guerroyaient déjà, soit entre eux, soit contre d'autres peuples venus du dehors. On en a la preuve par les enceintes fortifiées ou camps rétranchés qui ont été découvertes par MM. Hannour et Himelette. Ces camps sont ceux de Furfooz, de Pont-de-Bonn, de Simon, de Jemelle, de Hastedon et de Poilvache. Ces divers camps présentent des caractères communs, ils sont généralement établis en surplomb de vallées escarpées sur un massif de rochers formant une sorte de promontoire qui est relié au reste du pays par un passage étroit. Un large fossé était creusé dans cette langue de terre et le camp tout entouré d'une épaisse muraille de pierres simplement assemblées les unes contre les autres, sans aucun mortier ni ciment... Lorsqu'ils étaient attaqués, les hommes réunis dans l'enceinte faisaient pleuvoir sur les assaillants des pierres empruntées à leur mur, lequel devenait ainsi tout à la fois un ouvrage de défense et d'attaque. Ces positions étaient si bien choisies que la plupart continuèrent à être occupées pendant les siècles suivants. C'est ainsi que celle de Poilvache, après avoir été citadelle romaine, se transforma au Moyen âge en un château-fort qui fut détruit seulement au xv^e^ siècle. Les camps de Hastedon et de Fur-

fooz ont également été utilisés par les Romains ».

Dans toute l'enceinte de ces anciens camps, on a trouvé des silex taillés et des poteries, toutes choses qui suffisent pour attester la présence de l'homme primitif. Figuier en conclut qu'à l'âge de pierre, les peuples à peine constitués se trouvaient déjà en guerre et que c'étaient des rivalités entre les tribus voisines et les peuplades ambitieuses qui se traduisaient par des incursions armées, par le pillage et la mort. Il n'y a pas de doute qu'à l'âge de pierre l'homme, malgré son intelligence plus éclairée et la possession de moyens pour satisfaire aux besoins de la vie, était encore profondément dominé par l'instinct animal et le sentiment de la force brutale au point de ne pas respecter la propriété ni la vie de son prochain. Ces mauvais penchants et ces instincts sauvages ont persisté pendant des siècles, même après que l'homme fut entré dans l'âge historique et arrivé à former des sociétés organisées en classes et en castes sous un chef despote. Ce n'est qu'à la suite de l'éducation et de l'instruction progressives des classes supérieures de la société que les querelles de voisinage et les guerres de proie sont devenues moins fréquentes. Cependant, le fait que nous venons de rapporter mérite bien de fixer l'attention, à savoir : les camps retranchés appelés par les Romains Castros, sont décrits pour la première fois sur le territoire belge. On dirait que la Belgique était le pays prédestiné dès l'âge préhistorique à être l'objet de

l'ambition des conquérants voisins. Heureusement, ses habitants primitifs étaient déjà doués d'un esprit d'indépendance et de prévoyance, ayant su construire des camps fortifiés pour se défendre contre l'envahisseur. C'est cet esprit d'indépendance transmis à leurs descendants par la voie héréditaire qui a animé la génération actuelle en l'amenant à défendre leur territoire en 1914 contre l'armée allemande qui leur était supérieure en nombre et en armement.

VI

Après avoir donné un exposé succinct de l'évolution intellectuelle de l'homme dans l'âge préhistorique selon l'enseignement de la Paléontologie, nous allons nous occuper de la préhistoire vivante dans les époques modernes, selon les données de l'Ethnologie.

Nous commençons par constater qu'il existe une grande analogie entre l'industrie et le genre de vie des sauvages préhistoriques et ceux des sauvages contemporains. C'est à M. Letourneau, ancien président de la Société d'Anthropologie que revient le mérite d'avoir réuni dans son beau livre *L'évolution de la Morale* un grand nombre de faits et d'observations recueillis par d'illustres explorateurs en Afrique, en Australie, et en Amérique. Le cadre de ce travail nous oblige à nous limiter à quelques faits précis suffisants pour démon-

trer l'analogie entre l'évolution de l'homme préhistorique disparu et la préhistoire vivante dans l'époque moderne.

D'après Hamy, les sauvages contemporains de la Nouvelle Calédonie se servent de pointes de lance et de flèches en obsidienne, montées sur des hampes, de même que les hommes quaternaires de Saint-Prest et d'Abbeville (Hamy, *Paléontologie*, p. 190, 1re édition). Des mortiers-godets magdaléniens ayant servi probablement à broyer les substances minérales colorées et les fards, se retrouvent chez les Osages, peuplade de Peaux Rouges (Mortillet). Un bâton de commandement provenant des reliques de la Vézère ressemble presque identiquement à un bâton de chef de Peaux-Rouges du fleuve Mackensie (Canada). Les Esquimaux fabriquent encore aujourd'hui des instruments en os et gravent aussi sur des os des dessins analogues à ceux qu'ont laissés les tribus magdaléniennes. Les habitants des îles Andaman du golfe de Bengale fabriquent des poteries ressemblant à celles qu'on a trouvées dans les dolmens européens de l'âge de la pierre polie. M. Letourneau a vu à Florence, chez M. Beccari, une collection d'armes, d'ustensiles et de haches en pierre polie, rapportée par lui de la Nouvelle Guinée, identique à celle que l'on a exhumée des dolmens du Morbihan. Les mêmes Néo-Guinéens construisent et habitent encore des villages sur pilotis tout à fait semblables aux palafittes préhistoriques des lacs de la Suisse. Les

Tasmaniens et les Australiens étaient encore au siècle passé à l'âge de la pierre taillée tandis que les Néo-Calédoniens et les hommes de la Polynésie avaient déjà atteint l'âge de la pierre polie, mais ignoraient encore la poterie, tandis que les Guaranis du Brésil et les Papous de la Nouvelle-Guinée sont déjà des céramistes et, de même que nos ancêtres de la pierre polie, ils chargent leurs femmes de modeler l'argile à la main sans tour de potier. On trouve également chez les peuplades de la préhistoire vivante des mœurs analogues à celles de nos ancêtres européens de l'âge de la pierre polie.

Ces faits authentiques prouvent évidemment que les races inférieures contemporaines représentent d'une manière générale l'humanité primitive et que ce ne sont que les types humains les mieux doués qui ont évolué et progressé à force de luttes très âpres, et qui ont prospéré et créé des civilisations plus ou moins avancées, avec cette circonstance particulière que parmi ces mêmes peuples, il s'en trouve un qui, après avoir réussi à s'élever à un niveau supérieur de culture intellectuelle, a regardé ensuite avec dédain un peuple de race distincte, au point de le maltraiter, ne se faisant pas scrupule de le combattre, lorsqu'il s'opposa à ses projets ambitieux, avec des armes perfectionnées et décidé à l'asservir ou à l'exterminer s'il croyait que ce fût nécessaire à ses buts. Cet acte brutal accompli par un peuple civilisé représente la survivance des penchants

égoïstes et criminels de ses ancêtres de l'époque barbare. C'est ainsi qu'aux débuts de l'âge historique et même à des époques déjà avancées de l'histoire, on trouve des collectivités humaines qui ont conservé des coutumes et des usages qui nous paraissent aujourd'hui monstrueux en même temps que ridicules, avec la circonstance qu'elles ont eu pour base une mentalité religieuse erronée. Nous voyons ainsi Agammemnon sacrifier sa fille Iphigénie dans l'espoir de se concilier la bienveillance des dieux, afin d'obtenir un vent favorable à l'expédition de la flotte hellène retenue dans le port d'Aulis. La Bible nous rend compte d'un fait analogue. Abraham était sur le point de sacrifier son fils Isaac comme une offrande au dieu pour qu'il le favorise dans son entreprise, mais il en fut empêché par un ange envoyé par Dieu même.

Toutefois, si l'on compare la mentalité des tribus aux débuts de l'âge historique avec celle du monde contemporain, on est forcé de reconnaître que, malgré la répétition des actes sauvages par quelques peuples dans les différentes époques de l'histoire, l'humanité n'a pas cessé de progresser et de se perfectionner ; car l'histoire nous enseigne que chaque fois qu'il y eut en Europe des Etats ayant rétrogradé et pratiquant des actes sauvages et criminels, il y eut également d'autres peuples ayant le culte de la liberté et de la justice qui ont servi de refuge aux grands penseurs et ont combattu avec ardeur et succès des peuples plus

grands et mieux armés, les défenseurs de l'absolutisme politique et religieux. La survivance des penchants égoïstes et immoraux chez certains peuples est un des phénomènes sociologiques qui ont attiré l'attention des moralistes et historiens modernes et les a amenés à formuler les conclusions suivantes :

1° L'humanité n'a jamais évolué simultanément dans tous les pays du même continent, pas même dans toutes les régions d'un même pays à la fois. Le progrès a d'abord pris naissance dans un grand centre de population au milieu d'un foyer intellectuel, d'où il a rayonné seulement vers d'autres centres ou des régions plus ou moins éloignées qui se trouvaient en communications faciles avec le foyer d'origine, grâce à la coopération de quelques propagateurs zélés.

2° Ce ne sont pas tous les peuples qui montrent les mêmes aptitudes, ni les mêmes dispositions favorables pour s'assimiler les progrès intellectuels ou moraux réalisés à une époque donnée par un autre peuple, mieux doué par la nature ou plus favorisé par des conditions géographiques au point de vue du développement de la raison et de l'esthétique du sentiment. L'expérience, de même que l'histoire, nous enseignent qu'il y a des peuples qui sont indifférents à toute idée nouvelle et à tout progrès intellectuel et moral, tellement ils sont attachés aux idées et coutumes traditionnelles léguées par leurs ancêtres. Il y en a d'autres qui sont animés des principes de justice, de liberté et de

morale, et acceptent avec enthousiasme tout progrès intellectuel et moral. Il y en a d'autres qui montrent un grand intérêt pour l'acquisition des connaissances utiles aux besoins matériels de la vie et tous leurs efforts sont dirigés vers le but d'améliorer les sources de la richesse nationale et d'augmenter la puissance de l'Etat chargé de la défense des intérêts industriels, mais ils sont indifférents aux intérêts humanitaires lorsqu'ils contrarient leur intérêt national, de sorte que le développement de la raison se fait chez eux aux dépens du sentiment humain.

L'histoire nous en offre des exemples bien frappants depuis l'antiquité jusqu'à l'époque moderne. Il nous suffit de rappeler les Assyriens, les Chaldéens et les Perses, peuples très puissants et très avancés en culture, mais dominés par l'esprit de conquête et par un égoïsme barbare ; ils n'ont fait qu'exploiter les pays conquis pour satisfaire leurs besoins matériels, ainsi que leur amour du luxe et des plaisirs. Il en fut de même plus tard des Romains. Tous ont fini par tomber dans la décadence physique et morale et par disparaître ensuite de la scène du monde comme élément du progrès. D'un autre côté nous voyons deux petits peuples de l'Antiquité, les Grecs et les Juifs, dont les uns avaient illuminé le monde par l'éclat de la science, par la culture de la raison et du sentiment humain, par les beaux-arts et la philosophie et les autres avaient inauguré le monothéisme parmi

les nations et leur ont transmis un livre sacré, la Bible, qui est encore lu par des millions d'individus et qui est la source de la révélation, établissant un lien intime entre Dieu et l'homme. Ces deux peuples ont survécu de nombreux siècles, malgré les luttes cruelles et les souffrances sans nombre endurées sous le joug de leurs oppresseurs et n'ont pas cessé de contribuer au progrès de la raison et du sentiment de la solidarité humaine.

CHAPITRE II

L'ÉVOLUTION DE L'HOMME HISTORIQUE AU POINT DE VUE MORAL

Les données que nous fournit l'Ethnologie ne se limitent pas à l'homme préhistorique vivant, elles nous renseignent également sur l'évolution de l'homme entré dans la période historique tant au point de vue intellectuel que moral. M. Letourneau, qui a étudié l'homme particulièrement sous le rapport du développement de la morale, divise l'évolution humaine durant l'époque historique en quatre phases. La première, s'enchainant avec l'état de l'homme préhistorique, est caractérisée par le cannibalisme qui selon lui est le péché originel de toutes les races humaines. Pendant cette époque l'anthropophagie est chose courante, l'homme est pour l'homme un véritable gibier; n'ayant pour mobile que le désir de manger de la viande, il dévore au besoin sa femme et ses enfants pour satisfaire sa faim, puis à mesure que les tribus s'organisent et sont dirigées par un chef, le cannibalisme se restreint à l'ennemi. Oldfield (1) dans

1. Oldfield, *Transactions* (*ethnological society* New. Série, t. III, p. 220).

ses voyages d'exploration en Australie a trouvé que les Fidji ont un goût très vif pour la chair humaine et celle de la femme est surtout prisée. Un de leurs chefs Raki-Raki se glorifiait d'avoir mangé 900 personnes à lui tout seul, Un Vitien nommé Lotti, qui plus tard est devenu bon chrétien a fait cuire sa femme sur un feu qu'il a fait préparer par elle-même, puis il l'a dépecée et l'a mangée (1). A Viti comme à la Nouvelle Zélande le cannibalisme était absolument animal. C'était sur le champ de bataille même que l'on dépeçait l'ennemi blessé ou prisonnier. Ceux qui n'étaient pas consommés sur le champ étaient conservés pour de futurs festins. Il était de règle qu'un plat de viande humaine figurât dans tous les festins de gala. A la Nouvelle Calédonie on pratiquait aussi le cannibalisme domestique. Un chef prévoyant tuait de temps en temps un de ses sujets afin d'avoir tous les jours son plat de viande (2).

A la Terre de Feu, la femme est comme en Australie un aliment de réserve. Fitzroy vit sacrifier une vieille femme dans un jour de disette. On l'étouffa en lui maintenant pendant un certain temps la tête dans la fumée d'un feu de bois vert. Lorsque Fitzroy demandait : pourquoi ne sacrifiez-vous pas plutôt vos chiens ? on lui répondait : le chien est utile, il prend la loutre (3).

1. W. F. Prichard, *Polynesian reminiscences*, p. 371.
2. Bourgarel, *Races de l'Océanie* (*Mémoires de la société d'Anthropologie*, t. II).
3. De Rojas, *Nouvelle Calédonie*, p. 246.

Ces mœurs, dit Letourneau, ne sont pas spéciales à telle ou telle race, à telle ou telle contrée ; on les retrouve presque identiques partout où l'homme est encore mal dégagé de l'animalité, partout aussi où son alimentation est pauvre et précaire. En tous lieux en Mélanésie, en Afrique et en Amérique certaines peuplades ont moins d'humanité que les loups, (*Evolution de la morale*, p. 88) M. Letourneau cite un grand nombre d'exemples à l'appui de sa thèse que nous trouvons inutile de reproduire ici. Toutefois nous croyons digne d'être mentionné le fait suivant cité par lui à la page 90. « A l'époque où le capitaine Cook (1) débar-« qua pour la première fois à la Nouvelle Zélande, les « théories humanitaires dominaient plus ou moins l'es-« prit des Européens. L'homme, croyait-on, avait été « doté par la nature de toutes les vertus. Seule la « civilisation l'avait corrompu. On avait donc beaucoup « de peine à croire au cannibalisme des sauvages aus-« traliens. Ce ne fut donc pas sans étonnement que les « Anglais de l'équipage de Cook virent confondus dans « les mêmes paniers à provision des Néo-Zélandais, « des lambeaux d'hommes avec des morceaux de chiens, « Lors du deuxième voyage de Cook une expérience « décisive trancha la question. Des débris humains, « trouvés sur le rivage, furent apportés à bord et de « là offerts, après cuisson, à des Néo-Zélandais qui les

1. Cook, *Histoire univers. des voyages*, t. VI, p. 84.

« dévorèrent avec une extrême avidité (1). Dès lors le « doute ne fut plus possible. Il en fit de même des « Peaux rouges d'Amérique du Nord et des Indiens du « Brésil. Tous les deux traitaient sans pitié les prison- « niers de guerre ; car la guerre était pour eux une « affaire de chasse ».

L'homme a été traité comme une bête fauve, les faits placent bien l'homme primitif au-dessous des animaux mammifères qui ne se font pas systématiquement la guerre ni ne se dévorent entre eux. Mais ce qui est encore plus étrange c'est la destruction des jeunes enfants par leurs parents, tandis qu'en règle générale, l'amour maternel est un instinct puissant chez les mammifères, aussi longtemps que le rejeton ne peut se suffire à lui-même. Comment explique-t-on que chez l'homme primitif le sentiment ait subi pendant longtemps de fréquentes éclipses ? C'est probablement son instinct de conservation et l'insuffisance du milieu pour le nourrir, associés à un manque d'intelligence pour se procurer des moyens de subsistance qui ont débilité l'instinct maternel et ont poussé la mère ou les parents à l'infanticide. Une fois que l'habitude fut prise, l'amour de la progéniture perdit sa force. C'est ainsi qu'en Tasmanie les enfants étaient souvent mis à mort au moment de leur naissance et qu'à la Terre de Feu Byron a vu un homme broyer sur des rochers son

1. *Ibid.*, t. VIII, pp. 113 et 114.

enfant coupable d'avoir renversé un panier plein d'œufs de mer. Mais le plus souvent en Tasmanie et en Mélanésie l'infanticide se pratiquait comme une simple mesure de prévoyance. Les mères s'épargnaient ainsi l'ennui et la fatigue de porter leurs enfants sur leur dos en accompagnant l'homme dans sa vie nomade, de même que la femme moderne se débarrasse souvent du fruit de son amour pour ne pas être gênée dans ses amusements et dans sa vie mondaine. Les Kamtchadales sacrifient aussi les enfants faibles ou mal-formés. Malheureusement, nous voyons encore à notre époque la moralité féminine souvent arriérée sous ce rapport, malgré deux mille années de Christianisme. C'est plutôt le manque d'enseignement dans les écoles supérieures de jeunes filles des devoirs de la femme et de sa mission éducatrice concernant la génération nouvelle qui en est la cause. En tous cas il faut considérer l'infanticide et l'avortement comme des survivances des périodes arriérées de l'évolution morale.

Il est vrai que nos lois punissent sévèrement les actes attentatoires à la vie humaine, mais la morale privée est plutôt une affaire d'éducation domestique et des mœurs publiques qu'une mesure législative. Pour juger à leur juste valeur les causes de la lenteur de l'évolution morale dans les premières phases de l'homme historique, il faut tenir compte de la situation sociale inférieure de la femme, son sort étant toujours intimement lié aux occupations et aux luttes de l'homme

pour son existence matérielle. Pendant que l'homme ne pensait qu'à la chasse et à la guerre, la femme était obligée de suivre le mari dans les forêts peuplées de fauves en portant les enfants et tous les bagages de la famille, à savoir : des lances de pierre tranchantes de rechange, de la gomme xantorrhea pour les fixer à des manches, des tendons de kanguroo servant de ficelles, de la graisse pour onctions, de la craie, de l'ocre, des plumes pour se farder, des plaques d'écorce froncées aux deux bouts servant de vases, une grande lance de la même écorce pour former un paravent durant la nuit ou pour s'abriter en cas de pluie. La femme portait tout cela sur le dos dans un sac en peau de kanguroo (1). Dans un autre sac placé sur les épaules, se nichait un enfant. La main droite de l'Australienne s'appuie sur un long bâton pointu ; la gauche porte un tison allumé. Ainsi surchargée, la femme erre dans le bois à la suite de son maître pendant des journées entières. Si la chasse a été heureuse, la femme n'a plus qu'à préparer le souper et à se tenir derrière l'homme pendant qu'il mange, mais si la chasse n'a pas été heureuse, la femme est obligée de trouver la nourriture pour son maître. Pour cela, elle doit grimper sur les arbres à la recherche de l'opossum ou déterrer les racines nutritives. Sur le rivage, elle entre dans l'eau pour chercher des coquillages, des crustacés ou

1. R. Salvado, *Mémoires sur l'Australie. Souvenirs d'un déporté à la Nouvelle Galle du Sud* (*London Magazine et Revue britannique*, 1826).

des algues comestibles. Elle ne peut chercher de repos avant que l'appétit de son homme ne soit satisfait ; alors, elle prend son repas à part (1). En compensation des services rendus, la femme australienne était traitée par son mari avec la plus grande brutalité, au point que la femme d'un chef doit s'étrangler après la mort de son mari. On peut dire avec raison qu'aux débuts de l'époque historique, la femme était considérée comme le premier animal domestique de l'homme. Pourtant dans ces mêmes pays, l'adultère était puni et souvent très sévèrement, sinon comme une transgression morale, du moins comme un attentat à la propriété. Dans d'autres pays sauvages, l'adultère était regardé comme un délit social et le droit du mari sur la femme et les enfants ne connaissait pas de limite, ceux-ci étant considérés comme la propriété du mari et du père. Bien que chez les Esquimaux du Grœnland le régime de la communauté soit encore en vigueur, il a subi récemment une réforme très sensible en faveur de la propriété privée. C'est ainsi que tout ce qui ne sert pas est jugé comme n'ayant pas de propriétaire, et tout homme possédant trois objets pareils doit disposer de l'un d'eux en faveur d'un compagnon ou ami. Toute pièce de bois trouvée sur le rivage appartient à celui qui l'a trouvée, à condition qu'il soit assez fort pour la traîner hors du rayon du

1. *Ibid.*, p. 55

fleuve. D'après Ross, les Esquimaux ont du vol une conception singulière. Selon eux, le vol cesse d'être une action blâmable quand le propriétaire ne s'aperçoit pas de la disparition de l'objet dérobé (1). En revanche, dans le sein de la communauté, personne n'a le droit d'être oisif et de consommer du phoque sans en chasser. L'individu qui ne veut rien donner ne peut rien recevoir de la communauté, mais il peut se donner à ses risques et périls le luxe de la propriété privée. Selon les rapports de la plupart des explorateurs, il est établi comme un fait incontestable qu'aux débuts de l'époque historique le régime de la communauté des biens était commun à tous les peuples, ce qui était fort naturel à l'époque où l'homme étant mal armé pour la lutte, avait besoin de l'assistance d'autrui ou de la coopération de ses semblables. Cette phase ayant été de longue durée a certainement contribué à laisser des sentiments altruistes au sein de la collectivité. C'est cette mentalité transmise par la voie héréditaire qui a résisté plus tard à l'influence égoïste de la propriété privée.

II

La phase du cannibalisme ou animale se prolongea pendant plusieurs siècles surtout dans les régions

1. *Histoire universelle des voyages*, par Ross. L. XL, p. III.

où les conditions alimentaires étaient défectueuses pour l'homme, donnant lieu à des déprédations fréquentes entre les tribus voisines ; elle s'atténua lentement avec les progrès intellectuels et cessa d'être un acte ordinaire de tous les jours, s'étant restreinte à des circonstances spéciales, telles qu'un accès de fureur ou de vengeance.

L'homme entra alors dans la seconde phase d'évolution éthique dénommée par Letourneau celle de la *morale sauvage*. Dans cette phase, l'anthropophagie persiste encore sous la forme religieuse ou juridique. Dans l'une, elle se manifeste comme une cérémonie religieuse représentant soit un acte de sacrifice, soit un acte de gratitude à Dieu ou à l'idole. Dans l'autre, elle représente la punition d'un acte criminel. C'est ainsi que les Battas de Sumatra, peuple policé, agricole, ayant des lois et un gouvernement, une écriture alphabétique et une certaine forme de littérature, pratiquaient, il y a peu d'années encore, l'anthropophagie juridique, l'ayant légalement réservée au voleur de nuit, à l'adultère et à tous ceux qui avaient traîtreusement attaqué une ville ou village, ou même un particulier. Le condamné était attaché à des poteaux et dépecé avec des haches et des couteaux, et les lambeaux arrachés étaient mangés tout crus et sanglants par les assistants. Toutefois, ce qui caractérise surtout la seconde phase de l'évolution éthique de l'Humanité, c'est l'*institution de l'esclavage*, à savoir : au lieu

de dépecer le vaincu et de le dévorer sur le champ, on en fait un animal domestique sur lequel on se décharge des travaux les plus pénibles. A mesure que le nombre d'esclaves augmentait chez une tribu, ceux-ci formaient une nouvelle classe sociale soumise au bon plaisir des riches propriétaires, constituant au début une propriété possédée en commun par la classe dirigeante. Dans la chasse on les employait à chercher le gibier tombé. Si l'on avait besoin d'eux pour le lendemain, on les parquait la nuit dans un enclos épineux comme des bestiaux. On les nourrissait suffisamment pendant qu'ils pouvaient travailler ; mais on les abandonnait sans scrupule en cas de maladie ou d'infirmité. En dehors de toute idée de compensation, les esclaves partageaient avec les femmes l'honneur d'être sacrifiés, en nombre plus ou moins grand, sur la tombe de leurs maîtres. Pourtant, l'intervention de l'esclavage dans les travaux domestiques et publics a fini par adoucir le sort de la femme ; d'abord le travail ayant été partagé, la femme a eu le temps de s'occuper des besoins de la famille ; ensuite la brutalité du mari pour la femme a trouvé un dérivatif dans l'esclave. Une fois que l'esclavage est entré dans les habitudes d'un peuple, on est arrivé à distinguer entre l'esclave héréditaire et l'esclave de capture récente, le premier a été traité avec moins de dureté et a fini par occuper une place modeste dans la famille et dans la tribu.

Avec le temps les mœurs s'étaient adoucies et les

habitudes, ayant eu force de loi, avaient modifié avantageusement la situation sociale de la femme. Ce changement n'est survenu qu'après que l'agriculture se fut imposée aux peuples primitifs comme une nécessité de la vie, que l'industrie fut devenue entre les mains des classes plus intelligentes une source nouvelle de l'existence humaine et que l'échange des produits industriels contre les produits naturels du sol entre les différentes tribus eurent établi des rapports fréquents de commerce entre les peuples de race distincte. Dès ce moment, la chasse fut moins indispensable à l'homme et la structure des sociétés devenant de jour en jour plus complexe, celles-ci tendirent à se diviser en grands propriétaires, aristocrates, industriels et commerçants, prolétaires et esclaves.

Depuis le moment où on fut arrivé à apprécier la valeur de l'esclave selon la valeur du travail qu'il fournissait, l'esclave représenta une monnaie et la possession de nombreux esclaves fut convoitée comme une grosse fortune ; il en résulta un commerce régulier d'esclaves tant en Europe qu'en Afrique. Le nègre propriétaire de terres en Afrique orientale ne voulut plus travailler lui-même ; il tâcha par tous les moyens possibles de se procurer des esclaves qui cultivaient, qui semaient, qui récoltaient pour lui, et qui constituaient de plus une valeur échangeable (1). Ces mœurs qu'on a pu encore

1. Du Chaillu, *Afrique équatoriale.*

étudier jusqu'à la moitié du XIXe siècle en Afrique ont été courantes en Europe, à une certaine époque de l'évolution sociale. Dans toutes les colonies françaises et anglaises pendant la première moitié du siècle passé, le commerce d'esclaves noirs se faisait sur une grande échelle et a même donné lieu entre les Etats du Nord et ceux du Sud de l'Amérique à une guerre civile qui a fini par le triomphe des Etats du Nord et l'abolition de l'esclavage dans tous les pays civilisés.

III

Ce qui nous intéresse particulièrement est de connaître l'état de l'esclavage à l'époque de l'homme historique à ses débuts en Europe. Pour obtenir des renseignements sérieux à cet égard nous ne pouvons mieux faire que de consulter les auteurs gréco-romains. Nous allons commencer par les œuvres poétiques d'Homère où il décrit des héros de la guerre de Troie avec des détails intéressants. Là nous voyons le prudent Ulysse, après avoir mis à mort les prétendants, ordonner à son fils Télémaque d'égorger douze femmes esclaves qui ont été leurs maîtresses ; son fils non seulement lui obéit docilement, mais il aggrave même le châtiment en pendant les soi-disant coupables. Homère le raconte simplement sans y ajouter un mot de

blâme. En Germanie, dit Tacite (1) on tuait les esclaves dans un accès de colère sans la moindre conséquence pour l'assassin ; car le maître avait le droit de disposer de la vie de ses esclaves. De même, les Druides Gaulois n'éprouvaient pas le moindre scrupule quand ils brûlaient leurs esclaves dans de grands mannequins d'osier pêle-mêle avec des animaux et des criminels et cela uniquement pour être agréables à leurs dieux (2).

Malheureusement, l'esclavage a été la grande plaie sociale pendant toutes les phases de l'évolution de l'humanité jusqu'aux temps les plus modernes, avec la différence que dans les premières phases, l'esclavage était le résultat de l'état arriéré du sentiment humain et de l'absence du sentiment religieux, tandis que dans les sociétés bien organisées des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, les classes et castes privilégiées étaient dressées à tyranniser et à opprimer les faibles, mais par contre elles s'aplatissaient devant les forts ou devant ceux qui leur étaient supérieurs dans la hiérarchie sociale, de manière que la servitude des petits reflète celle des grands, avec cette circonstance que tant chez les uns que chez les autres le penchant à l'obéissance aveugle aux supérieurs s'est développé graduellement, s'est incrusté dans le cerveau de tout un peuple et s'est transmis ensuite aux descendants par la voie héréditaire.

1. Tacite De Germania XXV.
2. Jules Cesar De bello Gallico XVI.

D'un autre côté, on rencontre en Europe des peuples qui au cours des derniers siècles se sont affranchis de cette mentalité servile et se sont organisés d'après les principes de liberté et d'égalité. Nous tenons encore à mettre en relief un fait caractéristique de l'homme de la période de la morale sauvage: c'est son attachement profond au sol où il est né et a grandi. On dirait même que l'amour du sol occupé par un groupe ethnique est accompagné généralement d'une haine de l'étranger ou des groupes rivaux.

Grâce à l'influence de l'émigration de nouvelles races de l'Asie Mineure en Europe, aux progrès de la navigation par les Phéniciens et à l'établissement de communications fréquentes entre les peuples d'Asie et d'Afrique, plus avancés en culture, et les peuples indigènes de l'Europe, ceux-ci se sont définitivement dégagés de la sauvagerie, ayant renoncé à l'anthropophagie. Les sociétés se sont organisées sur une nouvelle base, dans les formes monarchiques, constituant des petits Etats avec des lois codifiées et des préceptes de morale bien définis. La Phénicie, la Grèce et Rome ont constitué les premiers foyers de civilisation européenne, tant au point de vue matériel, qu'intellectuel et moral.

Les renseignements fournis d'un côté par les historiens grecs tels qu'Hérodote et Diodore de Sicile (1) et de l'autre, par les inscriptions sur les papyrus, les

1. Diodore de Sicile, t. I, p. 14.

pyramides et les tombeaux des rois que les égyptologues ont déchiffrées récemment en toute connaissance de cause représentent des monuments historiques de premier ordre relativement à l'état d'évolution intellectuelle et religieuse de l'Egypte. Il en résulte que ce pays émergea lentement d'une longue période de sauvagerie. La tradition raconte qu'Osiris déshabitua les hommes de l'anthropophagie après qu'Isis eut découvert l'usage du froment et de l'orge. C'est la bienfaisance d'Isis qui fonda la justice en donnant des lois sévères et en réprimant la violence par le châtiment.

Il en fut de même de l'état social et de la propriété privée. Il semble que le sol égyptien ait d'abord été possédé en commun, puisque selon Hérodote ce fut Sesostris qui procéda à un lotissement général, divisa la terre labourable en parcelles carrées, d'égales dimensions et les répartit entre les individus au moyen d'une redevance annuelle (1). Quoi qu'il en soit, le gouvernement d'Egypte a été sûrement une monarchie type, d'abord purement théocratique ensuite combinée avec un régime de castes, le plus rigide qui ait jamais existé, comme toutes les sociétés humaines au moment de sortir de la sauvagerie. La base était constituée par la grande masse d'ouvriers travaillant pour tout le monde ; au-dessus d'elle venait la classe des guerriers; plus haut, était placée la classe des prêtres et au som-

1. Hérodote, II, 109.

met de cette organisation trônait le monarque, considéré comme un demi-Dieu d'origine divine (1). Par conséquent, ce régime représentait le despotisme le plus absolu; ses lois étaient d'ordre céleste, immuables et indiscutables. De même tous les actes de la vie royale étaient soumis à un réglement invariable: une heure pour les audiences, une heure pour rendre la justice, une heure pour les promenades; le régime alimentaire même était astreint à un réglement.

Néanmoins, ce potentat dont les actes de la vie étaient ainsi réglés, prélevait la cinquième partie de toutes les récoltes sauf de celle des prêtres et des guerriers. En dehors des castes, il existait encore une masse d'esclaves employés dans les travaux des pyramides et des édifices publics. Le peuple cultivait le sol mais ne le possédait pas. Les délits étaient châtiés d'une manière barbare. C'est ainsi que le viol d'une femme libre était puni par la castration, l'homme adultère recevait mille coups de verge et à la femme qui se laissait séduire on coupait le nez; le parjure était puni de mort ainsi que l'homicide, même d'un esclave. En échange, la législation égyptienne se distinguait par sa douceur en ce qui concerne les questions d'intérêts matériels.

1. Max Dunker, *les Egyptiens*, p. 218.

III

L'aperçu que nous venons de tracer de la législation de l'ancienne Egypte prouve bien que toutes brutales que fussent certaines de ses lois pénales, le but moral qu'elles poursuivaient constitue un progrès sensible sur les législations en vigueur et sur les idées dominantes à l'époque de la morale sauvage en Assyrie et en Babylonie. Il est même permis de dire que l'Egypte des Pharaons a réalisé l'idéal d'une monarchie barbare et théocratique. On y était dur, mais avec un but moral et avec une bonté relative.

Malheureusement, dans les pays monarchiques où les rois se prétendent être les représentants du ciel et où une caste sacerdotale puissante et privilégiée s'appuyant sur l'ignorance des masses populaires fait cause commune avec le monarque, l'autel soutient le trône en même temps qu'il s'empare de la conscience de l'homme, de ses pensées et de ses sentiments, tandis que la caste aristocratique et guerrière menace et au besoin supprime l'homme, le privant de ses biens et de sa liberté. Sous un tel régime, le peuple loin d'avancer et la morale loin de s'améliorer, rétrogradent plutôt et finissent par succomber sous le poids de la force brutale.

Quant à l'évolution du sentiment de la morale collective en Europe, bien qu'elle ait suivi une marche plus

lente que celle de l'intelligence et même indépendante de celle-ci, elle a revêtu dans les différentes régions du continent européen un caractère distinct correspondant aux différents concepts religieux des peuples respectifs. C'est ainsi que dans la troisième phase évolutive appelée la morale barbare, la sauvagerie d'antan est bridée et le sens moral se développe tant chez les Juifs que chez les Grecs et les Romains ; les mœurs sont devenues humaines et sont codifiées en lois écrites ou traditionnelles ; le vol, le meurtre et l'adultère sont considérés comme des crimes sociaux et sont sévèrement punis. Néanmoins, la société repose encore sur l'esclavage qui ne paraît mitigé que chez les Hébreux, où selon la Bible, « l'esclave avait le droit de quitter « son maître après six ans de servitude, et le salaire de « l'ouvrier devait être payé avant le coucher du soleil « parce qu'il est pauvre (Deutéronome XIII, 15). Le « créancier ne peut saisir la couverture dont le débiteur « s'enveloppe la nuit (Exode XXII, 22-24). Il n'a pas non plus de droit sur la meule du pauvre ni sur les objets qui sont nécessaires à l'entretien de la vie (Deutéronome XXII, 12 et 13). Même en Grèce et à Rome la morale n'est plus sauvage ; elle est barbare. L'esclave est déjà considéré comme un être humain inférieur et n'est plus traité comme un animal que dans des cas exceptionnels. En Grèce, la femme était encore soumise comme fille à ses parents, comme femme mariée à son mari et comme veuve à ses fils. D'après Aristote la

femme est une créature inférieure, n'ayant pas la faculté de délibérer (1). Plutarque raconte que Gallias, riche athénien, étant devenu amoureux de la femme de Cimon, un personnage renommé par sa grandeur d'âme, celui-ci la lui céda (2). Caton le Censeur prêta sa femme connue pour sa fécondité à son ami Hortensius. Il a fallu arriver jusqu'à Justinien pour que l'on crût la femme digne d'avoir la garde de ses enfants, étant donné que dans la Rome primitive le mari pouvait avoir des concubines et que même beaucoup plus tard, le terme d'adultère ne s'appliquait qu'à la femme. Il en fut de même en Grèce. Ce n'est qu'avec le temps que la législation changea dans ces deux pays. Solon condamna le ravisseur d'une fille à payer 100 drachmes d'argent et ordonna également au plus proche parent d'une orpheline pauvre de l'épouser ou de lui constituer un dot.

A Rome les lois des 12 tables qui permettaient aux parents d'exécuter eux-mêmes la femme adultère, furent abolies et remplacées par la loi Julia qui décréta la peine capitale contre l'homme adultère et la confiscation de la moitié des biens contre le séducteur de la femme. Elle enjoignit au mari de la femme adultère de cesser toute cohabitation avec elle sous peine de perdre ses droits civils.

Avec la dissolution de l'Empire romain, bien que la

1. Aristote, *la Politique*, livre I, chap. V, p. 83.
2. Plutarque, *Vie de Cimon*.

morale barbare continuât à dominer, les mœurs semblèrent s'adoucir sous l'influence du christianisme pendant sa période héroïque, lorsqu'il se donnait pour mission de propager les doctrines du Maître ; mais au moment de l'invasion du Midi de l'Europe par les barbares du Nord, le christianisme avait perdu beaucoup de son influence sur les masses populaires, ses doctrines ayant été grossièrement interprétées et mal appliquées par une race très arriérée. Pour se défendre et reprendre son prestige, l'Eglise se vit obligée de s'accommoder des habitudes et instincts égoïstes d'un peuple barbare sans la moindre culture. Le clergé, non seulement tolérait l'esclavage, mais il en usait largement pour son propre compte. Le premier Concile de Reims défendait de vendre des esclaves à ceux qui ne sont pas chrétiens. Le IX[e] Concile de Tolède déclarait esclaves de l'Eglise les enfants des ecclésiastiques (1). Cependant, il faut reconnaître qu'à la même époque les moines et les nombreux ermites pratiquaient et prêchaient la charité et fondaient des asiles et hôpitaux pour les enfants exposés ou abandonnés par leurs parents, ce qui a contribué, à la longue, à l'adoucissement des mœurs et à combattre les instincts égoïstes. D'habitude, les hôpitaux étaient des annexes des monastères. Généralement, le clergé donnait d'une main pour reprendre de l'autre. L'exploitation de testa-

1. Larroque, *l'Esclavage chez les nations chrétiennes*, p. 67 et 79.

ments et l'accaparement des terres aux dépens des communes marchaient de pair avec les actes de charité, ce qui n'empêchait pas que son action fût civilisatrice. Nos ancêtres s'étaient habitués à pratiquer des actes de désintéressement et à protéger les faibles d'autant plus que ces œuvres de charité finirent par se multiplier, et se répandre dans un grand nombre de régions, étant arrivées à leur apogée sous le gouvernement de Charlemagne qui, après avoir fondé un grand empire en Occident, chercha en l'Eglise un auxiliaire pour le consolider et lui accorda en échange le pouvoir temporel après son couronnement par le pape comme empereur d'Occident. L'Empereur nommait les Evêques et les abbés qui étaient généralement des fils de seigneurs devenus propriétaires de grands domaines et auxiliaires du Gouvernement. Les papes de leur côté profitaient tantôt des donations, tantôt des héritages faits par les fidèles en faveur de l'Eglise pour augmenter leur pouvoir temporel.

Une fois que l'Eglise s'est trouvée en possession du pouvoir spirituel et temporel elle a commencé à s'imposer aux classes sociales élevées.

Elle s'est continuellement efforcée d'agrandir son influence sur les peuples et d'imposer sa volonté aux souverains des Etats européens. C'est ainsi qu'après la mort de Charlemagne et le morcellement de l'Empire en plusieurs royaumes et de chaque royaume en plusieurs provinces où chaque seigneur gouvernait à sa

guise, l'Eglise a commencé par servir de guide et de conseillère aux petits Etats en les aidant à s'organiser sur la base de contrats qui réglaient les droits et les devoirs entre vassaux et rois, ces derniers considérés comme les suzerains ou les chefs suprêmes de cette hiérarchie étagée, connue sous le nom de *féodalité.*

Sous ce régime, il n'y avait que des chevaliers, des seigneurs, des clercs et des paysans dont les uns combattaient, les autres priaient et les derniers travaillaient la terre ; mais tous les hommes libres étaient des guerriers qui prêtaient serment de fidélité au chef, leur seigneur, lequel en échange les nourrissait et leur fournissait des armes, des vêtements et le cheval. Quelquefois, il leur donnait aussi un domaine en fief pour l'exploiter. Le vassal en échange servait son chef à table en même temps qu'il en était son compagnon d'armes. A leur tour les seigneurs prêtaient serment au Seigneur le plus riche et le plus puissant et recevaient en échange une propriété en fief. Presque tous les seigneurs furent à la fois Seigneurs et vassaux. Toutefois, les membres du clergé appelés *clercs* étaient devenus la classe sociale la plus puissante, car ils recevaient de nombreuses donations en terre et en argent des croyants riches qui étaient convaincus d'effacer leurs péchés et de sauver leur âme en donnant une partie de leurs biens aux serviteurs de Dieu.

Bien que la féodalité eût introduit dans le système du gouvernement des notions de droits et de devoirs entre seigneur et vassal de même qu'entre chevaliers et paysans, la morale sociale et individuelle n'y gagna rien ; car si autrefois l'homme était soumis aux caprices du roi et à l'autorité royale, maintenant il était obligé d'être le vassal de quelque seigneur sous peine de courir le risque de mener une existence dangereuse et intolérable. En second lieu, la féodalité était basée sur la force et par suite elle n'a fait qu'en abuser et opprimer les faibles. En troisième lieu, à mesure que les seigneurs féodaux partagaient ou usurpaient les droits anciens de la royauté sur leurs sujets, celle-ci voyait diminuer non seulement son prestige mais aussi la puissance matérielle qui lui permettait de tenir tête aux exigences de l'Eglise envahissante. Celle-ci, non contente de soustraire les clercs à la justice laïque, revendiquait pour eux le droit de jugement de certains crimes contre les mœurs et contre l'hérésie, au point d'y substituer des tribunaux ecclésiastiques pour juger non seulement la conduite extérieure des hommes, mais aussi leurs pensées et la manière de les exprimer, obligeant les classes intellectuelles à croire à l'enseignement des pères de l'Eglise et à ne pas enseigner à la jeunesse ce qui n'est pas conforme aux doctrines de la sainte Ecriture et aux dogmes de l'Eglise. Ces tribunaux d'enquête appelés d'inquisition n'avaient d'autre but que de dominer la

conscience universelle. Pour atteindre ce but tous les moyens étaient bons. La procédure employée était la plus atroce qu'on puisse imaginer. Tous les témoignages, quelle que fût leur origine ou la personne dont ils émanaient, étaient valables et les peines appliquées étaient des plus inhumaines. D'abord, les tortures variées, ensuite l'emmurement, enfin le bûcher couronnait l'œuvre. Il était interdit de vendre du pain aux hérétiques et d'avoir des relations avec eux. Les accusés de blasphème étaient traînés sur des claies et après avoir fait amende honorable devant les églises ils étaient brûlés ; souvent on leur perçait la langue avec un fer chaud et l'on confisquait leurs biens (1).

Pendant plusieurs siècles l'Europe fût le théâtre de ces horreurs et des actes criminels commis au nom de la religion contre la personnalité humaine faite à l'image de Dieu. Galton évalue à mille par an le nombre d'autodafés allumés en Espagne seulement par les soins du Saint Office. C'était un spectable national et souvent solennel auquel les rois se faisaient un devoir d'assister. Pendant trois siècles, l'Espagne gémit sous les tortures de l'Inquisition, ce qui paralysa toute initiative intellectuelle et éteignit toute lueur du sentiment de solidarité humaine.

Il est incontestable que la Renaissance des lettres et des arts gréco-romains de même que la Découverte de l'Amérique et la Réforme ont contribué au XVI[e] siècle

1. Desmoze : *Curiosités judiciaires*, p. 392.

au réveil de la raison et des facultés mentales et à la vulgarisation des connaissances scientifiques nouvellement acquises ; mais il est également vrai que ces progrès intellectuels ont exercé une influence très limitée sur l'évolution de la morale et le sentiment de la solidarité humaine ; ils ont même été incapables d'opposer une barrière efficace à la force expansive de la morale sauvage des siècles passés, car encore vers la fin du XVIIe siècle, Bossuet, le savant évêque de Meaux, déclare que la femme doit bien se souvenir qu'elle est seulement un os surnuméraire « et il faut qu'elle considère son origine » (1).

On a beau vanter l'influence de l'Eglise sur la morale sexuelle au Moyen-âge, par le fait qu'elle considérait le mariage comme un sacrement, tous les chroniqueurs de l'époque nous disent fort crûment comment était pratiquée la morale sexuelle durant les siècles de chevalerie. L'effroyable rapidité avec laquelle la syphilis se propagea en Europe est le plus sûr témoignage des mauvaises mœurs et du relâchement de la vie sexuelle dans les centres d'agglomération humaine de cette époque. Et si l'institution de la chevalerie a indubitablement contribué à atténuer la grossièreté des mœurs et à soutenir dans une certaine mesure le droit des plus faibles, ce ne fut qu'une morale de caste qui disparut avec elle.

1. Bossuet, *Elévations sur les mystères.*

La fâcheuse mentalité inhérente aux idées traditionnelles de l'époque de barbarie a survécu aux premiers siècles de l âge moderne et s'est prolongée jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, alors que l'Assemblée Constituante française proclama les droits de l'homme, l'égalité de tous les hommes devant la loi, la fraternité entre les hommes de toutes les classes sociales et la liberté civile et politique de tous les hommes sans distinction de race et de croyance religieuse. C'est au moyen de cette Déclaration qu'elle brisa les chaînes de la servitude où était tenue la raison et détruisit les principes de la morale barbare qui avait constitué la base de la culture des peuples européens pendant plusieurs siècles. Depuis lors, l'humanité est entrée dans une phase nouvelle.

C'est avec l'avènement de la Révolution française vers la fin du XVIIIe siècle, que l'Humanité est entrée dans la phase la plus importante de son évolution éthique qui n'a fait que progresser depuis lors jusqu'à aujourd'hui. Le changement radical qui s'est produit dans la manière de penser et de sentir de toutes les classes sociales, depuis celle de l'ouvrier jusqu'à celle du noble le plus haut placé, a provoqué la transformation des mœurs, des coutumes et de l'organisation sociale de tous les pays où ont pénétré l'esprit de la Révolution française ainsi que les principes des droits et des devoirs de l'homme ; car celui-ci, voyant s'élargir l'horizon de ses aspirations et le

terrain de la lutte devenir égal pour tous, ne pensa qu'à améliorer sa position matérielle et morale par le travail et la culture de son intelligence.

Les uns se sont consacrés aux sciences et aux arts, selon leurs dispositions naturelles, les autres, au commerce et à l'industrie et d'autres à la culture du sol et à l'exploitation des mines. Chacun s'est efforcé de seconder par ses moyens le progrès intellectuel et moral. L'homme ne se contente plus de servir d'instrument servile à la production ; au contraire, il cherche à inventer des instruments et des machines pour suppléer aux bras qui ne suffisent plus pour satisfaire aux besoins multiples de la population grandissante. L'activité humaine s'est multipliée et divisée selon les diverses dispositions intellectuelles et physiques des individus. C'est ainsi que les branches innombrables du savoir humain se sont perfectionnées de jour en jour jusqu'à arriver à une hauteur inconnue dans aucune époque antérieure. Ce ne sont plus les bras humains et la force animale qui font tourner le moulin, triturent le blé et préparent la farine, c'est la pensée humaine qui les a remplacés par la vapeur et l'électricité, abrègeant également la distance dans le temps et l'espace et donnant une impulsion vigoureuse à toute les manifestations du mouvement intellectuel. Le génie de l'homme ne s'est pas limité à communiquer ses pensées en quelques minutes à travers une distance de milliers de kilomètres au moyen de la télégraphie sans fil, il

est arrivé à voler dans l'air à une hauteur inaccessible aux oiseaux. De même, il rivalise avec les poissons en traversant la mer au moyen des sous-marins à de grandes profondeurs et à de longues distances.

Cependant, malgré ces progrès vertigineux réalisés dans le domaine de la nature physique, l'homme n'a pas encore pu se débarrasser complètement des idées et des actes ataviques qui lui furent légués par ses ancêtres des périodes de la morale sauvage et barbare. C'est ainsi que, encore en 1840, dans les Antilles françaises, les esclaves noirs étaient saisissables comme les biens meubles et leur vente se faisait à l'issue de la messe au nom du roi et de la justice. (1)

A la même époque, on estimait selon M. Larroque (2) à environ 50 millions le nombre d'Africains enlevés à leur pays par la traite d'esclaves européenne. Ce commerce se faisait surtout dans les colonies françaises et anglaises avec les nègres d'Afrique et d'Amérique du Sud. Bien que les Etats-Unis eussent interdit déjà en 1794 la traite d'esclaves aux citoyens américains, ce n'est qu'en 1845 que furent conclues des conventions internationales pour prohiber la traite des noirs sur mer. Mais elle ne fut supprimée définitivement qu'à la suite de la guerre de Sécession entre les Etats du Nord et du Sud de l'Amérique sous la présidence de Lincoln et le triomphe des antiesclavagistes en 1865.

1. *Journal officiel de la Martinique*, 1845.
2. P. Larroque, *L'esclavage chez les nations chrétiennes.*

Le Tsar Alexandre II de Russie a eu beau supprimer le servage dans son pays, l'esprit autocratique qui a dominé avant et après la suppression du servage en Russie a transformé en esclave toute la population; ni la vie ni la propriété ne se trouvaient à l'abri du gouvernement arbitraire et despote qui, sous un prétexte quelconque, sans jugement et sans avis préalable à la famille, pouvait envoyer en Sibérie un jeune homme accusé de conspiration contre la sûreté de l'Etat, sans avoir besoin d'en rendre compte à un représentant de la loi. Il en est de même pour l'Allemagne qui a eu beau se vanter de ses superbes établissements d'enseignement secondaire et supérieur, de ses laboratoires monumentaux pourvus des instruments les plus perfectionnés et de nombreux travailleurs ; le militarisme prussien qui a transformé toute l'Allemagne en un camp militaire et a introduit dans tous les centres d'enseignement la discipline militaire, a rabaissé la jeunesse entière au rang d'une machine pensante, en lui infusant des idées empruntées à la mentalité prussienne. C'est grâce à la mentalité étatiste dominante parmi toutes les classes sociales de l'Allemagne que les droits de l'homme et le droit des gens ont été subordonnés à l'intérêt exclusif de l'Etat et au régime de la force qui s'inspire du droit du plus fort et du droit de conquête, ou en d'autres termes du droit de voler.

Si l'on pense que la morale sauvage et la morale barbare avaient prohibé et puni sévèrement le vol et le

meurtre, on ne comprend pas comment la morale de notre civilisation moderne accepte le droit de conquête et l'opinion publique de nos jours glorifie le succès du conquérant et approuve l'homicide guerrier.

De ce qui précède il résulte :

1°. Que si en Angleterre et en France, pays qui jouissent du maximum de liberté, l'esclavage des blancs était remplacé par l'esclavage des noirs, en Russie et en Allemagne, l'esclavage n'a changé que de forme, car être privé des droits civils et politiques et être empêché sous des peines sévères d'exprimer ses pensées n'est qu'une nouvelle forme d'esclavage de l'esprit correspondant à l'époque moderne.

2°. Que tant l'esclavage que la guerre de conquête sont des phénomènes sociologiques qui ont dominé dans l'histoire de l'humanité depuis ses débuts jusqu'à l'époque moderne, malgré les progrès très sensibles réalisés tant dans le domaine de la vie matérielle et intellectuelle que dans celui de la morale au cours du XIX^e^ siècle.

Pour donner une explication rationnelle d'un fait apparemment paradoxal, on est forcé de reconnaître que c'étaient des intérêts matériels qui ont empêché les classes dirigeantes des nations les plus avancées en culture, de combattre par tous les moyens disponibles deux fléaux de l'humanité : l'esclavage et les guerres de conquête.

D'un autre côté, il faut tenir compte d'un facteur

assez important du retard de certains peuples au point du vue de la morale sociale: c'est l'atavisme qui fait reconnaître chez eux certains instincts sauvages de leurs ancêtres restés latents pendant plusieurs siècles et qui se sont réveillés à la suite de circonstances favorables à leurs intérêts nationaux. Quant au mécanisme de la résurrection des penchants innés chez l'homme individuel ou collectif, Letourneau en donne une explication physiologique. D'après lui, il réside dans le système nerveux : c'est la cellule nerveuse qui est un appareil d'imprégnation ; elle garde la trace des actes accomplis dans son sein. De cette faculté d'imprégnation, il résulte qu'une suffisante répétition d'actes nerveux intra-cellulaires provoque la formation de tendances spontanées instinctives pouvant devenir héréditaires. Les penchants innés et irréfrénables au vol, au meurtre, au viol, à l'incendie et à l'ivrognerie, sont loin d'être rares chez les individus ou chez certaines sociétés dites civilisées.

Une fois fixés et organisés dans les centres nerveux, les instincts moraux se lèguent héréditairement, mais d'une manière irrégulière ; car l'homme n'est pas une génération spontanée ; il est fils de père et de mère de disposition morale souvent opposée, et, selon les circonstances de milieu et d'éducation, il est susceptible de corriger les mauvaises tendances d'un de ses générateurs. Il est certain qu'une éducation sévère et un entraînement convenable peuvent à la longue, s'ils sont

appliqués sur un nombre suffisant de générations engendrer telle ou telle vertu, tel ou tel vice, tel ou tel penchant, et les transmettre ensuite à des générations successives par la voie héréditaire. Bien que le milieu social pénétré des progrès intellectuels et moraux de la civilisation moderne, exerce une action très puissante sur l'évolution de l'humanité, l'influence ancestrale est toujours un facteur important pour combattre ou favoriser le milieu social.

* * *

Grâce au changement radical survenu à la suite de la Révolution française à la fin du XVIII[e] siècle dans notre manière de penser et de sentir relative à la personnalité humaine, à ses droits et à ses devoirs, il s'est produit une activité intellectuelle extrêmement intense dès le commencement du XIX[e] siècle dans toutes les branches des sciences exactes et naturelles qui a amené ensuite des découvertes nombreuses de la plus grande portée pour l'avancement de l'industrie et la facilité des communications entre les régions les plus distantes grâce à l'invention du mouvement par la vapeur et l'électricité ; ces différentes causes ont accéléré le perfectionnement de la raison humaine dans une mesnre beaucoup plus large que cela n'avait été le cas dans les phases précédentes de l'évolution et ont par conséquent exercé une influence profonde sur la morale publique et privée.

De même, les Parlements des pays les plus civilisés de l'Europe, représentants des différentes classes sociales, ont voté des lois protégeant les faibles, honorant le travail et la vertu, garantissant la justice sociale et élevant le sentiment de la solidarité humaine. Malheureusement tous les peuples des Etats européens ne jouissent pas encore au même degré des avantages de la civilisation moderne. Il y en a qui sont encore arriérés aussi bien dans le domaine du développement de la raison que dans celui du sentiment humain. Il y en a d'autres qui ont progressé dans le domaine des sciences et des arts au point d'avoir pris une part active dans leur avancement, tandis qu'ils sont restés stationnaires dans le domaine de la morale, au point d'être capables de violer les droits humains et les sentiments les plus sacrés, lorsqu'il s'agit de réaliser leurs projets ambitieux aux dépens des peuples d'une autre race et plus faibles qu'eux. Ce sont alors les penchants égoïstes, les empreintes des vieux âges qui après avoir sommeillé pendant des siècles au fond de l'âme de leurs ancêtres, revivent et se traduisent d'une manière inconsciente par des actes criminels. On a beau invoquer l'influence du libre arbitre appelé à combattre l'effet de l'atavisme, il faut reconnaître d'abord que le libre arbitre, bien qu'il soit capable de lutter avec succès chez l'homme possédant un haut degré de culture intellectuelle et morale, ne saura jamais prévaloir chez un sujet dominé par l'ambition et des pen-

chants malsains et encore moins chez un peuple dont la majorité se trouve suggestionnée par un chef nationaliste prétendant défendre les intérêts nationaux. Dans ce cas c'est toujours l'atavisme qui entre en jeu et fait pencher la balance en faveur des classes dirigeantes qui font généralement miroiter aux yeux des masses populaires crédules les avantages de la force, seule capable de maintenir le prestige national.

Nous aurons l'occasion d'étudier au cours de ce travail les différents types existant parmi les peuples de l'Europe actuelle. Pour le moment, nous tenons simplement à constater que ces phénomènes sociologiques apparemment inexplicables représentent les traits caractéristiques des quatre phases d'évolution de la morale à travers l'histoire décrites par M. Letourneau. Ces phases constituent une chaîne ininterrompue et plongent naturellement l'une dans l'autre au point de se confondre; les races et les collectivités ethniques les mieux douées et les plus résistantes les ont successivement surmontées au prix de luttes très âpres et d'angoisses terribles, tandis que les autres, plus attachées à la routine et à la tradition de leurs ancêtres, se sont arrêtées à l'une ou à l'autre de ces phases, parce que leur mentalité ayant été basée sur le culte de la force et l'obéissance aveugle aux supérieurs hiérarchiques, elles ont été incapables de comprendre qu'un Etat n'est vraiment fort que lorsqu'il s'appuie sur le progrès combiné de la raison, du sentiment humain et de la justice sociale.

Malheureusement l'humanité, pour évoluer dans la voie qui conduit à la perfection, eut à lutter contre deux ennemis alliés : *l'absolutisme politique* et *l'absolutisme religieux*. Tous les deux ont constitué pendant de nombreux siècles une barrière fortement organisée contre le progrès intellectuel et moral. Mais malgré les bûchers, les supplices et les persécutions de toutes sortes, l'évolution de la pensée humaine a suivi son cours. Les progrès continuels de la science ont éclairé la raison, et la personnalité humaine devenue consciente de sa propre valeur et de la mission sacrée qu'elle a à remplir dans ce monde a proclamé les droits de l'homme et l'amour sans restriction du prochain.

C'est ainsi que l'humanité a marché et marchera toujours en avant jusqu'à la réalisation définitive de son idéal et au perfectionnement de la raison associé au perfectionnement du sentiment de la solidarité de toutes les classes sociales, sans distinction de race, de caste ni de croyance religieuse.

CHAPITRE III

LES PHÉNICIENS INITIATEURS DE L'AGE HISTORIQUE EN EUROPE

Si l'on admet le principe que l'homme historique date du jour où la possession de l'art d'écrire lui a permis de noter les grands événements de l'époque sur la pierre, sur le bois ou sur le papier, on est forcé d'admettre que les Phéniciens, ayant fait connaître les premiers l'alphabet et l'écriture, doivent être reconnus comme le peuple qui a inauguré l'époque historique en Europe, bien qu'ils n'en fussent pas les inventeurs, car les Egyptiens connaissaient l'écriture plusieurs siècles avant eux ; cependant l'alphabet égyptien était encore encombré de signes anciens qui représentaient tantôt une syllabe, tantôt un mot tout entier, tantôt des images hiéroglyphiques, et les Phéniciens, comme peuple commerçant par excellence, ayant eu besoin pour la régularité de leur commerce international d'un système plus simple, éliminèrent tous les signes syllabiques et idéographiques, ne conservant que vingt-deux lettres dont chacune marque une articulation de la

langue. Les autres peuples ont imité cet alphabet de vingt-deux lettres. Bien que chacun d'eux ait changé un peu la forme des lettres et que quelques-uns, tels que les Grecs, aient préféré, à l'encontre des Phéniciens écrire de gauche à droite, au lieu de droite à gauche, on retrouve l'écriture phénicienne au fond de tous les alphabets des langues modernes. Le Phénicien Cadmus l'apporta en Grèce ; et de là il passa aux Romains, qui l'ont transmis à toutes les langues néo-latines : le français, l'espagnol, le portugais, l'italien, etc.

Ce fait mérite d'autant plus d'appeler l'attention que les Phéniciens, une des nombreuses tribus immigrées de l'Asie, se trouvant entassés sur une étroite bande de terre longue de 50 lieues comprise entre la mer de Syrie et la haute chaîne du Liban, se voyaient obligés de se consacrer à la navigation en même temps qu'au commerce entre les peuples riverains, et c'est le besoin de développer leur commerce qui les a poussés à acquérir l'art de l'écriture et les connaissances nautiques. C'est ainsi qu'ils commencèrent par construire avec les grands cèdres du Liban des barques à rames et à voiles ; ils se rendirent ensuite sur le littoral méditerranéen de l'Egypte, ayant acquis au préalable des connaissances nautiques et astronomiques suffisantes pour savoir se diriger en haute mer ; ils finirent par devenir les commissionnaires du monde ancien, car ils allaient acheter à des peuples rive-

rains leurs marchandises qu'ils échangeaient ensuite contre les denrées des autres pays. Dans les pays avec lesquels ils trafiquaient, ils avaient fondé des comptoirs qui étaient plutôt des postes fortifiés au bord de la mer, dans un port naturel où ils débarquaient les marchandises achetées pour leur compte, telles que des étoffes, des bijoux et des idoles. Ce furent eux qui introduisirent en Grèce des vases, des bijoux et des étoffes acquis en Egypte et en Syrie. Il y eut des marchés phéniciens dans la Méditerranée, de même que sur les côtes de la Grèce, de l'Egypte, de la Sicile, de la Sardaigne, de la Crète, de Chypre, de la France et de l'Espagne. Sur les côtes de la Grèce, ils pêchaient un coquillage d'où ils tiraient une teinture pourpre dont ils se servaient pour teindre les étoffes employées pour les vêtements des rois et des grands seigneurs. D'un autre côté les Phéniciens, comme industriels et marins qu'ils étaient, n'avaient ni l'esprit ni le caractère d'un peuple guerrier. Ils se soumirent volontairement à tous les conquérants, tantôt Egyptiens, tantôt Assyriens, auxquels ils payaient un tribut. Ils ne formaient pas un royaume unique, chaque ville avait son petit territoire indépendant et son roi, mais ils s'entendaient entre eux pour les affaires communes. Ils ont fondé plusieurs villes importantes telles que Sidon qui jouissait d'une suprématie commerciale 2.200 ans avant J. C., Tyr et Carthage ; ces deux villes furent pendant longtemps tributaires de l'Egypte,

mais elles avaient conservé assez d'indépendance pour construire des flottes avec lesquelles les Phéniciens ont exploré les côtes européennes et africaines et ont fondé un grand nombre de factoreries et de colonies dans la Méditerranée, en Crète, en Grèce, en Sicile, à Malte et en Sardaigne, ensuite Malaga, Almerie et Barcelone, sur la côte méditerranéenne de l'Espagne et plus tard Cadix, sur l'Atlantique. On leur attribue également la fondation de Lisbonne, de Séville et de Cordoue.

On est forcé d'admirer ce petit peuple sans habitudes guerrières, occupant une étendue limitée de territoire sur les côtes de Syrie et qui est arrivé à force de travail et de volonté raisonnée à servir de trait d'union entre les peuples de l'Orient et ceux de l'Europe, du littoral de la Méditerranée et de l'Atlantique, en mettant en rapport les civilisations les plus arriérées avec les plus avancées. En même temps, il s'est distingué par son esprit d'imitation dans la fabrication d'objets en bronze, en ivoire et en verre, qu'il propageait dans ses colonies, surtout sur les côtes Est d'Espagne ; mais son plus grand mérite fut de modifier l'alphabet et d'en vulgariser l'usage dans les colonies avec lesquelles il resta en rapport constant pendant deux siècles environ.

Ce fait historique nous permet de constater que l'homme, tant individuel que collectif, poussé par l'instinct de conservation de l'espèce s'adapte volontiers au

milieu qu'il considère comme supérieur à lui, mais une fois qu'il s'est assimilé les qualités du milieu il est disposé à de nouvelles luttes, et suivant ses tendances et ses aspirations, il sait en profiter pour se mettre au-dessus de tous les obstacles et remplir la mission que la nature lui a assignée dans l'évolution de l'espèce humaine. En effet, les Phéniciens ne constituent pas un cas isolé dans l'histoire ; nous aurons l'occasion de réunir au cours de ce travail un grand nombre de faits historiques relatifs à de petits peuples qui, bien qu'insignifiants par le nombre de leurs habitants, ont joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité.

Toutefois, il faut distinguer parmi les peuples qui ont contribué au progrès de la société humaine, ceux dont les services sont restés limités à l'ordre matériel et ceux dont les travaux s'étendirent également à l'ordre moral et intellectuel. Il est incontestable que les efforts faits par une collectivité humaine pour améliorer son bien-être matériel constituent en cas de succès un progrès pour l'humanité entière. Cependant, si le résultat de ces efforts reste limité à la satisfaction des besoins matériels, il ne donne pas à la collectivité la conscience d'avoir fait grandir la personnalité humaine, car le bien-être matériel d'une collectivité par lui-même peut bien satisfaire ses besoins réels ou fictifs, mais il n'est pas suffisant pour élever le niveau moral et intellectuel de ses membres. Ce fut précisément le cas des Phéniciens ; d'un côté, se trouvant enfermés

dans une petite langue de terre entre la mer de Syrie et les montagnes du Liban, ils n'embrassaient qu'un horizon très limité ; d'un autre côté, négociants par nature, ils aspiraient avant tout à satisfaire les besoins matériels des peuples éloignés les uns des autres, en les mettant en contact par l'échange réciproque de leurs produits. Il leur manquait également l'esprit d'initiative et la puissance créatrice tant dans les arts que dans les sciences. Ils ne faisaient qu'emprunter les dieux et les pratiques religieuses aux peuples de l'Asie Mineure. les Chaldéens, avec lesquels ils avaient des rapports fréquents. Ils adoraient le soleil et la lune sous les noms de Baal et Baaleth, car le soleil et la lune étaient aux yeux des Phéniciens les grandes forces créatrices et destructrices. Chacune des villes de Phénicie avait ainsi son couple divin : à Sidon, Baal Sidon (le soleil) et Astoreth (la lune) ; à Gebel, Baal Tammouz et Baaleth ; à Carthage, Baal-Hamon et Tanith. Baal comme destructeur, était adoré à Carthage sous le nom de Moloch. Quand on voulait l'apaiser, on déposait sur ses mains des enfants qui tombaient aussitôt dans un gouffre de feu. Ces dieux, représentés par des idoles, avaient des temples, des autels et des prêtres ; en tant que créateurs, on les honorait par des fêtes bruyantes et des orgies : en tant que destructeurs, par des sacrifices humains ; ce qui prouve bien que c'est plutôt l'esprit de gain et de lucre qui poussait les Phéniciens à de grandes entreprises et

qu'il leur manquait complètement l'idéal supérieur d'une vie religieuse.

Toutefois, il faut reconnaître que les Phéniciens, comme navigateurs et commerçants, ont joué un rôle civilisateur dans l'évolution intellectuelle de l'Europe depuis l'âge des métaux dans la période néolithique jusqu'aux débuts de l'âge historique de l'homme en Europe. On peut calculer que leur influence n'a pas duré moins de 2000 années que l'on peut diviser en deux phases. Pendant la première leur colonisation n'a pas dépassé la mer ionienne, restant limitée aux côtes de la Grèce, de l'Asie-Mineure, de la Crête, de Chypre et de l'Iberia, près de l'Arménie. Dans la seconde phase leurs colonies s'étendirent à tout le littoral de la Méditerranée, de même en Italie qu'en France, et finalement jusqu'au littoral de l'Espagne. Probablement, quelques navigateurs phéniciens dans la Méditerranée se sont vus poussés par les vents d'Est, transformés en ouragans, qui dominent dans cette région et obligés de chercher refuge aux côtes de l'extrémité est de l'Espagne où ils ne tardèrent pas à se mettre en contact avec les indigènes qui étaient alors les Ibères. Ceux-ci les ayant reconnus comme des hommes pacifiques leur firent bon accueil, d'autant plus qu'il s'agissait de personnes intelligentes avancées en culture et n'hésitèrent pas à leur faire connaître les richesses minières de la région. Les marins, après leur retour chez eux, communiquèrent leurs impressions

de voyage sur les pays riches découverts par eux, aux commerçants leurs compatriotes, les invitant à se mettre en rapports commerciaux avec les habitants des côtes Est de l'Espagne. En effet, plusieurs groupes de négociants, influencés par les rapports encourageants de leurs compatriotes, se décidèrent à faire une expédition sérieuse sur les côtes Est de l'Espagne. Après leur arrivée, il s'établit bientôt entre les Phéniciens et les indigènes un échange des produits naturels du pays contre les produits élaborés par l'industrie étrangère. En même temps, les Phéniciens enchantés de la beauté du climat et de la fertilité du sol, faisaient connaître aux indigènes des procédés agricoles nouveaux et leur fournissaient même des instruments en usage en Asie Mineure et en Egypte.

A mesure que les rapports commerciaux devenaient plus fréquents et plus intenses, les Phéniciens fondaient en Espagne un grand nombre de villes telles que Malaga, Almerie, Seville, Cordoue, Cadix et Barcelone ; mais leur véritable but était l'exploitation des mines de cuivre, de plomb et d'argent et même d'or. Selon les rapports des historiens de l'Antiquité, ils construisaient leurs ancres en métal précieux et se servaient de celui-ci comme de lest à leurs navires pour le retour à leur pays dans le but d'exporter la plus grande quantité possible de métaux précieux (1), avec la circonstance aggravante qu'ils profitèrent de

1. Fr. Lopez Fuero, *Sociologia Agricola*, p. 96, Madrid.

leur supériorité dans la connaissance des métaux précieux pour exploiter d'une manière cynique leurs soi-disants amis les Ibères en échangeant des métaux précieux contre des produits en verre et des métaux ordinaires élaborés par eux.

Cette manière d'exploiter la confiance des personnes honnêtes mais ignorantes qui leur avaient donné l'hospitalité prouve bien la mauvaise foi des Phéniciens, leur âpreté au gain, ainsi que leur dédain du sentiment humain, lorsque l'intérêt matériel est en jeu. Il est vrai que les Phéniciens ont été les maîtres des Ibères, leur enseignant la connaissance et l'usage des métaux, de même que la gravure et le dessin et les procédés agricoles empruntés aux Egyptiens, mais ils leur ont fait payer bien cher les leçons qu'ils leur ont données. Toutefois, cela n'a rien d'étonnant si l'on considère qu'il s'agit d'un peuple essentiellement commerçant dès son origine et dont la mentalité, loin de changer, s'est intensifiée par l'atavisme dans les générations successives.

CHAPITRE IV

LES GRECS CRÉATEURS DE L'ART ET DE LA SCIENCE CONSTITUENT UNE NOUVELLE PHASE D'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ.

Etant donné la différence d'origine, la diversité d'aptitudes morales et intellectuelles et de dispositions naturelles des Grecs et des Phéniciens, la question se pose : quels étaient donc les éléments dont les Grecs disposaient pour arriver à un si haut degré de civilisation ? Ont-ils puisé leur culture à des sources étrangères ou est-ce que la nature les avait doués d'aptitudes tellement merveilleuses qu'ils ont pu développer leurs facultés mentales à force de travail et de volonté au point de s'élever au-dessus du niveau des autres peuples de l'antiquité ?

Il faut d'abord se demander quels étaient les premiers habitants de la Grèce. La plupart des traditions historiques et mythiques de l'antiquité considèrent les Pélasges comme les habitants autochtones qui se sont étendus en Epire, en Thessalie et en Attique. Nous savons également que ces peuplades étaient essentiel-

lement composées d'agriculteurs, qui n'avaient d'autres aspirations que la satisfaction de leurs besoins matériels.

D'un autre côté, les égyptologues affirment que les Egyptiens sous le règne de Thoutmosis Ier, le sixième roi de la dix-huitième dynastie, ont étendu au VIe siècle avant Jésus-Christ leur domination à la Grèce avec l'aide des vaisseaux phéniciens, car à l'époque de l'invasion de l'Assyrie par les troupes de Thoutmosis, les Phéniciens reconnurent la domination égyptienne. Voici un fait à l'appui : dans les fouilles faites à Thèbes, en Egypte, en 1859, on a découvert un hymne célèbre écrit sous ce roi, dans lequel le dieu Amon l'exhorte en lui disant : « Je viens et je t'autorise à écraser les peuples qui habitent les îles de la mer Egée et les contrées qui s'étendent le long de ce rivage. » Par ce document, la domination égyptienne en Grèce est mise hors de doute. Ce n'est qu'après la retraite des Egyptiens que les Phéniciens ont pris pied dans plusieurs îles de la mer Egée et de la mer Ionienne, où leur domination a duré deux siècles environ. Toutefois, les Phéniciens n'ont jamais pénétré dans l'intérieur des pays grecs, se limitant plutôt à l'occupation du littoral et laissant aux habitants de l'intérieur toute indépendance, conservant, en outre, de bons rapports commerciaux avec eux. Les Grecs ayant vécu en bon voisinage pendant deux siècles avec les Phéniciens, se sont initiés graduellement à l'art de la navigation

et à celui de l'écriture, mais au fur et à mesure qu'ils s'assimilaient tous les éléments de savoir de leurs maîtres, ils acquéraient la conscience de leur supériorité sur leurs voisins, et, poussés par l'amour de l'indépendance, ils finirent par entrer en collision avec les usurpateurs de leur territoire.

Il arriva à la même époque que la Grèce, habitée jusqu'alors par les Pélasges et les Ioniens, une des tribus grecques les plus importantes provenant des côtes de l'Asie Mineure, avait subi l'immigration dorienne, les Doriens étant une branche de la famille aryenne venue de l'Asie centrale, qui se fixa dans la partie septentrionale de la Péninsule où elle fonda plusieurs villes dont Sparte fut la capitale. Les Doriens, après avoir soutenu pendant plusieurs années des luttes contre les Pélasges, entrèrent en guerre avec les Ioniens qui furent obligés de se retirer en Attique où ils fondèrent la ville d'Athènes. Au commencement, ces deux races se firent la guerre l'une à l'autre, mais elles finirent par s'unir. C'est ainsi que le peuple grec tire son origine d'un mélange de races, Pelasges, Doriens et Ioniens, qui ont fini par former leur unité nationale sous le nom d'Hellènes. C'est précisément le mélange de races qui a contribué à constituer un milieu de culture favorable aux germes d'une nouvelle civilisation ; c'étaient surtout les Ioniens, immigrés de l'Asie Mineure, région habitée depuis de nombreux siècles par des peuples civilisés formant les anciens royaumes de la Chaldée et de l'As-

syrie, qui ont importé les germes fécondants et les ont répandus parmi les autres peuplades de race similaire, bien que chacune d'elles conservât son caractère et ses tendances d'origine. C'est ainsi que les Ioniens rendirent toujours un culte à la beauté de la nature et aux œuvres qui contribuent à l'élévation de l'esprit et du sentiment, tandis que les Doriens ajoutèrent plus d'importance à la culture du corps et au développement des forces corporelles.

Les premiers eurent une prédilection pour le gouvernement démocratique, tandis que les derniers prirent comme idéal le régime monarchique. Cependant à la suite d'un accord mutuel entre les différentes tribus, les Grecs se sont efforcés de créer une marine marchande pour affirmer leur puissance coloniale sur les îles de la mer Egée et sur le littoral de la mer Méditerranée, et c'est à la suite du contact fréquent qu'ils ont eu avec l'Egypte et les côtes de l'Asie Mineure qu'ils apprirent à connaître de bonne heure la culture, les coutumes et la religion des habitants de l'Egypte et de l'Asie. Toutefois, nous considérons comme erronée l'opinion qui admet que la culture égyptienne ait servi de modèle à la Grèce ; d'abord, la mentalité de celle-ci, qui se distinguait par son admiration des forces de la nature et par la divinisation des hommes supérieurs, est tout à fait opposée à la mentalité des Egyptiens qui divinisaient les animaux, les croyant sacrés et susceptibles d'abriter l'âme humaine ; ensuite, le gouverne-

ment égyptien se distinguait par son caractère théocratique sous les différentes dynasties, tandis qu'en Grèce, bien que la vie nationale eût un caractère profondément religieux, il n'existait pas de castes sacerdotales avec des privilèges sur les autres classes sociales comme en Egypte ; en troisième lieu, la conception que les Egyptiens avaient de l'art était différente de celle des Grecs et lui était bien inférieure, car ceux-ci ont réalisé l'idéal de la beauté dans l'expression harmonieuse de la vie ; en quatrième lieu, les Egyptiens ont bien conçu dans la construction de leurs Pyramides l'idée du colossal, mais jamais celle de l'harmonie ni de l'expression de la beauté de la matière.

Cependant, cela ne nous empêche pas de reconnaître que le contact fréquent avec la culture égyptienne et celle de l'Asie-Mineure servit aux Grecs plutôt d'émulation que de modèle en réveillant chez eux des dispositions latentes et leurs facultés prodigieuses, tant dans l'expression variée du sentiment humain que dans le don supérieur de la pensée. Il suffit de fixer son attention sur les œuvres littéraires de la Grèce au x^e^ siècle avant Jésus-Christ, telles que l'*Illiade* et l'*Odyssée* d'Homère, et les poésies religieuses et morales d'Hésiode, telles que les *Travaux et les Jours*, et la *Théogonie* pour se convaincre que, dès la première jeunesse de la Grèce, c'est-à-dire à l'âge héroïque, il y eut des hommes qui ont cultivé l'art et la poésie et ont connu les œuvres artistiques de l'Egypte et de l'Assyrie, in-

troduites par les Phéniciens. De même, on est forcé d'admirer que la langue grecque fût déjà arrivée aux IXe et Xe siècles avant Jésus-Christ au degré de perfection que nous voyons dans les œuvres d'Homère et d'Hésiode ; l'on est pas moins frappé de l'unité d'esprit, l'unité de composition et l'unité de couleur qui règnent dans *l'Iliade*, où les personnages conservent à travers tout le poème le même caractère et le même langage depuis le commencement jusqu'à la fin ; les mœurs générales restent semblables depuis les premiers jusqu'aux derniers chants. *L'Iliade*, bien qu'elle ne représente qu'un récit des temps héroïques, un tableau des mœurs des anciens Grecs, en raison du sujet qu'elle traite et de l'éclat et la vivacité avec lesquels elle peint les héros, est d'un intérêt universel. On est également surpris de trouver dans ce chef-d œuvre de conception une construction grammaticale de même qu'une forme poétique parfaites. Il est indéniable que l'histoire qu'elle donne des combats héroïques devant Troie est une description complète de la vie et des mœurs grecques avant l'immigration dorienne.

Bien que l'histoire reste muette sur les premières phases de son développement et que l'on se soit même habitué à considérer les premiers exploits de sa jeunesse, la guerre de Troie, comme appartenant à l'âge mythique, au point de mettre en doute l'existence d'Homère et de regarder des œuvres littéraires telles que l'*Iliade* et l'*Odyssée* comme une fiction poétique

d'auteur anonyme, les mémorables découvertes de Schliemann, en 1870, des ruines de l'ancienne Troie, telles qu'elles sont décrites par Homère, constituent une preuve indiscutable en faveur d'un fait historique, car, à la suite des fouilles faites par Schliemann et plus tard par d'autres archéologues français et anglais, on a trouvé non seulement les ruines des anciennes villes dans la région où eut lieu la guerre de Troie, mais aussi des œuvres d'art primitives, des vases en argile ornés de figures, ainsi que des gobelets en or.

En plus de Troie on a découvert d'autres villes, telles que Mycènes, résidence du roi Agamemnon, et Tyrinte, ancienne ville de l'Argolide, patrie d'Hercule, où l'on a trouvé des restes de murailles cyclopéennes.

Etant donné l'état avancé de la culture grecque au IX^e^ siècle avant l'ère chrétienne et le haut degré de perfection auquel était parvenue la langue grecque, on est forcé d'admettre que les habitants de la Grèce à l'époque de l'immigration dorienne avaient déjà traversé la première étape d'une culture élémentaire. Cependant, deux siècles à peu près ont passé avant que les différentes tribus dorienne, ionienne, éolienne, qui occupaient le sol grec, se soient mises d'accord pour fonder leur unité nationale, ce qui eut pour corollaire l'établissement des jeux olympiques célébrés tous les quatre ans à Olympie dans le but de réveiller le sentiment de la collectivité hellénique. C'est avec les jeux olympiques que commence la chronologie de la Grèce.

Le premier fait date de l'année 776 avant J.-C. Toutefois, il est incontestable que les Grecs n'ont jamais formé un corps de nation ; ils restèrent divisés en petits peuples comme au temps d'Homère. Chacun d'eux habitait un petit canton isolé de son voisin par un bras de mer ou une muraille de rochers ; chaque canton formait un Etat à part qu'on appelait *cité*. Il y en avait une centaine parmi lesquelles se distinguaient Athènes, Sparte et Thèbes. Cependant, tous parlaient la même langue, adoraient les mêmes dieux et participaient aux mêmes jeux olympiques. Toutefois, il faut reconnaître que la situation géographique toute particulière de la Grèce exerça une influence considérable sur son évolution et sur son avenir politique ; car étant formée par des péninsules, des îles et des vallées séparées les unes des autres, tantôt par la mer, tantôt par les montagnes, ses habitants ont été faits par la nature pour être guerriers et marins et être attachés à une vie indépendante. En effet, les Grecs n'ont pas tardé à se distinguer comme voyageurs, comme colonisateurs et comme guerriers.

Les cités grecques douées par nature d'un esprit expansif ont envoyé de bonne heure dans les pays voisins et dans les contrées lointaines des colons qui fondèrent partout des petits Etats grecs où ils propagèrent les germes de leur culture. On parlait la langue grecque dans toutes les cités de l'Asie Mineure, dans celles de la mer Noire jusqu'au Caucase et en Crimée, de même que dans les îles de l'Archipel, en Crète et en

Chypre, et le long de la Turquie d'Europe ; ils ont fondé Naucratis et Cyrène en Afrique, Syracuse et Sélinonte en Sicile, Tarente et Naples en Italie. La Grèce se trouvait partout où il y avait des hommes qui parlaient la langue grecque, où l'art grec avait créé des chefs-d'œuvre nationaux. Toutefois, le foyer de radiation se trouvait dans la partie Sud de la Péninsule balkanique.

II

La culture grecque se distinguait des autres cultures précédentes en ce que l'idée religieuse était chez les Grecs tellement associée à tous les actes de la vie, qu'ils donnaient en l'honneur des dieux des jeux solennels dont les principaux étaient ceux d'Olympe. Aussi, leur vie tant publique que privée fut-elle patronnée par une force divine, car la famille, *le Genos*, *la Phratrie*, *la Polis* elle-même étaient des entités essentiellement religieuses et toutes les manifestations de l'activité humaine au sein de ces groupes avaient un caractère sacré ; l'atmosphère religieuse régnait dans les tribunaux et sur les places publiques. Toute réunion officielle se tenait à un endroit consacré et sous la protection d'un dieu. Les fêtes de la communauté, jeux athlétiques ou représentations théatrales, avaient un caractère profondément religieux. Tous les actes importants de l'Etat étaient accompagnés de sacrifices. Devant les magistrats,

devant les juges et les fonctionnaires, les serments étaient de nature religieuse. Les dieux étaient nommés en tête des traités. L'admission des jeunes gens au rang de citoyen était une cérémonie sacrée : quand les éphèbes juraient de défendre la patrie et les lois, de ne pas déshonorer leurs armes et de ne pas abandonner leurs compagnons, ils le faisaient au nom de Zeus, du dieu de la guerre et des anciennes déesses ou nymphes du sol. Zeus et Athéna étaient les divinités par excellence du culte civique. Dans une cité grecque d'Asie Mineure, Apollon est élu comme magistrat de l'année et à Sparte, à l'époque de la décadence de la ville, les réformateurs réactionnaires font appel à Lycurgue mué en demi-dieu pour surveiller l'éducation de la jeunesse. Partout en Grèce, la *Polis* était considérée comme une grande famille dont le premier ancêtre était quelque divinité puissante.

Dans les campagnes on célébrait chaque année des danses religieuses en l'honneur du dieu des vendanges, *Dyonisos*. Bien que ces danses populaires, où l'on représentait la vie des dieux et des héros, aient donné naissance, avec le temps, à la Tragédie et à la Comédie, celles-ci gardèrent toujours quelque chose de leur origine; devenues des pièces de théâtre, elles continuèrent à se jouer devant l'autel du Dieu; l'architecture grecque se distinguait également par son caractère religieux, car les plus beaux édifices étaient construits en l'honneur des dieux. Toutefois, comme la Grèce n'avait

pas de corps de doctrine fixe, ni de dogme, ni de caste sacerdotale, l'esprit scientifique se développait en toute liberté en rapport direct avec la raison, surtout à Athènes, qui devint sous Périclès, non seulement la ville des artistes, des peintres et des architectes, mais aussi celles des grands orateurs, des grands écrivains, des grands penseurs. Ainsi se sont formés en Grèce des groupes de savants, occupés à enseigner la physique, l'astronomie et l'histoire naturelle, établissant des écoles qui furent fréquentées par un grand nombre d'élèves.

* * *

Si l'on considère au point de vue sociologique ce phénomène d'une organisation sociale si profondément religieuse dans une phase de civilisation très avancée, on est très embarrassé pour en trouver l'explication.

Ed. Meyer, dans ses *Eléments d'Anthropologie* (p. 133), incline à distinguer une double évolution humaine : l'une politique et sociale issue des conditions matérielles de l'existence ; l'autre religieuse et scientifique, issue des spéculations purement spirituelles. D'après lui, l'Etat et la Société, le Droit et la Morale, sont des forces autonomes qui ont un fondement indépendant de la religion, mais il faut reconnaître que ces forces ont avec la religion certaine relation d'interdépendance et cette interdépendance n'était nulle part aussi marquée que dans la Grèce ancienne. D'un autre côté, l'histoire nous enseigne que dans aucune religion du

monde, l'anthropomorphisme divin n'a été aussi prononcé que dans la religion grecque. Les Dieux du polythéisme hellénique n'ont pas simplement de vagues formes humaines, ce sont des citoyens qui participent à la vie de la cité avec l'intérêt et la passion que les divinités homériques déploient lors de leur intervention dans les conflits guerriers.

En effet, Paul Albert dit avec raison : les dieux d'Homère sont de véritables hommes (1), ils ont des corps, mais plus grands, plus beaux, plus forts, et à l'épreuve de la maladie, de la vieillesse et de la mort. Leur voix est plus puissante, leurs bras sont plus vigoureux, ils soulèvent sans effort un rocher énorme ; leur vue est perçante, elle saisit les objets à des distances énormes ; des hauteurs inaccessibles de l'Olympe ou de l'Ida, ils entendent les moindres paroles des mortels ; tout ce que font les mortels, les dieux le font aussi, mais sans effort. Les dieux, ayant un corps d'essence, mangent, boivent, et dorment, mais leur nourriture habituelle, c'est l'ambroisie, et le nectar leur boisson. »

Si nous envisageons les dieux comme personnes morales, ils ont toutes les passions humaines et surtout celle de la guerre. Le seul Jupiter, père des dieux et des hommes, représente jusqu'à un certain point la conscience morale de l'époque ; il est le seul qui, dans

1. *La Poésie*, par Paul Albert, Paris, 1880, p. 36.

ses rapports avec les hommes, reste impartial et juste ; c'est lui qui est le gardien du serment et les mortels sont persuadés que le dieu punira le parjure. Il est aussi considéré comme le protecteur des étrangers, des pauvres et des malheureux. Au fur et à mesure que l'intelligence se perfectionne et que le sentiment gagne en vigueur chez les Grecs, leur conception de la divinité se modifie ; toute force de la nature, l'air, le soleil, la mer, est pour eux une force indépendante et ils attribuent chacune de ces forces à un dieu particulier. Chaque dieu représente une force de la nature et porte un nom distinct. De même, tout homme qui se distingue, tant par ses forces physiques que par son intelligence, est considéré comme un héros ou une force divine, mais en même temps qu'ils divinisent les forces de la nature, les Grecs humanisent aussi les divinités. C'est ainsi que les personnages divins du Panthéon grec agissent en tout comme des hommes : ils naissent et se transforment, ils se marient et ont leurs descendances ; ils ont pour mère une déesse, des dieux pour frères et pour enfants d'autres dieux ou des hommes semi-divins. Leurs dieux ont aussi leur généalogie. C'est ainsi qu'Apollon, par exemple, est né dans l'île de Délos où sa mère Latone s'était réfugiée. Saturne, s'étant enfui de Crète par crainte de son fils irrité, était venu en Italie ; il reçut l'hospitalité chez Janus et il apprit à ces hommes ignorants à graver des lettres, à frapper de la monnaie et à fabriquer des instruments de travail. Son fils,

Jupiter, régna sur la Crète après l'expulsion de son père; il eut des fils et y mourut.

De même ils ne regardaient pas comme un sacrilège de prêter à leur dieux des passions humaines : Hermès était connu pour voleur ; Aphrodite était célèbre par ses coquetteries. En même temps, tous étaient vaniteux et jaloux et ne pouvaient supporter de voir un homme entièrement heureux. D'après les historiens grecs, la prospérité de l'homme était pour lui grosse de dangers, car elle attirait la colère des dieux. Xénophon, l'historien, disait : « Les grecs primitifs avaient fait leurs dieux à leur image; plus tard, avec les progrès dans les sciences et les arts, leurs descendants ont été choqués de tous ces vices, mais ils n'osaient pas toucher aux habitudes et à la routine de leurs ancêtres. En effet, Socrate, qui fut une des gloires de la Grèce par sa haute conception de la finalité humaine et par le culte qu'il rendait à la conscience morale et à l'activité rationnelle de l'homme, fut accusé par l'aristocratie athénienne de ne point adorer les dieux de la cité, d'introduire des dieux nouveaux et de corrompre la jeunesse, avec la circonstance aggravante qu'il se trouva des juges à Athènes qui le condamnèrent à mort.

De ce qui précède il résulte d'une manière claire et évidente que le polythéisme anthropomorphe des Grecs n'est qu'une des nombreuses manifestations de l'évolution des croyances humaines qui avaient pour base

l'élévation de la personnalité humaine et la divinisation de la nature. Bien que cette conception religieuse fût associée dans la forme à de nombreuses superstitions, celles-ci s'atténuèrent graduellement dans les cercles intellectuels au fur et à mesure que se développaient l'amour de l'art et l'idéal de la beauté dans l'expression harmonieuse de la vie, en même temps que la culture des facultés intellectuelles. Ce qui surtout distingue la culture du peuple grec, c'est d'abord son harmonieux assemblage des dons supérieurs de la pensée, ensuite ses facultés prodigieuses dans l'expression variée des sentiments humains. On peut dire que l'histoire de son évolution représente en miniature celle de l'humanité entière.

III

Bien que les différentes tribus dorienne, ionnienne et éolienne qui occupaient le sol grec, poussées par l'instinct de leur propre conservation, aient réussi à fonder une confédération nationale entre les petits Etats dont chacun formait un Etat indépendant à part, appelé cité, l'antagonisme qui existait entre le tempérament, le caractère, les tendances et les aspirations politiques et sociales de Sparte et d'Athènes, se prononça chaque jour davantage au fur et à mesure que s'affirmait l'hégémonie de la Grèce à la suite de la victoire des

Athéniens sur les Perses dans la première guerre médique.

Dans le but de mettre en relief le contraste profond entre l'organisation politique et sociale des deux cités, représentant deux types distincts par la conception différente que chacune d'elles avait de l'Etat et de l'individu et de leurs rapports réciproques, nous allons décrire la physionomie physique et morale de ces deux cités : Sparte et Athènes.

LE RÉGIME DE L'ÉDUCATION POPULAIRE A SPARTE

Selon Seignobos, après l'immigration dorienne et son invasion du Péloponèse, sa principale branche se fixa à Sparte, en Laconie, étroite vallée parcourue par un gros torrent (l'Eurotas) entre deux énormes massifs aux cimes neigeuses. Dans ce pays fermé, les Doriens de Sparte vivaient au milieu des anciens habitants devenus les uns, leurs sujets et les autres, leurs serfs. Il y avait donc en Laconie trois classes : *Hilotes*, *Périèques*, *Spartiates*. Les premiers habitaient des cabanes éparses dans la campagne et cultivaient la terre ; mais la terre ne leur appartenait pas et ce qui est pire, ils n'étaient pas même libres de la quitter. Ils étaient comme les serfs du moyen âge, des fermiers attachés à la terre de père en fils. Ils travaillaient pour un propriétaire spartiate qui leur prenait la meilleure

partie de leur récolte. Les Spartiates les méprisaient, les craignaient et les maltraitaient.

Quant aux Périèques, ils habitaient une centaine de villages dans les montagnes ou sur la côte. Ils naviguaient, ils commerçaient et ils fabriquaient les objets nécessaires à la vie. Ils étaient libres et ils administraient les affaires de leurs villages, mais ils payaient un tribut aux magistrats de Sparte et leur obéissaient. Il en résulta que les Hilotes et les Périèques détestaient les Spartiates, leurs maîtres. Un jour, un tremblement de terre faillit détruire Sparte. Les Hilotes accoururent de tous côtés pour massacrer ceux des Spartiates qui avaient échappé à la catastrophe. En même temps, les Périèques se soulevèrent et refusèrent d'obéir. Or, étant donné que les opprimés étaient dix fois plus nombreux que leurs maîtres, car il n'y avait jamais plus de neuf mille chefs de famille spartiates contre deux cent mille Hilotes et cent vingt mille Périèques, il fallait qu'un Spartiate valût dix Hilotes. Dans ce but, Sparte se voyait forcée de former un peuple agile et robuste, toujours prêt pour la guerre, et voici les moyens que le gouvernement avait adoptés pour réaliser ce but. L'Etat s'appropria le *droit d'éducation des enfants*.

On s'y prenait dès la naisssance pour fabriquer des soldats. L'enfant nouveau-né est apporté devant un conseil ; si on le trouve faible ou difforme, on l'expose sur la montagne, car il ne faut dans une armée que des hommes valides. Les enfants qu'on laisse vivre sont,

dès l'âge de sept ans, repris à leurs parents et élevés en commun comme des enfants de troupe. Ils vont pieds nus et n'ont qu'un seul manteau, le même hiver et été. Ils couchent sur un tas de roseaux, et se baignent dans les eaux froides de l'Eurotas. Ils mangent peu, mangent vite et ont une nourriture grossière. C'est pour leur apprendre à ne pas charger l'estomac. Ils sont divisés en troupes de cent, chacune sous un chef. Souvent, on les fait se battre ensemble à coups de pieds et de poings. A la fête d'Artémis, on les fouette jusqu'au sang devant la statue de la déesse ; quelques-uns en meurent, mais ils mettent leur honneur à ne pas crier. On veut leur apprendre à se battre et à souffrir. Souvent on ne leur donne rien à manger, il faut qu'ils volent leur nourriture ; s'ils se laissent prendre, on les fouette rudement. Un enfant spartiate qui avait volé un petit renard et l'avait caché sous son manteau se laissa, dit-on, ouvrir le ventre plutôt que de se trahir. On voulait les habituer à se tirer d'affaire en campagne. Ils marchaient les yeux baissés, silencieux, les mains sous le manteau, sans tourner la tête et ne faisaient pas plus de bruit que les statues. Ils devaient ne pas parler à table et obéir à tous les hommes plus âgés : c'était pour les plier à la discipline et les habituer à la vie militaire. A dix-sept ans, le Spartiate devient soldat et il reste soldat jusqu'à soixante. Le costume, l'heure du lever et du coucher, les repas et les exercices, tout est fixé par le règlement comme à la caserne. Quand le Spartiate ne

fait pas la guerre, il doit s'y préparer, il s'exerce à courir, à sauter, à manier les armes; il s'exerce en toutes les parties du corps; le cou, les bras, les épaules les jambes, et cela tous les jours.

De même, les Spartiates ont voulu faire des femmes robustes, capables d'avoir des enfants vigoureux. Ils élevaient les filles à peu près comme les garçons. Dans leurs gymnases, elles s'exerçaient à sauter, à courir, à lancer des disques et des javelots. Elles étaient réputées pour les plus saines et les plus braves de la Grèce.

D'un autre côté, le Spartiate n'a le droit de commercer ni d'exercer une industrie, ni de cultiver la terre; tout cela était la besogne des Hilotes et Périèques. Il ne s'occupait ni des beaux-arts, ni de littérature, ni de philosophie. Il est clair que cette uniformité de vie matérielle et le manque de ressources intellectuelles privaient les Spartiates de la vivacité d'esprit et de l'ingéniosité ainsi que de l'initiative pour pouvoir se tirer d'affaire dans les situations embarrassantes. La vie de famille était également très limitée pour les Spartiates. Ils mangeaient souvent en commun par escouades. Le mets favori, avec lequel commençait le repas, était la soupe noire. Ils ne pouvaient sortir de leur pays qu'avec une permission. En un mot, toute la vie sociale, à Sparte, portait l'empreinte d'une vie militaire. Cependant, l'Etat spartiate malgré les rigueurs de la discipline, n'eût pas pu continuer à vivre dans des conditions d'existence normale sans l'aide de ses ennemis

naturels les Hilotes et les Périèques, dont les uns cultivaient la terre et les autres se livraient au commerce et à l'industrie, d'autant plus que la monarchie double était devenue impuissante à maintenir l'ordre.

A la suite de l'anarchie sociale, conséquence de l'extrême richesse d'une classe et de l'extrême pauvreté de l'autre, c'est Lycurgue qui fut appelé pour rétablir l'ordre social. Celui-ci consulta d'abord l'oracle de Delphes consacré à Apollon, dieu national des Doriens, et l'oracle lui répondit que les Spartiates seraient grands s'ils observaient les lois qu'il leur avait données. Mais Lycurgue, loin d'introduire des réformes, perpétua le pouvoir de l'oligarchie. Il conserva les deux rois et le Sénat composé de 28 citoyens âgés de plus de soixante ans. Dans la Laconie comme dans la Messénie et autres lieux du Péloponèse, les pouvoirs de cette assemblée étaient contrebalancés par cinq *Ephores*, magistrats annuels armés d'une autorité redoutable pour préserver contre toute atteinte la liberté aristocratique. Ils pouvaient casser les sénateurs et les punir, arrêter les rois et les suspendre jusqu'à ce que l'oracle les eût rétablis ; ils recevaient les ambassadeurs et levaient les soldats, convoquaient l'assemblée du peuple et rappelaient le roi durant la guerre même au milieu de ses triomphes ; en un mot, ils étaient tout-puissants, comme les prêtres en Egypte. Le peuple, bien qu'il fût consulté dans les assemblées publiques, ne refusait jamais son approbation, étant habitué à obéir.

Grâce à ce régime, les Spartiates conservaient leurs mœurs rudes de montagnards ; ils n'eurent ni sculpteurs, ni architectes, ni orateurs, ni poètes, ni philosophes. Ils avaient tout sacrifié à l'idée de la guerre. Ils devinrent des artistes dans l'art militaire et les instituteurs des autres cantons grecs. Ils apportèrent deux innovations dans l'art de la guerre : une meilleure méthode de combat et une meilleure méthode d'exercices, ayant été les inventeurs de la phalange qui consistait à se mettre en ligne d'ordinaire, sur huit rangs de profondeur, chacun serré contre son voisin. Arrivés devant l'ennemi, ils entonnent un chant que tous les soldats répètent en chœur. Alors, ils s'ébranlent d'un pas rapide en cadence, au son de la flûte, la lance haute et le bouclier au corps, en rangs serrés jusque devant l'ennemi. Ce système fut ensuite modifié et renforcé par les rois de Macédoine.

LE RÉGIME DE L'ÉDUCATION POPULAIRE A ATHÈNES

Les Athéniens se disaient originaires de la région de la Grèce qu'ils habitaient : l'Attique. Leurs ancêtres, les Ioniens, qui habitaient autrefois la région montagneuse furent obligés de se retirer vers la côte à la suite de l'invasion dorienne. L'Attique se compose d'un massif de rochers qui s'avancent en triangle, formant un promontoire sur la mer Egée, ayant à son flanc

droit l'île d'Eubée et à son flanc gauche les îles de Salamine et d'Egine. Elle est divisée en trois bassins semi-circulaires : les plaines d'Eleusis, d'Athènes et de Marathon qui sont entourées de tous côtés par les montagnes et la mer, mais qui communiquent entre elles par des langues de terre étroites. Sa végétation pauvre y contraste avec celle de sa voisine, la Béotie. En échange, les carrières de beau marbre blanc du Penthélique, les mines d'argent de Laurium et les pêcheries abondantes de la côte constituent, avec la beauté de la nature, toute la richesse du pays. L'Attique n'était pas assez fertile pour que ses habitants pussent vivre de l'agriculture ni suffisamment stérile pour les obliger à employer toute leur activité dans la recherche des moyens de subsistance. D'un autre côté, la configuration du pays coupé de grandes chaînes de montagnes et de vallées étroites, la diversité de la nature du sol et la variété des climats entre les régions montagneuses couvertes de neige et le littoral de l'Egée, obligeaient les Athéniens, doués d'un esprit expansif et turbulent, à recourir au commerce, à fonder des colonies, et à entrer en rapports avec les pays voisins de l'Asie Mineure. C'est précisément à cause de la nature variée du sol et de la situation géographique de l'Attique, à peu près à 40 degrés de latitude que les Athéniens étaient sobres de corps et d'esprit, que leur intelligence était vive, leurs idées originales et très ingénieuses et leur conception claire et précise ; rien

d'exagéré ni de démesuré dans leurs aspirations ; ils étaient ennemis de l'uniformité, du monstrueux et du grotesque, ils cherchaient partout l'harmonie, aussi bien dans la vie que dans la nature. Aucun peuple de l'antiquité n'a su jouir mieux de la vie ; leur littérature, leur art, leur poésie, respiraient l'amour de la beauté de la nature et l'unité de la vie matérielle et intellectuelle. De plus, Athènes, ayant été l'asile de diverses races helléniques, telles que Pélasges, Achéens, Thraces, Eoliens et quelques peuplades orientales, se vit obligée de former l'union d'éléments quelque peu hétérogènes. En effet, de ce mélange de races, surgit un peuple vigoureux, doué de grandes facultés intellectuelles, en même temps que d'un esprit de lutte pour réaliser l'idéal de la perfection, de la raison et du sentiment humain.

D'un autre côté, la proximité des côtes de l'Asie Mineure dont la population, avec laquelle les habitants de l'Attique entretenaient des rapports fréquents et intimes, conservait encore des restes de l'ancienne culture asiatique contribua puissamment à la naissance d'une nouvelle culture sur les confins méridionaux de l'Europe et sur le littoral de la Méditerranée qui doit être considérée comme le berceau de la civilisation actuelle de l'Europe.

Les habitants de l'Attique, après avoir constitué leur unité régionale, à côté de la Laconie, adoptèrent de même que celle-ci, la royauté comme forme de gouver-

nement. Mais après la mort du roi Codrus, ils supprimèrent la monarchie, l'ayant remplacée par une oligarchie qui consistait en neuf chefs appelés *Archontes* qui changeaient tous les ans, ce qui ne tarda pas à provoquer des abus de la part de l'aristocratie et à donner lieu à un état anarchique, au point que les propriétaires nobles (Eupatrides) opprimaient les journaliers de leurs domaines et que les créanciers faisaient vendre leurs débiteurs comme esclaves. Cette anarchie se prolongea pendant un grand nombre d'années. Pour rétablir l'ordre, les Athéniens avaient chargé un sage appelé Solon, de leur faire des lois (594). Solon, après de longs tâtonnements, réussit à imposer son autorité et à faire adopter les réformes suivantes : 1° il diminua la valeur de la monnaie, ce qui permit aux débiteurs de s'acquitter plus facilement; 2° il rendit les paysans propriétaires de la terre qu'ils cultivaient; dès lors, il y eut en Attique plus de petits propriétaires que dans aucun autre pays grec ; 3° il partagea tous les citoyens en quatre catégories suivant leurs revenus ; chacun devait payer l'impôt et rendre le service militaire en proportion de sa fortune ; les pauvres étaient exempts d'impôt et du service militaire. Pour relever la classe opprimée, il dicta une loi rendant la liberté à tous ceux que la misère avait réduits à l'esclavage et supprimant les droits du créancier sur la personne du débiteur ; ensuite il proclama une amnistie générale, à l'exception des criminels accusés d'attentats contre la personne et la

propriété. En même temps, il établit le cens, créant, comme il est dit plus haut, quatre classes de contributions selon la fortune foncière et mobilière de chacun. En même temps, Solon organisa la justice sur une base solide qui conciliait le droit des citoyens et les intérêts publics. Toutefois, nous devons ajouter qu'avant l'arrivée au pouvoir de Solon, le chef du parti démocratique appelé Clisthème avait déjà réussi à faire une révolution profonde dans le gouvernement de l'Etat. Il y avait alors beaucoup d'étrangers établis en Attique ; c'étaient surtout des marins et des marchands qui habitaient au Pirée près du port. Clisthène leur donna le droit de citoyen et en fit les égaux des anciens habitants. Il y eut dès lors dans la cité deux populations côte à côte, les gens de l'Attique et les gens du Pirée ; les premiers ressemblaient dans leur physionomie et dans leur mentalité aux autres Grecs, tandis que les derniers avaient plutôt l'apparence d'Asiatiques. Malgré l'organisation démocratique du peuple athénien, instituée par Solon, la Société d'Athènes se composait encore au v^e^ siècle avant Jésus-Christ de trois classes sociales distinctes : les *citoyens*, les *étrangers* et les *esclaves*.

Les Citoyens. — « Pour être citoyen d'Athènes, il faut être fils d'un citoyen et d'une citoyenne. Arrivé à l'âge d'homme, vers dix-huit ans, le jeune Athénien paraît devant le peuple assemblé, il reçoit les armes qu'il va porter et prête un serment : « Je jure, dit-il,

de ne pas déshonorer ces armes sacrées, de ne pas quitter mon poste, d'obéir aux magistrats et aux lois, d'honorer la religion de ma patrie. » Il devient à la fois citoyen et soldat. Désormais, il doit le service militaire jusqu'à l'âge de soixante ans ; en revanche, il a le droit de siéger dans l'assemblée et de remplir les fonctions de l'Etat. Quelquefois, le peuple d'Athènes consentait à faire citoyen un homme qui n'etait pas fils de citoyen. Pour cela il fallait avoir grand mérite ou grande faveur. Encore ne suffisait-il pas que l'assemblée eût voté l'admission de l'étranger ; il était nécessaire que neuf jours après, dans une seconde assemblée, 6.000 citoyens au moins votassent pour lui au scrutin secret.

Les Etrangers. — On les appelait métèques. Pour devenir citoyen d'Athènes il ne suffisait pas d'être né sur le territoire, il fallait être fils de citoyen. Des étrangers avaient beau résider en Attique pendant plusieurs générations, leur famille ne devenait pas athénienne. Les métèques ne pouvaient donc ni prendre part au gouvernement ni épouser une citoyenne, ni acquérir un domaine. Mais ils étaient libres de leur personne, ils avaient le droit de naviguer, de faire la banque et le commerce, à condition de prendre un patron pour les représenter en justice. Il y avait à Athènes plus de 10.000 familles de métèques, la plupart banquiers ou marchands.

Les esclaves. — Ceux-ci formaient la grande majorité. Il n'y avait pas d'homme même pauvre, qui n'eut

au moins un esclave. Quant aux riches, il y en avait qui en possédaient jusqu'à 500, selon leur fortune. Pour 21.000 familles de citoyens on comptait en Attique 400.000 esclaves. La plupart d'entre eux provenaient des peuples vaincus faits prisonniers de guerre. Mais aussi, souvent, ce fut la piraterie qui servit à l'acquisition d'esclaves. Platon et Diogène ont été vendus comme esclaves. Platon fut racheté par ses amis pour 3.000 drachmes. Diogène resta esclave toute sa vie. A Sparte, le sort de l'esclave était encore pire ; il était considéré comme une bête de somme à face humaine. A Athènes, la plupart restaient dans la maison, occupés à broyer le grain, à pétrir le pain, à filer et tisser les vêtements, à faire la cuisine et le service des maîtres. D'autres travaillaient dans les ateliers comme forgerons, comme teinturiers, ou dans les carrières de pierre ou dans les mines d'argent. Leur maître vendait à son profit tout ce qu'ils produisaient sans rien leur donner que la nourriture. Ils furent considérés comme des objets de propriété. Il n'y avait pour eux d'autre loi que la volonté du maître.

D'après ce qui précède il est clair que le gouvernement des Athéniens, appelés par eux démocratique, n'était au fond qu'aristocratique, car loin d'y faire participer la masse des habitants, c'est-à-dire le peuple, ce n'étaient que 15 à 20.000 hommes, soit le corps des citoyens, qui gouvernaient en maîtres toute la nation.

L'assemblée populaire élue par ce corps se réunissait

trois fois par mois au moins pour délibérer et pour voter ; elle se tenait en plein air sur la place du Pnyx ; les citoyens étaient assis sur des bancs de pierre en amphithéâtre ; les magistrats placés en face sur une estrade ouvraient la séance par un cérémonie religieuse et une prière, puis un héraut proclamait à haute voix l'affaire dont allait s'occuper l'assemblée et demandait : « Qui veut prendre la parole ? » Tout citoyen a le droit de la demander ; les orateurs montent à la tribune par rang d'âge. Quand tous ont parlé, le président pose la question ; l'assemblée vote en levant les mains, puis elle se sépare.

Quant aux tribunaux, les Athéniens n'avaient pas de magistrats particuliers pour poursuivre les crimes. C'était un citoyen qui se chargeait d'accuser. Le tribunal se composait de 500 citoyens tirés au sort chaque année. L'accusé et l'accusateur comparaissaient devant le tribunal. Chacun prononçait un discours qui ne devait pas durer au delà d'un temps fixé par une horloge à eau, puis les juges votaient en déposant un caillou blanc ou noir. Si l'accusateur ne réunissait pas un certain nombre de voix, c'était lui qu'on condamnait.

D'autre part, il y avait un conseil pour préparer les affaires et des magistrats pour en exécuter les décisions. Il y avait des magistrats pour administrer la justice, 30 fonctionnaires des finances, 10 stratèges pour commander l'armée et 60 fonctionnaires de police

pour surveiller la voirie, les marchés, les poids et les mesures.

Les Athéniens avaient créé un grand nombre de fonctions pour occuper le plus grand nombre de citoyens ; presque tout le monde prenait part aux affaires publiques ; les uns passaient leur journée à l'assemblée, d'autres aux tribunaux, au gymnase, et sur le marché.

Etant donné que parmi les 15 ou 20.000 citoyens, il y en avait un grand nombre qui n'étaient ni propriétaires ni riches et qui vivaient seulement de leur métier, tels que marchands, laboureurs, maçons, cordonniers, etc., et par conséquent n'avaient pas les moyens de servir gratuitement l'Etat, on institua un salaire ; tout citoyen qui siégeait à l'assemblée ou au tribunal recevait pour chaque séance trois oboles (45 centimes de notre monnaie) juste ce qu'il fallait pour vivre en ce temps-là.

IV

Grâce au gouvernement démocratique d'Athènes et à l'énergie qu'il déployait pour sa défense contre les Perses, toutes les cités ioniennes des îles et de la côte d'Asie subirent son influence grandissante encore après la victoire sur les Perses dans la bataille de Salamine, à la suite de laquelle toutes les cités insulaires grec-

ques se réunirent pour former une ligue contre les Perses qui furent obligés de se retirer en Asie. Cette retraite contribua beaucoup à étendre l'hégémonie d'Athènes sur les autres cités de la Grèce et à élever le prestige du gouvernement démocratique d'Athènes. Alors commença une nouvelle ère de prospérité et de grandeur; les arts et les sciences prirent un essor extraordinaire qui se prolongea durant les v^e^ et vi^e^ siècles. Toutefois, il faut reconnaître qu'une grande partie de ces progrès reviennent au gouvernement intelligent, sage et libéral de Périclès, qui dirigea la politique d'Athènes pendant quarante ans, et que c'est grâce à lui que celle-ci devint la cité la plus puissante et la plus florissante de la Grèce. Jamais un chef d'Etat quelconque n'avait exercé une aussi grande influence morale sur le peuple que Périclès, qui jouissait d'une confiance illimitée, tant par son honnêteté et par sa capacité que par sa grande éloquence plus persuasive que passionnée.

Sous le gouvernement de Périclès, la Grèce s'est élevée dans toutes les branches de l'art au-dessus de toutes les nations de l'antiquité. C'est surtout dans la sculpture que les Grecs ont excellé. Les sculpteurs grecs figurent encore aujourd'hui comme les grands maîtres de l'art et servent de modèles aux artistes modernes. Plusieurs facteurs ont contribué à leur donner cette supériorité; d'abord leur amour pour les exercices gymnastiques, leur habitude de vivre à l'air

libre, grâce à la douceur du climat, et de porter des vêtements légers qui permettaient de voir le développement harmonieux du corps, un ensemble de circonstances qui leur facilitait l'étude de l'art plastique sur l'homme même ; ensuite, leur esprit esthétique et leur culte de la beauté et finalement leur conception religieuse qui formait les dieux à l'image de l'homme, les considérant comme une humanité supérieure. Les sculpteurs grecs se sont toujours inspirés de cet idéal : élever la beauté humaine à la perfection. Socrate a dit « qu'on ne fait de grands éloges de la vertu que parce qu'elle constitue la beauté morale ».

Parmi les grands sculpteurs grecs figurent en première ligne, *Phidias et Polyclète*. Le premier a sculpté l'*Athéna du Parthénon* et le *Zeus d'Olympie*. Les Athéniens témoignaient une piété tellement grande pour leurs dieux qu'ils n'épargnèrent aucun sacrifice d'argent pour donner un aspect majestueux à l'*Athéna du Parthénon* dont la partie nue était en ivoire et la partie couverte, en or. Son poids était de 40 talents équivalant à 2 millions 400.000 francs, ce qui prouve qu'en Grèce, au temps de Périclès, le sentiment religieux était intimement lié au sentiment esthétique.

Phidias, le plus grand sculpteur de l'époque, a le grand mérite d'avoir réalisé dans ses œuvres (la *Minerve du Parthénon* et le *Jupiter d'Olympie*) l'idéal de la beauté dans l'expression harmonieuse de la vie. De plus, ayant subi l'influence de la philosophie de

son temps, il a dépouillé les dieux de leurs passions pour leur donner l'expression de la sérénité dans le pouvoir et de la pensée la plus élevée dans le gouvernement du monde.

Polyclète est connu d'abord par la fondation de l'Ecole d'Agriculture, à Argos, ensuite par la statue colossale d'Héra épouse de Zeus, qui rivalise de beauté avec la statue de Pallas Athèné, de Phidias. La Grèce eut encore d'autres sculpteurs célèbres, tels que Praxitèle, Scopas, Lysippe. Le chef-d'œuvre de Scopas fut la statue de Niobé.

De même que dans la sculpture, les Grecs de l'Attique se distinguèrent dans l'architecture. Habitués à diviniser les forces de la nature, les architectes grecs dirigèrent leurs efforts vers la construction de beaux temples en l'honneur des dieux, de même que les Egyptiens. Le Parthénon, construit par *Ictinus* et décoré par *Phidias*, tout entier en marbre du Pentélique, est considéré comme le chef-d'œuvre de l'art hellénique. Un autre chef-d'œuvre d'architecture, les *Propylées*, portiques de *l'Acropole d'Athènes*, fut édifié par *Mnésiclès*.

De même qu'Athènes, toute l'Attique a eu des monuments splendides inspirés par l'amour de la patrie et par une reconnaissance pieuse envers les dieux. Dans la ville sainte d'*Eleusis*, en face de Salamine, fut érigé par Ictinus un temple assez spacieux pour pouvoir contenir tous les initiés aux mystères de Cérès. Sur

le sommet du *cap Sunium*, deux temples furent consacrés aux dieux tutélaires de l'Attique, qui indiquaient de loin aux navigateurs arrivant de l'Asie la proximité de la terre où les Perses ont trouvé leur tombeau et les Grecs leur liberté.

Ces chefs-d'œuvre de l'art grec exécutés à grands frais par les artistes les plus célèbres en l'honneur des dieux ne sont pas seulement l'expression d'une foi religieuse ardente dans les forces de la nature et d'une adoration sublime des dieux qui disposent de la vie, du bonheur et de la prospérité de l'homme collectif et individuel, mais ils offrent également un témoignage éloquent du sacrifice que se sont imposés spontanément les Grecs pour honorer leurs bienfaiteurs et pour rendre un culte splendide à ceux qui tiennent dans leurs mains la destinée de l'homme. De plus, ils montrent la prospérité dont jouissaient à cette époque les habitants de l'Attique, surtout les Athéniens ; car le grand nombre de statues, de monuments nationaux et de temples répandus parmi toutes les grandes villes de l'Attique ont demandé un grand effort non seulement de la part des artistes, mais aussi de ceux qui ont fourni l'argent pour réaliser des œuvres d'une grande perfection et on ne saurait douter que l'or, l'argent et l'ivoire n'aient été payés aussi ou plus cher dans les anciennes époques de l'histoire que dans les temps modernes. Il est même probable que leur prix était beaucoup plus élevé dans l'antiquité,

où les exploitations de gîtes métallifères étaient plus limitées qu'aujourd'hui.

Maintenant la question se pose : d'où provenait cette prospérité de l'Attique ? Il n'y a pas de doute, et on peut même dire que c'est une loi de l'histoire que la civilisation chez les peuples commerçants se développe beaucoup plus rapidement que chez les peuples agriculteurs, s'ils disposent d'une grande marine marchande et si leurs habitants déploient une grande activité pour entretenir des rapports commerciaux avec les pays voisins ou avec de riches colonies plus ou moins avancées en culture intellectuelle. En effet, la Confédération grecque de l'Attique, qui a eu comme maîtres les Phéniciens, a disposé des voies commerciales tracées par leurs ancêtres et a cultivé avec fruit les échanges de produits avec les peuples de l'Asie Mineure, de l'Egypte, de l'Italie et des îles de la Méditerranée. Ce sont, sans doute, ces rapports fréquents et intimes entre les peuples de l'Asie et de l'Europe qui ont fourni aux Grecs non seulement des ressources en métaux précieux et en ivoire, mais aussi de nouvelles connaissances d'objets d'art et d'éléments nouveaux de culture. Comme preuve à l'appui, il nous suffit d'invoquer le fait qu'un grand nombre de poètes et de philosophes grecs sont nés sur les côtes orientales de la mer Egée. C'est là, comme nous le verrons dans les pages suivantes, que se sont fondées les premières écoles d'art et qu'ont été érigés les pre-

miers temples. Cependant, les objets d'art étranger, survivance de l'ancienne culture assyrienne et Chaldéenne, n'ont pas servi aux Grecs de modèles à imiter, ils n'ont fait que stimuler les hautes facultés artistiques dont ils étaient doués par la nature, car l'école d'Athènes a réussi à élever au plus haut degré de perfection l'art de ciseler les métaux et l'ivoire, et de modeler les pierres tant par la gravure que par le relief.

La peinture ne restait pas en arrière sur la sculpture et sur les autres arts chez les Grecs, bien qu'ils s'y appliquassent beaucoup moins qu'à la sculpture. C'est ainsi que Pausanias qui n'énumérait pas moins de 827 statues avait eu à peine connaissance de 83 tableaux et de 43 portraits. Ce n'est qu'au temps de Périclès que la peinture s'éleva à un haut degré de perfection. C'est *Polygnote* de l'île de Thasos qui figurait en première ligne. Il fut appelé à Athènes par le général Cimon, et son père Miltiade, vainqueur des Perses, pour peindre sur les murs du *Poëcile* les fastes de la patrie, parmi lesquelles se trouvait la bataille de Marathon avec le portrait de Miltiade.

Malheureusement, la guerre du Péloponèse avait épuisé les trésors d'Athènes et la peinture resta en souffrance. Ce fut alors la fameuse école de Sieyone qui perfectionna cet art. Trois peintres s'y disputèrent le premier rang : *Parrhasios*, *Zeuxis* et *Timanthe*. *Parrhasios* excellait dans la perfection des contours et dans la distribution de la lumière et de l'ombre, Zeuxis

était sans égal pour représenter la beauté féminine, pour bien choisir ses modèles et pour donner de la précision au dessin et de la noblesse aux formes. Cependant, la peinture n'arriva à son apogée qu'avec Apelle, dans la quatrième période de l'art, au temps d'Alexandre. Personne ne pouvait lui être comparé pour la grâce, la délicatesse des couleurs, l'harmonie des formes et l'expression des sentiments. Ses tableaux les plus célèbres furent *Aphrodite* et le portrait *d'Alexandre le Grand*, qui ne voulait être peint que par Apelle, sculpté que par Lysippe et gravé sur la pierre dure que par Pygotèle.

A cette époque, Athènes ne brillait pas seulement dans les beaux-arts, elle se distinguait également dans toutes les branches du savoir humain. Nous ne citerons que les auteurs qui ont figuré au premier rang.

Commençons par les historiens. Le plus connu et le plus véridique, en tout ce qu'il a vu par lui-même ou par les yeux des Grecs avec lesquels il s'entretenait, c'est *Hérodote*, l'auteur célèbre des guerres Médiques, qui a surtout le mérite d'avoir voyagé dans beaucoup de pays, sur lesquels il donne les renseignements les plus remarquables. En Orient, il pénétra jusqu'à Babylone et Suse ; en Occident il atteignit la petite Syrte (aujourd'hui golfe de Gabès) et remonta au midi jusqu'à l'extrémité de l'Egypte ; partout il observa et interrogea. Ses écrits forment les documents les plus précieux et les mieux conçus de l'antiquité.

Ensuite, c'est *Thucydide*, athénien de naissance, auteur de *l'Histoire de la Guerre du Péloponèse*, écrivain original qui cherche partout à établir des faits précis et à les enchaîner entre eux, décrivant en même temps que les faits les plus culminants de l'époque, le caractère des hommes qui ont joué un rôle dans la guerre ; mais ce qui le distingue particulièrement des autres écrivains, c'est son esprit philosophique dans la manière d'expliquer les événements ; il nie catégoriquement l'influence du hasard et de la fatalité dans les destinées de la nation ; il ne reconnaît pas non plus l'action divine dans les phénomènes naturels. Pour lui, tant les hommes que les nations sont les vrais auteurs de leurs destinées, selon leurs facultés intellectuelles et morales, selon leurs aspirations et selon leur idéal de la vie, individuelle et collective.

Un autre historien non moins illustre c'est *Xénophon*, un des élèves préférés de Socrate, et qui en même temps figurait parmi les généraux athéniens. Il a décrit la guerre du Péloponèse dans l'*Anabase* où il raconte comment il a dirigé la retraite des Dix-Mille mercenaires grecs au service de Cyrus. Il est aussi l'auteur de la *Cyropédie*, de dix *Entretiens mémorables de Socrate* et d'un *Traité sur l'économie*.

Quant à la poésie elle brillait, de même que les arts plastiques, sous le gouvernement de Périclès, mais il ne s'agit pas de la poésie homérique qui chante les actes héroïques des guerriers ni de cette poésie vul-

gaire qui sert à amuser le peuple dans les fêtes populaires. Les poètes des v^e^ et vi^e^ siècles se sont inspirés plutôt de l'époque la plus glorieuse du pays, ayant eu pour but de stimuler le courage national et de faire valoir la lutte constante de l'homme pour le triomphe de la vérité et de la liberté sur la force brutale. C'est précisément Athènes qui a produit les poètes les plus remarquables de la Grèce, tels qu'*Eschyle*, *Sophocle*, *Euripide*, *Aristophane* et *Pindare*, qui furent les fondateurs de l'art dramatique grec. C'est surtout Eschyle dont les œuvres purement lyriques se distinguent par la profondeur des sentiments religieux et philosophiques. C'est ainsi qu'il cherche dans les tragédies à montrer l'importance de la victoire athénienne et tâche de convaincre ses spectateurs que la liberté ne succombe jamais, que la vraie grandeur de l'homme l'emporte toujours sur la force et brille même dans les revers.

Sophocle a le mérite d'avoir fait faire de grands progrès à la tragédie grecque. Dans ses œuvres, il diminue le rôle des chœurs et cherche plutôt à relever le principe de l'action dans la volonté humaine. Ses pièces connues sous le nom d'Antigone, Electre, Œdipe roi et Ajax sont considérées comme des chefs-d'œuvre. Il eut de plus le bonheur d'être apprécié par ses concitoyens qui le comblèrent de gloire.

Euripide, au contraire, eut une existence très difficile et malheureuse dès sa première enfance ; il finit

par être dévoré par des chiens de bergers. Sur 90 pièces qu'il présenta sur la scène, 5 seulement furent couronnées de succès. Sophocle a dit de lui : « Sa destinée est de décrire les hommes tels qu'ils sont, tandis que moi, je les décris tels qu'ils devraient être. » Les tragédies de Sophocle et d'Eschyle représentent l'homme en lutte constante contre le destin et les oracles, porte-voix des dieux, tandis qu'Euripide fait livrer des combats aux héros contre leurs passions, sans faire intervenir les décrets divins. Le drame, d'après lui, ne représente plus une lutte entre le ciel et la terre, mais bien dans le cœur humain même. Loin de relever la vertu humaine et ses actes héroïques, il se plaît à montrer au public les faiblesses humaines, et tout le passé religieux des Grecs est venu mourir dans ses drames.

Aristophane, bien qu'il ait eu un grand talent poétique, était trop attaché à la routine et aux idées polythéistes et se plaisait en même temps à mettre en relief les vices de ses contemporains, bien que ses qualités morales à lui-même fussent loin d'être à la hauteur de son talent. Il a eu de plus le mauvais goût d'attaquer Socrate dans les *Nuées* avec beaucoup de malveillance et de mauvaise foi. Dans sa haine envers la philosophie et la science, il s'est attaqué sans scrupule aux savants les plus distingués de son temps et aux orateurs les plus éloquents, de même qu'aux généraux les plus populaires, sans d'autre but que d'amuser le public aux dépens de ses concitoyens les plus émérites.

Pindare est considéré comme le plus grand poète lyrique grec de son temps. Ses odes sont célèbres par la hardiesse de la pensée, par l'énergie et la vigueur des sentiments, l'abondance et la richesse des images et par la clarté et la vivacité dans l'expression.

Il est tout naturel qu'un peuple qui a su exprimer si vivement les sentiments religieux et l'amour de la patrie dans les différentes formes de l'art, drame et poésie, sculpture et peinture, ait été amené à cultiver également la musique pour communiquer l'enthousiasme à l'auditoire des spectacles et des fêtes nationales.

En effet, les Grecs ont introduit dans la musique plusieurs perfectionnements. D'abord ils inventèrent trois modes principaux : le dorien majestueux, l'ionien gai et l'éolien pathétique, suivant le caractère propre à la mentalité respective des différentes cités. C'est au son des flûtes qu'ils chantaient les hymnes aux dieux, entonnaient les chœurs des tragédies ou accompagnaient les danses ; les chœurs chantaient les odes et les scènes lyriques des tragédies. Ce qu'il y a de plus remarquable dans la musique grecque, c'est qu'elle ne représentait pas seulement une manière d'exprimer avec vivacité les sentiments de la religion et de la patrie, elle revêtait à mesure qu'elle progressait, un caractère scientifique en même temps que sentimental ; car Pythagore avait découvert la théorie de la propagation des sons, ensuite les rapports musicaux entre la gravité

des sons et la rapidité des vibrations des cordes. Plus tard, *Aristoxène*, disciple d'Aristote, ayant considéré qu'une octave reste pauvre et stérile à côté de la voix humaine qui possède environ une octave et demie d'étendue, chercha à modifier les divisions mathématiques de la corde, en restreignant les quintes d'une manière imperceptible, afin que la musique pût couvrir un certain nombre d'octaves sans altérer sensiblement les rapports de justesse des divers intervalles. De cette manière, il réussit à concilier les exigences du calcul avec l'aspiration du sentiment. Toutefois, la musique grecque ne se composait que de deux éléments : la succession de la durée relative et la succession des intervalles mélodiés. De plus, elle n'avait pas acquis d'autonomie artistique, pour exprimer par ses accents vibrants une pensée ou un sentiment; elle n'était qu'un mode d'accentuation de la poésie au moment de la déclamation pendant la représentation des drames, et cette accentuation devint encore plus expressive et plus passionnée à mesure qu'elle progressa. Cependant, il est tout à fait digne d'attention que les législateurs grecs, tant Solon que Lycurgue, considérèrent la musique comme une partie essentielle de l'éducation ; ils la regardaient comme un soutien de l'esprit public et de la force nationale, mais chacun d'eux à un point de vue différent. A Sparte, on considérait la musique comme un élément efficace pour maintenir toujours en éveil l'esprit militaire, tandis qu'à Athènes, la musique

servait comme moyen d'élever les sentiments religieux et patriotiques.

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que c'est toujours d'Athènes qu'est parti le mouvement évolutif, tant dans la sphère de l'intelligence que dans celle du sentiment et de là il rayonnait sur toute la Grèce et ses colonies. Ce sont les Athéniens qui, après avoir atteint le premier rang dans le domaine de l'esthétique, ont commencé à briller dans le domaine de la pensée. C'est aussi à Athènes que s'est constitué le premier foyer de la philosophie grecque. Il y eut d'abord un certain nombre d'individus qu'on a nommés les Sept Sages qui exposèrent dans les réunions publiques les rapports de l'homme avec ses semblables, avec la nature et avec Dieu. Leurs principes philosophiques consistaient dans la recherche de la sagesse et dans l'étude de la morale. Ils se proposaient d'acquérir la connaissance des lois de la nature et des causes premières. *Thalès de Milet*, l'un des Sages, instruit par un long voyage, et par la connaissance de différents pays et d'hommes de différentes races s'est appliqué le premier à la recherche de l'origine du monde. Il chercha le principe universel des choses dans l'eau pendant qu'Héraclite le plaçait dans le feu, Anaximène dans l'air, Empédocle dans le mélange et dans la lutte des quatre éléments, réduits à l'unité, Anaximandre, dans l'infini qui embrasse tout en soi et dans lequel se produisent les changements continus des choses, tandis que lui reste immuable.

Les sages qui représentent la première étape de la philosophie grecque ont été les fondateurs de l'*Ecole ionique* dont le but était de rompre complètement avec les spéculations polythéistes et métaphysiques de leur temps.

A côté de l'*Ecole ionique* se forma l'*Ecole italique*, à Crotone (Italie) ayant pour chef Pythagore, né à Samos, qui, après avoir séjourné longtemps en Asie et en Egypte, fonda à son retour l'école qui ne se limitait pas à vouloir perfectionner les sentiments religieux et moraux de son pays, mais poursuivait en même temps un but politique. Comme philosophe, Pythagore tient le milieu entre l'Orient et l'Occident ; il était aussi éloigné de la foi aveugle dans les mythes du vulgaire que de l'indépendance démocratique des philosophes ioniens. Il renonçait à la mythologie sacerdotale mais restait aristocrate. Il faisait sortir la science de la nuit des mystères, mais l'enveloppait de symboles. Il se proposait de divulguer les sublimes pensées qu'il avait conçues de la divinité et de ses rapports avec l'homme, mais sans oser immédiatement aller contre les croyances et les habitudes du vulgaire. Il a le mérite d'avoir établi les éléments des sciences mathématiques et démontré le problème du carré de l'hypoténuse ; il expliqua également la conversion de l'eau en air et réciproquement, la sphéricité du soleil, l'opacité de la lune et l'harmonie des mouvements des corps célestes, c'est-à-dire le rapport entre la masse et les distances.

Le principe fondamental de la morale pythagoricienne était l'équité qui représente l'harmonie entre les actions de l'homme et la nature ; il subordonnait les passions à l'intelligence ; dire la vérité et faire le bien, sont, d'après lui les moyens pour arriver à pratiquer la justice et la charité. Pythagore a été le premier qui ait enseigné l'immortalité de l'âme, la considérant comme une émanation de l'âme du monde. Toutefois, il a eu le tort de donner à son école un esprit de mysticisme en n'admettant ses disciples à l'enseignement de ses doctrines philosophiques qu'après de longues épreuves et de grandes austérités destinées à dompter les sens et à exercer l'âme par l'habitude des privations et de la méditation. Ses prosélytes mettaient leurs biens en commun, s'habillaient de blanc et habitaient ensemble avec la liberté de se retirer, s'ils se lassaient de ce genre de vie. On voit que Pythagore substituait aux collèges de prêtres une sorte de congrégation laïque avec des habitudes ascétiques, un rite spécial, un costume et un régime particuliers.

A mesure que l'école italique gagnait en adeptes, elle s'affirmait de plus en plus et élargissait la base de ses doctrines. Elle établissait l'existence d'un principe unique pour en déduire les choses et constituer l'unité de la science, et, subordonnant les sens à l'esprit, elle séparait les sensations, correspondant à l'ordre variable, des idées, appartenant à l'ordre invariable. Au contraire, l'école ionique ne s'en rapporte qu'à l'expé-

rience, la considérant comme la seule base de tout ordre scientifique. D'un autre côté, l'école pythagoricienne maintenait des principes spirituels et recherchait les lois et l'harmonie des principes du monde, d'après une détermination morale du mal et du bien, tandis que l'école ionienne admettait un principe matériel et négligeait le but moral.

En d'autres termes, l'école italique parlait beaucoup de Dieu, tandis que l'école ionienne s'occupait surtout de la nature. Les Pythagoriciens gagnèrent beaucoup de terrain en Grèce et en Italie et ils eurent la gloire de donner naissance à l'école philosophique la plus illustre de l'histoire, car on peut dire qu'Aristote et Platon dérivent de Pythagore et de Socrate.

Sans nier la supériorité de la philosophie italique, au point de vue moral, sur la philosophie ionienne, on ne peut s'empêcher de lui reprocher son caractère mystique oriental qui l'a rendue suspecte aux penseurs grecs, adorateurs de la nature ; ceux-ci ne reconnaissaient qu'un principe : la réalité des choses, ce qui a donné lieu à la formation d'une troisième école appelée *éléatique* fondée par Zénon d'Elée (d'après le nom d'une ancienne ville d'Italie).

Cette école combattit l'anthropomorphisme, la mythologie et le mysticisme de Pythagore ; voulant tout prouver à l'aide de la simple raison par le principe de la causalité, elle arriva à établir un système panthéiste. Elle considérait la nature dans son unité au point de vue

de la force et de la matière en l'identifiant avec la divinité ; en d'autres termes, Dieu est tout et un dans la nature, mais non au-dessus de la nature. Elle enseigna en même temps que la raison humaine, bien qu'elle nous apprenne ce qu'on doit admettre comme vrai, ne suffit pas pour nous faire connaître la vérité dans toute son étendue. Xénophon eut le courage de prononcer publiquement que les hommes ont créé les dieux à leur image et de protester contre l'opinion qui attribue aux dieux les passions humaines. D'après lui, il n'y a qu'un Dieu qui est l'infini dans la pensée et dans l'étendue. Malheureusement, une telle doctrine, tout admirable qu'elle soit dans sa conception, fut engendrée par un esprit sagace et une intelligence supérieure, mais ne possédant pas les éléments nécessaires ni les faits matériels incontestables pour étayer ce raisonnement et le défendre contre ses adversaires ; de plus elle eut à lutter contre les idées religieuses courantes, basées sur des siècles de routine et contre les préjugés d'un peuple élevé dans l'ignorance des lois de la nature. Toutefois, il faut reconnaître que la Grèce au moment de son apogée, a produit des hommes d'un entendement tellement supérieur qu'ils ont deviné par intuition des choses et des idées qui ont eu besoin de plusieurs milliers d'années pour mûrir et s'établir sur des faits acquis. Tel fut le cas de la doctrine du mouvement de la terre autour du soleil qui, d'après Plutarque, nous vient d'Héraclite ; Copernic lui-même, parle dans

ce sens et dit que c'est la lecture de Plutarque qui l'a conduit à cette découverte.

Quoi qu'il en soit, les excès de l'école éléatique provoquèrent une réaction, à la tête de laquelle se mit Leucippe, fondateur de l'*Ecole atomistique* qui prétendait que les corps se formaient par la combinaison fortuite des corpuscules indivisibles (atomes) et éternels donnant lieu à différentes formes, selon leur juxtaposition. Ainsi, à l'unité infinie, il substitua la pluralité infinie.

La formation de nombreuses écoles philosophiques, représentant chacune des doctrines différentes et opposées les unes aux autres, ne manqua pas de produire une grande confusion dans les esprits, jetant en même temps le doute dans les âmes qui aspiraient vers l'idéal d'une humanité supérieure, ce qui donna lieu à la formation d'un autre groupe de penseurs qui s'appelaient *sophistes* se consacrant aux analyses subtiles et aux méthodes de discussion stérile.

Malheureusement, ses adeptes, loin d'apporter la lumière sur les matières en discussion, les obscurcissaient de plus en plus. Il s'ensuivit que l'école ionique, se rendant compte de la nécessité de ramener la philosophie à un but élevé et pratique, chercha son appui dans l'autorité indiscutée de Socrate qui faisait les plus grands efforts pour établir sur une base solide les idées du bien, du beau, du vrai et du juste. Dans ce but, il en appelait au sens moral de l'humanité, exprimait ses pen-

sées dans un langage populaire et s'efforçait de répandre l'idée de la connaissance de soi-même et de l'empire sur ses passions. Toutefois, il faut reconnaître que Socrate n'a développé aucun système nouveau de morale et qu'il ne donna point une théorie de la matière dans son rapport avec l'esprit ; tous ses efforts tendirent à fixer l'attention sur la conscience morale et sur l'activité rationnelle de l'homme ; il enseigna que la valeur de toute connaissance doit être examinée en conformité avec la science entière et que toute pensée doit rendre compte d'elle-même et prendre racine dans la connaissance de soi-même et de Dieu.

Il nous faut ajouter que, d'après Socrate, la connaissance de soi-même ne consiste pas seulement à comprendre les choses que l'on fait, mais à connaître leur valeur morale et que même la science doit chercher son appui dans la conscience sans la rapporter à des principes certains et sans établir un point fixe sur lequel repose le libre arbitre, d'où il résulte que, loin de fonder une école, il ne fit que donner des règles de sagesse plutôt théoriques que pratiques, sans établir de vrais liens qui unissent la morale et la science. En effet, Socrate ne se donnait pas pour un savant, il ne s'appelait pas non plus un sage comme les autres, mais un philosophe, c'est-à-dire un ami de la sagesse. Il ne méditait ni sur la nature du monde ni sur les sciences, il ne s'intéressait qu'à l'homme. Il ne faut pas s'étonner que ses disciples suivissent chacun des routes diverses

et même les plus opposées. Chacun posa et définit d'une manière différente les problèmes fondamentaux de l'humanité. Le seul parmi eux qui embrassa la pensée entière de son maître sous tous ses aspects, ce fut Platon. D'autre part, le prestige acquis par Socrate parmi les classes intellectuelles d'Athènes et la peur de l'Aristocratie athénienne de perdre son influence sur la classe ignorante à la suite de la propagande des préceptes de son école, le firent accuser de ne point adorer les dieux de la cité, d'introduire des dieux nouveaux et de corrompre la jeunesse. Il ne chercha pas à se défendre et fut condamné à mort à l'âge de soixante-dix ans

V

Bien que l'école de Socrate eût un caractère purement moral, ses disciples qui étaient nombreux, se sont également occupés de la logique, de la métaphysique et de la physique, ayant connu la nécessité d'embrasser en même temps la nature et la raison. Parmi les élèves de Socrate, ce fut Platon (né dans l'île d'Egine) qui se distingua le plus ; suivant l'exemple de son maître, il avait la morale pour but principal et il tâchait de réunir la philosophie rationnelle et la philosophie spéculative. Platon fut le premier à ne pas chercher la solution de l'énigme de la nature

dans le moi et dans l'expérience, mais dans la connaissance de la divinité qu'il plaçait dans une révélation primitive et dans une réminiscence intérieure, et dans ce but, il distinguait les connaissances fixes de celles qui sont contingentes ou variables, faisant dériver les premières de l'intelligence, source des idées, et les dernières des sens. Il reconnaissait dans l'âme certaines notions innées qu'il appelait principes de connaissance, qui sont préexistantes dans l'âme, ce qui fait que connaître n'est pour l'âme que se souvenir d'un état antérieur à son union avec le corps. L'âme est de plus une force active par elle-même, et c'est de son union avec le corps que proviennent une partie raisonnable et une autre déraisonnable. Il fit faire des progrès immenses à la philosophie qu'il divisa en logique, métaphysique et éthique. Il pensa qu'il fallait viser à corriger la politique et les institutions plutôt que les individus. Il recommanda d'agir conformément à l'idée rationnelle du bien par le seul amour de la justice. D'après lui, la vertu consiste dans l'effort de l'humanité pour ressembler à Dieu. L'éducation est la culture libre et morale de l'esprit, la politique étant l'application en grand de la loi morale et la science de réunir les hommes en société sous la surveillance de la morale. Doué d'un esprit poétique et artistique, il possédait un talent d'exposition qui n'a jamais été surpassé. Dans ses dialogues il abonde en figures, en paraboles et en comparaisons et témoigne d'une admirable connaissance des hommes

et des choses ; ses Entretiens philosophiques furent fréquentés par des personnages célèbres.

Toutefois il faut reconnaître que, malgré sa haute conception de Dieu et de l'humanité, il n'a pas su se défendre contre ses instincts aristocratiques et il a foulé aux pieds le principe de la liberté individuelle ; car il tâchait d'établir une aristocratie de l'intelligence ; de plus il témoigna d'une estime très médiocre pour la personnalité humaine, car il disait à ses disciples :

« Si un citoyen tue son esclave, il suffit qu'il se purifie ; si c'est celui d'un autre, qu'il paie deux fois sa valeur au propriétaire ; quant à l'esclave qui tue son maître, on peut lui faire souffrir tous les tourments à son gré ; s'il tue un autre esclave, que le bourreau le fasse expirer sous les verges. »

Ce qui est encore plus étonnant, c'est sa conception fausse relative à la femme et aux enfants, formant partie intégrante de la société. D'après lui, la femme et les enfants sont la propriété de l'homme, et étant privés de personnalité, ils devaient être mis en commun à titre de patrimoine social. Il voulait qu'il y eût des gardiens préposés à l'allaitement des enfants, chargés de conduire les mères vers les berceaux tant qu'elles avaient du lait et de veiller à ce qu'aucune d'elles ne pût reconnaître son enfant (1). C'est la négation absolue du droit de la maternité.

1. Platon : *La République*, livre X, p. 460.

Ces maximes, dans la bouche d'un esprit aussi élevé que Platon, prouvent qu'il avait méconnu complètement le caractère sacré de la femme et sa mission éducatrice dans l'humanité. En même temps il a oublié que l'affection maternelle représente le bien sacré de la famille, qui, à son tour, représente la base d'un Etat civilisé. On dirait que la victoire de Sparte sur Athènes dans la guerre du Péloponèse avait troublé l'esprit de Platon en lui faisant adopter la mentalité militariste des Spartiates. En effet, Platon, malgré son grand prestige comme philosophe et penseur profond, n'a pas réussi à faire adopter à ses élèves ses doctrines relatives à la famille et à la politique ; car son disciple qui lui a succédé comme chef d'école, Aristote, combat les idées de son maître comme contraires à la loi de la nature et à l'esprit social.

« L'homme dit-il, a deux grands mobiles de sollicitation : la propriété et l'affection. Or, ni l'une ni l'autre ne peuvent subsister dans la forme de gouvernement rêvée par Platon. »

Aristote, né à Stagire, en Macédoine, en 384 avant Jésus-Christ, bien qu'élevé dans la doctrine de Platon, prit à tâche de la critiquer. Son activité intellectuelle ne se limita pas aux études philosophiques ; aucune des branches des sciences humaines ne lui fut étrangère, mais il cultiva avec prédilection les sciences naturelles. Il faisait ses conférences dans les lycées en se promenant, ce qui valut à ses disciples le nom de péripatéti-

ciens. Plus tard, Philippe II, Roi de Macédoine, le chargea de l'éducation de son fils Alexandre le Grand, qui lui fournit d'immenses moyens d'études. Grâce à l'appui de son illustre et puissant élève, il commença par acquérir de profondes connaissances universelles et réunit un grand nombre de faits et d'expériences, puis il les coordonna, les classifia et en déduisit les conclusions. Aidé par son esprit logique et sagace, il chercha au moyen de l'induction et de la réflexion à établir un système encyclopédique de la science, tant théorique (métaphysique et psychologie) qu'expérimentale (histoire naturelle, physique et mathématiques). Dans son traité sur l'âme, il conclut que l'intelligence n'est que la succession des pensées (théorie renouvelée plus tard par Spinoza et Hume), l'âme est regardée par lui comme une forme du corps qui, à la dissolution de celui-ci, se confondra avec la substance infinie. Quant aux sciences pratiques, c'est-à-dire la morale, la politique et l'économie, il leur consacra un grand nombre de travaux; son livre, *la Politique*, est un travail particulièrement digne d'admiration. Il considérait la vie sociale comme la seule moralement bonne et supérieure à la vie contemplative ou voluptueuse. Aristote se distingue des chefs d'école qui l'ont précédé par son esprit investigateur, par sa méthode très sévère et par la logique qu'il a créée et qui, comme théorie de raisonnement et de démonstration, a survécu à toutes les crises de la science; mais ce qui a donné sur-

tout à son système philosophique sa supériorité sur tous les autres systèmes philosophiques de son époque, ce sont les progrès qu'il fit faire aux sciences naturelles. Il considère la physique comme l'étude des causes premières dans la nature et du mouvement en général. On est tout à fait frappé de la profondeur de ses vues en lisant ses quatre livres du *Système du Monde*. Le fait que certaines éclipses de lune étaient visibles en Egypte et non en Grèce le font conclure à la rotondité de la terre dont il évalue la périphérie à 400.000 stades, chiffre qui se rapproche de celui de la science actuelle. Parlant de la forme sphérique de la terre, il considère le poids comme une tendance des corps à se diriger vers le centre. Il croit le feu improndérable, l'air pondérable et il réussit à le peser ; il observe la pression de l'atmosphère et le parti qu'on peut en tirer pour les machines hydrauliques ; il connait la différente conductibilité calorique des corps ; enfin il explique la rotondité du spectre formé par les rayons solaires. On peut dire également que l'anatomie comparée fut une création d'Aristote. Il fut le premier qui découvrit les nerfs ; il distingua peut-être les veines des artères, signala les quatre estomacs des ruminants et les vaisseaux qui portent le sang au cœur ; il observa que l'homme a le cerveau plus volumineux que tout autre animal ; le premier, il fit dépendre les marées de la lune ; bref, il n'est pas une branche des sciences naturelles où il n'ait laissé de traces de ses recherches

et donné des indications précieuses pour les progrès futurs.

Quant aux sciences pratiques, c'est-à-dire la morale, la politique et l'économie, il partait du principe que l'homme comme être sociable, est obligé de travailler pour le bien de la société et de prendre une part active à l'association politique qui doit avoir pour base l'éducation du peuple. A cet effet, Aristote traça le plan d'une République idéale, mais il était opposé à toute agitation révolutionnaire ; car il reconnaissait le principe du salut de l'Etat comme la première loi de la vie sociale. Toutefois, si grand philosophe qu'il fût, il tâcha de justifier scientifiquement l'esclavage, bien qu'il recommandât pour l'esclave les mêmes égards que pour les bœufs (1). Cependant il s'efforça de prouver que l'Etat, étant une association d'hommes libres, réunis pour la sûreté et la félicité générales, toute constitution doit être équitable, facile à appliquer, et il appelle bon tout gouvernement, quelle qu'en soit la forme, dont le plus grand nombre se tient pour satisfait. Ses œuvres, tant philosophiques que scientifiques, remplies de faits nouveaux, de vérités solides et pratiques, de doctrines basées sur la logique et sur les observations, sont res-

1. Il faut être indulgent pour la conception païenne d'Aristote si l'on considère qu'en plein XVII^e siècle, Bossuet, appelé le dernier Père de l'Eglise, disait que proscrire la servitude, ce serait condamner le Saint-Esprit qui ordonne aux esclaves par la bouche de saint Paul de demeurer en leur état.

tées comme un monument indestructible, ayant traversé toutes les époques de transformation sociale sans perdre de leur éclat, et faisant autorité, tant dans les célèbres écoles arabes du Moyen Âge que dans les écoles scientifiques de l'Europe chrétienne à l'époque de la Renaissance.

VI

Si l'on met en parallèle les œuvres d'Aristote et celles de Platon, les deux penseurs les plus célèbres de la Grèce, représentant deux concepts distincts de la finalité humaine, on se demande lequel des deux mérite le plus d'admiration, du génie créateur de Platon qui a embelli l'esprit géométrique des grâces de son éloquence, ou du génie organisateur d'Aristote qui a donné à l'esprit du naturaliste les formes de la démonstration. Toutefois, bien que tous deux aient regardé comme science suprême celle du bien, chacun partit d'un point de vue distinct et étudia l'homme dans un milieu différent. Platon, type idéal de philosophie socratique, a pour conception capitale que Dieu est le bien immuable et considère l'idée du bien comme le véritable objet de la science. Tout absorbé par l'idéal du bien et du beau, Platon néglige l'expérience journalière de la nature humaine et les nécessités de la vie sociale, tandis qu'Aristote, au contraire, cherche à tirer chaque

notion d'ordre psychique de l'expérience la plus positive et la plus déterminante ; car la raison, selon lui, n'est pas quelque chose de primitif pour l'homme et ne se forme que par l'expérience et l'observation. D'autre part, Platon, considérant la philosophie comme un art, s'abandonne à l'enthousiasme, au symbolisme et à l'inspiration pour l'élever au plus haut degré de la perfection, tandis qu'Aristote, plus réaliste et plus profond, la considérant comme une science, fait de la raison une faculté active, la force motrice, non pas de l'être humain seulement, mais de la nature entière et résume ainsi tout le savoir des Grecs.

Pour s'expliquer d'une manière plausible la divergence de mentalité d'Aristote et de Platon, il faut tenir compte des caractéristiques de leurs époques respectives. Platon vivait, à une époque où la liberté nationale brillait dans tout son éclat, au moment où les intérêts moraux et matériels d'Athènes étaient florissants, et plein d'enthousiasme pour le glorieux avenir qu'il entrevoyait pour son pays, il fixa ses regards sur ses intérêts moraux plutôt que sur ses intérêts matériels. Au contraire Aristote vécut au temps d'Alexandre, au moment où la Grèce avait perdu sa liberté, mais l'esprit de la Grèce se répandit au dehors à la suite des grandes conquêtes réalisées par la dynastie macédonienne. Alors le philosophe, fier du rôle joué par son pays, jette ses regards à travers les espaces parcourus et recueille les impressions que lui

inspirent les avantages conquis par l'esprit et la force expansive grecques, les compare et les interroge, et écrit ensuite l'histoire de la nature. Quant à la politique et à la morale, il compare les opinions des individus et des peuples sur le bien et le juste et il s'attache non seulement aux faits mais il approfondit aussi les causes pour les ramener à l'unité.

Quoi qu'il en soit, les institutions d'Alexandre le Grand et les républiques grecques ont péri, les empires ont succédé aux empires ; mais les deux grandes écoles de la philosophie grecque subsistent encore et ne périront jamais. Après avoir servi de base aux principes philosophiques et religieux pendant tout le moyen âge, leurs doctrines constitueront toujours le chaînon indestructible qui unit la pensée grecque à l'esprit philosophique des époques modernes ; car la philosophie grecque ne s'est pas limitée à de simples spéculations métaphysiques ; ses chefs d'école cultivèrent également la science : Thalès, Pythagore, Anaxagore et Démocrite agrandirent le domaine astronomique et mathématique ; Empédocle et Démocrite jetèrent la base de l'anatomie descriptive. L'anatomie fut fondée par les écoles d'Agrigente et de Crotone ; la physiologie s'appuyait déjà sur des notions positives en se servant de la méthode expérimentale et avait de judicieux aperçus sur la vie animale.

Anaxagore, qui fut contemporain et ami de Périclès eut le courage d'enseigner que la matière est éternelle,

n'étant variable que dans ses éléments : « Rien ne naît ni ne périt ; ce n'est que la forme qui change, soit par la combinaison, soit par la séparation de ses éléments. » La naissance est une composition et la mort une décomposition. La force qui cause la modification de la matière n'est pas de nature divine, ainsi qu'il était admis par les croyances populaires, ni l'effet du hasard, mais elle est une force incorporelle, immuable et active qui gouverne la matière. L'intelligence qui, d'après lui, est l'âme universelle, s'étend à tout l'univers et anime tant l'homme que l'animal et la plante, étant toujours et partout identique à elle-même, mais elle agit différemment en chacun d'eux, selon l'organisation du corps qui la renferme. Les corps lui servent d'instrument pour manifester son activité et l'âme individuelle ne formant qu'un atome de l'âme universelle, perd son individualité spirituelle avec la mort du corps. Anaxagore, conséquent avec ses doctrines, enseignait également que le soleil et les astres ne sont que des corps incandescents dont les mouvements obéissent aux lois générales de la vie universelle. Ces doctrines ayant été considérées comme une irrévérence et un blasphème envers Apollon et les autres divinités de la Grèce, firent accuser Anaxagore d'impiété et l'obligèrent à se réfugier à Lampsaque où il mourut en 428 avant Jésus-Christ.

Un autre philosophe appartenant à l'école ionique, est Démocrite. Contemporain d'Anaxagore et disciple

de Leucippe, il fut non seulement un défenseur ardent de la théorie atomistique, mais d'une nouvelle conception, en considérant l'atomisme comme principe des mouvements des corps terrestres et célestes. Pour lui, toute l'évolution de l'univers s'explique par les lois de la géométrie et par celles de la mécanique. Tant qu'un atome n'a pas été heurté par un autre, il se meut en ligne droite avec une vitesse uniforme (c'est déjà presque l'idée d'inertie telle que la mécanique moderne l'applique depuis le XVII[e] siècle). « Le choc des atomes produit deux autres espèces de mouvement tourbillonnaire. La vitesse et la trajectoire de chaque atome dépend de sa grandeur, de sa forme et de la grandeur et de la forme des atomes auxquels il se heurte et de sa position par rapport à ceux-ci. Les atomes en se heurtant s'unissent dans un ensemble de plus en plus vaste, suivant leur grandeur, leurs formes, leur vitesse et la nature de leur trajectoire. » (1). On n'a qu'à ajouter à cette théorie la conception moderne selon laquelle à tout atome pondérable est joint un atome électrique, pour se rendre compte de la nature du mouvement des atomes, lesquels, ne seraient qu'un système d'électrons.

De ce qui précède il résulte :

1° Que les Grecs ne se contentèrent pas de fonder les arts et les sciences, mais qu'ils agitèrent égale-

1. *Evolutionnisme et Platonisme*, par René Berthelot, p. 155.

ment les plus hauts problèmes de la philosophie. S'il leur manquait la connaissance des faits et des lois physico-chimiques et biologiques de notre époque pour étayer leur conception philosophique, ils étaient doués, par contre, d'une faculté intuitive tellement développée qu'ils arrivaient à concevoir et à saisir ce que les données de la science avaient d'insuffisant. Aidés en même temps par l'intelligence, ils comprirent le mécanisme des problèmes physiques et métaphysiques et créèrent les différents systèmes philosophiques, qui, restés en germe pendant plusieurs siècles au Moyen Age, sont arrivés à leur développement dans les temps modernes, grâce aux progrès des sciences physico-chimiques et biologiques qui ont servi de base à la formation d'un corps de doctrine d'apparence moderne (1).

2° Que les Grecs, au moment de leur apogée, ont abordé toutes les branches du savoir humain, avec un esprit philosophique autant que pratique. Leur ardent intérêt pour la connaissance des lois de la vie les a amenés à l'étude de l'organisme humain; les uns ont commencé à déblayer le terrain, les autres ont préparé les matériaux et une main puissante, celle d'Hippocrate, s'est emparée des matériaux et des décou-

1. Il est à remarquer qne la plupart des philosophes et des savants grecs avaient l'habitude de visiter l'Egypte, les villes de l'Asie Mineure et celles de la Grande Grèce pour connaître les opinions courantes sur les sciences et les arts des hommes marquants des différents pays (Note de l'auteur).

vertes réalisées, tant par l'école de Cnide que par les philosophes, les a synthétisés, les a coordonnés et en a formé une assise puissante sur laquelle a reposé l'édifice futur de la médecine.

Hippocrate, ayant vécu à une époque où la philosophie grecque était arrivée à son apogée, était imbu des idées courantes de son temps ; il comprit la médecine au point de vue philosophique le plus vaste. Pour lui, l'art médical repose sur la connaissance de l'organisme humain, en rapport avec le milieu, avec le climat et avec la nature même. Souvent ses investigations partirent de l'étude de l'homme pour arriver à la connaissance du monde ; d'autres fois, il partit de l'étude du monde pour arriver à la connaissance de l'être humain. Comme médecin, sa doctrine est tout empreinte des notions pythagoriciennes, d'après lesquelles la santé consiste dans l'harmonie des parties constituantes de l'organisme, celui-ci présentant un équilibre exact entre l'assimilation et la désassimilation. Ainsi, le père de la médecine embrasse dans ses études tout ce qui peut maintenir l'harmonie ; la crase, le juste mélange des contraires, constituant l'organisme. Air, aliments, boissons, exercices, climats, changements de saison, aucun phénomène de la nature qui puisse exercer une influence sur l'organisme n'échappe à ses investigations. Pour lui, l'étude de l'homme est inséparable de celle des milieux ; pour lui, l'homme est au climat ce que les plantes sont à la terre. On peut bien modifier le type primitif

de l'homme, comme celui de la plante, par l'influence du climat, mais jamais le transformer radicalement ; car tout ce que la terre produit est conforme à la terre. Ce qui surtout met en relief la personnalité d'Hippocrate, c'est que, comme Chef de l'Ecole de Cos, il a osé rompre définitivement avec les idées orientales dominantes en Grèce, qui voient une intervention mystérieuse des divinités dans la production et la guérison des maladies. Il dirige contre les doctrines mystiques de son époque une critique des plus vigoureuses lorsqu'il parle de la maladie sacrée :

« Cette maladie, écrit-il, ne me paraît avoir rien de plus sacré ni de plus divin que les autres ; sans doute, c'est grâce à l'inexpérience et au penchant pour le merveilleux qu'on a regardé la nature et la source de la maladie comme quelque chose de divin. Ceux qui, les premiers, ont sanctifié cette maladie furent, à mon avis, ceux qui sont aujourd'hui les mages, les exploiteurs, les charlatans et les imposteurs, tous gens qui prennent les dehors de la piété et de la science supérieure, jetant la divinité comme un manteau qui couvre leur impuissance et leur ignorance. »

Le père de la médecine ne se contente pas d'observer les phénomènes physiologiques ; il s'enquiert surtout de ce qui peut avoir amené la rupture des échanges entre l'homme et le monde et des causes qui ont brisé l'harmonie des fonctions organiques. Pour montrer la grandeur de ses aperçus et la profondeur de ses concepts

sur l'origine des maladies, il suffit de constater que les doctrines de l'école d'Hippocrate ont dominé dans toutes les écoles de médecine arabes au moyen âge et se sont maintenues en vogue en Europe dans les temps modernes jusqu'à la première moitié du XIX^e^ siècle.

VII

Après avoir parcouru à vol d'oiseau l'histoire de l'évolution de l'humanité en Grèce, on ne peut s'empêcher de se demander comment ce peuple qui a produit des hommes de génie en si grand nombre, tant dans les arts que dans les sciences, ne s'est maintenu à son apogée qu'à peine un siècle et demi et a perdu complètement son indépendance politique et économique, étant devenu tributaire de la puissance mondiale romaine.

Il y a plusieurs causes qui ont contribué à précipiter la décadence politique et sociale de la Grèce :

Premièrement, il faut tenir compte du fait que la Grèce n'avait jamais présenté une vraie unité nationale; d'abord, étant donnée sa configuration géographique, la Grèce est divisée par de nombreuses chaînes de montagnes qui rendaient les communications difficiles entre les différentes cités, ensuite, la diversité d'origine et de race des habitants des différentes régions

doués de tendances et d'aspirations distinctes, formaient un obstacle à une union intime entre des éléments hétérogènes.

Les faibles liens dus à une mentalité religieuse et à une langue communes qui rattachaient entre elles les différentes cités grecques n'ont pas pu résister à l'égoïsme étroit des différentes cités, à leur rivalité dans le pouvoir et à leurs querelles domestiques continuelles.

En seconde ligne figurent les causes matérielles, à savoir : l'épuisement des ressources du pays à la suite des guerres continuelles ; d'abord, les guerres médiques contre les Perses, ensuite la guerre intestine, telle que celle du Péloponèse qui ne dura pas moins de vingt-sept ans, entre les cités maritimes et terrestres : Athènes, Sparte et Thèbes, laquelle, n'ayant pas abouti à une victoire décisive d'une cité sur l'autre ne fit que causer l'épuisement des trois au bénéfice du roi de Perse.

En troisième lieu viennent les causes sociales et morales : d'abord, le régime démocratique, qui avait prévalu à Athènes et avait jeté les bases d'une civilisation supérieure et favorisé la diffusion des lumières parmi les classes inférieures, s'écroula à la suite de la guerre du Péloponèse qui donna pendant un certain temps la supériorité à Sparte et imposa à Athènes un gouvernemeut oligarchique, ce qui contribua à réveiller l'égoïsme particulier des classes riches et à nourrir les sentiments de haine envers les cités voisines ; ensuite, même

à l'époque de la plus grande prospérité d'Athènes et de Sparte longtemps avant la guerre du Péloponèse, les citoyens d'Athènes, loin d'être animés d'un esprit de panhellénisme, regardaient les habitants de Sparte, comme des étrangers et les Spartiates de leur côté rendaient difficile le séjour chez eux aux Athéniens, de peur qu'ils n'y introduisissent des idées démocratiques. D'ailleurs, la société d'Athènes malgré son régime démocratique, était formée de trois classes : *citoyens*, *étrangers* et *esclaves*.

La première ne comptait que 15 à 20.000 hommes qui gouvernaient toute la nation ; la seconde, non seulement ne jouissait pas des droits politiques, mais ses membres ne pouvaient pas épouser une citoyenne ni acquérir un domaine, il leur fallait même un patron pour les représenter en justice, ils n'avaient le droit que de naviguer, de s'occuper de commerce, de banque et d'industrie.

Il est tout naturel que dans ces conditions de décentralisation à l'extrême il y eût plus de tendance à la désagrégation qu'à l'agrégation des forces et que l'esprit individualiste prévalût sur le sentiment altruiste. Ce n'est que sur le terrain intellectuel, dans l'art, dans la littérature et les sciences, qu'il existait une tendance prononcée pour l'unité nationale, et ce mouvement était tellement accentué que la cité qui a produit le plus grand nombre d'hommes illustres, Athènes, a réussi malgré ses échecs quant à la suprématie politique, à faire reconnaître le dialecte attique comme la

langue littéraire commune dont se servirent tous les auteurs comme étant la mieux comprise des lecteurs. On peut même dire qu'Athènes, qui fut longtemps le champ de lutte entre les défenseurs de la raison et ceux de la force brutale, représentait le cerveau de la Grèce dont le rôle fut prédominant dans l'histoire de la civilisation, ayant contribué plus qu'aucune autre nation au perfectionnement de la raison humaine, ainsi qu'à la création de l'art, de l'expression harmonieuse de la pensée, des sentiments et des passions humaines.

Sparte a eu beau vaincre Athènes dans la guerre du Péloponèse et lui imposer son régime aristocratique par la force brutale, elle n'a pas réussi à éclipser l'étoile d'Athènes qui n'a cessé de briller à travers les siècles, jusqu'à notre époque. D'autre part, si les Grecs furent impuissants à offrir une résistance sérieuse aux aigles romaines, ils se rendirent maîtres des Romains par leur supériorité intellectuelle au point qu'un grand nombre de lettrés et d'artistes grecs, allèrent s'établir à Rome où ils ouvrirent des écoles de littérature et d'éloquence et que des fils des plus illustres familles romaines se rendirent aux écoles d'Athènes et d'Alexandrie pour puiser aux sources les plus pures de l'Hellénisme les éléments d'une culture raffinée. Par la suite, les débris des arts et des sciences grecques se reconstituèrent sur le sol romain, car les Romains, avant qu'ils eussent soumis la Grèce n'avaient ni statues, ni monuments, ni littérature, ni science, ni philosophie. Tout

cela se trouvait chez les Grecs qui leur ont servi de modèles, de même que les Assyriens, vainqueurs, imitaient les Chaldéens et les Perses. Les Scipions s'entourèrent des Grecs instruits. Paul-Emile, vainqueur de Macédoine, ne demanda comme butin à porter à son armée que la bibliothèque du roi Persée ; il fit élever ses enfants par des précepteurs grecs. Ce fut alors la mode à Rome de parler et même d'écrire en grec. Les nobles firent venir par milliers des statues faites des fameux bronzes de Corinthe et les entassèrent dans leurs maisons.

Toutefois, l'art et la science restaient toujours pour les Romains des objets de luxe et de parade. Même au temps de Cicéron, on ne regardait comme une occupation honorable que celle du soldat, du cultivateur, de l'homme politique, de l'homme d'affaires et de l'avocat. Les artistes et les savants ne furent jamais regardés à Rome comme les égaux des riches commerçants. Ce ne sont que les Romains nouveaux qui donnèrent à leurs fils des pédagogues grecs. D'autre part, les Grecs ouvrirent à Rome des écoles de poésie, de rhétorique et de musique. Horace exprime la même pensée d'une manière suggestive, lorsqu'il dit : « La Grèce a conquis son sauvage vainqueur ; elle a apporté les arts dans le Latium grossier. » Ce fait, qui se répète assez souvent dans le courant de l'histoire, prouve bien que l'humanité évolue toujours dans le sens du progrès et que si elle trouve des obstacles dans sa marche en avant,

soit à cause des circonstances extérieures hostiles à son développement, soit à cause d'un vice organique engendré dans le sein même de la collectivité, elle cherche son centre de gravité ailleurs, soit en s'ouvrant de nouvelles voies et en cherchant de nouveaux milieux plus favorables à son évolution, soit en transformant graduellement les éléments hostiles et en les rendant aptes à de nouveaux progrès. C'est ainsi qu'est née la culture gréco-romaine. Ce furent les légions romaines qui, après s'être assimilé les progrès scientifiques et artistiques réalisés par le peuple grec, les ont répandus dans tout l'occident de l'Europe et dans la partie orientale de l'Asie, chez les peuples qui se trouvaient sous la domination romaine. Chose singulière, la culture grecque a survécu à la décadence nationale de Rome et s'est propagée non seulement à travers les espaces, mais aussi à travers les temps. On peut dire que la Grèce a légué les fruits de la conquête de la raison et des sentiments humains aux innombrables générations successives ; car la philosophie et la science grecques furent cultivées d'abord par les savants arabes et juifs sous la domination arabe en Espagne, ensuite elles se frayèrent un chemin à travers le Moyen Age au sein de la scolastique, malgré le mépris et la haine de l'Eglise pour le paganisme hellénique. Plus tard, le siècle de la Renaissance se vit obligé de prendre pour modèles les productions littéraires et artistiques de l'ancienne Grèce et encore aujourd'hui nos grands peintres et sculpteurs, de

même que nos grands maîtres dans l'art décoratif s'inspirent de l'esprit hellénique. L'hellénisme a laissé une trace tellement profonde et lumineuse dans l'histoire de l'humanité que malgré l'influence puissante de vingt siècles de christianisme, prêchant en tous temps et en tous lieux l'excellence de la vie austère et le mépris du corps et des biens terrestres ainsi que l'abandon des jouissances corporelles pour glorifier l'âme, l'esprit matérialiste des Grecs et la poésie hellénique qui divinisaient l'humanité ont non seulement survécu au Moyen Age et pénétré au couvent, mais ont aussi formé la base de l'enseignement secondaire pendant les XVIII^e^ et XIX^e^ siècles dans tous les pays d'Europe, et également contribué à embellir la conception poétique des plus grands écrivains des temps modernes.

Toutefois, il faut reconnaître que la culture gréco-romaine n'a pas pénétré d'emblée ni simultanément dans les divers pays d'Europe, et que les différentes populations qui occupent le continent européen n'ont pas présenté les mêmes dispositions favorables pour s'assimiler la culture grecque. Ce furent les peuples latins ou méditerranéens qui montrèrent le plus d'aptitudes et de goût pour les arts helléniques. Viennent après les Germains et en dernier lieu les peuples d'origine slave. « Les Grecs, dit Littré (1), ont éclairé le monde de

1. E. Littré. *La Science au point de vue philosophique*. Paris, 1873, page 448.

l'éternelle lumière de la philosophie et de la science, y ont jeté des types immortels de beauté qui le charment et l'inspirent. Les Latins, assez bien doués pour se soumettre à toutes les doctrines des Hellènes, ont, d'un bras de fer, associé les populations civilisées et en ont fait un corps politique opposé à la barbarie germaine et slave. Les Celtes se sont laissé latiniser et incorporer. Les Germains, plus sauvages, ont menacé un moment l'existence de cet admirable organisme ; mais eux aussi n'ont pas tardé à courber la tête sous l'Occident qui depuis lors est devenu irrésistible. Enfin, les Slaves, frères arriérés, commencent à ressentir puissamment l'attrait de la civilisation occidentale d'origine grecque. » En résumé, tous les peuples de l'Europe moderne sont tributaires de la culture gréco-romaine.

CHAPITRE V

LES JUIFS INAUGURATEURS DU MONOTHÉISME MARQUENT UNE NOUVELLE ÉTAPE DANS L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

NAISSANCE ET ÉVOLUTION DU MONOTHÉISME CHEZ LE PEUPLE JUIF (1)

I

De l'exposé que nous venons d'esquisser des progrès prodigieux que les Grecs ont fait faire à l'évolution du sentiment et de la pensée humaine, il résulte que le rôle du peuple grec ne resta pas limité à l'époque de son indépendance nationale ; son influence s'est prolongée à travers tout le Moyen Age sous la domination arabe en Espagne et a pénétré dans tous les pays de l'Europe avec la renaissance des beaux-arts au XVI^e^ siècle, s'étendant toujours davantage jusqu'à notre

1. Bien que le peuple juif soit originaire de l'Orient, le monothéisme qui est né dans son sein et dont il fut le défenseur le plus ardent a exercé une grande influence sur l'évolution religieuse des peuples européens depuis le moment où il est entré en collision avec le polythéisme grec et romain à Jérusalem jusqu'à l'avènement du christianisme qui au fond n'est qu'une dérivation du judaïsme, d'autant plus que ses fondateurs, Jésus-Christ et saint Paul, de même que les évangélistes, étaient juifs d'origine et pratiquaient la religion mosaïque.

époque. Cependant, le système religieux polythéiste des Grecs finit par succomber après être entré en collision avec le monothéisme juif à Alexandrie. Ce fut précisément cet idéal religieux national qui divinisait les forces de la nature et les héros, et prêtait en même temps aux dieux des passions humaines, qui a privé le peuple grec de la conception élevée d'un être suprême, infini, créateur de l'univers, dont toutes les forces de la nature ne sont qu'une émanation et ne forment qu'une des parties constituantes. C'est cette absence d'un idéal supérieur de Dieu et de ses rapports moraux avec l'homme qui l'a privé également du sentiment moral intégral renfermant l'amour du prochain et le sentiment de la justice et de la charité envers les faibles, les pauvres et les opprimés, et qui fut la cause de l'échec des Grecs dans leur mission éducatrice de l'humanité. Cette mission incomba par la suite au peuple juif qui a inauguré parmi les nations le monothéisme, d'où est sorti le christianisme d'abord et ensuite l'islamisme. C'est au sein du peuple juif qu'est née la Bible, livre qui, en dehors de son caractère religieux et de son intérêt historique, est un document littéraire tout à fait original ayant fait l'admiration des grands penseurs de l'humanité parmi lesquels mérite d'être cité le grand orientaliste Renan (1), qui dit ceci : « Si nous envisageons dans son ensemble le

1. *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, par Ernest Renan, p. 445 (Ouvrage couronné par l'Institut).

« développement de l'esprit hébreu, nous sommes frap-
« pés de ce haut caractère de perfection absolue qui
« donne à ses œuvres le droit d'être regardées comme
« classiques, au même sens que les productions de la
« Grèce, de Rome et des peuples latins. Seul entre les
« peuples d'Orient, Israël a eu le don d'écrire pour le
« monde entier. Les autres littératures de l'Orient ne
« sauraient être lues et appréciées que par des savants ;
« la littérature hébraïque est la Bible, le livre par
« excellence, la lecture universelle, des millions d'hom-
« mes répandus sur le monde entier ne connaissent
« pas d'autre poésie. Il faut faire sans doute, dans
« cette étonnante destinée, la part des révolutions reli-
« gieuses qui, depuis le XVI^e siècle surtout, ont fait
« envisager les livres hébreux comme la source de
« toute révélation ; mais on peut affirmer que, si ces
« livres n'avaient pas renfermé quelque chose de pro-
« fondément universel, ils ne seraient jamais arrivés à
« cette fortune. Israël eut comme la Grèce le don de
« dégager parfaitement son idée, de l'exprimer dans
« un cadre réduit et achevé ; la proportion, la mesure,
« le goût furent en Orient le caractère exclusif du
« peuple hébreu, et c'est par là qu'il réussit à donner
« à la poésie et au sentiment, une forme générale et
« acceptable pour tout le genre humain. »

En effet, on ne saurait s'imaginer la civilisation européenne moderne, notre art, notre science, notre philosophie sans remonter à la source et les relier à la

haute culture de la Grèce qui brillait déjà cinq siècles avant Jésus-Christ tant dans la poésie et dans la tragédie, que dans les arts plastiques, dans les sciences exactes et naturelles que dans la philosophie. On ne saurait non plus concevoir le christianisme arrivé à son plus haut degré de développement actuel, sans remonter à ses origines, à ses traditions, à ses premiers apôtres, qui ont enseigné les principes religieux et moraux contenus dans la Bible, c'est-à-dire dans le judaïsme dont il n'est qu'un prolongement.

Quant à la Bible même, elle est un recueil des livres sacrés des Hébreux, l'Ancien Testament, qui comprend trois groupes de livres : *Le Pentateuque, les Hagiographes, les Prophètes,* relatifs à la religion, à l'histoire, aux institutions et aux mœurs des Juifs. Le premier est un recueil de sujets divers : d'abord un aperçu succinct de la Cosmogonie, un récit sur le déluge en Asie-mineure, la généalogie des patriarches, un exposé des épisodes de l'histoire nationale ; ensuite, ce qu'il y a de plus important, la législation mosaïque consistant premièrement en lois religieuses, c'est-à-dire dix commandements divins, le décalogue, révélés par Dieu même à Moïse sur le mont Sinaï, secondement en ordonnances d'hygiène sociale, imposées par Moïse au peuple d'Israël pour le préserver des maladies contagieuses et infectieuses. C'est la première fois que le monothéisme dans toute sa pureté fut proclamé d'une manière solennelle avec défense absolue d'adorer des

dieux étrangers et de représenter Jéhovah sous une forme matérielle quelconque.

Cependant, il faut distinguer entre Moïse, l'un des plus grands hommes de l'histoire, libérateur et éducateur d'un peuple esclave, fondateur d'une religion de l'humanité et législateur savant et clairvoyant, et les tribus des Béni Israël qui, en leur qualité d'esclaves vivaient depuis un grand nombre d'années dans un contact étroit avec le bas peuple égyptien, s'étaient habituées à l'idée polythéiste adorant Dieu sous des formes différentes, tantôt sous forme d'astre ou d'animal, tantôt sous forme de pierre ou de figure en fonte, et par conséquent étaient incapables de concevoir le monothéisme dans sa pureté.

Quant à Moïse lui-même, il faut tenir compte du fait qu'il avait reçu à la cour d'Egypte une éducation et une instruction supérieures et qu'il avait été initié de bonne heure par les prêtres d'Ammon aux mystères du culte thébain lequel, pendant la XVII[e] et la XVIII[e] dynasties, renfermait déjà les principes du monothéisme; grâce à son intelligence il sut le perfectionner et élever la conception de la divinité jusqu'à l'idéal d'un Etre suprême qui gouverne les destinées humaines. Or, étant donné l'abîme qui séparait la haute mentalité de Moïse de celle d'un peuple entaché d'ignorance et de superstition, Moïse eut beau lui imposer l'idée du monothéisme, tantôt par la suggestion, tantôt par la menace, l'habitude, l'exemple et l'atavisme le firent

toujours pencher vers l'idolâtrie. En effet, dès que Moïse s'éloignait du milieu de son peuple ou se relâchait un peu dans sa surveillance, celui-ci retournait de nouveau au culte égyptien d'Apis par l'adoration du veau d'or. Aussi, fut-il obligé dans maintes circonstances, d'employer des mesures de rigueur et de punir même de la peine de mort ceux qui violaient le pacte conclu au pied du mont Sinaï entre Jehovah et le peuple d'Israël.

L'Ancien Testament abonde en accusations, de la part des prophètes, d'infidélités du peuple élu envers Jéhovah, tant sous le gouvernement des Juges que sous celui des rois, ce qui prouve bien que le monothéisme n'a pas pris racine d'emblée parmi le peuple d'Israël et qu'il s'est écoulé un grand nombre de siècles avant qu'il n'ait pénétré dans son âme en toute sa pureté, tel qu'il figurait dans le Décalogue, comme une révélation directe de Dieu, devant servir de code de morale sociale et de lien sacré entre Dieu et l'homme.

Moïse s'étant bien rendu compte de la difficulté de sa mission, qui était de former une nation d'une collectivité humaine engloutie dans la barbarie et imbue du polythéisme égyptien, ne se contenta pas d'établir une foi religieuse reconnaissant un Dieu national unique; il y ajouta un grand nombre de mesures de police sanitaire qui constituent sous la forme de préceptes religieux un système de préservation sociale ; et pour pouvoir les mettre en vigueur, il se vit obligé de les

revêtir d'une forme sacrée et de recourir à l'intimidation religieuse pour en prévenir la violation. Il fit suivre ce système de police sanitaire d'un petit code traitant des questions d'ordre civil ; d'abord, il y règle la condition des serviteurs, ensuite, il punit l'homicide, le vol, les coups et les blessures, la séduction, la sorcellerie, la bestialité et l'usure. Parmi les questions d'ordre social, il ordonne, non seulement un jour de repos hebdomadaire, en consacrant à Jéhovah le septième jour de la semaine, mais il étend cette prescription à une année de repos pour la terre tous les sept ans. Dans ce jour de repos, tout travail est défendu, car l'un des dix commandements dit : « Tu ne feras aucune œuvre ce jour-là, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est dans tes portes .» La loi hébraïque relative à l'esclavage se distingue encore sous d'autres rapports de celle en usage chez d'autres peuples primitifs. D'abord, l'esclave avait la faculté de quitter tous les six ans son maître. Celui-ci en le congédiant, lui donnait de quoi subvenir à ses premiers besoins ; il était de plus défendu de frapper l'esclave et si on lui cassait seulement une dent, les juges prononçaient son affranchissement. Il était traité du reste d'une manière plus humaine que chez les Grecs et les Romains.

On avait également de la sollicitude pour le pauvre. Le salaire de l'ouvrier et du colon devait être payé avant le coucher du soleil « parce qu'il est pauvre »

(Deutéronome, XIII, 15). Le créancier ne peut saisir la couverture dont le débiteur s'enveloppe la nuit. En tous cas, il doit la lui rendre avant le coucher du soleil. (Exode, XXII, 22, 24). On n'a pas le droit de s'emparer de la meule du pauvre, des objets qui sont nécessaires à l'entretien de sa vie (Deutéronome, XXIV, 12, 13).

Au moment de la récolte il faut songer à l'indigent : « Quand tu couperas ton blé, tu ne moissonneras pas le bout de ton champ, et tu ne recueilleras pas ce que la faux aura laissé » (Lévitique, XIX, 9, 10) Dans la vigne, les grappes et grains tombés sont pour le pauvre et l'étranger.

On a même quelque peu songé à protéger la femme. Le père peut vendre sa fille mineure, mais si le fils du maître a des relations avec elle, il doit l'épouser. (Exode, XXI, 7-11). La fille une fois majeure, son mariage ne peut se conclure que de son consentement. Enfin, les biens du mari vivant ou mort répondent pour ceux de la femme. Le divorce était permis, mais le mari était obligé de soumettre le cas pour examen à un tribunal. Le sentiment du devoir filial et paternel, de même que celui de la solidarité de la famille constituent un trait caractéristique de la race juive.

Jéhovah protège la veuve et l'orphelin : « N'humiliez jamais la veuve ni l'orphelin. Si tu l'humiliais, sache que, quand sa plainte s'élèvera vers moi, assurément j'entendrai cette plainte et mon courroux s'enflammera, et je vous ferai périr par le glaive ; et alors

vos femmes aussi deviendront veuves et vos enfants orphelins. » (Exode, XXII, 22, 23, 24.)

La vie humaine est mieux protégée que la propriété. Il n'y a pas de compensation pécuniaire possible pour l'homicide ni pour le faux témoignage. La peine du talion fut mise en vigueur.

Cependant, on trouve dans l'histoire du peuple d'Israël des habitudes et des lois qui portent le cachet de la barbarie au point de rappeler l'époque où l'humanité était à l'état sauvage ; tels étaient les sacrifices humains auxquels furent substitués plus tard les sacrifices d'animaux. La Bible elle-même renferme plusieurs exemples de ce genre : Abraham voulut immoler son fils Isaac ; Jephté était sur le point de sacrifier sa fille pour accomplir un vœu. Sous ce rapport, le peuple d'Israël ressemblait à d'autres peuples primitifs qui pratiquaient l'usage des sacrifices, offrant à leurs dieux, un être ou une chose qui leur était cher, soit comme victime expiatoire, soit comme hommage de gratitude, ce qui prouve bien que l'évolution des mœurs d'un peuple, de même que sa mentalité, a été toujours très lente, celui-ci ayant eu souvent besoin de siècles pour sortir de l'ornière de la routine, et les lois les plus sages et les plus rationnelles, si sévères fussent-elles ont toujours été impuissantes à introduire un changement rapide dans la manière de penser et de sentir d'une collectivité humaine.

D'ailleurs, dit Letourneau, il est à remarquer que bien longtemps après l'accomplissement d'une évolution

profonde dans les mœurs d'un peuple, on retrouve sans peine chez nombre d'individus l'empreinte mentale des phases sociales du passé ; car ce n'est qu'une élite souvent très restreinte, qui est capable de s'élever plus ou moins rapidement à un niveau supérieur de culture. En effet, les Israélites, après la conquête de la terre promise, et leur contact fréquent avec les peuples idolâtres, tels que les Moabites et les Philistins, ne pouvaient résister à la tentation de retomber dans l'idolâtrie. Ce n'est qu'à l'arrivée au pouvoir de Samuel, le dernier juge, que fut rétabli dans toute sa pureté le culte national parmi les différentes tribus d'Israël.

Le roi Salomon, réussit à consolider les conquêtes de son père et à établir son royaume sur des bases solides, par les alliances qu'il forma avec les tribus voisines, par les grandes facilités qu'il donna au commerce et à l'agriculture et par la protection qu'il accorda aux arts et à la poésie. Cependant l'idolâtrie avait pénétré dans son palais, grâce au luxe oriental qu'il avait introduit à la cour et au grand nombre de femmes étrangères qu'il fit venir dans son harem. Celles-ci importèrent les idoles de leur pays en l'honneur desquelles Salomon fit bâtir des sanctuaires, ce qui contribua à affaiblir la foi d'un grand nombre de ses sujets et à fomenter des discordes entre les différentes tribus.

En effet, après la mort de Salomon, il y eut une séparation complète entre les tribus, et deux royaumes distincts se formèrent qui se firent la guerre pendant

plusieurs siècles et finirent par s'épuiser mutuellement. Il en résulta que tous les progrès réalisés sous l'hégémonie de David et de Salomon s'évanouirent peu à peu et que la culture perdit graduellement son éclat. Le gouvernement revêtit bientôt une forme despotique et le culte religieux prit un caractère idolâtre à l'égal de celui des petits royaumes voisins où chacun adorait les dieux particuliers de son peuple, devenus les dieux protecteurs du pays, dieux nationaux, auxquels étaient dus toutes les victoires sur les ennemis et tous les avantages acquis dans la vie publique et privée. Jéhovah fut ainsi adoré sous des images multiples, d'abord sous la forme d'un aérolithe puis sous une forme animale. A Jérusalem, c'était le serpent d'airain et à Ephraïm un jeune taureau d'or. L'éphod était une petite statue informe, plaquée d'or, représentant Dieu sous la forme humaine avec une poche dans laquelle se trouvaient deux boules de couleur différente, dont l'une représentait *oui* et l'autre *non*. Lorsque l'oracle (Urim et Thummim) était consulté, les prêtres tiraient une boule et proclamaient la réponse divine. Le tabernacle sorte de petite chapelle en peau de bête, ou en tapis, ou en pierre, abritait ce précieux simulacre.

La consultation de l'éphod avait son prix. L'arche était un coffret en bois dans lequel était exposée l'aérolithe divin. On promenait souvent l'arche de Jéhovah au milieu de l'armée pendant la bataille, dans la croyance que la présence de Dieu déciderait de la victoire ;

mais il arrivait quelquefois que l'armée était battue tout de même et que les ennemis s'emparaient de l'arche du dieu vaincu.

Toutefois, au milieu de cette anarchie sociale, politique et morale pendant les IX^e^ et VIII^e^ siècles avant Jésus-Christ, il se trouva quelques hommes de cœur et de courage qui se pénétrèrent de la gravité de la situation de leur pays, ayant compris qu'un peuple sans un idéal qui fixât son avenir, avait perdu sa force morale et sa raison d'être, et était par conséquent destiné à périr. Ces hommes, ce furent les *prophètes*, sortes de tribuns populaires en même temps qu'hommes religieux, qui défendaient les intérêts matériels des classes opprimées contre les riches et les puissants, en même temps que les vérités religieuses contenues dans le Décalogue ; ils protestèrent surtout contre les injustices du gouvernement et de ses complices et contre les classes riches qui exploitaient les classes laborieuses et abusaient des pauvres.

Nous tenons à constater que ces prophètes, en dehors d'Isaïe et de Jérémie qui se distinguaient par une grande intelligence associée à une haute culture de sentiments, ont été généralement dépourvus de culture intellectuelle. Toutefois, ils étaient doués de sentiments altruistes en même temps que religieux, d'un esprit d'intuition associé à une imagination exubérante, qui les mettait en état de prévoir les destinées de leur

nation, sous l'influence de l'inspiration. Ils disaient être envoyés par Dieu pour sauver leur peuple de l'abîme de malheurs qui s'ouvrait devant lui. Grâce à leurs hautes qualités morales, ils réussirent à exercer une influence considérable, non seulement sur les masses populaires, mais aussi sur les classes éclairées de leur nation. C'est ainsi que lorsque le prophète Amos annonçait la chute prochaine du Royaume d'Ephraïm malgré la victoire obtenue par le roi Jéroboam II sur Moab, Damas, Edom et Tyr, les prêtres le dénonçaient au roi en demandant son expulsion. Amos répondait : « Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète ; je ne suis qu'un berger qui se nourrit de figues sauvages, mais Jéhovah m'a pris auprès de mes brebis et m'a dit : « Va prophétiser à mon peuple d'Israël. Car quand le Seigneur l'ordonne il faut que le prophète parle, en dépit de qui lui ferme la bouche : Quand le lion rugit, qui ne tremblerait ? Quant l'Eternel parle, qui ne prophétiserait ?... »

Puis il s'adresse aux prêtres en leur disant : « Toutes vos fêtes, Jéhovah les hait, les méprise. Que lui font vos tributs de veaux gras ? Loin de moi le bruit de vos cantiques ; que je n'entende plus le son de vos lyres. *Mais que le bon droit jaillisse telle l'eau de la justice, comme une source intarissable* ».

Osée, également prophète, postérieur de quelques années à Amos, non moins préoccupé du manque de justice sociale des classes dirigeantes de son peuple

cherche plutôt l'origine de ce mal dans l'absence de l'amour de Dieu et dans l'oubli du pacte conclu entre Lui et son peuple, et ne fait qu'exhorter Israël à retourner vers Jéhovah, son seul sauveur. « Qu'ils cherchent le Seigneur, il en est temps encore, Il viendra leur apprendre la justice. Ils ont semé le mal et récolté l'iniquité ; qu'ils fassent à présent des semailles de justice et ils récolteront la grâce ; car ce qui n'est point fondé sur la justice doit périr, et comme Jéhovah a révélé la justice à Israël, Israël doit réaliser la justice. »

En examinant de près les exhortations adressées par les prophètes au peuple d'Israël, lui faisant entrevoir quel serait son sort s'il persistait à violer la justice, on ne peut s'empêcher d'admirer la profondeur du sentiment religieux qui les anime de même que la hauteur morale de leurs vues puisqu'ils considèrent la justice comme représentant l'équilibre social de toute collectivité. En effet, la sentence des prophètes : « Une société qui n'est pas fondée sur la justice est condamnée à périr », est une vérité éternelle confirmée par l'histoire à travers les siècles de lutte entre les nations et leurs oppresseurs.

Le royaume d'Ephraïm fut démembré par le roi d'Assyrie et la plus grande partie de la population fut faite prisonnière et conduite à Ninive.

Les mêmes causes qui avaient produit la chute de Samarie, capitale du royaume d'Ephraïm, à savoir l'abandon des lois religieuses et morales du Décalogue,

le manque de justice sociale chez les classes dirigeantes, l'impureté des mœurs, l'orgueil, l'égoïsme des riches et l'oppression des classes pauvres, ont inspiré les prophètes Isaïe et Jérémie lorsqu'ils annoncèrent l'inévitable châtiment suspendu sur la tête du peuple de Juda.

Isaïe, dans ses avertissements à son peuple, s'est élevé de toutes ses forces contre l'avidité des riches, contre l'iniquité des juges et contre le vide du culte, « Malheur à ceux, dit-il, qui rendent des arrêts iniques, aux greffiers qui écrivent des sentences injustes, chassant les pauvres du tribunal et privant de leurs droits les faibles de mon peuple ». Et continuant à parler au nom de Jéhovah, il blâme en termes très acerbes le culte extérieur du temple. « Je suis rassasié des holocaustes, des béliers et des graisses de veau ; vos parfums me font horreur ; ne continuez pas à m'apporter vos vaines offrandes ; j'en suis las ; quand vous tendez vos mains vers moi, je voile mes yeux, car vos mains sont souillées de sang. Lavez-vous, purifiez-vous. Cessez de faire le mal ; apprenez à faire le bien ; cherchez la justice ». C'est toujours le même cri qui sort de la bouche des prophètes, ceux-ci considèrent la pratique de la justice comme la loi sociale suprême et sa violation comme un crime de lèse-humanité.

Par bonheur, les enseignements d'Isaïe réussirent à entraîner la classe sacerdotale dans le mouvement prophétique, ce qui contribua à élever le niveau intellectuel et moral de la nation et la paix intérieure fut

rétablie sous le roi Ezéchias sur la base d'une politique sage et de principes d'équité et de justice, associés à l'ancien idéal religieux.

Néanmoins, la Palestine restait toujours exposée à l'ambition des nations voisines et rivales, l'Egypte et l'Assyrie, avec la circonstance aggravante que la terre de Juda était la route entre les deux pays par où devaient passer les armées ennemies. En effet, les Assyriens entrèrent en Palestine et assiégèrent Jérusalem. Ce n'est que grâce à une épidémie de peste qui éclata dans le camp des assiégeants, qu'ils furent obligés de lever le siège et de quitter la Palestine. Malheureusement, le triomphe du prophétisme n'eut pas le temps de se consolider, car à la mort du roi Ezéchias en 996, sa succession revint à un enfant de douze ans ; la régence, qui se prolongea, fut cause de l'oubli des enseignements des prophètes, et Jérusalem devint le centre des cultes étrangers, des idolâtres et des thaumaturges. Les mœurs se relâchèrent de nouveau et les riches ne pensèrent qu'aux plaisirs mondains et à exploiter les classes laborieuses. A la suite de cette anarchie sociale, il n'en fallait pas beaucoup pour qu'il se produisît un bouleversement complet des conditions d'existence du royaume de Juda. Heureusement, avec la mort du roi Manassé et l'arrivée au pouvoir d'Osias, âgé de vingt-deux ans, un mouvement de réaction s'accentua en faveur d'une politique rationnelle, grâce à l'influence du prophète Jérémie qui se présentait au

même titre qu'Isaïe comme réformateur de la vie morale, sociale et politique de son peuple. Mais, après le grand duel entre l'Egypte et la Babylonie, la Palestine tomba entre les mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui s'empara de Jérusalem et de ses trésors, incendia la ville et le temple et fit prisonniers le roi, l'armée et les hommes les plus notables qu'il emmena en captivité à Babylone (558 av. J.-C.), 133 ans après la chute de Samarie, capitale du royaume d'Ephraïm. Cependant, Nabuchodonosor, après la prise de Jérusalem, devint doux et humain envers les Israëlites et leur accorda une certaine autonomie administrative. Il leur permit d'élire leurs propres juges, les autorisa à acquérir des terres et les admit aux emplois publics. Tobie fut pourvoyeur des rois. Les enfants des principales familles israélites étaient élevés à la Cour et instruits dans les sciences et les arts.

Il convient de rappeler que la Chaldée a été de très bonne heure, peut-être avant l'Egypte, habitée par des peuples civilisés et qu'elle possédait des villes nombreuses tandis que les Assyriens vivaient encore obscurs dans leurs montagnes. En effet, la Chaldée, étant une plaine immense formée d'une terre grasse et arrosée par des canaux provenant de l'Euphrate et du Tigre, était extrêmement fertile, et ses habitants, très pacifiques, se consacraient exclusivement à l'agriculture, tandis que les Assyriens étaient une race de chasseurs et de guerriers fourbes et sanguinaires

Pendant six siècles ils ont dominé l'Asie, après avoir conquis les pays voisins d'où ils ramenaient avec eux des peuples entiers en esclavage. C'est leur férocité qui les conduisait à faire la guerre pour le plaisir de massacrer, de ravager et de piller. A partir du IXe siècle les Assyriens soumirent en les ravageant les Babyloniens, les Hébreux, et même les Egyptiens.

Cependant, les vaincus finirent par se révolter ; les Babyloniens s'étant unis avec les Mèdes, renversèrent l'Empire des Assyriens et détruisirent leur capitale, Ninive. C'est ainsi que se fonda l'empire chaldéen dont le roi le plus puissant, Nabuchodonosor, fit de Babylone sa capitale, et y fit construire beaucoup de temples et de palais (1). Toutefois, selon la description d'Hérodote qui avait visité Babylone au Ve siècle avant Jésus-Christ, Babylone était moins une ville qu'un camp retranché ; elle était entourée d'une enceinte carrée coupée par l'Euphrate ; elle couvrait 513 kilomètres carrés. Cet espace immense n'était pas garni de maisons ; il y avait beaucoup de champs cultivés pour nourrir les habitants en cas de siège. Les murailles garnies de tours et traversées par cent portes d'airain étaient assez épaisses pour permettre à un char de circuler au-dessus. Autour de l'enceinte, il y avait un fossé large, profond, plein

1. *Histoire de la Civilisation*, par Charles Seignobos, 1er vol. p. 52 et 53. Paris, G. Masson, 1885.

d'eau, avec des rebords revêtus de briques, car la plaine de l'Euphrate ne fournit pas de pierres, tandis que le sol argileux fournissait la matière des briques qu'on faisait ensuite cuire au four. Les maisons de la ville avaient trois et quatre étages. Les rues se coupaient à angle droit ; parmi les monuments les plus remarquables il y avait le pont et les quais de l'Euphrate, le palais fortifié et surtout les *jardins suspendus*. C'étaient des terrasses plantées d'arbres supportés par des piliers et des voûtes et rangées l'une derrière l'autre en étages. Ce genre de construction qui fut considéré comme une des sept merveilles du monde, Hérodote l'attribue à la reine Sémiramis, mais il est bon de remarquer qu'Hérodote vécut au VI^e^ siècle avant Jésus-Christ, époque à laquelle la culture chaldéenne était plus avancée qu'à l'époque de Sémiramis et qu'il règne la plus grande incertitude tant au sujet de son histoire que de l'époque à laquelle cette reine aurait vécu.

Ce qui est certain, c'est qu'au VI^e^ siècle avant Jésus-Christ le peuple chaldéen représentait la culture la plus avancée de l'époque, si l'on en juge par les documents découverts dernièrement dans les fouilles pratiquées par des savants orientalistes anglais, français et allemands, qui ont su déchiffrer les inscriptions sur briques en écriture cunéiforme. On a pu admirer parmi les objets découverts à la suite de ces fouilles, la sculpture taillée sur de grandes plaques d'albâtre et des

bas-reliefs semblables à des tableaux, représentant des batailles, des chasses, des sièges de villes et des cérémonies au palais.

Cependant, l'Empire babylonien fut de courte durée, car, ayant été fondé en 625, il fut détruit par les Perses en 538 sous le règne de Cyrus.

II

Le traitement bienveillant accordé par Nabuchodonosor aux Israélites vivant en captivité à Babylone, permit aux prophètes restés à Jérusalem et ceux mêmes qui allèrent en exil de faire tous leurs efforts pour maintenir vivantes l'ardeur nationale et la foi religieuse de leurs coreligionnaires de Babylone, en promettant le prochain retour des exilés dans les cités saintes.

Jérémie, qui était resté à Jérusalem, eut le courage de conseiller à son peuple d'accepter sincèrement une soumission complète à Babylone, de laisser au temps le soin de guérir les blessures, de se recueillir et de se reconstituer sur une nouvelle base. Il jugeait qu'il fallait une race nouvelle imbue de l'enseignement prophétique, loin des ambitions mondaines et politiques, pour produire une génération inspirée des enseignements mosaïques et des livres de la loi de Jéhovah.

D'autre part, Ezéchiel, également prophète, se trou-

vant parmi les déportés, convaincu qu'à la suite de la dispersion de la partie la plus valide de la nation, tout espoir de relèvement national était perdu pour le moment et qu'il fallait un symbole d'unité pour la reconstitution future de la nationalité, s'adresse à ses coreligionnaires et les exhorte avec véhémence en leur rappelant que leur peuple était l'élu de Dieu et qu'il était lié par le pacte conclu au pied du mont Sinaï. Mais pour le moment, Juda est une scorie impure que Jéhovah a ramassée dans Jérusalem pour la faire fondre dans le creuset de l'exil à Babylone. Il leur exprime en même temps sa foi dans le retour du jour où réunissant les troupeaux dispersés dans tous les pays il les ramènera paître sur les collines de Sion sous la conduite de leur berger, le descendant de David. Dans ce transport prophétique Ezéchiel oublie un moment la triste réalité, réunit par la pensée les débris épars d'Israël, réédifie le temple, organise le culte nouveau et partage le royaume entre les tribus revenues de l'exil.

Chose étonnante. Ce programme fantastique rêvé par Ezéchiel finit par se réaliser en grande partie après que les armées de la Perse, sous la conduite du roi Cyrus, eurent détruit l'empire des Chaldéens et pris d'assaut la ville de Babylone. C'est alors que Cyrus, homme intelligent et animé de sentiments très humains, en même temps que doué d'un esprit prévoyant, se proposa de fonder son nouvel Empire sur la base de l'é-

quité et promit à chacun des peuples placés sous sa domination la liberté de vivre à sa guise, d'adorer son dieu, de labourer ses terres, de laisser paître les troupeaux dans ses champs et de faire le commerce sous la protection du gouvernement de la Perse. En même temps, il permit aux descendants des familles de Juda de retourner dans leur pays, de reconstituer leurs villes, et de réédifier leurs temples.

Ce fait prouve que la Perse, à l'inverse des autres peuples barbares de l'Asie, était un pays fortement organisé avec des mœurs et des principes religieux sévères, une agriculture prospère et une armée disciplinée, avec une administration et une magistrature organisées selon les principes d'une hiérarchie solide. Cependant, il se trouva parmi les descendants des exilés en Babylonie un grand nombre de familles, qui par leur intelligence et leur grande activité réussirent à prospérer et à former une colonie juive influente conservant leurs mœurs, leurs croyances et leurs pratiques religieuses. Ces familles regardaient la Perse comme leur seconde patrie et n'avaient point le désir de rentrer à Jérusalem, ville en ruines au milieu d'une campagne non cultivée. Par contre, le plus grand nombre, moins fortuné, rêvait d'un avenir plus heureux dans son pays d'origine d'autant plus qu'il était poussé dans cette entreprise par quelques-uns des chefs, réputés pour leur honorabilité et leur capacité, tels que Zorobabel et Esdras. C'est ainsi que se formèrent

deux groupes ; le premier sous la direction de Zorobabel, quitta Babylone en 536 avant J.-C. et arriva en peu de temps à Jérusalem, tandis que le second partit en 458 sous la conduite d'Esdras. Le premier acte des exilés à leur retour sous la direction de Zorobabel, fut le relèvement du temple de Jéhovah et selon les récits bibliques, ils obtinrent du roi *Xerxès* la permission de rétablir ses murailles démolies ainsi que d'autres fortifications. Le gouvernement persan avait considéré qu'il était de son intérêt d'améliorer les conditions d'existence des peuples se trouvant sous son protectorat. Il en résulta un réveil progressif, bien que lent, de l'ancien royaume de Juda et un développement graduel de la prospérité de Jérusalem.

Toutefois, la véritable évolution nationale ne commence qu'avec le retour de la seconde caravane, sous la conduite d'Esdras : ce fut un homme de génie qui introduisit une vraie organisation parmi le peuple juif, rajeuni sous la domination persane. Esdras avait compris que pour établir l'unité nationale il fallait un idéal commun, c'est-à-dire le rétablissement de l'ancienne loi mosaïque, telle qu'elle est dictée par le Décalogue. Dans ce but, il évoqua le souvenir des gloires anciennes et du prestige des grands rois, David et Salomon, le premier ayant fondé le royaume d'Israël qui s'étendait du désert jusqu'à la mer et le second s'étant rendu célèbre par la magnificence du temple construit par lui. En même temps, il rappela à son peuple les sou-

venirs atroces de la ruine de Jérusalem, et de la déportation de ses habitants, conséqueuces de la violation de la loi mosaïque et de leur penchant à l'idolâtrie.

C'étaient les prêtres qui faisaient les lois, les appliquaient et rendaient aussi la justice. Les grands prêtres gouvernaient et se succédaient de père en fils. Ils avaient établi un système de dîmes sur les récoltes et sur l'élevage ; ils recevaient en plus des offrandes obligatoires ou volontaires aussi peu à peu la caste sacerdotale réussit-elle à accumuler entre ses mains une grande partie de la richesse du pays.

Ceci toutefois n'ébranla pas la fidélité du peuple juif envers Jéhovah, dont les prêtres, se réclamant du droit divin, se disaient les porte-paroles.

Sous ce régime théocratique et sous l'inspiration de l'idéal national, l'influence de Jérusalem commença à s'étendre aux pays environnants ; même la Samarie si résistante autrefois, commença à se soumettre à ce nouveau régime. Le monothéisme s'était tellement affirmé dans les masses populaires sous la suzeraineté de la Perse qu'il n'y avait plus à craindre de les voir retomber dans l'idolâtrie.

C'était d'autant plus facile que la nation perse était également adepte du monothéisme, bien que sous une forme différente ; la religion qui dominait alors en Perse sous le nom d'Avesta, fondée par Zoroastre, a de nombreux points de ressemblance avec le judaïsme. L'Avesta reconnaît d'abord comme Etre Suprême *Ahou-*

ramazda, éternel, omnipotent, omniscient, et créateur du monde qui exerce son pouvoir par l'intermédiaire d'un esprit émanant de lui-même et quelquefois par les anges ; elle admet aussi une révélation au moyen de laquelle l'Etre Suprême communiqua ses commandements à Zarathoustra (transformé plus tard en Zoroastre) sur une montagne sacrée. Elle contient également un code d'hygiène comme la Bible ; elle admet aussi six périodes pour la création au lieu de six jours, ainsi que la descendance de l'espèce humaine d'un premier couple, à l'égal de la Bible. Bien que le Zend-Avesta admette comme article de foi l'existence de deux principes en lutte, le bien et le mal, représentés par Ormuz et Ahriman, il reconnaît également le triomphe final du bien sur le mal, le bien suprême étant un des attributs de Dieu.

Il n'y a pas de doute que le contact plus ou moins prolongé à Babylone entre les classes les plus éclairées des exilés et le milieu intellectuel perse plus avancé et mieux organisé qu'elles, n'ait exercé une influence considérable sur l'évolution intellectuelle de ces dernières, sans leur faire abjurer pour cela leurs anciennes croyances et leurs pratiques religieuses. C'est ainsi qu'Esdras, doué d'un génie organisateur et d'une volonté indomptable, sut s'assimiler la culture supérieure étrangère et la transmettre à ses jeunes coreligionnaires, avides de savoir. En même temps, il efforça de maintenir intégralement les doctrines mo-

saïques et d'affirmer le sentiment national uni au sentiment religieux avant de mettre à exécution son projet de retour à Jérusalem. Grâce à la coopération de coreligionnaires intelligents et instruits qu'il emmena avec lui, il réussit à atteindre le but qu'il se proposait, à savoir : *le rétablissement du monothéisme, selon la conception mosaïque.*

III

COLLISION ENTRE LE MONOTHÉISME JUIF ET LE POLYTHÉISME GREC

Bien que le contact prolongé des israélites avec le milieu perse eût favorisé l'évolution du monothéisme mosaïque sur une base plus solide et bien que Esdras eût réussi à rétablir l'unité nationale en même temps que religieuse de son peuple sous la suzeraineté de la Perse, le caractère théocratique dont le gouvernement de Jérusalem s'était revêtu, rendit le monothéisme trop intolérant envers ceux qui ne le reconnaissaient pas. Tant que les Perses maintinrent leur hégémonie sur les peuples de l'Asie Mineure et de la Syrie, les israélites continuèrent à prospérer en Palestine et l'harmonie régna entre toutes les classes sociales de ses habitants.

Malheureusement, l'hégémonie de la Perse ne tarda

pas à perdre de son éclat à la suite de l'échec subi par ses armées dans la guerre contre la Grèce, ce qui contribua également au soulèvement d'autres peuples de l'Asie soumis à sa domination.

En même temps, la Grèce, encouragée par sa victoire sur la Perse, avait établi de nombreuses colonies sur le littoral de l'Asie Mineure, qui disséminèrent les germes de sa culture en Syrie et en Palestine.

L'affaiblissement de la Grèce à la suite de la guerre du Péloponèse, amena les armées perses à s'emparer d'un grand nombre de colonies, mais la supériorité de la culture grecque sur celle de la Perse finit par s'imposer même aux vainqueurs, d'autant plus que les Perses n'empêchèrent jamais les peuples conquis de continuer à exercer leur industrie et leur commerce et de suivre leurs coutumes et leurs habitudes religieuses. Il s'ensuivit que la culture et les mœurs grecques s'infiltrèrent insensiblement parmi les habitants de la Palestine pendant tout le IVe siècle avant J.-C. L'influence de l'hellénisme se fit surtout sentir en Syrie et s'affirma tous les jours davantage après la victoire d'Alexandre le Grand sur Darius en 332 avant J.-C. Lorsqu'Alexandre fut devenu maître de la région syrienne, la Palestine constitua une étape sur le chemin qui mène de l'Asie en Egypte. L'Etat de Juda reconnut immédiatement la suzeraineté d'Alexandre et lui devint tributaire ; par la suite il continua à jouir de la confiance et de la protection du nouveau maître ;

l'aristocratie hiérosolymite continua à exercer une hégémonie religieuse sur tous les petits états voisins, tels que Moab, Ammon et Edom, et la langue hébraïque se répandit peu à peu dans toute la Palestine.

D'un autre côté, la domination grecque ne manqua pas d'exercer une influence directe sur les classes dirigeantes du royaume de Judée avec lesquelles elle eut des rapports fréquents empreints d'une certaine cordialité. La haute culture et la science grecques de leur côté ne charmèrent pas moins les esprits cultivés des habitants de la Palestine. En effet, il y eut un grand nombre de juifs qui s'assimilèrent les idées et l'esprit helléniques.

C'est ainsi qu'après le partage de l'Egypte et de la Syrie entre les successeurs d'Alexandre, lorsque Ptolémée devint roi d'Egypte et Antigone roi de Syrie, de fortes colonies juives s'établirent sur le littoral méditerranéen et en Egypte et se familiarisèrent graduellement avec la culture grecque. A Jérusalem même, il se forma deux partis dont l'un représentait le nationalisme juif et l'autre l'hellénisme, avec la différence que le premier était représenté par la démocratie et le second par l'aristocratie qui était à la tête du gouvernement. Il en résulta que l'Egypte, la Syrie et la Phénicie se remplirent de colonies juives ; les grandes villes sur tout, telles qu'Alexandrie et Antioche, en regorgèrent. Le parti du nationalisme démocratique, animé d'un esprit anti-hellénique et anti-sacerdotal,

impuissant à résister à l'invasion morale de l'hellénisme, se borna à protester contre cet état de choses par la bouche de ses tribuns populaires qui ressuscitaient les avertissements des anciens prophètes et menaçaient les classes supérieures de Jérusalem de catastrophes et de châtiments divins, si elles persévéraient dans la violation des lois mosaïques et si elles suivaient les mœurs étrangères. Plus les dirigeants s'obstinaient dans leur apostasie, et plus les menaces redoublaient ; invoquant l'image des malheurs passés, ces nouveaux prophètes ne cessaient d'annoncer la ruine de la Patrie. L'esprit démocratique uni au fanatisme religieux et national devenait tous les jours plus agressif dans ses injonctions à l'aristocratie qu'il accusait d'être le parti des fauteurs de nouveautés et du régime anti-traditionaliste et anti-nationaliste.

Toutefois les prophètes qui dirigeaient le parti du nationalisme démocratique avaient en vue dans leurs récriminations l'injustice des classes dirigeantes et l'oppression du peuple par l'Aristocratie plutôt que le polythéisme grec, bien qu'ils confondissent dans un même anathème le polythéisme hellénique et les riches qui menaient une vie luxueuse et qui refusaient la justice aux faibles.

Grâce à un concours de circonstances heureuses, à savoir, la paix qui régnait entre les rois d'Egypte et de Syrie et l'arrivée au pontificat de Siméon le Juste qui se distinguait par la sagesse de sa politique la

Judée jouit d'une accalmie relative pendant trente ans, période qui permit à l'aristocratie sacerdotale de terminer l'œuvre de la législation mosaïque et de pacifier le parti démocratique. Malheureusement, la guerre éclata entre l'Egypte et la Syrie, et la Palestine eut à supporter les passages successifs des armées des vainqueurs et des vaincus. Finalement, avec l'avènement d'Antiochus Epiphane en 175, elle resta soumise comme vassale à la Syrie, sous la suzeraineté de laquelle les grands prêtres exercèrent une puissance souveraine en s'appuyant sur l'aristocratie hiérosolymite tandis que celle-ci était soutenue par les autorités syriennes, ce qui rendit les uns et les autres odieux au parti démocratique, d'autant plus que les fermiers d'impôts nommés par le gouvernement syrien appartenaient à l'aristocratie juive. Ils se rendaient de ville en ville pour encaisser à main armée les redevances et maltraitaient souvent leurs concitoyens, ce qui contribuait à nourrir tous les jours davantage la haine contre les oppresseurs. Mais, dans l'impossibilité de secouer le joug étranger, le parti démocratique déversait sa colère par la bouche du prophète. C'est ainsi que le second Isaïe, s'inspirant du même esprit que le premier Isaïe, s'attaqua au clergé, aux institutions lévitiques et à la corruption d'une aristocratie qui vivait du temple et opprimait le peuple. De même que son devancier, il se rendait un compte exact de la situation matérielle et morale de son peuple qui, après avoir perdu son indépendance nationale, vivait

sous la menace perpétuelle de voir sombrer le judaïsme dans sa lutte contre l'hellénisme.

La lutte continuelle entre le parti traditionnaliste populaire et l'aristocratie hellénisante finit par un appel de cette dernière à l'intervention directe d'Antiochus. L'armée syrienne entra dans Jérusalem, décidée à écraser le parti traditionnaliste. Le roi de Syrie y établit une garnison macédonienne, fit construire une forteresse qui dominait le temple, installa partout des autels aux dieux païens et fit ériger dans le temple même de Jéhovah la statue de Jupiter Olympien. Jamais pareil danger n'avait menacé le judaïsme.

On aurait pu croire à ce moment à une victoire définitive du polythéisme grec sur le monothéisme dont le peuple juif était alors le seul représentant. Cependant cette provocation du roi Antiochus par la profanation du temple fournit simplement un prétexte au parti nationaliste pour s'organiser et prendre les armes contre la nation macédonienne, sous le commandement de Judas Macchabée, pendant que le frère de celui-ci, Mathias, parcourait le pays, renversant les autels païens. Il arriva qu'après plusieurs rencontres avec les troupes d'Antiochus, Judas Macchabée réussit à les mettre en déroute et à s'emparer de Jérusalem.

Cependant, cette guerre d'indépendance, qui aurait dû contribuer au rétablissement de la paix nationale, dégénéra bientôt en guerre civile entre les deux partis. Ce ne fut que grâce à l'appui de Rome que le triomphe

des Macchabées se consolida au détriment du parti hellénisant. Siméon, frère du Juda, se fit proclamer grand prêtre et prince des juifs et son pouvoir fut reconnu non seulement par le sénat romain mais aussi par le roi de Syrie.

Malheureusement, le parti traditionnaliste une fois au pouvoir, se divisa en deux partis : d'un côté, les puissants et les riches formèrent une aristocratie nouvelle, mais aussi conservatrice et hautaine que l'ancienne ; de l'autre côté une bourgeoisie puritaine, pauvre et dévote, avec la différence que les deux partis au lieu de s'appeler hellénisant et non hellénisant, se dénommèrent saducéen et pharisien.

Toutefois, sous les Macchabées la nation juive s'était reconstituée, avait imposé sa domination aux pays voisins et étendu ses frontières du désert arabique jusqu'à la Méditerranée. Malheureusement, leurs successeurs, au lieu de gouverner avec justice et équité, se conduisirent comme des tyrans orientaux ; les crimes de palais se multiplièrent et la guerre civile ne tarda pas à éclater. A la suite de cette anarchie sociale, l'intervention romaine s'imposa et réussit à rétablir l'ordre. Ce fut Pompée qui, en 63 avant Jésus-Christ, s'empara de Jérusalem et plaça la Palestine sous son protectorat en la soumettant à un tribut et en remplaçant le prince par un exarque. Depuis lors, l'hellénisme fut remplacé en Palestine par les aigles romaines et la Judée perdit définitivement son indépendance nationale.

Il y eut alors quatre partis distincts à Jérusalem.

1° *Les Saducéens,* représentant la classe la plus instruite et la plus intelligente en même temps que la plus riche, aimant avant tout l'aise et le confort, considéraient que leur intérêt était de rester soumis à Rome.

2° *Les Pharisiens,* n'ayant pas de grands besoins matériels, et s'inspirant d'un idéal supérieur, se considéraient comme les vrais héritiers des anciennes vertus bibliques, comme les seuls gardiens de la loi mosaïque et de l'esprit national avec toute son intransigeance.

3° *Les Esséniens*, sorte de rêveurs, d'illuminés, vivant dans la prière et menant une vie ascétique. D'après la description de l'historien Flavius Josèphe, ils croyaient à l'immortalité de l'âme, et estimaient qu'on doit travailler de tout son pouvoir pour pratiquer la justice ; leurs mœurs étaient irréprochables et leur seule occupation était de cultiver la terre ; ils possédaient leurs biens en commun, sans que le riche y eût plus de part que le pauvre. leur nombre était de plus de quatre mille ; ils n'avaient ni femmes ni serviteurs, parce qu'ils estimaient que la femme ne contribue pas au repos de la vie. Quant aux serviteurs, c'est offenser la nature, qui rend tous les hommes égaux, que de vouloir les assujettir.

Chacun de ces trois partis représentait une classe organisée qui se différenciait des autres par une mentalité distincte et par une conception distincte de la vie et de ses fins.

4° *Les Zélotes ou Sicaires* qui représentaient la grande masse populaire, sans organisation ni idéal ; c'étaient des gens sans travail et sans occupation, un ramassis d'aventuriers, de mendiants et de fauteurs de désordre, disposés à se mettre sous les ordres des chefs du parti fanatique, qui poursuivaient en secret la réalisation de leurs vieux rêves messianiques.

Nous tenons à rappeler que la société juive d'alors était divisée en deux camps opposés ayant pour chefs de doctrine : *Hillel* et *Chammai*, qui vivaient à l'époque hérodienne. Hillel, de caractère bienveillant et doux, interprétait la loi mosaïque d'une manière très large conseillant la paix et la soumission résignée à la domination romaine, tandis que Chammai, d'un caractère inflexible et violent, conseillait la résistance et la révolte dans l'espoir de l'arrivée prochaine du Messie qui lui donnerait la victoire.

Etant donné l'état d'âme du peuple juif poussé d'un côté à l'exaspération par l'iniquité des classes dirigeantes, et de l'autre par le parti démocratique fanatisé par les livres des prophètes qui circulaient de tous côtés, prédisant l'avènement du Messie qui devait apparaître au milieu des nuées dans les cieux entr'ouverts parmi la foudre et qui détruirait l'empire des païens et rétablirait le royaume juif, le sentiment de révolte s'accentuait tous les jours davantage dans le parti démocratique contre les romains. Ce fut surtout le rencensement ordonné par Quirinus qui réveilla l'esprit de méconten-

tement et produisit un mouvement de résistance contre la domination romaine. Le premier mouvement commença dans les provinces du nord où Juda le Gaulonite, à la tête d'une secte nombreuse, refusa l'impôt. Bien que le procurateur romain eût écrasé la sédition du Gaulonite, l'école subsista et conserva ses chefs, et la Galilée continua à être une vaste fournaise où s'agitaient les éléments les plus divers. L'indépendance nationale et l'attente du Messie faisaient travailler toutes les têtes et la répression féroce des procurateurs romains fut la cause du mouvement général des juifs contre les aigles romaines en 66. Malgré les grands moyens et l'armée puissante dont disposait Rome, Jérusalem ne succomba qu'en 70, après une défense et des combats héroïques, et seulement après avoir souffert toutes les horreurs de la famine.

Cependant, après la prise de Jérusalem et la destruction du temple par Titus, le parti démocratique et croyant ne se tint pas pour vaincu. Epuisé moralement et physiquement, il se vit obligé de se résigner, mais il guetta le moment où les Romains se trouvaient engagés dans une guerre avec les Parthes dans la haute Asie. Alors les Juifs de Cyrène, de Chypre, d'Egypte et de Mésopotamie prirent simultanément les armes et attaquèrent les Grecs et les Romains. Bien que ce soulèvement eût été subjugué d'une manière brutale, après deux années de lutte suivie (115-117), les juifs de Jérusalem, en 132, sous leur

chef Bar Cocheba, firent à leur tour une tentative insensée d'affranchissement. Ce fut une lutte acharnée, désespérée et plus sanglante qu'au temps des Vespasiens. Il fallut trois ans de guerre, cinquante combats et autant de sièges, une armée formidable, les meilleurs généraux de l'Empire et la présence de l'empereur Adrien lui-même pour vaincre le reste de ce petit peuple fanatisé qui finit par succomber sous les murs en ruines de Bethara, dernière citadelle de la nationalité juive, où plus de 600 mille hommes succombèrent après une farouche résistance.

CHAPITRE VI

ROME, SYMBOLE DU DROIT DE LA FORCE ET DE LA DOMINATION UNIVERSELLE

Après avoir donné un aperçu succint du rôle prépondérant joué dans l'évolution intellectuelle et religieuse de l'humanité par deux petits peuples de l'antiquité, les Grecs et les Juifs, nous allons nous occuper d'un des plus grands peuples de l'histoire, le peuple romain et étudier la part qu'il a prise dans le progrès de la raison et du sentiment humain.

I

Si l'on envisage l'origine et le développement de ce peuple, on reste émerveillé de voir comment au milieu du VIII[e] siècle avant Jésus-Christ, lorsque toute l'Europe, excepté la Grèce, se trouvait encore à l'état sauvage, surgit un peuple nouveau sans passé, constitué à ses débuts par quelques poignées d'aventuriers entreprenants qui fondèrent une ville dans les vastes plaines du Latium et de l'Etrurie, sur les bords du

Tibre, à cinq lieues de la mer. Cette ville, appelée Rome, après avoir accueilli les réfugiés des peuples voisins tels que les Sabins, les Latins, les Etrusques, etc., se mit d'abord en guerre avec ceux-ci et après avoir réussi à les vaincre eut l'habileté de les attirer dans son orbite, de les assimiler à sa mentalité en créant des intérêts communs, en partageant avec eux le pouvoir et en leur accordant le droit de cité romaine Grâce à l'esprit d'organisation administrative et politique des patriciens romains ainsi qu'à la discipline sévère imposée aux vaincus, Rome réussit à conquérir avec le temps, d'abord toute l'Italie et ensuite tous les autres pays d'Europe.

Il est extrêmement intéressant de voir comment la politique romaine a évolué à travers les siècles de pair avec son organisation militaire, ayant eu pour base le droit de la force et pour but la domination universelle : elle a commencé par vivre pendant deux siècles et demi sous la forme d'une monarchie élective, puis elle la remplaça par une république aristocratique avec un Sénat et deux Consuls élus parmi les patriciens. Ce n'est qu'à la suite des luttes incessantes et acharnées des plébéiens contre le gouvernement, que la République évolua graduellement dans le sens démocratique, et qu'elle accorda au peuple une participation plus large dans le gouvernement en instituant la loi des *Douze Tables*, puis *le tribunal plébéien* avec le *décemvirat*, plus tard *la loi agraire* et enfin le partage

de la magistrature entre les plébéiens et les patriciens.

Toutefois, nous tenons à constater que malgré l'esprit démocratique des institutions, le Sénat continua à poursuivre son ancienne politique basée sur le droit de la force, en préparant de nouvelles conquêtes et l'acquisition de colonies en Afrique, bien qu'il accordât en compensation aux vaincus l'autonomie administrative et d'autres avantages matériels, tels que le droit de cité romaine, à condition d'introduire chez eux les places fortes et le système de défense romain. C'est ainsi que Rome réussit à conquérir d'abord l'Italie centrale et méridionale, ensuite Carthage, la Gaule, l'Espagne, la Macédoine, la Grèce et l'Egypte. Cependant, il arriva que la République après cinq siècles de durée et des conquêtes constantes tomba, victime du Militarisme et de la guerre civile et se termina par un coup d'Etat et l'établissement de l'Empire sous Auguste, qui réussit à rétablir l'ordre et à donner beaucoup d'années de prospérité à tous les pays sous la domination romaine.

Malheureusement, à la suite de guerres prolongées en Orient, l'influence des légions et des prétoriens avait grandi au point que les empereurs ne reconnurent plus l'autorité du Sénat et adoptèrent un régime d'absolutisme politique, civil et religieux, avec la circonstance aggravante que les généraux, au lieu de se concilier la bonne volonté des vaincus, les traitaient comme des

esclaves, s'emparaient des richesses publiques et des trésors des rois, dont ils faisaient verser une partie dans les caisses de l'Etat romain et disposaient de l'autre partie en faveur de l'armée, ce qui contribua à l'anarchie et à la corruption des mœurs des fonctionnaires et à achever la décadence de l'Empire, celui-ci étant devenu la proie de l'invasion des barbares du Nord de l'Europe.

II

Si l'on parcourt l'histoire de l'empire romain, on est amené à constater des faits sociologiques qui la distinguent à plusieurs points de vue de celle de la Grèce.

1° Rome, après sa fondation comme cité, constituait déjà un centre du mouvement centrifuge vers la Péninsule apennine et un foyer d'expansion aux dépens des tribus voisines. Son organisation administrative, économique et militaire ainsi que l'esprit politique qui animait les classes dirigeantes n'avaient qu'un seul but : celui d'augmenter les éléments de vie de la collectivité et le bien-être des citoyens, d'organiser les moyens de défense à l'intérieur contre toute invasion étrangère et de profiter en même temps de la faiblesse des tribus voisines pacifiques pour les subjuguer. C'est cette pensée qui avait nourri l'âme romaine et qui avait présidé à toutes les branches de son activité nationale depuis sa naissance jusqu'au moment de son apo-

gée et même pendant l'époque de sa décadence. Pour atteindre ce but, elle commença par concentrer toutes ses forces physiques et morales, afin de former une nation guerrière et au fur et à mesure qu'elle réalisait ses projets de conquêtes, élargissant de plus en plus l'horizon de ses possessions, elle concevait l'idéal gigantesque de devenir une puissance mondiale en soumettant à sa domination non seulement tous les peuples du continent européen, mais aussi ceux de l'Afrique et de l'Asie Mineure.

Dans le même but, elle s'efforçait de s'assimiler d'abord les forces vives des tribus ou des peuples voisins, et ensuite, elle introduisait chez eux son principe militaire habituel en fortifiant les places frontières et en imposant son système de défense au peuple vaincu, qui devait s'organiser selon les besoins de la guerre ; en échange, elle lui accordait des droits et certains privilèges propres aux citoyens romains. Malheureusement, à mesure que l'esprit de conquête grandissait et que l'amour de la gloire militaire formait partie de la mentalité romaine, le goût pour les travaux des champs se perdait complètement ; l'agriculture et les travaux domestiques se faisaient par les mains des esclaves et les classes supérieures sentaient à peine le besoin de l'instruction. Il n'y avait ni art, ni science, ni amour de la nature, ni principe moral ou religieux supérieur qui pût servir de guide aux classes dirigeantes.

Par conséquent, les Romains, comme représentants

de la plus grande puissance militaire de l'époque, ne réunissaient pas les conditions morales et intellectuelles nécessaires pour remplir la mission d'éducateurs de l'humanité, ni pour contribuer à l'agrandissement de la personnalité humaine. Ce n'est qu'après la conquête de la Macédoine et de la Grèce par les légions romaines et après qu'il se fût établi un contact intime entre les classes intellectuelles romaines et celles de la Grèce que Rome s'assimila graduellement et au prix de grands efforts la culture grecque et devint le centre de radiation de cette culture pour tous les pays soumis à sa domination. Ce n'est qu'alors que Rome commença à remplir son rôle de propagatrice de la civilisation grecque en Europe.

Cependant, selon l'enseignement de l'histoire, l'évolution intellectuelle et artistique d'un peuple a besoin de plusieurs siècles pour parcourir toutes les étapes nécessaires avant d'arriver à sa maturité et Rome n'a pas pu se soustraire à cette loi générale de l'évolution, d'autant plus qu'il s'agissait d'une nation ne vivant que pour la guerre, et par conséquent mal préparée pour la paix indispensable au développement des arts et des sciences. En effet, l'assimilation de la culture grecque resta limitée pendant longtemps aux classes aisées habituées au bien-être et à la vie oisive, et de plus elle eut des époques d'interruption sous le despotisme sans rein de certains empereurs, tels que Tibère, Néron, Domitien, Caligula, etc.

2° Pour mieux comprendre la distance qui sépare l'évolution intellectuelle des Grecs de celle des Romains, il suffit de jeter un regard sur l'époque de l'entrée en scène sur le théâtre de l'histoire du peuple grec. Nous voyons alors, que déjà au XIII^e^ siècle avant notre ère, au moment du siège de Troie, un grand nombre de tribus qui habitaient le sol de la Grèce se confédérèrent pour entreprendre une grande guerre contre Troie, sous prétexte de venger une insulte faite à l'un de leurs chefs. Ce fait d'armes est d'une telle importance qu'il servit à Homère trois siècles plus tard pour glorifier les héros de son Iliade, qui est non seulement une épopée des temps héroïques, mais aussi un tableau exact des mœurs et de la mentalité religieuse des ancêtres. De plus, le fait en lui-même que les différentes tribus grecques se fussent déjà confédérées au XIII^e^ siècle dans une entreprise commune prouve bien qu'elles se sentaient dominées par un intérêt général : celui de poser les premiers jalons de l'unité nationale ; car l'opinion selon laquelle le but de la guerre était de venger l'insulte du rapt de la femme du roi de Sparte commis par Pâris, fils du roi de Troie, est loin d'être fondée. Les rapts, en effet, étaient été tellement communs à cette époque, surtout les rapts phéniciens, qui n'avaient jamais cessé de s'exercer sur les côtes grecques, que ce motif eût été trop vulgaire pour mettre aux prises le monde hellénique et le monde asiatique dans une guerre qui n'a pas duré

moins de dix ans. Il est beaucoup plus logique d'admettre, avec la plupart des historiens modernes, que ce furent la richesse et la prospérité dont jouissait le royaume de Troie à cause de son heureuse situation entre la mer et les deux fleuves, le Scamandre et le Simoïs, baignant la plaine de la capitale, qui rendirent jaloux les voisins grecs qui n'attendaient qu'une occasion pour lui faire la guerre.

De plus, la description admirable que nous donne Homère dans l'Iliade et l'Odyssée de l'anthropomorphisme grec qui consistait à attribuer aux êtres divins la forme humaine et à faire participer les dieux aux passions humaines et surtout à la passion de la guerre et à favoriser tantôt les uns tantôt les autres des belligérants est un chef-d'œuvre de l'antiquité qui, tant par la forme que par le fond, excite encore l'admiration des meilleurs esprits de notre époque, ce qui prouve bien que la langue grecque avait déjà acquis un haut degré de culture au x^e^ siècle avant J.-C. Elle a peut-être rétrogradé plus tard pendant l'immigration de nouvelles tribus de l'Asie, mais elle ne tarda pas à prendre un nouvel essor à la suite de la prépondérance de l'élément ionien dans l'Attique.

3° Si nous dirigeons maintenant notre attention sur l'état de la culture romaine à l'époque du déclin de la première monarchie, vers la fin du vi^e^ siècle avant J.-C., nous voyons qu'il n'y avait à Rome ni science, ni art, ni littérature. Les Romains avaient même de grandes

difficultés pour faire graver sur bois ou sur bronze les lois et les traités ; le seul document qui nous reste de cette époque est la compilation des lois faites par Papinius Sextus, au temps de Tarquin le superbe (*Jus Papinianum*) et des commentaires du roi Servius relatifs à sa constitution. Toute la littérature romaine se réduisait à des hymnes religieux des Saliens et des frères Arvalés (collèges de prêtres consacrés au culte de Mars et à la déesse de l'Agriculture) ; ce qui prouve bien que la culture de la langue latine était encore à son enfance au moment où celle de la Grèce s'approchait déjà de son apogée.

Quant aux arts ils se trouvaient également dans un état très arriéré. Avant les Tarquins, il n'y avait même pas d'images représentant les dieux dans les cérémonies publiques. Ce n'est que longtemps après, vers la fin du v^e^ siècle avant J.-C., que les artistes étrusques firent dans ce but des statues de bois et d'argile ; de même ce furent les Etrusques qui donnèrent à Rome des architectes et les joueurs de flûte dont ils avaient besoin pour célébrer certains rites ; car le génie de l'art et de la poésie manquait complètement au peuple romain. Par contre, il déployait une grande activité pour tout ce qui avait un but pratique pour la vie, tant pour les affaires publiques que pour les travaux domestiques. *Virtus* et *Pietas* sont les deux mots qui résumaient toutes les bonnes qualités, toutes les vertus qui distinguaient les Romains, à savoir :

le courage, la force, la fermeté à toute épreuve, la patience au travail et le respect des dieux, des ancêtres, de la patrie, de la famille et des lois. En effet, la vie domestique était austère et simple ; le luxe et la paresse étaient inconnus chez eux. Le maître labourait la terre avec ses domestiques ; la maîtresse filait sa quenouille avec ses ouvrières. L'homme passait le temps aux champs parmi les tribus rustiques les plus honorables et n'allait à Rome que pour se rendre au marché ou aux comices. Le jour où le temps ne lui permettait pas de se rendre aux champs de culture, il travaillait dans la grange, nettoyait les écuries, arrangeait les cordes et les vieilles étoffes, coupait les épines et réparait les haies, et à certains jours de la semaine, il se rendait en ville pour vendre de l'huile, du vin, du blé et des fruits.

Quant à la *vie domestique*, le chef de famille en était le seul représentant ; la femme, les enfants et les domestiques n'étaient que des choses, des instruments de travail, des personnes sans volonté et même sans nom. Tous étaient soumis à la toute-puissance du père, qui était en même temps le prêtre du culte des ancêtres et le seul juge de sa conscience ; comme prêtre et juge son autorité était absolue. Lui seul était en communication avec les dieux ; comme maître, il disposait de la vie de ses esclaves ; comme mari, il avait le droit de condamner à mort sa femme si elle violait la foi jurée ou si elle se servait de fausses clés pour boire

le vin dans la cave; comme père, il pouvait vendre le fils qui présentait quelque monstruosité. Ni l'âge ni la dignité n'émancipait l'enfant de sa soumission au père ; même consul ou sénateur, il pouvait être arraché de la tribune et de la curie et même recevoir la mort des mains de son père. Le père riche était autorisé à prêter à 15 et 20 pour 100 et même il pouvait disposer de la liberté et de la vie du débiteur, pour la raison que le père de famille pouvait faire valoir son argent de même que ses terres. Finalement, il avait le droit de choisir pour héritier un étranger sans que sa femme et ses fils eussent le droit de réclamer. Cependant les femmes avaient réussi avec le temps à introduire un changement dans ces coutumes nationales, en ce sens que la femme romaine pouvait participer à l'héritage de son père ou de son mari, mais étant dans une société sévèrement disciplinée, elle ne réussit pas à s'émanciper complètement de la tutelle de ceux-ci. Elle ne pouvait pas non plus disposer de l'héritage pour le léguer à un étranger sans le consentement de ses tuteurs, c'est-à-dire, son mari, ses frères ou proches parents de la branche paternelle intéressée dans l'héritage des biens de famille.

Toutefois, la femme romaine n'est pas enfermée loin des hommes comme la femme grecque; elle mange à table avec son mari, reçoit les visiteurs, va dîner en ville, paraît en public dans les cérémonies, au théâtre, même devant le tribunal, mais elle reste d'ordinaire ignorante. Les Romains ne se souciaient pas d'instruire

leurs filles ; la qualité qu'ils estimaient le plus chez une femme, c'est l'austérité, et sur son tombeau, ils écrivaient en guise d'éloges « elle garda la maison et fila de la laine ».

Cependant, il faut reconnaître que les Romains considéraient la famille comme faisant partie du culte des ancêtres ; car tous les membres d'une famille rendaient un culte aux mêmes ancêtres et se réunissaient autour du même foyer. Chaque famille avait aussi un foyer qu'elle adorait. La famille romaine formait comme une petite église, avec sa religion et son culte auquel nul étranger n'était admis. Le sanctuaire où se trouvaient les lares et les pénates (1) était caché dans les maisons ; aucun étranger n'en approchait.

Quant à la *vie religieuse*, les Romains comme les Grecs croyaient que tout ce qui arrive dans le monde est l'œuvre d'une divinité ; ils admettaient autant de divinités que de phénomènes naturels. Il y avait un dieu pour l'agriculture, un autre pour garder les champs, un autre pour surveiller les fruits, avec la différence que, contrairement aux Grecs, les Romains ne se représentaient pas leurs dieux sous une forme précise. Pendant longtemps, il n'y eut à Rome aucune idole ; on adorait Jupiter sous la forme d'une pierre, Mars sous la forme d'une épée. Plus tard seulement, ils imitèrent les statues de bois des Etrusques et les statues de

1. Les dieux de l'intérieur et les âmes des ancêtres.

marbre des Grecs. Ils n'admettaient pas, comme les Grecs, de mariage ni de parenté entre les dieux ; ils ne connaissaient pas non plus l'Olympe, lieu de réunion des dieux. Leurs dieux étaient sans forme, sans parenté et sans histoire. Toutefois, ils admettaient que l'être humain est soumis aux forces de la nature qui peuvent lui faire du bien ou du mal suivant qu'ils lui sont ou ne lui sont pas favorables. Le Romain, lorsqu'il priait, ne cherchait pas à élever son âme ni à se sentir en communion avec un dieu, mais lui demandait un service. Il concevait la religion comme un échange de bons offices. Si après avoir donné aux dieux, l'homme ne reçoit pas ce qu'il attend, il se considère comme trompé. Pendant la maladie du général Germanicus, le peuple avait offert aux dieux des sacrifices. Après sa mort, le peuple irrité de ne pas avoir obtenu la satisfaction de ses désirs, renversa les autels et jeta à la rue les statues des dieux.

Cependant, les Romains croyaient aux présages comme les Grecs. Les dieux, pensaient-ils, savent l'avenir ; ils envoient des signes qui permettent à l'homme de le deviner. Avant d'entreprendre un acte, les Romains consultent les dieux. Le général, avant d'attaquer, examine les entrailles des victimes ; le magistrat, avant de tenir une assemblée, regarde les oiseaux qui passent (c'est ce qu'on appelle prendre les auspices). Si les signes sont favorables, c'est que les dieux approuvent l'entreprise. Quand l'assemblée du

peuple délibère, s'il vient à tonner, c'est que Jupiter veut qu'on ne décide rien ce jour-là, et l'assemblée se sépare. — La République entretenait six augures (1) chargés de prédire l'avenir. Elle conservait soigneusement un recueil de prophéties, *les livres sibyllins*. Aucun acte public, assemblée, élection, délibération, ne se faisait sans avoir pris les auspices, c'est-à-dire examiné le vol des oiseaux. Les augures présidaient à l'avenir, les pontifes surveillaient les cérémonies du culte, ils dressaient les calendriers et fixaient les fêtes qu'on devait célébrer aux différents jours de l'année. Mais ni les prêtres, ni les augures, ni les pontifes ne formaient une caste sacerdotale. Toutefois il faut reconnaître que, bien qu'il y eût à Rome une religion d'Etat, il n'y eut pas de gouvernement des prêtres. Ceux-ci étaient choisis parmi les grands personnages et continuaient à exercer toutes les fonctions de l'Etat, à juger, à présider les assemblées et à commander les armées. Il en résulte qu'à Rome l'homme appartenait plus à l'Etat qu'à la famille ; il était plus citoyen que mari ou père. La première loi religieuse des Romains était servir l'Etat. Il n'y avait aucun acte public qui ne fût accompagné d'un serment. L'acquisition des armes, la distribution du butin, les

1. Les augures et les auspices, ainsi que les prêtres qui tiraient des présages du vol ou du chant des oiseaux, de l'appétit des poules sacrées, etc., formaient un important collège : rien de grave ne se faisait qu'on ne les eût auparavant consultés. Un augure pouvait empêcher une délibération publique sous prétexte que les auspices n'étaient pas favorables.

procès, les jugements, les élections, les ventes et les achats, étaient accompagnés de serments et de promesse aux lois. Rien pour les Romains, même pour ceux de la classe plébéienne, n'était plus sacré que les institutions de l'Etat et le respect des lois. Ainsi s'explique que les émeutes et les révolutions se soient opérées à Rome par des procédés pacifiques, sans violence et sans effusion de sang.

4° Que l'assemblée des divinités à Rome ressemblait sous beaucoup de rapports à celle de la Grèce, étant composée des douze dieux *consentants*, six masculins et six féminins, Jupiter, Neptune, Vulcain, Apollon, Mars, Mercure, Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Diane, Vénus, appelés aussi nobles, célestes. De plus, il y avait des dieux intermédiaires : Saturne, Rhéa, Janus, Pluton, Bacchus, le Soleil, la Lune, les Parques, les Génies, les Pénates ;

5° Que, considérée au point de vue moral, la religion romaine était dépourvue de tout sentiment altruiste et d'amour du prochain. Elle était complètement aride, prosaïque, utilitaire, politique et généralement au service des intérêts des patriciens qui avaient le privilège des auspices, lesquels sanctifiaient la propriété, le mariage et les jugements, tandis qu'en Grèce la religion était libre et indépendante. De plus, les Grecs se distinguaient en ce qu'ils divinisaient les forces de la nature de même que les hommes qui occupaient les premiers rangs tant par leur courage que par leur

intelligence et par les services rendus au progrès des sciences et des arts.

6° Que l'idée de patrie était au contraire plus profonde et plus sacrée chez les Romains que chez les Grecs. Toutes les classes sociales, tant les patriciens que les plébéiens, considéraient comme le premier devoir la défense de la patrie romaine. C'était *la loi des Douze Tables* qui servait de lien sacré entre les deux classes sociales, qui donnait aux plébéiens le droit d'intervenir dans la confection des lois, tandis que la Grèce n'a jamais formé une nation unique, ayant été divisée en nombreux cantons, appelés *cités*, dont chacun conservait son autonomie, sa législation et sa forme de gouvernement distinctes. Loin de rendre un culte à une idée nationale de patrie, leurs intérêts particuliers les poussaient souvent à se faire la guerre entre eux.

7° Que la vie religieuse et sociale en Grèce existait déjà au temps *d'Homère*, c'est-à-dire dix siècles avant Jésus-Christ, car selon Hérodote, c'est ce poète qui a donné leurs noms aux dieux de l'Olympe ; c'est lui qui a perpétué dans l'Iliade les noms des héros qui se sont distingués dans la guerre de Troie, et auxquels il attribue le triomphe sur les Troyens, grâce à l'intervention de Jupiter lui-même. La vie religieuse des Grecs n'a cessé depuis lors de gagner en vigueur et d'élever le sentiment humain, tandis que des progrès extraordinaires étaient réalisés dans le domaine de la poésie et des beaux-arts.

8° que si l'on compare les circonstances qui ont concouru au développement des peuples romain et grec, on trouve qu'elles étaient de nature tout à fait opposée ; les unes ayant contribué à développer les tendances guerrières tandis que les autres favorisaient l'évolution des facultés intellectuelles et affectives. C'est ainsi que Rome, pendant la première phase de sa vie nationale sous un régime monarchique, a traversé deux siècles de guerre contre les nombreuses tribus voisines, telle que les Osques, Sabins, Samnites, Marses et Etrusques, avant de constituer son unité nationale. Cette longue série de guerres successives a forcément constitué un obstacle sérieux à la culture du sentiment tant affectif que religieux. Puis, les seuls peuples qui aient apporté des germes de culture sur le sol romain furent les colons grecs établis sur le littoral d'Italie et les Etrusques qui, parmi les tribus voisines, étaient les mieux doués et les plus avancés en culture. Or, les colons grecs du littoral méditerranéen ne se croyaient pas assez forts pour étendre leur activité intellectuelle et commerciale jusqu'à l'intérieur du pays. Par contre, les Etrusques qui par suite de leurs habitudes guerrières étaient arrivés à s'imposer aux tribus voisines et à former une espèce de confédération, avaient fini par occuper une grande partie du littoral de l'Italie en même temps qu'une grande étendue de territoire dans la vallée du Pô, ce qui les avait mis d'abord en rapports avec les colonies grecques et les força

ensuite à entrer en collision avec les Romains. Bien que plusieurs siècles s'écoulèrent avant que les Etrusques ne fussent soumis à la domination romaine, la culture étrusque engendrée par les rapports commerciaux avec les colonies grecques exerça son influence sur les vainqueurs. Cependant ce n'étaient que des rudiments de la culture grecque transmis aux étrusques, qui avaient pénétré dans la terre du Latium.

Les Romains n'assimilèrent la culture grecque dans toute son étendue qu'après leur conquête de la Grèce même.

III

Maintenant la question suivante se pose : comment explique-t-on que les Romains, dépourvus d'idéal supérieur, de culture intellectuelle et de sentiments moraux et religieux, aient réussi à imposer d'abord leur mentalité aux différentes tribus d'Italie et à étendre ensuite leur puissance politique et économique à la plupart des pays des continents européen et africain ?. En étudiant l'histoire romaine, on ne tarde pas à se rendre compte de la psychologie particulière du citoyen romain, qui lui donnait conscience de sa supériorité sur les autres. C'est un système d'éducation populaire qui a formé son caractère collectif, consistant dans le

culte de l'effort persistant qui empêche de reculer devant l'obstacle et de considérer un malheur comme irrémédiable ; ensuite, le respect religieux des coutumes des peuples soumis à sa domination et de tout ce qui était sanctionné par le temps ; de plus le besoin d'action et le dédain des vaines spéculations de la pensée ; le mépris de la faiblesse ; le sentiment très intense du devoir et le contrôle sur soi-même entretenu soigneusement par une éducation spéciale, en somme, un ensemble de facteurs qui ont donné au romain le sentiment de l'orgueil collectif. *Civis romanus sum* était sa devise nationale, lui donnant conscience d'appartenir à un peuple dominant l'univers.

Il y eut encore deux autres éléments qui constituèrent la force physique et la vigueur morale de l'Etat romain : d'abord le *gouvernement démocratique à l'intérieur*, c'est-à-dire la participation des classes populaires au gouvernement, ensuite *l'organisation militaire solide à l'extérieur*, basée sur une discipline rigoureuse. A l'origine, pour être admis dans l'armée, il était nécessaire avant tout d'être citoyen romain et d'avoir des ressources pour s'équiper à ses frais. Les pauvres n'avaient pas le droit de servir et celui qui remplissait les conditions pour être admis dans l'armée devait à l'Etat vingt campagnes ; tant qu'il ne les avait pas faites, il restait à la disposition du général, depuis dix-sept ans jusqu'à quarante-six. Lorsqu'on avait besoin de soldats, le Consul ordonnait à tous les citoyens

aptes au service de se réunir au Capitole. Là des officiers élus par le peuple choisissaient autant d'hommes qu'il en fallait pour former l'armée. Ensuite, venait le serment militaire ; les officiers juraient d'abord, puis les soldats ; ils juraient d'obéir à leur général, de le suivre partout où il les conduirait, de rester sous les drapeaux jusqu'à ce qu'ils aient été déliés de leur serment.

L'armée romaine était divisée en légions qui se composaient de quatre à cinq mille hommes. En dehors des légions proprement romaines, les peuples d'Italie soumis à Rome devaient lui envoyer leurs troupes appelées *des alliés*, qui étaient placées sous les ordres d'officiers romains. D'ordinaire, ces dernières étaient supérieures en nombre aux premières,

Les soldats, avant d'entrer dans l'armée, s'exerçaient sur les champs de manœuvre. Les exercices consistaient à marcher, à courir, à sauter chargés des armes, à s'escrimer avec l'épée, lancer le javelot et manier la pioche, puis, couvert de poussière et de sueur, le soldat traversait le Tibre à la nage. Même en campagne on ne laissait pas le soldat oisif. Lorsqu'il n'y avait ni ennemis à combattre ni retranchements à élever, le soldat était employé à la construction de routes, de ponts et d'aqueducs. Quand l'armée romaine se trouvait en guerre ou en manœuvres, le soldat portait une lourde charge, ses armes, ses ustensiles, des vivres pour dix-sept jours et un pieu, en tout soixante livres

romaines. L'armée n'était pas encombrée de bagages.

La discipline était très sévère au camp romain ; le soldat qui quittait son poste ou s'enfuyait devant l'ennemi était condamné à mort. Les Romains n'admettaient pas que leurs soldats se laissassent vaincre ou se rendissent. Huit mille soldats ayant été faits prisonniers par Hannibal, celui-ci offrit de les rendre moyennant une faible rançon. Le Sénat refusa de les racheter. Dans les pays conquis, les Romains fondaient des villes qui servaient de places fortes à leur armée et les territoires environnants étaient découpés en petits domaines égaux et distribués aux soldats pour qu'ils eussent intérêt à défendre leurs propriétés en même temps que l'Etat. Pour relier ces places entre elles et pour envoyer au loin leur armée, les Romains établissaient des routes militaires ; c'étaient des chaussées en droite ligne, bâties avec de la chaux, des pierres et du sable. La solidité de ces chaussées était telle qu'on en trouve encore aujourd'hui des vestiges dans les pays parcourus par leurs légions.

Ce qu'il y a de particulier dans l'histoire romaine, c'est que Rome fut toujours en état de guerre pendant cinq siècles à peu près. Elle commença par soumettre les Latins, ses voisins, puis les petits peuples du Sud, Volsques, Eques, Herniques, puis les Etrusques et les Samnites, enfin les cités grecques. Les peuples qui ne se résignèrent pas à se soumettre à Rome furent exterminés. Les riches campagnes des Volsques devin-

rent un désert marécageux, la triste région des marais pontins, inhabitable encore aujourd'hui. Après avoir conquis l'Italie, Rome soumit toutes les contrées méditerranéennes, depuis l'Espagne jusqu'à l'Asie Mineure, et en outre l'Allemagne. Quand un peuple demandait la paix, les vaincus devaient abandonner aux Romains les villes, les champs, les eaux, les objets mobiliers et les dieux thermes ; quelquefois ils vendaient comme esclaves les habitants qui résistaient, de même que les objets de valeur ; et le produit de la vente était versé dans la caisse publique. Toute guerre était pour l'Etat une opération lucrative. Les rois d'Asie avaient amassé d'énormes trésors, les généraux romains les apportèrent à Rome. Le vainqueur de Carthage versa dans le trésor plus de 100.000 livres d'argent, le vainqueur d'Antiochus 140.000 livres d'argent et 1.000 livres d'or sans compter les métaux monnayés. Le vainqueur de Persée versa 120 millions de sesterces.

Les facteurs qui contribuèrent le plus puissamment à l'extension de la domination romaine sur les provinces de l'Italie, furent la sagacité politique, l'esprit pratique et la clairvoyance dans les affaires publiques des hommes du Sénat, qui surent mettre à profit l'invasion de l'Italie par les Gaulois pour faire à temps des accords et des traités d'alliance avec les tribus italiennes, leurs anciens adversaires, qui craignaient également l'invasion de leur sol par les Gaulois. De

cette manière, les Romains, tout en restant à la tête de la Confédération italienne, réussirent à gagner la sympathie des différentes peuplades du pays en leur assurant en échange des avantages politiques, économiques et sociaux, de même que leur indépendance envers l'étranger, par l'établissement de nombreuses colonies militaires dans différents endroits du territoire de l'Italie, au point d'entourer tant l'Etrurie que le Samnium d'une ceinture de fortifications. Il est naturel que les grands sacrifices que les nouveaux alliés de Rome s'imposèrent, aient trouvé leur compensation dans les concessions politiques que leur fit un peuple aussi puissant et aussi guerrier que l'Etat romain. Cependant, il fallut un grand nombre d'années et la victoire obtenue par Rome dans les deux guerres puniques pour mettre à l'épreuve la solidité de la nouvelle confédération italienne.

IV

De ce qui précède, il résulte que le rapprochement politique, sous l'hégémonie de Rome, des différentes tribus qui peuplaient le sol de l'Italie ne s'est pas limité à l'agrandissement de la puissance militaire romaine ; il a également élargi la sphère de son influence morale.

Ce fut d'abord la langue romaine, ensuite la discipline et les coutumes du peuple romain, qui se répan-

dirent dans les colonies italiennes, au point que tant les territoires de l'Etrurie et des Sabins que ceux des Volsques et des Samnites ne tardèrent pas à être romanisés. C'est surtout après la victoire des Romains sur Carthage que la mentalité romaine se généralisa parmi les alliés de Rome. Cependant, il arriva qu'au fur et à mesure que la domination romaine s'étendait aux régions du littoral méditerranéen, les vainqueurs se voyaient obligés d'entrer en rapports avec les colonies grecques occupant une grande partie du littoral de l'Italie, qui entretenaient un commerce très actif avec la Grèce, les îles de l'Archipel et celles de la mer Egée.

Par conséquent, les intérêts économiques, commerciaux et même politiques de l'Etat romain n'auraient pas pu s'affirmer sans la connaissance de la langue grecque, qui était alors très répandue, non seulement parmi les habitants de la Grecia Magna et de toutes les îles de la Méditerranée, mais aussi en Macédoine, dans les îles de la mer Egée et le littoral de l'Asie Mineure, ce qui obligeait les employés publics, les commerçants et les gens qui cultivaient les lettres et les arts à apprendre la langue grecque. En effet, après la seconde guerre punique, les premiers historiens romains Quinte-Curce et Fabius Pictor et Cincius Alimento se servirent de la langue grecque et non de la langue latine. Il n'y a pas de doute que la culture d'une langue aussi travaillée que la langue grecque dans

laquelle se sont exprimés les plus profonds penseurs de l'humanité n'ait exercé une influence civilisatrice sur la langue latine en fournissant aux écrivains un nouveau mode d'expression de leur pensée et en servant de modèle aux poètes et aux rhéteurs romains.

D'un autre côté, la connaissance de la langue grecque acquise par toutes les classes élevées de la société romaine avait contribué à donner un grand essor au commerce italien, à l'intérieur et à l'extérieur, au point que Rome décida d'introduire dans toutes les parties de la confédération italienne la monnaie d'argent en remplacement de celle de cuivre. Sa flotte marchande s'accroissait sans cesse pour satisfaire les besoins d'importation du blé de tous les pays du littoral méditerranéen et des objets de luxe, tant grecs qu'orientaux. En même temps les Romains avaient importé d'Espagne toutes sortes de métaux et du bétail pour les travaux des champs. L'influence de la civilisation grecque devint plus puissante, après que les légions romaines se furent emparées de la Macédoine à la suite de la victoire de Pydna par Paul-Emile en 168, et eurent fait de la Grèce une province romaine.

Malheureusement, au fur et à mesure que les Romains entraient en contact avec les pays d'Orient, non seulement ils en rapportaient les produits de luxe, mais ils s'emparaient également des richesses des pays conquis, dont une partie était distribuée aux troupes et le reste versé dans le trésor de l'Etat. Le résultat de

ces habitudes malsaines fut un déséquilibre moral et matériel de la société romaine, au point que le Censeur Lépidus, président du Sénat et grand pontife, employa en 181 l'argent du trésor à la construction d'une digue à Terracine pour mettre ses terres à l'abri des inondations. Le censeur Fulvius arracha les carreaux de marbre du sanctuaire vénéré de Junon Lacinienne pour embellir un temple qu'il édifia à Rome. Un commissaire du Sénat recevait de l'argent du roi d'Illyrie en échange des services rendus. Les triomphateurs rapportaient à Rome parmi les trophées des monceaux d'or et d'argent qu'ils étalaient pompeusement aux yeux du peuple ébloui et à l'aide desquels les pauvres passaient des mois entiers au milieu des fêtes. Après la dernière guerre punique, Rome hérita tout d'un coup d'environ 150 millions, et Octave, lors de son grand triomphe, lui fit cadeau de plus de 300 millions. Alors c'étaient d'interminables orgies, au milieu desquelles le peuple oubliait vite les vertus qui avaient illustré ses ancêtres, et ces orgies, rares au début, tendirent de plus en plus à devenir la règle.

Au fur et à mesure que Rome accumulait les richesses au moyen du pillage des villes conquises, le peuple romain perdait son sens moral et ses habitudes de travail, en même temps qu'une philosophie sceptique contribuait à affaiblir ses croyances religieuses.

En 155, Carréade, philosophe grec, qui fut envoyé comme député d'Athènes à Rome pour faire des récla-

mations de la part de la ville, y donna des conférences publiques auxquelles les jeunes Romains accoururent en foule. Mais il se montra si irrespectueux envers les dieux et critiqua si durement les principes de morale prêchés par les prêtres et pratiqués par la classe sociale élevée, que Caton se vit obligé de le faire expulser de Rome et que le Sénat chargea le préteur Marcus Pomponius, en 161, de prendre des mesures pour empêcher la propagande des philosophes grecs à Rome.

La mesure prise par le censeur Caton en 184, de frapper d'une forte contribution l'acquisition des objets de luxe, n'empêcha pas les familles de la classe élevée de faire venir de Grèce et d'Asie Mineure un grand nombre de domestiques qui se distinguaient par leurs bonnes manières et par la connaissance du monde, ce qui ne tarda pas à exercer une influence déplorable sur la vie de famille. Le nombre de divorces augmenta de jour en jour, et la femme romaine, considérée autrefois comme un modèle de vertu, finit par perdre l'estime publique.

Le manque de probité et l'amour du gain s'étendaient également aux employés de l'Etat au point que Caton et Caïus Gracchus firent voter des lois pour mettre une barrière à cette corruption qui portait préjudice au Trésor public. De plus, ce trouble d'équilibre social ne manqua pas de se refléter sur les affaires publiques, et finit par compromettre l'union entre les

Etats confédérés et les citoyens romains. Voici un fait qui met en relief le désaccord entre ces deux catégories sociales : après la fin des guerres puniques, le gouvernement avait décidé de renvoyer dans leurs foyers les troupes de citoyens romains, tandis qu'il maintenait sous les armes le contingent appartenant aux Etats confédérés. Ce n'est qu'à la suite des plaintes et des protestations des Samnites qu'on mit fin à cette déplorable situation. Cependant, on ne peut s'empêcher de considérer ces phénomènes sociaux comme des précurseurs de la décadence romaine et de la guerre civile qui éclata quelque temps après.

V

ÉVOLUTION DE LA VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE CHEZ LES ROMAINS APRÈS LA CONQUÊTE DE LA GRÈCE

Nous avons vu dans les pages précédentes que les Romains, depuis leur entrée en scène dans l'histoire jusqu'à leur conquête de la Grèce, n'ont eu d'autre idéal que l'extension de leur domination en Europe, en Afrique et en Asie, ni d'autre but que de s'enrichir aux dépens du travail des habitants du pays conquis, faisant bénéficier du produit de leurs conquêtes, tant leurs légions combattantes que les classes ouvrières, non pas par l'augmentation des sources de travail et de commerce, mais bien en distribuant parmi elles

une partie de l'or volé et des lourds tributs imposés aux pays conquis. Toutefois, en dépit de leur sens pratique les Romains, après avoir conquis la Grèce, ne purent s'empêcher d'éprouver un sentiment de surprise à la vue des nombreux monuments, statues et tableaux entassés dans les villes grecques.

Bien que, par suite de leur éducation militaire et de leur esprit positif et utilitaire, ils fussent dépourvus de sens artistique et d'idéal de beauté, les Romains au contact de ce nouveau milieu, pépinière de grands poètes, de célèbres artistes et d'illustres penseurs, ne tardèrent pas à prendre goût aux belles lettres et à la vie de l'esprit. Les Scipions s'entourèrent de Grecs instruits. Paul-Emile fit élever ses enfants par des précepteurs grecs. Les patriciens romains voulant paraître connaisseurs en peinture et en sculpture firent venir par milliers des statues, des bronzes fameux de Corinthe pour orner leurs maisons. Verrès, proconsul romain, possédait toute une galerie d'objets d'art pillés en Sicile.

C'est ainsi que, peu à peu, les Romains prirent un vernis d'art et de littérature dont ils couvrirent leurs productions, bien qu'ils comprissent mal qu'on cherchât à diviniser la beauté pour le seul amour de l'art et de la nature, car ils ne la considéraient que comme un objet de luxe. Ce changement est vraiment frappant si l'on considère qu'au temps où Polybe vivait à Rome (150 avant Jésus-Christ), les vieux Romains faisaient

tout au plus apprendre à lire à leurs enfants, tandis que les Romains nouveaux donnèrent à leurs fils des pédagogues grecs.

D'autre part, les Grecs ouvrirent à Rome des écoles de poésie, de rhétorique et de musique. En même temps, beaucoup de jeunes Romains se rendirent en Grèce, pour faire connaissance avec les chefs-d'œuvre grecs. En effet, c'est en Grèce que les Romains ont pris leurs modèles de tragédie, de comédie, d'épopée, d'odes, de poésies didactiques, de poésies pastorales et d'histoire. Quelques-uns se sont bornés à traduire librement des travaux grecs et d'autres sont parvenus, après les avoir imités, à acquérir une véritable originalité. Ce fut surtout sous le règne d'Auguste, qui n'a pas duré moins de cinquante ans, que la littérature latine atteignit son apogée. A cette époque brillèrent Virgile, Horace, Ovide, Vitulle, Properce et Tite-Live, parmi lesquels Virgile, Horace et Ovide jouirent seuls de la protection personnelle de l'Empereur et de son ami Mécène. Cependant, déjà dans le siècle précédent, le 1er avant Jésus-Christ, apparurent le poète le plus original, Lucrèce, puis le prosateur le plus élégant, César, et enfin l'orateur le plus éloquent, Cicéron. Dans le même siècle et le suivant, brillèrent avec éclat un grand nombre d'écrivains et de penseurs, d'abord le célèbre philosophe Senèque, l'historien perspicace et véridique Tacite et le poète satirique du plus grand mérite Juvénal. Toutefois, il faut reconnaître que

l'éloquence si célèbre des Romains fut le privilège de la République. Ce sont les tribunaux et les assemblées politiques qui fournirent l'occasion de plaidoyers éloquents, au moyen desquels se sont rendus célèbres Cicéron, Caton et les Gracques, tandis que la chute de la République, ayant fait disparaître les assemblées et les grands procès politiques, l'éloquence s'éteignit faute d'aliment.

Toutefois à mesure que Rome étendait ses conquêtes et dominait en Orient et en Occident, elle propageait sa langue et établissait ses lois dans tous les pays d'Occident. Les peuples d'Italie, de France, d'Espagne, d'Afrique et ceux des bords du Danube adoptèrent la langue latine, celle de leurs maîtres. Ce n'est que l'Orient qui continua à parler grec jusqu'au moment de son invasion par les Arabes, tandis que le latin s'affermissait de plus en plus dans les pays d'Occident, au point qu'encore aujourd'hui la langue latine prédomine dans presque la moitié de l'Europe, modifiée à la suite des vicissitudes de l'histoire et du contact qu'elle subit après l'invasion des Barbares avec les langues d'autres peuples. Elle a donné naissance à cinq langues néo-latines qui se sont développées indépendamment l'une de l'autre, mais qui conservent toutes les racines latines, ce sont : le français, l'italien, le roumain, l'espagnol et le portugais.

Ce n'est pas seulement la langue latine, mais aussi la littérature latine qui domina pendant plusieurs

siècles en Europe ; même après l'arrivée des Barbares, à la suite des progrès du christianisme en Europe, l'Eglise romaine aspirant à occuper la place de l'impérialisme romain crut nécessaire pour maintenir son influence dans tous les pays chrétiens d'imposer la langue latine comme langue officielle surtout aux prêtres ; c'est ainsi que les évêques et les moines ont continué à écrire en latin, même chez les peuples anglais et allemands ; dans les couvents et les écoles, on ne copiait et on ne lisait que des livres latins, et les livres de piété étaient écrits en latin. Pendant tout le Moyen Age, on a rédigé en latin les actes, les lois et même les livres de science. Même après la Renaissance, jusqu'au XIX^e^ siècle, tous les gouvernements européens ont pris à tâche de faire revivre la littérature gréco-latine, et toutes les littératures du XIX^e^ siècle, tant dans les pays latins que dans les pays anglais, germains et slaves, ont pris pour modèle les idées et les procédés littéraires des Romains, surtout en ce qui touche la poésie et la rhétorique.

Quant à la *sculpture* et à la *peinture*, presque toutes les statues et les bas-reliefs romains du temps de l'Empire n'étaient que des imitations d'œuvres grecques, mais qui n'ont jamais égalé leurs modèles en finesse ni en élégance. Ce qui abondait le plus à Rome c'étaient les bas-reliefs et les bustes. Les premiers, qui ornaient les monuments, les tombeaux et les cercueils de pierre, représentaient fidèlement des scènes pu-

bliques, telles que processions, sacrifices, combats et cérémonies funèbres. Les bas-reliefs des colonnes de Trajan et de Marc-Aurèle qui représentent les soldats combattant les Barbares, assiégeant leurs forteresses et emmenant les captifs, en sont des exemples. Quant *aux bustes*, ils se trouvent répandus à profusion dans tout l'Empire, surtout ceux des empereurs, au point qu'aujourd'hui tous les musées d'Europe ont une collection de bustes impériaux.

Comme *peinture romaine* on ne connait que les fresques peintes des maisons riches de Pompéï et de la maison de Livie à Rome.

En ce qui concerne *l'architecture*, bien que les Romains n'aient fait qu'imiter les Grecs en leur prenant les colonnes, elle présente de l'originalité par la *voûte* qu'ils y ont introduite, c'est-à-dire l'art de disposer en arc de cercle des pierres taillées se maintenant les unes les autres. C'est ainsi que les monuments romains, dont il existait un grand nombre, se distinguaient tous par l'arc de cercle. Il y en avait, tels l'Amphithéâtre et le Cirque, qui étaient formés de plusieurs étages d'arcades superposées autour de l'arène. Chaque étage d'arcades supportait ensuite plusieurs rangées de gradins. En dehors de l'Amphithéâtre, citons le *Temple*, la *Basilique*, l'*Arc-de-triomphe*, le *Caveau*, les *Thermes*, le *Pont* et l'*Aqueduc*.

Le Temple se distinguait par le dôme dont il était recouvert ; la Basilique était un long bâtiment plat,

couvert d'un toit et entouré de portiques ; elle était à la fois un tribunal et une Bourse, car là, siégeait le juge entouré de ses assesseurs, en même temps que les commerçants qui se réunissaient pour fixer le prix des marchandises ; elle servit plus tard de lieu de réunion aux assemblées des chrétiens. Depuis lors, les églises chrétiennes gardent encore le nom et la forme des basiliques. Le caveau sépulcral était un édifice voûté garni de plusieurs rangées de niches ; dans chacune on déposait les cendres d'un mort. On l'appelait *colombarium*, à cause de sa forme.

Le *pont* et *l'Aqueduc* se distinguaient par une longue rangée d'arches jetées sur une rivière ou sur une vallée. Il en existe encore des exemples en Espagne et en France, tels que le pont d'Alcantara, à la frontière portugaise, l'aqueduc de Ségovie, et le pont du Gard.

Quant aux *Thermes*, ils étaient composés de salles de bains garnies de bassins chauffés par des poêles placés dans un souterrain. Il y avait des salles froides, tempérées et chaudes, des salles où l'on se frottait avec de l'huile et des salles d'exercices, ensuite des parloirs et des jardins, le tout entouré d'une énorme enceinte. C'était le rendez-vous des oisifs aimant la vie sybaritique.

Outre les différents genres d'architecture consacrés à des monuments publics, il y a lieu de mentionner le contraste frappant existant entre les maisons des Romains aisés et nos maisons modernes dont le confort

et le luxe intérieurs sont en harmonie avec l'apparence extérieure de la façade, tandis que la façade des maisons romaines était dépourvue de tout ornement ; quant à l'intérieur, les chambres étaient petites, obscures et à peine meublées ; elles ne prenaient jour que sur la grande salle d'honneur appelée *atrium* qui se trouvait au centre et qui n'était éclairée que par une ouverture dans le toit. C'est là où étaient placées les statues des ancêtres et où l'on recevait les visiteurs. Derrière, se trouvait le *péristyle*, jardin entouré de colonnades, sur lesquelles donnait la salle à manger richement ornée et garnie de lits, car chez les Romains riches, comme chez les Grecs d'Asie, les convives prenaient place sur des lits pour manger. Le pavé était souvent fait de mosaïque.

En dépit de tous les efforts, l'architecture romaine n'a pas réussi à se mettre au niveau de celle de la Grèce ; elle s'en distingue par l'absence de la grâce et de la finesse qui caractérisent les monuments grecs. D'autre part, les architectes romains ne disposant pas de marbre en quantité suffisante, employaient des pierres du pays, qu'ils reliaient entre elles par un mortier indestructible et réfractaire à l'humidité. C'est ainsi qu'on s'explique que les monuments romains aient résisté jusqu'à notre époque à l'action destructrice du temps.

Quant à l'architecture urbaine, elle reste également très arriérée, tant au point de vue de l'esthétique qu'au

point de vue de l'hygiène. La ville de Rome, aux temps des Empereurs, était encore dépourvue de toute espèce d'hygiène. Selon M. Seignobos (1) elle abritait alors deux millions d'habitants, ses quartiers populaires étaient un dédale de ruelles tortueuses, montueuses et à peine pavées et dont la population s'entassait dans des maisons de cinq à six étages. Juvénal, qui les a habitées, en trace un tableau peu séduisant. Par contre, au milieu de ces taudis, s'élevaient par centaines les monuments. L'empereur Auguste se vantait d'avoir restauré plus de 80 temples. « J'ai trouvé une ville de briques, disait-il ; je laisse une ville de marbre. » Ses successeurs travaillèrent à embellir Rome. C'est surtout autour du Forum qu'on accumula les monuments. Le Capitole, avec son temple de Jupiter, devint presque semblable à l'Acropole d'Athènes. Dans le même quartier, on créa plusieurs places monumentales, le *forum de César*, le *forum d'Auguste*, le *forum de Nerva* et le *forum de Trajan*, le plus brillant de tous. Des villas entourées d'un parc s'étalaient au milieu de la ville ; la plus célèbre était la *maison dorée*, construite pour Néron.

1. Seignobos, *Histoire de la civilisation*, t. I, p. 323.

VI

LES ROMAINS, APRÈS AVOIR FRANCHI LA PÉRIODE DE LA BARBARIE, SONT DEVENUS LES FONDATEURS DU DROIT CIVIL ET DU DROIT DES GENS.

Il faut reconnaître comme un fait historique que les Romains, bien qu'ils soient restés arriérés en culture intellectuelle jusqu'au moment de la conquête de la Grèce dont ils sont devenus ensuite les disciples et les imitateurs, occupent le premier rang dans l'histoire quant à la création du droit, tant civil que politique. Il est vrai que Rome a traversé depuis l'origine de sa fondation nationale jusqu'au moment de sa décadence toutes les phases de la période de barbarie. Ayant pris pour base le principe « la force crée le droit », elle commence par envahir brutalement les tribus voisines, paisibles, volant leurs femmes et s'emparant de leurs biens. Mais au fur et à mesure qu'elle étendait sa domination sur tous les peuples des différentes régions de l'Italie elle se vit obligée de leur reconnaître des droits civils, politiques et économiques.

Cependant, ce n'est que sous la République, en 450 avant Jésus-Christ, qu'elle nomma les décemvirs, leur confiant la confection d'un code appelé « la Loi des Douze Tables », qui fut écrit sur pierre et rédigé en

sentences brèves, rudes et tranchantes que Cicéron qualifia plus tard *d'iniques*. En effet, ce code contient un grand nombre de lois portant le cachet de l'époque de la barbarie. C'est ainsi qu'il conserve au père de famille le pouvoir absolu sur sa femme, ses enfants et ses esclaves, tant sur leurs personnes que sur leurs biens. De plus, il punissait de peines très cruelles les attentats contre la propriété, tandis qu'il se montrait très indulgent pour les attentats sur les personnes ; considérant le vol comme une impiété, il permettait de tuer les voleurs pris en flagrant délit et condamnait celui qui incendiait un champ de blé à être attaché avec une corde, bâtonné et brûlé vif. De même, il autorisait le créancier à vendre comme esclave le débiteur insolvable, tandis que celui qui avait causé une blessure ou cassé une jambe était condamné à payer seulement une somme plus ou moins grande au blessé. D'autre part, en cas de désaccord entre l'offenseur et l'offensé, celui-ci restait soumis à la loi du talion basée sur le droit de vengeance.

Cependant, les Douze Tables contenaient de nombreuses dispositions favorables à la classe plébéienne, telles que la protection du faible contre le puissant, le droit d'appel au peuple contre les sentences des magistrats, le droit exclusif réservé au peuple de prononcer dans les comices centuriales la peine capitale. La législation ne faisait pas de distinction entre les classes, ne distinguait pas entre les patriciens, les plébéiens, les

sénateurs, les pontifes et les prolétaires ; en un mot, sous la République, il existait déjà l'égalité civile, bien que les droits politiques fussent encore conservés aux patriciens. C'est aussi sous la République que furent votées de nombreuses lois appelées plébiscites, tantôt sur la proposition des tribuns, tantôt sur celle des consuls ou des questeurs, lois qui étaient confirmées ensuite par les *Sénatus-consultes*.

En outre, il y avait les arrêts dictés par les magistrats, qui avaient force de loi. Il est tout naturel que les lois se multipliassent à mesure que le droit de citoyen romain s'étendait aux diverses provinces de l'Italie. Les Romains furent les premiers qui établirent deux droits différents, *le droit civil et le droit des gens*. Les règles appliquées aux citoyens par les préteurs de la ville formaient le *droit civil*, c'est-à-dire le droit de cité. Les règles édictées par les préteurs concernant les étrangers formaient le *droit des gens*, c'est-à-dire des peuples qui étaient étrangers à Rome, et tandis que le droit civil issu des coutumes superstitieuses et étroites des anciens Romains gardait de cette origine grossière des formules gênantes et des règles barbares, le droit des gens qui était basé sur les habitudes des commerçants et des hommes de différents pays établis à Rome, habitudes dégagées de tout préjugé national et sanctionnées de plus par l'expérience de plusieurs siècles, était plus sensé et plus humain. Cependant, avec le temps, les préteurs firent de grands efforts pour corriger l'an-

cienne loi et juger en équité, le droit des gens modifiant ainsi peu à peu le droit civil.

Ce ne fut que sous l'Empire que se forma le nouveau droit romain. Avec Auguste, d'abord, la volonté de l'Empereur faisait loi. Puis, les jurisconsultes aidèrent les Empereurs à poser des règles nouvelles de droit et à rectifier les anciennes. Les jurisconsultes célèbres Papinien, Ulpien, Modestin et Paul, qui vécurent aux IIe et IIIe siècles, inspirés des idées des philosophes grecs, fixèrent définitivement le droit romain. C'est ce droit nouveau qu'on a appelé plus tard la raison écrite qui a fait disparaître l'étroite et grossière loi des Douze Tables.

Cependant, le droit romain tel que nous le connaissons aujourd'hui ne se créa que grâce à l'initiative de l'empereur Justinien qui promulgua un édit chargeant une commission des plus célèbres jurisconsultes de former une collection des lois votées par le peuple romain dans les comices, les plébiscites, et les sénatus-consultes sous la République, les arrêts des magistrats, les opinions et les sentences des hauts tribunaux, collection dont l'ensemble s'est élevé jusqu'à trois millions, formant deux mille volumes. Une œuvre aussi considérable que celle de la compilation et du classement de la jurisprudence de l'époque et des siècles précédents exigea plusieurs années de labeur assidu. Elle était divisée en quatre parties ; les *Digestes ou Pandectes*, les *Institutes* (recueils des principes élémentaires du droit), *le Code* et les *Nouvelles*.

Ce corps de droit civil resta en vogue dans tout l'Orient jusqu'au IXe siècle. L'empereur Basilius, le Macédonien, en fit faire alors un extrait et en forma un Code qui fut publié au commencement du Xe siècle sous le nom de *Basiliques*, lequel fut accepté dans tout l'ancien empire romain, tant en Orient qu'en Occident. Il fut même respecté ensuite par les Barbares du nord : les Goths, les Francs et les Saxons. Ce n'est que Charlemagne qui, comprenant la nécessité d'octroyer des lois aux pays conquis, nomma une commission chargée de donner une expression écrite et séparée aux lois de tous les peuples soumis à sa domination. Depuis lors le droit romain a régi pendant longtemps toute l'Europe et aujourd'hui encore il est enseigné dans toutes les Universités d'Europe, ayant été l'objet au cours des siècles, d'innombrables commentaires de la part des jurisconsultes les plus distingués des différentes époques.

VII

SURVIVANCE DE LA MORALE BARBARE CHEZ LES GRECS ET LES ROMAINS MALGRÉ L'ÉTAT AVANCÉ DE LEUR CULTURE INTELLECTUELLE

Il est incontestable que les Grecs et les Romains ont donné un grand essor au développement progressif de la raison et du sentiment humain. Les Grecs, comme

dit Littré, ont éclairé le « monde de l'éternelle lumière de la philosophie et de la science, en même temps qu'ils ont tracé des types immortels de la beauté. Ils ont su donner à leur œuvre les formes multiples et les diverses manières d'exprimer la pensée et le sentiment humain ».

De leur côté les Romains, après s'être assimilé la civilisation grecque, l'ont répandue parmi les peuples de différentes races de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, soumis à leur domination. De plus, ils ont été les fondateurs du droit civil et du droit des gens. L'autonomie municipale est une de leurs créations.

Cependant il faut reconnaître qu'au point de vue du respect de la personnalité humaine, de la reconnaissance de l'égalité des hommes devant la loi, de la compassion pour les races opprimées et persécutées, en un mot au point de vue du sentiment de solidarité humaine on était aussi arriéré en Grèce et à Rome que chez les peuples barbares, de la même époque. Il suffit de jeter un regard sur la situation de la femme et la conception du mariage dans le monde gréco-romain pour comprendre l'infériorité de son niveau moral dans l'échelle de l'évolution humaine. Aussi bien à Sparte qu'à Rome, le *mariage par capture* subsista longtemps dans les mœurs, celui-ci consistant à enlever la fiancée au-dessus du seuil de la maison conjugale ou à acheter la fille à ses parents (1). Quant à la femme

1. Plutarque, *Lycurgue*, t. XXVIII.

mariée, elle vivait dans une demi-réclusion. Jamais l'épouse grecque ne sortait seule, jamais elle ne s'asseyait à la table de son mari quand il y avait des hôtes masculins. Dans l'opinion gréco-romaine, la femme était une créature inférieure. « La femme, dit Aristote, n'a guère plus que l'esclave la faculté de délibérer (1). » Pour Rome, on connaît l'épitaphe de la matrone romaine : *Domum mansit lanam fœcit.*

En Grèce et à Rome le père eut d'abord sur ses enfants le droit de vie et de mort, de même que sur ses esclaves. Cette loi qui mettait la femme et l'enfant au même niveau que l'esclave ne fut abrogée que sous le règne d'Alexandre Sévère au IIe siècle lorsque la femme fut émancipée de la servitude du mari. Pour rendre leurs filles plus indépendantes, les parents leur donnèrent une dot. Ainsi la vieille discipline de la famille tomba ; les dames nobles cessèrent de travailler et de se tenir dans leurs maisons ; elles sortirent et fréquentèrent les théâtres, les cirques, les bains et les lieux de réunion ; étant désœuvrées et très ignorantes elles ne tardèrent pas à se corrompre. Si l'on envisage le divorce, autrefois, le mari seul avait le droit de répudier sa femme, mais d'après la nouvelle loi, la femme acquit le droit de quitter son mari, et tous deux, après le divorce, pouvaient se remarier aussitôt. C'est ainsi que Sylla eut cinq femmes, César quatre,

1. Aristote, *Politique*, liv. I, chap. V, p. 6.

Pompée cinq, Antoine quatre. La fille de Cicéron eut trois maris ; Auguste, voulant épouser Livie, força son mari à la répudier.

En ce qui concerne l'infanticide et l'avortement, en Grèce, l'infanticide était si commun que Polybe lui attribuait la dépopulation des villes et des campagnes. Il est bien connu qu'à Sparte le nouveau-né était apporté par son père aux anciens qui, s'il était bien conformé, lui reconnaissaient le droit de vivre et lui assignaient un lot de terre; dans le cas contraire, on le jetait dans une fondrière appelée les *Apothètes*.

Aristote veut que l'on n'élève pas les enfants difformes, que l'on réglemente la natalité, que l'on fasse au besoin avorter les femmes, « avant que leur fruit ait donné signe de vie ».

A Rome, des enfants étaient couramment exposés au pied d'une colonne, près du Vélabrum. Là des trafiquants les recueillaient pour en faire des esclaves ou des prostituées.

Sous Constantin, diverses lois protectrices furent promulguées. En 322, une loi décide que les enfants de parents trop pauvres pour les élever, seront nourris et habillés aux frais de l'Etat ; en 330 une autre loi rend propriétaire de l'enfant celui qui l'aura sauvé ; en 329, une loi autorise le père à reprendre l'enfant, non exposé, mais vendu, moyennant remboursement, mais une autre loi païenne permet au père de reprendre quand même l'enfant moyennant seulement indemnité.

Une autre loi de Constantin assimila au parricide l'infanticide. D'un autre côté, l'avortement était non seulement toléré par la loi, mais même encouragé par les cercles élevés de la société gréco-romaine. Aristote conseillait sans hésiter l'avortement comme une mesure légale en cas de surcroît de population. A Rome c'était une pratique courante, au point d'être exploitée par quelques professionnels. Ce n'est qu'au temps d'Ovide que se manifesta un blâme contre ces procédés inhumains. Cet auteur dit que toute femme qui meurt à la suite d'un avortement a bien mérité son sort.

Le phénomène social qui révèle le plus clairement la lenteur du développement du sens moral dans l'humanité, c'est la survivance de l'esclavage parmi les nations civilisées de l'Europe. Et pourtant, on doit considérer l'esclavage comme un grand progrès sur le cannibalisme qu'il remplaça, ce dernier ayant été la complète assimilation de l'homme vaincu au gibier que l'on traque dans les forêts, que l'on dépèce et que l'on dévore.

En effet, après la première phase de cette période, le vainqueur considérait toujours le vaincu comme sa propriété, mais le conservait, soit pour l'utiliser dans ses travaux comme un animal domestique ou pour le vendre selon ses convenances. En général, l'esclave était le produit du butin des tribus victorieuses.

En Grèce, la conquête, surtout la conquête dorienne, créa des populations d'esclaves ; tels furent les Ilotes de

Sparte, les Périoeciens de Crète (habitants de la banlieue), les Pénestes thessaliens. Bien qu'à Athènes les esclaves fussent traités plus humainement, même avec une bonté relative, légalement l'esclave était une *propriété vivante*, suivant le mot de Platon, ou un *outil vivant*, selon Aristote. Ce fut notamment à Sparte que l'esclave fut considéré comme du bétail. Les Spartiates décimaient les Ilotes par simple mesure de précaution ; leurs jeunes gens s'exerçaient sur eux à l'homicide guerrier. Aristote dans sa *Politique* (1), admet comme principe « que les êtres aussi différents entre eux que l'âme l'est du corps, l'homme de l'animal, sont esclaves par nature, et il est bien pour eux qu'ils soient esclaves.

Pour Rome, étant donnée la multiplication de ses conquêtes, l'esclavage constitua une source de richesse. Au début, le nombre d'esclaves fut assez restreint chez les Romains. Les propriétaires avaient généralement un ou deux esclaves pour les aider dans les travaux agricoles. Au fur et à mesure qu'augmentaient les conquêtes et la piraterie, un flot d'esclaves se déversa sur l'Italie. L'île de Délos fut un grand centre de commerce d'esclaves qui se chiffraient par milliers (2). Sur le continent, les prisonniers de guerre étaient envoyés comme des bêtes de somme au marché. Plutarque raconte que Caton le Censeur, considéré

1. *Politique*, livre 1er, chap. II, p. 8.
2. Cubain, *Lois civiles*, etc., p. 125.

comme l'homme le plus vertueux de l'ancienne Rome, se fit gloire de vendre ses vieux serviteurs. Auguste fit crucifier un esclave qui avait tué sa caille favorite. Senèque, dans son livre *de Ira* parle de maîtres estropiant leurs esclaves, leur crevant les yeux. Sous Auguste, on avait décidé que tous les esclaves vivant sous le toit d'un maître assassiné par l'un deux, seraient mis à mort. Tacite, dans ses *Annales*, raconte l'émotion populaire que produisit sous Néron l'application de cette loi sauvage à quatre cents esclaves dont le maître, alors préfet de Rome, avait été tué par l'un deux.

Il y a lieu de constater qu'outre le grand nombre d'esclaves provenant des prisonniers de guerre et des actes de piraterie il y avait encore l'esclave de fait ou celui qui était vendu par son père comme tel, puis l'esclave pénal, c'est-à-dire l'homme libre qui, après l'âge de vingt-cinq ans, s'était laissé vendre en fraude (*Institutes*, I, liv. III), avec la différence que les hommes libres vendus comme esclaves n'étaient pas soumis à des traitements outrageants.

Toutefois, il faut reconnaître que les mœurs se réformaient plus vite à Rome que la législation, et c'était la conscience publique, choquée de cette iniquité, qui s'efforçait de mettre graduellement fin à ces attentats contre la personnalité humaine.

C'est ainsi que Constantin défendait la dispersion de la famille de l'esclave et Antonin ordonnait que les maîtres coupables de graves sévices sur leurs esclaves,

fussent obligés de les vendre. Grâce à l'adoucissement graduel des mœurs, l'affranchissement devint très commun au point que les pouvoirs publics finirent par le limiter, jusqu'au 30 °/₀ (1). En voici la raison : à Rome, les travaux industriels et agricoles étaient la besogne des esclaves qui n'étaient pas rémunérés. Par conséquent avec l'affranchissement des esclaves, le travail ne se faisait qu'à force d'argent, ce qui avait contribué à enchérir la vie publique.

Un autre phénomène social qui confirme l'étrange conception de la moralité sexuelle gréco-romaine et du peu de respect de la vie de famille, c'est la grande faveur dont jouissait la prostitution dans la société antique. En Grèce, la prostitution dans les temples se pratiquait à Chypre, à Corinthe, à Milet, à Tenedos, à Lesbos, à Abidos (2). A Sparte, les jeunes filles dansaient et chantaient nues en présence des jeunes garçons (3). D'une façon générale, en Grèce, les courtisanes n'étaient nullement méprisées. La débauche romaine, surtout sous l'Empire, est restée célèbre : elle grandit avec l'opulence et l'oisiveté. Ce n'est que sous Tibère que fut décrétée une loi ayant pour but de réfréner la lascivité.

Il n'y a pas de doute que dans toutes les phases de l'époque gréco-romaine, il se trouvait des hommes supé-

1. Cubain, *Lois civiles*, p. 148.
2. Lecky, *History of European morals*, etc., t. II, p. 291.
3. Plutarque, *Lycurgue*, XXV-XXVI.

rieurs qui avaient une conception élevée de la moralité. C'est ainsi qu'à Athènes le travail fut imposé et la propriété individuelle fut limitée par la loi. Solon avait noté d'infamie quiconque avait été trois fois convaincu d'oisiveté. Solon défendit de prêter à usure. Epaminondas rachetait des captifs et dotait des filles pauvres. Cimon distribuait des aliments et des vêtements aux nécessiteux. A Rome même, il y avait une époque où l'on distribuait des vivres, du blé, et des médicaments aux pauvres. Déjà Hésiode avait rédigé tout un code de la morale grecque primitive et les tragédies d'Euripide sont pleines de sentences morales.

Les philosophes ne le cédaient en rien aux poètes. Socrate se proclame citoyen du monde. Platon affirme que dans un Etat bien réglé la société tout entière doit ressentir les plaisirs ou les peines de chacun de ses membres. La politique, dit-il, est la science qui fait régner la justice. Pour Aristote, la société est une alliance offensive et défensive destinée à mettre chaque individu à l'abri de l'injustice.

Tous ces faits prouvent bien que dans tous les temps, chez tous les peuples, il y eut des hommes supérieurs, soit des poètes ou des philosophes, qui avaient le sentiment de la solidarité humaine et la conscience de la valeur morale d'une race; mais ce ne sont évidemment que des individus exceptionnels, supérieurs au milieu dans lequel ils vivaient.

En somme, on peut dire que parmi les peuples de

l'antiquité la morale n'avait jamais acquis d'étendue ni de profondeur dans les masses populaires. Seuls les grands penseurs et les grands poètes que ces peuples ont engendrés, par la hauteur de leur conception intellectuelle et par la profondeur de leurs sentiments humains, ont survécu à leur époque et frayé de nouvelles voies pour la civilisation de l'avenir. La Grèce a légué les fruits de la conquête de la raison et du sentiment humain aux générations successives. La culture grecque constitue incontestablement la source de la civilisation européenne actuelle.

VIII

LES TROIS PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ ONT ÉVOLUÉ DIFFÉREMMENT ET ONT DISPARU MAIS LEURS ŒUVRES ONT SURVÉCU

Si nous mettons en parallèle l'évolution des trois peuples dont nous venons de tracer l'histoire, les Grecs les Romains et les Juifs, nous sommes amenés à constater les faits sociologiques suivants :

1° Que chacun a joué un rôle prépondérant et a laissé une trace profonde dans l'histoire de l'humanité : Les Grecs, illuminant le monde par la lumière de leur haute intelligence, par la culture des arts poétiques et plastiques et par la profondeur de leurs vues en philosophie ;

les Juifs, inaugurant parmi les nations le monothéisme et leur transmettant un livre sacré, la Bible, source de révélations, établissant un lien intime entre Dieu et l'homme, qui a survécu une trentaine de siècles et qui est encore répandu dans le monde entier servant de lecture et d'étude à des millions d'hommes, et considéré comme le fondement des principes moraux et religieux qui gouvernent les peuples civilisés.

Si maintenant nous jetons un regard sur le rôle qu'ont joué les Romains dans l'histoire du monde, nous ne pouvons qu'admirer leur force expansive et leur faculté de conquérir des continents entiers et d'assujettir les habitants par la force brutale. Mais nous n'y découvrons nulle action ni pensée qui agrandisse la personnalité humaine. Cependant, les Romains, après avoir pris comme base de leur activité le droit de conquête et considéré la force comme mère du droit, ont fini par fonder le droit civil et le droit des gens qu'ils ont légués ensuite aux générations suivantes.

De plus, pour étendre et consolider leurs conquêtes, les Romains se sont vus obligés de construire des routes militaires et des ponts nombreux pour faciliter leurs communications avec la métropole, ainsi que des aqueducs pour alimenter leurs légions de bonne eau potable ; ils ont dû également prendre des mesures d'hygiène pour cantonner leurs troupes et les préserver des maladies contagieuses. Finalement, les Romains ont eu le mérite de se rendre compte après leur conquête de la

Grèce, de la haute valeur de la civilisation de ce pays, de s'assimiler la culture grecque et de s'en servir comme modèle pour améliorer la culture de la langue latine qu'ils ont ensuite propagée dans tous les pays sous leur domination, surtout parmi ceux de la région méditerranéenne où elle s'est maintenue jusqu'à nos jours et s'est transformée ensuite en des langues dérivées et autonomes dans les pays méditerranéens conformément au mélange des races et des langues d'origines diverses de leurs habitants.

2° Les Romains ont été également les fondateurs du régime municipal en Europe, c'est-à-dire du droit pour les villes de s'administrer d'après leurs propres lois et coutumes. Il est vrai qu'en Italie, de même qu'en Grèce, longtemps avant la conquête romaine, on n'avait pas connu d'autre régime que celui des villes appelées cités ; car la campagne n'était alors habitée que par des travailleurs ou des esclaves chargés du labourage de la terre. Mais le régime municipal accordé par Rome aux villes d'Italie a été de jouir, en plus de leur autonomie municipale, des droits de la bourgeoisie romaine, c'est-à-dire de rendre la justice aux citoyens en matière civile par l'organe des magistrats municipaux et des tribunaux de première instance. Les villes appelées *cités* ont été calquées sous l'empire sur les cités romaines. Elles étaient gouvernées par une assemblée populaire élue annuellement et par un *sénat* ou *curie* choisi par les grands propriétaires et les gens riches appartenant à

d'anciennes familles (patriciens). La ville qui formait le centre de la cité était une miniature de Rome avec ses temples, ses arcs de triomphe, ses bains, ses fontaines publiques, ses théâtres et arènes pour les combats qui étaient construits et entretenus par la ville aux frais des habitants riches. La vie municipale s'était étendue ensuite à tous les pays d'Europe sous la domination romaine. Entre les Pyrénées et le Rhin, on ne comptait pas moins de 110 cités (1).

3° Que ces trois peuples, après avoir joué un grand rôle dans l'histoire de la civilisation ont fini par succomber l'un après l'autre, bien que chacun d'eux ait disparu de la scène du monde d'une manière différente. La Grèce et la Palestine sont devenues provinces romaines et Rome, après avoir fondé un empire mondial, est devenue la proie des barbares du Nord, ayant été morcelée en un grand nombre de petits Etats indépendants. Le sol de l'Italie est devenu la pomme de discorde parmi les successeurs de Charlemagne pendant plusieurs siècles.

4° Qu'il y a une différence entre la manière dont périt la Grèce et celle dont succombèrent les Juifs de Palestine dans leur lutte contre les aigles romaines. Les Grecs, après avoir été vaincus dans les batailles de Pydna et de Corinthe, se sont résignés à courber la tête sous le joug romain; sans espoir d'un avenir meilleur, ils sont restés

1. Ch. Seignobos, *Histoire de la Civilisation*. Paris, 1885, p. 510.

soumis au vainqueur, ayant conscience d'avoir perdu pour toujours leur indépendance nationale. Au contraire, les Juifs de Palestine, après la prise de Jérusalem par Titus Vespasien, n'ont pas voulu se résigner à la perte de leur unité nationale et ont nourri l'espoir secret de se soulever à la première occasion contre leurs oppresseurs.

En effet, au moment de la guerre des Romains contre les Parthes, les Juifs de Palestine entrèrent en guerre contre les légions romaines, luttant pendant trois ans contre la première puissance du monde qui se vit obligée de mettre en mouvement contre eux ses meilleures troupes et ses généraux les plus expérimentés. Plusieurs centaines de mille hommes furent sacrifiés en même temps que Jérusalem subissait un siège terrible, soutenue qu'elle était par l'amour de la liberté et par le sentiment de l'indépendance nationale.

Quelle est la raison qui a poussé les Juifs de Palestine à une lutte aussi violente et aussi désespérée et a rendu les Grecs indifférents à leur malheur ? La voici : les Grecs, après une longue série d'années de guerres civiles, avaient perdu graduellement l'instinct de conservation nationale, et imbus depuis plusieurs siècles du même polythéisme que les Romains, il ne leur restait aucun idéal de progrès à réaliser. Par suite, rien ne nourrissait leur haine contre leurs vainqueurs, lesquels, bien que souvent cruels avec les peuples qui résistient à leur esprit de domination, se sont conduits avec

une certaine générosité envers leurs alliés et les peuples qui reconnurent leur hégémonie. *Parcere subjectis et rebellare superbos* (Virgile, *Enéide*).

Toute autre était la situation des Juifs de Palestine vis-à-vis des vainqueurs. Bien que les classes supérieures fussent conscientes et même admiratrices de la supériorité de la culture grecque, la grande masse du penple, suggestionnée par les prophètes qui la dressaient contre les riches oppresseurs nationaux, et contre l'idolâtrie gréco-romaine, s'était inspirée d'un idéal religieux, origine et but de son existence nationale, ce qui la rendit fanatique et intransigeante contre les envahisseurs étrangers.

Ce fut précisément l'exaltation de l'idéal religieux qui leur donna la force morale nécessaire pour lutter contre les légions romaines supérieures en nombre et en armement. Chose curieuse! Bien qu'ils aient fini par succomber, les Juifs ont toujours conservé leur idéal, le monothéisme mosaïque, qui s'est transformé à la suite d'un concours de circonstances particulières en une nouvelle doctrine, le christianisme, qui s'organisa lentement et savamment durant plusieurs siècles dans les différentes couches sociales jusqu'au moment où il se crut assez fort pour remplacer l'empire romain désorganisé et pour constituer la base morale et religieuse des différents peuples barbares de l'Orient et de l'Occident. Quoi qu'il en soit, ce fut le monothéisme qui vainquit la puissance mondiale de Rome, ayant rem-

placé la force brutale par une force morale, élément impondérable et vivifiant du progrès de l'humanité.

C'est un des points culminants de l'histoire qui montre que tout idéal constituant un élément de progrès de la raison et du sentiment humain représente une force dynamique indestructible et est suffisant par lui-même pour animer les masses populaires. Il leur inspire une confiance sans bornes dans la victoire contre la force brutale, fût-elle soutenue par les armées les plus nombreuses et les mieux organisées, lorsque cette force n'a d'autre but que la conquête de pays riches et l'oppression de peuples jouissant de la liberté et des bienfaits de la civilisation.

CHAPITRE VII

NAISSANCE ET ÉVOLUTION DU CHRISTIANISME

I

Des travaux innombrables ont été publiés au cours des siècles passés, surtout au XIX^e^ siècle, sur l'origine et l'évolution du christianisme, travaux émanant, les uns de *théologiens* et les autres *d'historiens* ou de *philosophes*, parmi lesquels figurent au premier rang ceux de David Strauss, de Ferdinand Christian Baur, en Allemagne, et d'Ernest Renan, en France. Ces derniers se distinguent par leur esprit critique et d'opposition aux idées courantes, tandis que les premiers étaient animés d'un esprit profondément théologique. Les théologiens aussi bien que les historiens se sont efforcés d'apporter quelque lumière sur un des faits les plus importants mais en même temps les plus obscurs de l'histoire de l'humanité.

En ce qui concerne les théologiens, puisqu'ils admet-

taient l'intervention directe de la main de Dieu dans cette œuvre humaine, il ne leur en coûtait pas beaucoup de trouver la solution définitive de ce problème malgré le manque complet de données historiques. Dieu ayant créé le monde du chaos et ayant formé l'homme à son image, ne pouvait faire autrement, en raison de la dégénérescence des vieux peuples de l'Orient et de l'Occident, que de créer par un acte surnaturel un nouvel état social.

Par contre, les historiens qui ne voient dans la transformation sociale survenue à la suite de l'apparition du christianisme qu'une évolution de la société humaine à travers les temps suivant les lois du progrès de l'humanité, se refusent à admettre une intervention surnaturelle dans la naissance du christianisme. Par conséquent, ils s'efforcèrent de réunir des faits historiques de nature à éclairer cet événement sociologique. Malheureusement, les historiens de l'époque sont muets à cet égard au point qu'il y eut des auteurs qui, faute de documents historiques dignes de foi, inclinaient au doute relativement à l'existence réelle de Jésus-Christ comme fondateur de la religion chrétienne, et voici les faits qu'ils invoquent à l'appui de leur thèse.

1° L'historien juif, Josèph Flavius écrivain très connu, ayant de plus joué comme militaire un grand rôle dans la guerre des Juifs contre la domination romaine et ensuite comme auteur consciencieux de

l'histoire de cette guerre (1) reste complètement muet à l'égard de Jésus comme fondateur du christianisme, dans son remarquable ouvrage sur l'histoire des Juifs depuis la création du monde jusqu'à la destruction de Jérusalem par Titus. Il est vrai que dans une des dernières traductions de son livre il y a un passage qui fait allusion à cet événement, mais il est aujourd'hui unanimement reconnu par les historiens comme interpolé, et cette omission est d'autant plus étonnante qu'il a écrit trente ans après la mort de Jésus-Christ, à l'époque où les apôtres se trouvaient en pleine activité ;

2° Philon, le célèbre philosophe juif, figurant à la tête de l'école d'Alexandrie, qui s'est efforcé de mettre en harmonie les révélations mosaïques avec la philosophie platonicienne, ne fait pas mention dans ses écrits de l'œuvre de Jésus-Christ comme rénovateur de la pensée religieuse parmi ses coreligionnaires de Jérusalem. On ne saurait douter que Philon eût eu connaissance d'un événement aussi important que celui du mouvement révolutionnaire contre la théocratie hiérosolymite par un de ses contemporains, car Philon naquit vingt ans avant et mourut quarante ans après Jésus-Christ ;

3° Le *Talmud*, recueil de traditions rabbiniques qui se publiait alors à Jérusalem et rendait compte de tout

1. Josèph Flavius. *Antiquités judaïques*, XVIII-4.

ce qui a rapport à la loi mosaïque, garde un silence complet au sujet de l'homme qui s'était proposé de réformer cette loi, ce qui est d'autant plus surprenant que plusieurs chefs d'école de Jérusalem qui ont collaboré aux débats talmudiques tels que Hillel et Schamai, Ben Saccai, Rabi Akiba et Gamaliel étaient contemporains de Jésus-Christ et de saint Paul.

4° Aucun des historiens grecs ou latins du 1er siècle de notre ère, bien qu'ils rendissent compte dans leurs écrits de la situation des Juifs à Rome et se plussent à critiquer, en ridiculisant leur mentalité, leur isolement volontaire dans les quartiers particuliers, ainsi que leur organisation religieuse et sociale, ne dit mot de Jésus comme fondateur de la secte chrétienne.

Cependant, il est un fait historique indiscutable qui témoigne en faveur de l'existence de Jésus et de son œuvre en Palestine, c'est la personnalité de saint Paul et sa propagande active en faveur de la croyance dans le messianisme de Jésus-Christ et de sa résurrection après sa mort, exposée par lui dans les Actes et dans ses Epîtres aux Païens. Néanmoins, en suivant les différentes phases de son activité d'apôtre, on est surpris de voir qu'en même temps qu'il se déclare le continuateur de l'œuvre de Jésus-Christ il se met en complète contradiction, comme nous le verrons plus loin, avec l'enseignement des premiers apôtres, vrais disciples de Jésus-Christ.

Quant aux évangélistes, il est vrai qu'ils nous ren-

seignent minutieusement sur la vie de Jésus, sur son origine et sur son œuvre en Palestine ; mais leur description n'émane pas d'un contemporain de Jésus ni d'un témoin oculaire rapportant les faits qui se sont déroulés sous ses yeux ; elle est plutôt l'exposé des légendes populaires nées sous l'influence d'une catastrophe nationale, qui couraient de bouche en bouche et furent transmises ensuite par des personnes crédules et mystiques aux générations suivantes.

En effet, le plus ancien des évangiles, celui de saint Jean, datant de la fin du premier siècle, ne nous donne aucun renseignement historique sur la naissance et la vie de Jésus-Christ. Quant aux trois autres évangiles, ils ont été écrits au IIe siècle, pendant lequel ont circulé plus de cinquante autres évangiles ; tous ont été remplis des miracles faits par Jésus et les apôtres, avec cette particularité que, sous beaucoup de rapports, ils se contredisaient les uns les autres, au point que les Saints Pères se sont vus obligés de les déclarer apocryphes et les Conciles du IVe siècle n'ont admis comme légitimes que les quatre existant aujourd'hui : ceux de saint Jean, de saint Matthieu, de saint Luc, et de saint Marc. Tout esprit impartial comprendra que des faits rapportés par des auteurs inconnus, soixante-dix, quatre-ving-dix, cent-quarante ans après la mort de Jésus dans le but de glorifier sa vie et son œuvre, ayant pour seule et unique base des données traditionnelles, sont dépourvus de toute valeur historique, d'autant

plus que si on lit avec attention les quatre évangiles reconnus par les Conciles comme authentiques, on ne tarde pas à découvrir qu'ils sont parfois en désaccord tant en ce qui concerne la biographie que l'exposé des tendances et des doctrines du Libérateur du genre humain.

C'est ainsi que selon Matthieu et Luc, Jésus n'a jamais prétendu remplacer le mosaïsme par une autre religion. « Ne pensez point, dit-il, que je sois venu détruire la loi ou les prophètes, je ne suis pas venu les détruire mais les accomplir (1). Au reste, le ciel et la terre passeront plutôt qu'un seul petit trait de la loi périsse (2).

De plus, lorsque Jésus invita les apôtres à propager l'évangile, il leur recommanda : « N'allez point vers les Gentils et n'entrez point dans les villes des Samaritains. Mais allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël. Et partout où vous irez prêchez en disant : le royaume des cieux est proche (3). Une femme cananéenne s'adressa à Jésus, le priant de guérir son fils malade, en criant : « Seigneur, aie pitié de moi ». Il lui répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Il n'est pas juste de prendre le pain aux enfants pour le jeter aux chiens. » Il ne consentit à satisfaire son désir que lorsqu'elle lui dit :

1. Matthieu, V, 17.
2. Luc, XVI, 17.
3. Matthieu, X, 5 et 6 ; XV, 25, 26 et 27.

« Il est vrai, Seigneur, mais les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres (1). » Par contre, d'autres évangélistes, tels que saint Marc et saint Luc, présentent Jésus comme émancipé des concepts étroits des Pharisiens qui ne voyaient dans le judaïsme institué par Moïse qu'un culte national réservé à Israël à l'exclusion d'autres peuples, tandis que lui voulait étendre son enseignement à tous les peuples. « Le Sabbat, dit-il, a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le Sabbat ; c'est pourquoi le Fils de l'homme est maître du Sabbat même (2). « L'heure viendra où l'on n'adorera plus le Père sur cette montagne ni à Jérusalem. Alors les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »

Saint Matthieu paraît d'ailleurs être en contradiction avec lui-même, car dans un autre chapitre, il fait dire à Jésus que le règne messianique doit changer radicalement le but et le caractère du judaïsme (3). « Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident et auront place au festin dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob. Mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. » Cela signifie bien que Jésus avait l'intention d'annoncer la bonne

1. Mathieu, X, 5 et 6, XV, 25, 26 et 27.
2. Marc, II, 27 et 28.
3. Saint Matthieu, VIII, 11 et 12 ; XXVIII, 19.

nouvelle aux païens. En effet, selon saint Matthieu (1), Jésus après sa résurrection donna aux apôtres la mission d'enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Comment expliquer ces contradictions entre les évangiles reconnus comme authentiques par les Pères de l'Eglise et par les Conciles ? Ont-ils mal interprété les enseignements traditionnels de leur Maître ou faut-il admettre que celui-ci même n'avait pas au moment d'entrer en scène la notion claire de la mission qu'il s'était donnée, et que ce n'est qu'après que l'idée messianique eût rempli l'atmosphère du milieu dans lequel il vivait, qu'il a évolué, grâce aux circonstances particulièrement favorables, et a été entraîné dans le courant populaire jusqu'au point de s'identifier avec lui ?

Cette hypothèse paraît être fondée, comme nous allons le voir plus loin, non seulement sur le témoignage des évangiles, mais aussi sur les faits qui ont déterminé Saint Paul à faire la propagande parmi les Gentils en faveur du christianisme en opposition à la loi mosaïque prescrivant la circoncision. Il est très probable qu'à ses débuts Jésus avait l'espoir de purifier le judaïsme et d'obtenir ainsi la conversion des païens à la loi mosaïque. Mais au fur et à mesure que sa lutte contre les pharisiens s'accentuait et devenait plus âpre, il finit par se convaincre de la nécessité de

1. Saint Matthieu, VIII, 11 et 12, XXVIII, 19.

rompre avec les défenseurs d'un régime théocratique qui, sous le couvert de fausses pratiques religieuses et de sacrifices aux temples, exploitaient les pauvres et méconnaissaient les principes de justice, de charité et d'amour du prochain. Ce n'est qu'alors que l'horizon de ses idées s'élargit et que ses projets prirent plus d'ampleur et d'élévation.

II

Pour se rendre bien compte de l'évolution du christianisme en Palestine au sein du peuple juif, nous considérons comme nécessaire de faire connaître :

Premièrement, la mentalité de ce peuple lorsqu'il prit contact en Palestine avec la culture gréco-romaine polythéiste tout opposée à la culture théocratique monothéiste ;

Secondement, l'influence de l'enseignement des anciens prophètes sur les aspirations du peuple juif à Jérusalem.

En ce qui concerne le premier point, nous tenons à constater qu'après la victoire d'Alexandre sur Darius à Issus en 332 avant Jésus-Christ, l'influence de l'hellénisme s'étendit dans toute la Syrie, surtout en Palestine qui constituait une étape sur le chemin qui mène de l'Asie en Egypte. L'Etat de Judée, loin d'offrir de la résistance au nouveau maître, reconnut de suite sa

suzeraineté et lui devint tributaire. En échange, le royaume de Judée, avec Jérusalem pour capitale, continua toujours à jouir de la confiance et de la protection d'Alexandre, ce qui avait permis à l'aristocratie hiérosolymite d'exercer l'hégémonie religieuse et morale sur tous les petits Etats voisins. D'autre part, la domination grecque n'a pas été sans exercer une influence directe sur les classes dirigeantes du royaume de Judée, avec lequel les autorités grecques ont eu des rapports fréquents empreints d'une certaine cordialité. En effet, la science et la haute culture grecque avaient charmé les esprits élevés de la Palestine au point qu'il y en eut un grand nombre qui s'assimilèrent les idées et les connaissances scientifiques des Hellènes. C'est ainsi qu'après le partage de l'Egypte et de la Syrie entre les successeurs d'Alexandre, lorsque Ptolémée devint roi d'Egypte et Antigone roi de Syrie, de fortes colonies juives s'établirent sur le littoral méditerranéen et en Egypte, adoptèrent la langue et les mœurs grecques et s'assimilèrent en grande partie la culture grecque.

C'est surtout après que la Palestine fût réunie à l'Egypte que celle-ci, de même que la Syrie et la Phénicie, se remplirent de colonies juives au point que les grandes villes, telles qu'Antioche et Alexandrie, en regorgeaient. C'est précisément parmi les juifs hellénisants, moins intransigeants que leurs coreligionnaires hiérosolymites, que se sont trouvés les premiers adeptes du christianisme.

Au contraire, parmi les juifs de Jérusalem il y eut un parti appelé démocratique, animé d'un esprit anti-hellénique en même temps qu'anti-sacerdotal, qui se refusait à se soumettre à un gouvernement de prêtres en connivence avec les propagateurs de l'hellénisme. Ce parti avait pour chef des tribuns populaires qui renouvelaient les avertissements des anciens prophètes, Amos et Osée, accusant de trahison les riches et les prêtres, lançant contre eux des menaces et des invectives et les rendant responsables de l'invasion du polythéisme hellénique et des mœurs étrangères. Ces tribuns, inspirés par les idées des anciens prophètes, ne cessaient de prédire la ruine de la patrie et grâce à ces exhortations, le parti démocratique, aidé par le fanatisme religieux des masses populaires, devint tous les jours plus agressif contre les classes dirigeantes.

Il convient de constater qu'après que les aigles romaines eurent subjugué la Grèce, se furent emparées de la Syrie et eurent triomphé en Palestine, il y avait trois partis politiques à Jérusalem :

1° *Les saducéens*, qui représentaient la classe intellectuelle et instruite, comprenaient bien que leur intérêt était d'être soumis à Rome ;

2° *Les Pharisiens*, imbus de l'esprit de la loi mosaïque, considéraient que leur premier devoir était de maintenir la loi dans toute son intégrité et de conserver l'esprit national avec toute son intransigeance. C'est ainsi

qu'ils offrirent une grande résistance tant à la domination romaine qu'à la culture grecque ;

3° *Les Esséniens* qui se composaient de gens mystiques et altruistes, ne rêvaient qu'amour de la justice et amour du prochain. Ils vivaient en communauté, se consacraient à l'agriculture et possédaient leurs biens en commun. Ils fondaient leur idéal du bonheur sur la fraternité parmi les hommes et l'égalité des classes sociales.

Outre ces trois classes organisées, il y avait la grande masse populaire sans aucune organisation, sans occupation déterminée et dépourvue de moyens d'existence, à la fois superstitieuse et fanatique, obéissant aux ordres de chefs fanatiques sans scrupules. Ceux-ci, pour satisfaire leur ambition secrète, avaient adopté pour programme la réalisation des vieux rêves messianiques ; en effet, depuis l'époque hérodienne circulait dans les synagogues et écoles hébraïques de la Judée le livre de Daniel prédisant l'avénement du Messie « au milieu des nuées dans les cieux entr'ouverts parmi les foudres », qui détruirait l'Empire des païens, rétablirait le royaume d'Israël et réaliserait les antiques promesses.

Sur ce terrain propice à l'exaltation du sentiment national et religieux, l'esprit de révolte contre la domination romaine grandit tous les jours davantage, ce qui donna lieu, d'abord à une répression féroce des émeutes populaires par les préfets romains, ensuite

à une guerre terrible qui finit par la prise de Jérusalem et la destruction du Temple. En même temps, les juifs de la province de Judée, en proie aux souffrances morales les plus atroces, cherchaient à se consoler par la lecture des livres des anciens prophètes qui annonçaient la destruction des grands empires et la réhabilitation du royaume de Judée sous les rejetons de la maison de David.

A cette époque, selon E. Renan, il se trouvait parmi les Esséniens un certain nombre d'individus exaltés et mystiques qui exerçaient la divination, faisant en même temps le métier de guérisseurs et qui, errant de bourgade en bourgade, jouaient le rôle de prophètes et excitaient l'imagination des groupes populaires ignorants et superstitieux.

III

Si maintenant nous jetons un regard sur le milieu des dominateurs, nous trouvons que le peuple romain, bien qu'il fût plus avancé en culture que ceux qu'il avait soumis à sa domination, n'était pas moins enclin à la superstition. C'est surtout après que les légions eurent vaincu la Grèce et d'autres peuples asiatiques et africains, que les Romains adoptèrent souvent les dieux de leurs voisins et qu'ils les confondirent avec les leurs, au point qu'ils avaient élevé à Rome un temple de

« tous les dieux », le Panthéon, où chaque dieu avait son sanctuaire. La crédulité était arrivée chez eux à un degré tel qu'ils finirent par croire à la divinité des empereurs morts et par admettre le fait que Vespasien, à son passage en Egypte, avait guéri un aveugle et un paralytique. L'histoire raconte que, pendant la guerre contre les Daces, l'armée romaine mourait de soif lorsque tout à coup la pluie se mit à tomber, ce qui fut considéré comme un miracle qu'on attribua à Jupiter prenant en pitié les soldats romains. On voit encore aujourd'hui sur la colonne de Marc-Aurèle des bas-reliefs représentant Jupiter, la foudre en main, envoyant la pluie que les soldats reçoivent dans leurs boucliers. Un autre fait de ce genre est rapporté par l'historien Seignobos, en ces termes : « Quand les apôtres, Paul et Barnabé, arrivèrent dans la ville de Lystre, en Asie Mineure, les habitants prirent l'un pour Jupiter et l'autre pour Mercure ; ils marchèrent à leur rencontre en procession et le prêtre, à leur tête, amenait un taureau pour le sacrifier en leur honneur (1). »

Ce n'étaient pas seulement les classes inférieures ignorantes qui étaient victimes de la superstition, les gens cultivés n'étaient pas moins crédules. Les philosophes stoïciens admettaient les présages. L'empereur Auguste regardait comme un mauvais signe de se tromper de soulier. Suétone, l'historien des XII Césars,

1. *Histoire de la civilisation*, par Ch. Seignobos, t. I, p. 306, 307.

écrivait à Pline le Jeune pour le prier de faire remettre son procès à un autre jour, parce qu'il avait eu un mauvais rêve. Pline même croyait aux revenants. La superstition gagnait de plus en plus de terrain dans toutes les classes sociales romaines à mesure que le mélange de religions différentes s'étendait dans l'empire romain, durant le IIe siècle. Aussi les chrétiens appelèrent-ils ce mélange de religions, la religion des *Gentils*.

Le fait de l'extension de la crédulité et de la superstition à toutes les classes sociales, et celui de la soumission volontaire d'un peuple au despotisme féroce des empereurs romains pouvant condamner, confisquer et mettre à mort sans contrôle, sont des signes indubitables de la déchéance physique et morale du peuple romain ; car s'il y eut quelques empereurs honnêtes et sages, la plupart portaient la marque de la dégénérescence. Les uns se rendirent célèbres par leur cruauté, comme *Tibère*, *Néron* et *Domitien*, les autres, par leur aberration mentale. C'est ainsi que Vitellius brillait par la gloutonnerie, Claude par l'imbécillité et Caligula par des actes de folie.

De plus, la société romaine avait l'esclavage pour base de sa prospérité, car tout travail se faisait par la main des esclaves ; l'agriculture, les travaux domestiques et les ouvrages techniques, de même que les travaux publics étaient de leur ressort. L'homme libre se consacrait soit à la politique soit à l'art de la guerre. Or,

pour maintenir l'esclavage, il était nécessaire de recourir aux marchés d'esclaves afin de pouvoir remplir les vides qu'avaient laissés les morts. Au temps de la République, les légions victorieuses fournirent des esclaves en abondance grâce aux prisonniers de guerre, mais après qu'Auguste eût inauguré l'Empire en fermant le temple de Janus et en assurant à l'Italie une ère de paix et de prospérité, la source de l'esclavage ne tarda pas à se tarir et par la suite les terres restèrent incultes. C'est alors que les Empereurs se virent forcés d'appeler les étrangers, *les barbares*, pour cultiver la terre, de même que pour remplir les vides qui se produisaient dans les rangs de leurs légions. Ce fut le premier acte de l'invasion des Barbares.

IV

La décadence physique de Rome fut bientôt suivie de la décadence morale des hommes chargés des destinées de la nation et de la transformation des citoyens libres en esclaves ; car le Sénat, autrefois tout-puissant, courbait l'échine sous le joug des Empereurs et les citoyens romains, autrefois libres, rivalisaient de bassesse avec le Sénat (1).

Juvénal, dans ses satires, peint l'état social de son

1. Tacite, *Annales*, III, 65.

époque sous de sombres couleurs. « La capitale de l'Empire, dit-il, constitue le centre d'une immense orgie ; « les mœurs et les coutumes publiques, sous l'influence « d'un raffinement oriental, ne connaissent plus de frein. « Quant aux personnes, elles languissent sous les exac- « tions sans bornes des préfets. Il y a encore des « villes peuplées, mais pas des champs qui, faute de « laboureurs restent déserts. Il y a des cirques et des « arcs de triomphe, mais le commerce et l'industrie « chôment, faute d'ouvriers et de sécurité des routes. »

Bien que la décadence commençât déjà à la fin du Ier siècle, elle ne se fit sentir que vers la fin du IIe siècle, car sous Trajan, l'Empire s'étendait encore sur presque toute l'Europe, le nord de l'Afrique et l'ouest de l'Asie, c'est-à-dire qu'il embrassait tous les pays qui forment aujourd'hui l'Espagne, la France, l'Italie et l'Angleterre, la Belgique, la Suisse, la Bavière et le reste de l'Allemagne du sud, l'Autriche, la Hongrie, les pays Balkaniques, la Turquie d'Europe, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine, l'Egypte, la Syrie et la Turquie d'Asie, avec cette particularité que les Romains avaient établi partout des routes avec des stations et des relais ; on avait même dressé des cartes routières de l'Empire.

En même temps la paix régnait dans l'intérieur de l'Empire, au point que les habitants de toutes les provinces pouvaient bâtir leurs maisons, cultiver leurs champs et jouir de leurs fortunes et de leurs loisirs

sans crainte d'être dépouillés. Toutefois l'Empire était toujours menacé sur ses frontières. Derrière le Rhin et le Danube, c'étaient les Barbares germains ; en Afrique, les nomades du désert ; sur l'Euphrate, les armées de l'Empire perse. De plus, les légions romaines furent obligées de repousser les soulèvements des Parthes, des Daces et des Juifs de Palestine.

Cependant, étant donnée la supériorité de la force brutale des Romains, il n'y a rien d'étonnant à ce que leurs légions eussent bientôt raison des petits peuples de l'Orient qui osaient vouloir se soustraire à leur domination ; notamment du peuple juif, que ses aspirations et son sentiment religieux poussaient à la révolte. Néanmoins l'écrasement du peuple juif par l'armée puissante de Rome, amenant sa ruine et la destruction de son unité nationale, ne suffit pas à anéantir chez lui tout espoir d'un relèvement éventuel ; sa foi robuste dans la promesse des prophètes et sa croyance ferme dans la venue prochaine du Messie continuèrent à lui inspirer le courage de nourrir des sentiments de révolte contre Rome, même après sa dispersion dans les colonies romaines. Cette haine des Juifs contre la domination romaine était d'ailleurs partagée par la secte chrétienne au I^er^ siècle de notre ère. En effet, cette haine nationale aveugle qui grandissait de jour en jour s'était associée à un fanatisme religieux qui finit par donner lieu à des luttes acharnées contre la toute puissance de l'Empire romain. Grâce aux travaux

de propagande des apôtres et surtout à ceux de saint Paul parmi les gentils, de même qu'aux efforts de conciliation de Philon et de l'école d'Alexandrie parmi les cercles éclairés du milieu grec, le monothéïsme réussit à s'installer à Rome et à substituer progressivement au principe de la force brutale celui de la force spirituelle de l'Evangile.

Maintenant, il s'agit de savoir qu'elle est la voie qu'a suivie l'évolution du christianisme d'abord au sein du judaïsme, ensuite au milieu des païens, car il est un fait indiscutable, c'est qu'aussi bien Jésus-Christ que les apôtres ont été élevés dans les principes de la Bible et que tous ceux qui ont organisé les premiers éléments du christianisme tels que saint Etienne, saint Paul et saint Pierre étaient des juifs observant la loi mosaïque. D'autre part, il faut tenir également compte du fait que c'étaient des juifs hellénisants qui ont répandu la *bonne nouvelle* parmi les gentils et ont donné à Jésus le nom de *Christus*, car le mot *christus* en langue grecque signifie *oint*, ce qui est équivalent au nom de Messie en langue hébraïque. Ce fut également l'élément hellénique gagné par l'œuvre de propagande de saint Paul, qui constitua la pierre angulaire du christianisme.

V

Après avoir tracé un exposé succinct des milieux gréco-romain et juif à l'époque de la naissance du

christianisme, nous allons nous occuper de l'évolution naturelle du christianisme à travers les quatre premiers siècles de notre ère en Palestine, en Grèce et en Asie Mineure, en résumant les données que nous fournissent les Evangiles, les Actes et les Epitres de saint Paul, éclairés jusqu'à un certain point par les études faites aux lieux saints par E. Renan sur la vie de Jésus. Bien que ces données manquent de valeur historique, elles n'en forment pas moins la chronique la plus ancienne de l'enfance du christianisme en Orient.

LES DÉBUTS DU CHRISTIANISME

Le Christianisme, qui représente aujourd'hui la religion presque universelle des pays d'Europe, d'Amérique et d'Australie, a une origine assez obscure, car Jésus-Christ, bien qu'il fût l'initiateur du mouvement révolutionnaire contre le parti orthodoxe de la religion mosaïque à Jérusalem, ne s'est jamais proposé de l'abolir, mais bien de la compléter. Dans son enseignement et dans ses sermons, il ne fait que lancer l'anathème contre la fausse interprétation de la Bible par les pharisiens et la caste sacerdotale de Jérusalem. Imbu dès sa jeunesse des principes de la Bible et des doctrines altruistes des prophètes, il se plaisait à mieux définir les rapports entre l'homme et son Créateur en proclamant *Dieu père de l'humanité*. Partant de ce

principe, il établit comme une loi naturelle la fraternité et l'égalité entre les hommes. De même il considère l'idée de l'amour de Dieu comme une idée mère d'où émanent celles de l'amour du prochain, de l'amour de la justice et de la charité envers les déshérités de la fortune.

Pour donner plus de force à son enseignement, il annonce la venue prochaine du Messie et l'avènement du royaume de Dieu où il sera rendu justice aux humbles et aux opprimés. Néanmoins, malgré sa parole séduisante, le pouvoir de son éloquence et la haute morale de son enseignement, il ne réussit pendant plusieurs années de prédication qu'à grouper un nombre restreint d'adeptes parmi ses coreligionnaires de Jérusalem et de Galilée. Même après sa mort, les douze apôtres qu'il avait chargés de propager son enseignement parmi les gentils de Palestine et d'Asie Mineure, ne réussirent pas à remplir leur mission d'une manière satisfaisante, leur influence ayant à peine dépassé les limites de la Judée.

Pour se rendre un compte exact des aspirations de Jésus et de l'évolution progressive de ses projets de réforme de la loi mosaïque, il est nécessaire de connaître les milieux divers et difficiles contre lesquels il avait à lutter pour réaliser son idéal. C'était d'abord le milieu galiléen, son pays natal, où ses parents avaient occupé une position bien modeste, ensuite le milieu hiérosolymite où le parti pharisien lui était

hostile, et en dernier lieu, le milieu romain, l'ennemi national.

Jésus naquit à Nazareth, petite ville de Galilée. Ses parents étaient des gens de médiocre condition sociale, artisans de leur métier et vivant de leur travail. Il fut élevé dans la tradition de l'Ancien Testament, car la petite ville ne possédait pas d'école supérieure dite talmudique, qui donnait le droit de savoir. « Etant doué « par la nature d'un esprit mystique et de sentiments « altruistes, il éprouva une espèce d'extase à la lecture « des psaumes et des livres des prophètes dont la poé- « sie religieuse s'harmonisait bien avec son âme lyrique. « Son imagination était surtout frappée par certains « chapitres du livre d'Isaïe dont l'éloquence impétueuse « et les brillants rêves d'avenir l'avaient beaucoup « charmé. L'idée d'un cataclysme prochain du ciel et de « la terre, d'un bouleversement des empires puissants, « avaient tellement impressionné son imagination « ardente qu'il regarda avec mépris toutes les jouis- « sances de la terre et les biens terrestres. L'idée de « l'avénement du Messie au milieu des nuées, qui doit « délivrer l'humanité de toute espèce d'oppression, « dominait toutes ses pensées, d'autant plus que le « milieu dans lequel il vivait, la Galilée, son pays « natal, était alors une vaste fournaise où les problèmes « sociaux et religieux de l'époque, l'indépendance « nationale et la venue du Messie, travaillaient toutes « les têtes. Vivant et grandissant dans ce milieu eni-

« vrant, il était absorbé entièrement par la pensée de « la réalisation de cet idéal et ne se maria pas. Tous « ses sentiments d'amour, dit Renan, se portaient sur « son Père céleste avec lequel il se sentait identifié. Il « entendit parler en lui la voix de Dieu et finit par se « croire fils de Dieu (Renan). »

La conception de Dieu comme père de l'humanité et de l'âme humaine comme émanation directe de la divinité lui fit considérer Dieu comme principe suprême de justice, d'amour et de charité, et il avait toujours présente à l'esprit la promesse que fit Dieu par la bouche des prophètes qu'il rétablirait le règne de la justice sur la terre et l'égalité de tous ses enfants.

Toutefois, Jésus n'était pas disposé d'abord à faire connaître ses pensées et ses sentiments au grand public. Ses débuts furent beaucoup plus modestes. D'une part, il ne jouissait pas encore d'assez de prestige pour imposer ses idées altruistes à ses coreligionnaires, et d'autre part, il n'avait pas, comme dit Renan, connaissance des beaux essais tentés par Philon dans l'école d'Alexandrie pour concilier la révélation mosaïque avec la pensée philosophique de Platon. Ce n'est que par sa remarquable intuition qu'il se rendit compte de la nécessité de réformer la mentalité religieuse et morale de ses coreligionnaires ; mais il doutait de l'efficacité des moyens dont il disposait pour réaliser ses projets.

« Il y eut une circonstance, dit Renan, qui contribua à « fortifier la volonté de Jésus et à rehausser en lui son

« idéal : ce fut le hasard de l'entrée en scène de Jean-
« Baptiste et les rapports intimes qu'il eut avec lui.
« Celui-ci était un jeune ascète, plein de fougue et de
« passion religieuse, qui menait la vie d'un yogui de
« l'Inde, vêtu de peaux ou d'étoffe de poil de chameau, et
« qui rechercha, dès sa jeunesse, le désert pour sa médi-
« tation. Il s'alimentait de sauterelles et de miel sauvage.
« Par sa vie austère il ne tarda pas à attirer l'attention
« d'un grand nombre de croyants de la Palestine et à
« grouper autour de lui des adeptes, partageant sa vie et
« méditant sa sévère parole. Bien que l'esprit anacho-
« rétique fut opposé à la mentalité de l'ancien peuple
« juif, il y eut un grand nombre d'Esséniens qui sui-
« virent l'exemple de l'anachorète, le reconnaissant
« comme chef d'une secte qui adoptait comme pratique
« distinctive, le baptême, soit l'immersion du corps
« dans le Jourdain, qui est devenu plus tard une céré-
« monie d'initiation des prosélytes dans la religion
« chrétienne. Il ne fallut pas longtemps pour qu'une
« foule considérable accourût vers lui de toute la Judée
« et se fit baptiser. C'est ainsi qu'en très peu de temps,
« il devint l'homme le plus en vogue de la Judée. Le
« peuple le croyait prophète, beaucoup s'imaginaient
« que c'était Elie ressuscité et d'autres tenaient Jean
« pour le Messie lui-même. En effet, il s'y prenait de
« telle sorte, dit Renan, pour affirmer cette croyance
« qu'il annonçait de terribles catastrophes qui allaient
« se succéder, lorsqu'il disait : « Faites pénitence, car

« le royaume de Dieu approche. » — « *L'aumône, la* « *pénitence et l'amendement des mœurs* étaient, d'après « lui, les moyens de préparation pour les événements « prochains. »

« Bientôt la renommée de Jean pénétra en Galilée et « arriva jusqu'à Jésus, lequel poussé par le désir de « connaître le maître dont les enseignements avaient « beaucoup de ressemblance avec ses propres idées, « quitta la Galilée, se rendit avec sa petite école auprès « de Jean et se fit baptiser par lui ainsi que ses « disciples. Dès lors, les deux maîtres, unis par la « même pensée et la même haine contre la domination « romaine, firent cause commune et se prêtèrent un « appui réciproque. Toutefois Jésus reconnut Jean « comme supérieur par son initiative comme propaga- « teur des principes moraux et religieux parmi ses core « ligionnaires et s'inspira de son exemple.

« Malheureusement, en raison de la renommée qu'il « avait acquise et de la vivacité extrême avec laquelle il « s'exprimait sur le compte de la puissance romaine, « Jean se rendit suspect à l'autorité qui le fit arrêter et « enfermer dans la forteresse de Machero. »

Après l'arrestation de Jean, Jésus regagna la Galilée, son pays natal. Il s'était imprégné des méthodes de prédication et d'enseignement populaire pratiquées par Jean.

De plus, les entretiens fréquents qu'il avait eus avec lui avaient contribué à mûrir ses idées sur le

« Royaume de Dieu » qui signifiait pour lui l'avènement du règne de la justice sur la terre.

Cependant, l'arrestation de Jean l'avait beaucoup impressionné, au point qu'il limita son enseignement aux choses de l'ordre moral sans faire allusion aux iniquités de l'autorité romaine. Il s'abstenait même de baser son enseignement sur un raisonnement philosophique quelconque ; car, comme le dit avec beaucoup de vérité Spinoza, il ne demandait à ses disciples aucun effort d'attention ; il n'exigeait d'eux que l'amour de Dieu et l'obéissance à ses commandements. Pour lui, l'amour de Dieu, père de l'humanité, renfermait les principes suprêmes de l'amour du prochain, de l'amour de la justice et de la pratique de la charité ; il exprimait ses doctrines sous forme d'aphorismes concis et souvent énigmatiques. Un grand nombre de ses maximes et de ses pensées étaient empruntées à l'Ancien Testament, aux Psaumes et aux écrivains populaires de l'époque, tels que Hillel et Jésus ben Sirah, mais d'autres, dues à sa propre inspiration, tout imprégnées d'amour et d'abnégation, rendaient son enseignement captivant et suggestif.

Dans ses rapports avec le milieu hiérosolymite, Jésus se heurta à un groupe d'hommes dont les uns défendaient des intérêts acquis et une routine vieille de plusieurs siècles plutôt que des principes moraux et religieux intangibles, et les autres, inspirés par leurs chefs fanatiques, défendaient les croyances et les pra-

tiques religieuses de leurs ancêtres, et étaient disposés à recourir aux moyens les plus violents pour s'opposer à toute réforme. Il en résulta que l'enseignement de Jésus, bien qu'ayant pour but le relèvement de la personnalité humaine, ne trouva d'écho ni dans les classes éclairées ni dans les classes inférieures de la société, ni même parmi ses concitoyens de Galilée, et en voici la raison : les Galiléens manquaient de culture, tant hébraïque que grecque ; la langue qu'ils parlaient était un dialecte syriaque mélangé d'hébreu ; d'autre part la langue grecque était mal vue chez eux, son usage étant considéré comme un signe de servilité envers l'étranger.

Quant aux hiérosolymites, leur culture était exclusivement théologique, limitée à l'étude de la Bible et de son commentaire, le Talmud, poussée à des minuties insignifiantes et réduite presque exclusivement à des questions de casuistique avec cette aggravation, que l'âme des scribes hiérosolymites était orgueilleuse de son savoir théologique, regardant la culture grecque avec le même dédain que les vieux théologiens du moyen âge éprouvait pour la science laïque des classes éclairées de leur époque.

L'antagonisme entre les hiérosolymites et les Galiléens ne pouvait que peser lourdement sur l'âme délicate de Jésus, d'autant plus que le manque d'estime que les hiérosolymites manifestaient à l'égard des Galiléens leur fit considérer comme une chose impossible qu un

fils de cette région pût avoir l'intuition et l'inspiration d'un prophète. Jésus même le comprit ainsi, lorsqu'il disait que « nul n'est prophète en son pays ». C'est-ce qui le décida à quitter la Galilée et à se rendre à Jérusalem pour attaquer le Pharisaïsme dans ses propres retranchements.

Il est hors de doute qu'après avoir constaté l'influence profonde que la parole ardente de Jean exerçait sur les masses, Jésus sentit grandir sa confiance en lui-même et en la réalisation de son idéal, d'autant plus que Jérusalem et son milieu ne lui étaient pas inconnus, car depuis son enfance, il y faisait annuellement deux voyages à l'époque des fêtes où tous les israélites de Palestine et des colonies grecques se réunissaient dans la ville sainte pour mettre en commun leurs aspirations nationales et se retremper dans leur idéal religieux symbolisé par le temple. Mais au fur et à mesure que ses idées sur la nécessité d'une rénovation sociale mûrissaient et que son esprit se fixait sur l'événement prochain du royaume de Dieu annoncé par Jean, ses visites au temple lui inspiraient une vive antipathie. Il y constatait la mentalité étroite et égoïste des pharisiens et de la caste sacerdotale s'efforçant de multiplier sans cesse les cérémonies du culte extérieur, lequel, d'après le prophète Isaïe, loin de fortifier les principes religieux et moraux, contribuait plutôt à les affaiblir et à les étouffer même, avec le temps.

Peu à peu, Jérusalem cessa d'être pour Jésus la ville

sainte d'autrefois et le centre du judaïsme selon les prophètes. De plus, il considérait les fêtes et les pèlerinages comme une grande foire et le temple comme une espèce de bourse de commerce où les marchands étrangers venaient étaler leurs marchandises où l'on vendait des bêtes pour les sacrifices, où l'on trouvait des tables pour l'échange de la monnaie, et où, dans l'enceinte sacrée même, s'étaient établies des boutiques pour la vente des objets en souvenir du pèlerinage. Jésus était exaspéré surtout de la conduite de la caste sacerdotale, laquelle, au lieu d'être la gardienne de la loi, devenait la complice de l'aristocratie incrédule qui s'était formée autour du temple, vivant de l'autel et s'enrichissant aux dépens des croyants de complicité avec l'autorité romaine.

Toutefois, Jésus, étranger et sans prestige dans ces grand centres populaires, n'osa pas rompre brusquement avec les milieux hostiles. Bien qu'il prêchât souvent dans le temple, sa parole ne trouvait pas d'écho parmi les classes sociales qui trouvaient leur intérêt dans la continuation du *statu quo*.

A la suite des difficultés que lui suscitèrent les docteurs du temple à Jérusalem, il retourna en Galilée, accompagné des hommes de son école accrue des disciples de Jean. Son enseignement y eut cette fois plus de succès. Des gens accouraient de tous les coins de la Judée pour entendre sa parole annonçant la bonne nouvelle de l'avènement prochain du royaume de Dieu,

que Lui, le fils de l'homme, était chargé par le Père céleste d'apporter au monde. Il choisit pour centre de propagande la petite ville de Capharnaüm, située sur les bords du lac de Génézareth. Parmi les groupes d'hommes et de femmes qui s'affilièrent à lui, il y en eut un certain nombre qui le prirent pour le Messie lui-même. De Capharnaüm, Jésus se dirigea vers la colline la plus proche où il prononça le célèbre « sermon sur la montagne », plein de principes moraux empruntés en grande partie au Décalogue et orné de paraboles et d'allégories destinées à rendre son enseignement plus saisissant et plus accessible à toutes les intelligences. Puis il parcourut avec ses disciples plusieurs petites villes de la Galilée, sauf Nazareth, sa ville natale, dont les habitants et même sa propre famille voyaient d'un mauvais œil la mission qu'il s'était donnée ; car eux qui l'avaient connu dès sa naissance se refusaient à le regarder comme le Messie et le descendant de David.

Selon les évangiles, dans toutes les villes de Galilée qu'il visitait, il opérait des miracles consistant dans la guérison de maladies, soit par la parole soit par l'imposition des mains, ce qui contribua à augmenter son autorité sur une population naïve, douce, d'une imagination vive et qui n'était pas assombrie par le pédantisme des docteurs hiérosolymites. Plus ses auditeurs croyaient en lui et en sa mission messianique, plus Jésus en était convaincu lui-même et avec plus d'enthousiasme il poursuivait la réalisation de son idéal.

Jésus se plaisait d'autant plus à Capharnaüm parmi une population de pêcheurs menant une vie tranquille en harmonie avec la douceur de la nature, qu'il eut la chance d'y rencontrer des familles qui lui offrirent un asile agréable et lui fournirent des disciples dévoués. C'étaient les deux frères Simon (surnommés Céphas et André), pêcheurs de métier ; une autre famille également de pêcheurs était celle de Zébédée. Tous furent des disciples zélés et attachés à la personne de Jésus jusqu'à sa mort. Il y avait aussi à Capharnaüm un certain nombre de femmes qui avaient accueilli Jésus avec empressement et admiration et écouté son enseignement avec dévotion, non seulement à cause du charme extraordinaire de sa personne et de la douceur de sa parole, mais aussi à cause de la hauteur de ses vues et de la profondeur de ses sentiments humanitaires. « Il y en avait quelques-unes qui se distin- « guaient particulièrement par leur dévouement, telle « que Maria-Magdalena, personne très exaltée, qui lui « fut fidèle jusqu'au Golgotha, et joua le lendemain de « sa mort un rôle très important, ayant été le témoin « principal de la résurrection de Jésus. Après elle, il y « avait Suzanne et Marie Cléophas, sa tante, qui le sui- « virent jusqu'au Calvaire. En dehors des familles de « pêcheurs, il y eut aussi des douaniers, c'est-à dire « des agents chargés de l'encaissement de l'impôt, qui « furent admis dans la société de Jésus, ce qui produi- « sit grand scandale parmi les pharisiens ; les douaniers

« étaient en effet considérés comme des traîtres à la « patrie et mis au ban de la société. Mais Jésus, peu « soucieux des préjugés de son temps, répondit : « Ce « ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de « médecin. Le fils de l'homme est venu sauver ce qui « était perdu », ou encore : « je ne suis pas venu appeler « les justes, mais les pécheurs. » Il jugeait de même les « femmes qui, le cœur plein de larmes et disposées par « leur faute au sentiment d'humilité, étaient plus près « du royaume de Dieu que les natures médiocres qui, « faute de tentation, n'ont pas péché. On comprend « bien que Jésus a facilité à toutes les personnes d'une « vie équivoque les moyens de se réhabiliter et d'entrer « dans la bonne voie pour gagner une place dans le « royaume de Dieu. C'est ainsi qu'il parcourait la « Galilée au milieu d'une fête perpétuelle ; il s'arrêtait « dans les bourgs et les grosses fermes, où il recevait « une hospitalité empressée. Partout il était l'objet de « vénération, surtout de la part des femmes et des « enfants qui venaient vers lui et formaient autour de « lui une espèce de garde, l'appelant fils de David et « Messie, et criant « hosannah ». Jésus les laissait dire « sans s'opposer à cet épanchement populaire. Loin de « s'en plaindre, il en subissait la suggestion. Ce sont « précisément les femmes et les enfants de même que « les pauvres, les humbles et les gens d'une vie équi- « voque, animés de l'espoir de pouvoir se réhabiliter, « auxquels Jésus promettait une place dans le royaume

« du ciel, de préférence aux riches et aux notables « orthodoxes qui ne pratiquaient pas la charité ni la « bienveillance envers les pauvres. »

En effet, le sermon sur la montagne en est un témoignage éloquent. « Bienheureux, disait le maître, sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. » « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » « Bienheureux ceux qui sont doux parce qu'ils posséderont la terre. » « Bienheureux ceux qui ont soif et faim de justice, parce qu'ils seront rassasiés. » « Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. » « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. » « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. »

Il convient de mentionner que la première condition pour être disciple de Jésus était de réaliser sa fortune et d'en donner le produit aux pauvres. Ceux qui reculaient devant cette extrémité n'entraient pas dans la communauté. Jésus répétait souvent que celui qui voulait trouver une place dans le royaume de Dieu devait l'acheter au prix de tous ses biens, et pour exalter sa pensée, il ajouta : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

D'après ce qui précède, il est clair que Jésus, en

déclarant la guerre aux puissants de la terre, n'avait pas l'intention de fonder un communisme pour faire partager aux pauvres les biens acquis par les riches ; il visait plus loin. Il se proposait d'abord de fonder la solidarité humaine, ensuite il voulait créer une base pour le spiritualisme pur, selon la doctrine de l'ébionisme d'après laquelle les pauvres seuls seront sauvés. *Ne rien posséder fut le véritable état évangélique*, et les ordres mendiants et les innombrables sectes du moyen âge se sont inspirés des prédications de Jésus. Si telles étaient les intentions de Jésus, il est clair qu'il rêvait d'un monde idéal, fondé sur le spiritualisme pur, impossible à réaliser, car en dégageant l'homme des sollicitations de ce monde, on porterait une grave atteinte aux conditions essentielles de l'existence de la société humaine. Mais Jésus, convaincu que les penchants matérialistes qui dominaient toutes les sphères sociales de ses coreligionnaires gagnaient tous les jours plus de terrain sous l'influence du polythéisme gréco-romain, annonça l'avènement prochain du royaume du ciel comme remède contre l'égoïsme grossier des riches et les bassesses de la vie vulgaire.

Cependant, Jésus en agissant ainsi, méconnaissait les exigences de la nature humaine, qui sont tout à fait en opposition avec l'idéal du spiritualisme abstrait en considérant le corps humain comme ennemi de l'âme. Il en résulta que la bonne semence qu'il jeta demeura stérile et que les douze apôtres qu'il avait chargés de

propager la bonne nouvelle et les principes moraux enseignés par lui dans les dernières années de sa vie, ne réussirent pas dans leur mission de propagande parmi leurs coreligionnaires de Jérusalem et encore moins parmi les Gentils.

En effet, les vrais fondateurs du christianisme ne furent pas les apôtres ; ce fut saint Paul, qui, à la suite d'une lutte acharnée contre ceux-ci, propagea l'évangile parmi les Gentils de la Grèce et de l'Asie Mineure ; car il ne faut pas oublier que le sentiment religieux des Grecs était intimement lié au sentiment de la beauté de la nature et à la divinisation des forces naturelles et des hommes supérieurs. Par conséquent, ils n'étaient pas aptes à comprendre cette sorte de spiritualisme de Jésus et de ses apôtres. Par contre, saint Paul, issu de père juif et de mère grecque, se rendit bientôt compte de la nécessité de faire aux néophytes grecs des concessions en tout ce qui a rapport avec la nature humaine. C'est ainsi qu'il supprima la circoncision comme signe distinctif et condition essentielle pour entrer dans la communauté chrétienne. Toutefois, il est difficile d'expliquer comment saint Paul, qui n'avait jamais vu ni connu Jésus-Christ, a pu affirmer sa résurrection et l'avènement prochain du royaume du ciel, d'autant plus qu'il était chargé par les pharisiens d'une mission contre les zélateurs chrétiens et qu'il faisait partie de l'émeute contre saint Etienne tombé comme premier martyr de la foi chrétienne. Selon les actes, la conver-

sion de saint Paul au christianisme est due à une vision qu'il eut au moment de se rendre à Damas dans l'accomplissement de sa mission.

Mais cette version même a besoin d'une explication rationnelle à moins qu'on ne soit disposé à invoquer le miracle. Nous inclinons plutôt à admettre une transformation lente de la raison et des sentiments chez saint Paul à la suite d'un concours de circonstances favorables à l'évolution d'une mentalité hybride héréditaire. Il faut tenir compte en effet du fait que Paul est né en Asie dans un milieu mystique, et étant issu de père juif et de mère grecque il parlait la langue grecque dès sa première jeunesse et fut élevé plus tard dans une école rabbinique à Jérusalem dans un milieu pharisien.

Il est donc probable que l'hellénisme est resté chez lui à l'état latent jusqu'au moment où il se rendit compte que le judaïsme du parti sacerdotal nourri par l'intolérance théocratique des pharisiens était enfermé dans un cadre trop étroit pour pouvoir aspirer à devenir une religion universelle.

Mais ce raisonnement, qui lui revenait souvent à l'esprit, ne s'est consolidé chez lui et transformé en action qu'au moment de l'émeute populaire dirigée contre saint Etienne, disciple enthousiaste de Jésus, accusé d'avoir proféré des blasphèmes contre la loi de Moïse. Etant donné que saint Etienne était également d'origine grecque par sa mère et élevé de même que saint Paul dans la religion mosaïque, c'est par lui et par sa

défense éloquente qu'il apprit à connaître le but et la tendance de la secte chrétienne qui consistait en une extension du monothéisme au monde païen, ayant pour base l'enseignement de Jésus, à savoir, la fraternité, l'égalité parmi les hommes, l'amour de la justice et de la charité envers les humbles. Le fait même que saint Etienne, contemporain et disciple de Jésus, soit tombé victime de la foi chrétienne, neuf mois après la mort violente de son maître, ne manqua pas d'impressionner l'esprit éclairé et les sentiments élevés de Paul.

La vision dont parlent les actes et les évangiles est une explication fournie par Paul même dans le but de satisfaire et d'exalter les sentiments religieux de tous ceux qui attendaient avec impatience la venue du Messie et l'instauration du royaume de Dieu sur la terre, en facilitant en même temps son œuvre de propagande parmi les gentils. Sa conversion fut plutôt l'effet de la lutte intérieure entre la mentalité grecque innée et la mentalité théocratique juive acquise dans le milieu où il avait vécu pendant un grand nombre d'années. Grâce à sa perspicacité et à son esprit pratique, il sut appliquer le principe de l'évolution des êtres organiques, la sélection naturelle, aux choses de l'ordre moral, en fournissant aux Grecs, habitués à diviniser les forces de la matière, les moyens de s'adapter aux idées spiritualistes de Jésus sans renoncer à leur culte pour les beautés de la nature. En effet, l'hellénisme de l'école d'Alexandrie a constitué un terrain de culture favo-

rable au développement des idées monothéistes en associant l'idée du culte de la nature à celle du rapport intime entre l'homme et son créateur.

Les faits historiques suivants viennent corroborer notre thèse :

1° Les premiers juifs convertis au christianisme appartenaient aux communautés juives des colonies grecques. C'est à eux que saint Paul a dédié ses épitres. C'est dans leurs synagogues qu'il a d'abord prêché les doctrines du Christ, car il savait bien par expérience qu'ils avaient perdu la dureté et l'inflexibilité de leurs coreligionnaires de Palestine.

2° Philon, philosophe juif, un des chefs de l'école d'Alexandrie et fondateur de l'éclectisme, s'efforça de mettre en harmonie l'enseignement de la Bible avec la morale de Platon. C'est aussi lui qui a introduit dans la cosmogonie le « Logos », force vivifiante et créatrice intermédiaire entre Dieu et l'homme, ce qui fut exprimé plus tard par les pères de l'Eglise en un terme équivalant, « le Verbe », représentant l'union entre la nature humaine et la nature divine, la seconde personne de la Trinité.

3° Les Grecs convertis au christianisme furent les premiers qui prirent le nom de chrétiens (*Les Actes*, XI, 26).

* * *

On ne saurait mettre en doute l'influence de l'élément hellénique sur la genèse et l'évolution de la religion

chrétienne, ni le rôle important de saint Paul comme fondateur du christianisme historique et l'on peut affirmer que sans ce dernier la sublimité de l'enseignement de Jésus, de même que les efforts de propagande des apôtres, eussent échoué devant la résistance naturelle des Grecs ; car les Hellènes, habitués pendant plusieurs siècles à former leurs dieux à l'image de la nature, ne pouvaient se faire à l'idée du spiritualisme absolu de Jésus. D'autre part, d'après les évangiles, Jésus, de même que ses disciples, les apôtres, n'ont jamais songé à faire des concessions aux païens dans l'application des lois mosaïques en ce qui concerne la circoncision. Leur aspiration consistait plutôt à convertir le monde païen au judaïsme ; car, imbus qu'ils étaient de la conception judaïque du messianisme, ils avaient la conviction profonde que le Messie rétablirait la loi dans toute sa pureté et que le pouvoir du Fils de l'homme s'étendrait de l'empire d'Israël sur le monde entier.

Les apôtres ne se distinguaient des autres juifs de Jérusalem que par la croyance que Jésus-Christ était réellement le Messie annoncé par les prophètes et qu'après sa résurrection il reviendrait bientôt pour fonder le royaume de Dieu sur la terre. Selon eux, la conversion au mosaïsme était indispensable pour pouvoir jouir de l'avantage d'occuper une place dans le royaume du Messie, le Sauveur de l'humanité, et dans ce but, ils imposaient aux adeptes de Jésus-Christ la circoncision comme signe distinctif.

Toutefois, malgré sa conversion aux doctrines de Jésus-Christ, saint Paul, par son éducation talmudique et son amour de la casuistique, de même que par ses connaissances profondes de la Bible et des lois mosaïques, conserva toujours des tendances vers l'orthodoxie juive. Son dieu n'est pas le dieu de charité et d'indulgence de Jésus ; car il établit la doctrine de la *prédestination*, d'après laquelle Dieu a destiné de toute éternité les bons pour le salut et les méchants pour la damnation. C'est ainsi que le peuple juif a été d'abord prédestiné pour donner la vérité au monde et lui donner le Messie, mais après la venue de Jésus, Dieu, dans sa haute sagesse, a voulu appeler d'autres peuples à la vérité et au salut, et élargir la prédestination au-delà du cercle étroit de la nation juive.

Par cette conception théologique, qui fut ensuite renforcée par les pères de l'Eglise, qui l'appelèrent *la Grâce*, ainsi que l'indique Renan, saint Paul a remplacé l'idée de la Justice divine par celle de l'arbitraire divin, tout à fait en opposition avec la conception plus élevée et plus pure de Jésus considérant Dieu comme père de l'humanité, comme principe suprême de la fraternité et de l'égalité entre les hommes. C'est ainsi que saint Paul dans le chapitre III de la première épître aux Corinthiens, dit : « Ne vous vengez pas vous-mêmes, bien aimés. Laissez agir la colère de Dieu, car il est écrit : A moi la vengeance et à moi la rétribution. » Ce qui ne l'empêchait pas d'invoquer à chaque instant

Jésus comme le Messie et le fils du Père Céleste pour annoncer le prochain avènement du règne du ciel et de la justice et de se faire le propagandiste le plus exalté des principes altruistes du Maître. Il se rendit d'abord en Asie Mineure, ensuite en Egypte et en Grèce, et finalement à Rome. Partout il donna des conférences sur la venue du Messie et l'avènement prochain du règne de la justice. Son courage et sa ténacité lui firent surmonter tous les obstacles et endurer toute espèce de privations. Ni les railleries des Grecs, ni les injures de ses coreligionnaires ne le firent reculer dans son entreprise d'apôtre ardent. Après avoir vu que la circoncision était un obstacle sérieux à l'entrée des païens dans la communauté chrétienne, il la remplaça par la circoncision du cœur, à savoir la purification du cœur par la foi, doctrine qui fut bien accueillie par les néophytes.

Cependant à son retour à Jérusalem il fut maltraité par le peuple juif et accusé devant le Sanhedrin et le préfet romain, d'avoir violé la loi de Moïse, ce qui lui valut deux ans de réclusion dans la forteresse de Cesarée. Ce n'est qu'après que le préfet Félix eût été remplacé par Festus, qu'il fut envoyé à Rome pour y être jugé comme sujet romain. Les juges romains ne trouvant aucune raison de le condamner, lui rendirent la liberté. Après un séjour prolongé à Rome, il retourna en Orient où il reprit son œuvre de propagande chrétienne. Après avoir réussi à augmenter le nombre des

prosélytes, il finit par provoquer la jalousie des apôtres de Jérusalem qui prétendaient qu'eux seuls, comme anciens disciples et vrais apôtres de l'enseignement de Jésus, étaient en possession de la vérité, et comme tels avaient le droit d'imposer leurs doctrines aux sectes chrétiennes, tandis que Paul, n'ayant jamais vu ni connu Jésus, n'avait pas le droit d'interpréter à sa manière les principes du maître. Au commencement, les apôtres faisaient tout leur possible pour gagner Paul à leur cause, mais devant la stérilité de leurs efforts ils proposèrent un arrangement suivant lequel les convertis non circoncis offriraient quelques avantages matériels, ou dons pécuniaires aux circoncis. A cet effet, saint Pierre et saint Paul eurent à Antioche une entrevue qui, loin d'aboutir à une solution sérieuse, donna lieu à une scène peu édifiante, laquelle ne tarda pas à dégénérer en guerre ouverte. Les orthodoxes hiérosolymites, à la tête desquels se trouvait saint Jacques, envoyèrent des messagers en Asie Mineure qui répandirent la thèse officielle au centre juif à Jérusalem, que saint Paul était un faux apôtre et que la doctrine qu'il enseignait était opposée à celle enseignée par Jésus qui n'avait jamais voulu abolir la loi mosaïque.

En effet, selon l'évangile de Matthieu (chapitre X, 5-6) Jésus dans les instructions qu'il donnait aux apôtres, leur disait : « N'allez point vers les gentils et n'entrez pas dans les villes des samaritains. Mais allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Is-

raël. » Cependant, il paraît, selon les témoignages de saint Marc et de saint Luc, que Jésus, au fur et à mesure que ses visites au temple devenaient plus fréquentes et que son contact avec les défenseurs de la routine et du culte extérieur devenait plus intime, s'était convaincu de la nécessité de supprimer un sacerdoce hautain et impie et de réformer la loi qui servait d'appui à ses intérêts personnels pour pouvoir purifier complètement la religion monothéiste fondée par Moïse des scories du polythéisme gréco-romain. Mais il est probable qu'il n'osa pas se déclarer ouvertement hostile à la conception étroite et mesquine que les pharisiens avaient du monothéisme mosaïque. D'abord, il manqua de prestige pour imposer ses idées aux classes éclairées de la société hiérosolymite qui regardaient avec dédain les gens de Galilée ; ensuite il craignit aussi de se mettre en face du pouvoir constitué et protégé par les aigles romaines.

Quant aux apôtres, bien qu'ils fussent de vrais disciples de Jésus, ayant été des gens du peuple, la plupart des pêcheurs, il leur manquait non seulement le prestige nécessaire pour imposer les principes du maître à leurs coreligionnaires plus avancés en culture qu'eux-mêmes, mais il leur manquait aussi l'instruction et la connaissance des langues gréco-romaines pour pouvoir accomplir avec succès leur mission d'apôtres parmi les Gentils. Par contre, saint Paul, qui connaissait également bien les langues hébraïque, grecque et romaine et qui de

plus avait reçu une instruction talmudique, sut mettre à profit sa supériorité intellectuelle en faveur de son œuvre de propagande parmi ses coreligionnaires de même que parmi les païens.

D'un autre côté, pour réussir dans sa mission, saint Paul, se disant apôtre des Gentils et connaissant à fond le nouveau milieu qu'il se proposait de préparer pour la semence à jeter, était forcé d'admettre que le Dieu de Moïse était le Dieu des gentils aussi bien que celui des juifs, et qu'il n'existait pas de peuple privilégié pour le créateur de l'univers. Pour lui, tous les hommes sont frères. Par conséquent, l'amour du prochain, la fraternité parmi les hommes et la justice qui protège les humbles, les pauvres et les malheureux contre l'oppression des riches et les abus du pouvoir, formaient pour lui la seule et unique foi unissant les hommes entre eux et les liant à leur Père céleste. Or c'est là précisément la morale enseignée par Jésus-Christ, de laquelle s'est inspirée saint Paul et qui l'a conduit à rompre apparemment avec la loi mosaïque, qui prescrivait la circoncision comme signe distinctif du peuple juif, l'ayant remplacée par la circoncision du cœur, soit la purification du sentiment humain, car son esprit sagace et sa connaissance du réalisme grec lui firent comprendre que c'était la seule manière de faire prospérer la doctrine spiritualiste du Maître dans le milieu matérialiste des gentils. Toutefois malgré sa sagacité et ses concessions à la mentalité grecque, il

lui fallut plusieurs années d'activité incessante et d'efforts intellectuels et moraux immenses, pour former de petites communautés chrétiennes dans de nombreuses localités d'Asie mineure et de Grèce, dans lesquelles le plus grand nombre de néophytes provenait des classes inférieures grecques.

CHAPITRE VIII

LA LUTTE ENTRE LE CHRISTIANISME ET LE PAGANISME

En pénétrant dans les couches sociales inférieures, l'idée chrétienne ayant animé la nouvelle secte d'une foi ardente et enthousiaste en l'avènement prochain d'un nouvel ordre social, l'idéal religieux se doublait désormais d'un idéal social : l'amour du prochain et la solidarité entre les déshérités de la fortune et les classes aisées de la société unis par la pratique de la charité et de la justice. Cette foi constitua une force morale dans la lutte contre le matérialisme gréco-romain découlant de la routine et des intérêts matériels créés par un ordre social très ancien.

Toutefois il ne faut pas oublier que l'école stoïcienne avait exercé quelque temps avant l'avènement du Christianisme et même pendant le premier siècle de notre ère une grande influence morale sur la mentalité de la société gréco-romaine, formant par les principes moraux et altruistes qu'elle enseignait un contre-poids à l'esprit de domination des classes dirigeantes, à Rome où l'idée de la force brutale remplaçait celle du droit et où le despotisme se jouait de la liberté humaine.

En effet, de cette école sont sortis une série d'hommes célèbres, tels que Lucrèce, Virgile, Horace, Senèque, le grand Pline et le fameux Celse, qui combattaient avec ardeur les superstitions inhérentes à l'ignorance et au polythéisme. Cependant, les stoïciens s'occupaient plutôt de la morale individuelle que de celle de la collectivité ; ils dédaignaient les liens de la patrie et regardaient avec indifférence les institutions politiques et sociales ; ils ne cherchaient que le perfectionnement de l'individu et son élévation morale comme moyen de renouveler la société. Il n'en est pas moins vrai que le stoïcisme, de même que le christianisme, représentaient une réaction intense contre le principe fondamental de l'Etat romain, dans lequel l'intérêt de l'individu restait toujours subordonné à celui de l'Etat, au point que celui-ci, dans sa toute puissance, avait absorbé tous les droits et les intérêts de l'individu.

En effet la ressemblance entre les principes moraux de l'école stoïcienne et ceux de l'Evangile est tellement frappante que les savants juifs et plus tard les pères de l'Eglise prétendirent que les philosophes grecs s'étaient inspirés de la lecture des livres sacrés des juifs et de ceux de l'Evangile. D'après eux, la traduction de la Bible en langue grecque dite : « *Version des Septante* » avait mis en rapports les philosophes grecs avec la doctrine juive, et Platon, qui avait beaucoup voyagé en Orient, se serait mis en contact avec les juifs en Palestine et à Alexandrie

On prétendait même avoir découvert une correspondance entre Senèque et saint Paul qui étaient contemporains. Toutes ces opinions ne résistent pas à un jugement critique basé sur des données historiques. D'abord, plus de cinquante ans après Senèque, des écrivains romains, tels que Suétone et Tacite, lorsqu'ils s'occupaient des chrétiens ou des juifs habitant Rome, en parlaient avec dédain, considérant leurs croyances comme entachées de superstition, ce qui prouve bien que les intellectuels romains n'avaient pas de notions des doctrines religieuses et morales de la Bible et de l'Evangile ; ensuite l'Empereur Adrien, de même que Marc-Aurèle, homme vertueux, attribuaient le stoïcisme des martyrs chrétiens à un entêtement déraisonné. Ce qui est certain c'est qu'on ne trouve nulle part dans les écrits de Sénèque un mot relatif à l'enseignement des apôtres ni au royaume de Dieu, à la fin du monde, au repentir, etc. La morale de Senèque et celle de Marc-Aurèle semblent plutôt avoir eu pour source les principes philosophiques de Platon enseignés d'abord dans les écoles d'Athènes et d'Alexandrie et propagés ensuite par les écrivains romains et les adeptes du stoïcisme, non seulement à Rome mais encore dans toute l'Italie, de manière que la doctrine de l'unité de Dieu et de la fraternité parmi les hommes avaient été déjà connues dans les sphères intellectuelles de Rome avant leur vulgarisation par les apôtres.

Toutefois ce n'est que par la propagande constante

des chefs des communautés chrétiennes pendant deux siècles que les principes religieux et moraux du christianisme se sont infiltrés dans les couches sociales inférieures, car la philosophie des stoïciens, n'étant pas à la portée de toutes les intelligences, n'était pas qualifiée pour faire pénétrer à elle seule parmi le peuple les principes qu'elle contenait.

Dans tous les cas, il faut reconnaître que l'école stoïcienne, de même que l'école platonicienne, malgré certaines fausses conceptions sociales, prêchaient la morale et anathématisaient les vices, ce qui a suffi pour ébranler la force du polythéisme, puis pour l'anéantir dans les milieux éclairés de la société, tandis que l'influence de la routine et de l'atavisme a toujours empêché les masses populaires de rompre avec un passé vieux de plusieurs siècles.

C'est pourquoi Jésus-Christ choisit parmi d'humbles pêcheurs les apôtres dont la mission était de convertir les opprimés et les deshérités de la fortune. Ce ne fut qu'au IIe siècle, après que les classes inférieures eurent été converties par la propagande des apôtres et les évangiles, que les docteurs de l'Eglise utilisèrent la philosophie grecque, transformée, après de longues luttes au sein de l'école d'Alexandrie sous l'influence du mysticisme oriental, en un système éclectique comme un moyen de faire pénétrer la morale évangélique et les dogmes chrétiens dans la mentalité des peuples hellénisés, habitués à diviniser les forces de la nature et les actions héroïques de l'homme.

C'est précisément la mentalité mystique de l'Orient qui a fait de lui le berceau du Christianisme. En effet, presque tous les pères de l'Eglise, tels que saint Justin, saint Jerôme, saint Antoine, saint Athanase, étaient nés sur le sol brûlant de l'Afrique, terrain de culture très favorable à l'exubérance du sentiment, à l'exaltation de l'imagination et à l'éclosion des idées mystiques. Il est tout naturel que ces hommes d'élite, après s'être mis au courant à l'école d'Alexandrie de la littérature et de la philosophie grecques, aient profité de ce centre intellectuel pour cultiver leur esprit et satisfaire leur amour de la science. Mais, après avoir exploré ce nouveau champ de culture, ils finirent par comprendre que les doctrines philosophiques les plus spiritualistes ne peuvent exercer une influence profonde sur la conscience des masses populaires plongées dans la misère et l'ignorance. D'autre part, guidés par leurs sentiments d'amour de Dieu et du prochain, souvent un peu exaltés, ils ne crurent pas devoir utiliser leur connaissance de la philosophie grecque dans l'œuvre de conversion des classes ignorantes, pour lesquelles la science n'a aucune valeur, se contentant de leur enseigner l'évangile, qui contient, outre les principes de la morale chrétienne, les récits traditionnels concernant la vie, les miracles et les œuvres de Jésus-Christ, qui racheta par sa mort le péché originel du genre humain.

Toutefois, il faut reconnaître que les Pères de l'Eglise

n'ont fait en cela que compléter le système d'éclectisme introduit au 1er siècle à l'école d'Alexandrie par le célèbre philosophe juif, Philon, qui, poussé par l'amour de la paix sociale, s'efforça de concilier la révélation de la Bible avec la philosophie grecque, et posa inconsciemment la pierre angulaire du dogme de la Trinité en introduisant son « Logos » dans la cosmogonie mosaïque, lequel devint le « Verbe », intermédiaire entre Dieu et l'homme. Il donna en même temps une base philosophique à la nouvelle croyance judéo-chrétienne par l'exposé de son système de philosophie mystique qui contenait en germe les dogmes et les principes de la christologie : *La Trinité, la Rédemption, l'Incarnation, la Grâce et la Foi.*

Au fur et à mesure qu'on approfondit le système éclectique de la philosophie mystique de Philon on se convainc que c'est lui qui a donné au judaïsme la marque de l'esprit hellénique, facilitant ainsi la conversion d'un grand nombre de juifs hellénisants et d'hellènes judaïsants au christianisme.

« Le développement des dogmes christologiques, « dit A. Loisy (1), fut causé par l'état d'esprit et de « culture des premiers convertis venus de la gentilité « ou ayant subi son influence. Dans la mesure où ils « ont été gagnés à la croyance juive, ils étaient prépa- « rés à comprendre et à goûter le christianisme primi-

1. *L'Evangile*, par A. Loisy, pages 182 et 184.

« tif, pour lequel le Christ, fils de Dieu et de l'homme, « était l'incarnation du Verbe et le Sauveur prédestiné « de l'humanité. Le monothéisme israélite, étant plutôt « une doctrine religieuse et morale qu'israélite, ne se « serait jamais adapté à la mentalité grecque sans le « concept métaphysique de Platon et Philon, sans « lequel la foi en un Dieu unique n'aurait guère eu de « sens pour les Grecs beaucoup plus intellectuels que « religieux. » Ceci confirme que la philosophie a servi de véhicule à la foi chrétienne auprès de l'intellectualité grecque. Plus tard, ce furent les apologistes, défenseurs du christianisme, ainsi que les Pères de l'Eglise, sortis de l'école de l'éclectique au IIIe siècle de notre ère, qui jouèrent le rôle d'intermédiaires entre la philosophie grecque et la religion chrétienne.

Ce ne fut que vers le milieu du IVe siècle, après la conversion de l'empereur Constantin au Christianisme, que les Pères de l'Eglise commencèrent à considérer la science et la philosophie plutôt comme un obstacle que comme un auxiliaire à la propagation de la foi ; alors ils substituèrent le dogme à la persuasion dans le but de défendre l'Evangile et la divinité de Jésus-Christ contre toute discussion ; car les doctrines philosophiques admettaient la discussion, tandis que les dogmes faisaient appel uniquement à la foi et devaient être acceptés comme des mystères inaccessibles à l'intelligence humaine. En effet, c'est par la foi et non par la raison que le christianisme triompha vers la fin du

IVe siècle. Après avoir conquis les masses populaires, les Pères de l'Eglise s'efforcèrent de suggérer la foi également aux classes supérieures jusqu'aux empereurs byzantins, lesquels guidés plutôt par l'intérêt de l'empire que par leur propre conviction, commencèrent par faire de larges concessions à l'église chrétienne.

Le catholicisme, dès son arrivée au pouvoir, afficha la prétention de soumettre à sa domination la conscience de toute la société de l'Orient, si bien qu'au début du Ve siècle, tout l'Orient était devenu chrétien. Toutefois l'empereur Constantin, bien qu'il eût pour mère une chrétienne, appelée Hélène, que l'Eglise a mise au rang des saints et qu'il arborât comme étendard de guerre « le Labarum » portant la croix et le monogramme du Christ, ne rompit pas avec la religion officielle, ce qui ne l'empêcha d'ailleurs pas de favoriser ouvertement la propagande chrétienne, ni de présider le grand Concile de Nicée qui réunit 318 évêques, prêtres et diacres et un grand nombre de savants de l'Orient, ni de porter le titre de grand pontife romain.

En Occident, l'Eglise suivit les mêmes procédés qu'en Orient pour arriver à son but. Elle commença par faire des prosélytes dans les classes humbles et opprimées et à mesure que la société romaine entrait dans la voie de la décadence et que les peuples placés sous sa domination s'affranchissaient du joug romain, surgirent dans son sein des hommes d'élite, profondément imbus de la culture grecque, qui portèrent leurs efforts

vers la conversion au christianisme des classes intellectuelles. Ce furent les apologistes, tels que saint-Jérôme, saint Chrysostome, Tertulien et Lactance, les véritables éclectiques de l'Eglise latine, qui prétendaient que chaque doctrine philosophique possédait en elle quelque parcelle de la vérité et aucune la vérité entière. Après les apologistes, vinrent au IVe siècle les Pères de l'Eglise tels que saint Ambroise, évêque de Milan, et saint Augustin. Ceux-ci ne se contentèrent plus de jouer le rôle de défenseurs de l'Eglise, ils traitèrent d'égal à égal avec le pouvoir civil, et même l'attaquèrent.

C'est ainsi que saint Ambroise refusa à l'impératrice Justine, mère de Valentinien II, la restitution aux Ariens de la basilique de Potamienne (église de Milan) ; de même il osa défendre l'entrée du sanctuaire à l'empereur Théodose, souillé du massacre de Thessalonique et l'invita publiquement à la pénitence (1).

II. — Le mysticisme oriental de saint Augustin et des pères de l'Eglise engendra le fanatisme et l'intolérance contre les dissidents du Concile de Nicée.

Les travaux de saint Augustin respirent le mysticisme uni à l'intolérance étant opposés à toute doctrine

1. A la suite d'une émeute des habitants de Salonique contre le général Botérins, où celui-ci eut plusieurs de ses officiers massacrés, Théodose invita les citoyens de la ville aux jeux de cirque, où accoururent plusieurs milliers d'individus sur lesquels se précipitèrent les soldats, l'épée nue, et les massacrèrent tous.

philosophique qui ne s'accorde pas avec les dogmes de l'Eglise, car, dit-il, les mystères de la Préséance de Dieu et de la Grâce ne peuvent s'expliquer par la raison seule. D'après lui, le christianisme, à l'inverse de la philosophie, ne s'élève pas de la connaissance de la nature à celle de l'homme.

Malheureusement le mysticisme, qui prédomina ainsi dans l'Eglise d'Orient depuis saint Augustin, engendra le fanatisme du clergé et eut pour conséquence que le gouvernement persécuta sans merci les dissidents du Concile de Nicée, ce qui amena une dégénérescence progressive du monde oriental corrompu par le sensualisme, le luxe et l'oisiveté des classes supérieures. Cette situation s'aggrava encore davantage pendant les v^e^ et vi^e^ siècles, à la suite des guerres successives engagées contre la Perse.

Ce fut Justinien, prince faible, vaniteux et mystique, partageant son temps entre les discussions théologiques et la rédaction des codes, qui ordonna par un édit la fermeture des dernières écoles grecques et particulièrement de celle d'Athènes (529). A la suite de cette intervention brutale, une grande partie des élèves de cette école s'achemina vers la Perse, où ils furent attirés par la renommée du roi Chosroès, enthousiaste de la philosophie grecque. L'œuvre de Justinien fut un des derniers triomphes de la mentalité orientale sur la culture grecque en même temps qu'une victoire de la théologie sur la science.

Depuis lors, la lumière de la science s'éteignit en Orient; l'occident lui-même se serait obscurci, si, providentiellement, les arabes n'étaient venus recueillir les derniers rayons de la science et de la philosophie grecques dispersés par l'intolérance et le fanatisme d'Orient, en Asie Mineure et en Perse, pour les rapporter en Europe et en illuminer l'Espagne. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que la lutte qui s'est établie dans l'Empire byzantin entre la théologie et la science n'a pas cessé de troubler la conscience humaine à toutes les époques de l'histoire jusqu'à nos jours.

En ce qui concerne l'Occident, nous avons vu que pendant les deux premiers siècles de notre ère, la propagande chrétienne se faisait particulièrement dans les couches sociales inférieures, parmi les pauvres, les esclaves, et les individus faibles d'esprit : les enfants et les femmes qui par leur crédulité et leur superstition étaient accessibles à toute suggestion, allaient les uns, jusqu'à refuser l'obéissance à leurs maris, à leurs parents et à leurs maîtres, les autres jusqu'à regarder avec suspicion les classes sociales supérieures et s'en éloigner. Quelques écrivains romains de cette époque font à peine mention des sectes chrétiennes qui pullulaient à Rome, et d'autres parlent avec dédain de leur superstition et de leur ignorance.

Il y a lieu de remarquer que l'Empire romain en était arrivé à donner une valeur égale à ses dieux nationaux et à des dieux asiatiques ou africains, au point que l'em-

pereur Alexandre Sévère avait admis dans sa chapelle particulière les images d'Abraham, d'Orphée, d'Apollonius de Tyane et de Jésus-Christ et que maintes fois les chrétiens accusés par leurs adversaires de blasphème contre les idoles, trouvaient protection et indulgence auprès des juges païens qui les considéraient comme des malheureux ou des malades.

Mais à mesure que le nombre des néophytes grandissait à Rome, leurs chefs ne se contentaient plus de la tolérance de la part des Romains ; ils n'hésitèrent pas à manifester du mépris, à proférer des insultes contre les dieux et des railleries contre les temples, ce qui ne manqua pas de blesser l'amour-propre des croyants païens et de les exaspérer contre les chrétiens. Il s'ensuivit que les autorités, par crainte de voir troubler la paix publique se virent obligées de sévir contre les fanatiques chrétiens, les forçant à rendre hommage aux images impériales peintes sur les drapeaux des cohortes. Il y eut beaucoup de chrétiens qui préférèrent subir la mort plutôt que de courber le front devant le symbole de l'autorité romaine. Telle fut l'origine des persécutions des chrétiens à Rome : ils furent considérés comme des perturbateurs de l'ordre public. Comme preuve à l'appui, il suffit de rappeler que l'Empereur Trajan, considéré par les écrivains ecclésiastiques comme un prince très pieux et clément, ordonna de punir les chrétiens convaincus de faire partie des sociétés secrètes comme des révolutionnaires

et des rebelles. C'est ainsi qu'il proscrivit comme ennemies de l'Etat toutes les sectes qui se refusaient à sacrifier à l'image de l'empereur et aux divinités anciennes. Bien entendu, ce n'est pas l'intolérance religieuse qui le déterminait à la persécution des sectes chrétiennes ; c'était plutôt la nécessité de maintenir l'ordre public, la discipline de l'armée et la paix sociale qui le poussait à des actes sévères.

Il en fut de même pour l'empereur Dioclétien qui punit sévèrement le centurion Marcellus pour avoir un jour de fête jeté au loin ses armes et ses décorations impériales en déclarant qu'il n'obéirait à aucune autre autorité qu'à celle du Christ et de ses représentants.

Il est tout naturel que les chefs d'Etat romains n'aient pas pu voir avec indifférence les provocations des chrétiens qui, poussés par le fanatisme, cherchaient délibérément des occasions de se révolter contre les lois et l'autorité romaines, et de s'exposer au martyre, croyant que de cette manière ils gagneraient une place dans le royaume de Dieu. Il n'est pas douteux que la foi ardente en la résurrection de Jésus et en la venue prochaine du royaume de Dieu aient été le levier puissant qui poussa les masses populaires ignorantes et superstitieuses à se soulever contre la puissance romaine, basée sur le principe de la domination universelle et sur le droit de la force contre la liberté des peuples et le droit humain.

D'après les écrivains romains, il y avait également

des personnes malheureuses, victimes de la misère, chargées de dettes, ou même des criminels qui se vantaient publiquement de leurs croyances chrétiennes et injuriaient la religion romaine dans le but de trouver le martyre et la récompense des élus et d'obtenir pour leurs familles la protection de leurs coreligionnaires. D'autre part, on voyait des gens riches, convertis au christianisme, donner leur fortune pour les besoins de la cause chrétienne et laisser mourir de faim leurs enfants ou bien les réduire à l'état de mendicité.

A mesure que le nombre des adeptes du christianisme augmentait et que leurs efforts étaient couronnés de succès, grâce à la protection des empereurs, les fidèles tournaient leur fureur contre les temples et les monuments de l'idolâtrie, les détruisant par les armes ou par l'incendie, et comme les païens accouraient pour défendre leurs dieux, une lutte s'engageait entre les deux partis, qui causait un grand nombre de victimes.

Très souvent, c'étaient les évêques qui figuraient à la tête de ces émeutes ; tel fut le cas pour le fameux temple de Sérapis, à Alexandrie, où le peuple, fanatisé par les harangues de l'évêque Cyrille, engagea une lutte acharnée contre les défenseurs de la philosophie et de la science grecques. Voilà la manière dont les successeurs des apôtres ont interprété la morale chrétienne enseignée par Jésus-Christ, qui prêchait la fraternité entre les hommes, et la charité envers les opprimés et les malheureux.

Il ne faut pas croire que cette guerre sans pitié ait été organisée seulement contre les idolâtres dans le but de les terroriser et de leur imposer la foi par la crainte de perdre leurs biens et leurs vies ; une lutte semblable s'engagea également au sein des communautés chrétiennes mêmes à la suite des décisions du Concile œcuménique de Nicée, établissant un certain nombre de dogmes et de règles fixes comme base de la religion catholique. Ce Concile, loin d'avoir constitué la pierre angulaire des doctrines du christianisme, servit plutôt de pomme de discorde parmi les adeptes de la nouvelle religion. Il y eut des dissidents parmi les chefs du christianisme d'Orient, surtout parmi les évêques grecs cultivés d'Asie Mineure et d'Egypte, gens subtils et habitués à la discussion, qui professaient des opinions contraires à celles établies par le Concile, notamment sur l'explication des mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Il se forma un grand nombre de sectes, tels que les *Gnostiques*, *les Ariens*, *les Montanistes*, *les Marionistes*, *les Nestoriens*, *les Manichéens*. Mais la secte la plus forte et la mieux organisée, fut celle d'Arius, évêque d'Alexandrie (280-336), qui enseignait que le Christ a été créé par Dieu, le père, et qu'il n'est pas son égal. Malgré sa condamnation par le Concile de Nicée l'arianisme se répandit graduellement dans tout l'empire byzantin. Les deux partis, catholique et arien, luttèrent avec acharnement pendant deux siècles pour s'emparer du pouvoir.

Durant une lutte si prolongée et sur un théâtre aussi vaste, ils furent tour à tour favorisés par des succès partiels. Alors le parti plus fort destituait, exilait, emprisonnait et parfois massacrait les chefs du parti contraire. D'abord, les Ariens furent souvent protégés par les empereurs ; ensuite lorsque les Barbares pénétrèrent dans l'Empire, ils se convertirent à l'arianisme.

Les Wisigoths d'Espagne, les Ostrogoths d'Italie, les Burgondes de Gaule, les Vandales d'Afrique et ensuite les Lombards, tous embrassèrent l'arianisme. Les luttes et les persécutions de part et d'autre se prolongèrent jusqu'à la fin du VI^e^ siècle, finissant par le triomphe des catholiques romains.

Chose singulière : dès le moment où le catholicisme se fut installé au pouvoir, il oublia vite son origine et la morale chrétienne qui lui avait donné sa vigueur, car, loin de suivre les principes de l'Evangile et les enseignements de Jésus-Christ : l'amour du prochain, la fraternité et l'égalité parmi les hommes, la charité et la tolérance, l'humilité et le pardon, il emprunta à l'ancienne théocratie juive l'intolérance en déclarant que hors de l'Eglise il n'y avait pas de salut, et de persécuté qu'il était auparavant, il devint persécuteur.

Comment est-il possible que ce même christianisme, qui doit son origine et son évolution progressive à l'enthousiasme et à la foi ardente avec laquelle ses premiers adeptes embrassèrent sa doctrine et, ne reculant

ni devant le sacrifice de leur vie, ni devant le plus cruel martyre, proclamèrent publiquement leur croyance inébranlable en l'Evangile et en ses principes moraux, en soit arrivé quatre siècles plus tard à employer la violence et la force brutale contre les différentes sectes chrétiennes, contre les païens et contre les juifs ? Comment explique-t-on que le christianisme qui durant son âge héroïque représentait les principes moraux les plus sublimes, se soit transformé en un instrument d'oppression et de violence pour établir un régime théocratique mis au service du despotisme barbare et des empereurs byzantins ?

Pour expliquer ce fait historique paradoxal, il faut tenir compte des circonstances contre lesquelles l'Eglise eut à lutter pour imposer ses doctrines et ses dogmes à la société orientale et occidentale.

En premier lieu il faut considérer l'élément social. Il y avait alors à Byzance trois éléments hétérogènes qui se disputaient l'influence sur le gouvernement : d'abord, *l'élément grec* qui avait pour soutien l'aristocratie, les corps municipaux et les philosophes ; ensuite l'*élément chrétien* naguère persécuté, représenté par ses prêtres ; enfin *l'élément barbare*, avec ses généraux d'origine asiatique, convertis au christianisme ; mais l'administration de l'Empire restait païenne et réfractaire aux innovations, tandis que le parti barbare ou militaire représentait non seulement l'ignorance et la superstition, mais aussi la force brutale indifférente à tout sentiment élevé.

En second lieu l'empereur, à la fois chef de l'Etat et de l'Eglise, vêtu de pourpre, assis sur un trône d'or et entouré de courtisans également vêtus de soie et d'or représentait plutôt l'esprit oriental que l'esprit chrétien ; et au lieu de propager les doctrines de l'Evangile, et d'en donner les principes moraux comme fondements à la société, il ne faisait qu'alimenter l'amour du luxe et des plaisirs et développer les vices de l'Orient. Il s'ensuivit que les conspirations militaires, stimulées par l'or de quelques ambitieux, donnaient lieu aux révolutions et au renversement des dynasties. Sur 109 empereurs qui se succédèrent à Byzance du IVe au XIe siècle, 34 seulement sont morts dans leur lit ; les autres subirent, pour la plupart une mort violente.

En troisième lieu, le manque d'accord entre les patriarches et les conciles sur l'établissement définitif des dogmes contribua grandement à affaiblir l'influence morale du christianisme dans l'empire byzantin pendant les Ve et VIe siècles. Le premier résultat fut que l'Eglise d'Orient refusa sa soumission au Pape de Rome et se déclara indépendante ; ensuite, elle-même finit par se briser en plusieurs sectes. Il y avait d'abord en Orient plusieurs églises chrétiennes qui obéissaient aux évêques des grandes villes (Constantinople, Jérusalem, Antioche, Alexandrie) qu'on appelait patriarches et qui, de leur côté, étaient soumis à l'Empereur, chef de l'Eglise ; ensuite les patriarches même se mirent à la tête des différentes sectes. D'abord la secte des *Nesto-*

riens, adeptes de la doctrine de *Nestorius*, patriarche de Constantinople, admettait qu'il y a en Jésus-Christ deux natures, l'une divine et l'autre humaine, tandis que les *Monophysites* enseignaient qu'il n'y a dans le Christ qu'une seule nature, la nature divine. Ceux-ci fondèrent les églises d'Egypte, de Syrie et d'Arménie, sous le nom de *Jacobites*. Après la condamnation des Nestoriens par le Concile d'Ephèse, leurs chefs se retirèrent à Babylone où ils fondèrent l'Eglise de Chaldée en même temps que l'école de philosophie d'Edesse. D'autre part, malgré la persécution des Ariens par les catholiques, presque tous les peuples barbares, au moment d'entrer dans l'Empire, se convertirent à l'arianisme.

La multiplication des sectes brisa d'abord l'unité du christianisme ; ensuite elle amena une série de luttes acharnées et de persécutions qui se prolongèrent pendant deux siècles.

Les choses n'allaient pas mieux du côté de l'Occident.

L'anarchie règna dans tous les pays de l'Europe jusqu'au moment de l'arrivée au pouvoir de Charlemagne au VIII^e^ siècle. Les rois barbares, Francs, Goths, ainsi que les personnes de leur entourage, après avoir détruit la plupart des monuments de l'Empire romain, restèrent complètement étrangers aux beautés de la culture gréco-romaine et ne pensaient qu'à la chasse, à manier les armes ou à ravager les pays de leurs voisins. Les guerriers suivaient les rois à la guerre pour acquérir

un riche butin. Des bandes armées ne faisaient que parcourir les pays en brûlant des villes, en dévastant les champs et en détruisant les monuments. Les évêques eux-mêmes aimaient mieux s'adonner aux plaisirs de la chasse et de la bonne chère et commander les guerriers que d'inculquer à leurs subordonnés les principes moraux de l'Evangile. Leur seule préoccupation était d'organiser une hiérarchie des plus vastes sur le principe théocratique, afin de pouvoir dominer, non seulement le peuple, mais aussi les seigneurs et les rois. Lorsqu'ils se heurtaient à des difficultés dans leurs efforts pour s'emparer du pouvoir, ils se plaçaient à côté des princes dans l'espoir de partager un jour avec eux le pouvoir absolu aux dépens de la liberté des peuples. Tel était l'état de la civilisation européenne au cours du v^e^ siècle.

Toutefois, les barbares, après avoir achevé leur œuvre de destruction, comprirent la nécessité d'organiser les pays conquis sur une nouvelle base. Mais voyant toutes les classes sociales désorganisées, excepté l'Eglise, dont l'organisation sut résister à la force brutale des envahisseurs, ils jugèrent de leur intérêt d'entrer en rapports avec les évêques. Ceux-ci profitèrent de la circonstance pour faire valoir la supériorité de leur culture qui leur permettait d'imposer la foi chrétienne aux envahisseurs dont un grand nombre étaient déjà convertis et de modifier ainsi graduellement les conditions morales des néophytes ignorants et de

mœurs différentes. Dans ce but, les évêques leur témoignaient une grande indulgence, ne s'opposant pas aux formes de leur culte intérieur pourvu qu'ils les réalisassent avec les symboles du catholicisme. Les missionnaires chrétiens avaient même reçu du pape la recommandation de ne pas heurter les anciennes croyances. « Il faut se garder de détruire les temples des idoles ; il ne faut que les purifier et les consacrer au service du vrai Dieu ; car tant que le peuple verra subsister ses anciens lieux de dévotion, il sera plus disposé à s'y rendre par habitude. Si les hommes ont l'habitude d'immoler des bœufs en sacrifice, il faut que cet usage soit transformé en solennité chrétienne. Qu'on leur laisse construire des cabanes de feuillage autour des temples changés en églises. Qu'ils s'y assemblent et amènent leurs animaux pour le sacrifice, mais non plus comme offrande aux idoles, mais en l'honneur de Dieu. »

Une fois que les évêques eurent réussi à réorganiser le culte extérieur parmi les classes inférieures composées pour la plupart de cultivateurs, ils tâchèrent de gagner la classe guerrière, tant les seigneurs que leurs vassaux. Parfois, ils changeaient d'attitude. Ils commencaient par gagner les chefs des tribus, tantôt en les persuadant de la supériorité de la religion chrétienne, tantôt en leur faisant comprendre qu'il était de leur intérêt de se convertir.

C'est ainsi que Clovis, chef d'une bande de guerriers

francs, fut converti au catholicisme par l'évêque de Reims avec 3.000 de ses hommes. Aussitôt après, ce chef de bande fut soutenu par le clergé catholique et devint le seul roi de toute la Gaule. Tous les rois francs descendants de Clovis suivirent son exemple en soutenant l'Eglise catholique.

Ce qui prouve d'une manière incontestable que l'Eglise, ayant bien compris qu'il est impossible de changer les mœurs d'un peuple barbare du jour au lendemain par le seul fait de le faire changer de religion, a tâché d'abord de convertir ses chefs au catholicisme, soit par persuasion, soit par intérêt, ce qui entraîna, par suite, la conversion de leurs sujets et subordonnés. De cette manière, l'Eglise assura du même coup l'extension de son pouvoir spirituel et temporel.

Toutefois, il faut reconnaître que l'Eglise, bien qu'elle ait réussi, par des procédés habiles, à réaliser son but, à savoir: la domination des peuples par la foi, n'a rien fait pour les instruire et les éclairer sur les rapports de l'homme avec ses semblables ni sur les devoirs réciproques des classes supérieures et inférieures, selon l'enseignement de l'Evangile. Au contraire, les évêques, comme seigneurs et propriétaires, ont fait de leur mieux pour enchaîner les paysans à la terre, à titre de serfs, et faire bon marché des droits humains en se servant d'esclaves dans les travaux des champs. Par ce procédé, les évêques n'ont fait que

rabaisser la personnalité humaine dans sa dignité et manquer à leur mission évangélique d'éducateurs des classes sociales ignorantes et superstitieuses. Ils n'avaient d'autre ambition que celle d'imposer leur mentalité théocratique aux rois et aux classes dirigeantes, pour pouvoir intervenir indirectement dans toutes les branches de l'administration civile et devenir ainsi les maîtres de la conscience générale des seigneurs et de leurs vassaux.

Pour se rendre un compte exact des aspirations de l'Eglise pendant tout le Moyen âge, il suffit de rappeler le fait historique qui caractérise la domination des Goths en Espagne. Ceux-ci, après avoir soumis les Cantabres, les Vasques et les Suèves en Galicie, sous le roi Léovigilde, en 572, sont devenus les maîtres de toute l'Espagne. Ce roi convoqua en 580 un synode d'évêques ariens dans le but de rétablir l'union entre catholiques et ariens, mais malgré les concessions qu'il offrait aux catholiques en modifiant les anciennes formules de l'hérésie, il échoua contre la résistance de ces derniers, et la lutte, plus ou moins ouverte, continua entre les deux partis. Cependant, les Goths au pouvoir montraient une tolérance assez large envers les catholiques, au point qu'il était permis aux évêques de se réunir en assemblée et de former des conciles dans le but de fortifier les dogmes et la discipline de l'Eglise. Grâce à ce régime de tolérance, les catholiques prospérèrent dans leurs intérêts matériels et moraux.

Après la mort de Léovigilde et l'arrivée au pouvoir de son fils Récarède, celui-ci, animé du désir de donner plus de solidité à sa dynastie et de favoriser la fusion des éléments qui composaient la monarchie, convoqua à Tolède une Assemblée d'évêques ariens et catholiques chargée d'étudier les moyens de mettre d'accord les deux partis sur les articles de foi et d'établir ainsi l'unité religieuse en Espagne. Mais voyant la stérilité de ces démarches, il décida de se convertir au catholicisme. A cet effet, il convoqua à Tolède le Troisième Concile en mai 627, et en présence de 63 évêques et 6 vicaires, lui, la reine Bada et 8 évêques ariens, abjurèrent l'arianisme et déclarèrent admettre le symbole de Nicée.

Par sa conversion au catholicisme, Récarède se proposa d'établir l'unité religieuse, sociale et politique en Espagne. En effet depuis lors, c'étaient les évêques qui étaient chargés dans les conciles de légiférer sur les matières civiles, de délibérer et de proposer des lois qui étaient ensuite sanctionnées par le roi. Malheusement, l'établissement de l'unité religieuse rêvée par Récarède ne put se réaliser par des moyens pacifiques. Récarède eut à lutter avec les ariens récalcitrants qui tramèrent des conspirations et s'insurgèrent contre ce nouveau régime. Alors le roi mit en vigueur des lois de persécution contre les ennemis de l'Eglise, votées par le Concile de Tolède, ordonna de brûler les livres ariens et déclara l'apostasie, l'hérésie et

l'infidélité comme des délits communs, et sous prétexte d'extirper l'hérésie il dressa des potences, et fit souffrir d'horribles tortures et des privations cruelles à des hommes et des femmes accusés d'hérésie. Il est bien triste de voir que les hommes qui autrefois s'étaient plaints de la persécution, de l'injustice et de la cruauté de leurs adversaires aient employé les mêmes moyens ou pis encore, au moment de leur arrivée au pouvoir, en invoquant pour justifier leur conduite le nom du Christ qui a prêché toujours l'amour de Dieu, l'amour du prochain et de la justice et la fraternité parmi les hommes ; ce qui prouve bien que les efforts des évêques pour étendre leur sphère d'action en faveur du pouvoir spirituel de l'Eglise avaient plutôt pour but d'atteindre le pouvoir temporel.

Quant aux rois goths, aussi bien Récarède que ses successeurs, ils étaient d'autant plus disposés à satisfaire les exigences des évêques catholiques qu'ils les utilisaient comme auxiliaires pour combattre au Concile de Tolède, — sorte de parlement, — l'influence des seigneurs qui s'efforçaient d'amoindrir les privilèges de la monarchie à leur avantage, de façon que l'union entre l'autel et le trône devint de jour en jour plus intime, à la suite de la conversion de Récarède au catholicisme. Depuis lors, les Synodes ecclésiastiques n'étaient pas simplement des conciles nationaux, mais devinrent des parlements de la Couronne (1). Le

1. Antequera, *Historia de la Législacion espanola*, pages 41 et 42.

pouvoir du clergé, sous les successeurs de Récarède, gagnait tous les jours plus de terrain, au point que lors du quatrième concile de Tolède en 633, le roi s'est prosterné à terre devant les évêques (1). La même tendance se manifeste dans la jurisprudence, puisque, d'après le code des Wisigoths, tout laïc peut exiger que sa cause, au lieu d'être jugée par les magistrats civils, le soit par l'évêque du diocèse, et même quand les deux partis étaient d'accord pour préférer le tribunal civil, l'évêque avait le droit de réformer le jugement, s'il estimait que la cause avait été mal jugée. Un savant jurisconsulte espagnol, Sempere, dit des évêques : « Le code du *Fuero Juzgo* fut leur ouvrage : les juges étaient sujets à leur juridiction ; les plaideurs lésés par la sentence du juge, pouvaient se plaindre aux évêques qui avaient le droit d'annuler les arrêts, les réformer et châtier les magistrats (2). »

Après la mort de Récarède la domination des Goths en Espagne se prolongea encore pendant un siècle sous différentes dynasties. Toutefois, les successeurs de Récarède ne réussirent à établir le principe de la monarchie héréditaire des Goths, ni à affirmer la politique d'union entre les vainqueurs et les vaincus. Les uns, aidés et stimulés par le clergé, furent combattus par la noblesse, soutenue par l'ancien parti arien, ce qui donna lieu à des luttes très âpres, à des conspirations

1. Fleury, *Histoire ecclésiastique*, t. VIII, p. 308, Paris, 1758.
2. Sempere, *Monarchie, espagnole*, t. I, p. 6; t. II, p. 212-214.

et soulèvements, voire même à des guerres civiles et par la suite, à un arrêt de développement des intérêts matériels et moraux du pays, au point que plusieurs rois furent détrônés ou tués par leurs adversaires alors que d'autres ne purent jouir de leur couronne que quelques mois. On compte 16 rois depuis la mort de Récarède en 601, jusqu'à Rodrigue, tombé à la bataille de Guadalete contre l'invasion arabe en 711, bataille qui mit fin à la domination des Goths en même temps qu'à l'influence du catholicisme en Espagne.

III

Nous tenons à constater que la domination des Goths dans la Péninsule Ibérique, qui ne dura pas moins de trois siècles (414-711), constitue un fait historique de premier ordre et sert de leçon très instructive dans l'histoire de l'évolution de l'humanité en Europe.

De prime abord, on inclinerait à admettre qu'un peuple envahisseur capable de rester maître d'une région aussi étendue que la Péninsule Ibérique pendant trois siècles, devrait forcément exercer une influence sur les mœurs et sur la vie intellectuelle et économique du pays. Mais l'expérience vient de démontrer que ce ne fut pas le cas pour les Wisigoths d'Espagne, dont l'influence peut être considérée comme nulle. En voici les raisons :

1° Au moment où elle envahit la Péninsule, cette race germanique manquait complètement de culture ; elle conservait encore le caractère nomade et était rangée dans la catégorie des peuples barbares. En effet, dans les premières années de leur séjour en Espagne, les Wisigoths se firent remarquer par leurs actes de sauvagerie ; ils ne firent que détruire les monuments historiques des grandes villes et dévaster les champs. Ce n'est qu'après s'être décidés à fixer leur résidence dans le pays, qu'ils se virent obligés de se réconcilier avec les vaincus et de s'assimiler graduellement la civilisation ibéro-romaine et même leur religion, de s'adonner au commerce et à l'industrie et de copier, bien qu'imparfaitement, les arts plastiques et techniques.

2° Leur langue, complètement distincte de celle des peuples latins, ainsi que leur écriture, leur alphabet et leurs pratiques religieuses qui n'avaient rien de commun avec celles des ibéro-romains, formaient une barrière infranchissable entre les vainqueurs et les vaincus.

3° Les évêques catholiques, imprégnés de la culture gréco-latine et conscients de l'infériorité de la race dominante, exerçaient une influence morale sur ses chefs et se constituaient en mentors des rois, leur servaient d'auxiliaires et de conseillers dans les affaires administratives en même temps qu'ils les persuadaient de l'opportunité de leur conversion au catholicisme.

Bien que les rois goths aient subi l'influence du parti catholique et aient fait tout leur possible pour s'assimiler les coutumes, les mœurs et même la langue des races indigènes, l'opposition qu'il rencontrèrent chez leurs coreligionnaires ariens, d'une part et parmi la noblesse, d'autre part, fut un empêchement sérieux à la formation de l'unité nationale et à la stabilité d'un gouvernement d'ordre.

Ainsi s'explique qu'un peuple, de culture inférieure d'ailleurs, gouverné par des rois égoïstes uniquement préoccupés d'assurer le maintien de leur dynastie, et exploités par des chefs religieux imbus d'un esprit théocratique et intolérant au suprême degré, ait été incapable de transmettre à la postérité rien de ce qui, soit en littérature, en arts ou en sciences, peut servir à relever la dignité de la personnalité humaine.

Le régime théocratique imposé par la papauté aux gouvernements de tous les pays d'Occident et d'Orient aurait eu pour résultat une éclipse totale de la pensée humaine, les sources des sciences et des arts se seraient taries et l'édifice social qui s'était construit sur les débris de l'Empire romain se serait écroulé si les Arabes, après avoir envahi l'Espagne, n'avaient réussi à construire sur ses décombres une société nouvelle appelée à rétablir l'équilibre entre la science et la foi, entre la raison et le sentiment humain.

Bien que, dans notre temps, l'islamisme en soit arrivé à constituer une antithèse du progrès, on ne saurait

nier qu'au début de son évolution, les Arabes n'aient rempli une mission importante dans l'histoire de la civilisation, en recueillant les germes de la philosophie et de la science grecques, disséminés en Perse et en Asie-Mineure par les savants grecs, victimes de l'intolérance religieuse qui régnait dans l'empire byzantin et en les transportant en Espagne d'où ils se propagèrent au reste de l'Europe.

Ce n'est pas l'islamisme qui a vaincu le christianisme, car tous les deux sont basés sur les principes moraux de l'Ancien et du Nouveau Testament et tous les deux sont monothéistes. Mais précisément le catholicisme, lorsqu'il eut conquis le pouvoir, négligea de s'inspirer des principes moraux de la Bible et de l'Evangile, et n'aspirant qu'à la domination universelle, il traita avec dédain la science et la philosophie grecques, en même temps qu'il persécutait avec acharnement les dissidents chrétiens, ainsi que les païens et les juifs, les considérant tous comme des hérétiques et des infidèles. C'est plutôt pour avoir manqué à l'accomplissement de sa mission éducatrice de l'humanité, conformément aux principes de morale enseignés par Jésus-Christ qu'il a été obligé de céder la place aux Arabes, qui pendant les quatre premiers siècles de leur domination en Espagne se sont efforcés de concilier les enseignements de la Bible avec la philosophie grecque.

IV

Nous venons de voir que l'Eglise, après avoir réussi à convertir au catholicisme les empereurs d'Orient et les rois goths d'Espagne, entraînée par l'ambition du pouvoir temporel et la mentalité théocratique des évêques s'efforça d'établir, d'accord avec le pouvoir civil, l'absolutisme politique et religieux, ce qui amena à la longue une stagnation dans le cours de la civilisation et un arrêt de développement dans le sentiment de la solidarité humaine, de sorte que l'Eglise se trouva vers la fin du VIII^e^ siècle, avoir échoué complètement dans sa mission d'éducatrice de l'humanité.

Cependant, l'Eglise avait toujours conservé son prestige aux yeux des deshérités de la fortune, des enfants, des esclaves, des opprimés et des victimes de l'injustice sociale, auxquels elle promettait une récompense dont elle annonçait l'avènement prochain. De plus, forte de son influence sur les masses populaires, malgré son échec et en Orient et en Espagne, elle ne renonçait pas à ses principes et à ses méthodes de propagande qui consistaient à étendre son pouvoir temporel en même temps que son pouvoir spirituel.

En résumé : il y a plusieurs faits historiques qui caractérisent l'entrée en scène du christianisme en face du polythéisme gréco-romain, de même que son évolution au milieu de peuples barbares qui se sont installés dans

les pays d'Europe, soumis autrefois à la domination romaine.

1° Les chefs de l'Eglise, en convoquant le premier Concile œcuménique de Nicée, avaient un double but : d'abord, d'établir les dogmes de la foi chrétienne qui devaient servir de base inébranlable à la religion catholique ; ensuite, de les étayer d'un raisonnement théologique de caractère mystique, les mettant à l'abri de toute discussion basée sur la raison et la science. En effet, depuis lors, la lutte est restée ouverte entre la théologie et la science, qui n'ont cessé de vivre en guerre jusqu'à notre époque.

2° Suivant les décisions du Concile de Nicée, aucun métropolitain n'avait le droit d'intervenir dans les affaires de ses collègues, de manière que l'évêque de Rome n'était pas supérieur aux évêques des autres grandes villes. L'évêque de Constantinople, seul, avait le titre d'évêque de l'Empire. D'ailleurs, tous les évêques étaient soumis aux caprices de l'Empereur, lequel, comme chef spirituel et temporel des peuples sous sa domination, avait le droit de les maltraiter, de les destituer et de les bannir.

Ce n'est qu'après l'invasion des barbares en Italie que l'évêque de Rome s'étant mis sous la protection des Lombards, refusa souvent l'obéissance à l'empereur de Byzance.

Plus tard lorsque les Lombards menacèrent Rome, le métropolitain de cette ville invoqua la protection des

rois francs. De cette manière le métropolitain de Rome fut le seul des évêques des grandes villes qui osa s'émanciper du pouvoir absolu des Empereurs de Byzance. Cependant, il ne jouissait que d'une indépendance relative, les papes ne se sentaient jamais en sûreté, en ayant peur tant des Lombards que des empereurs de Byzance. Même à Rome, ils ne se sentaient pas assez forts pour imposer leur volonté. Le pape Léon III faillit être massacré dans une émeute ; il fut battu et obligé de s'enfuir. Alors, il fit appel à la protection de Charlemagne qui, en 785, se présenta à Rome où Léon III lui fit porter les clefs du tombeau de saint Pierre et l'étendard de la ville de Rome, le priant d'envoyer quelqu'un pour recevoir en son nom le serment de fidélité du peuple romain. Charlemagne répondit : « Je désire conclure avec vous une alliance inviolable de fidélité et d'affection, de telle sorte que je compte en tout temps sur la bénédiction apostolique de votre Sainteté et que le siège de la Sainte Eglise romaine sera toujours défendu par ma dévotion. » C'est alors que fut conclu entre l'autel et le trône le pacte qui consacrait l'asservissement moral et matériel des peuples aux intérêts de la monarchie et de la papauté.

3° Bien que le christianisme eût déjà pénétré chez les peuples barbares quelque temps avant leur irruption dans l'Empire Romain, ces peuples restèrent longtemps dans un état anarchique par suite de leur manque de discipline. Ce n'est qu'après avoir achevé leur

œuvre de destruction des monuments de la civilisation romaine et s'être établis définitivement dans le pays, qu'ils éprouvèrent le besoin de s'organiser avec l'aide des vaincus. Ces circonstances furent mises à profit par les évêques pour compléter leur œuvre de propagande parmi les barbares, ce qui leur était d'autant plus facile que les chefs de ces derniers étant dépourvus de toute culture, avaient besoin de personnes éclairées et expérimentées dans l'art de gouverner. Ils s'efforcèrent de leur servir d'abord d'auxiliaires et de conseillers et de gagner ainsi leur amitié, puis se prévalant des services rendus, les utilisèrent en faveur des intérêts de l'Eglise.

4° A mesure que les chefs de l'Eglise étendaient leur influence spirituelle sur les peuples barbares, ils cherchaient à utiliser le pouvoir temporel des seigneurs au profit de leur cause. Dans ce but, ils employaient d'abord la douceur et la persuasion, et si ces moyens ne suffisaient pas à réaliser leurs fins, ils n'hésitaient pas à pousser leurs amis, les chefs barbares, à employer la violence et la force brutale. C'est ainsi que Charlemagne fit aux Saxons la guerre la plus acharnée et la plus cruelle pour obtenir leur conversion au christianisme. De même, ses successeurs tenaient à honneur de gouverner leurs peuples selon les préceptes de l'Eglise et de mettre au service de celle-ci le bras séculier en cas de désobéissance.

5° Malgré la protection que les rois francs dispensèrent à la papauté, celle-ci n'acquit sa véritable indé-

pendance que sous Grégoire VII (1073-1085), qui eut le courage d'entrer ouvertement en guerre contre l'Empereur d'Allemagne, Henri IV, et qui sut élever la papauté non seulement à la hauteur de la royauté, mais même au-dessus d'elle, car la conscience qu'il eut de sa force morale comme chef de l'Eglise, lui donna le courage de lancer l'anathème contre Henri IV, de délier du serment d'obéissance tous ses sujets et de l'obliger à venir à Rome pour faire pénitence, le laissant pendant trois jours et trois nuits en cilice et pieds nus, sans manger depuis le 25 jusqu'au 28 janvier de l'année 1077 devant la porte du château de la comtesse Mathilde, à Canossa.

6° Un des faits qui ont favorisé le plus puissamment l'évolution du christianisme en Europe, est sans doute le choix de la ville de Rome comme centre d'action pour la propagation de la foi chrétienne. Ainsi, Rome fut appelée à deux époques différentes à être un centre de domination universelle : la première fois, par la force brutale de ses armes, et la seconde fois, par la force morale de l'Evangile.

V

L'ÉTAT DE LA CULTURE INTELLECTUELLE ET RELIGIEUSE DE L'EUROPE A L'ÉPOQUE DE CHARLEMAGNE

Nous venons de voir que Charlemagne, roi des Francs, assoiffé de gloire et aspirant à dominer le monde, s'efforça d'abord de mettre fin à l'anarchie qui régnait dans tous les pays d'Europe et de rétablir la discipline et l'union parmi les différentes races qui peuplaient alors la France et l'Allemagne. Craignant toutefois que son peuple, quoique guerrier par nature, ne fût pas disposé à le suivre dans de longues guerres de conquêtes, il eut recours à un auxiliaire très puissant, l'Eglise, qui, fortement organisée depuis deux siècles, aspirait également à dominer la conscience humaine. C'est grâce à l'alliance intime du trône et de l'autel et à l'idéal nouveau que Charlemagne sut inspirer à son peuple, qu'il put entreprendre cette œuvre colossale, qui consistait non seulement dans l'unification de l'Allemagne et de la France, mais aussi dans la domination de presque tous les peuples de l'Europe. En effet, à force de luttes prolongées pendant un demi-siècle environ, il réussit à fonder un Empire ayant pour frontières les Pyrénées et les Alpes au sud, l'Océan Atlantique au nord et à l'ouest, et s'étendant de l'embouchure du Weser et de l'Elbe jusqu'à celle du Danube. Seuls les

Saxons osèrent lui résister, se refusant à se soumettre au christianisme et aux ordres des évêques, ce qui coûta à Charlemagne trente-quatre années de guerre (771-804). Pour atteindre son but il se servit, d'une part, de la puissance de ses armes et, d'autre part, de l'influence croissante qu'exerçaient les évêques sur les esprits vacillants des tribus germaniques. C'est ainsi qu'il n'hésita pas à faire passer au fil de l'épée 4.500 Saxons pour imposer aux survivants la doctrine chrétienne basée sur le principe de l'amour du prochain.

Cependant il faut reconnaître que Charlemagne, bien que dépourvu d'une grande culture intellectuelle, était un homme doué d'une forte intelligence et d'une mentalité supérieure à celle de ses contemporains. Il s'était proposé de former l'unité nationale allemande en donnant à toutes les tribus germaniques et franques une même langue et une même religion. Pour pouvoir réaliser ses projets il eut recours d'abord à l'influence puissante de l'Eglise en se faisant couronner Empereur par le pape et en s'érigeant en champion du christianisme ; ensuite il réunit les hommes les plus remarquables de l'époque et les chargea de la fondation d'écoles destinées à propager la culture des lettres et des arts dans toutes les provinces soumises à sa domination.

Comme à cette époque l'ignorance régnait parmi toutes les classes sociales, tant parmi les familles aristocratiques que parmi les guerriers et les paysans, il

eut recours aux quelques moines qui s'étaient signalés par leur savoir et leur donna pour chef Alcuin, célèbre moine saxon connu pour sa vaste érudition, qui fonda sous les auspices du monarque plusieurs écoles à Paris, à Tours et à Aix-la-Chapelle. Lui-même dirigea l'école appelée Palatine qui se tenait dans le palais du prince et à laquelle étaient jointes une bibliothèque et une sorte d'académie dont Charlemagne faisait partie, et les élèves qui sortirent de cette école figurèrent plus tard parmi les hauts dignitaires de l'Eglise.

Malheureusement, cette vaste et savante organisation, de même que la civilisation renaissante sous l'initiative de ce prince illustre, n'eurent pas de lendemain et les lumières qu'elles avaient fait naître s'éteignirent au cours des luttes qui suivirent sa mort. Ses héritiers, princes barbares et ambitieux, et certains des peuples dominés par Charlemagne cherchaient à reprendre leur indépendance. Ces peuples, en effet, n'avaient entre eux d'autre lien que la religion, mais possédaient des lois et des langues distinctes ; c'est ainsi que les Gallo-Romains et les Italiens parlaient la langue romaine avec certaines modifications alors que les Germains parlaient la langue teutonique et chaque peuple suivait ses lois et ses coutumes traditionnelles. Il en résulta qu'avec la mort du fondateur de l'Empire, les éléments hétérogènes qui le composaient se désagrégèrent, d'autant plus facilement que les ambitions

personnelles des membres de la famille impériale contribuèrent pour leur part à son démembrement.

Bien que l'Eglise eût grand intérêt au maintien de l'unité de l'Empire, un grand nombre d'évêques qui étaient de grands propriétaires fonciers, ainsi que les familles aristocratiques qui possédaient également de vastes étendues de terres, préféraient rester maîtresses absolues dans leurs domaines et optèrent pour la séparation. Ceci prouve, *premièrement* que les efforts les plus éclairés et les mieux intentionnés d'un homme ne suffisent pas pour fonder une patrie commune s'ils ne sont basés que sur la force brutale et lèsent en même temps les droits et les intérêts des Etats particuliers ; *secondement* que l'unité nationale constituée ou réalisée par la force des armes ne pourra jamais se consolider si les parties constituantes n'ont pas la même mentalité, ne parlent pas la même langue et encore moins s'ils ont une origine ethnique distincte. C'est ainsi que la division qui s'est manifestée parmi les successeurs de Charlemagne s'accentua tous les jours davantage et finit par engendrer des guerres qui aboutirent à la destruction de tous les progrès intellectuels réalisés dans l'Europe centrale sous Charlemagne.

CHAPITRE IX

LA FÉODALITÉ ET LA LUTTE ENTRE LA PAPAUTÉ ET LES EMPEREURS D'ALLEMAGNE POUR LA DOMINATION UNIVERSELLE

I

LA FÉODALITÉ

Après la mort de Charlemagne, l'immense Empire fondé par lui se divisa en neuf royaumes distincts, indépendants les uns des autres : la Germanie, l'Italie, la France, la Lorraine, la Navarre, la Bourgogne, la Provence, la Bretagne et l'Aquitaine, qui, à la longue, se réduisirent à quatre : l'Allemagne, la France, l'Angleterre et l'Italie, lesquels, loin de vivre en paix, ne firent que se combattre pendant plusieurs siècles, de sorte que l'état de guerre finit par devenir la vie normale des nations, avec la circonstance aggravante que l'esprit d'indépendance, au lieu d'être national, émanait des différentes classes sociales d'un même pays, *les chevaliers*, *les clercs et les paysans*. Cette société nouvelle, appelée féodale, commença à se former à la

fin du IXe siècle et se prolongea jusqu'à la fin du XVe siècle.

Il n'est pas douteux que le système féodal fut le résultat de la conquête, car aux premières époques de l'invasion des tribus germaines dans les provinces romaines, le service militaire était facultatif ; ce n'est qu'après la conquête par les Germains des pays étrangers et après leur prise de possession de la terre, que le service militaire fut imposé à chacun des conquérants comme mesure de défense des territoires conquis. En échange, il leur fut alloué une partie du butin commun, déclaré possession libre, d'où le nom d'allodial. Ce n'est qu'une partie du terrain qui fut laissée aux anciens propriétaires. Au commencement, la distribution de ces biens fut considérée comme un payement des services rendus. Mais à mesure que la guerre se localisait entre les différents royaumes et que l'influence des seigneurs grandissait aux dépens de la royauté, les terrains allodiaux devenaient héréditaires. En même temps, les seigneurs s'arrogeaient une grande part des privilèges des rois et introduisaient dans leurs domaines en tant que vassaux les chevaliers qui les servaient, tandis que ceux-ci avaient mis sous leur protection les paysans qui cultivaient leurs terres.

Quant aux chevaliers, ils étaient seuls autorisés à porter les armes, car en leur qualité d'hommes libres, ils devaient être soldats, et à cette époque où la force brutale dominait, seuls les hommes d'armes comptaient

dans la société. Cependant, ce n'est qu'au x^e^ siècle que les hommes d'armes arrivèrent à former une classe héréditaire. Les fils des chevaliers devenaient chevaliers et les filles n'épousaient que des chevaliers. Au xi^e^ siècle, les chevaliers s'appelèrent gentilshommes ou nobles ; beaucoup de chevaliers étaient de grands propriétaires. Ils recevaient leurs propriétés tantôt du roi, tantôt en héritage de leurs parents et ils devenaient alors des *seigneurs*. De plus, selon leurs richesses ou les services rendus au roi, ils avaient les titres de *baron*, de *comte* ou de *duc*. Les guerriers barbares avaient coutume de jurer au chef de lui rester toujours fidèle et de combattre pour lui, et guerriers et chef restaient unis pour la vie. Le chef appelait le guerrier *mon fidèle* ou *mon vassal* et le guerrier appelait son chef *mon seigneur*. Le vassal accompagnait son seigneur à la guerre et le servait même à table. Le seigneur le payait de ses services en le nourrissant, en lui fournissant des armes, des vêtements et un cheval ; parfois il lui donnait un domaine.

La terre donnée en salaire s'appelait *fief*. Quand le vassal mourait, son fils avait le droit de prendre sa place. A leur tour, les seigneurs prêtaient serment à des seigneurs plus puissants et recevaient d'eux leurs propriétés en fief. Les ducs et les comtes prêtaient serment au roi qui leur donnait le gouvernement des villes ou des villages en fief. Presque tous les seigneurs furent à la fois seigneurs et vassaux ; presque toutes

les terres furent considérées comme des fiefs. De là vient le mot de *régime féodal.*

Quant aux *clercs,* ils étaient membres du clergé. Ils étaient respectés comme serviteurs de Dieu et en même temps puissants par leurs richesses ; car on croyait généralement que donner à une église de l'argent ou des terres était le plus sûr moyen d'effacer ses péchés et de sauver son âme ; le saint, patron de l'église, et les moines, serviteurs du saint, récompensaient le donateur en intercédant pour lui auprès de Dieu. Les actes de donation commençaient par la formule : « pour le remède de mon âme et des âmes de mes ancêtres », et souvent on ajoutait : « pour la sépulture de mon corps » (qui signifiait avoir la faveur d'être enterré dans l'église même). Le clergé recevait tantôt des villages entiers en don des seigneurs, tantôt des domaines ou des pièces de terre. Tel couvent, qui avait commencé par un seul domaine, finissait par posséder des centaines de villages. Les évêques et les abbés, maîtres de ces immenses domaines, devenaient de très grands seigneurs.

Quant aux *Paysans* ou *vilains*, la terre, appartenant à l'Église, aux seigneurs et aux chevaliers, tous grands propriétaires qui ne la cultivaient pas eux-mêmes, était donnée pour le travail aux paysans et divisée en grands domaines appelés villes ; de là le nom de vilains qu'on donna aux paysans dont quelques-uns étaient d'anciens hommes libres, mais pauvres ils étaient entrés au

service des propriétaires comme colons ; on les appelait francs (libres) ; d'autres descendaient des anciens esclaves des propriétaires ; c'étaient les serfs. Pourtant, le serf n'était plus ce qu'avait été l'esclave romain : il était fixé à la terre, il avait une famille, une maison et un champ ; son maître ne pouvait plus ni l'enlever de son village pour le vendre au loin, ni lui prendre sa femme et ses enfants, ni même lui retirer la maison ou le champ qui avait été cédé à ses ancêtres. Le vilain et le serf, n'étaient donc pas très inférieurs au vilain franc. Les vilains gardaient les terres et les transmettaient à leurs enfants. En échange ils devaient au propriétaire un droit de fermage, des taxes, des redevances en blé, en avoine, en œufs, en poules, etc. Ils devaient porter leur blé pour le moudre au moulin du seigneur, leur pain au four du seigneur, leurs vendanges au pressoir du seigneur ; au marché ils devaient se servir des poids et des mesures du seigneur et payer chaque service ; de plus, ils étaient soumis à la justice du seigneur. S'ils commettaient une contravention, le seigneur leur faisait payer une amende ; s'ils commettaient un crime, le seigneur pouvait les faire mettre à mort et confisquer tous leurs biens. Les vilains étaient entièrement dans la main du seigneur ; ils n'avaient pas le droit de s'assembler pour régler leurs affaires ; s'ils le faisaient, le seigneur leur infligeait de grosses amendes.

Le seigneur possédait généralement le quart ou la moitié de la justice d'un village. Depuis le x^e^ siècle, la

féodalité gagna graduellement du terrain dans tous les pays d'Europe, bien qu'elle conservât dans chacun d'eux un caractère différent, et les progrès réalisés par elle se firent toujours aux dépens de la couronne. Les ducs, les comtes et les barons usurpèrent peu à peu tous les attributs de la royauté, tant en ce qui concernait l'administration civile de leurs sujets que leur liberté personnelle. La féodalité ne se contenta pas de confisquer la terre, mais anéantit aussi la liberté des hommes qui se nourrissaient du sol. Les seigneurs, qui se considéraient comme maîtres de la terre et de ses anciens propriétaires, les traitaient comme des esclaves. Bien qu'au IX^e^ siècle il existât encore un accord mutuel entre le seigneur et les paysans, ces derniers conservant la terre et la liberté personnelle contre l'obligation de défendre les intérêts du premier; vers la fin du XI^e^ siècle, au contraire, il ne restait plus d'hommes libres. A mesure que l'incapacité matérielle et morale des rois et des princes apparaissait plus clairement, les seigneurs féodaux usurpaient de plus en plus le pouvoir aux dépens des droits de la nation et des particuliers, au point que l'homme libre, de crainte d'être victime de la rapacité des seigneurs voisins, vendait sa liberté et sa terre au seigneur du village en échange de la protection personnelle de celui-ci pour lui et pour sa famille.

Il arriva que les seigneurs féodaux, bien que souvent en guerre entre eux, ne reconnaissaient plus de

propriétés libres, et ne toléraient à leur côté nul homme libre, de manière que la société se composait de la noblesse, du clergé et d'une grande majorité de serfs. De plus, il y avait encore des esclaves acquis, soit du fait de la guerre, soit par suite d'achat. Ces derniers étaient considérés comme une propriété mobilière dont les maîtres pouvaient disposer à leur gré. La violence et la force brutale, obscurcirent pendant tout le Moyen Age la conscience humaine.

Pour se rendre un compte exact de l'état d'âme de cette société, il faut lire la lettre adressée par Pierre le Vénérable, réformateur de Cluny, à saint Bernard, au commencement du XI^e^ siècle : « Tout le monde sait, « dit-il, comme les seigneurs séculiers oppriment les « paysans et les serfs. Ces messieurs manquent du sen- « timent de justice, ils ne se contentent pas des services « rendus, ils s'emparent sans pitié et sans honte de la « propriété et de la personne et leur imposent souvent « des travaux cruels et insupportables, les obligeant de « cette manière à abandonner la terre qui leur appar- « tenait autrefois pour racheter leur liberté. »

Malheureusement les seigneurs ecclésiastiques, c'est-à-dire les évêques, n'avaient pas une meilleure conduite à l'égard des serfs. Le recul de l'humanité en Europe pendant les XI^e^, XII^e^ et XIII^e^ siècles, fut tellement grand qu'aucune classe sociale n'en resta exempte. Le mépris de la vie humaine, de la part de la classe possédante, arriva au point que même les dignitaires de l'Eglise

oubliaient complètement les principes fondamentaux du christianisme, contenus dans le Décalogue, dont les commandements défendent l'homicide et ordonnent le respect de la propriété d'autrui en même temps qu'ils imposent comme un devoir sacré l'amour du prochain. C'est le droit du plus fort qui dictait les lois en Europe et entretenait l'état de guerre continuel entre les grands et les petits seigneurs ; cet état de choses qui dura plus de quatre siècles empêcha pendant cette période le développement de tout genre de culture intellectuelle et étouffa en germe tout sentiment moral et religieux parmi les peuples de l'Occident et du nord de l'Europe.

II

La lutte entre la Papauté et les Empereurs d'Allemagne pour la domination universelle

Il est tout naturel de penser que dans un tel milieu social, ne se composant que de seigneurs, de prêtres et d'esclaves, où les uns ne faisaient que la guerre, les autres n'avaient pour mission que de prier et les autres travaillaient comme des bêtes de somme sous le joug des seigneurs, toute lumière intellectuelle se soit éteinte et que tout sentiment religieux et moral ait été étouffé par le bruit des armes.

En effet, au temps de la féodalité, l'Europe se trouvait sans culture, sans industrie et sans commerce. Il

n'y avait d'école primaire dans aucun pays d'Europe. Le nombre de personnes qui savaient lire et écrire était extrêmement limité. La seule école qui existât formait partie intégrante de l'église cathédrale, où l'on apprenait à lire et à écrire le latin, à chanter et à dire les offices. La discipline y était rude. Chaque année les élèves allaient en grande cérémonie couper les verges qui devaient servir à les frapper. Quant aux études supérieures, elles étaient également entre les mains du clergé ; elles commençaient par la *trivium* : grammaire, rhétorique et dialectique. On passait ensuite au *cuatrivium* : arithmétique, géométrie, musique et astronomie, pour aboutir enfin à la science maîtresse, la théologie ; car il est un fait indéniable : c'est que le développement intellectuel et moral pendant le Moyen Age était inspiré par la théologie ; c'était elle qui dirigeait l'esprit et la conscience des hommes. Toutes les questions philosophiques, politiques, historiques, étaient considérées et expliquées du point de vue théologique. Il n'y eut aucune production intellectuelle qui put se soustraire à l'influence de la souveraineté ecclésiastique ; même les sciences physiques et mathématiques n'avaient pas le droit d'outrepasser les limites tracées par l'Eglise. L'esprit théologique avait si profondément pénétré dans la société médiévale qu'il enchaîna la pensée humaine, rendant impossible tout mouvement progressif. Cette influence se fit surtout sentir dans la littérature et dans les arts. Quant aux bibliothèques il n'y

en avait guère que dans certains grands couvents; elles possédaient à peine une centaine de volumes, et l'on y rencontrait quelques moines occupés à copier des manuscrits et à enluminer certains livres de piété, car alors les livres étaient rares, le parchemin étant très cher. De plus, tous les livres étaient en latin, et la plupart consistaient en des ouvrages de piété, des traités de théologie, des pièces en vers et des chroniques. Les auteurs étaient généralement des évêques et des abbés qui écrivaient en mauvais latin. L'ignorance parmi les gens du clergé était telle que d'après Adalbéron, évêque de Laon, plus d'un évêque ne savait compter que sur ses doigts les lettres de l'alphabet (1).

Nous tenons à rappeler que jusqu'au xe siècle les évêques et les abbés étaient d'ordinaire des fils de seigneurs ; les prêtres et les moines, des fils de paysans qui entraient dans les ordres sans vocation, et seulement pour obéir à leurs parents ou pour jouir des richesses de l'Eglise. Ils apportaient dans leurs églises leurs habitudes de laïcs, passaient leur temps à jouer, à boire, à chasser et à batailler. Les abbés gaspillaient les biens des couvents pour entretenir une bande d'aventuriers. Beaucoup prenaient femme et léguaient leurs églises à leurs enfants ; beaucoup d'entre eux, comme vassaux d'un seigneur supérieur ou du roi lui-même, étaient obligés de faire le service militaire et ne savaient

1. Théry, *Histoire de l'éducation en France depuis le* Ve *siècle jusqu'à nos jours*, p. 225. Paris, 1867.

plus dire la messe ; d'autres avaient acheté leur dignité à des laïcs et les revendaient à d'autres ecclésiastiques. C'était le trafic qu'on appelait la *simonie*. Il en était de même des papes qui jusqu'au commencement du XI^e^ siècle, étaient, comme les autres évêques d'Italie, soumis à la domination des laïcs qui faisaient élire le pape à leur gré. Ce fut l'Empereur Henri III qui mit fin à ce scandale. Bien qu'Othon le Grand eût déjà réussi à rétablir en grande partie l'Empire de Charlemagne, surtout le droit de l'Empereur de confirmer l'élection des papes et d'établir ainsi le pouvoir prépondérant de l'Etat sur l'Eglise, Henri III comme fils et successeur de Conrad le Salien fut parmi les empereurs d'Allemagne celui qui sut le mieux faire respecter l'autorité impériale des deux côtés des Alpes, s'efforçant de maintenir le droit de l'empereur d'intervenir dans l'élection des papes et des évêques.

Il s'ensuivit que les papes de leur côté, obligés de compter sur la bienveillance des empereurs, ne jouissaient pas d'une entière liberté dans les élections des évêques, ce qui contribua à favoriser le relâchement des mœurs de la société civile et à développer l'ambition de certains évêques qui trafiquaient avec les dignités ecclésiastiques. Cet état de choses provoqua à la longue une réaction très profonde parmi les cardinaux et les évêques qui aspiraient à l'indépendance véritable du pouvoir spirituel de l'Eglise. Ce fut précisément là l'œuvre d'Hildebrand, fils d'un moine obscur, qui eut

le courage d'émanciper l'Eglise de la tutelle de l'Etat, d'abord comme auxiliaire du pape Nicolas II, et ensuite comme pape plus tard (élu en 1073) sous le nom de Grégoire VII. Dans ce but le premier édicta un décret, suivant lequel seuls les cardinaux-évêques auraient le droit d'élire le pape, cette élection devait recevoir après, la consécration du clergé et du peuple romain et être enfin confirmée par l'Empereur. Par un autre décret, il établit que la préférence serait toujours donnée à un membre du clergé romain.

Grégoire VII introduisit également le célibat obligatoire des prêtres et finalement défendit aux évêques de recevoir l'investiture d'un prince quelconque. Henri IV, qui refusa de reconnaître les droits usurpés du pape, fut menacé d'excommunication, et Grégoire VII ne se contenta plus de demander l'émancipation de l'Eglise de la tutelle du pouvoir temporel, il exigea aussi la subordination de l'Etat au pouvoir spirituel des papes en imposant son intervention dans les affaires du gouvernement et en dirigeant la conduite privée des princes et des peuples dans l'intérêt du salut de leur âme.

Après que l'empereur Henri IV eût prononcé publiquement la destitution de Grégoire dans le Synode de Worms composé de 25 évêques, le pape lança une bulle d'excommunication contre l'empereur, le déclarant détrôné comme rebelle au Saint Siège et déliant du serment de fidélité tous ses sujets. Les ennemis de l'Empereur tels que les Saxons et les Suèves, en profitèrent

pour le suspendre de ses fonctions. Là-dessus, Henri IV se rendit à Rome pour implorer le pardon du pape. Celui-ci, inexorable, le laissa trois jours et trois nuits devant la porte du château de Canossa, habillé en pénitent, les pieds nus, au milieu de la neige, avant de lui donner l'absolution.

Cependant le triomphe de Grégoire sur Henri IV n'était pas définitif. Son successeur, Henri V, suivit la même politique que son père ; non seulement il se refusait à reconnaître les droits du pape sur le pouvoir civil, mais il en réclamait aussi les fiefs comme chef de l'Empire et les droits allodiaux comme proche parent de la comtesse Mathilde qui légua ses biens au Saint Siège. Grâce à la crainte des belligérants de voir leurs forces s'affaiblir dans une lutte prolongée, les deux partis tombèrent d'accord pour faire un arrangement amiable, et ce fut la diète de Worms qui se chargea de dicter les conditions du Concordat, établissant les concessions réciproques des deux adversaires, et laissant le pouvoir temporel au souverain tandis que le pouvoir spirituel était accordé au pape.

Cet arrangement était loin de réaliser le rêve de Grégoire VII. Toutefois, la lutte entre le pape et l'empereur pour la suprématie sur l'Europe chrétienne, n'était que le premier acte d'un grand drame : l'indépendance de l'Italie qui, sous prétexte d'alliance entre le trône et l'autel, était restée soumise pendant des siècles à la domination de l'Empire allemand.

L'Italie se composait alors d'un grand nombre de duchés et de royaumes qui figuraient comme des fiefs de l'empire allemand ; en plus, d'un grand nombre de villes constituées en républiques qui conservaient les restes du régime municipal romain. Tous se mirent en confédération et envoyèrent des délégués à une assemblée, espèce de parlement, où étaient admis les nobles des châteaux contigus à titre de citoyens, bien qu'ils conservassent leur dominium propre et leurs serfs. L'amour de l'indépendance nationale les poussa vers une union plus étroite et ils se constituèrent en république fédérative en 1144, créant un Sénat de 56 membres, ce qui donna lieu à l'explusion d'Innocent II. Son successeur, Luce II, qui s'avançait en procession armée pour chasser les nouveaux magistrats du Capitole, fut repoussé à coups de pierre et frappé à mort.

Cependant, le nouveau régime se heurta à un grand nombre de circonstances hostiles qui l'empêchèrent de se consolider. De plus, l'empereur Frédéric Ier Barberousse n'était pas disposé à renoncer à la domination de l'Italie par l'empereur allemand. C'est ainsi qu'en 1152, il l'envahit de nouveau avec une forte armée et finit par entrer à Rome où il s'empara d'Arnauld de Brescia qu'il fit mettre à mort et brûler ensuite. En même temps, ses soldats ravagèrent la ville et firent de nombreuses victimes. Les cruautés commises par Frédéric dans les villes italiennes donnèrent lieu à la création de la Ligue lombarde, laquelle, après avoir

organisé une armée considérable, recommença la guerre contre l'empereur Frédéric. Il y eut une rencontre entre l'armée impériale et celle des confédérés en 1176 près de Lugano, au nord-est de Milan, où les Italiens remportèrent la victoire. Cependant, la paix définitive ne fut établie entre l'empire allemand et l'Italie qu'en 1183, grâce à l'intervention du Concile de Constance, qui décida que les Italiens conserveraient les droits régaliens, tels que ceux de lever des armées, fortifier les villes, exercer la juridiction civile criminelle et se constituer même en confédération ; que le pape de son côté conserverait tous les biens allodiaux, tandis que l'Empereur aurait le droit de confirmer les consuls italiens par ses délégués et d'établir dans quatre villes un tribunal d'appel pour certaines causes de litige.

Toutefois, cette paix ne fut pas de longue durée. Avec la mort de Frédéric Barberousse qui survint à la suite de la croisade à Jérusalem, coïncida l'occupation du Saint-Siège en 1197, par Innocent III, pape ambitieux en même temps que rusé, qui n'avait d'autre aspiration que de consolider les privilèges de l'Eglise, ce qui lui était d'autant plus facile que le successeur de Frédéric Barberousse, Frédéric II, était encore enfant, et se trouvait sous la tutelle de sa mère. Le pape Innocent commença d'abord par se déclarer maître de Rome, ville qui formait jusqu'alors partie intégrante de l'empire germano-romain, força le préfet impérial à lui prêter le serment de fidélité comme vassal et obligea les gar-

nisons allemandes à quitter Ancône et Spoletto. L'impératrice veuve, pour pouvoir conserver les possessions de Naples et de Sicile à son fils, implora la protection du pape en lui demandant de les lui laisser comme fiefs.

En attendant Innocent III imposait sa volonté au duc de Bohème et au roi d'Aragon, menaçait d'interdit le roi d'Angleterre, Jean sans Terre, et excommuniait le roi de France, Philippe-Auguste. Innocent III posa comme principe que l'autorité de l'Eglise a la force radiante du soleil, tandis que l'autorité temporelle des rois n'a que la lumière de la lune qui étant un corps opaque, reçoit son éclat du soleil. Par conséquent, c'est l'Eglise qui réunit en elle-même la souveraineté divine formant l'union entre le pouvoir spirituel et temporel. L'arme principale du pape contre les souverains était sans doute l'interdit qu'il lançait au besoin contre des pays entiers, d'après lequel restait suspendu tout service religieux ; les autels étaient mis à nu, les colonnes des saints renversées, les croix jetées par terre ; les cloches cessaient de sonner, les sacrements n'étaient plus administrés ; les morts n'étaient plus enterrés en terre sacrée par les prêtres ; les mariages n'étaient plus célébrés devant l'autel. Il était défendu de se saluer dans les rues. On comprendra facilement qu'à une époque où les peuples étaient aveuglés par l'ignorance et la superstition, où on était habitué à considérer les services de l'Eglise comme les biens les plus précieux

pour le salut de l'âme, les souverains fussent rendus responsables de cette malédiction, et considérés comme la cause de tous leurs maux.

Une autre arme non moins puissante dont se servit Innocent III, ce fut la création des *Moines mendiants* dont il inonda l'Europe, qui allaient de ville en ville mendiant et prêchant. Les frères ne devaient avoir rien en propre ; ils allaient comme des pèlerins servant Dieu dans la pauvreté et l'humilité. Il y en avait de deux sortes : *les Franciscains et les Dominicains*, dont les uns étaient mendiants devenus prédicateurs et les autres des prédicateurs devenus mendiants. Ils différaient des anciens moines, en ce que ceux-ci avaient vécu hors du monde, comme des anachorètes, tandis que les moines mendiants se mêlèrent à la société. Le pape leur avait permis de prêcher, de confesser, d'enterrer, et les fidèles accouraient à eux, abandonnant leurs prêtres ordinaires. Ce fut une révolution profonde qui affermit encore l'autorité du pape par le fait que les moines communiquaient toujours avec le peuple et lui inspiraient un certain degré de vénération à cause de leur vie austère et simple et de leur dédain des jouissances de la vie.

Une autre arme enfin imaginée par Innocent III fut *l'institution d'un tribunal d'inquisition*, dirigé principalement contre les hérétiques. Ce tribunal, qui était sous les ordres immédiats du pape, n'admettait pas d'appel. Il avait pour but de combattre l'esprit rationa-

liste qui se faisait jour dans le Midi de la France, tant parmi le parti intellectuel des juifs qui propageait les idées avancées de Maimonide vers la fin du XII[e] siècle, que parmi les Albigeois, secte religieuse qui s'élevait contre les doctrines papales et qui avait trouvé un protecteur en Raymond VI, comte de Toulouse. C'est alors qu'Innocent III organisa contre celui-ci une croisade sous les ordres de Simon de Montfort, à laquelle prit également part Louis VIII, roi de France, guerre qui se prolongea plusieurs années et finit en 1229 par la soumission de Raymond.

A la même époque, la lutte avait recommencé entre la papauté et Frédéric II, empereur d'Allemagne. Le pape Grégoire IX excommunia Frédéric, le dépossédа de tous ses biens, et délia du serment tous ses sujets, ce qui n'empêcha pas Frédéric II de soumettre la Toscane, les républiques de Gênes et de Venise, et de mettre le siège devant Rome. Grégoire IX succomba à la peine. La guerre se prolongea encore sous Innocent IV contre Frédéric II, depuis 1243 jusqu'à 1250, et ne prit fin qu'avec la mort subite de l'empereur, ce qui eut pour double effet de faire cesser la domination allemande en Italie et de permettre à la papauté de secouer le joug de l'empire allemand.

Les faits qui précèdent permettent d'en tirer les conclusions suivantes :

1° Que l'Eglise commença par lutter pendant environ quatre siècles pour propager l'évangile dans le monde

païen, tant en Occident qu'en Orient, tantôt par la parole persuasive des apôtres et des Pères de l'Eglise, tantôt par le bon exemple de ses adeptes et leur désintéressement ainsi que par les principes élevés de morale de l'Evangile et surtout par les légions de martyrs et les persécutions sans nombre de la part des autorités romaines.

2° Qu'après avoir réussi à convertir les classes supérieures de la société et les empereurs byzantins, les chefs de l'Eglise s'organisèrent d'abord en une hiérarchie ecclésiastique chargée de la conversion des peuples d'Orient et d'Occident.

3° Que pour donner plus de vigueur à leur œuvre de propagande, ils convoquèrent ensuite des conciles ayant pour but d'établir des dogmes et de fixer les règles de conduite des adeptes de la religion chrétienne. Ces conciles, loin de fortifier l'esprit du christianisme, contribuèrent plutôt à la désunion et à la dissidence entre les évêques et engendrèrent par la suite des luttes sanglantes et des persécutions sans nombre, toutes choses aussi contraires que possible à l'esprit de l'évangile. En effet, l'Eglise d'Orient ne se contenta pas de se séparer de celle d'Occident, mais elle se mit de plus au service d'un despotisme barbare et d'une tyrannie des plus abjectes, au point que sur 109 empereurs qui se succédèrent à Byzance du IVe au XVe siècle, 20 furent étranglés ou étouffés, 18 moururent en prison et 18 eurent les mains ou le nez coupés. C'est surtout sous la dynastie des

Héraclides que Byzance fut pendant soixante-dix ans le théâtre de massacres et de cruautés de toutes sortes.

4° Qu'après l'invasion des barbares et la destruction de tous les monuments qu'avait laissés la civilisation gréco-romaine après un règne de plus de huit siècles, les chefs de l'Eglise s'efforcèrent d'organiser une société nouvelle sur les débris de l'ancienne Rome en se faisant les auxiliaires des chefs des peuples barbares, dépourvus de toute culture, et en propageant l'Evangile d'abord par leur parole persuasive parmi les masses ignorantes, superstitieuses et idolâtres, ensuite en s'efforçant de gagner à leur cause les classes dirigeantes, leur promettant de fortifier leur influence morale sur les populations, pour imposer ensuite la conversion à la religion chrétienne aux classes inférieures, soumises aux seigneurs et aux rois.

5° Que les chefs de l'Eglise, depuis Charlemagne jusqu'au XII^e^ siècle, époque des croisades, ne se contentèrent plus de limiter leur mission à la propagation de la foi catholique et à l'unification religieuse des peuples ; ils aspiraient plutôt à la domination universelle et à associer le pouvoir temporel au pouvoir spirituel sous prétexte que le pape, comme chef de l'Europe et héritier des clefs de saint Pierre, avait juridiction sur toutes les actions des fidèles ; le roi dans son palais, de même que le pauvre dans sa chaumière, par le fait même d'avoir reçu le baptême, devaient obéissance au pape ; ce qui est une intervention indi-

recte des pontifes dans le gouvernement des Etats. En effet, les premiers biens acquis par la papauté furent ceux que la comtesse Mathilde avait légués au pape Innocent II. Dans ces biens, étaient compris les duchés de Toscane, de Spolète, d'Ancône, de Boulogne, de Parme et de Plaisance. Avec le temps, le pouvoir temporel des papes ne fit que grandir, au point que jusqu'à la constitution du royaume d'Italie dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, les Etats pontificaux occupaient encore une superficie de 71. 440 kilomètres carrés. Bien que depuis lors le pape ait perdu complètement le pouvoir temporel, l'Eglise n'a jamais cessé de protester contre cet acte de soi-disant spoliation de la part du gouvernement d'Italie. Quoi qu'il en soit il est indiscutable que pendant sept siècles de pouvoir temporel de la papauté, la théocratie n'a pas cessé d'être la forme de gouvernement des Etats pontificaux et la liberté de penser a été bannie non seulement des Etats dépendant directement de la papauté, mais aussi des autres Etats catholiques romains, jusqu'au moment de la Révolution française de 1789, qui a non seulement démoli la Bastille et le régime de l'absolutisme religieux et politique, mais a pris également pour devise les principes de la morale chétienne : *la liberté, l'égalité* et la *fraternité*.

On a beau dire que l'Eglise avait réalisé par des procédés différents son but, à savoir : la propagation de la foi catholique et l'unification religieuse des peuples, elle a à

peine résolu la moitié du problème religieux, qui est la partie métaphysique, concernant les rapports de l'homme avec Dieu, et elle a laissé sans la résoudre l'autre moitié non moins importante, qui est la morale chrétienne, telle qu'elle fut enseignée par l'évangile, établissant les rapports entre les hommes sur les principes d'amour de la justice, d'égalité et de fraternité, de liberté morale, de tolérance et d'indulgence mutuelles.

Il en résulta forcément un régime théocratique absolu, considérant le corps et l'âme comme deux frères ennemis, accompagné d'un despotime gouvernemental et d'actes d'intolérance qui ont amené à la longue une stagnation dans le cours de la civilisation et un arrêt de développement du sentiment de solidarité humaine. En effet, avec le régime théocratique imposé par la papauté au gouvernement de tous les pays de l'Europe, la pensée humaine a subi une éclipse presque totale, tant en Occident qu'en Orient, les sources des sciences et des arts se sont taries et l'édifice social qui s'est construit sur les débris de l'empire romain menaçait de s'écrouler sous l'action démolissante du Féodalisme et des guerres incessantes entre les empereurs allemands, l'Italie et la papauté. Il est hors de doute que les arabes qui ont réussi à rétablir l'équilibre entre la science et la foi, et entre l'intelligence et le sentiment de la solidarité humaine, ont, pendant les premiers quatre siècles de leur domination en Espagne, rempli une mission importante dans l'évolution de la pensée qui consiste

dans le fait d'avoir recueilli les semences de la philosophie et de la science grecques pour les transporter en Espagne et de là dans le reste de l'Europe.

---

362 t
362
Z 24

CHAPITRE X

LES PROGRÈS DES SCIENCES ET DES ARTS GRECS EN EUROPE PENDANT LE MOYEN AGE SOUS LA DOMINATION DES ARABES

LES ARABES ET LA NAISSANCE DE L'ISLAMISME

Dès l'origine les Arabes habitaient la péninsule arabique qui est bornée à l'Ouest par la Mer Rouge, à l'Est par la Mer d'Oman et le golfe Persique et au Nord par la Perse et l'Asie Mineure. Elle présente une vallée triangulaire, bordée de deux côtés par une chaîne de montagnes, dont l'une longe la Mer Rouge jusqu'à Bab-el-Mandeb et l'autre le cours de l'Euphrate et le Golfe Persique jusqu'au détroit d'Ormuz. Le fond de la vallée forme une plaine très basse d'un climat malsain. La partie nord qui comprend les déserts de Syrie et de Mésopotamie, est à peine peuplée. Ce n'est que le nord-ouest contenant la presqu'île de Sinai, l'Arabie Petrée et le Hedjaz qui était peuplé par deux puissantes tribus, les Nabatéens et les Ghassanites. Les deux villes les plus importantes étaient *La*

Mecque avec la Kaaba et Médine. La partie méridionale contenant l'Yemen constitue la contrée la plus fertile de l'Arabie et est toujours restée en rapports avec l'Egypte, la Perse et les peuples qui ont navigué dans la Mer Rouge. Les tribus qui l'habitaient s'adonnaient les unes à l'agriculture et les autres au commerce. Les villes importantes de l'Yemen étaient Saaba et Saana.

Placée entre la Perse et l'Egypte, l'Arabie fut l'objet de l'ambition de deux voisins conquérants. Les Arabes se virent obligés d'établir sur leur frontière septentrionale deux Etats puissants, le royaume de Hira et celui de Ghassan, pour se protéger surtout contre les Grecs de Constantinople. D'autre part, les juifs qui habitaient la Syrie et l'Asie mineure, se voyant exposés aux persécutions des Empereurs byzantins, s'étaient réfugiés en Arabie où ils avaient reçu un bon accueil contre l'ennemi commun, de sorte que les juifs arrivèrent à fonder deux grandes Colonies, l'une dans la partie nord, ayant pour centre la ville de Médine, et l'autre dans le Sud, où la ville de Yemen devint leur séjour favori. Les colons juifs ont non seulement vécu en bonne harmonie pendant plusieurs siècles avec les tribus arabes, faisant le commerce et l'agriculture ensemble, et menant comme elles une vie nomade, mais étant donné leur supériorité en culture, ils ne manquaient pas d'exercer une grande influence sur la mentalité arabe, au point de fonder à Médine et à Yemen des écoles où l'on enseignait la Hagadah et la Halakha. Ils

communiquèrent également aux Arabes leur tradition historique, leur calendrier et même leur écriture. Par contre, ils adoptèrent les mœurs guerrières et chevaleresques des Arabes et prirent l'habitude d'assister et de prendre souvent part aux tournois poétiques en honneur chez les enfants du désert, car au fur et à mesure que le sentiment national se réveillait chez les Arabes, des délégués des diverses tribus se réunissaient souvent dans des lieux déterminés pour se communiquer leurs impressions, leurs idées et leurs aspirations.

Dans ces assemblées il y eut des guerriers, des poètes populaires et des intellectuels, tous animés d'un idéal d'indépendance nationale qui trouvait son expression dans la langue arabe commune à tous ; mais il leur manquait un idéal religieux, tous étant idolâtres. Heureusement, au milieu de ces aspirations vagues surgit un homme énergique qui nourrissait depuis longtemps un idéal supérieur de morale : c'était Mahomet. Il réunissait toutes les conditions nécessaires pour le réaliser : d'abord l'énergie et l'intelligence, ensuite l'éloquence persuasive pour convaincre les uns et combattre les autres. C'est lui qui comprit qu'un peuple sans idéal supérieur religieux est incapable d'aspirer à l'unité nationale. Pénétré de ce principe, il conçut le projet d'implanter sur le sol d'Arabie un système religieux ayant pour base le monothéisme associé à un culte susceptible de s'adapter au tempérament fougueux de

son peuple, à sa façon de sentir et à ses habitudes invétérées d'idolâtrie. Ceci conduisit Mahomet, après de longs tâtonnements, à créer l'Islamisme, système religieux emprunté en partie à la Bible et en partie à l'Evangile. Il l'exposa dans un livre appelé le *Coran* qui constitue un code monothéiste dans le fond, mais extrêmement matérialiste et sensualiste dans la forme.

Néanmoins, malgré les concessions qu'il faisait dans son code religieux à la masse populaire, Mahomet fut obligé de lutter pendant sept ans (615-622) avec un zèle infatigable, tantôt par la parole tantôt par les armes pour mener à bonne fin la propagation de ses doctrines. Il commença par combattre les pratiques superstitieuses de ses compatriotes ; ensuite il entra ouvertement en guerre contre plusisurs tribus hostiles à ses doctrines monothéistes surtout contre les coréichites, gardiens du temple sacré de la Mecque, qui formaient la tribu la plus puissante et la plus fanatique. Après le triomphe obtenu sur ces tribus, Mahomet s'empara de La Mecque et de sa Kaaba, où il détruisit toutes les idôles. Ensuite il se rendit maître de Médine où il ne tarda pas à faire un très grand nombre de prosélites. Cependant, malgré son triomphe éclatant, les coréichites redoublèrent de violence contre Mahomet qui fut obligé de prendre la fuite avec son beau père, Abou-Bekr. C'est de cette fuite que date l'ère des Musulmans appelée *l'Hégira* (fuite de Mahomet). Toutefois l'étoile de Mahomet continua à briller plus que jamais,

et son prestige finit par s'étendre à toute la péninsule arabique. Les Coreichites mêmes finirent par se convertir et avec eux finit le culte idolâtre, et l'unité nationale devint un fait accompli.

Après la réalisation de *l'idéal* de l'unité nationale, une sorte d'exaltation religieuse s'empara de toutes les classes sociales de l'Arabie entière. et grâce à la réalisation de cet idéal longtemps rêvé, dans toutes les provinces de la Péninsule se formèrent des corps d'armées dont les chefs prêchaient la guerre sainte contre les infidèles.

En effet, en 632, l'année qui suivit la mort de Mahomet, Abou-Bekr envahissait la Syrie. Bien que les Grecs disposassent d'une armée bien organisée et que les Arabes fussent pauvres, ignorants et dépourvus d'un armement sérieux et d'une véritable organisation militaire, les premiers se replièrent devant la poussée vigoureuse des Arabes fanatisés par leurs chefs, au point que ceux-ci restèrent maîtres du champ de bataille en plusieurs combats ; Omar prit le chemin d'Antioche et d'Alep et mit le siège devant la ville de Jérusalem qui ne tarda pas à capituler. C'est ainsi que les Arabes en très peu de temps conquirent la Syrie et la Mésopotamie ainsi que l'Egypte. En même temps une armée s'avançait vers la Perse, laquelle se trouvant épuisée par les longues guerres contre les Grecs de Byzance, fit de grands efforts pour envoyer des forces militaires considérables contre l'invasion arabe, mais en vain.

Dans une terrible bataille engagée contre cette dernière les troupes perses subirent une déroute complète.

En même temps que l'Islamisme se répandait en Occident il ne laissait pas de faire de grands progrès en Orient. La première contrée qui s'offrit aux yeux des Arabes fut l'ancien royaume d'Assyrie et celui de Chaldée. Ce dernier réunissait toutes les richesses de l'Asie, que les Séleucides et les Perses y avaient accumulées ; c'était une terre arrosée par deux fleuves majestueux dont ils ne trouvaient pas d'équivalent dans leur pays natal ; elle frappait leurs sens par son faste et leur imagination par les ruines immenses qu'elle étalait à leurs regards. Mais en marchant vers l'Indus le pays changeait entièrement d'aspect : au lieu de plaines fertiles, de vallées délicieuses et de jardins riants, ils ne rencontraient qu'un terrain ingrat, des populations clairsemées, des montagnes inhabitables et des sables arides. C'est pourquoi à peine Omar fut-il proclamé calife qu'il imprima une activité intense à la guerre de Perse. La première grande bataille qui se livra dans le bassin de l'Euphrate fut favorable aux Perses. Mais le général en chef arabe ayant été écrasé sous le pied d'un éléphant, le calife, loin de se décourager, nomma Said, fils d'Aboa Vacas, général en chef des troupes de l'Irak. Celui-ci réorganisa l'armée arabe et prit position en face de l'armée perse près de Cadesiah, l'attaquant avec la farouche volonté de vaincre.

En effet, dans une bataille qui dura trois jours, il réussit à la mettre en déroute et à s'emparer d'un grand butin. Said, poursuivant ses succès, prit possession d'*Hira* et fonda la ville de Koufah, qui devint le chef-lieu de la province et le siège du gouvernement.

Une autre branche de l'armée arabe s'emparait du Golfe Persique et fondait la ville de Bassorah, qui devint plus tard l'entrepôt du commerce entre l'Inde et l'Asie occidentale.

Dès lors, les Arabes marchèrent de victoire en victoire jusqu'à ce que toute la Perse eût reconnu l'autorité des califes. Toutefois, le passage de l'Oxus fut vivement disputé et les Arabes n'occupèrent qu'une faible partie du pays. Par contre, ils furent plus heureux sur les bords de la Mer Caspienne. Mais il leur fallut près de cinquante ans pour soumettre la Perse et la Syrie à leur domination (634 à 680).

Ce ralentissement dans la marche envahissante des Musulmans apparut d'une manière encore plus frappante lorsqu'en 681 ils furent chassés par les Berbères de Kairouan en Tunisie, et réduits à se concentrer en deçà de la Tripolitaine. C'est que les guerres continuelles qu'ils avaient soutenues pendant un demi siècle les avaient épuisés et avaient diminué les effectifs de leurs armées.

II

Les califes, après la conquête définitive de la Perse, de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Egypte, se rendirent compte de la nécessité de consolider leur œuvre, et d'organiser ces pays sur de nouvelles bases. Les généraux eux-mêmes, fatigués de ces longues guerres, comprirent que pour pouvoir jouir des fruits de la victoire, une ère de paix était indispensable et que pour atteindre ce but il leur faudrait se concilier la bonne volonté des vaincus par des mesures bienveillantes qui faciliteraient la propagation de la religion et de la langue arabes. Toutefois un tel travail d'assimilation exigea des longues années d'efforts persévérants.

Pour atteindre ce but, les califes ne se contentèrent pas de choisir Damas pour capitale de l'empire arabe; ils firent de Bagdad un centre d'enseignement des sciences et des arts grecs et choisirent comme auxiliaires les savants juifs qui connaissaient à fond les langues grecque et arabe en même temps que la philosophie grecque, et leur confièrent le soin de traduire un grand nombre de livres grecs en langue arabe. C'est ainsi que les savants juifs furent les premiers maîtres des Arabes. Les califes en profitèrent ensuite pour semer les germes de la culture grecque dans tous les pays qui se trouvaient sous leur domination. Une fois

les pays organisés et pourvus de centres politiques et intellectuels, les Arabes recommencèrent à poursuivre, vers la fin de VII^e siècle, leur invasion de l'Afrique. D'abord ils se dirigèrent vers la Mauritanie et soumirent les Berbères de l'Atlas ; ensuite, ils s'approchèrent du littoral de la Méditerranée, dont ils ne tardèrent pas à se rendre maîtres.

Le général Hassan, le vainqueur de la Mauritanie, comprenant la nécessité de gagner la bonne volonté et l'amitié des Berbères du Maroc, affecta à leur égard une grande bienveillance, au point de les laisser faire partie de l'armée sous ses ordres. C'est ainsi que sous le commandement d'un chef berbère nommé Tarik, il prit possession de Ceuta et débarqua avec son armée près d'Algésiras. Les Wisigoths qui dominaient alors en Espagne envoyèrent une grosse armée à leur rencontre sous les ordres du roi Rodrigue qui prit contact avec l'ennemi dans la plaine de Guadalete près de Jerez, où s'était engagée une bataille très acharnée qui dura une semaine. Les Arabes, bien qu'inférieurs en nombre, réussirent à mettre les Wisigoths en déroute complète et le roi Rodrigue trouva la mort dans les Eaux du Guadalquivir. Tarik, pour empêcher les Wisigoths de se réorganiser, les poursuivit en marchant sur Tolède qui ne tarda pas à capituler. En attendant, le chef Moussa envahit l'Estrémadure et prit possession de plusieurs villes d'Andalousie, de manière que presque toute l'Espagne tomba en quelque mois sous la domina-

tion arabe, tandis que les Romains, malgré leurs généraux expérimentés et leurs légions nombreuses, eurent besoin de plusieurs siècles pour dominer les Ibères, ce qui prouve bien que les Goths n'étaient soutenus par aucune force morale, alors que les Arabes trouvèrent un concours efficace auprès des indigènes animés d'un sentiment hostile envers leurs oppresseurs dont ils aspiraient à secouer le joug.

III

PROGRÈS RÉALISÉS DANS TOUTES LES BRANCHES DU SAVOIR HUMAIN PAR LES ARABES DURANT LEUR DOMINATION EN ESPAGNE

Les Arabes, après avoir conquis plus des deux tiers du territoire espagnol au milieu du VIIIe siècle, consacrèrent leurs efforts à l'organisation du pays sur une base équitable. Ils instituèrent un système d'administration régulière, se montrèrent bienveillants envers les chrétiens et choisirent les plus distingués parmi eux, de même que parmi les juifs, comme collaborateurs pour cultiver les sciences et les arts techniques. Ils établirent une justice sévère, répandirent partout l'instruction et favorisèrent le commerce, l'industrie et l'agriculture en même temps qu'ils amélioraient les communications entre les différentes pro-

vinces de l'Espagne et le centre de l'empire musulman. Ils divisèrent la Péninsule en quatre gouvernements ayant chacun à sa tête un gouverneur, lequel à son tour était placé sous la direction immédiate du Calife Abd-el-Assiz.

Pour se concilier la bonne volonté des Espagnols, ils leur accordèrent le droit de conserver leurs propriétés, leurs magistrats, leurs lois, leurs églises, avec défense d'en construire de nouvelles et ne leur demandèrent que le paiement d'une redevance qui n'excédait pas en général le dixième du revenu. Les vainqueurs s'étaient réservé seulement les terres abandonnées. Abd el Assiz, loin de se montrer fanatique, constitua un *Conseil* ou *Divan* ayant pour but d'appliquer les lois du Coran en harmonie avec le milieu et les circonstances, facilitant ainsi la fusion des deux peuples de race distincte. Il permit également le mariage entre fidèles de religions différentes et lui-même en donna l'exemple en épousant la veuve de Rodrigue, mort dans la bataille de Guadalète. Les habitants arabes de Tolède prirent le nom de Musarabes. Les nouveaux conquérants de l'Espagne se mirent bientôt à exploiter le sol fertile de ce pays. Ils y apportèrent des procédés agronomiques nouveaux, fondés sur l'expérience et l'observation acquises en Mésopotamie. Ils défrichèrent les campagnes incultes, repeuplèrent les villes désertes, les ornèrent de monuments magnifiques et établirent entre elles des relations commerciales, tout en améliorant les

voies de communication. L'Espagne, ainsi fertilisée et affranchie de la servitude de la glèbe, existant dans les Etats féodaux, devint la plus peuplée et la plus florissante des contrées européennes. Cependant l'Espagne fut la seule et unique conquête des Arabes en Europe. Le centre de gravité de l'Empire arabe était la Perse et la Syrie, les califes ayant cru nécessaire pour la consolidation de leur œuvre, de fixer leur résidence tantôt à Damas tantôt à Bagdad ; la première capitale de la Syrie devint la capitale de l'Empire et la seconde, un grand centre de sciences et d'arts sous le règne des Abbassides. Ces derniers, attirés par la culture grecque et en même temps conscients de leur haute mission civilisatrice, comprirent l'impossibilité de concilier les principes trop absolus du Coran avec l'enseignement de la raison et les exigences de la vie sociale ; aussi firent-ils de grands efforts pour coordonner dans la vie pratique le sentiment religieux national et la nouvelle culture, jugeant cette coordination indispensable à la consolidation de leur puissant Empire qui embrassait trois continents, l'Asie, l'Afrique et l'Europe, alors que les jurisconsultes de Bagdad, considérant le Coran comme une révélation divine, prétendaient qu'il n'était pas permis d'y toucher. Cependant le Calife de Bagdad Abou-Giafar-Almanzor, frère et successeur d'Aboul-Abbas, choisit définitivement pour sa résidence impériale la ville de Bagdad, dont la renommée éclipsa bientôt toutes les villes de l'Orient.

Il appela d'abord dans son conseil les hommes les plus éminents qu'il chargea des différentes branches de l'administration ; il fixa ensuite d'une manière équitable les contributions des différentes provinces, de même que la capitation de tous les infidèles résidant sur le territoire des musulmans, suivant la fortune de chacun.

Le bon état de leurs finances permit aux Abbassides d'entreprendre de grands travaux d'utilité publique, tels que la fondation d'écoles, d'archives du califat, la création d'une police pour protéger les personnes et les propriétés, ainsi qu'une police des marchés pour vérifier les poids et mesures des marchandises; en même temps, ils imprimèrent une vive impulsion à l'activité intellectuelle et s'efforcèrent surtout d'améliorer l'agriculture, de fonder différentes industries et de resserrer au moyen du commerce les liens unissant les différentes provinces de l'Empire.

Abou-Giafar-Almanzor fonda à Bagdad des académies où il appela les hommes les plus renommés pour enseigner les sciences et les arts. Ses successeurs suivirent son exemple et favorisèrent la culture de toutes les branches de la science. Ils puisèrent dans les livres grecs des notions positives sur les mathématiques et la géographie. On enseignait à Bagdad, en même temps que les Commentaires du Coran, les œuvres d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Euclide, d'Archimède et de Ptolémée.

Mahomet-al-Mahadi et *Haroun-al-Raschid* élevèrent

le califat de Bagdad par la protection qu'ils accordaient aux lettres, aux arts et aux sciences au plus haut degré de splendeur et Almamoun, fils d'Haroun-al-Raschid, entouré de l'élite des savants et des artistes, recueillit à grands frais les écrits de l'école d'Alexandrie ; de même, ses bons rapports avec l'Empereur de Constantinople lui permirent de faire rechercher jusque dans Athènes les ouvrages philosophiques des Grecs.

« Ce qu'il y a encore de plus étonnant, dit Sedillot (1), c'est l'esprit véritablement scientifique qui présidait aux travaux de l'Ecole de Bagdad ; marcher du connu à l'inconnu, se rendre un compte exact des phénomènes pour remonter ensuite des effets aux causes, n'accepter que ce qui peut être démontré par l'expérience. » En un mot les Arabes du IX^e^ siècle étaient déjà en possession de cette méthode féconde qui servit de base aux travaux de Descartes au XVII^e^ siècle et qui, entre les mains des savants modernes, a été l'instrument de leurs plus belles découvertes. Le Makani et Albategni réalisèrent des travaux importants en astronomie bien qu'il leur manquât le secours de la lunette et du télescope, et sont considérés comme représentant l'Ecole de Bagdad.

En même temps que les sciences astronomiques, les Arabes cultivaient les différentes branches de mathématiques dans lesquelles on peut même dire qu'ils furent

1. *Histoires de Arabes*, par Sédillot, p. 341.

les prédécesseurs de l'Ecole moderne, car non seulement ils firent faire de réels progrès à l'arithmétique, à la géométrie et à l'algèbre, mais aussi à l'optique et à la mécanique. Ils traduisirent les ouvrages grecs sur la pneumatique et l'hydraulique de Ctésibius et d'Héron d'Alexandrie.

Hassam-ben-Haithen écrivit à la fin du x^e^ siècle sur la vision directe, réfléchie et réfractée et sur le miroir ardent. Al Hazan publia au commencement du xi^e^ siècle un livre d'optique où il décrit le lieu apparent de l'image dans le miroir courbe, le foyer du miroir caustique et la grandeur apparente des objets. Quant à l'algèbre, son nom même en indique l'origine arabe. Ils furent les premiers qui traitèrent les équations cubiques ; ils s'occupèrent également de travaux d'arithmétique sur les nombres ou logarithmes. C'est aussi à eux que nous devons les petites figures symboliques des planètes du système solaire.

Quant à la géométrie, l'Ecole de Bagdad a le mérite de nous avoir conservé non seulement les plus importants écrits des savants d'Alexandrie, mais d'avoir donné aussi une forme claire à la trigonométrie sphérique, ayant introduit les tangentes dans les calculs et substitué aux méthodes anciennes très compliquées, les solutions les plus simples. Selon Sédillot, un manuscrit arabe de Mahomet-ben-Mouza, qui se trouve dans la Bibliothèque Nationale, à Paris, démontre que les Arabes avaient déjà résolu géométriquement les équations du troisième degré.

A la même époque, l'astronomie florissait également parmi les Arabes d'Espagne et d'Afrique occidentale. En première ligne, figurent Arzachel d'Andalousie, très connu par ses hypothèses sur les excentriques du soleil et par la construction d'horloges à Tolède qui ont excité l'admiration générale. Il fut également l'auteur des *Tables tolédanes*. Il y en a d'autres, tels qu'Alpétrage et Aboul-Hassan, qui se sont rendus célèbres par leurs écrits sur l'astronomie. Le premier observa l'obliquité de l'élliptique ; le second, qui parcourut le midi de l'Espagne et une partie de l'Afrique septentrionale jusqu'à l'Egypte, releva la hauteur du pôle dans 11 villes sur un espace de 900 lieues de l'est à l'ouest ; son livre traduit et intitulé : *Des commencements et des fins* a appelé l'attention des savants modernes sur plusieurs points obscurs d'astronomie.

Les Arabes se sont également distingués dans la *géographie mathématique*. Il est tout naturel qu'ayant fondé un Empire aussi vaste qui s'étendait de l'Océan Atlantique jusqu'aux frontières de la Chine, ils aient réuni des éléments importants pour une géographie descriptive, et établi de nombreux itinéraires en même temps qu'ils créaient de grandes routes commerciales à travers l'Europe, l'Afrique et l'Asie.

Toutefois, ce n'est qu'au commencement du XI^e^ siècle que le savant Albirouni, dénommé à la cour perse de Mahomet le Ghasnévide, (le conquérant de l'Inde), publia un traité géographique appelé *Canoun*, qui a

servi de base à la plupart des cosmographies orientales. Puis, Edrisi, né à Ceuta, en 1099, et élevé à l'Ecole de Cordoue, se consacra à l'étude de la géographie ; on lui doit un traité de géographie qui, pendant trois siècles et demi, a servi de modèle aux cartographes de l'Europe. Plus tard, en 1225, Yacoud publia un dictionnaire géographique très estimé, et finalement Aboul-Hassan, du Maroc, qui vécut vers 1230, fixa à 40 degrés la longitude de la Mer Méditerranée ; son travail sur le géographie est un des plus beaux monuments de la géographie arabe.

Les Arabes avaient également confectionné des cartes nautiques. Vasco de Gama, en 1497, en trouva une chez Malem Cana dans l'Indoustan qu'il prit pour pilote à Mélinde ; une autre carte dessinée par l'Arabe Omar servit au grand Albuquerque dans la navigation de la Mer d'Oman et du Golfe Persique.

Selon les témoignages autorisés d'Humboldt, les Arabes ont également le droit d'être considérés comme les véritables fondateurs des sciences naturelles. Bien qu'Aristote soit reconnu comme l'initiateur de l'étude de l'histoire naturelle, ses travaux restèrent limités à la recherche de la nature organique et à la classification des produits animaux et végétaux de la terre, tandis que les Arabes se sont consacrés à l'étude approfondie des forces de la nature, en les utilisant pour les faire entrer dans des combinaisons nouvelles. Ils commencèrent par étudier les productions naturelles de

chaque coin des terres traversées par eux au cours de leur conquêtes ; puis ils les classifièrent en raison de leur utilité au point de vue médical, industriel ou artistique. D'après Humboldt, les Arabes donnèrent à l'étude des plantes médicinales préconisées par Dioscoride à l'école d'Alexandrie un caractère scientifique qui les amena à la création de la pharmacie chimique ; c'est d'eux que sont venues les premières prescriptions magistrales qui plus tard se répandirent par l'Ecole de Salerne dans l'Europe méridionale. La pharmacie et la matière médicale, constituant les premiers éléments de l'art de guérir, conduisirent avec le temps par deux voies différentes à l'étude de la botanique et de la chimie.

Au début, les Arabes s'occupaient de préférence *d'alchimie*, c'est-à-dire de l'art de transmuer les métaux, mais, de même que l'astrologie avait contribué au progrès de la connaissance des astres, de même les procédés opératoires alchimiques amenèrent des découvertes chimiques supérieures. C'est ainsi que les travaux de Rhazès et d'autres ont contribué à la découverte de la composition de l'acide sulfurique, de l'acide nitrique, de l'eau régale, à la préparation du mercure et d'autres oxydes de métaux, à la fermentation alcoolique, etc. (1).

Leurs recherches sur le règne végétal ont été tellement fécondes qu'elles ont enrichi la botanique de deux mille plantes dont la plupart étaient inconnues des Grecs.

1. Hœfer, *Histoire de la Chimie*, premier fascicule, page 32.

Le calife Abdel Rahman Ier avait fondé, près de Cordoue, un jardin botanique et envoyait en Syrie et dans les autres contrées de l'Asie des savants chargés de recueillir les semences rares. Lui-même avait planté dans les jardins de son palais les premiers dattiers. Nous devons également aux Arabes l'usage de la rhubarbe, de la pulpe de tamarin et de cassia, des feuilles de sené et du camphre. Ils nous ont fait également connaître les plantes aromatiques, telles que la noix de muscade et le clou de girofle ; ils faisaient usage du sucre, de préférence au miel des anciens ; ils finirent par s'en servir pour la composition des sirops, des juleps des conserves de fruits et des électuaires pour l'usage pharmaceutique. Le gouvernement surveillait cette industrie et rendait les pharmaciens responsables de la bonne qualité et du juste prix des médicaments ; il envoyait même des inspecteurs aux pharmacies des campagnes pour constater si elles étaient pourvues de tous les médicaments nécessaires.

Les travaux des Arabes sur l'agriculture et leur technique admirable pour l'exploitation des différents terrains ont survécu à toutes les vicissitudes de l'histoire jusqu'à notre époque. Le système d'irrigation employé aujourd'hui dans les *huertas* de Valence, d'Orihuela et de Murcie ainsi que le *Tribunal des Eaux* en vigueur pour la distribution aux agriculteurs, en sont un témoignage éloquent. Leurs travaux scientifiques sur l'agriculture et l'économie rurale se trouvent exposés

avec une grande clarté dans l'excellent ouvrage *D'Abou Zacharia, de Séville*, dont il existe une traduction espagnole par Don José Antonio Banqueri (Madrid, 1802). Il existe également une traduction des remarquables ouvrages sur l'histoire naturelle de Cazwini et Aldemiri par M. de Lacy. L'Espagne leur doit aussi l'usage des *norias* ou machine hydraulique formée de godets fixés après une chaîne sans fin.

Les Arabes ont également brillé dans la médecine. Ils ont produit une phalange de médecins célèbres. Les ouvrages de Rhazès et D'Avicenne, tous les deux nés en Perse au x^e^ siècle, furent traduits et imprimés plusieurs fois, et les Universités de France et d'Italie s'en servirent pendant plusieurs siècles. De même que la Perse, l'Espagne musulmane eut de grands médecins tels qu'Albucasis, Avenzoar, Averroès et Aben-Bithar.

Albucasis, né dans un village près de Cordoue, fut l'écrivain le plus célèbre en matière de chirurgie. Ses ouvrages contiennent des gravures d'instruments de chirurgie et traitent des fractures et des luxations, des hernies et de la lithotomie qu'il décrit avec des détails dignes des chirurgiens modernes.

Avenzoar, né à Peñaflor, dans la province de Séville, en 1073, fut le premier qui eut l'idée de la trachéotomie. Il donna des indications très exactes sur le diagnostic et le traitement des luxations et des fractures. Il a écrit également divers ouvrages de médecine dont on trouve

des exemplaires dans différentes bibliothèques nationales d'Europe.

Le médecin arabe le plus célèbre de l'Ecole de Cordoue, fut *Averroès*, qui vécut au XII^e^ siècle. Il est l'auteur d'études remarquables sur la médecine, de même que sur les sciences naturelles et la philosophie. Parmi ses nombreux ouvrages de médecine, 78 figurent dans un catalogue manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial. Son principal ouvrage médical est *Kitabu-el-Colliget*, c'est-à-dire le livre de tout ; c'est un traité complet de médecine qui est divisé en sept livres : anatomie, santé, maladies, pronostics, signes de maladie et de santé, aliments et médicaments, régime de santé et de maladie. Dans ses travaux, il s'efforça d'appliquer les doctrines philosophiques pythagoriciennes à la médecine. En plus de son *Colliget* dont on fit plusieurs éditions à Venise et à Lyon, il a écrit des commentaires sur Aristote et sur les Canons d'Avicenne.

Outre ce petit nombre de médecins célèbres, il y eut toute une phalange de médecins et de savants arabes remarquables, dont l'histoire a conservé les noms. Les Arabes ont eu également de grands philosophes, des jurisconsultes célèbres, de même que des historiens de grand renom.

Les Arabes comptent aussi des écrivains éminents qui ont laissé des travaux sur les contrées qu'ils habitèrent, comme la Perse, la Syrie, l'Egypte et l'Espagne. Gayangos a laissé une liste considérable de nombreux

historiens arabes qui rédigèrent à l'époque les annales de la Péninsule ibérique.

Les Arabes, tout en cultivant avec succès toutes les branches du savoir humain, ne négligèrent pas les arts. Pendant la première période de leur domination en Espagne, du VIII^e^ au X^e^ siècle, ils se limitèrent à copier l'art gréco-romain en modifiant le style et en l'adaptant à leurs mœurs et coutumes. C'est ainsi que lorsque Abdel Rahman s'installa dans son califat de Cordoue, il y fit bâtir, pour éviter aux Musulmans le pèlerinage pénible de la Mecque, une mosquée splendide qui fut l'objet de la vénération et le lieu de pèlerinage de tous les fidèles d'Espagne. Cette mosquée était une imitation de celle de Damas, qu'elle dépassait cependant en magnificence. Les mosaïques utilisées dans la mosquée étaient une imitation de celle des artistes byzantins. C'est seulement depuis 965 que les Arabes cherchèrent à donner à la décoration un certain éclat et à en multiplier les détails. On ajouta aux arcs des festons et des courbes variées comme en témoigne la chapelle de Villaviciosa dans la mosquée de Cordoue. Sous les princes almoravides et almohades, au XI^e^ siècle, l'art trouva beaucoup d'encouragement. Leurs architectes introduisirent l'art ogival, les mosaïques en faïence, les broderies les plus capricieuses et les ornements coulés en stuc. Les inscriptions abondent et font partie du décor, ainsi qu'on le voit dans l'Alcazar de Séville. Toutefois, dès le commencement du XII^e^ siècle, l'art arabe

atteignit son apogée qui coïncida avec le plus haut degré de splendeur du royaume de Grenade dont l'Alhambra est l'expression la plus éclatante.

La prospérité de l'Espagne sous les Arabes surpassa celle de tous les pays d'Europe. Selon Duruy, Cordoue et ses arrondissements avaient huit lieues de circonférence, soixante-mille maisons et deux cent quatre-vingt-trois mille habitants. Tolède avait deux cent mille habitants et Séville trois cent mille et six mille métiers pour la soie seulement. Le géographe Edrissi, qui visita l'Espagne au milieu du XI^e^ siècle, assure qu'il y avait dans le seul royaume de Jaen plus de six cents villages et hameaux qui faisaient le commerce de la soie.

En ce qui concerne l'industrie, les Arabes perfectionnèrent l'art de tanner et de préparer le cuir, de tisser le coton, le lin et le chanvre, de fabriquer des étoffes de soie et de laine. Les cuirs travaillés de Cordoue, les draps bleus et verts de Cuenca, les lamés de Tolède, les draps de Murcie fabriqués avec les belles laines de la région, les soieries de Grenade, d'Alméria et de Séville, étaient recherchés sur tous les marchés d'Europe. D'autre part, le soufre, le fer, le cuivre et le mercure étaient exploités par eux avec succès et les aciers trempés d'Espagne étaient très recherchés par toutes les manufactures de casques et de cuirasses de l'Europe.

Les savants arabes d'Andalousie se sont distingués

non seulement par leur savoir, leur érudition et leur esprit philosophique, mais aussi par leur grand amour de la vérité et leur désir insatiable d'élargir la sphère de leurs connaissances, qui les poussait à entreprendre de longs et pénibles voyages en Orient afin de visiter les grands centres de culture et d'entendre les maîtres du Caire, de Bagdad, de Smarakand et de Bassora. Une fois rentrés en Espagne, ils se faisaient un devoir de faire profiter des nouvelles connaissances acquises les nombreuses écoles d'Andalousie où l'on enseignait la géographie, la dialectique, l'astronomie, les sciences mathématiques et physico-chimiques, l'histoire naturelle et la médecine.

IV

Après avoir fait un exposé succinct de l'état des deux civilisations qui, au XI^e^ siècle, se sont partagé l'ancien monde, on ne peut pas s'empêcher de comparer les fruits que chacune d'elles a donnés et de juger en conséquence de leur valeur respective. C'est ainsi qu'on voit, en Occident, de misérables petites villes, des cabanes de paysans et des forteresses grossières, des régions entières troublées par la guerre, un manque absolu de sécurité de la personne et de la propriété, la société divisée en maîtres et serfs, l'Europe parsemée de grands monastères et églises où les uns ne faisaient que prier

et les autres que copier des manuscrits dont la plupart étaient des ouvrages de piété, des livres d'office ou des récits de la vie des saints ; pendant que les laïcs des villes et des châteaux, qui ignoraient le latin et ne savaient ni lire ni écrire, allaient entendre les trouvères et les jongleurs, qui dans les foires aussi bien qu'à la cour des seigneurs chantaient en s'accompagnant de la viole.

D'autre part, on voit toutes les sources de la richesse publique taries, les paysans gémissant sous le poids de la glèbe, le commerce et l'industrie chômant par manque de routes et de sécurité, mais surtout par l'absence des rapports commerciaux avec les autres pays. Quant à la culture intellectuelle, elle était en Occident pour ainsi dire inexistante ; les sciences comme les arts s'étaient refugiées dans les cathédrales auxquelles étaient rattachées des écoles, où l'on enseignait surtout la théologie, qui était alors considérée comme la science maîtresse.

La religion elle-même s'était laissé envahir par les croyances populaires qui dominaient la morale, l'art, la littérature et jusqu'à la politique. Grâce à cet état d'esprit, l'ignorance, la superstition et la crédulité avaient dominé dans toutes les classes sociales et la croyance aux saints poussait tous les jours des racines plus profondes. Tout homme a un patron qui le défend et intercède pour lui auprès de Dieu. Toute église, toute ville et toute corporation est consacrée à un saint

ou à une sainte. Pendant tout le moyen âge, à mesure que la lumière de l'intelligence s'obscurcissait, la pensée du diable hantait tous les esprits ; on le voit rôder au milieu des hommes comme le loup dans la bergerie ; bien des gens ont vu le démon traverser les airs, poussant d'horribles cris de joie en emportant l'âme d'un meurtrier, d'un usurier, d'un hérétique. Les démons ont intérêt en effet à faire tomber l'homme dans la tentation pour pouvoir l'entraîner ensuite dans l'enfer. Une nuit, saint François, étant malade, posa sa tête sur un oreiller de plumes ; le démon y pénétra et l'empêcha de prier ; au matin, le saint fit jeter le démon avec le coussin hors de sa cellule. Parfois, le démon entre dans le corps d'un malheureux, lui donne des convulsions et prononce des blasphèmes par sa bouche. On disait alors que le malade était possédé du démon. C'est ainsi qu'on s'expliquait l'épilepsie, *morbus sacer*, et les maladies nerveuses. Le diable, selon l'opinion courante, recrutait souvent ses serviteurs parmi les gens du peuple ; c'étaient les sorciers. On les accusait de faire tomber la grêle et de faire mourir les gens ou le bétail, de se livrer à une cuisine infernale avec des crapauds et de la graisse d'enfants morts sans baptême. Les sorciers pullulaient surtout en Allemagne où le Brocken, la plus haute cime du Hartz, jadis sanctuaire des dieux, devint le rendez-vous des sorciers de toute l'Allemagne. L'inquisition organisa un tribunal spécial contre les sorciers de même que contre les hérétiques.

On brûla des sorciers par milliers, surtout en Allemagne, jusqu'aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles.

Tous ces faits prouvent bien la déchéance morale et intellectuelle de la société humaine en Europe pendant le moyen âge, grâce à l'absolutisme religieux qui dominait la conscience humaine et paralysait la volonté des classes les plus éclairées, ce qui contribua à allumer le fanatisme parmi les classes incultes et les esprits faibles et à fausser le sens moral et le sentiment religieux des classes élevées.

Si nous jetons maintenant un regard du côté de l'Orient, nous trouvons de nombreux centres d'instruction publique au Caire, à Damas et à Bagdad, en même temps que des palais de marbre, des ateliers, des écoles, des œuvres d'art et des jardins qui s'étendent sur plusieurs lieues ; de plus une campagne bien arrosée et couverte de villages et un mouvement incessant de marchands qui se rendent paisiblement des marchés de l'Espagne jusqu'à ceux de la Perse.

Les pays d'Orient s'étant enrichis par un commerce et une industrie prospères, furent l'entrepôt des objets de luxe et des produits des pays chauds, tels que les épices de l'Inde, l'ivoire, les soies de Chine et les tapis ainsi que du sucre et du coton qui provenaient des marchés de Bagdad, d'Alexandrie et de Constantinople. Au XII^e^ siècle, les grandes villes de commerce de l'époque, Gênes, Venise, Pise, envoyaient leurs navires dans les ports de Palestine où aboutissaient les cara-

vanes de Damas et de Bagdad. Au XIII[e] siècle après la prise de Constantinople par les Croisés, tout un quartier de la ville fut occupé par les Comptoirs des Vénitiens qui, de là, commerçaient avec Trébizonde et les autres ports de la Mer Noire. Les navires de Venise et de Gênes venaient régulièrement à Alexandrie chercher les épices et les étoffes de soie de l'Orient. Des Arabes nous viennent également le sarrasin, l'asperge, le lin, le chanvre, le mûrier, le safran, le riz, le palmier, le citron, l'oranger, même le café, le coton et la canne à sucre.

V

Ceci posé, on ne peut s'empêcher de se demander comment il se fait qu'un peuple qui a semé les germes de la civilisation en Orient et en Occident ait fini après huit siècles de domination, par perdre sa vitalité au point de reculer jusqu'aux confins de l'Afrique. Pour expliquer ce fait sociologique il faut rappeler les faits suivants :

1° L'Empire arabe était composé de peuples de races et de mœurs distinctes, réunis sous un même drapeau religieux et politique ; il avait commencé par une période purement arabe sous les successeurs de Mahomet, puis il avait passé successivement par une période syrienne sous les Omniades avec Damas pour capitale,

par une période perse sous les Abassides, avec Bagdad pour capitale, et finalement par une période turque avec Constantinople pour capitale. Cet assemblage de races différentes, d'origine guerrière et de mœurs orientales barbares, ne put rester longtemps sous le même drapeau; chacune des races qui le composaient voulant prédominer sur l'autre.

2° De même les armées de l'islamisme étaient constituées d'éléments ethniques divers : l'armée d'Espagne était formée d'Arabes purs, de Syriens, d'Egyptiens et de Berbères. Chaque légion s'établit dans un territoire distinct, de manière que Cordoue fut occupée par la légion de Damas composée pour la plupart d'Arabes syriens, qui restaient toujours fidèles à la famille des Omniades, tandis que les Arabes du Maroc qui étaient des Berbères, de mœurs plus sauvages et d'un entendement moins cultivé, et par conséquent plus fanatiques, préféraient le maniement des armes aux arts et aux sciences et se faisaient entre eux une guerre perpétuelle.

Il en fut de même en Asie où l'élément mongol et tartare ne tarda pas à entrer en collision avec l'élément arabe. Il en résulta une collectivité sans idéal supérieur commun et qui, entraînée par des instincts ataviques à une guerre continuelle, finit par devenir la proie du despotisme des chefs tartares dégénérés et la victime de la force brutale de l'élément turc.

Le même cas se produisit pour les Omniades en Andalousie où se formèrent six Etats indépendants,

dont les chefs prirent le titre de rois : ce furent les Etats de Cordoue, Séville, Ecija, Malaga, Almeria et Grenade. Sur la côte orientale, il y eut trois royaumes : Dénia, Murcie et Valence. Dans la partie septentrionale se trouvaient trois royaumes : Saragosse, Tortosa et Huesca. De plus, il y avait encore Tolède et ses environs qui formaient un royaume séparé. Certes, si les chefs s'étaient unis entre eux et avaient formé une confédération, ils auraient été capables d'opposer aux chrétiens une barrière infranchissable, mais leur jalousie et leur ambition personnelle les portaient vers la désunion qui fut la cause de la perte de leur indépendance.

3° L'Afrique n'a jamais été propice depuis la période égyptienne au développement de l'esprit scientifique ; c'est pourquoi les Arabes n'ont jamais réussi à y faire germer la civilisation pas plus qu'en Arabie, leur pays d'origine. Au Maroc où avait pénétré la culture gréco-arabe sous le règne des Abbassides, l'arrivée au pouvoir du parti orthodoxe ne tarda pas à effacer les bienfaits de la culture grecque et à substituer à celle-ci le régime du fanatisme religieux et de l'intolérance. D'autre part quelques uns des chefs belliqueux du Maroc, n'écoutant que leur ambition, exploitèrent la crédulité des masses fanatiques, les poussèrent à envahir l'Espagne et déclarèrent la guerre aux rois chrétiens. Ceci fournit un prétexte au pape Innocent III pour prêcher la croisade contre les musulmans d'Espagne. En effet, l'arche-

vêque de Tolède, à la tête de soixante-mille combattants et aidé par les chrétiens d'Espagne et de Portugal, engagea une bataille dans la plaine de Las Navas de Tolosa, où les musulmans furent mis en déroute, ce qui mit fin à la domination des Almohades en Espagne.

Quoi qu'il en soit, il est démontré d'une manière indiscutable que la culture grecque introduite par les Arabes dans la Péninsule Ibérique a été furieusement assaillie par deux vagues de fanatisme religieux, l'une provenant du parti orthodoxe musulman du Maroc, c'est-à-dire de l'Orient. et l'autre émanant des croisades, c'est-à-dire de l'Occident, et soutenue par tous les gouvernements de la chrétienté. Le fanatisme religieux, répandit son ombre sur l'Occident et la science et le progrès intellectuel furent retardés jusquà l'époque de la Renaissance et de la Réforme.

Submergée par les flots montants du fanatisme religieux, la lumière de la science s'éclipsa en Occident, et ce fut seulement à l'époque de la Renaissance et de la Réforme qu'elle illumina de nouveau la raison et le progrès intellectuel.

CHAPITRE XI

LES JUIFS AUXILIAIRES DES ARABES DANS LA PROPAGATION DE LA LITTÉRATURE GRECQUE FONDENT LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE EN ESPAGNE

En lisant l'exposé succinct des conquêtes réalisées par les Arabes dans les continents d'Afrique, d'Asie et d'Europe au Moyen Age, on est tenté de se demander comment ce peuple, limité à son origine à la Péninsule arabique, dépourvu d'instruction et de connaissances scientifiques, est parvenu à s'assimiler une culture étrangère et à la répandre ensuite parmi les nombreux pays conquis ? Voici l'explication de ce fait apparemment paradoxal. Nous avons vu dans les pages précédentes que les Arabes, sous l'inspiration d'un homme supérieur, avaient réussi à réaliser un double idéal : celui de l'unité nationale et de l'unité religieuse après de longues luttes physiques et morales et qu'ayant réalisé cet idéal, ils ont éprouvé le besoin de répandre les nouvelles doctrines religieuses parmi leurs compatriotes qui habitaient la Perse, la Mésopotamie et l'Asie Mineure et d'élargir ainsi les limites de leur patrie.

L'exécution de ce projet fut favorisée par la circonstance que les Arabes de la Perse et de l'Asie Mineure avaient vécu depuis longtemps en contact fréquent avec les juifs et la secte chrétienne des Nestoriens également monothéistes et de culture plus avancée qu'eux. Toutefois, il leur manquait un élément indispensable pour faire du prosélytisme : la connaissance de la langue grecque. Par contre, il y avait un grand nombre de juifs, tant savants que commerçants, qui possédaient les langues arabe, grecque, perse et syriaque. Ce furent donc ces derniers qui servirent d'intermédiaires entre les savants grecs et les intellectuels arabes. Il est vrai que pendant la première période de l'invasion arabe, l'esprit sectaire et le fanatisme religieux prédominaient dans l'armée, laquelle se plaisait à détruire les monuments et les archives de beaucoup de villes ; mais une fois la conquête achevée, leur soif de destruction s'apaisa et les chefs de l'armée étant entrés en contact avec les milieux versés dans les arts et dans les sciences grecs ne tardèrent pas à se rendre compte de la nécessité de faire traduire les principaux ouvrages grecs en arabe par les juifs, qui possédaient à fond les deux langues.

Les califes Omniades et plus tard les Abbassides, captivés par l'esprit nouveau de cette civilisation inconnue d'eux confièrent aux savants juifs le soin d'enseigner dans les Académies fondées à cet effet les matières contenues dans ces ouvrages. Ce fut un juif qui traduisi-

sit en arabe l'*Almageste* de Ptolémée où tout le Moyen Age apprit l'astronomie.

Dans ces Académies on commentait aussi bien le Coran que les livres d'Aristote, d'Euclide, d'Hippocrate et de Galien. Giafar, Almanzor et Haroun-al-Rachid furent les califes qui contribuèrent le plus à la splendeur de l'Ecole de Bagdad par la protection qu'ils accordèrent aux lettres et aux sciences. Le calife Almamoun, fils d'Haroun-al-Rachid, envoya des délégués à l'Empereur de Constantinople pour obtenir l'autorisation de recueillir les manuscrits de l'école d'Alexandrie et de rechercher jusqu'à Athènes les ouvrages des savants et des philosophes grecs.

Vers la même époque, les savants arabes s'entourèrent à Bagdad d'artisans habiles qui sous leur direction construisaient des instruments de physique et d'astronomie. Les califes de Cordoue imitèrent l'exemple donné par ceux de Bagdad. Abdel Rahman III attira à l'école de Cordoue des poètes, des grammairiens et des savants juifs pour y enseigner la langue et la littérature grecques. Ceux-ci de leur côté finirent par adopter les coutumes, les mœurs et la langue des Arabes. En même temps il y avait des rapports fréquents entre les hommes de l'école de Bagdad et ceux de l'école de Cordoue qui se communiquaient mutuellement leurs progrès. Cependant, c'est de l'école de Bagdad que sont sortis les hommes les plus remarquables par l'esprit d'intuition et la profondeur de la pensée.

Parmi les plus brillants, figure Saadia ibn Joseph, né à Fajum en Haute Egypte (892-942); il s'adonna de bonne heure à l'étude des langues hébraïque et arabe et se rendit célèbre par sa traduction de la Bible en arabe, ensuite par ses travaux sur la philosophie religieuse. Doué d'un caractère ferme et d'une volonté supérieure, il se révéla innovateur en exégèse, en grammaire et en théologie. Il publia un traité sur la philosophie religieuse en hébreu intitulé *Croyances* et *Opinions* (Emounot ve déot) dont l'idée maîtresse consiste à prouver l'accord entre la révélation mosaïque et les idées philosophiques. D'après lui, il n'y a rien dans la loi mosaïque qu'un jugement sain ne puisse concevoir, même sans l'aide de la révélation et pour expliquer les récits bibliques, il les considère comme de pures allégories et comme des figures poétiques.

Appelé ensuite, à cause de son grand renom, à la tête de l'école rabbinique de Soura, il ne tarda pas à entrer en collision avec l'Exarque et le parti rétrograde et finit par se démettre de ses fonctions et se retirer à Bagdad, où il publia un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels figure au premier rang le *Livre de la Création*, dans lequel il s'efforce de mettre en harmonie les vérités de la Bible avec les connaissances philosophiques sur Dieu et l'ordre du monde. Il est incontestable que Saadia mérite d'être considéré comme un des plus grands penseurs de l'époque.

A la même époque, surgissait en Occident une

haute personnalité juive, *Hasdia ibn Shaprout*, médecin du calife Abdel Rahman III, de Cordoue, qui traduisit du grec en arabe l'œuvre médicale et la Botanique de Dioscoride. De plus il fit traduire en arabe une partie du Talmud. Mais au début du XI^e^ siècle, un chef berbère fanatique du Maroc fit la guerre au califat de Cordoue, ce qui entrava pour un temps le développement de la culture judéo-arabe en Andalousie.

Le régime de despotisme et d'intolérance qui s'ensuivit décida un grand nombre de savants juifs à abandonner la ville de Cordoue. Les uns se fixèrent à Grenade et les autres à Tolède.

Parmi les premiers figurait Salomon Halevi ibn Nagrela, surnommé le Nagid (prince), qui grâce à ses connaissances, à son talent d'écrivain et à ses hautes qualités d'esprit, devint et resta jusqu'à la fin de ses jours vizir tout puissant du roi de Grenade.

En attendant, les califes Almoravides, venus du Maroc, aidèrent les Emirs d'Andalousie dans leur lutte contre l'invasion des chrétiens et réussirent à établir leur domination dans le royaume de Cordoue. Ils protégèrent également les arts et les sciences et choisirent parmi les Israélites leurs médecins et conseillers intimes.

C'est ainsi que la civilisation juive atteignit son apogée en Espagne au milieu du XI^e^ siècle et se prolongea jusque vers la fin du XII^e^ siècle. Cependant dès le X^e^ siècle, l'école de Cordoue comptait quelques

savants juifs qui ont enrichi la littérature hébraïque. Citons Menahem ibn Sarouk et Dunach ibn Labrat, à qui on doit les premiers essais de lexicographie et de grammaire hébraïques.

Un élève de Menahem, Juda ibne David Hayyuj fit faire à cette étude, commencée par Menahem, un progrès décisif par la découverte du principe des racines à trois lettres comme fondement du vocabulaire hébreu.

La grammaire et la lexicographie furent portées à leur perfection par Ibn Jonah ou Aboul Walid de Cordoue. Dans ses livres : *Kitab al'Tankih* et *Kitab al Luma*, il expose le résultat de ses études grammaticales et lexicographiques, pose les règles de la syntaxe et apporte dans l'exégèse biblique une hardiesse et une profondeur qui étonnent. On y trouve également un compte rendu de ses controverses avec Nagrela de Grenade. Selon Reinach, il est à certains égards le précurseur des savants modernes qui ont créé la grammaire comparée.

Parmi les poètes et philosophes juifs de Grenade, une place d'honneur revient à Moïse ibn Ezra. Il fut le poète le plus fertile de son temps ; il aborda les genres les plus divers. Il chanta la joie, la douleur, les plaisirs et la tristesse de la vieillesse qui approche. Il était maître dans l'art d'écrire. Il éveilla surtout l'attention par sa remarquable histoire littéraire des travaux des poètes hispano-juifs et de leurs rapports avec la poésie espagnole et arabe. Ce travail intitulé : *Dialogues et Souve-*

nirs, mérite bien de faire partie de la littérature espagnole.

En dehors de Cordoue et de Grenade il y eut d'autres villes espagnoles qui donnèrent naissance au cours du XI^e siècle à d'éminents savants juifs qui brillèrent dans les lettres et dans la philosophie. Nous citerons les noms de ceux figurant au premier rang : Ce sont Bahya ben Joseph ibn Pakuda de Saragosse qui fut le premier à établir un système éthique du judaïsme dans un travail d'une haute élévation morale, intitulé : *Guide pour les devoirs du cœur* écrit en langue arabe. Il fut traduit en hébreu au XII^e siècle par Juda ibn Tibbon sous le nom *Hobot ha Lebabot*. Dans ce travail, l'auteur proclame la supériorité de la religion intérieure, celle de l'âme sur les pratiques cérémonielles et sur la spéculation théorique. D'après ses écrits on reconnaît facilement qu'il s'était familiarisé avec les travaux philosophiques grecs et arabes, tout en ne partageant pas l'opinion de leurs auteurs. Il cite fréquemment les œuvres philosophiques de Saadia mais c'est plutôt pour le contredire. L'essentiel pour lui est le côté éthique de la religion, ce qui ne l'empêchait pas d'utiliser au besoin son éloquence et son imagination poétique pour répandre ses opinions.

Un autre penseur profond autant qu'élégant écrivain, contemporain de Bahya ibn Pakuda, fut Salomon ibn Gabirol, de Malaga, connu également sous le nom d'Avicebron. Il se distinguait par l'originalité de ses travaux en même temps que par l'élégance de leur

forme. Déjà dans sa jeunesse il abordait les problèmes les plus ardus relatifs à Dieu, à l'âme, à la création et à l'infini. Ses travaux ultérieurs témoignent à la fois d'une grande puissance de pensée et d'un jugement très profond. Il possédait en outre la faculté d'exposer ses idées avec autant de clarté que de logique. Il composa un traité en vers de haute métaphysique sous la forme d'une prière, intitulée *Keter Malchout* (couronne royale) qui le rendit célèbre parmi ses coreligionnaires. Ensuite il publia un ouvrage hébreu d'une haute portée philosophique sous le titre de *Mikor Hayem* (source de la vie) qui fut traduit en latin (*Fons vitæ*) et en arabe. Ce travail attira l'attention de tous les grands penseurs de l'époque par l'originalité des vues y contenues. Il fait une distinction entre la forme et la matière, aussi bien dans l'ordre physique que dans l'ordre spirituel. D'après lui, la matière procède de l'essence de Dieu et la forme est l'œuvre de sa volonté, bien que la matière se trouve unie à la forme dans tout ce qui existe dans l'univers. Il insiste surtout sur la thèse que la *Materia universalis* est le *substratum* de tout ce qui existe.

En somme, Gabirol tâche de rendre la philosophie indépendante des dogmes religieux traditionnels. Pour cette raison, son travail eut peu de retentissement parmi ses coreligionnaires qui le considéraient comme un hérétique. Par contre, il suscita un grand intérêt parmi tous les penseurs européens tant arabes que

chrétiens, surtout parmi les scolastiques qui le connaissaient plutôt sous le nom d'Avicebron, et le croyaient d'origine arabe.

Gabirol jouissait également d'une grande renommée au point de vue de l'éloquence et de la poésie, au point d'avoir attiré l'attention d'un homme d'Etat de grand prestige : Jekuthil ibn Hassan, savant arabe et ministre du roi de Saragosse. Jahia ibn Al Mundhir, qui lui accorda sa protection. C'est pendant son séjour à Saragosse en 1045 qu'il écrivit son premier livre de philosophie morale intitulé *Tikoum Midot hanephesh :* (du perfectionnement des facultés de l'âme). Ce livre est un assemblage de vérités bibliques, de sentences morales extraites du Talmud, de maximes de Platon, de Socrate, d'Aristote, et des philosophes arabes et juifs.

* * *

Après avoir décrit le rôle joué par les savants juifs à la cour des califes et des rois arabes pendant les X^e^ XI^e^ XII^e^ siècles, nous allons nous occuper du rôle qu'ils ont joué à la cour des rois de Castille. Nous avons vu dans les pages précédentes, qu'à la fin du XI^e^ siècle, en 1080, à la suite de l'invasion de l'Andalousie par les chefs berbères venus du Maroc, un certain nombre de savants juifs, pour échapper à leur régime de despotisme et d'intolérance, avaient abandonné Cordoue, les uns s'étant refugiés à Grenade et

les autres à Tolède, alors qu'Alphonse VI, roi de Castille venait de prendre possession de cette ville, abandonnée par les Arabes. Celui-ci s'empressa de faire à ces nouveaux venus un accueil empressé, comprenant qu'ils pouvaient lui rendre de grands services, tant par leur connaissance profonde de la langue et de la littérature arabes que par leur science et par leur habitude de manier les grandes affaires. Aussi leur accorda-t-il les droits civils et politiques, les mettant sur un pied d'égalité avec ses autres sujets, bourgeois ou seigneurs. Il leur ouvrit l'accès de toutes les fonctions publiques malgré les objurgations du pape Grégoire VII. C'est parmi eux qu'il choisissait de préférence ses agents diplomatiques et ses conseillers financiers. Ce fut ainsi que les communautés israélites acquirent dès le début de la fondation des jeunes royaumes chrétiens, une influence considérable sur l'organisation du nouvel état social et que Tolède devint le centre de la culture juive en Espagne.

Un autre israélite de haute valeur fut Juda Halévi, né à Tolède en 1086 et connu également parmi les Arabes sous le nom d'Abu-el Hassan, ses travaux ayant été écrits dans les deux langues, hébraïque et arabe. Il fit ses études de médecine à Lucène puis exerça la profession médicale à Tolède ; mais mécontent de son séjour dans cette ville, il se rendit à Cordoue où il brilla tant comme poète que comme philosophe, au point d'être considéré dans le monde intellectuel comme l'homme le

plus marquant de son époque. Graetz dans son histoire des juifs d'Espagne se prononce à son égard dans les termes suivants :

« Tout est grand, lumineux et pur dans l'histoire de « cet homme extraordinaire... Comme poète et penseur, « il figurera un jour dans le panthéon de l'Espagne, « lorsque les préjugés auront disparu de cette terre « classique de l'intolérance et du fanatisme. Il joignit la « gaieté la plus expansive à la religiosité la plus exem- « plaire. Poète par excellence, il savait néanmoins appré- « cier la vie et diriger ses actions avec tout le calme « et la clairvoyance d'une expérience consommée. Il « ne se borna pas à étudier la langue et à s'approprier « toutes les formes diverses de la poésie néohébraïque. « Il avait étudié le Talmud, cultivé les sciences mathé- « matiques et naturelles et approfondi la métaphysique. « Il écrivait l'arabe avec élégance et était versé dans « la poésie castillane ; en même temps ils exerçait la « médecine dans le but de subvenir à ses besoins ; mais « cette occupation qui lui fit voir la réalité de la vie n'a « en rien amoindri ses hautes conceptions de la desti- « née humaine. Ses descriptions de la nature peuvent « soutenir la comparaison avec les chefs d'œuvre du « genre des auteurs étrangers les plus réputés. Ce « sont des peintures pleines de mouvement, de vérité « et d'énergie. Dans ses vers saisissants il chante tour « à tour l'esclavage de Sion et les splendeurs que lui « réserve l'avenir. De toutes les poésies néohébraïques,

« les « Sionites » rappellent le mieux les psaumes du « chantre royal ».

Après avoir exprimé dans les « Sionites » le sentiment national d'Israel avec la plus haute énergie, il expose des vues profondes sur les relations entre Dieu, le monde et les hommes, sur la valeur des spéculations métaphysiques et la valeur éthique du judaïsme comparé au christianisme et à l'islamisme.

Le mouvement intellectuel des juifs d'Espagne, arrivé à son apogée pendant la seconde moitié du XI^e^ siècle, a continué encore avec intensité au cours du XII^e^ siècle, surtout dans le domaine de la philosophie religieuse. Ce sont les savants originaires de Tolède qui ont contribué à maintenir l'éclat du judaïsme pendant cette période : Abraham ibn Daout et Abraham ibn Ezra. Le premier naquit en 1100. Il se consacra de bonne heure à l'étude des sciences et des lettres, mais il s'adonna avec plus d'ardeur à l'histoire de la philosophie. Le premier travail qu'il écrivit était : *Emouna Ramah*, et avait pour but de concilier la raison et la foi. Il chercha à démontrer que la Bible contenait en germe tous les principes de l'école d'Aristote. D'après lui l'immatérialité et l'immortalité de l'âme sont des choses si manifestes que les livres saints ont négligé de les affirmer. La révélation divine repose sur les relations intimes avec la raison première. Toute théorie philosophique doit tendre, d'après lui, à la réalisation d'un but moral,

tandis que l'accomplissement des prescriptions rituelles n'a qu'une valeur secondaire. Il admet également le libre arbitre et, partant, le principe d'une récompense du bien et d'une punition du mal. Il a écrit, en outre, des livres historiques sur les périodes bibliques, sur celle de l'édification du second temple, sur les périodes talmudique, saboraïque, gaonique et rabbinique, puis un ouvrage de l'histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'au roi Visigoth, Recarède. Il a laissé enfin des documents sur la grande époque des communautés israélites en Espagne.

Quant à Abraham ibn Ezra, il naquit en 1088 à Tolède et mourut en 1167. Il y eut probablement quelque parenté entre lui et la famille de Ibn Ezra de Grenade. Il était supérieur à ses prédécesseurs et même à Ibn Daout par la puissance et la profondeur de son intelligence. Il embrassait d'un coup d'œil l'ensemble des questions en même temps qu'il en percevait les moindres détails. Il se dégage toutefois de ses œuvres deux courants de pensées contradictoires en apparence ; d'une part, il manifeste une foi religieuse ardente confinant au fanatisme, tandis qu'il montre d'autre part une faculté d'analyse et d'investigation qui le rapproche du panthéisme. Dans sa jeunesse, il cultivait la poésie, suivant l'exemple de ses contemporains Juda Halevi et Moïse Ibn Ezra ; mais, plus tard, ses inclinations le poussèrent vers la prose ; il fut pour ainsi dire le créateur de la prose hébraïque et occupe le premier rang comme com-

mentateur des Saintes Ecritures. Il était maître dans l'exégèse biblique qu'il élevait au rang d'une science.

Cependant, dans la première phase de sa carrière en Espagne, Abraham ibn Ezra fut plutôt connu comme mathématicien et astronome que par ses travaux littéraires. La ville de Tolède, s'étant apprauvrie à la suite de guerres civiles prolongées dont elle avait été le théâtre, Ibn Ezra se décida à quitter l'Espagne et à voyager en Afrique, en Egypte et en Palestine. Mais, à son retour d'Orient il fixa sa résidence à Rome où il ne tarda pas à attirer l'attention de ses coréligionnaires par ses conférences et ses leçons sur la grammaire hébraïque ; comme ce sujet était complètement nouveau pour son auditoire, il écrivit un livre intitulé : *La Balance* où il faisait l'historique des travaux grammaticaux effectués depuis Saadia jusqu'à Ibn Al-Tabban, savant célèbre de Saragosse. Quelque temps après il quitta Rome, visita Salerne et Mantoue et finit par fixer sa résidence à Lucques où il se consacra à des travaux astronomiques, rédigea des tables pour les calculs cosmographiques et écrivit le résultat de ses études sur l'emploi de l'astrolabe.

A l'âge de soixante-quatre ans, après avoir souffert d'une maladie grave Ibn Ezra se décida à écrire un commentaire sur le Pentateuque (1152 et 1153), où il donnait le résultat de ses longues et pénibles recherches au sujet de certains points des récits bibliques demeurés obscurs et ayant été mal interprétés. Il fut le premier

qui enseigna à lire la Bible d'une façon conforme à la raison et en harmonie avec la science. Il donna à entendre que bien des versets ont été intercalés dans le texte primitif. De même il laisse entrevoir dans son commentaire sur Isaïe des doutes sur l'authenticité des derniers vingt-trois chapitres.

Après avoir achevé son commentaire il quitta l'Italie et se rendit dans le midi de la France, à Béziers, où il reçut un accueil très chaleureux de la part des savants du pays, auxquels il dédia un essai contenant des calculs cabalistiques sur le nom de Dieu, essai qui contribua à mettre en vogue la Cabale. Quelque temps après, il quitta la France et se rendit à Londres où il publia plusieurs travaux parmi lesquels on en distingue un, ayant pour titre : *Yesod Marah*, étude de philosophie religieuse où il établit comme principe, que Dieu est une substance unique qui n'agit sur le monde que par l'intermédiaire d'un esprit original, ensuite, que la Providence divine s'arrête à l'espèce et ne descend pas à l'individu ; enfin, que l'âme procède d'un esprit original. Dans ce travail il tâche aussi d'expliquer les miracles bibliques d'une façon rationnelle. Vers la fin de 1160 il retourna de nouveau à Narbonne, où il écrivit son dernier ouvrage, *Sopha Berourah*, traité de grammaire hébraïque. Puis il rentra en Espagne où il passa les dernières années de sa vie. Il mourut à Calahorra en janvier 1167.

Le dernier représentant de la poésie néohébraïque en

Espagne, au XII^e^ siècle, fut Salomon Al-Harizi. Doué d'un esprit distingué et d'une imagination féconde il fut considéré par ses coreligionnaires comme un des meilleurs poètes de son époque. Dominé par le sentiment de la nouveauté, il aimait à voyager et à connaître de nouveaux pays. Il parcourut la France, l'Egypte et la Syrie jusqu'à la Perse et partout il trouvait matière à satisfaire son esprit aventurier et poétique. Sous le pseudonyme d'Heman d'Ezrahite, il publia un roman dramatique intitulé *Tahkemoni*, sous forme de dialogues variés et pleins de verve avec un interlocuteur du nom d'Hebert. Ce travail était une étude critique des poètes anciens et contemporains.

Vers la fin du XII^e^ siècle le progrès des Sciences, des Arts et des Lettres subit un arrêt sérieux dans tous les Etats musulmans. Voyons quelles en furent les causes. Ce furent en premier lieu les Croisades qui entraînèrent toute la chrétienté d'Europe contre Jérusalem et qui contribuèrent à exaspérer l'animosité déjà existante entre chrétiens et musulmans. Puis, le réveil du sentiment national en Espagne qui, associé au sentiment religieux, rendait tous les jours plus âpres les rapports entre chrétiens et Arabes.

D'autre part, les juifs ayant été favorisés par les rois catholiques, devinrent suspects aux yeux des Arabes, au point que leur situation en Andalousie finit par devenir intolérable. Il en résulta que tous ceux ayant eu des moyens émigrèrent vers le nord de l'Espagne, cher-

chant la protection des rois chrétiens. En effet, les rois de Castille, d'Aragon, de Navarre et de Catalogne leur firent bon accueil. Il protégeaient surtout les penseurs et les littérateurs juifs, dont il existait un grand nombre à Barcelone, qui s'étaient distingués par des travaux littéraires en langue provençale.

Le plus connu d'entre eux est :

Abraham ibn Chasday Halevy devenu célèbre par son roman esthétique intitulé : *Le Prince et le Derviche,* qui fut traduit en plusieurs langues. Cet écrivain a en outre traduit en langue hébraïque de nombreux ouvrages des auteurs arabes les plus distingués, ouvrages qui furent ensuite traduits en langue latine.

Nous tenons à mentionner qu'à cette époque la situation des Juifs en Languedoc était florissante. Une partie seulement de cette province dépendait du roi d'Aragon, ainsi que la Provence. Une autre partie appartenait au roi de France et une troisième était soumise à divers grands vassaux. Tous ces gouvernants étaient des esprits libéraux et entretenaient des rapports suivis avec les musulmans et les juifs. Ces derniers surtout prenaient part active aux affaires d'intérêt général.

La communauté principale juive se trouvait à Narbonne. Une des familles les plus distinguées de la communauté était celle de Kimchi, qui avait émigré du sud de l'Espagne par suite de l'intolérance des conquérants Almohades. Son chef Joseph Kimchi eut le grand mérite d'introduire la culture judéo-espagnole dans le

midi de la France. Versé dans la langue arabe il traduisit l'ouvrage philosophique de Bahia-ibn-Pakuda et d'autres similaires en un hébreu facile et coulant. Il écrivit aussi un traité de grammaire hébraïque. David et Moïse Kimchi, fils de Joseph, suivirent l'exemple de leur père au point d'être considérés commes les maîtres de la langue hébraïque tant par les Juifs que par les chrétiens d'Europe. Ils eurent le mérite de faciliter la compréhension de la transformation des voyelles de cette langue et d'établir la distinction entre les brèves et les longues ; leur exégèse simple et rationnelle a supprimé le commentaire cabalistique d'*Ibn Ezra*.

Toutefois vers la fin du XII^e^ siècle la situation du judaïsme était très précaire ; il était menacé d'un morcellement complet ; il lui manquait des personnalités marquantes jouissant d'un prestige suffisant pour grouper sous une seule autorité les nombreuses communautés dispersées dans les différentes régions de l'Espagne et du Midi de la France.

* * *

Ce fut au milieu de cette situation troublée qu'apparut la grande personnalité, Moïse ben Maimon, connu sous le nom de Maimonide, qui naquit à Cordoue en 1135. Son père qui appartenait à une famille de talmudistes célèbres, enseigna à son fils la Bible, le Talmud, les mathématiques et l'astronomie. En outre, il lui fit étudier

dans les écoles arabes la médecine, l'histoire naturelle et la philosophie grecque.

Maimonide fut un grand admirateur des penseurs grecs, particulièrement d'Aristote, et il réussit à s'assimiler son système philosophique ; doué d'un esprit positif il n'était pas moins bon croyant et s'efforçait de concilier la science et la foi, éliminant de la philosophie d'Aristote tout ce qu'il croyait contraire à l'enseignement de la Bible. Simple de mœurs, modeste, indulgent pour les faiblesses d'autrui, il était sévère envers lui-même ; doué d'une volonté énergique, il ne se laissait pas rebuter par les obstacles les plus difficiles.

Après la prise de Cordoue par les Almohades, il émigra avec sa famille au Maroc où il adopta les coutumes arabes pour ne pas s'exposer aux persécutions. A l'âge de trente ans il s'embarqua avec toute sa famille pour la Palestine ; de là il passa en Egypte, où il tomba gravement malade. Une fois sa santé rétablie, il s'établit comme médecin au Caire pour pouvoir subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. En même temps il donna des conférences publiques sur des sujets philosophiques et religieux, ce qui lui valut une grande renommée non seulement parmi ses coreligionnaires, mais aussi parmi la population musulmane éclairée, et finit par devenir le médecin du Sultan Saladin. Plus tard ses coreligionnaires l'élurent Nagid ou prince des juifs d'Egypte.

Les travaux principaux qui l'ont immortalisé sont

au nombre de trois : . 1° un commentaire sur la *Mischna*, écrit en arabe ; 2° Un code talmudique appelé *Mischna Tohra* qui est un extrait substantiel du Talmud ; 3° Un traité sur la philosophie religieuse appelé *Moreh Nebou-khim ou guide des égarés*.

D'après Graetz, Maimonide s'était tellement identifié avec les principes religieux et philosophiques de la Bible qu'il finit par considérer le judaïsme comme une philosophie révélée, d'après laquelle l'homme devait régler ses actions et ses pensées. Tous ses efforts tendaient à simplifier la connaissance du judaïsme biblique et talmudique, mais il fait même clairement entendre que son ouvrage doit sinon faire abandonner totalement le Talmud, du moins offrir la possibilité de s'en passer Bien qu'il s'écartât sous ce rapport de l'opinion rabbinique de son temps, il a certainement fourni un solide appui au judaïsme rabbinique par son Code simplifié qui obtint un vif succès. Ses coreligionnaires, et surtout les savants d'Espagne, l'étudiaient, le copiaient et s'en pénétraient. On apprit à commenter les questions et à contrôler les décisions des juges, chose inconnue jusqu'alors. Ce code acquit bientôt une grande autorité ; on le considérait comme le livre fondamental de la religion juive.

Cependant son ouvrage le plus important fut *le Guide des égarés*, qui marque un véritable progrès dans l'histoire de la philosophie du Moyen Age ; car il y aborde les plus grands problèmes moraux qui aient

préoccupé l'esprit humain, l'existence d'un monde supérieur, le but de la création, les imperfections et l'amour de la vie terrestre. En même temps il chercha à concilier la philosophie d'Aristote avec les vérités révélées de la Bible. Toutefois Maimonide, bien qu'admirateur de l'œuvre d'Aristote n'en accepte pas tous les principes ; il rejette tous ceux qui ne lui paraissent pas fondés après un examen approfondi et ceux qui lui paraissent en contradiction avec l'esprit du judaïsme et opposés à l'idée d'éternité de la matière. D'après lui, l'homme est partagé entre les besoins de la matière qui cherche l'utile et l'agréable, et les aspirations de l'âme qui cherche le bien et la perfection. L'homme, doué de la raison est toujours capable de surmonter les barrières que lui oppose la matière, de s'élever au rang des esprits purs et de s'unir à l'Esprit universel du monde. Il attribue aussi à l'homme le don de prophétie. L'effusion de la pensée divine sur l'imagination humaine se manifeste surtout pendant le sommeil ou un état analogue. Toutes les visions des prophètes se sont produites d'après lui, dans une sorte de rêve, et les récits de la Bible relatifs aux faits et gestes des voyants doivent être pris, non pour des faits réels mais comme des états intimes de l'âme, comme des inspirations divines perçues par l'imagination.

Le Guide des égarés ayant été traduit en arabe et en latin ne resta pas limité au cercle étroit des communautés israélites d'Espagne et du midi de la France ;

il fut bientôt répandu parmi les savants arabes ; un mahométan y ajouta même une préface en manière de commentaire. De même il fut connu d'Albert le Grand et de Thomas D'Aquin, les principaux fondateurs de la Scolastique. Toutefois, loin de contribuer à maintenir intactes les croyances mosaïques parmi les juifs dispersés dans les pays d'Occident et d'Orient, les doctrines contenues dans le Moreh Neboukhim servirent de pomme de discorde entre les partisans du progrès et ceux de la tradition.

Ce fut parmi les juifs du midi de la France que la lutte entre les partis extrêmes devint particulièrement acharnée : les uns accueillaient *le Guide des égarés* avec enthousiasme, en poussant l'exagération jusqu'à supprimer dans la Bible toute idée faisant allusion au surnaturel et au miraculeux, tandis que les rabbins de l'ancienne école effrayés de la tendance de Maimonide à supprimer le Talmud, dénonçaient ses doctrines comme erronées et dangereuses pour l'existence du judaisme. Ce fut surtout un obscur rabbin de Provence, Salmon ben Abraham de Montpellier, qui, en 1232, lança l'excommunication contre ceux qui liraient le *Moreh Neboukhim* ou qui s'occuperaient d'autres études que celles de la Bible et du Talmud. Cette déclaration de guerre provoqua une violente scission parmi les rabbins de Provence, dont la majorité se déclarèrent favorables à Maimonide. Salomon, homme à esprit étroit, furieux de se voir désavoué, commit la folie de le dénoncer à l'au-

torité ecclésiastique qui fit brûler à Montpellier et à Paris les ouvrages de Maimonide comme injurieux pour la foi chrétienne. Cette conduite ignoble, qui rappelle celle de Calvin dénonçant Michel Servet à l'inquisition de Lyon, amena amis et adversaires à s'unir pour une protestation commune contre le fanatisme rabbinique. Il en résulta que le nombre des partisans de Maimonide augmenta de jour en jour.

Le parti orthodoxe, alarmé de ces progrès, entreprit une campagne contre les rabbins de Montpellier qui défendaient avec énergie les droits de la pensée. Les deux partis, fatigués d'une lutte stérile, choisirent pour arbitre Salomon ben Adret, la plus haute autorité rabbinique d'Espagne. Celui-ci réunit à Barcelone un Synode de trente rabbins, qui prononça l'excommunication contre quiconque ayant l'âge de vingt-cinq ans lirait un ouvrage scientifique dans la langue originale ou dans la traduction hébraïque. On ne ferait exception que pour les livres de médecine. Quant aux commentaires philosophiques sur l'écriture sainte, ils furent condamnés au bûcher et leurs auteurs voués aux peines de l'Enfer. Cet anathème lu en grande solennité dans les synagogues fut officiellement transmis aux Communautés de France, d'Espagne et d'Allemagne.

Cependant, malgré l'autorité du Synode, l'excommunication lancée par lui n'exerça aucune influence sur les rabbins provençaux qui se groupèrent autour de leur chef, Ibn Tibbon, opposèrent anathème à anathème

et continuèrent à défendre avec ardeur les doctrines de Maimonide pendant tout le XIVe siècle.

De plus, *Levy ben Gerson*, appelé *le Gersonide* dont les écrits astronomiques furent traduits de son vivant par ordre du pape Clément VI, publia *les Combats du Seigneur*, traité de théologie d'une hardiesse sereine, rendant hommage aux défenseurs de la vérité.

Il nous reste encore à mentionner trois grands écrivains juifs d'origine provençale de la seconde moitié du XIVe siècle qui se sont distingués comme philosophes, grammairiens et controversistes, et qui illustrèrent la philosophie religieuse, l'un dans le sens progressiste de Maimonide et l'autre dans un sens opposé.

Le premier est Profiat Duran, dont le vrai nom est Isaac ben Moise Halevi, qui consacra une grande partie de sa vie à l'étude de la philosophie et des sciences naturelles. Après de longues luttes avec le parti de la tradition, il se fit connaître comme un habile polémiste dans la défense du judaïsme contre les dogmes chrétiens. Il fit également un commentaire sur le *Moreh Neboukim* de Maimonide, mais son ouvrage principal est une grammaire critique de la langue hébraïque intitulée : *Maaseh Efod*.

Le second est Hasdai Creseas, né à Barcelone en 1340 et mort en 1400. Il fut une grande autorité comme talmudiste, mais il se distingua plus tard comme philosophe par l'originalité de ses idées et son courage à les défendre. Dans son traité espagnol sur la philosophie

religieuse, il défend avec une logique remarquable les doctrines éthiques du judaïsme et réfute en même temps les dogmes principaux du christianisme, ce qui n'empêcha pas le roi d'Aragon de lui accorder sa confiance et de le nommer tuteur de son oncle, Vitalis Hasdai. Cette faveur excita chez ses adversaires chrétiens une vive animosité dont son fils unique fut victime. La philosophie religieuse fut l'unique objet de ses pensées jusqu'à la fin de ses jours. C'est dans son dernier travail, ouvrage littéraire et philosophique intitulé : *Aur Adonaï* (*Lumière du Seigneur*), qu'il développe son système philosophique opposé à celui de Maimonide. L'auteur estime qu'il faut soustraire le judaïsme à l'influence de la philosophie d'Aristote et défendre l'orthodoxie contre le libéralisme de Maimonide et du Gersonide qui voulaient mettre en harmonie la théologie judaïque et la philosophie grecque. Bien qu'il admirât la haute intelligence et l'honnêteté de Maimonide, il était tout opposé à la philosophie d'Aristote. C'est ainsi qu'après avoir exposé dans la première partie de son travail les vingt-six thèses de Maimonide, il s'efforce d'en démontrer l'inexactitude au point de vue ontologique. Il nie d'abord que la philosophie à elle seule suffise à démontrer les attributs de Dieu, tandis qu'il reconnaît à la révélation seule la faculté d'établir l'unité de Dieu et de constituer le trait d'union entre Dieu et l'homme. Dans la seconde partie il énumère les six principes fondamentaux qu'il érige en articles de foi : Dieu créateur, Dieu Pro-

vidence, Dieu Omnipotent, Libre-arbitre et Croyance dans la prophétie ; il admet enfin que l'Amour et non la Raison est le lien entre Dieu et l'homme. D'après lui, la prophétie est le plus haut degré de la mentalité humaine et l'homme ne peut atteindre son ultime perfection par le développement de la raison mais plutôt par l'amour de Dieu, par les bonnes actions et par l'obéissance aux lois de la nature qui sont celles de Dieu.

Le dernier des grands hommes du judaïsme espagnol de cette époque est Isaac Abravanel (1437-1508). Né à Lisbonne d'une ancienne famille sévillane, il se consacra de bonne heure à l'étude de la philosophie religieuse et publia à l'âge de vingt ans un travail très original sur les questions vitales de la religion. Sa grande érudition et ses connaissances profondes en matière de finances lui valurent d'entrer au service du roi Alphonse V de Portugal comme ministre des Finances. Après la mort du roi il fut accusé d'avoir conspiré contre celui-ci, de connivence avec le duc de Bragance ; il se vit obligé de prendre la fuite et ses biens furent confisqués.

Il s'établit alors à Tolède, où il se voua complètement aux travaux littéraires. Les souverains de Castille, Ferdinand et Isabelle, lui confièrent l'administration de leurs biens et il resta chargé du Trésor royal pendant huit ans, jusqu'au moment de la prise de Grenade par les rois catholiques et la promulgation du fameux

Edit du 31 mars 1492, prononçant l'exil de tous les juifs d'Espagne. Abravanel offrit aux Rois catholiques des sommes considérables pour obtenir la révocation de l'Edit. Mais Torquemada, l'âme de l'inquisition, fut inexorable. Un grand nombre des juifs expulsés d'Espagne se réfugièrent en Italie, où les plus savants se vouèrent à l'éducation et à l'enseignement de la langue hébraïque.

Parmi ces réfugiés figurait la famille d'Abravanel. Le chef de cette famille, Isaac, fixa sa résidence à Venise où il mourut en 1508.

* * *

Si nous résumons les données exposées dans ce chapitre nous arrivons à la conclusion suivante : Les juifs pendant le Moyen Age ont rempli une triple mission civilisatrice :

1° Ils ont servi d'auxiliaires aux Arabes pendant leurs conquêtes de la Syrie, de l'Asie mineure et de la Perse, en les initiant à la science et à la poésie grecques au moyen de la traduction en arabe des œuvres des philosophes et des poètes grecs. Toutefois cette éducation ne mit pas moins de soixante-dix ans (de 636 à 706 après J.-C.) à pénétrer dans les différentes couches sociales et il fallut de plus la coopération active des califes de Bagdad et de Cordoue pour obtenir un résultat efficace.

2° Les juifs, après avoir rempli leur mission éducatrice auprès des Arabes d'Andalousie, se rendirent au nord de l'Espagne auprès des rois chrétiens ; ceux-ci instruits du rôle important que les savants juifs avaient joué auprès des chefs arabes, leur dispensèrent un excellent accueil dont les juifs se montrèrent dignes en fondant de nombreuses écoles à Tolède, Saragosse, Barcelone et dans la région provençale, alors sous la domination espagnole. Ils y semèrent les germes de la culture grecque qui ont fructifié avec le temps, alors qu'à la même époque, les pays chrétiens du Nord et du centre de l'Europe gémissaient encore sous le joug du féodalisme et de l'intolérance, de l'ignorance et de la superstition.

3° Les juifs, une fois en possession de la culture grecque, se consacrèrent à mettre en harmonie la philosophie d'Aristote avec l'enseignement de la révélation mosaïque de la Bible. Bien qu'il y eût un parti moins avancé en exégèse qui soutenait l'authenticité divine de la Bible et persistait à vouloir maintenir la philosophie religieuse indépendante de la philosophie grecque, les Juifs ne contribuèrent pas moins à la fondation de la philosophie religieuse en Espagne.

CHAPITRE XII

LES CROISADES, LEUR ÉCHEC CONTRE LES MUSULMANS DE L'ORIENT ET LEUR RÉUSSITE CONTRE CEUX DE L'OCCIDENT.

LES CROISADES

Un des événements les plus curieux et les moins explicables de l'histoire est sans doute celui des Croisades, caractérisé par une sorte d'émigration en masse des peuples de l'Occident vers l'Orient, événement d'autant plus étrange qu'à l'inverse d'autres migrations il n'obéissait ni à une nécessité de défense nationale ni au désir de conquérir des pays nouveaux pour s'enrichir à leurs dépens.

L'invasion de l'Orient par l'Occident avait pour but la conquête du Saint Sépulcre qui se trouvait entre les mains des infidèles. On ne saurait considérer ce fait que comme une manifestation d'aberration mentale collective. Comment en effet expliquer autrement que des hommes, des femmes et des enfants aient abandonné leurs foyers à l'appel d'un moine visionnaire sans avoir rien organisé ni prévu et se soient mis en route pour la Palestine dans le seul but d'arracher le Saint Sépulcre aux Musulmans ? La plupart des premiers croisés tom-

bèrent victimes des privations de toutes sortes et des maladies infectieuses, avant d'avoir atteint la Terre sainte, but de leur expédition. Quant à ceux qui étaient assez vigoureux pour résister aux obstacles de toute nature et qui parvinrent à pénétrer en pays byzantin, ils eurent à lutter avec les chrétiens mêmes qui, les considérant comme ennemis de l'ordre social établi, leur barrèrent la route et en tuèrent un grand nombre.

L'histoire attribue l'origine de cette migration des peuples de l'Occident à la vision d'un moine halluciné, Pierre d'Amiens, qui, au retour d'un pèlerinage à Jérusalem, répandit partout la nouvelle des mauvais traitements infligés aux pèlerins par les Turcs, maîtres de Jérusalem, et préconisa la conquête de la Terre sainte par le monde chrétien. Il fit part de son projet au pape Urbain II. Celui-ci, quoique peu enclin à se rendre aux objurgations de ce fanatique, finit par céder à la pression de son entourage, qui croyait agir dans l'intérêt de l'Eglise en excitant le fanatisme des chrétiens d'Europe et invoquait à l'appui de sa thèse, d'une part le triomphe des rois chrétiens sur les musulmans d'Espagne, et d'autre part la tendance des Empereurs d'Allemagne à combatre l'indépendance de la papauté. Aussi estimait-il que l'entreprise d'une croisade en Terre sainte serait le meilleur moyen de soumettre les princes allemands à l'autorité du pape.

On convoqua donc en France et en Italie des réunions ecclésiastiques destinées à gagner l'opinion publique en

faveur de la conquête du Saint Sépulcre, et c'est au cri de « Dieu le veut » que de grandes masses populaires accoururent se placer sous les ordres des chefs guerriers. On leur donna comme signe de ralliement une croix en laine rouge qu'ils fixèrent sur l'épaule droite. L'enthousiame atteignit bientôt son paroxysme et dès lors les Croisés abandonnant leur famille ne songèrent qu'à entreprendre la guerre sainte contre les Musulmans. Cependant tous les croisés n'étaient pas animés du même esprit ; il y avait parmi eux beaucoup d'aventuriers et même des criminels ne cherchant que des occasions de butin ou de pillage. En effet, avant même que cette armée de croisés se fut mise en marche, il éclata dans son sein plusieurs émeutes qui donnèrent lieu à de nombreux désordres, même à des combats sanglants ; d'autre part les nombreuses privations qu'eurent à endurer les Croisés engendrèrent des épidémies.

Alors que l'avant-garde avait presque entièrement péri, plus de cent mille chevaliers et soixante mille soldats s'organisaient sous la conduite de Godefroy de Bouillon, du comte de Toulouse, duc de Normandie, et du comte de Blois et se joignaient aux Normands d'Italie, commandés par le prince de Tarente et son cousin Tancrède.

Après une lutte acharnée contre les Turcs et les chrétiens de Constantinople, les croisés réussirent à s'emparer d'Antioche, mais décimés par la peste et la famine ils virent leur armée de 600.000 hommes réduite à 50.000.

Ils finirent néanmoins par prendre Jérusalem en juillet 1099, plus de 70.000 musulmans et juifs ayant péri dans ce dernier combat.

A la suite de sa victoire, Godefroy de Bouillon fut nommé roi de Jérusalem et baron du Saint Sépulcre. Une partie de l'expédition, fatiguée par tant de luttes, regagna ses foyers et le reste s'organisa dans la ville sainte selon les principes de la féodalité, en divisant les terrains conquis en plusieurs Etats féodaux : Edesse, Tripoli, Antioche, et Tibériade. Quant au clergé, il s'appropria un grand nombre de terres et se réserva en outre le droit de dîme. Cependant, les combats entre musulmans et chrétiens se poursuivaient avec des fortunes diverses.

Pour pouvoir continuer leurs efforts, les chrétiens organisèrent deux grandes institutions militaires, celle des Frères Hospitaliers, nommés Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, Chevaliers de Rhodes, Chevaliers de Malte, qui étaient chargés de recevoir les pèlerins, de pourvoir à leurs besoins et de les soigner en cas de maladie ; et celle des Templiers ou Chevaliers de la Milice du Temple, qui avait pour but de protéger les pèlerins.

Les nouveaux Etats fondés par les croisés, grâce à l'activité de leurs chefs, étendirent leur domination à un grand nombre de villes de Syrie et de Phénicie. Cependant, l'irrégularité de leurs nouvelles conditions d'existence jointe à l'inclémence du climat et à l'âpreté des

luttes qu'ils étaient obligés de soutenir contre les musulmans ne tardèrent pas à produire des vides dans leur armée qui placèrent les envahisseurs en état d'infériorité. Les Turcs, de leur côté qui dominaient alors en Asie Mineure, en profitèrent pour attaquer Edesse, où ils firent périr toute la population chrétienne, découvrant ainsi Jérusalem et plaçant les chrétiens qui s'y trouvaient dans une situation critique.

A peine la nouvelle fut-elle arrivée en Europe, que Saint Bernard, abbé de Clairvaux, se mit à la tête d'un nouveau mouvement religieux contre les infidèles, qui donna lieu à la seconde croisade, à laquelle prirent part l'Empereur d'Allemagne, Conrad III et le roi de France, Louis VII. Cependant, ce mouvement était œuvre de princes plutôt qu'œuvre de peuples ; aussi la contribution qu'on prétendait imposer aux Français rencontra-t-elle une grande opposition.

De plus, Allemands et Français, arrivés aux portes de Constantinople, ne purent se mettre d'accord avec les Grecs et les Allemands qui s'étaient avancés en Asie Mineure sous l'égide des Grecs, furent trahis par ceux-ci et succombèrent dans leur rencontre avec les Turcs dans le défilé de Taurus. Conrad se vit obligé de rester presque seul à Constantinople ; le roi de France, avisé des dangers qu'il courait, se dirigea vers la côte, protégé par les navires. Mais au moment de s'approcher de Laodicée (port de Syrie), il fut attaqué par les Turcs, venus des montagnes, qui le mirent en

déroute ; de sorte que le roi et sa suite se virent obligés de s'embarquer sur des bateaux grecs afin de poursuivre par mer leur pèlerinage et durent abandonner à leur sort les croisés, dont la plupart succombèrent sous les flèches des Turcs, tandis que les autres, environ trois mille, ne réussirent à sauver leur vie qu'en se faisant musulmans.

Lorsque le roi Louis se trouva à Antioche, il oublia les combats et ne pensa plus qu'à se rendre au Saint Sépulcre pour mettre fin à une entreprise désastreuse. Cependant, avant de se rendre en Palestine, le roi cédant aux conseils de son entourage mit le siège devant Damas ; mais il fut battu par les Turcs qui s'avançant sur Jérusalem, l'obligèrent à capituler. Chose curieuse, au lieu de suivre l'exemple des chrétiens, qui, après leur conquête de la ville sainte la mirent à sac et firent périr les habitants mulmusans et juifs, les Turcs se contentèrent de demander une rançon très modérée. Conrad et Louis décidèrent de rentrer en Europe, mais le roi eut le malheur de tomber entre les mains des pirates et il ne recouvra sa liberté que grâce à l'intervention des Normands de Sicile.

Saint Bernard, mécontent du résultat de la seconde croisade, voulut en organiser une troisième, mais rencontra une vive résistance de la part du peuple, qui ne voulait pas tenter une nouvelle expédition après l'échec qu'il venait de subir.

Ce ne fut que cinquante ans après, lorsque le sultan

Saladin eut réussi à soumettre l'Egypte et la Syrie et à chasser tous les chrétiens de Palestine, que le Pape lui-même intervint pour organiser une troisième croisade, en 1189, en imposant une dîme sur toutes les terres de l'Eglise sans exception. Il réussit à obtenir pour cette entreprise la coopération des trois souverains principaux d'Europe : Frédéric Barberousse, Empereur d'Allemagne, Philippe-Auguste, roi de France, et Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre.

Le premier s'achemina vers l'Asie par la Hongrie et Constantinople, mais il se heurta également aux mêmes obstacles que les croisés précédents, à la même hostilité de la part de l'Empereur byzantin. Cependant, l'armée allemande, bien équipée et bien outillée, escomptait déjà le succès de son entreprise, lorsqu'un événement imprévu vint ruiner ses espérances. L'empereur, traversant les montagnes de l'Asie Mineure par un jour de forte chaleur, eut l'idée de se baigner dans la rivière Calycadnus et s'y noya . Son armée, qui comptait cent mille hommes, prise de panique à la suite de la disparition subite de son chef, se dispersa et cinq mille hommes seulement arrivèrent jusqu'en Terre sainte.

Quant aux rois de France et d'Angleterre, ils se mirent en route par mer, mais après avoir passé quelque temps ensemble en Sicile, ils rompirent l'accord antérieurement établi et se quittèrent en ennemis, ce qui retarda le concours qu'ils devaient donner aux Alle-

mands assiègeant Saint-Jean d'Acre, que défendait vigoureusement l'armée de Saladin. Cette discorde entre les rois de France et d'Angleterre prolongea tellement la prise de Saint-Jean d'Acre que Philippe-Auguste préféra rentrer en France, laissant Richard lutter seul contre les musulmans. Celui-ci, redoutant une conspiration de son frère Jean-sans-Terre rentra en Angleterre et se décida à conclure la paix avec Saladin ; aux termes de cette paix, les chrétiens conservaient toute la côte depuis Tyr jusqu'à Jaffa, tandis que les villes intérieures, y compris la ville sainte, restaient entre les mains des musulmans.

Rentrant en Angleterre, Richard subit une grande tempête qui le jeta sur les côtes de Dalmatie, où le duc d'Autriche, Léopold, pour se venger d'une insulte qu'il avait reçue devant Saint-Jean d'Acre, le fit prisonnier et le vendit à l'Empereur Henri VI, qui ne lui rendit la liberté que contre une forte somme.

Après l'échec subi par les souverains d'Europe dans cette troisième croisade, on aurait pu croire que l'Europe se serait guérie de l'envie de conquérir la Terre sainte. Mais une dizaine d'années plus tard, en 1201, le pape Innocent III se décida à prêcher une nouvelle croisade en promettant le pardon de leurs péchés à tous ceux qui s'engageraient pour un an dans cette entreprise. Toutefois, ni les rois ni le peuple ne répondirent à l'appel du Pape. Seuls quelques chevaliers s'enrôlèrent, moins par enthousiasme religieux que par

habitude de la guerre et par amour du lucre. Ils avaient à leur tête Baudoin IX, comte de Flandre et Boniface II comte de Montferrat, et profitant de l'expérience acquise, ils empruntèrent pour se rendre en Asie Mineure la voie maritime de préférence à la voie terrestre. Dans ce but, ils choisirent la ville de Venise comme point de départ. Les Vénitiens, qui avaient toujours été les rivaux des Grecs et des Turcs dans la Méditerranée, profitèrent de cette circonstance pour acquérir quelques îles dans l'Adriatique et dans la mer Egée. Ils demandèrent d'abord pour leur concours quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent, soit quatre millions quarante cinq mille francs. Comme les chevaliers ne disposaient pas de cette somme, ils leur offrirent de conquérir pour leur compte la ville de Zara, dans l'Adriatique Les Vénitiens réussirent également à s'emparer des îles Ioniennes et de Crète et grâce à l'aide qu'ils donnèrent aux croisés, ceux-ci réussirent à s'emparer de Constantinople, où l'église grecque fut remplacée par l'église latine.

Les Vénétiens se saisirent de nombreux objets d'art de grande valeur, parmi lesquels quatre chevaux en bronze et la porte de l'église Sainte-Sophie avec lesquels ils ornèrent l'église Saint-Marc. Les croisés se partagèrent ensuite les débris de l'Empire byzantin, en oubliant complètement le but de leur expédition qui était la Terre sainte.

La cinquième croisade fut entreprise par André II,

roi de Hongrie, mais n'aboutit à aucun résultat.

Par contre, la sixième croisade sembla réussir mieux que les précédentes. L'Empereur d'Allemagne, Frédéric II, profita de l'invasion par les Tartares de l'Asie Mineure et de l'Egypte, sous la direction de Gengis-Khan, conclut avec le roi d'Egypte, Mélik-el-kamel, une trêve de dix ans et la restitution de la Terre Sainte avec les villes de Béthum, Nazaret et Sidon et se fit couronner roi de Jérusalem en 1229. En échange, il envoya ses deux fils, Conrad et Enzio, pour combattre les Tartares, qu'il réussit à mettre en déroute en les obligeant à rentrer dans leurs anciennes limites d'Asie. Le traité conclu par Frédéric II parut également impie aux musulmans et aux chrétiens ; les imans, les cadis protestèrent contre la cession de la ville du Prophète, et en appelèrent au calife de Bagdad, tandis que les évêques, indignés de voir les deux cultes confondus, en appelaient au pontife de Rome.

Le sultan de Damas refusa de reconnaître l'arrangement, et le patriarche de Jérusalem mit l'interdit sur les lieux recouvrés.

Frédéric fit donc son entrée à Jérusalem accompagné seulement de ses barons allemands et des chevaliers teutoniques. Il trouva l'église du Saint-Sépulcre tendue de deuil, abandonnée par les prêtres, et il dut ceindre de ses propres mains le diadème royal. Vainqueur et partant exécré, il dut quitter Jérusalem où il n'avait pu obtenir obéissance même en sévissant contre les moines

et en suscitant des entraves aux Templiers et aux pèlerins venus pour la semaine sainte. Ne respirant que la colère et la vengeance, il regagna son royaume de Sicile accompagné des menaces des partisans du pontife.

Le pape Innocent III, ému des cruautés commises par les hordes féroces turcomanes, fit un nouvel effort pour provoquer une autre croisade, mais les chrétiens d'Europe, las des sacrifices stériles qu'ils s'étaient imposés afin de délivrer Jérusalem du joug des infidèles, ne semblaient guère disposés à répondre à l'appel du pape, lorsqu'une circonstance imprévue vint combler les vœux du pape. Au cours d'une grave maladie, le roi saint Louis avait fait le vœu de rendre Jérusalem aux chrétiens s'il recouvrait la santé. Il guérit et après quatre ans de préparatifs, il s'embarqua à Aygues-Mortes, avec une puissante et nombreuse armée. Arrivés à Chypre, les croisés y passèrent l'hiver, et au printemps suivant, l'escadre mit à la voile et arriva aux eaux de Damiette où les troupes débarquèrent. Après un sanglant combat, les croisés victorieux entrèrent dans la ville, qui fut incendiée. Les chefs se disputèrent le butin qui avait échappé aux flammes. Saint Louis même ne put pas rétablir l'ordre parmi les barons insubordonnés, ce qui entraîna la démoralisation de toute l'armée. Cependant, Robert d'Artois l'un des chefs les plus vaillants tombait victime de son courage ; l'armée elle-même quoique victorieuse dut interrompre son avance, décimée qu'elle était par la peste et la famine ; plus de trente mille

hommes furent ainsi fauchés, le reste tomba entre les mains des infidèles, qui exigèrent la restitution de Damiette et une rançon de huit mille besants d'or.

Saint Louis, avec six mille hommes, se rendit en Terre Sainte où il resta quatre ans. Mais la mort de sa mère la reine Blanche, le fit rentrer en France en 1254. Cependant, seize ans après, saint Louis, poussé par un nouvel élan de piété, entreprit une nouvelle croisade, en 1270. Il s'embarqua à Aygues-Mortes, non pour la Terre Sainte, mais pour le royaume de Tunis ; car son frère, Charles d'Anjou, alors roi de Naples, l'avait persuadé que dans son territoire, il pourrait vaincre plus facilement les musulmans.

Néanmoins, lorsqu'il arriva devant les murs de Tunis, il se trouva de nouveau aux prises avec la peste et la famine qui réduisirent à néant tous ses projets de conquête. Atteint lui-même du terrible fléau saint Louis mourut avec la résignation d'un bon chrétien. Après cette dernière expédition, les colonies chrétiennes qui avaient été établies en Orient par les croisés ne tardèrent pas à être détruites, et la Palestine retomba tout entière sous le joug des Musulmans.

Si l'on juge les croisades avec un esprit impartial, d'après leur résultat matériel et notamment d'après l'influence qu'elles ont exercée sur l'évolution religieuse et intellectuelle en Europe, on est forcé de reconnaître que loin de favoriser la marche progressive du

sentiment et de la raison humaine, elles ont constitué une entrave à tout progrès moral, intellectuel et matériel.

1° Deux siècles de fanatisme religieux ont coûté à l'Occident et à l'Orient des millions de vies humaines, ont semé parmi les peuples en guerre, la haine, l'intolérance et la misère et ont tari en même temps toutes les sources de production nationale, par le manque de bras pour travailler la terre et par le manque de cerveaux pour cultiver les sciences, les arts, le commerce et l'industrie ;

2° Les croisés, à la suite de leur contact intime avec les peuples de l'Orient, ont rapporté en Europe les germes de la lèpre, maladie qui était endémique dans plusieurs pays d'Orient. Celle-ci fit, au début du XIII[e] siècle, pour la première fois, son apparition en Europe sous la forme épidémique et constitua alors la maladie la plus horrible qu'ait enregistrée l'histoire, par les souffrances qu'elle occasionnait et son haut degré de contagion. En envahissant la France, en 1225, elle se propagea avec une telle fureur que 2000 léproseries ne suffirent pas à contenir les malades et on dut créer des hôpitaux spéciaux à cet effet. Au début d'ailleurs, ces établissements, au lieu de restreindre les progrès du mal, ne firent qu'aider à sa propagation, tant par leurs vices de construction que par leur mauvaise administration intérieure et les soins défectueux donnés par les médecins.

Bien qu'il soit prouvé par des documents historiques que la lèpre était déjà connue dans l'antiquité comme maladie épidémique en Egypte et en Asie Mineure et qu'elle aurait déjà été importée dès les premiers siècles de l'ère chrétienne en Italie et en Espagne, il est incontestable que son apparition en Europe sous la forme épidémique avec une grande force expansive date de la fin du XII[e] siècle, époque des premières croisades. Cette apparition ayant coïncidé avec une recrudescence de cette maladie dans tous les pays d'Orient. On conçoit d'ailleurs aisément que le contact intime entre les croisés exténués par les privations et les fatigues et les nombreux indigènes atteints de la lèpre ait grandement facilité la propagation du fléau alors que les germes morbides étaient devenus plus virulents du fait des grandes agglomérations humaines résultant des croisades. Ainsi donc, les croisés à leur retour en Europe, semèrent partout sur leur passage les germes de la lèpre, créant en même temps des foyers d'irradiation qui, à leur tour, propagèrent la maladie à un degré tel que rares furent les pays d'Europe qui n'en furent pas atteints.

Les contrées où elle régna le plus longtemps furent celles du midi de l'Europe et notamment l'Italie et l'Espagne, où elle existait encore à l'état épidémique dans le courant du XVI[e] siècle. D'ailleurs elle existe encore aujourd'hui à l'état endémique et sporadique dans un certain nombre de pays du nord et du midi de

sentiment et de la raison humaine, elles ont constitué une entrave à tout progrès moral, intellectuel et matériel.

1° Deux siècles de fanatisme religieux ont coûté à l'Occident et à l'Orient des millions de vies humaines, ont semé parmi les peuples en guerre, la haine, l'intolérance et la misère et ont tari en même temps toutes les sources de production nationale, par le manque de bras pour travailler la terre et par le manque de cerveaux pour cultiver les sciences, les arts, le commerce et l'industrie ;

2° Les croisés, à la suite de leur contact intime avec les peuples de l'Orient, ont rapporté en Europe les germes de la lèpre, maladie qui était endémique dans plusieurs pays d'Orient. Celle-ci fit, au début du XIII^e siècle, pour la première fois, son apparition en Europe sous la forme épidémique et constitua alors la maladie la plus horrible qu'ait enregistrée l'histoire, par les souffrances qu'elle occasionnait et son haut degré de contagion. En envahissant la France, en 1225, elle se propagea avec une telle fureur que 2000 léproseries ne suffirent pas à contenir les malades et on dut créer des hôpitaux spéciaux à cet effet. Au début d'ailleurs, ces établissements, au lieu de restreindre les progrès du mal, ne firent qu'aider à sa propagation, tant par leurs vices de construction que par leur mauvaise administration intérieure et les soins défectueux donnés par les médecins.

Bien qu'il soit prouvé par des documents historiques que la lèpre était déjà connue dans l'antiquité comme maladie épidémique en Egypte et en Asie Mineure et qu'elle aurait déjà été importée dès les premiers siècles de l'ère chrétienne en Italie et en Espagne, il est incontestable que son apparition en Europe sous la forme épidémique avec une grande force expansive date de la fin du XII[e] siècle, époque des premières croisades. Cette apparition ayant coïncidé avec une recrudescence de cette maladie dans tous les pays d'Orient. On conçoit d'ailleurs aisément que le contact intime entre les croisés exténués par les privations et les fatigues et les nombreux indigènes atteints de la lèpre ait grandement facilité la propagation du fléau alors que les germes morbides étaient devenus plus virulents du fait des grandes agglomérations humaines résultant des croisades. Ainsi donc, les croisés à leur retour en Europe, semèrent partout sur leur passage les germes de la lèpre, créant en même temps des foyers d'irradiation qui, à leur tour, propagèrent la maladie à un degré tel que rares furent les pays d'Europe qui n'en furent pas atteints.

Les contrées où elle régna le plus longtemps furent celles du midi de l'Europe et notamment l'Italie et l'Espagne, où elle existait encore à l'état épidémique dans le courant du XVI[e] siècle. D'ailleurs elle existe encore aujourd'hui à l'état endémique et sporadique dans un certain nombre de pays du nord et du midi de

l'Europe, tels que la Suède, la Norvège, la Finlande, l'Espagne, le Portugal et l'Italie. En France même, il y a encore des localités où elle se présente sous des formes atténuées. D'après M. Lajar, d'Avignon les cagots des Pyrénées sont des descendants des anciens lépreux et il en serait de même des Cagots de Bretagne.

Grâce aux progrès des conditions de la vie en général et de l'amélioration de l'hygiène en particulier, la lèpre se transforme et s'arrête souvent dans son évolution, prenant parfois des aspects cliniques tellement étranges qu'on a dernièrement décrit comme maladies nerveuses nouvelles sous les noms de Syringomyélie et maladie du Morvan des cas qui ne sont, au fond, qu'une forme atténuée de la lèpre ;

3° Indépendamment des sacrifices humains et des pertes matérielles considérables qu'elles ont causés, les croisades ont contribué à abaisser le niveau moral et intellectuel de l'humanité. Ayant en effet rapporté de Terre Sainte de nombreuses reliques comme par exemple de l'eau du Jourdain, de la terre de Palestine, des chapelets bénits, etc., ils les révétirent d'un caractère miraculeux les entourant des légendes les plus insensées, ce qui contribua à entretenir dans les masses un état d'esprit mystique et à fausser le vrai sentiment religieux et moral chrétien basé sur l'amour de Dieu, l'amour du prochain et la fraternité humaine. Par contre cet état d'esprit favorisa l'expansion du pouvoir

spirituel et politique de l'Eglise ; car la première conséquence de la faillite des Croisades en Orient fut de rendre plus vigoureux l'effort de la papauté en faveur d'une croisade en Occident contre les musulmans d'Espagne, et la création d'un nouveau tribunal contre les hérétiques, et notamment les Albigeois.

Le seul bénéfice matériel découlant des Croisades fut recueilli par les villes italiennes, telles que Gênes et Venise, centres de commerce et de navigation, qui entretinrent pendant les dernières croisades un commerce actif avec Constantinople et d'autres villes d'Orient, d'où elles rapportaient du blé, des épices, des étoffes de soie ; c'est aussi de l'Orient que leur vint la connaissance des moulins à vent, qui y étaient employés de longue date. Mais, certes, de tels avantages, si appréciables qu'ils soient, auraient pu être acquis plus facilement par la voie pacifique et par des procédés plus humanitaires, tels que des accords mutuels entre les gouvernements et des ententes volontaires entre les représentants des intérêts commerciaux et industriels des pays d'Occident et d'Orient.

CHAPITRE XIII

RÉVEIL DE L'ESPRIT D'AUTONOMIE MUNICIPALE ET BESOIN D'ÉMANCIPATION DES LANGUES NATIONALES DU JOUG DE LA LANGUE LATINE.

Nous avons vu dans les pages précédentes qu'après la chute de l'Empire romain et l'invasion par les barbares du nord des pays relevant autrefois de la domination romaine, il y eut une époque où le chaos régna dans toutes les contrées d'Europe. L'ancienne organisation sociale avait disparu, avec les lois qui la régissaient. Partout où l'envahisseur pénétrait il imposait sa loi et s'emparait des terres cultivables qu'il exploitait au détriment de leurs légitimes propriétaires.

Charlemagne réussit à rétablir l'ordre et à organiser un nouvel empire romain, avec l'aide de l'Eglise. Mais son œuvre ne fut que de courte durée. La seule institution lui ayant survécu est le pouvoir temporel et spirituel de la papauté, jalousement défendu par elle au cours de nombreux siècles. D'autre part, le régime féodal s'est constitué sur les débris de l'empire. Les rois n'étant plus assez fort depuis le IXe siècle pour se faire obéir, les Seigneurs laïques et ecclésiatiques

devinrent peu à peu sur leurs terres de véritables souverains. Les cultivateurs et les habitants de leurs domaines étaient devenus leurs sujets et ils usèrent et abusèrent du droit de la force, pour les commander, les châtier, les emprisonner et même les pendre. Les grandes villes fortifiées qui se formaient autour du palais d'un roi, d'un prince ou d'un évêque étaient sous leur domination. Toutefois, à mesure que la population de ces villes grandissait les maîtres permettaient aux habitants de ces villes de régler leurs affaires intérieures, se bornant à leur demander des redevances, de sorte que les habitants des villes étaient devenus des hommes libres par rapport à ceux de la campagne. Cette liberté grandit tellement qu'au XIII^e^ siècle plusieurs villes devenues riches et puissantes et disposant d'une armée bien organisée secouèrent le joug de leur prince et de leur évêque.

En Italie, il y eut même des villes telles que Rome, Naples, Pise et Venise qui dépendaient à l'origine d'un magistrat envoyé par le souverain de Constantinople et qui ne furent jamais conquises par les Barbares. Il y en eut aussi qui dépendaient d'un magistrat impérial allemand et qui jouissaient de plus d'indépendance que d'autres villes, non pas en vertu d'un droit acquis, mais du fait d'une concession impériale. En effet, les empereurs, dans le but de diminuer le pouvoir des Seigneurs féodaux, accordaient beaucoup de privilèges aux villes. Quelquefois, ils leur cédaient des droits

régaliens, tels que les péages, l'administration de la justice et les octrois, pour remédier à la pénurie du trésor public.

Cette liberté à laquelle aspiraient alors les villes n'était pas d'ordre politique, mais de caractère économique; c'était simplement la liberté de vendre, d'acheter, et d'être maître des propriétés acquises. Il s'agissait, en un mot, d'un mouvement démocratique contre le joug féodal. Ces villes italiennes furent les premières à s'organiser pour la défense de leur indépendance, en s'entourant de murailles et en se procurant des armes pour se protéger contre les ennemis de dedans et du dehors. Ceci leur était d'autant plus facile, que leurs protecteurs, les Empereurs d'Allemagne, leur avaient concédé certains droits dans ce but.

On peut dire que toutes les villes italiennes s'étaient organisées comme de petites républiques sous l'autorité des Consuls. Plus tard, elles s'efforcèrent de consolider leurs droits en les faisant confirmer par une charte royale. Généralement elles adoptaient comme principe de gouvernement l'ancien droit municipal romain : telles furent entre autres Venise, Pise, Messine, Lucques, Milan, avec la différence que les anciennes municipalités étaient formées de colons originaires de Rome même, tandis que celles du moyen âge étaient les vaincues d'autrefois qui s'étaient émancipées, en acquérant les mêmes droits de propriété que les vainqueurs.

Un grand nombre d'entre elles, au lieu de se consacrer à l'agriculture, se sont livrées à l'industrie qui était pour elles une grande source de richesse. Cependant, la nécessité de se défendre contre l'autorité des rois, des seigneurs féodaux et des évêques, amenait souvent ces communes à se grouper en confédération, ce qui donnait lieu quelquefois à l'absorption des petites communes par les grandes et à la formation de petits Etats qui, avec le temps, sont devenus des nations.

C'est ainsi que Milan domina sur les châteaux et les villes de la région, et que la ville de Florence s'agrandit aux dépens des communes voisines. La ville de Gênes conquit l'île d'Elbe, la Corse et une partie de la Sardaigne et posséda en outre des comptoirs commerciaux de grande importance à Péra, quartier de Constantinople et dans les Sporades.

La ville de Venise était gouvernée par un duc ou doge élu par des délégués nommés par le peuple. On l'appelait la reine de l'Adriatique. Elle possédait également plusieurs quartiers à Constantinople et plusieurs îles dans la mer Egée. La ville était administrée par un grand Conseil élu par les patriciens ou les nobles jouissant d'un privilège héréditaire inscrits dans le Livre d'or. La prospérité de la ville de Venise suscita des luttes entre elle et la ville de Gênes.

De l'Italie, les libertés et les franchises communales s'étendent à d'autres pays. En France, les communes sont reconnues par des chartes royales ; en Angleterre,

elle obtiennent sous Jean-Sans-Terre le droit d'élire leur *aldermen* ; en Espagne, elles ont leurs *fueros*, avec des *corregidores* et des *alcaldes*, investis de la juridiction ; en Italie, elles se transforment en républiques ; en Allemagne, Frédéric Ier s'en fait un instrument pour accroître le pouvoir royal aux dépens des seigneurs, mais déjà elles portaient ombrage à Frédéric II, qui tenta de les asservir.

Dans les différents pays, les Etats provinciaux prennent conscience de leur existence et de la nécessité de prendre part aux délibérations gouvernementales. Depuis longtemps le Languedoc était constitué par des Etats ; Louis IX se les appropria et les étendit à la France ; bientôt Philippe le Bel convoqua tous les représentants des communes. En Angleterre, la grande Charte garantit les droits de la nation et fut représentée au parlement par le clergé et la noblesse ; puis, sous Henri III, apparaissent les députés des communes (1265) et sous Edouard Ier (1295), leur vote devient indispensable pour imposer toute nouvelle taxe. En Espagne, les communes prennent part aux Cortès d'Aragon (1134) et de Castille (1169).

A mesure que l'influence des communes se faisait sentir dans la vie publique et économique, la monarchie et l'Eglise s'efforçaient de les utiliser à leur profit et la rivalité entre ces deux pouvoirs donnait lieu à des conflits constants entre la crosse et le sceptre, qui durèrent un siècle et demi, épuisant des forces qu'on aurait

pu mieux employer pour améliorer la situation économique et morale de la collectivité nationale. Il s'ensuivit que Rome, pour se dégager de l'influence allemande, se refusa d'abord à reconnaître l'hégémonie de l'Empire. L'Eglise se tourna alors vers la France qui en raison du rôle qu'elle avait joué dans les dernières croisades croyait avoir le droit de s'ériger en défenseur des droits de l'Eglise.

C'est ainsi que Saint Louis, à son grand regret, permit à son frère Charles d'Anjou d'accepter la couronne de Sicile possédée par Manfred, fils naturel de Frédéric II. Malheureusement, pour se rendre maître du royaume, Charles fut obligé de soutenir une guerre très âpre contre Manfred. Bien qu'il réussît à le vaincre, à la suite des cruautés sans nombre commises sur les vaincus, il se rendit odieux aux Siciliens qui se soulevèrent contre l'oppresseur. Une terrible émeute qui s'ensuivit est tristement célèbre sous le nom de *Vêpres Siciliennes*.

Les papes Innocent IV, Urbain IV et Clément IV s'empressèrent de faire de nombreuses concessions aux Rois de France. Toutefois, saint Louis n'en publia pas moins la fameuse Pragmatique par laquelle, tout en maintenant les franchises et privilèges accordés à l'Eglise par lui et ses prédécesseurs, il interdisait formellement à l'Eglise d'imposer en France des contributions pécuniaires et des charges aux propriétés privées ou publiques.

Philippe IV entra même en conflit ouvert avec Boniface VIII, le premier ayant imposé une contribution assez forte aux propriétés du haut clergé et défendu l'exportation de l'or à Rome, prétendant que le Pape s'était enrichi pendant les Croisades aux dépens de la fortune privée et publique. Une excommunication contre le roi et l'interdit dans tout le pays, en fut la conséquence. Comme le Pape Boniface VIII mourut quelque temps après, le roi de France, à l'occasion de l'élection du nouveau Pape, Clément V (1305), obtint la promesse de ce dernier de transférer le siège de la papauté à Avignon. Ce changement de résidence qui transformait la papauté en un instrument des rois de France ne dura pas moins de soixante-dix ans.

Les rois de France se servirent de deux armes pour lutter contre l'ingérence des papes dans les affaires concernant le pouvoir civil, surtout contre leur influence sur le peuple résultant de leur prétendu droit divin de délier les sujets du serment de fidélité. La première arme consistait à favoriser la formation du troisième état, c'est à-dire la *bourgeoisie* et à concéder certains privilèges au Parlement, moyennant quoi celui-ci était autorisé à s'opposer aux prétentions du chef de l'Eglise.

La seconde arme consistait à élargir les droits de l'Université de l'Etat, au sein de laquelle se trouvaient toujours quelques esprits élevés qui osaient combattre ouvertement les prétentions de l'Eglise. En tout cas, le

grand schisme qui se produisit parmi les peuples chrétiens du fait de l'existence simultanée de deux papes l'un à Avignon et l'autre à Rome, s'excommuniant mutuellement, porta au prestige de la papauté, une grave atteinte qui survécut au retour définitif du Saint-Siège à Rome.

Malheureusement en dépit de l'apparence de protection que les rois de France avaient accordée aux communes contre la tyrannie des seigneurs, le peuple ne tarda pas à constater qu'il n'avait fait que changer de maître ; car les rois, loin de favoriser le développement des libertés politiques ne songèrent qu'à établir un régime absolu, sous prétexte que le régime autocratique donnait plus de sécurité et de stabilité que le régime libéral. Néanmoins, un grand nombre de villes conservèrent leurs libertés administratives et municipales, sans avoir toutefois le droit d'administrer la justice ainsi que le faisaient les premières communes. C'est à l'abri de ce régime que se développèrent le commerce et l'industrie et que se créèrent des corporations riches et puissantes qui finirent par acquérir une certaine importance politique, ayant été admises dans le sein des assemblées générales de la nation.

Tout autre était le régime communal en Angleterre. Déjà Henri I^er, fils de Guillaume le conquérant, avait accordé à la ville de Londres sa première charte. Sous le roi Jean sans Terre, il y avait déjà un grand nombre de villes qui avaient reçu des chartes, des privilèges et

même des droits politiques, au point que les chefs de beaucoup de ces villes avaient obtenu des titres de noblesse. En 1264, un certain nombre de villes, telles que Londres, Hastings, York et Lincoln reçurent le grand privilège de pouvoir envoyer des députés au Parlement. En 1295 il y avait 120 villes dans ce cas.

En Allemagne, après la chute de la famille des Hohenstaufen, un grand nombre de villes avaient repris des libertés administratives et même politiques et s'étaient agrandies et enrichies par le commerce qu'elles faisaient avec les villes d'Italie et d'Orient. Quoique ne jouissant pas de droits politiques comme en Angleterre et en France, elles parvinrent à constituer la ligue dénommée « la *Hanse* » qui acquit une grande importance au point de vue commercial et administratif. Les progrès de l'industrie et du commerce exercèrent de leur côté une influence considérable sur la situation des colons et des serfs des districts ruraux, car les seigneurs du XII[e] siècle ayant compris l'avantage du travail de l'homme libre, ne tardèrent pas à accorder un grand nombre de chartes d'émancipation à leurs colons et serfs.

II

Au fur et à mesure que les grandes villes réussissaient à élargir leur sphère d'activité et à développer la production et la richesse nationale se manifestait chez une

partie de la population le besoin d'accroître son bien-être moral et de développer sa culture intellectuelle, car les écoles monastiques n'étaient pas de nature à satisfaire les besoins d'instruction en général, et d'ailleurs la rareté et la cherté des livres rendaient l'enseignement à ce point difficile qu'on fut obligé de recourir à l'enseignement oral ; celui-ci toutefois se heurtait à des difficultés presque insurmontables, à une époque où les langues nationales étaient encore trop ariérées pour offrir des mots appropriés exprimant avec clarté la pensée du maître.

Quant à la langue latine en usage dans les écoles ecclésiastiques, elle était ignorée de la majorité de la population. Chose singulière, ce furent les peuples d'origine latine qui prirent l'initiative de se libérer du joug de la langue latine qu'ils remplacèrent par leur propre langue. Ce furent d'abord les Provençaux, les Catalans et les Aragonais, ensuite les Italiens et les Français qui donnèrent une grande impulsion au développement de leur langue, tandis que les Germains et les Anglo-Saxons conservèrent dans leurs écrits et dans l'enseignement la langue latine, qui toutefois, loin de se perfectionner s'est plutôt déformée en se vulgarisant.

Le développement de l'instruction au moyen des langues nationales eut cependant besoin pour se généraliser d'un grand d'un nombre d'années. L'instruction était donnée dans les universités créées à cet effet.

La première fut celle de Paris, qui date de 1250, et servit de modèle à d'autres villes telles que Marseille et Orléans en France, Oxford et Cambridge en Angleterre, Padoue en Italie, Salamanque et Coimbra en Espagne et Portugal et Prague en Bohème. Toutes furent fondées au XIII[e] siècle excepté celle de Prague qui date de 1348.

Les universités jouissaient de nombreux privilèges : Celle de Paris, avec 15 et 20 mille étudiants, relevait de son propre tribunal tant pour le maintien de la discipline intérieure qu'au point de vue de l'ordre public, au point que ceux-ci n'étaient pas soumis à la loi commune en cas de dettes. Néanmoins, malgré la séparation de l'université d'avec les écoles monastiques, c'était le clergé qui monopolisait l'enseignement et l'université de Paris était surnommée la fille aînée des rois et la citadelle de la foi catholique. Ce n'est que dans les temps modernes que les Universités sont arrivées à se séculariser.

Pendant le moyen âge, la théologie forma la clef de voûte de toutes les sciences. C'était elle qui inspirait la pensée dans toutes les branches du savoir humain. C'est ainsi que l'étude des sciences naturelles était défendue à tous les ordres ecclésiastiques, surtout l'étude de l'anatomie qui était considérée comme un acte d'hérésie. Le médecin italien *Mondini de Luzzi* de Bologne, est devenn célèbre dans l'histoire de la médecine pour avoir osé disséquer deux cadavres ; ses

observations minutieusement détaillées se trouvent exposées dans un traité intitulé : *Anatomia omnium humani corporis interiorum membrorum.*

L'esprit d'intolérance au XIII[e] siècle était tellement grand que lorsqu'on voulu introduire le Code Justinien dans les pays occidentaux, le Pape Honorius III, lança un décret dans lequel il défendait l'étude et l'enseignement des lois romaines. A la fin du moyen âge, à l'occasion de la conquête de Grenade le fanatisme barbare du Cardinal Jimenez fit livrer aux flammes plus d'un million de livres manuscrits arabes conservés avec beaucoup de soin au cours de plusieurs siècles. La crainte de la contagion mentale par le progrès de la science était telle au moyen âge qu'on s'empressait d'éteindre toute lumière de nature à dissiper les ténèbres de l'ignorance :

Néanmoins, avec les progrès du commerce et de l'industrie, les peuples éprouvèrent de plus en plus le besoin d'écrire, de parler et de penser dans la langue nationale qui, dans certains pays, avait acquis une forme littéraire.

Au commencement du XIII[e] siècle, cette tendance s'était plus fortement accentuée dans le midi de la France où la littérature de la langue d'oc, appelée provençale, avait son foyer principal. De là, elle s'étendit à la Catalogne et à l'Aragon et à mesure que les rapports politiques entre les comtés français et la Catalogne devenaient plus étroits, la langue provençale gagnait

plus de terrain. Ce furent les troubadours qui contribuèrent le plus à la propager sous forme de chansons populaires qu'ils chantaient en s'accompagnant d'un instrument de musique. Ces chansons glorifièrent tantôt l'amour, tantôt les exploits des chevaliers ; elles invoquaient les coutumes galantes raffinées de la noblesse féodale qui dans les châteaux, faisait bon accueil aux troubadours. Cette poésie brillante, sonore et harmonieuse, pleine d'images et de vie, ne tarda pas à s'étendre aux provinces du Nord de la France.

Malheureusement à la suite de la Croisade entreprise contre les Albigeois, la voix des troubadours, tels que Bernard de Ventadour et Bertrand de Born s'éteignit ; et la littérature de la langue d'oc s'éclipsa. Alors, les troubadours se consolèrent en chantant les faits d'armes des héros de la guerre de Troie, ceux d'Ulysse et des Argonautes.

Puis, peu à peu l'épopée se transforme en des récits allégoriques dont les personnages sont des abstractions, telles que l'avarice, la bassesse, la félonie. Dans ce genre d'allégories c'étaient souvent des animaux qui représentaient des passions et des conditions sociales déterminées. Guillaume de Lorris, dans son *Roman de la Rose* ose fustiger les nobles dans un langage très caustique en leur disant que leur corps ne vaut pas une pomme de plus que le corps d'un charretier.

Au XIII^e^ siècle, la prose domine dans la littérature française. Villehardouin, maréchal de Champagne, fait

le récit de la quatrième croisade à laquelle il avait pris part en donnant de nombreux détails sur la prise de Constantinople. Joinville écrit des mémoires sur la septième croisade dans un style souple et plein de réflexions judicieuses.

L'Allemagne, de son côté ne tardait pas à imiter les troubadours français. La Suève surtout donnait naissance à plusieurs poètes populaires connus sous le nom de *Minnesœnger et Meistersœnger* (chanteurs d'amour et maîtres chanteurs). Les uns et les autres se sont inspirés de la poésie provençale, toutefois les derniers n'étaient pas inspirés par les sentiments délicats, poétiques et chevaleresques qui ont immortalisé les chants des *Minnesœnger*. En Allemagne également, la poésie passa du lyrisme à la satire, qui se caractérisait par des attaques contre les princes et les nobles. Puis, elle revêtit la forme allégorique et didactique. Par contre, la prose n'a évolué que très lentement pendant la seconde moitié du XIII^e^ siècle, et pourtant la vigueur qui caractérisait ses premières manifestations permettait d'augurer d'une évolution plus rapide.

CHAPITRE XIV

LES ECRIVAINS ITALIENS INAUGURENT LA POÉSIE ET LA PROSE NATIONALES AU XIII[e] SIÈCLE

Alors que tous les peuples européens n'ont montré qu'au XIV[e] et XV[e] siècles une tendance marquée vers la formation d'une langue nationale et vers le développement d'une poésie populaire, l'Italie avait réalisé déjà cette aspiration dès la fin du XIII[e] siècle, époque à laquelle ses écrivains brillèrent d'un tel éclat qu'ils éblouirent tous les centres littéraires de l'Europe. C'étaient Dante, Pétrarque et Boccace, précurseurs de la poésie et de la prose modernes en Europe.

Dante Alighieri, né à Florence en 1265, connut de bonne heure les misères et les vicissitudes de la vie, qui l'amenèrent à se livrer avec ardeur à des méditations sur la finalité de l'homme. Son imagination féconde le poussa à cultiver la poésie et à exposer le fruit de ses méditations sur la lutte de l'homme entre le néant et l'immortalité de l'âme, dans son ouvrage impérissable *La divine Comédie* poème du plus pur lyrisme qui remplit en même temps un but moral, allégorique, philosophique et théologique et qui grâce au

plan sur lequel il est conçu fournit des enseignements salutaires d'ordre social.

François Pétrarque également Florentin, né en 1304 fréquenta successivement les écoles de lettres de Pise, de Bologne, d'Avignon et de Montpellier. Dans ses moments de loisir il s'adonnait avec enthousiasme à la lecture des œuvres classiques des auteurs latins, surtout de Ciceron. D'une nature fort sentimentale, il se prit d'amour pendant son séjour à Avignon pour Laure de Nove, à laquelle il dédia plusieurs de ses sonnets. Il composa un grand nombre d'ouvrages, tant en prose qu'en vers, tantôt d'ordre lyrique et religieux, tantôt d'ordre philosophique ou historique. Mais tous se caractérisent par une langue d'une extrême pureté, et d'une fraîcheur qui subsiste encore aujourd'hui. Il fut en même temps un des hommes les plus érudits de son époque.

Quant à Boccace, il a le grand mérite d'avoir revêtu la prose de l'art qui lui faisait défaut. Il se familiarisa de bonne heure avec tous les auteurs classiques latins et grecs. Il avait pour maîtres Dante et Pétrarque. La *Théséide*, épopée en douze chants et en octaves, est l'œuvre de sa maturité, mais son art est païen. L'auteur associe la mythologie grecque aux sujets purement chrétiens ; la Théséide débute par une invocation aux *Sœurs castaliennes qui habitent heureuses le mont Hélicon ;* Pamphile voit Fiameta à la messe, et Junon le pousse à l'aimer. Dans le *Filocopo*, il appelle pape

le grand prêtre de Junon, et parle de l'incarnation du fils de Jupiter. Les mêmes tendances ont présidé à la composition du *Décaméron*, son chef-d'œuvre, quoique l'on n'y trouve ni morale ni charité.

Bien que l'expérience enseigne que le génie créateur est l'apanage d'êtres privilégiés par la nature, on ne saurait attribuer au hasard le fait que trois individus jouissant de ce privilège aient surgi dans une même époque et dans une même région. C'est seulement dans le milieu social qu'il faut chercher la cause qui a favorisé le développement des hautes qualités intellectuelles de ces trois écrivains. En effet, l'Italie en général et Florence en particulier étaient alors favorisées par des circonstances toutes spéciales.

En premier lieu c'étaient les rapports commerciaux réguliers entre les ports de l'Italie tels que Venise et Gênes et la ville de Constantinople où se trouvaient un grand nombre des Grecs encore imprégnés de l'antique culture gréco-romaine et où les bibliothèques des couvents et de certaines familles opulentes contenaient de nombreux ouvrages d'anciens auteurs. Il est tout naturel que ces rapports commerciaux aient contribué avec le temps à établir des liens entre les classes intellectuelles des deux pays. En effet, il y eut à Constantinople un nombre considérable de savants grecs qui faisaient des voyages en Italie et quelques-uns y ont même fixé leur résidence.

En second lieu, le niveau élevé atteint par la civilisa-

tion judéo-arabique en Espagne et dans le midi de la France et les voyages fréquents que les savants arabes et juifs faisaient en Italie y fécondèrent les germes de l'ancienne culture grecque répandue autrefois dans les villes italiennes méditerranéennes, appelées la Grecia magna.

En *troisième lieu*, l'école de Salerne surnommée Civitas Hippocratica, située à 40 kilomètres de Naples qui avait atteint une grande prospérité au XII^e siècle grâce à la protection qui lui fut accordée par Frédéric II, ne manqua pas d'exercer une influence sur les milieux intellectuels de l'Italie, les réformes introduites par ce monarque illustre ayant contribué à rehausser sensiblement l'enseignement de cette école. Il réunit tout d'abord l'école de médecine et celles des lettres et des sciences en un centre appelé *Université* ; ensuite il prescrivit trois années d'études philosophiques et littéraires avant de pouvoir accéder à l'école de Médecine, obligeant tout médecin qui voulait se vouer à l'exercice de la chirurgie à consacrer une année à l'étude de l'anatomie et à la pratique des opérations sur des porcs.

Il faut enfin tenir compte des circonstances particulières au milieu desquelles vécurent ces hommes supérieurs et qui tracèrent pour ainsi dire la voie suivie par chacun d'eux.

C'est ainsi que nous voyons Dante, issu d'une famille patricienne, fidèle au parti politique de ses frères, ser-

vir d'abord dans la magistrature et les ambassades et s'adonner ensuite à la politique. Malheureusement, le parti politique qu'il servit, celui des Guélfes, fut vaincu par son adversaire, celui des Gibelins, et Dante fut obligé de quitter en exilé son pays natal. Après de longues pérégrinations de ville en ville, de rivage en rivage, il parvint en France, et grâce au secours qu'il reçut de quelques personnes charitables, il se consacra à l'étude de la philosophie et de la théologie à l'Université de Paris. Il conservait au fond du cœur une grande amertume contre des adversaires politiques en même temps qu'une profonde tendresse envers ceux de ses amis qui avaient embelli sa jeunesse.

C'est ainsi qu'ayant connu Béatrix à neuf ans, il la revit à dix-huit et la perdit à vingt-sept ans, mais son image resta gravée dans son imagination de poète. Elle fut pour lui la muse qui inspirait ses rêves et ses pensées. Comme il avait toujours une prédilection pour les idées symboliques, ce furent l'amour et la haine, la politique et la théologie, qui lui dictèrent à la suite de longues méditations, son œuvre immortelle la *Divine Comédie*, où il divinise le souvenir de Béatrix par ses chants comme le symbole de la lumière entre un passé ténébreux et un avenir plein d'espoir. En même temps on voit le patricien intolérant, s'élever dans sa colère contre sa patrie et inspiré par l'esprit de vengeance, déclarer que, bien que le sort l'eût condamné à porter le nom de florentin, il

ne voulait pas que la postérité pût s'imaginer qu'il tenait de Florence autre chose que l'air et le sol (Ep. dédic.) Il aurait dû ajouter, dit avec raison César Cantu, l'idiome, sans lequel il n'aurait pu se faire une gloire immortelle. Il ne ménageait pas davantage les autres cités d'Italie. Il qualifie les habitants de Pise de renards pleins d'astuce. Il souhaite à cette ville, honte des nations, que tout le monde s'y noie ; à Pistoie, qu'elle soit réduite en cendres, parce qu'elle agit de mal en pis (1). On a beau invoquer pour le disculper le triste passé de Dante qui, au milieu des plus douces illusions de la jeunesse et des rêves d'une complaisante imagination, se voit précipiter par l'iniquité des hommes, dans la plus amère déception et hors du cercle de son activité et de ses affections. Ce raisonnement n'a d'autre valeur que celle d'une explication, mais il ne suffit pas à le justifier aux yeux de ceux qui considèrent l'observance des principes de morale et de charité enseignés par Jésus-Christ comme le premier devoir de tout bon chrétien, et la soif de vengeance comme un manquement aux préceptes de l'Evangile.

Ceci prouve : 1° que le talent et la culture de l'intelligence ne sont pas toujours accompagnés d'altruisme et de tolérance envers ses adversaires. En effet, l'histoire enregistre un certain nombre d'auteurs célèbres qui

1. *Enfer*, XVIII, 25. *Purgatoire*, 21. Œuvres de Dante Alhighiéri, traduction française, p. L. Delécluse Paris, 1852.

ont joué un grand rôle dans l'évolution intellectuelle de l'humanité et qui par les actes de leur vie privée ont révélé une absence de sens moral ; 2° Les différentes phases de la vie de Dante, tant celle de sa première jeunesse que celle de son âge mur, prouvent d'une manière indiscutable que ce grand poète était un déséquilibré. Son amour prématuré à l'âge de huit ans pour Béatrix, de même que le sentiment exalté de vengeance qu'il manifestait, au moment de son apogée littéraire, envers sa ville natale et d'autres villes italiennes, en sont une preuve éloquente. Il est même probable que, grâce à son caractère profondément passionné, il a puisé dans sa riche imagination les scènes saisissantes et les termes vigoureux qui caractérisent son œuvre.

Si nous jetons un regard sur la vie de Pétrarque, nous voyons un homme peu favorisé de la fortune, se destiner à l'état ecclésiastique. Grâce à son tact et à ses manières courtoises, il reçut un excellent accueil à la cour pontificale d'Avignon. Dans cette ville, il s'éprit d'amour pour Laure, femme mariée, pour laquelle il composait de temps en temps quelques sonnets. Cependant, il semble que cet amour n'eut rien de romanesque, et qu'il ne donna pas prise à la rumeur publique, au point que lorsqu'elle mourut vingt ans après, Pétrarque se fit un honneur de sa constance envers ses cendres. Cependant, dans son *dialogue avec saint Augustin*, il confesse ses agitations, ses transports, ses insomnies, les angoisses que lui cause sa passion

et supplie Dieu de lui donner la force de s'en libérer.

Pétrarque a su associer à l'amour et à la philosophie la dévotion qui fut pour lui la troisième source de l'inspiration. « Il se faisait, dit César Cantu, conscience de « l'amour et priait Dieu de ramener ses pensées errantes « dans une meilleure voie ; il composait des beautés « de Laure une échelle pour remonter jusqu'au Créa- « teur. Lorsqu'elle n'est plus ; il espère revoir son Sei- « gneur et sa Dame pour laquelle il fait tant d'aumones « et fait dire tant de messes et de prières avec telle « dévotion que si elle eût été la plus méchante femme « du monde, il l'aurait tirée des griffes du diable, bien « qu'on assure qu'elle mourut pure et sainte. »

Pétrarque, pour qui la vie était facile, ne connut ni les luttes ni les ennemis, et en chantant la plus tendre des passions avec une harmonie pleine de douceur, il sut se rendre agréable à tout le monde ; même lorsqu'il blâme, il se hâte de déclarer qu'il le fait par amour de la vérité et non par mépris pour autrui. Aussi, les poésies de Pétrarque se présentant sous une forme facile et traitant du sentiment le plus général, se sont vite répandues dans toutes les classes de la société, tandis que les poèmes de Dante, traitant de sujets allégoriques et profonds ne sont jamais devenus populaires. Ce n'est qu'après sa mort que des chaires furent créées dans les églises pour expliquer la Divine Comédie.

En résumé, Pétrarque fut non seulement l'homme le plus érudit de son temps, mais il fut aussi l'homme de

son temps. Il sut jouir de la vie et s'adapter à toutes les situations sociales ; bien que souvent il tâchât de fuir le monde pour se vouer à l'étude, il n'eut pas toujours le courage de se soustraire aux exigences de la vie sociale.

Quant à *Boccace,* il n'était, ni prêtre, ni patricien comme Pétrarque et Dante, c'était un enfant du peuple; il était même issu d'une union illégitime, en sorte qu'il ne se sentait pas solidaire des classes dirigeantes. Bien que destiné de bonne heure au commerce, il ne tarda pas à se sentir attiré vers les lettres et à se familiariser avec les auteurs classiques grecs et latins. Né en 1313, il était contemporain de Pétrarque dont les travaux lui servirent de modèle. Toutefois, Boccace avait écrit d'abord en latin la *Généalogie des dieux* où il représentait les malheurs de quelques personnages illustres, les vertus et les vices des femmes. Ce n'est que lorsqu'il fut parvenu à l'âge mûr qu'il commença à écrire en italien sa *Théséide.* Cependant, il abandonna vite la poésie et cultiva avec ardeur la prose qui devint son titre de gloire. Parmi ses ouvrages en prose, figure en première ligne le *Décaméron,* son chef-d'œuvre, où la fidélité conjugale et la chasteté monastique font l'objet de continuelles attaques. Quelle différence entre la dame que Dante avait choisie pour l'inspirer et le guider à travers les champs de combat de la vie, la dame que Pétrarque avait voilée de pudeur et de mélancolie et celle de Boccace, représentée par une courtisane folâtre,

ivre de plaisirs sensuels, croyante et superstitieuse, qui ne fréquente l'Eglise que pour y chercher des rendez-vous d'amour et qui, lorsque tout le monde meurt autour d'elle, ne trouve rien de mieux à faire que de conter des historiettes et de se divertir. Cependant si ses travaux manquent dans le fond, de sens moral et religieux, leur forme, par contre, brille d'un vif éclat. Boccace a revêtu son style de magnificence et a donné à la période le nombre, la grâce, la variété et le mouvement ; toutefois la légèreté des sujets traités par lui ne s'accorde pas toujours avec la pompe du langage. Quoi qu'il en soit, Boccace représente mieux qu'aucun des autres écrivains contemporains les mœurs hypocrites de son époque, où les vices se couvraient souvent du manteau de la religion.

* * *

De ce qui précède, il résulte que pendant les XIII[e] et XIV[e] siècles, l'Italie a été le pays le plus libre, le plus riche et le plus cultivé de l'Europe et que c'était Florence qui constituait le foyer de la culture italienne ; c'est là que, s'inspirant de l'ancienne culture gréco-romaine, des hommes d'un talent supérieur posèrent les premiers jalons d'une langue et d'une littérature nationales. Dès que la langue italienne se fut émancipée de sa mère latine, elle commença à évoluer pour son compte et servit de terrain de culture et de vulgarisation

aux connaissances scientifiques acquises. Bien que sur le terrain politique, les républiques italiennes ne fussent pas encore assez mûres pour comprendre la nécessité de solidariser leur intérêt commun et de former une vraie confédération sur une base solide, les princes qui présidaient aux destinées de ces républiques s'efforçaient de favoriser le développement de leur prospérité matérielle et de leur grandeur intellectuelle et se disputaient l'honneur de favoriser les lettres. Robert de Naples disait à Pétrarque (1) « Je resterais plus volontiers sans diadème que sans lettres. » Parmi les Carrare, Jacob envoya tous les ans dix jeunes gens aux écoles de Paris. Les ducs de Savoie fondèrent l'Université de Turin. Parmi les Visconti, Othon fonda des chaires à l'Université de Milan. Sforza donna asile à l'architecte florentin François Philarete. Alphonse le Magnanime avait l'habitude de lire tous les jours les classiques grecs et latins. Et enfin les Médicis sont universellement connus comme protecteurs des lettres et des arts

1. Pétrarque, *Opéra*, t. III, p. 1252.

CHAPITRE XV

LA SCOLASTIQUE ET SON INFLUENCE SUR LE MOUVEMENT INTELLECTUEL ET RELIGIEUX AU MOYEN-AGE

I

En raison du mouvement d'indépendance des peuples vis-à-vis des seigneurs féodaux et du réveil de la conscience de la personnalité humaine, l'Eglise crut devoir entreprendre une nouvelle lutte. D'une part, elle favorisait le mouvement populaire contre les seigneurs pour s'en servir ensuite contre le peuple même. D'autre part, elle persistait dans la guerre à outrance contre les hérétiques en s'unissant avec les rois catholiques d'Espagne en vue d'une croisade contre les Arabes et les Juifs. En même temps, elle se proposait de combattre les progrès de l'intelligence sur le terrain des lettres et des arts. Dans ce but, les professeurs aux Universités catholiques cherchèrent un auxiliaire puissant dans la philosophie d'Aristote. Cependant, les principes métaphysiques d'Aristote, admettant l'éternité de la matière, étaient complètement opposés aux doctrines et dogmes chrétiens. Ce ne fut donc pas sur les opinions philosophiques d'Aristote que les maîtres

de l'Eglise cherchèrent à s'appuyer pour tenter une démonstration des dogmes chrétiens, mais bien sur sa méthode de dialectique exposée dans l'*Organum*, contenant les principes de sa logique. Ce sont ses procédés de raisonnement qu'ils employaient pour résoudre les questions épineuses de théologie. Pour s'en rendre compte, il convient de rappeler que les ouvrages d'Aristote n'étaient connus en Europe pendant les XI^e^ et XII^e^ siècles que des savants juifs d'Espagne qui les avaient traduits de l'arabe en latin. Or, parmi les premières traductions, figure l'*Organum* dont la première partie, qui traite de la logique, passe en revue les différentes formes du raisonnement déductif appelé le *Syllogisme*. C'est précisément de cette forme de dialectique que les maîtres de l'Eglise se sont servi pour prouver les dogmes, avec cette circonstance que leurs prémisses ne reposaient pas sur une base exacte ; car ils partaient du principe que les dogmes enseignés comme une vérité révélée n'ont pas besoin de démonstration.

Cette école qui s'intitulait la *Scolastique* et prit naissance au cours du XI^e^ siècle grâce à l'initiative de saint Anselme, arriva à son apogée au XII^e^ siècle, perdit graduellement de son éclat au XIII^e^ siècle et finit par succomber au commencement du XIV^e^ siècle. Bien qu'on admette généralement que les débuts de la scolastique datent du IX^e^ siècle, ayant pris naissance dans les écoles ecclésiastiques fondées par Charlemagne sous la direction d'Alcuin et dans certains couvents où toute la culture

intellectuelle de l'Europe se trouvait alors concentrée, elle ne révéla son caractère philosophique en rapport avec la théologie qu'au XIe siècle sous l'initiative de saint Anselme.

Au commencement, le rôle de la philosophie scolastique consistait simplement à démontrer la nécessité de la foi. Pour mieux dire, la scolastique ne représente pas un système philosophique déterminé, puisqu'elle ne contient aucun principe nouveau relatif aux questions palpitantes de l'avenir de l'Humanité. Elle est plutôt une méthode de raisonnement, ayant pour but de prouver la supériorité de la théologie sur la science. Peu à peu elle dégénéra en une gymnastique intellectuelle, se traduisant par des raisonnements creux et des arguments subtils qui, au lieu de tendre à établir le lien que relie l'idéal à la réalité, contribuaient à obstruer la voie qui conduit à la connaissance de la vérité. L'Université de Paris était devenue le foyer principal de la Scolastique, où furent agitées les questions philosophiques les plus ardentes.

Ce fut d'abord la question des *Universaux* qui occupa l'imagination des penseurs théologiens du moyen âge. Cependant, il est prouvé que cette question avait déjà été abordée par les plus profonds penseurs de l'Antiquité et avait été débattue plus tard par les philosophes alexandrins, dans le but de résoudre le problème de la réalité objective des connaissances humaines, à savoir si les idées générales ont une exis-

tence réelle et si les idées individuelles existent en dehors de l'esprit qui les conçoit. Les opinions étaient partagées ; quelques-uns, partant du commentaire de l'introduction de Porphyre aux catégories d'Aristote par Boece, prétendaient que les genres, les espèces et les universaux n'étaient que des noms sans existence réelle et d'autres admettaient au contraire qu'ils existaient en réalité. En effet les ouvrages de Boece ont longtemps servi de base à l'enseignement de la Scolastique.

Un des fondateurs les plus célèbres de cette école est saint Anselme (1033), archevêque de Canterbury réputé pour son esprit sagace et sa piété. Il se consacra de bonne heure à l'étude de la théologie, fonda la métaphysique scolastique en expliquant la science des choses surnaturelles par le raisonnement et les principes rationnels ; mais il commençait par ériger en principe l'infaillibilité de la foi et assignait à l'esprit humain la tâche de se développer par la science. Il estimait d'autre part que c'est à la métaphysique qu'il incombait d'interpréter la parole révélée et demandait à la raison la démonstration des vérités révélées.

Anselme a aussi le mérite d'avoir rétabli la doctrine des Universaux qui admet que l'universel préexiste aux individus de même que les idées aux choses ; que les genres et les espèces ont précédé les individus, ceux-ci n'étant qu'un simple accident Pour lui toutes les idées correspondent à autant de substances, et à défaut d'un

objectif phénoménal, il crée un objectif suprasensible. Par cette manière de raisonner, Anselme arrive à prouver l'idée de Dieu créateur et conservateur de l'univers. On avait dénommé les partisans de la doctrine d'Anselme *Réalistes*, tandis que les adversaires de cette doctrine qui ne reconnaissaient pas l'existence réelle des genres et des espèces et tenaient les généralités pour des noms vains sans réalité objective, n'admettant comme réel que l'individu, étaient appelés *Nominalistes*.

Comme les doctrines méthapysiques conduisent à des déductions pratiques, l'Eglise ne pouvait que pencher vers les réalistes, car autrement les principes et les lois, de même que les droits et les devoirs, ne seraient que des chimères de la pensée. En effet, Jean Roscelin, chanoine de Compiègne (1085) défenseur ardent du Nominalisme, finit par se heurter au dogme de la Trinité, car d'après lui, l'unité seule est réelle et Dieu en tant que Dieu ne pouvait être en même temps Père, Fils et Saint-Esprit, ou alors il eut fallu admettre trois Dieux distincts ou un seul désigné sous trois noms, mais sans distinction de personne.

Bien que le concile de Soissons eût condamné les propositions de Roscelin, la lutte continua encore longtemps entre Réalistes et Nominalistes, ces derniers s'étaient déclarés pour la raison tandis que les premiers s'appuyaient sur les principes de la foi. Cependant l'esprit de conciliation finit par prédominer parmi

les disciples de Roscelin au point que Guillaume de Champeau, son élève, adopta le Réalisme en l'amplifiant dans un sens plus large ; il ajoutait que le genre se trouve tout entier en essence dans tous les individus qui en dérivent, que ceux-ci sont identiques entre eux quant à l'essence et qu'ils diffèrent uniquement par les éléments accidentels. Guillaume, par sa réputation comme professeur de théologie à l'école de Notre-Dame de Paris, servit sans doute de grand appui aux Réalistes dans leurs luttes contre les Nominalistes.

Cependant, il eut à se mesurer avec un adversaire redoutable, qui était un polémiste consommé, Abélard. Celui-ci n'était pas un ecclésiastique, mais un élégant et beau jeune homme, issu d'une famille noble, qui composait des vers en langue vulgaire et les chantait avec une grâce merveilleuse; en outre, il possédait à fond le grec, le latin et même l'hébreu ; sa vaillance dans les tournois était aussi grande que son habileté dans les discussions métaphysiques. Il réussit à captiver par son éloquence et sa vigoureuse dialectique, ses innombrables auditeurs accourus de tous les coins de France pour entendre ses conférences. Lorsque plus tard, il vint fixer sa résidence à Paris, ce fut un concours universel : vingt cardinaux et cinquante évêques sortirent de son école. Il abordait avec hardiesse les problèmes les plus sérieux et projetait sur les mystères les plus voilés l'éclatante lumière de son raisonnement. Il n'hésitait pas à affirmer que le rôle de la science ne

doit pas se limiter à servir d'auxiliaire à la foi, mais qu'elle doit même la précéder et la diriger à la lumière de la raison. En parlant des philosophes de l'antiquité, il admirait sans réserve la profondeur de leurs vues, et la grandeur de leurs vertus ; il trouvait que Platon se faisait de la bonté de Dieu une idée plus élevée que Moïse, ce qui n'a rien d'étrange si l'on considère les époques différentes et les milieux distincts dans lesquels ces deux hommes ont vécu.

Il s'était placé également du côté des nominalistes, mais en introduisant une modification dans le sens des genres et des Universaux qu'il ne considérait pas comme de vains mots, mais comme des conceptions ou des formes de l'esprit. De même, l'*Espèce*, d'après lui, n'est pas une essence unique mais une collectivité de phénomènes individuels. C'est ainsi que son école avait pris le nom de *Conceptualiste*.

Par cette méthode, Abélard, loin de résoudre la question en litige entre le Réalisme et le Nominalisme, ne fit qu'en reculer la solution. Cependant, il fut le premier qui réussit à déterminer le principe d'individualisation. Malheureusement, Abélard, enivré par ses triomphes successifs sur les ecclésiastiques les plus réputés de l'époque crut pouvoir se reposer sur ses lauriers ; il rechercha les agréments de la vie sociale et les avantages que lui offraient sa réputation et ses qualités personnelles. Il se plaisait fort dans la société des femmes d'élite, et s'étant épris d'Héloïse, nièce du cha-

noine Fulbert, il ne tarda pas à la séduire, ce qui lui valut non seulement la colère du chanoine, mais aussi la vengeance de ses adversaires qui en profitèrent pour le discréditer aux yeux du public. En effet, bien que l'Eglise eût consacré son union avec Héloïse, Fulbert ne lui pardonnait pas sa conduite et ses adversaires persistaient à le calomnier. Abélard, tracassé par ces derniers, se vit contraint de renoncer à la vie mondaine ; il se fit bénédictin à l'âge de trente-neuf ans et se renferma dans un cloître. Cependant, même dans sa retraite, il ne put échapper à la vengeance de saint Bernard, fondateur de l'abbaye de Clairvaux et instigateur de la seconde croisade en sa qualité de chef de l'orthodoxie militante. Celui-ci, contrarié des succès éblouissants d'Abélard et craignant que son enseignement ne fît courir un danger à l'Eglise, s'il gagnait les classes intellectuelles, profita de la situation précaire d'Abélard pour l'humilier publiquement. Dans ce but, il l'attaqua devant le concile de Soissons (1121) avec tant de violence que le peuple fut sur le point de lapider le philosophe. Il en résulta qu'Abélard fut condamné et enfermé dans un couvent, d'abord à Saint-Médard et ensuite à Saint-Denis. De là, il s'enfuit en Champagne où il se cachait dans les bois et où il fonda un oratoire dédié à la Trinité, qu'il interprêtait dans un esprit philosophique. Mais à peine ses disciples l'eurent-ils découvert qu'ils vinrent en foule le rejoindre et des cabanes de ramée

qu'ils construisirent, ils formèrent une ville autour de sa retraite.

Toutefois, la calomnie de ses adversaires lui rendait la solitude intolérable, au point qu'il se résolut à aller prêcher publiquement sur la Trinité, sur la Prédestination et sur le Libre Arbitre. Alors, saint Bernard lui déclara de nouveau la guerre, sous le prétexte qu'il propageait des doctrines contraires aux dogmes et condamnées par l'Eglise. Dans ce but, il s'adressa au Pape Innocent II pour qu'il l'invitât à comparaître devant le concile de Sens, qui le condamna. Le Pape l'envoya ensuite en qualité de prieur à Saint-Gildas-de-Rhuis, en Bretagne. Là Abélard, se trouva isolé au milieu de religieux ignorants, grossiers et corrompus qui s'efforçaient de se débarrasser de lui à tout prix. Abélard voyant sa vie menacée à chaque pas se renferma dans un isolement complet et épancha sa tristesse en des chants plaintifs. Enfin, il chercha un soulagement plus complet à ses chagrins dans des lettres qu'il adressa à un ami et où il faisait le récit de ses malheurs. Ses cris de détresse parvinrent jusqu'à Héloïse qui, bien qu'ayant consacré sa vie à Dieu n'en demeurait pas moins la femme aimante d'Abélard. Elle entama alors avec l'abbé de Saint-Gildas cette correspondance immortelle où palpitent les deux âmes blessées. Ce sont d'abord les souvenirs frémissants d'un passé ressemblant à l'ombre d'un sépulcre qui en forment le sujet ; puis, ce sont des

pensées élevées sur l'avenir de l'humanité qui remplissent leurs moments d'entretien spirituel. Finalement, fatigué de cette vie solitaire où aucun échange d'idées ne lui était permis, il accepta l'hospitalité que lui offrit Pierre, abbé de Cluny. Les derniers jours de sa vie, s'écoulèrent paisiblement, au prieuré de Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, où il mourut en 1142.

II

Si l'on considère attentivement la genèse et l'évolution de la Scolastique au moment où l'Europe chrétienne obéissait à l'appel du chef de l'Eglise pour entreprendre une série de croisades contre les Musulmans d'Orient, on est frappé de constater qu'à la même époque un mouvement intellectuel sortait du couvent et que c'était précisément dans un milieu de moines, anciens progagateurs de la foi, que surgirent des hommes défendant les droits de la raison ; ce qui prouve bien que l'intelligence humaine, douée d'une force expansive sans bornes, ne peut pas rester longtemps enfermée dans un cadre étroit sans se détendre et briser les ressorts qui la compriment.

En effet, déjà au x[e] siècle le moine Gerbert, élevé dans le monastère de Saint-Girons, près d'Aurillac, devenu ensuite archevêque de Reims et plus tard appelé

à occuper la chaire de Saint-Pierre, sous le nom de Sylvestre II, avait introduit dans l'enseignement des universités des aperçus scientifiques qu'il avait recueillis au cours d'un voyage en Espagne où il s'était mis en rapports avec des savants et des philosophes juifs et arabes qui brillaient alors à l'école de Cordoue et qu'il exposa plus tard dans son traité *de Rationali et Ratione uti*. Dans ce travail, il affirme que « user de la raison convient à l'être raisonnable et le rattache à la lignée des philosophes. » Après lui, ce fut Bérenger de Tours, également scolastique du XI^e^ siècle, qui osa se prononcer dans son enseignement public contre le mystère *de l'Eucharistie et la Transsubstantiation*, défendant ainsi la doctrine du Nominalisme, tandis que son contemporain Lanfranc, de Pavie, plus tard archevêque de Canterbury, qui le combattit avec acharnement, défendait le Réalisme.

D'après ce qui précède on voit bien que déjà à cette époque où la philosophie n'était admise par l'Eglise que comme une humble servante de la Théologie, elle aspirait à occuper un rang plus élevé, puisqu'elle habitait la même maison que sa maîtresse. En effet c'est sous saint Anselme, qui succéda à Lanfranc en qualité de prieur de l'abbaye du Bec, que la philosophie réussit à occuper une place presque égale à celle de la théologie. Il suffit de lire pour s'en rendre compte son *Monologuium*, où il expose sa méthode particulière, au moyen de laquelle il prouve que sans recourir à l'autorité de

la Sainte-Ecriture, et en s'en remettant uniquement à l'évidence de la raison, on peut arriver à la connaissance de l'essence divine. En d'autres termes, la philosophie par elle-même peut suffire à remplacer la théologie. Ce fut encore saint Anselme qui raviva la querelle des Réalistes et des Nominalistes, querelle qui émut profondément les défenseurs des dogmes catholiques. Cependant, il faut reconnaître que l'homme qui a personnifié le stade le plus avancé de la raison humaine au XIe siècle, c'est Abélard. C'est lui qui osa le premier dans un siècle de foi parler du droit de la raison, admirer et louer les païens et proclamer en même temps la nécessité de croire et le besoin irrésistible de comprendre. C'est lui qui, par son esprit analytique pénétrant et par la puissance de sa critique, a résumé la métaphysique de son temps, et qui par ses leçons éloquentes a donné une impulsion si puissante à l'Université de Paris. Il fut, en un mot, un foyer de lumière intellectuelle au milieu des ténèbres que l'intolérance religieuse fit peser sur l'Europe pendant de longs siècles.

Il est certain que si Abélard avait su mettre les principes de sa vie privée en harmonie avec les grandes facultés intellectuelles, son enseignement aurait été plus fécond, et il aurait laissé des traces plus profondes dans l'évolution de la philosophie de son époque. Malheureusement, l'histoire enregistre de nombreux exemples d'hommes illustres qui ont illuminé le monde

par la lumière resplendissante de leur intelligence et qui ont fini par voir sombrer leur gloire faute d'avoir su dominer leurs passions. Ce qui prouve bien que l'intelligence et le sentiment du devoir ont une origine distincte et ne se trouvent que rarement réunis chez un même individu.

III

Avec la mort d'Abélard, son système philosophique, le *Conceptualisme*, perdit graduellement du terrain au cours du XII^e^ siècle, car ses disciples les plus illustres et les plus érudits, tels que Pierre Lombard (évêque de Paris) dans le *Maître des Sentences* et Jean de Salisbury (évêque de Chartres) dans *le Policraticus* et le *Métalogicus* ne tentèrent rien pour le défendre. D'autre part, les efforts vigilants de l'Eglise contre le Nominalisme et sa méfiance envers les défenseurs du Conceptualisme rendaient ces derniers hésitants et enclins à la transaction. En effet, ils ne tardèrent pas à abandonner la lutte et à laisser le champ libre au Réalisme qui finit par triompher faute d'adversaires.

Toutefois, le triomphe n'était pas définitif. La lutte entre la Théologie et la Science ne fit que se déplacer. Avec les Croisades et l'entrée des Croisés à Constantinople, quelques moines érudits se mirent en rapports avec les savants byzantins qui leur firent connaître des

ouvrages originaux d'Aristote sur la Physique, la Métaphysique et la Morale, car jusqu'alors ils ne connaissaient guère que *l'Organum*, traitant seulement des principes et des mots du raisonnement. D'autre part, les rapports entre les savants chrétiens d'Espagne et les philosophes juifs et arabes dans les écoles de Tolède et de Cordoue, étant devenus plus fréquents et plus intimes sous le règne d'Alphonse VI vers la fin du XI^e^ siècle, ils eurent pour résultat de faire pénétrer en France les différents commentaires des ouvrages d'Aristote par des écrivains arabes et juifs, tels qu'Al-Gazali, Averroës et Maïmonide. Toutefois il faut rappeler que ces commentateurs, bien qu'admirateurs du savoir et de la puissance intellectuelle d'Aristote, n'étaient pas d'accord entre eux quant à la manière d'admettre ses doctrines métaphysiques. C'est ainsi qu'Al-Gazali, comme chef de la secte Motakhalline, qui plaçait les dogmes de la religion islamique au-dessus de tout raisonnement, était un adversaire irréconciliable de la philosophie aristotélienne tandis qu'Averroës en était le défenseur le plus ardent au point d'admettre sans restriction son principe de l'éternité de la matière. D'autre part, Maïmonide, bien qu'admirateur enthousiaste de l'œuvre d'Aristote, rejetait les principes de sa métaphysique qui lui semblaient être en contradiction avec l'enseignement de la Bible et l'esprit du judaïsme affirmant comme un article de foi la création du monde. Pour le reste, il reconnaît le Stagirite comme son oracle ; comme

lui, il érige la nature en principe suprême ; il proclame la sociabilité naturelle de l'homme d'où découlent les lois qui régissent la société, car dit-il « seul il ne peut rien, « mais il peut tout par l'association. D'autre part, la « variété infinie de son organisation apporte une telle « différence entre les individus qu'on les prendra pour « des êtres d'une nature diverse. L'un jettera son enfant « dans le feu sans frémir et l'autre s'évanouira en écra- « sant un ver. Pour ces motifs, il est nécessaire qu'il y « ait dans la société des lois pour ramener à un état « normal ce qu'il y a d'excessif ou d'insuffisant. Les « mots *juste* et *justice* ne signifient souvent autre chose « que l'équilibre (1) ».

Il en résulte que si Aristote n'était connu en Europe jusqu'alors que par son *Organum*, ses autres travaux furent à partir de cette époque divulgués et admirés même par ses adversaires. Tous étaient séduits par les idées de ce vaste génie et l'autorité du Stagirite régnait sans partage en Europe. Les papes eux-mêmes, loin de s'opposer à la domination du Péripatétisme, prirent en mains la cause des études philosophiques. Ils créèrent des écoles à Bologne, à Pise, à Naples, à Montpellier, à Lisbonne et à Salamanque. Innocent IV, qui vivait au XIII^e^ siècle, déclare voir avec peine qu'on déserte la philosophie et considère les connaissances philosophiques comme la base indispensable à la situation pré-

1. Moïse Maïmonide, *Moreh nebukim*, p. II, ch. XXIX et XL.

pondérante de l'Eglise. Mais pour empêcher la philosophie d'envahir le domaine de la théologie, il appela comme auxiliaires les dominicains et les franciscains, qui se partageaient alors le domaine de la science et représentaient le mouvement intellectuel de l'époque.

C'était Albert le Grand (né à Lauingen, en Souabe, en 1193 et mort à Cologne en 1280) moine dominicain très illustre qui avait initié ce mouvement par son enseignement public à Paris. Compilateur très érudit et polémiste habile plutôt que penseur original, il cultivait la philosophie et la théologie en même temps que l'alchimie. Il commenta également la plupart des ouvrages d'Aristote traduits en latin par les savants juifs, mais sans les approfondir et sans y ajouter rien de nouveau. Il lui arriva même assez souvent de se fourvoyer par ignorance du grec et de l'arabe et aussi faute de connaissances historiques et littéraires suffisantes (1). Son désir de savoir le poussa aussi à l'étude de l'alchimie et des sciences naturelles et il eut le mérite d'ajouter à son érudition une grande finesse d'esprit qui l'amena à reconnaître à la raison le pouvoir d'atteindre la vérité. En effet, pour lui, la philosophie représente l'ensemble des connaissances acquises par le libre travail de la pensée.

D'autre part, il poussa son penchant à la dialectique jusqu'au point de manquer le chemin conduisant à la

1. Comptes rendus de l'Académie des Sciences, t. IV, p. 625, année 1837.

vérité et exerça son intelligence en subtilités sur des questions religieuses d'une manière enfantine. C'est ainsi qu'il souleva 233 questions sur la leçon de l'Evangile : *Missus est angelus Gabriel*, et prouva par huit raisons qu'il n'était pas nécessaire qu'un ange fut envoyé à Marie, la divinité pouvant communiquer directement avec la Vierge. Il se demanda ensuite si l'Annonciation n'eut pas été mieux faite par un homme, par le Saint-Esprit, par le Fils de Dieu ou par Dieu le Père. Si l'Ange Gabriel dût prendre la figure d'un serpent, d'une colombe ou d'un homme. Si la Vierge était belle et de quelle couleur étaient ses yeux et ses cheveux. Si son mariage fut régulier malgré son vœu de chasteté. Toutefois, Albert fascinait son auditoire et il eut de nombreux disciples parmi lesquels se distingua Thomas d'Aquin qui fut plus tard l'homme le plus illustre qu'ait produit l'école scolastique.

Né en 1224 à Rocca-Lecca, près de Naples, Thomas d'Aquin était le petit-neveu de Frédéric Barberousse, cousin d'Henry VI et de Frédéric II et descendant par sa mère de princes normands. Thomas renonça de bonne heure aux plaisirs mondains et à la perspective d'un brillant avenir pour se faire dominicain, malgré l'opposition de ses parents. D'un caractère taciturne, constamment absorbé dans ses études et ses méditations, il était devenu à cause de son silence et de son manque de sociabilité, un objet de raillerie pour ses condisciples qui l'appelaient le *bœuf muet de Sicile;*

mais son maître Albert frappé par ses réponses si judicieuses aux questions les plus ardues, le jugeait autrement ; il disait de lui que le jour viendrait où le bœuf mugirait si fort que tout le monde l'entendrait.

Il joignait à une vaste érudition un profond esprit philosophique qui l'amena à rassembler à l'âge de quarante et un ans tous les matériaux épars de la théologie pour en former un ensemble complet, ayant pour titre la *Summa théologica* qui comprenait outre les principes moraux et religieux et les dogmes établis par les différents conciles, les connaissances philosophiques léguées par les penseurs grecs, juifs et arabes, tels que Platon et Aristote, Averroés et Avicène, Maimonide et Avicebron.

Il est tout naturel qu'un homme qui, comme lui, avait puisé les éléments de son savoir à des sources aussi riches et aussi variées accordât à la raison une place d'honneur à côté de la théologie. En effet, il s'est appliqué à ordonner plus dignement l'idéalisme, à consolider les idées d'Aristote en y mêlant celles de Platon, pour développer ensuite ses concepts sur la matière et la forme, comme parties constitutives de l'individualité ; car selon lui, il n'y a pas d'essence universelle, il n'y a que des individus et des rapports sociaux entre eux, de même qu'un tas de pierres n'existe pas indépendamment des pierres entassées. De même, la génération des substances est, d'après lui, contemporaine de la génération du monde, les substances n'étant que des indi-

vidus. Quant à la matière et à la forme, elles sont inséparables ; les deux constituent l'individualité des substances.

En ce qui concerne *l'esprit*, saint Thomas, imbu des principes d'Aristote, considère l'âme comme table rase sur laquelle viennent se graver les images reçues par les sens, par l'imagination et par la mémoire qui forment l'intelligence passive et qui sont ensuite converties en espèces intelligibles par l'intelligence active, qui est une faculté de l'âme, en sorte que nous n'avons primitivement que des idées particulières, et ce n'est que subséquemment, par abstraction, par généralisation et induction, que nous nous élevons du particulier à l'universel. Cependant, après avoir réduit la connaissance aux bornes de la sensibilité, saint Thomas n'hésite pas à déclarer l'intelligence de nature divine et l'âme immortelle. Pour le reste, les principes de morale et de logique de saint Thomas ne sont que la reproduction des maximes du Stagirite et de Platon, vivifiées par l'esprit théologique de saint Augustin. C'est ainsi qu'il voit dans l'esclave un prédestiné et n'hésite pas à justifier l'esclavage. Ses contemporains, en admiration devant son immense savoir, l'ont surnommé *Doctor universalis et Angelicus*.

IV

Il n'y a pas de doute que saint Thomas n'ait résumé dans sa *Somme théologique* toutes les connaissances de son époque. Il n'est pas moins certain qu'il s'intéressait de préférence aux travaux de Maimonide qui lui servirent de modèle, parce que les opinions exposées par ce dernier dans son livre, le *Guide des égarés*, s'harmonisaient avec sa conception des doctrines et principes d'Aristote dont Maimonide n'acceptait que ceux qui se rapportent aux phénomènes physiques de la matière et de la vie organique, en repoussant ceux qui sont en contradiction avec l'enseignement de la Bible et l'esprit de monothéisme mosaïque. Il s'est assimilé également la méthode de raisonnement d'Aristote basée sur le principe de la causalité et sur le syllogisme qui a donné à la pensée des règles pour la démonstration d'une certitude mathématique. Toutefois, quelque grande qu'ait été l'influence exercée par Aristote sur saint Thomas, plus grande encore fut l'autorité qu'exercèrent sur lui les Pères de l'Eglise, fondateurs de la Théologie, et notamment saint Augustin.

Chose singulière ! L'ordre de saint Dominique et l'ordre de saint François, appelés par le pape Innocent IV à enseigner la philosophie et diriger le mouvement intellectuel dans le but de préserver l'Eglise de

l'invasion du rationalisme, finirent par devenir rivaux, soutenant des thèses complètement opposées. C'est ainsi que nous voyons les doctrines de saint Thomas combattues par *Jean Duns Scot* et *Guillaume d'Occam*, tous les deux anglais de naissance et appartenant à l'ordre de saint François.

Jean Duns Scot, à l'encontre de saint Thomas, qui enseignait que l'universel n'était contenu dans les individus qu'en puissance, affirmait qu'il s'y trouvait en acte et que les idées abstraites au lieu d'être créées par l'intelligence, avaient été données à l'homme par Dieu comme réalité ; que les individus ne résultent pas, comme dit saint Thomas, de l'union de la matière et de la forme, mais qu'ils proviennent des universaux, constituant une entité particulière, grâce aux principes d'individualisation. De même, il est partisan ardent de la liberté absolue de l'Homme qu'il définit par la conscience de pouvoir choisir autrement qu'il n'a choisi et la détermination libre et indépendante de tout motif externe. Il enseigne également que la volonté de Dieu est indépendante de tout motif et de toute loi. Dieu veut, parce qu'Il veut. Il aurait pu faire le monde autre qu'il n'est, tandis que pour saint Thomas, la liberté de Dieu est inséparable de la sagesse suprême. Par conséquent, il n'aurait pu agir autrement que conformément à sa nature parfaite.

De vives discussions s'engagèrent encore sur d'autres points de la philosophie et de la théologie

entre les disciples de saint Thomas et ceux de Duns Scot, mais les idées avancées de ce dernier sur le réalisme furent poussées si loin que ses disciples mêmes se refusaient à les admettre, et provoquèrent une réaction intense en faveur du nominalisme, presque oublié.

Le chef de cette réaction fut son élève, Guillaume d'Occam, qui avait enseigné la philosophie à l'Université de Paris. D'après lui, tout ce qui existe hors de la pensée est individuel. Le général n'a d'existence que dans l'esprit et dans les mots de celui qui l'exprime. Une notion n'est générale que parce qu'elle se rapporte de la même manière à plusieurs individus. La science est purement subjective, n'ayant d'autre objet que les notions de notre esprit. Elle n'en subsisterait pas moins, quand même elle ne correspondrait à rien de réel, en dehors de nous. D'après lui, la perception est la source unique d'où dérivent toutes nos connaissances, mais nous ne connaissons que des phénomènes ; la nature des substances nous échappe complètement. De là, il conclut que nous ne pouvons nous faire aucune idée de la substance de l'âme parce que nous ne l'apercevons pas directement. L'âme ne nous est connue que par ses qualités, de même que nous ne connaissons Dieu que par ses attributs. Par conséquent, dit-il, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ne peuvent pas être démontrées par la raison et sont articles de foi.

Les efforts d'Occam dans ses luttes incessantes, ne restaient pas limités aux problèmes philosophiques et

religieux, ils s'étendaient aussi au domaine de la politique. Un beau jour, d'Occam se trouva mêlé aux querelles de Philippe-le-Bel avec la papauté, car il était adversaire résolu des prétentions temporelles des papes. Excommunié par Jean XXII, il se cacha d'abord en France, puis il trouva asile et protection auprès de Louis de Bavière qui était également en guerre avec le pape.

Il est incontestable que par leur esprit d'indépendance et par la hardiesse de leurs idées, les hommes de la scolastique ont contribué à préparer la voie de l'émancipation de la pensée humaine, durant les XV^e^ et XVI^e^ siècles. Malheureusement, leurs discussions prétentieuses, l'aridité des sujets de leurs discussions et l'abus fatigant d'un syllogisme creux, manquant de base solide, donnèrent à la scolastique un air de frivolité en lui faisant perdre la valeur scientifique des efforts de quelques-uns de ses chefs. Les personnes sérieuses et douées de bon sens n'ont jamais pu comprendre que des hommes supérieurs à leurs contemporains par l'intelligence et l'érudition, ayant entrepris la solution des problèmes transcendantaux, aient pris à tâche d'exercer leur esprit en subtilités sur des questions frivoles sans aucune valeur pour la foi ni pour l'élévation de la raison humaine. Nous citerons, comme exemple, quelques-unes de ces billevesées : De quelle substance sont faits les anges ? (saint Thomas). Si Dieu peut savoir plus de choses qu'il n'en sait ? (Pierre

Lombard). Si l'impossibilité d'être engendrée est un principe constitutif de la première personne de la Trinité ? (Duns Scot). — Si la colombe dans laquelle a paru le Saint-Esprit était un animal véritable ? — Si le corps du Christ ressuscité avait des cicatrices ? (saint Thomas). Il en résulta que la Scolastique dégénérée en pur formalisme s'était aliénée graduellement les sympathies, non seulement de ceux qui brillaient par l'élévation et par l'indépendance de la pensée, mais aussi des esprits profonds et ardents qui cherchaient la vérité religieuse et la lumière de la raison dans la contemplation et dans l'intuition, limitant le rôle de l'intelligence et de la science à la besogne d'éclairer et d'expliquer les phénomènes de la nature. C'est ainsi qu'est née l'école du Mysticisme.

Le chef le plus illustre de cette école était *Jean de Fidanza* de Toscane, moine franciscain connu sous le nom de frère Bonaventure (1221-1274). Il était contemporain d'Albert le Grand et de saint Thomas, et adoptait la méthode de l'intuition de préférence à celle de la dialectique. Il s'appliquait à établir le droit de la raison pour tout ce qui a rapport à la satisfaction des besoins matériels. En échange, il attribuait la partie de nos connaissances spirituelles excédant le domaine de la raison à la Sainte Ecriture et à la révélation. En matière de foi, Bonaventure, dans son mysticisme, n'a d'autre aspiration que de s'élever à Dieu au moyen de l'extase, de la sagesse chrétienne, et il recule devant la

dialectique qui abuse de la raison sans satisfaire aux besoins de la foi. Le mysticisme qui ne s'appuie ni sur les sens ni sur la raison, mais sur la partie sensible de notre être, sur cette propension mystérieuse de l'âme vers le bien absolu et la tendresse extatique vers l'infini, prétendait concilier la théologie mystique et le culte de la raison. Il arriva qu'après que l'école mystique a combattu le système de la dialectique, elle-même finit par se discréditer à la suite de ses excès.

Un autre moine franciscain, appartenant également à l'école mystique et qui s'est rendu célèbre par sa grande activité intellectuelle, c'est Raymond Lulle, de Majorque, qui, par ses idées extravagantes, faillit faire sombrer cette école. Né en 1235, à Palma, d'une famille noble et riche, Lulle passa sa jeunesse à la Cour de Jacques I^er^, roi d'Aragon, mais vers l'âge de trente ans, bien qu'il fût marié et eût des enfants, il quitta la vie mondaine et prit l'habit de saint François. Il s'adonna à l'étude de la théologie, de la philosophie et des langues orientales. Il imagina un système particulier dans le but de découvrir la solution de questions absolument originales et de résoudre des problèmes imaginaires. Ce système consistait à savoir appliquer à quelque sujet que ce fut certains prédicats qu'il réunissait par places, chacune d'elles marquée par une lettre de l'alphabet, puis il les disposait en cercles concentriques, de façon à ce que chaque lettre signifiât un attribut. Toutes les pensées ainsi classées produisaient

au moyen des quatre cercles qui renfermaient plusieurs triangles, certaines combinaisons de propositions. Raymond se servit de cet échafaudage de mots artificiellement combinés pour résoudre des problèmes imaginaires. Ainsi, il posait la question suivante : un bateau est attaché au rivage ; un âne y entre, ronge la corde et périt avec la barque ; qui en supportera le dommage ? Pour exposer son système, il écrivit plusieurs livres, dont un intitulé *Ars generalis*, comprend *Ars demonstrativa, Ars inventiva, Ars expositiva, Arbor scientiæ, Ars brevis.*

Il a en outre écrit sur la théologie, la grammaire, la mnémonique, les mathématiques, la physique ; on lui attribue aussi des écrits sur la cabale et la magie Il a laissé 486 traités sur des matières diverses.

Parmi ses idées extravagantes, figure le projet d'organiser une croisade spirituelle contre les infidèles au lieu de les combattre par les armes. Il se proposait de former une espèce de milice de théologiens destinée à convertir les infidèles par la persuasion. N'ayant pu amener le Pape à l'aider dans ses entreprises, ni obtenir de subsides des souverains, il résolut de travailler pour son compte. Il fit dans ce but trois voyages en Orient. Il alla d'abord à Tunis en 1292, ensuite il se rendit à Alger et à Bône ; plus tard il retourna à Tunis, où il n'échappa à la mort qu'à grand peine. Il revint en Italie et il s'arrêta à Naples où il connut Arnaud de Brescia qui lui inspira sa passion pour l'alchimie.

Après avoir parcouru l'Europe en exhortant les princes à fonder des écoles pour l'enseignement des langues orientales, il retourna à l'âge de quatre-vingt ans en Afrique où il prêcha, écrivit et discuta. Finalement, il réussit à obtenir que Clément V, Philippe le Bel et Jacques II d'Aragon, instituassent des chaires pour les langues orientales et que l'Université de Paris adoptât son *Ars magna*.

En tout cas on est saisi d'admiration devant la puissance de travail et la volonté vigoureuse de Raymond Lulle, qui, arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, retourna à Tunis et en Terre Sainte où, à la suite de nouvelles luttes, il finit par être lapidé par les habitants de Tunis, en 1315. Son corps fut recueilli ensuite par un bateau gênois qui le conduisit à Majorque, où il fut enterré.

Raymond Lulle, prodigieusement doué par la nature, eut le malheur de ne pas avoir été compris du milieu dans lequel il vécut. Les uns voulaient le brûler comme sorcier hérétique ; les autres voulaient le canoniser comme saint et inspiré, et d'autres le considéraient comme un insensé. En tout cas, il fut un des derniers défenseurs de la scolastique qui succomba avec lui.

Le dernier moine franciscain et le plus avancé comme idées parmi les maîtres de la scolastique, est Roger Bacon, né en 1214 à Ilchester, dans le Somerset, surnommé « docteur admirable », à cause de son prodigieux savoir. Après avoir fait ses études à Oxford il

cultiva avec ardeur toutes les sciences naturelles et physiques connues de son temps. Son plus grand mérite est d'avoir renoncé à la méthode purement spéculative et d'avoir préconisé et pratiqué la méthode de l'expérience comme unique moyen d'arriver à découvrir la vérité. On lui attribue même l'invention de la poudre à canon, celle des verres grossissants, du télescope, de la pompe à air et d'une substance combustible analogue au phosphore.

On trouve en effet dans ses écrits des passages où ces diverses inventions sont décrites avec assez d'exactitude. Il proposa aussi en 1267 la réforme du calendrier Julien, qu'il trouvait défectueux. Malheureusement, quelques-uns de ses confrères, jaloux de ses mérites et de sa supériorité sur les hommes les plus en vogue de son époque, irrités en même temps de ce qu'il eût dénoncé leurs mœurs dissolues, l'accusèrent de sorcellerie et il fut condamné à la prison où il passa un grand nombre d'années, jusqu'à l'avènement du Pape Clément IV (1265) qui ordonna sa mise en liberté. Mais après la mort de celui-ci en 1268, il fut en butte à de nouvelles persécutions à la suite desquelles on le tint enfermé dans un couvent de franciscains à Paris pendant dix ans. Il mourut en 1294, méconnu par ses contemporains, victime et martyr de son génie inventif ; car bien qu'on ne puisse lui attribuer d'une manière certaine aucune des grandes découvertes dont il a traité, ses écrits permettent de supposer qu'il en avait

l'intuition, en prévoyant les progrès les plus étonnants de la science moderne. C'est ainsi que dans son traité *De secretis artis et naturæ*, il dit : « On peut faire jail-« lir du bronze des foudres plus redoutables que celles « de la nature, grâce auxquelles une faible quantité de « matières préparées produit une horrible explosion « accompagnée de vive lumière. On peut multiplier « ce phénomène jusqu'à détruire une ville ou une « armée. L'art peut construire des instruments de navi-« gation tels que les plus grands vaisseaux gouvernés « par un seul homme parcourent les fleuves et les « mers avec plus de rapidité que s'ils étaient remplis « de rameurs. L'art peut aussi faire des chars qui sans « le secours d'aucun animal, courent avec une vitesse « inouïe ».

Il est vraiment extraordinaire qu'un homme du XIII^e^ siècle, tout pénétré qu'il pût être de tous les progrès scientifiques de son époque, ait eu l'intuition merveilleuse des conquêtes qui ne devaient être réalisées par la science qu'au XIX^e^ siècle.

En résumé, nous voyons dans la seconde période de la scolastique qui s'initie au XIII^e^ siècle, les dominicains et les franciscains prendre la tête du mouvement intellectuel en Europe dont ils représentaient deux aspects distincts : les premiers, avec saint Thomas comme chef, se rangèrent du côté de la dialectique d'Aristote, tandis que les derniers se divisèrent en deux camps : les uns se constituèrent les défenseurs du mys-

ticisme et de l'intuition et les autres se firent les champions de la raison et de la science basée sur l'expérience. Il est tout naturel que les premiers se vissent protégés par l'Eglise qui favorisait leur propagande. En effet, ils eurent pour chefs Bonaventure en Italie, Tauler et Ruysbroek en Allemagne, et Jean Gerson en France. Ce dernier, surtout, dans son traité *De parvulis ad Deum descendis* et son livre sur *l'Imitation*, montre un profond dédain pour les disputes de l'école, tandis que les autres représentés par Guillaume d'Occam et Roger Bacon, défenseurs ardents de la science expérimentale et du nominalisme, contribuèrent beaucoup à accélérer la décadence de la scolastique à la fin du XIII^e^ siècle et au commencement du XIV^e^ siècle.

Cependant, après la décadence de l'école scolastique, le mouvement intellectuel initié par elle continua à évoluer. Seule la rivalité entre la théologie et la philosophie tomba en discrédit ; chacun des deux systèmes opposés poursuivit la route tracée par les précurseurs. Le Mysticisme, qui en tant que force inconsciente et inhérente à l'évolution de l'espèce humaine, avait déjà constitué le noyau du néoplatonisme à l'école d'Alexandrie, se réveilla avec plus de force et finit par répudier l'enseignement d'Aristote pour revenir à Platon, tandis que dans le camp opposé le goût de l'analyse et de l'expérience s'était emparé des classes intelligentes qui se plaisaient à cultiver les sciences physiques et naturelles, et les idéalistes les plus avancés restèrent nominalistes,

c'est-à-dire rationalistes. En dépit de toutes ces controverses, il faut reconnaître que la lutte pour la prépondérance d'une idée était limitée à une classe intellectuelle bien restreinte, la grande masse ignorante restait toujours aveuglément soumise aux doctrines de saint Augustin et des Pères de l'Eglise.

Toutefois, si nous ne perdons pas de vue le principe que ce sont les idées qui gouvernent le monde et que le progrès de l'humanité ne suit jamais une ligne droite pour atteindre son but, il est évident que le mouvement intellectuel en Europe, après la décadence de la scolastique, constitue un retour vers la civilisation grecque et que le Moyen Age ne représente qu'une période d'arrêt dans l'évolution intellectuelle de l'humanité, conséquence forcée de l'intervention de l'Eglise dans l'organisation sociale et politique des Etats européens.

CHAPITRE XVI

LA LUTTE ENTRE LA THÉOLOGIE ET LA LIBRE PENSÉE PENDANT LE XV^{e} ET LE XVI^{e} SIÈCLES

I

Nous avons vu dans les pages précédentes que la Scolastique tomba en décadence et finit par périr dès la fin du XIV^{e} siècle, malgré les efforts les plus énergiques de ses plus éminents défenseurs. Elle ne tomba pas sous les coups mortels que lui infligèrent ses adversaires, mais parce qu'elle ne put résister au désaccord profond survenu entre ses chefs d'école eux-mêmes ni à la haine réciproque qui amena à s'entre-déchirer ceux qui étaient appelés par le pape à la défense de l'Eglise. Par contre les noms de Maimonide et de Ibn Gabirol ont survécu aux efforts destructeurs des Croisades et leurs écrits de même que leurs doctrines sont restés comme un monument solide servant de point de départ à l'évolution de la raison humaine et de l'esprit philosophique pour la recherche de la vérité.

Malheureusement le pape Innocent III, voyant l'échec des Croisades en Orient qui coïncida avec la décadence de la Scolastique, chargea les Franciscains et les Dominicains de combattre à la fois l'hérésie des Albigeois et la philosophie rationaliste de Maimonide, fortement enracinée dans le midi de la France ; son successeur, Grégoire IV, y fonda dans le même but l'Inquisition qui s'établit en même temps en Aragon et en Catalogne.

Ainsi commença entre la Théologie et la libre pensée une lutte longue et acharnée qui ne dura pas moins de quatre siècles et eut pour conséquence l'expulsion d'Espagne des Juifs et des Maures, victimes de l'intolérance, de l'ingratitude, de la jalousie et de la haine de race.

Toutefois, malgré la guerre sans trêve faite par la papauté à la libre pensée par les croisades en Occident et l'introduction de l'Inquisition en Europe, l'étude des chefs-d'œuvre gréco-latins se poursuivit avec ardeur et les lettres et les beaux-arts commencèrent à renaître en Italie après des siècles d'ignorance, d'abandon et d'oubli. Des esprits hardis et indépendants s'efforcèrent de s'affranchir du joug de l'intolérance ecclésiastique et protestèrent courageusement contre l'autorité de la théologie en même temps que contre celle d'Aristote qui lui servait d'appui. On commença par opposer Platon à Aristote et par la suite les Grecs émigrés de Constantinople en Italie, longtemps avant la prise de

cette ville par les Turcs, insufflèrent par leurs travaux une vie nouvelle à l'école platonicienne, bien qu'elle fît renaître les erreurs du *néoplatonisme*.

Le premier des hommes qui prirent l'initiative du mouvement réformateur fut Marsile Ficin (1433-1491), fils d'un médecin de Florence qui traduisit les œuvres de Platon et de Plotin en latin et auquel Cosme de Médicis accorda son appui en l'engageant à créer une Académie platonicienne. Celle-ci se composait de Mécènes, d'amateurs de lettres et d'étudiants qui fêtaient les jours anniversaires de la naissance de Platon et de Cicéron.

Le second fut *Gémiste dit Pléthon*, qui attiré à Florence par les Médicis y enseigna avec une grande autorité la philosophie de Platon dans le sens Alexandrin, au point que dans un de ses travaux, il osa préconiser ouvertement l'esprit et la méthode grecs de préférence aux conceptions de la théologie chrétienne.

Ensuite vient *François Patrizzi* qui fut également dévoué à la cause du platonisme. Né en 1529, après avoir fait ses études à l'Université de Padoue, il enseigna la philosophie d'abord à Ferrare, puis à Rome. Ses travaux eurent surtout pour but de faire triompher Platon aux dépens d'Aristote. Il attaqua non seulement les principes mais aussi les mœurs et la vie d'Aristote. Il mourut en 1597.

Ramus ou Pierre La Ramée, philosophe et grammairien français se distingua par son éloquence et par son

héroïsme ; il fut un des plus intrépides et des plus brillants défenseurs de la philosophie de Platon. Né d'une famille pauvre, il ne put achever ses études qu'en entrant comme servant au collège de Navarre, à Paris. Il osa soutenir une thèse singulièrement audacieuse à l'Université de Paris : *Tout n'est pas vrai dans Aristote.* Dans ses travaux, il fait le procès de la logique d'Aristote, à laquelle il reproche l'obscurité, la confusion, le vice des divisions et des définitions ; il a la prétention de poser lui-même les fondements d'une logique meilleure et plus simple que celle d'Aristote. Pour vulgariser la logique, il écrivit une dialectique en français, quatre-vingts ans avant *Le Discours sur la Méthode* de Descartes. Ayant obtenu une chaire d'enseignement public à Paris, au collège de France récemment fondé, il obtint un immense succès, car il chercha à se mettre à la portée de toutes les intelligences par la simplicité et par la clarté de ses leçons. Toutefois, ses attaques violentes contre les travaux d'Aristote n'ont pas laissé de traces dans l'histoire, à cause de leur caractère passionné et quelque peu superficiel. Néanmoins, il faut reconnaître le mérite de Ramus, qui eut le courage de protester contre l'autorité d'Aristote et chercha de plus à soumettre au platonisme la pensée philosophique de l'époque, tout en s'efforçant de populariser la philosophie en la dépouillant des formes barbares et mystiques de la scolastique.

Ramus ayant embrassé le protestantisme eut le

malheur de se trouver à Paris au moment du massacre de la Saint-Barthélemy et périt victime des haines philosophiques non moins que des haines religieuses.

Quelques années après la mort de Ramus, apparut *Giordano Bruno*, le plus célèbre des philosophes néo-platoniciens du XVI^e^ siècle, né en 1550 à Nole, en Campanie. Encore jeune, il entra dans un couvent de dominicains; mais après avoir fait connaissance avec les philosophes grecs, il conçut des doutes sur la valeur de certains dogmes et sortit de son couvent. Il se rendit à Genève en 1580 où il embrassa le calvinisme. Il parcourut ensuite l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, et prêcha hardiment ses doctrines philosophiques d'Université en Université attaquant les travaux d'Aristote. Il publia divers ouvrages, dont les plus importants sont : *De umbris idearum*, Paris, 1582; *Spaccio della Bestia trionfanti* (Expulsion de la bête triomphante, Londres, 1584) allégorie dans laquelle il combat la superstition ; *Della causa, principo e uno*, 1584; *Dell infinito universo e mondi*, 1585 ; *De monade, numero et figura*. Francf., 1591. Il se servit en général de la langue italienne, de préférence à la langue latine. Les idées dominantes de sa philosophie sont l'infinité de l'univers et l'unité absolue des choses. A l'appui de ses thèses, il invoqua le système de Copernic qui ôte à la terre sa prétendue immobilité au centre du monde pour la faire tourner autour du soleil. Il admettait également une infinité de soleils et une infinité de terres.

D'après lui, Dieu est à la fois la cause et le principe de cet univers, mais il demeure inhérent à tous les actes et à tous les êtres qu'il produit. Il est uni à cet univers comme l'âme est unie au corps. En conséquence tout est animé dans l'univers, même la matière inerte. On voit bien que la doctrine de Giordano Bruno est le panthéisme mystique des Alexandrins, qui diffère sous plusieurs rapports du panthéisme géométrique de Spinoza.

Après avoir attaqué dans plusieurs de ses ouvrages l'Eglise et la papauté, il commit l'imprudence de retourner à Venise, où il mena une vie tranquille pendant deux ans, mais à la fin, il fut livré par le clergé de Venise à l'Inquisition de Rome qui trouva dans son ouvrage *Spaccio della bestia trionfante*, matière à accusation pour impiété et athéisme et l'envoya au bûcher en 1600.

Sans aucun doute le groupe de philosophes réformateurs que nous venons de citer ont eu une tendance idéaliste, et la conviction profonde d'une vérité philosophique en opposition avec les dogmes de l'Eglise. Comme symbole de leur idéalisme, ils choisirent Platon en l'opposant à Aristote qui avait servi pendant plusieurs siècles de point d'appui à la scolastique. Et si grand était leur enthousiasme pour les doctrines qu'ils professaient et voulaient vulgariser qu'ils n'hésitèrent pas à sacrifier pour elles leur vie sur l'autel de la vérité.

II

Nous allons nous occuper maintenant d'un autre groupe de réformateurs philosophes qui se rattachent aux vraies doctrines d'Aristote, avec une tendance empirique.

En première ligne figure *Pierre Pomponace.* Il naquit à Mantoue, en 1462. Il n'était ni théologien ni moine. C'était un laïc et un médecin. Il se consacra à l'étude de la philosophie qu'il enseigna à Bologne. Les deux principaux ouvrages de Pompona ont pour titre : *De Immortalitate animæ. De fato, de libero arbitrio, prodestinatione, providentia, libri quinque.* Il y prétend en s'appuyant sur l'autorité d'Aristote, que la raison est incapable de prouver l'immortalité de l'âme et que toutes choses, même les déterminations de notre volonté, sont assujetties à une fatalité absolue. Ainsi, cette autorité presque sacrée que l'Eglise avait donnée à Aristote, il la retourne contre l'Eglise elle-même, en mettant à découvert l'incompatibilité des principes d'Aristote avec la foi. Mais il déclare, avec plus ou moins de sincérité, qu'il soumet sa raison à la foi et qu'il croit, comme chrétien, ce qu'il ne peut croire comme philosophe. Néanmoins, il eut besoin de toute la protection de son ami, le cardinal Bembo, pour échapper à l'accusation d'athéisme et d'impiété portée contre lui par le clergé de Venise.

Bernardino Telesio, autre philosophe italien du XVI^e siècle, se déclare indépendant de l'autorité d'Aristote et de Platon, et émet la prétention d'établir un système qui lui est personnel sur la seule autorité de la raison. Né à Cosenza, en Calabre en 1509, il étudia à Padoue la physique, la philosophie et la médecine. De retour à Naples, il exposa sa philosophie de la nature dans un grand ouvrage intitulé : *De Natura rerum juxta propria principia*, où il attaque vivement Aristote et il recommande plutôt de préférence l'étude de la nature. Cependant, son enseignement ne diffère pas beaucoup de celui des anciens philosophes grecs. Toute son originalité consiste à expliquer toutes les choses par trois principes : La chaleur et le froid, principes actifs, et la matière, principe passif. Où la tendance empirique de son système est plus manifeste, c'est dans la morale où il érige en règle fondamentale la conservation de soi-même par des moyens conformes aux principes de la nature.

Parmi les réformateurs à tendance empirique figure *Jules César Vanini*, qui se distingue par la très énergique expression qu'il donna à sa pensée. Né en 1584, à Taurisano, près de Naples, il était à la fois théologien, philosophe et physicien. Esprit ardent et ennemi passionné de la scolastique, il employa ses meilleures années à parcourir l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, l'Angleterre et la France, enseignant partout son système philosophique, imprégné du matérialisme

le plus caractérisé. Il composa deux ouvrages intitulés l'un *Amphitheatrum divinæ providentiæ* et l'autre *De naturæ arcanis mortalium reginæ de œque*. Le premier est tout ce qu'il y a de plus orthodoxe, tandis que dans le second, il tourne ouvertement en ridicule les Saintes Ecritures et attribue à l'imposture l'origine de toutes les institutions religieuses. Il parle non moins légèrement des prophètes et des miracles. Accusé d'athéisme et d'impiété devant le Parlement de Toulouse, il fut condamné à être brûlé vif en 1619.

Thomas Campanella appartient au même groupe de philosophes à tendance empirique. Il naquit en Calabre en 1568 et fit ses études à Cosenza, patrie de Telesio. Plein de piété et d'ardeur, il entra, jeune encore, dans l'ordre des dominicains ; mais malgré la sincérité de sa foi et son attachement à l'orthodoxie religieuse, sa vie fut remplie d'étranges et terribles vicissitudes. Il fut plutôt martyr de ses vues politiques que de ses opinions religieuses ; car il rêvait l'affranchissement de son pays. Il fut accusé d'avoir conspiré contre la domination espagnole à Naples ; il fut jeté dans un cachot où il subit les plus cruelles tortures. Ce n'est qu'après 25 années de souffrances qu'il fut délivré grâce à l'intervention du pape. Il se réfugia en France où il mourut en 1639. Son principal ouvrage intitulé *Philosophiæ realis partes* contient un système parfait de métaphysique, de tendance un peu mystique. D'autre part, il se montre philosophe empirique en psycho-

logie ; car il cherche à démontrer que toutes les facultés de l'intelligence se réduisent à la sensation, d'où il fait dériver la connaissance toute entière. D'après lui, les sens seuls nous donnent la certitude. Il a également essayé de donner une classification des connaissances humaines.

III

Passons maintenant aux réformateurs philosophes à tendance mystique, tels que *Reuchlin*, *Paracelse et Van Helmont*.

Reuchlin brilla moins par son esprit philosophique que par ses investigations littéraires et sa connaissance de la Bible et de la littérature hébraïque où il prétendait trouver la mentalité primitive du christianisme.

Johannès Reuchlin naquit en Allemagne en 1455 et mourut en 1522. Après avoir fait des études grecques et latines très complètes aux Universités allemandes, il entreprit un voyage en Italie où il rencontra Pic de la Mirandole qui lui enseigna à fond la langue hébraïque et l'initia à la connaissance de la cabale. Ayant pris des leçons chez des savants juifs, tant en Italie qu'en Allemagne, il finit par s'enthousiasmer pour la langue et la littérature hébraïques au point d'écrire lui-même en latin

une grammaire hébraïque. Plus tard, il écrivit sur la cabale un traité qu'il dédia au pape.

Sa connaissance de la langue et de la littérature hébraïques lui avait valu une grande réputation dans toute l'Europe, mais elle avait aussi excité contre lui l'envie et la colère des dominicains de Cologne, juges au Tribunal de l'Inquisition, qui demandaient aux princes allemands de confisquer et de détruire les livres hébraïques, surtout le Talmud, dans toute l'étendue de l'Empire. Reuchlin, indigné de ces projets barbares imaginés par un juif converti appelé Pfefferkorn, adressa un mémoire à l'électeur de Mayence en faveur de la conservation du Talmud, en lui proposant de créer dans chaque Université des chaires d'hébreu ; le meilleur moyen selon lui de combattre le judaïsme était de le comprendre. En même temps, il publiait une brochure intitulée *Le Miroir des Yeux* en réponse à une autre brochure de Pfefferkorn, intitulée *Miroir à main*. Reuchlin exaspéré de l'audace de ses ennemis, en appela au pape Léon X, grand protecteur des artistes et des littérateurs. Celui-ci chargea de l'instruction de l'affaire à l'évêque de Spire qui décida en faveur de Reuchlin contre les Dominicains. Ceux-ci, toutefois, ne se tinrent pas pour battus et portèrent le procès à Rome même, mais la majorité du Collège des cardinaux se prononça contre eux et Léon X ajourna le procès *sine die*. La décision du pape reçut l'approbation de l'opinion publique qui voyait en Reuchlin un savant désintéressé,

un champion de l'humanisme. C'est ainsi qu'une publication satyrique anonyme intitulée *Les lettres des hommes obscurs*, parut sur ces entrefaites, dans laquelle on ridiculisait, tant les Dominicains que Pfefferkorn. Toutefois, il est à regretter que la victoire de Reuchlin sur les Dominicains ne signifiât point un retour au bon sens et un hommage à la morale chrétienne qui enseigne l'amour du prochain et la tolérance ; elle n'était due qu'à une circonstance spéciale, que voici : le pape Léon X descendant de la famille des Médicis, était un esprit libre et grand admirateur des arts et de la littérature classique ; il était de plus, tant par ses dispositions d'esprit que par conviction, très tolérant envers les juifs, au point d'avoir attaché à sa personne un médecin juif, *Bonet de Lates*, qui serait intervenu en faveur de Reuchlin, ayant obtenu du pape qu'il nommât une commission compétente pour juger le livre de Pfefferkorn, dans lequel il accusait le Talmud de contenir des termes immoraux au point de vue des dogmes chrétiens. Heureusement pour Reuchlin, il put grâce à la bienveillance du pape, échapper aux griffes de l'Inquisition.

Un autre réformateur du XVIe siècle à tendance mystique beaucoup plus prononcée que Reuchlin fut *Paracelse* dont le vrai nom est *Theophraste Bombast von Hohenheim*. Il naquit vers 1491 à Marien Einsiedeln, en Suisse. Le père de Paracelse était le médecin de l'abbé d'Einsiedeln. On prétend que Théophaste se donna le

nom de Paracelse pour marquer sa supériorité sur le fameux Celse. Il fut initié de bonne heure aux mystères des sciences occultes, et son père lui-même lui inculqua des notions de médecine, de chirurgie et d'astrologie. A l'âge de 16 ans, il se rendit à Bâle où il étudia l'Alchimie sous la direction du célèbre Tritheim, abbé de Spanheim. Il voyagea ensuite dans une grande partie de l'Europe et même en Orient où il fréquenta les magiciens, les alchimistes et les métallurgistes. Après dix ans d'absence, il revint en Allemagne, puis s'établit à Bâle où grâce à la protection de son célèbre compatriote Hausschein il fut nommé en 1526 médecin pensionné et devint l'année suivante professeur à l'Université de cette ville. Il fit sa première leçon contre tout usage, en langue allemande pour se mettre à la portée du plus grand nombre d'auditeurs. Il inaugura son enseignement en détruisant par le feu les ouvrages d'Avicène, de Galien, d'Averroès, etc., comme pour marquer qu'avec lui la médecine allait entrer dans une ère nouvelle. Il se posa en réformateur comme Luther qui également avait brûlé les bulles du pape sur la place publique de Wittenberg. A la suite de quelques cures heureuses et de son enseignement brillant, il arriva bientôt à l'apogée de la gloire, ce qui ne tarda pas à lui attirer l'inimitié de ses confrères et celle du pharmacien dont il dénonça hautement l'esprit de lucre et les abus journaliers. Il se vit forcé d'abandonner sa chaire et de quitter Bâle ; il se rendit en Allemagne,

près de Stuttgart. Là encore, il fut en butte à des persécutions. A la suite de ce contre-temps, il se vit obligé de mener une vie errante parcourant la Bavière, la Suisse, l'Autriche et enfin il vint mourir à Salzbourg en 1541.

Il est peu d'hommes dont on ait dit tant de bien et tant de mal que Paracelse. Cependant, tout le monde est d'accord sur ce point qu'il avait l'âme d'un réformateur et qu'il eut la hardiesse de rompre avec la tradition et l'antiquité. Il joua aussi le rôle de novateur au même titre que Luther en faisant usage pour son enseignement de sa langue maternelle au lieu du latin ; de plus il écrivait dans un style simple, clair et sobre. Quant à son système médical, il était essentiellement vitaliste associé à des notions chimiques. En général, il avait adopté les idées néoplatoniciennes. Il faisait dériver tout de la divinité. Dans chaque créature, dit-il, règne le feu divin, le baume astral émané de Dieu ; l'homme renferme en lui toutes les formes de la vie naturelle extérieure, soleil, lune, astres, ciel, terre, eau, feu, etc., en un mot il représente le *microcosme* en face de la nature extérieure, le *macrocosme ;* cette idée domine à un tel point le système de Paracelse que fréquemment il designe la nature comme l'homme extérieur. C'est par l'étude seule du macrocosme que le microcosme peut être compris ; c'est pourquoi Paracelse méprisait l'étude de l'anatomie humaine, la croyant inutile à la connaissance du corps humain. Voici, en deux mots, sa physiologie

et sa pathologie : L'homme est un composé de sel, de soufre et de mercure (sidéraux, c'est-à-dire immatériels) au même titre que les autres corps de la nature qui renferment ces mêmes élements, mais à un état grossier. Dès que ce composé est altéré, il y a maladie. Pour expliquer l'action des médicaments il admet l'existence dans le corps humain d'un *archée*, une espèce de vitalisme qui a son siège dans l'estomac, présidant aux actes alchimiques séparant dans les aliments les principes nutritifs des principes toxiques et donnant aux premiers la qualité requise pour les rendre assimilables. Cet archée est, à peu de chose près, la force vitale moderne qui est capable de produire tous les changements et guérir les maladies. C'est l'essence de la vie, le corps sidéral de l'homme. C'est sur lui principalement que le médecin doit agir. C'est également à Paracelse qu'est due la théorie de l'âcreté des humeurs dont Sylvius s'empara plus tard et qui fut le point de départ des théories humorales modernes.

Bien que les conceptions pathologiques de Paracelse soient tout erronées et fantastiques, on ne saurait méconnaître qu'il a rendu de grands services à la thérapeutique en jetant la défaveur sur la polypharmacie, la confection des affreux mélanges, électuaires, etc. qui étaient en vogue alors, en simplifiant la préparation des médicaments et substituant à ceux en usage les teintures, essences, extraits et surtout des préparations minérales. Il a mieux fait connaître surtout les prépa-

rations antimoniales, ferrugineuses, mercurielles et salines. Il fut le premier a émettre l'idée que certains poisons peuvent à doses modérées, devenir des médicaments précieux. Il s'est servi le premier du mercure dans la syphilis et de l'acide sulfurique dans les maladies saturnines. Des plantes, il retirait par distillation la la quintescence qu'il considérait comme le principe de leur action. Malheureusement, à côté des propriétés positives des substances médicamenteuses, il admettait des propriétés occultes, des arcanes, et accordait une importance considérable aux signatures cabalistiques, ce qui l'a conduit à employer l'aimant contre l'hystérie et les affections spasmodiques. Bien qu'aujourd'hui on reconnaisse l'action de l'aimant sur certaines maladies nerveuses, l'interprétation du fait appartient à l'ordre scientifique, tandis que celle de Paracelse était de nature mystique.

Une chose est certaine, c'est que Paracelse n'était ni un érudit ni un chercheur convaincu, mais c'était un homme du peuple de grande intuition et il avait une âme de révolutionnaire en même temps que de polémiste. C'est un homme qui avait beaucoup lu et qui au cours de ses longs et nombreux voyages à travers les pays d'Europe avait vu et entendu bien des érudits et s'étant mis en rapport avec des médecins, alchimistes, métallurgistes, magiciens et astrologues avait fini par se former une opinion plus ou moins fondée mais confuse sur beaucoup de choses et surtout sur la médecine.

Poussé par une ambition démesurée, il attaqua les doctrines médicales en vogue, l'arabo-gallénisme, la polypharmacie, fit chercher dans les médicaments les principes actifs et s'efforça d'introduire des médicaments minéraux, ce qui lui a attira un grand nombre d'ennemis, mais il eut aussi de nombreux partisans qui le défendirent même après sa mort. La Faculté de Paris, surtout, se distingua par son acharnement à rejeter l'usage des préparations chimiques et particulièrement de l'antimoine ; elle extorqua même, en 1566, au Parlement, un arrêt interdisant absolument l'emploi médical des préparations stibiées. Mais tout ce tapage, en attirant l'attention sur la nouvelle médication, ne fit qu'en hâter l'introduction dans la pratique, au grand profit de l'art de guérir et pour le plus grand bien de l'humanité.

* * *

Le médecin Van Helmont fut également un réformateur à tendances mystiques. Né en 1577 à Bruxelles, d'une famille noble, il se livra de bonne heure à l'étude des diverses sciences, de la médecine, de la philosophie et de la scolastique. Mystique par tempérament, il ne put se détacher du mysticisme de son époque qui l'entraîna au point qu'il crut y trouver la source des plus hautes vérités. Il parcourut les principales contrées de l'Europe dans le but de s'instruire dans l'art de guérir.

Initié peu à peu aux travaux de l'alchimie, il apprit à connaître plusieurs préparations chimiques qui donnèrent les plus heureux résultats en thérapeutique. Il se retira dans son domaine de Vilvorde où il vécut plus de trente ans, partageant son temps entre son laboratoire et ses malades, qui étaient soignés gratuitement, et dont le nombre augmentait chaque année considérablement.

Van Helmont ressemble en plusieurs points à Paracelse, mais sa supériorité sur lui sous tous les rapports, est incontestable. Son système est un mélange dn mysticisme, de vitalisme poétique et de chimie, parmi lesquels se rencontrent de l'érudition, la réfutation judicieuse de bien des erreurs, des expériences précises et des théories ingénieuses.

Van Helmont se proposa un double but : renverser les doctrines anciennes et en établir de nouvelles. Dans ce but, il insista sur les vices de la méthode syllogistique d'Aristote, sur l'importance des faits et de la méthode expérimentale, sur le danger des hypothèses, etc. Il attaqua la physique péripatéticienne et galénique, la théorie des éléments et des humeurs, tantôt par des observations positives, tantôt par de faibles arguments ; mais quand il voulut construire son propre édifice, il s'égara souvent, tomba dans une espèce de mysticisme et s'éloigna des lois de la nature. Van Helmont unit un dynamisme psychologique à un dynamisme chimico-vital, d'une manière assez

confuse. Les êtres ont été créés par un ordre divin (*jussus Dei*), mais des agents sont intervenus ; ce sont les archées (principes vitaux) qui ont la connaissance instinctive des actes auxquels ils doivent se livrer pour former les différents corps. Ces archées eux-mêmes ont besoin d'agents spéciaux, les *ferments*, dont la conception est tirée des études chimiques de l'auteur.

Van Helmont applique cette théorie à la physiologie humaine. Le corps de l'homme est composé d'une série d'organes dont chacun a son archée (sa vitalité propre). Chaque archée, durant l'évolution fœtale, a présidé à la formation de l'organe où il réside ; par la suite, il en dirige toutes les fonctions. Les archées spéciaux sont surveillés et conduits par le grand archée (*duumvirat*). Sous ces modes métaphoriques on reconnaît les actions et les réactions des organes, les uns sur les autres, leur direction harmonieuse vers un but déterminé. A cette occasion l'auteur groupe bon nombre de faits de sympathie, de synergie, rappelle, consolide, établit plusieurs dogmes de physiologie et de pathologie expérimentales. Le grand archée semble double, il occupe les deux orifices de l'estomac, s'étend à la rate ; on peut le ramener à l'unité. En le plaçant ainsi, Van Helmont met en saillie le système des forces épigastriques. De ce centre, de ce cerveau abdominal émanent les forces dynamiques qui établissent les rapports entre l'estomac et les principaux organes. Une foule de maladies, même mentales, y ont leur point de départ.

Néanmoins, le cerveau n'est pas entièrement dépossédé et reste l'instrument des mouvements, de la mémoire, de l'imagination, de la volonté. Les archées ont des facultés vitales qui s'exercent par des *blas* (des fluides subtils) *blas sensitivum, motivum, alterativum* (sensibilité, motilité, plasticité). Au-dessus de l'archée, apparaît l'âme sensitive qui n'est elle-même que l'enveloppe de l'âme immortelle.

Tant que le grand archée conserve son état normal, tant que l'accord subsiste entre lui et les archées secondaires, la santé se maintient ; l'équilibre est rompu dès que ces conditions ne sont plus remplies.

Son vitalisme spécial domine toute sa pathologie. La maladie n'est point un mode passif ou négatif ; c'est un mode actif et positif. Sa cause prochaine, sa nature ne devra être cherchée ni dans les quatre humeurs ni dans l'action des choses contraires ; ce qui la constitue essentiellement, c'est une affection de l'archée. Les causes éloignées produisent une impression sur ce dernier ; il éprouve de l'effroi, de la colère, de l'abattement, des perversions ; conçoit indistinctement l'idée de l'état morbide. Celui-ci est une sorte de fonction pathologique, dont les symptômes résultent d'une part du trouble de l'archée ou des archées devant les périls qui le menacent, de l'autre, de ses efforts pour leur échapper. L'auteur examine ce que la maladie n'est pas, ce qu'elle doit être. Au milieu de toutes ces confusions, la pensée qui se fait jour est celle-ci : la mala-

die est une lésion de la vie, de ses facultés, et par conséquent du principe qui la représente. Elle n'existe point tant que la cause pathogénique, fût-elle un miasme ou substance pestilentielle, n'est pas arrivée jusqu'à lui.

La thérapeutique de van Helmont n'est qu'une conséquence de sa pathologie. Les indications principales se tirent des affections de l'archée ou des archées, bien plus que des altérations humorales ; les acidités, les âcretés se dissipent le plus souvent quand l'affection de l'archée a disparu. On doit le rassurer, relever ses forces quand il est abattu ou déprimé ; dans le cas contraire on le calmera, on diminuera l'excitation et l'équilibre sera rétabli. La nature ou l'archée se suffit généralement pour guérir les maladies, mais il est des cas où elle est impuissante, ou suit une mauvaise direction ; alors l'intervention active du médecin est nécessaire. En même temps, Helmont proscrit la saignée, car elle affaiblit, rend les crises difficiles. De même la pléthore, les affections et les congestions ne sont que la suite des affections de l'archée. Quant aux purgatifs, ils seront employés avec précaution ; l'on préférera toujours ceux qui sont doux et ne diminuent pas les forces. Van Helmont employa avec avantage les mercuriaux et antimoniaux comme modificateurs des sécrétions de même que l'opium et le vin qu'il considérait comme toniques et sédatifs. Van Helmont et son système ont trouvé un grand nombre d'enthousiastes et de panégyristes, surtout parmi ses confrères belges, tels

que Rommelaër et Mandon. Par contre, il y en eut d'autres, tels que Spiess et Darenberg, qui trouvent que, bien que van Helmont ait attaqué les théories et les doctrines de Paracelse, il a pris sinon la forme, du moins le fond de ses doctrines ; de plus, l'un et l'autre font intervenir de la même manière le mysticisme et la superstition dans l'explication et le traitement des maladies ; tous les deux emploient pour plusieurs maladies les mêmes remèdes quand ils ont recours à la thérapeutique naturelle ; tous deux aussi ont eu un dédain à peu près égal pour l'anatomie et, pour leurs confrères, un égal mépris. Cependant, il faut reconnaître la supériorité de van Helmont sur Paracelse ; d'abord il y a chez lui plus d'érudition, plus d'expériences précises et de théories ingénieuses, et surtout son système est harmonieux dans toutes ses parties. D'autre part il est incontestable que son système est un mélange de mysticisme et de vitalisme poétique d'autant plus qu'il déclare que ses résolutions les plus décisives lui ont été dictées dans des songes ; que des secrets scientifiques majeurs lui ont été révélés, lorsque son âme lui est apparue sous l'aspect d'un cristal resplendissant. Par conséquent le fait que les éléments avec lesquels il a construit la plupart de ses doctrines ne reposent pas sur des données scientifiques suffit pour hésiter à le considérer comme un réformateur de grande valeur en médecine.

Une chose est certaine : van Helmont cultivait les

sciences et aimait l'humanité, car il passait tout son temps à étudier ou à soigner gratuitement des milliers de malades ; de plus, il refusa les offres les plus brillants de l'électeur de Cologne et de l'Empereur Rodolphe II pour ne pas quitter sa retraite, ses chères études et ses pauvres malades. Cependant il lui arriva une aventure désagréable : il prit fait et cause pour Goclénius professeur de physique à Marbourg et défenseur enthousiaste de la puissance curative du magnétisme dans le traitement des plaies. A cette occasion, il publia un opuscule où il attaquait violemment le jésuite Roberti qui avait réfuté Goclenius par des arguments théologiques assez ridicules. Mais ayant nié dans cet opuscule l'influence salutaire de la religion dans les maladies, l'archevêque de Malines le fit enfermer en 1634 jusqu'en 1635 et fit mettre sous scellés ses manuscrits, quoiqu'il se déclarât prêt à se rétracter. Ce n'est qu'en 1636 qu'il fut mis en liberté. Il mourut en 1644 à l'âge de 66 ans.

Personne ne saurait mettre en doute l'esprit profondément religieux ni les sentiments altruistes au plus haut degré de van Helmont, qui consacra sa vie à l'étude de la nature en général et de l'homme en particulier ainsi qu'au bien-être de ses semblables. Cependant, toute une vie de labeur et de sacrifices en faveur de l'humanité souffrante, ne l'empêchèrent pas d'être victime de l'intolérance de l'Eglise.

* *
*

Un autre savant victime de l'intolérance religieuse du XVI^e siècle, fut Michel Servet né en 1511, à Villanueva en Aragon (Huesca).

A l'âge de dix ans, il entra en qualité de secrétaire au service de Juan Quintana, confesseur de Charles V, et passa en Italie avec la suite de l'Empereur dont il vit le couronnement comme roi de Lombardie, à Bologne, le 21 février 1530. Un an plus tard il vint en France pour y étudier la médecine. A cet effet, il suivit les leçons du célèbre Sylvius et de Fernel à la Faculté de Paris, mais doué d'un esprit mystique il continua à cultiver en même temps la philosophie religieuse. De plus, le hasard le fit entrer en rapports avec des personnes instruites de la secte arienne et il devint lui-même anti-trinitaire, au point qu'en l'année 1531 il publia son premier ouvrage intitulé : *De Trinitatis Erroribus* qui ne tarda pas à attirer l'attention. En 1535 il se rendit à Lyon où il fut employé comme correcteur d'imprimerie, mais en même temps il y étudia la médecine sous la direction du fameux médecin lyonnais Symphorien Champier qui, appréciant la valeur morale de Servet, l'initia au secret de l'art. En 1537, après avoir publié un petit livre galénique, il retourna à Paris où il continua à se consacrer à la médecine. En l'année 1539 il retourna à Lyon où il resta jusqu'en 1542 comme correcteur d'imprimerie. Puis il se fixa définitivement dans la ville de Vienne en Dauphiné, où il publia, à ses frais, clandestinement son fameux

livre : *La Restauration du Christianisme* qui fut saisi par l'Inquisition et son auteur fut condamné au bûcher. Servet échappa miraculeusement à la persécution de l'Église catholique, mais ce fut pour tomber entre les mains des protestants qui le guettaient depuis longtemps. En effet, après s'être dirigé sur Genève, il fut saisi par les sbires de Calvin qui le menèrent au lieu de Champel où il fut attaché à un pilori et brûlé tout vif avec son livre. Servet a publié plusieurs livres sur des questions religieuses, mais dans son dernier ouvrage, intitulé *Restauration du Christianisme* qui a servi de pièce d'accusation, il y a des pages qui contiennent des détails anatomiques et physiologiques, du cœur et des vaisseaux de la cage thoracique qui prouvent d'une manière incontestable que le pauvre martyr eut une connaissance exacte de la circulation pulmonaire, appelée petite circulation. De même, il fit une traduction en latin en y ajoutant des annotations, de la Géographie de Ptolémée, dans laquelle la Judée est décrite comme un pays pauvre, stérile et inhospitalier, à l'encontre de ce que dit la Bible qui la donne comme un pays où coulent le lait et le miel. Calvin lui fit un crime de cette phrase qu'il considérait comme une accusation contre la Bible et un outrage au Saint-Esprit de sorte que Servet fut accusé en même temps d'arianisme et d'hérésie, comme ayant mis les découvertes de la science au-dessus des dogmes et des faits établis dans l'Ecriture-Sainte.

* * *

Si l'on jette un regard en arrière et l'on fixe son attention sur le développement de la pensée humaine pendant le siècle d'or de Périclès, où la science et les arts brillaient d'un éclat resplendissant et où surgirent les diverses écoles philosophiques qui rivalisaient entre elles pour donner une solution plus ou moins satisfaisante aux problèmes métaphysiques les plus transcendantaux pour l'avenir de l'humanité ; et si l'on s'arrête ensuite devant le grand cataclysme intellectuel du Moyen-âge causé par l'irruption des barbares et l'aspiration à la domination universelle de l'Eglise, où tant d'ouvrages élaborés par le génie antique ont été engloutis, on ne peut s'empêcher de pousser un cri de désespoir en présence du recul immense de l'humanité causé par cette barrière hérissée d'obstacles sans nombre dressés contre le développement de la libre pensée et le progrès de la raison humaine. Condorcet dit avec raison : « Dans cette époque désastreuse l'esprit humain « descendit rapidement de la hauteur où il s'était élevé, « et l'on vit l'ignorance se traîner après elle ; ici la « férocité, ailleurs une cruauté raffinée, partout la cor- « ruption et la perfidie. A peine quelques éclairs de « talent, quelques traits de grandeur d'âme ou de « bonté, peuvent-ils percer à travers cette nuit pro- « fonde. Des rêveries théologiques, des impostures

« superstitieuses sont le seul génie des hommes, l'into-
« lérance, leur seule morale, et l'Europe, comprimée
« entre la tyrannie sacerdotale et le despotisme mili-
« taire, attend dans le sang et les larmes le moment
« où de nouvelles lumières lui permettront de renaître
« à la liberté, à l'humanité et aux vertus. »

CHAPITRE XVII

L'ÉVOLUTION INTELLECTUELLE REPREND SON ESSOR AU XVI^e SIÈCLE

I

Parmi les périodes les plus saillantes qu'a parcourues l'évolution de l'humanité, celle du XVI^e siècle figure au premier rang. Ce siècle se distingue de tous ceux qui l'ont précédé par des événements divers qui dans leur ensemble témoignent de la puissance créatrice de l'esprit humain et de sa force expansive, démolissant les vieux préjugés, issus de l'ignorance et de la superstition, signe caractéristique du Moyen Age.

1° *Le premier événement* qui marque de son empreinte le XVI^e siècle est sans contredit, la découverte du nouveau Monde par Colomb, événement qui a contribué à élargir l'horizon de l'intelligence humaine, à multiplier ses connaissances cosmographiques, à faire progresser l'art de la navigation, à agrandir le champ de l'anthropologie et à établir des rapports industriels et

commerciaux entre l'ancien et le nouveau continent.

2° *Le second événement* est la Réforme religieuse initiée par Luther, rejetant toutes les doctrines qui ne se trouvent pas dans l'Evangile, telles que *l'autorité du pape et des évêques, le célibat des prêtres, le culte de la Vierge et des Saints*, etc. Cet événement produisit non seulement un changement radical dans la conscience religieuse et morale des peuples du nord de l'Europe, mais il a aussi contribué, par le schisme qu'il a créé, à rétablir les principes de la morale de l'Evangile. Toutefois la Réforme ne fut instituée ni par des hommes supérieurs ni par des philosophes qui parlaient au nom de la raison. Loin de là. « La parole de Dieu, dit Luther, est une folie aux yeux de la raison. La raison ne fait que blasphémer Dieu et critiquer ses œuvres; il faut la tuer. » La réforme n'était pas non plus une révolution politique faite pour affranchir le peuple du pouvoir absolu ; au contraire, quand les pays de l'Allemagne se sont soulevés au nom de l'Ecriture contre les abus du pouvoir, Luther les a admonestés violemment en leur disant : « *Quels que soient les droits des paysans, ils ne doivent pas les réclamer ; ils doivent souffrir et se taire s'ils veulent être bons chrétiens.*

D'un autre côté, les chefs du protestantisme n'hésitaient pas à commettre des actes de barbarie et des attentats contre la personnalité humaine. De même que l'Inquisition, dans les pays catholiques, Luther

secoua avec une égale énergie le joug de la théologie catholique et la maîtrise de la philosophie grecque. Il voulait une religion indépendante tant de la raison que de la théologie. Son appel trouva un écho tant parmi les princes de l'Allemagne du Nord que parmi les évêques mêmes. Les premiers avaient intérêt à se délivrer du joug du pape qui les menaçait souvent de l'excommunion. De plus, en adoptant la Réforme, ils augmentaient non seulement leurs domaines mais aussi leur autorité. Quand aux évêques, ils trouvaient avantage à rester en possession de leurs biens et à pouvoir se marier, en même temps qu'ils conservaient leur pouvoir spirituel sur le peuple ;

3° *Le troisième événement*, c'est l'introduction de l'Inquisition en Espagne après la prise de Grenade, qui ne tarda pas à s'étendre aux autres pays de l'Europe. Il s'ensuivit un bouleversement des conditions morales et sociales des peuples catholiques ; car elle commença par allumer des bûchers pour les hérétiques, menaça ensuite tous ceux qui étaient suspects de libre pensée, et finit par s'imposer à la conscience de tous les pays catholiques et troubler la vie intérieure des familles. Il en résulta une crise religieuse, politique et sociale pendant le XVI^e siècle, tant au nord qu'au midi de l'Europe. Dans un pays, c'étaient les catholiques qui brûlaient les hérétiques de même que leurs livres ; dans l'autre, c'étaient les protestants qui expulsaient les prêtres et les religieuses, excluaient les particuliers

catholiques de toute fonction publique, en les déclarant incapables de posséder des terres dans leur pays, de léguer leurs biens ou de recevoir des legs.

Cet antagonisme sauvage entre catholiques et protestants aboutit à une guerre très sanguinaire qui ne dura pas moins de trente ans (1618-1648), et au cours de laquelle les deux partis regardaient comme action agréable à Dieu de commettre les actes de cruauté les plus affreux envers leurs adversaires. C'est ainsi que la France catholique, sous le cardinal Richelieu, crut de son intérêt de verser son or et son sang en faveur du protestantisme, faisant ainsi amende honorable des massacres de la Saint-Barthélemy. Heureusement. l'épuisement des deux combattants après trente ans de massacres inutiles leur fit signer la paix de Westphalie, d'après laquelle les pays du nord de l'Europe restèrent protestants, tandis que ceux du centre et du midi restèrent catholiques, tout en s'obligeant réciproquement à tolérer le culte de la minorité et à respecter ses biens.

Toutefois, malgré les bûchers, les supplices et les persécutions de toutes sortes qui suivirent pendant les trois siècles la Réforme, la pensée humaine continuait son évolution. En dépit des efforts de l'Inquisition pour anéantir la liberté de la pensée, la lutte entre la raison et la théologie se poursuivait toujours. L'humanité, après avoir livré des combats héroïques et souffert des crises terribles, a continué à progresser ; elle s'est mise

à penser et à avoir conscience de sa mission sacrée ; la poursuite d'un idéal de liberté.

4° *Un concours heureux de plusieurs événements* fit naître un esprit nouveau parmi les peuples de l'Europe. Fatiguées de la vie contemplative du Moyen Age et des subtilités de la scolastique et des abstractions platonitiennes, les classes intellectuelles étaient avides de connaître les réalités de la vie ; elles demandaient l'enseignement positif de la science. Grâce à la simultanéité de la renaissance de l'ancienne culture gréco-romaine en Europe par le retour des manuscrits des savants et artistes grecs après la prise de Constantinople par les Turcs et l'invention de l'imprimerie par Guttenberg, les manuscrits ont été imprimés et répandus ensuite dans la plupart des pays d'Europe.

La connaissance des langues grecque et latine ne tarda pas à se généraliser et à mesure que les sources des connaissances se multipliaient, la soif de savoir devenait plus intense. On commença d'abord par cultiver les lettres et admirer les beaux arts de l'antiquité et on finit par les imiter d'abord, et par créer ensuite des chefs-d'œuvre originaux. En Italie surgirent au XVI^e siècle un grand nombre d'écrivains, de sculpteurs et de peintres de grand génie. C'est précisément cette floraison de grands artistes qu'on est convenu d'appeler la *Renaissance*. Toutefois, la *Renaissance* n'était pas simultanée dans tous les pays de l'Europe ; elle commença en Italie, à Florence, vers la fin du XV^e siècle et

elle se termina à Venise à la fin du XVI^e^ siècle. En France et en Allemagne du Sud, elle se produisait vers la première moitié du XVI^e^ siècle ; en Espagne et en Angleterre, elle n'apparut qu'au commencement du XVII^e^ siècle et en Hollande au milieu du même siècle.

L'Italie se distinguait non seulement par son avance sur les autres pays, mais aussi par la supériorité de ses artistes, tant écrivains que sculpteurs et peintres. C'est ainsi qu'elle produisit déjà au cours des XIII^e^ et XIV^e^ siècles de grands écrivains, tels que Dante, Pétrarque et Bocacce, dont les œuvres représentent un monument impérissable de la pensée humaine.

Cette phalange de grands artistes loin de s'éteindre, continua à grandir dans les XV^e^ et XVI^e^ siècles avec Léonard de Vinci, Raphaël et Michel-Ange, comme sculpteurs et peintres. De plus, l'Italie comptait alors de grands écrivains, tels que Arioste et Tasso, qui se sont immortalisés, l'un par son *Orlando furieux* et l'autre par sa *Jérusalem délivrée* ce qui prouve bien que l'Italie, habitée par les descendants de la *Grecia magna* était toujours un terrain particulièrement favorable aux lettres et aux arts, où les nobles et les riches bourgeois, particulièrement les princes des petits Etats italiens, ayant montré un goût passionné pour les lettres et les beaux arts, étaient en même temps les protecteurs des écrivains et des artistes, aimant à avoir de beaux palais et de beaux meubles, ainsi que des objets d'art.

Les Médicis de Florence, les Sforza de Milan, et les princes de Ferrare, ainsi que les papes Jules II et Léon X, appelaient à leur cour les écrivains et les peintres, et vivaient familièrement avec eux. Par contre, les princes et les nobles du centre et du nord de l'Europe, traitaient les artistes et les écrivains comme des ouvriers et des domestiques. C'est ainsi qu'au XVI^e siècle, l'Italie comptait déjà cinq écoles d'art ; l'*école florentine* qui avait pour chef Michel-Ange ; l'*école lombarde* ayant pour chef Léonard de Vinci, et l'*école romaine* à la tête de laquelle se trouvait Raphaël. Après, vient l'*école vénitienne* dont les représentants étaient le Titien et Véronèse, et ensuite l'*école de Bologne* dont les chefs étaient les frères Carrache. Les peintres italiens avaient l'avantage de travailler pour les grands seigneurs et pour les églises, tandis que la noblesse des autres pays n'ayant pas eu le goût de l'art, ne savait pas en apprécier le mérite et par suite, elle ne sentait pas le besoin de posséder des travaux artistiques. Les peintres italiens se distinguaient également en ce qu'ils représentaient les personnages de leurs tableaux sous le costume du pays, bien que les sujets de leurs tableaux fussent tirés soit de la vie du Christ ou des Saints, soit de l'histoire sainte. C'est ainsi que dans *les Noces de Cana* de Véronèse, les convives réunis autour du Christ sont des gentilshommes vénitiens habillés selon la coutume du pays, et les traits de la *Madone* de Raphaël sont ceux d'une jeune fille romaine

qui n'a pas l'air de sainteté de la *Vierge* de Murillo, ce qui prouve bien l'influence de la race et de l'atavisme sur l'art italien qui, bien qu'ayant cherché son inspiration dans les sujets religieux chrétiens, n'a pas oublié son origine païenne à savoir, l'union du beau avec l'amour de la nature. L'influence de la race et de la croyance sur la peinture est encore plus frappante dans la peinture des Pays-Bas, partagés depuis la révolte contre Philippe II en deux peuples de race distincte, les Flamands qui restaient catholiques et les Hollandais qui devenaient protestants. Il en résulta deux arts distincts. Les peintres flamands représentent surtout des scènes religieuses ou mythologiques; leurs personnages sont des Flamands à cheveux blonds et aux joues blanches et roses, charnues et massives. Ils aiment aussi les couleurs éclatantes et les mouvements violents. Le peintre flamand le plus célèbre est Rubens. Par contre, la Hollande, après s'être affranchie de la domination espagnole et s'être transformée en république, en même temps qu'elle était devenue protestante, s'est vouée complètement au commerce ; son port est devenu le plus actif de l'Europe et sa flotte de commerce, plus nombreuse que celle des grands Etats. Il s'ensuivit que les peintres ne travaillaient ni pour les Eglises ni pour les princes, mais recevaient leurs commandes les plus fortes, des particuliers et des riches bourgeois, qui préféraient les tableaux représentant des scènes de la vie quotidienne, tels qu'un troupeau

de vaches dans une basse-cour ou une cuisinière qui embroche une volaille. Ils aimaient également voir représenter de beaux paysages ; c'est ainsi que les peintres hollandais ont créé deux genres de peintures inconnus des Italiens ; *le paysage et la vie familière.* Bien que les sujets de leurs œuvres soient en général insignifiants, ils savaient les broder et leur donner l'expression de la vie réelle.

L'esprit nouveau qui avait envahi la société européenne ne resta pas limité à la renaissance de la littérature gréco-romaine ; il poussa la raison humaine à la recherche des lois de la nature et à en découvrir ses secrets. Alors fatalement, il devait se heurter à la barrière opposée par l'Eglise à toute innovation sur le terrain de la pensée. Une collision se produisit donc entre l'Eglise qui aspirait à la domination universelle de la conscience humaine et l'esprit d'évolution de l'humanité qui poursuit l'idéal de la perfection de la raison et du sentiment. Cette collision fut tellement retentissante qu'elle mit en branle les plus grands penseurs de l'Europe. En effet, au XVI^e^ siècle, surgirent dans toutes les branches du savoir humain, des hommes remarquables, auteurs de chefs-d'œuvres impérissables qui servent encore à notre époque de modèles dignes d'être imités. Il est hors de doute que dans aucune période de l'histoire, le champ des idées nouvelles et des faits nouveaux ne fut aussi étendu ni aussi fécond ; jamais l'homme n'avait éprouvé aussi impérieusement

le besoin d'étudier les phénomènes de la nature et de connaître ses lois qu'au XVI^e^ siècle. Copernic, Galilée, et Kepler découvrirent les lois qui régissent le système planétaire et inventèrent en même temps des instruments qui permettent de mesurer l'orbite des astres. On doit également à Galilée la découverte des lois de la pesanteur, l'invention et l'application du pendule aux horloges et de la balance hydrostatique. Son élève, Toricelli, inventa le baromètre.

D'autres pays d'Europe ne sont pas restés en arrière sur l'Italie. En Angleterre, ce fut Harvey qui fit progresser la biologie par la découverte de la circulation du sang.

Ensuite, ce fut François Bacon, lequel, bien qu'il ait plutôt consacré son immense génie à l'étude de l'histoire naturelle, de l'histoire politique, de la métaphysique et de la morale qu'à la physique et à la mécanique, a touché du doigt les grandes découvertes faites par Galilée, Toricelli et Newton même. Il suffit de lire le passage suivant de son *Novum organum* : *De dignitate et augmentis scientiarum*, pour en être convaincu.

« Il faut, ou que les corps graves soient poussés « vers le centre de la terre, ou qu'ils soient mutuelle- « ment attirés ; et, dans ce dernier cas, il est évident « que plus les corps en tombant, s'approchant de la « terre, plus fortement ils seront attirés. Il faudrait « expérimenter si la même horloge à poids ira plus « vite sur le haut d'une montagne qu'au fond d'une

« mine ; si la force des poids diminue sur la montagne « ou augmente dans la mine, il y a apparence que la « terre a une vraie attraction. »

Cependant, ce n'est pas par les découvertes scientifiques que Bacon a immortalisé son nom, mais bien par la méthode qu'il a introduite dans les sciences ; c'est la méthode de l'induction par laquelle il a tracé des règles qui ont ouvert des chemins scientifiques nouveaux. D'après lui, tout chercheur doit partir de faits particuliers connus pour arriver à des faits généraux, de là se reporter aux causes et en déduire les lois. Il démontra que le seul moyen d'arriver à la vérité c'est d'observer la nature, non seulement dans les phénomènes qui frappent nos regards, mais encore dans ceux qu'on ne peut découvrir que par l'expérience. De cette manière, il a réussi à réduire à néant, aussi bien la méthode syllogiste d'Aristote qui part souvent de propositions générales abstraites, que les doctrines scolastiques auxquelles elle a servi de base. Pour lui, la marche de l'induction est double : elle monte des faits aux lois, et des lois elle descend aux applications.

L'Angleterre a également brillé au XVI^e siècle dans l'art dramatique. Elle a produit le plus grand poète dramatique de l'époque, dont les œuvres illustrent encore les scènes contemporaines : William Shakespeare, qui a su peindre avec une énergie extraordinaire et une expression saisissante tous les sentiments humains. Nul n'a porté plus loin que lui l'éloquence et

l'émotion dans l'observation des passions humaines.

Quant à la France du XVIe, elle a donné naissance à une pléiade d'écrivains, tels que Rabelais et Montaigne, dans la prose, et Marot et Ronsard dans la poésie. Il est d'ailleurs à remarquer qu'ils eurent un certain mépris pour le Moyen Age et une admiration passionnée pour l'antiquité, essayant d'imiter en Français les œuvres des Grecs et des Romains. Un ami de Ronsard, appelé Jodelle, composa la première tragédie française qui fut jouée à la cour du roi Henri II. Leur enthousiasme pour l'antiquité, amena les écrivains à introduire dans la langue française un grand nombre de mots grecs et latins dont la plupart sont restés.

Ce fut surtout après l'invention de l'imprimerie que les laïcs ont pu apprendre la langue et la littérature grecques dans les livres imprimés et répandus par les libraires. Ces études s'appelaient d'un ancien nom latin *humanités*, ceux qui s'y adonnèrent s'appelaient humanistes, par opposition aux scolastiques (les hommes de l'école). Les premiers humanistes furent les Italiens et le plus brillant parmi eux fut *Pic de la Mirandole*, gentilhomme, fils d'une grande famille Toscane qui dès sa jeunesse eut la réputation d'un érudit universel, connaissant en plus des langues modernes, celles de l'antiquité telles que l'hébreu, le grec et le latin. L'humanisme n'était pas seulement une œuvre de la renaissance des langues et de la littérature gréco-latine ; il représentait également un instrument de protestation

contre la mentalité du Moyen Age et l'intolérance religieuse.

Au commencement du XVI^e siècle, il y avait encore une tendance très marquée parmi les humanistes à écrire en latin, mais les Français et les Anglais, dans le but de propager leurs idées dans les classes intellectuelles peu versées dans la langue latine préféraient écrire dans leur langue maternelle. C'est ainsi que François Rabelais s'est distingué comme écrivain élégant et grand prosateur. Son livre, *le géant Gargantua et son fils Pantagruel* constitue une œuvre monumentale, non seulement parce qu'il est extrêmement pittoresque et original dans son vocabulaire et dans son style, mais aussi parce que, sous la crudité du langage et sous l'enveloppe de bouffonnerie fantastique, il contient une critique supérieure, fustigeant en même temps Rome et les moines, la Sorbonne et l'intolérance religieuse, mettant au premier rang le pape et le sacristain de sa paroisse, le bûcher de Michel Servet et la dive-bouteille. On y trouve un esprit infini et une imagination sans frein ; un mélange de la gaîté française, de la bouffonnerie et de l'allégorie du Moyen Age, mais on y découvre aussi dans la peinture de son siècle, un vif amour de l'humanité, la passion de la justice et le culte de la vraie science.

Le livre de Gargantua est une description vivante de la malpropreté morale et physique dans laquelle grouillaient maîtres et élèves, de l'ignorance ou de la

fausse science existant dans la classe moyenne et dans le clergé, avec de rares exceptions chez quelques hommes distingués.

Au XVIe siècle, la lumière ne pénétra que lentement chez les grands et les seigneurs, encore moins dans les masses populaires et même dans le groupe d'hommes qu'on a appelé l'élite de la société française. La pensée était souvent entravée par la peur de l'intolérance de l'Eglise. Il est vrai que le roi de France protégeait les lettres, les arts et les sciences, mais toute la noblesse ne vivait pas à la Cour, elle habitait les châteaux-forts qui couvraient la campagne, et les ténèbres étaient assez épaisses derrière leurs hautes murailles. Les nobles, habitués depuis leur première enfance à vivre en guerre, la vie intellectuelle était chez eux presque absente ; le casque du soldat noble lui déprimait le cerveau et fermait ses oreilles aux bruits qui n'étaient pas ceux de la guerre. Rabelais trace dans son livre de Gargantua tout un système d'éducation dans laquelle il fait une grande part à la nature (J.-R. Rousseau reprendra ce système dans son *Emile*), avec la différence que le programme de Rabelais était supérieur par sa simplicité merveilleuse, qui consistait à élever à la fois les facultés de l'âme et du corps, à soumettre le moral et le physique à une gymnastique simultanée pour leur permettre de se développer normalement ensemble et favoriser ainsi le développement de la raison et des bons instincts de l'enfant.

De même qu'on trouve dans l'œuvre de Rabelais un mélange de sérieux et de fantasque, de hauts principes de morale et de religion, revêtus du charme des contes fantastiques, de même on trouve dans la vie de l'auteur des actes bizarres et incohérents. Rabelais, né à Chinon, ville insigne dans la Touraine, fit son éducation sous la direction des Pères Bénédictins de Seuille, et la compléta au couvent de la Basmette. Mais bientôt il prit en haine la règle. Néanmoins, plus tard, à l'âge de 28 ans, il reçut les ordres à Fontenay-le-Comte. Dévoré par la soif d'apprendre, il se consacra aux lettres et étudia avec passion le grec et le latin, mais comme tout esprit supérieur qui surgissait dans les cloîtres, il avait à choisir entre deux partis : ou se révolter ou se plier hypocritement et se laisser écraser sous la règle. C'est ainsi que Rabelais, connu par son érudition et sa connaissance des langues anciennes, n'a pas pu vivre en bonne harmonie avec ses compagnons de couvent. Heureusement, il avait sû se faire au dehors des amis puissants, tels qu'André Tiraqueau, magistrat éminent et influent, lieutenant général à Fontenay, et les frères Du Bellay, guerriers et prélats. Grâce à ces puissants protecteurs, il put passer, sur l'autorisation du Pape Clément VII, dans l'ordre des Bénédictins, et grace aussi au nouveau milieu dont les règles étaient moins austères, Rabelais put se livrer tranquillement à ses études scientifiques.

De plus, l'évêque du Poitou lui permit de renoncer

absolument à la contrainte du monastère. A partir de ce moment, Rabelais appartint à la société, ayant un pied dans les châteaux des nobles et un autre dans les palais des prélats. Ce nouveau milieu lui permit de s'adonner aux travaux philosophiques et de cultiver l'amitié de personnes influentes.

Malheureusement, un vent d'intolérance commença à souffler, tant de la part du Parlement que de la Sorbonne, qui redoutaient les progrès de la Réforme, et les amis de Rabelais eux-mêmes n'étaient plus en sûreté. La terreur se propagea vite dans le petit camp des libres penseurs dont Rabelais faisait partie. On ne pensait qu'à la fuite et Rabelais et ses amis quittèrent Paris et se dirigèrent vers le midi pour aller demander à la Reine de Navarre protection contre leurs ennemis.

Rabelais s'arrêta à Montpellier où il se consacra à l'étude de la médecine. Grâce à sa connaissance du grec, les œuvres d'Hippocrate et de Galien lui étaient depuis longtemps familières. Il poursuivit avec grand talent cette nouvelle carrière ayant été reçu bachelier en médecine, et ne tarda pas à monter *dans la chaire de professeur* et à prendre rang parmi les patrons de cette illustre école de Montpellier.

Quelque temps après, Rabelais eut l'occasion de rendre un grand service à la Faculté de Médecine. Il paraît que l'Université de Paris, jalouse de l'Université de Montpellier, avait obtenu du chancelier Duprat qu'il supprimât quelques-uns des privilèges de sa rivale-

Une grande inquiétude régnait à Montpellier et la ville décida d'envoyer au chancelier un homme de talent pour défendre ses privilèges. Le choix tomba sur Rabelais qui se rendit à Paris où il trouva de grandes difficultés pour obtenir une audience auprès de Duprat, mais une fois l'audience accordée, Rabelais eut la chance de faire une telle impression sur le chancelier, émerveillé de sa conversation et de son talent, qu'il s'empressa de rendre à la Faculté de Montpellier ses anciens privilèges.

Les Mémoires de la Faculté de Montpellier constatent la reconnaissance des collègues et des élèves de Rabelais ; sa robe fut conservée pendant plusieurs années, servant aux récipendiaires qui subissaient les derniers examens. Quelques années après, Rabelais, fatigué de sa vie monotone de Montpellier, se rendit à l'appel de son ami Etienne Dolet, le grand imprimeur de Lyon, qui lui confia d'importants travaux pour la correction. Quelque temps après, il le chargea en même temps de composer des ouvrages de sciences pour lesquels il utilisa les ressources de son érudition en commentant et en imprimant les éditions des vieux maîtres. Son nouveau métier, bien qu'il fût assez dur, lui laissait des loisirs qu'il donnait aux lettres. En effet, quelque temps après, Rabelais, renonçant à commenter les livres des autres, donna au public son premier ouvrage qui n'était pas un livre de science, mais une sorte de poème héroï-comique, un roman de che-

valerie du genre de Don Quichotte, avec un vif assaisonnement de sel gaulois et un déploiement des tableaux imaginaires qui renferment une critique très sérieuse de la mentalité de l'époque. Il en fut plus vendu par les imprimeurs pendant deux mois qu'il ne fut acheté de Bibles en neuf ans. Il en parut coup sur coup une foule d'éditions. Rabelais, à chacune de ses éditions, ajoutait, retranchait, modifiait son livre jusqu'à complète transformation.

Notre but n'étant pas de tracer la vie complète de Rabelais, nous nous limitons à constater que, bien que prêtre, il n'était pas croyant. Il n'avait pas choisi cette profession par goût ; elle lui fut plutôt imposée par son père. Ses connaissances scientifiques, son esprit clair et net l'éloignaient autant du mysticisme que des subtilités dogmatiques du catholicisme. Lors de la Réforme, il se pencha avec enthousiasme sur les principes de cette révolution morale qui semblait vouloir émanciper la pensée humaine. Mais après avoir vu la Réforme devenir infidèle à ses premières impulsions, en désertant la cause de la liberté de penser, il rompit définitivement avec elle. Si jamais Rabelais a professé un culte, dit avec beaucoup de justesse Alfred Mayrargues, c'est celui de la raison. Il voulait que l'être humain se développât selon la nature, en corps et en esprit. Tout ce qui gêne et contrarie le développement du sentiment et de la raison est un fait contre nature. Rabelais était également éloigné du catholicisme et de

la Réforme, et il fut le vrai représentant de la Renaissance au XVI^e^ siècle en France. Toutefois, il n'avait ni l'âme d'un martyr ni l'esprit d'un lutteur à tout prix. Il aimait la vie tranquille et passa les dernières années de sa vie dans une atmosphère calme comme curé à Meudon, consacrant tout son temps à ses paroissiens, entouré de ses ouailles et apprenant à lire et chanter aux enfants du pays jusqu'au mois d'avril 1553, lorsqu'il mourut avec la conscience d'avoir rempli son devoir.

Un autre écrivain du XVI^e^ siècle, s'étant inspiré du même idéal que Rabelais, c'est *Michel Montaigne*. Né en 1533, au château de Montaigne, en Périgord, il fut élevé avec le plus grand soin par son père, qui lui enseigna le latin dès sa première enfance ; ensuite il acheva ses études au Collège de Bordeaux, où il étudia le droit. Après avoir fini ses études, il eut la charge de conseiller au Parlement de Bordeaux. Il quitta bientôt cette carrière et se mit à voyager et à voir le monde. Après son retour, il fut nommé maire de Bordeaux.

Il se rendit bientôt célèbre par ses *Essais* où il traite les sujets les plus divers, consacrant quelques chapitres à *L'institution des enfants* pour lesquels il demande une éducation complète, à savoir, en former des hommes forts d'esprit et vigoureux de corps. Elevé lui-même d'une façon fort douce, Montaigne aime à proposer ses parents comme modèles à tous ceux qui s'occupent de pédagogie. Il

réclame l'intervention des sentiments affectueux dans les soins à donner à l'enfant qu'on instruit. De même que Rabelais, il a l'horreur de la vie triste et monotone que mènent encore la plupart des enfants pendant le temps de l'éducation; il voudrait plus de gaîté, moins de dureté pour l'élève au moment où il passe des mains de la mère ou de la gouvernante dans celles des hommes. Il proteste contre la contrainte que subissent les enfants, enfermés dix ou douze heures par jour, les privant de mouvements à l'air libre.

Il s'occupe dans d'autres chapitres de ses *Essais* de la théologie naturelle, dans laquelle il se montre très sceptique, prenant pour devise : Que sais-je ? Son scepticisme consista à avouer l'impuissance de la raison humaine et la vanité du dogmatisme. Aussi, les *Essais* ont-ils été condamnés à Rome. Il mourut en 1592.

Un des écrivains du XVI^e^ siècle qui contribua puissamment à la renaissance des lettres par ses écrits et par ses éditions d'auteurs grecs, est *Désiré Erasme.* Bien qu'il soit né en 1467, son activité littéraire ne commença qu'en 1521, lorsqu'il se fixa à Bâle auprès de son ami, l'imprimeur Frilen pour y surveiller l'impression de ses ouvrages.

Erasme fut considéré comme le plus savant de son siècle, comme l'écrivain le plus pur, le plus élégant, le plus spirituel, et l'un des plus sages de son temps. Il était doué de qualités tellement éminentes qu'il a su s'élever au plus haut degré dans l'échelle sociale, malgré

ses très modestes débuts. Il fut d'abord enfant de chœur, entra jeune dans l'état monastique dont il se détourna bientôt, vint terminer ses études au Collège de Montaigu à Paris et alla prendre le bonnet de docteur en théologie à Bologne en 1506. Il se fit bientôt une telle réputation par ses écrits que plusieurs princes voulurent l'attirer auprès d'eux et dans une de ses visites à Rome, Léon X tenta de le retenir. Il passa ensuite en Angleterre où il fut fort bien accueilli par Henri VIII et où il se lia avec Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre. Il enseigna quelque temps le grec à Oxford et à Cambridge, refusa les offres de François Ier qui voulait le placer à la tête du collège de France et reçut de Charles Quint dans les Etats duquel il était né, le titre de conseiller avec une pension ; le Pape Paul III songait à le faire cardinal. Toutefois, il ne faisait pas mystère de sa manière de penser sur les questions religieuses et entretenait même à ce sujet une correspondance avec Luther. Mais il s'éloigna de lui quand il le vit recourir à la violence.

Toutefois l'indépendance de caractère d'Erasme, son érudition et son amour de la vérité lui ont occasionné beaucoup d'ennuis, valu beaucoup d'envieux et d'ennemis, surtout parmi les théologiens. Mais il a eu, par contre, des admirateurs dans le haut clergé et chez d'autres personnes célèbres, tels que le cardinal Cisneros et le fameux Louis Vives. En effet, ses controverses entre lui et Lopez de Zuñiga sont restées

célèbres. Bien que la raison fût du côté d'Erasme, cela n'a pas empêché que ses œuvres aient été mises à l'index par le Concile de Trente. Les œuvres les plus connues d'Erasme sont les *Colloques* et l'*Eloge de la Folie*. Il mourut à Bâle en 1536.

Au XVIe siècle, ce sont les humanistes qui se sont efforcés de mettre en honneur les langues et la littérature anciennes, d'abord en Italie, ensuite en France, en Hollande et en Allemagne. L'Espagne qui dominait encore les Pays-Bas n'a pas pû rester étranger au mouvement de la renaissance gréco-latine, bien que les Universités et l'Eglise ne lui fussent pas favorables. L'Edit de 1492 décrétant l'expulsion des Arabes et des juifs d'Espagne, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de savants au courant des langues et littératures gréco-latines, était également contraire à ce mouvement.

Toutefois, il y eut quelques hommes distingués qui montrèrent un goût spécial pour l'étude des langues anciennes, tels que Antonio de Nebrija, Ario Barbosa et Hernan Nuñez, qui étaient chargés de cet enseignement dans les Universités de Salamanque et d'Alcala d'Hénarès ; au contraire l'Université de Valence se trouvait encore assez arriérée en grammairiens. Néanmoins il n'y manquait pas d'individus s'intéressant au mouvement de la Renaissance qui s'était propagé dans toute l'Europe.

C'est ainsi que Louis Vives, né à Valence en 1492,

arrivé à l'âge de douze ans, manifesta un désir très vif pour l'étude des langues anciennes. Son maître, Jérôme Amiguet, n'était pas très fort en latin et en rhétorique. Ce n'est qu'à l'âge de quinze ans qu'il connut les travaux de Nébrija sur la grammaire latine : il en profita, mais voyant le peu de progrès qu'il faisait, il se décida à quitter sa patrie pour se rendre à Paris afin d'y écouter les leçons des maîtres célèbres. Il y passa quelques années pour poursuive ses études de langues anciennes ; en même temps, il se consacra aux mathématiques et à la philosophie, qui consistait plutôt dans une métaphysique très nébuleuse et dans des procédés dialectiques qui ressemblaient beaucoup à l'enseignement scolastique, et il ne tarda pas à s'apercevoir de l'inanité de ses investigations qui manquaient d'une base solide.

C'est pourquoi, fatigué d'entendre ces discussions stériles entre maîtres et disciples sur des questions métaphysiques, il se décida à quitter Paris, d'autant plus que ses moyens d'existence étaient devenus précaires après la mort de ses parents, et se rendit à Bruges, dans les Etats de Flandres, où vivaient un grand nombre de commerçants espagnols, et dont le climat était aussi doux que celui de Valence. Vives ne tarda pas à trouver à Bruges un grand nombres de personnes cultivées avec lesquelles il entra en rapports amicaux. Il s'y plut tellement qu'il y fixa sa résidence définitive et finit par s'y marier, considérant cette ville comme sa seconde

patrie. Une autre raison qui décida Vives à préférer Bruges à Valence, son pays natal, c'est l'horreur que lui inspiraient les procédés odieux de l'Inquisition, car dans sa première jeunesse, il eut l'occasion d'assister à un autodafé, qui lui laissa une impression qui ne s'est jamais effacée.

Les premiers travaux que Luis Vives publia furent deux brochures traitant de questions purement religieuses sur le Christ et sur la Vierge, l'un intitulé *Christi Jesu Triumphus* et l'autre *Virginis Dei Parentis Ovatio*.

Quelques années après, Vives fut nommé précepteur du jeune Guillaume de Croy, neveu du duc de Soria, ministre de Charles Quint, lequel exerçait une telle influence à la cour de cet Empereur qu'il fit nommer son neveu à l'âge de dix-huit ans évêque de Cambrai, et une année plus tard, cardinal et archevêque de Tolède.

Luis Vives profita de sa nouvelle situation pour visiter un grand nombre de villes de France et de Flandres. Pendant les années 1517 et 1518, il publia un grand nombre de méditations religieuses qui sont des commentaires des psaumes et qu'il dédia à son illustre élève, Guillaume de Croy. En 1519, Vives fut nommé professeur à l'Université de Louvain où il enseigna ses études sur les auteurs latins, telles que l'Histoire naturelle de Pline et le traité *De Senectute et De legibus* de Cicéron.

A l'Université de Louvain, il eut pour collègue,

Erasme, avec lequel il se lia d'une amitié très profonde basée sur une sympathie mutuelle et une similitude de goûts pour les mêmes travaux littéraires. Tous deux cultivaient avec la même ardeur la langue latine et étaient animés de sentiments religieux très profonds, mais chez Erasme prédominaient l'érudition philologique et l'esprit satirique, alors que Vives se distinguait plutôt par son esprit analytique et sa clarté de jugement. Ceci toutefois ne l'empêchait pas d'avoir des idées mystiques en matière religieuse, tandis qu'Erasme était un homme de tempérament froid et peu enclin au mysticisme.

Vives éprouvait pour l'humaniste de Notre-Dame une vénération extraordinaire ; il l'appelait *son maître*, *son père* et c'était pour lui un motif de satisfaction et d'orgueil que de se voir l'objet de la considération d'Erasme dont les rois, les princes et les savants se disputaient la compagnie et qui figurait à la tête du mouvement de la renaissance intellectuelle en Europe par sa prodigieuse activité littéraire, son savoir encyclopédique et l'élégance de son style.

D'ailleurs, l'estime qu'Erasme ressentait pour Vives n'était pas moins grande. Voici un fait qui le prouve. Un jour, le prince de Berg s'adressa à Erasme pour lui demander, au nom de l'empereur Charles-Quint, s'il voulait se charger de l'éducation de l'infant Don Fernando, frère de l'Empereur. Erasme refusa l'offre sous prétexte que sa santé étant très délicate, il était

obligé de suivre un régime très sévère, ce qui l'empêchait de se soumettre à des obligations qui pouvaient nuire à sa santé. Mais il profita de la circonstance pour recommander très chaudement son ami Vives, jeune homme très versé dans toutes les langues anciennes et modernes, ainsi que dans toutes les branches de la philosophie et possédant à fond la langue espagnole.

Etant parvenu à occuper une position sociale très brillante, Vives publia une brochure intitulée *In pseudo dialecticis* dédiée à un de ses amis et condisciple, Juan Fort, dans laquelle il critiquait très durement le système d'enseignement de la dialectique et de la philosophie alors en vogue, traitant sans commisération la méthode rance des docteurs parisiens.

Les liens d'amitié entre Erasme et Vives se resserrant de plus en plus, ce dernier, obéissant à la suggestion de son ami, se mit en devoir de traduire et commenter le livre de saint Augustin, *La Cité de Dieu*, et après quelques années d'un travail très pénible, il termina cet ouvrage en cinq volumes.

Celui-ci était précédé d'une préface dédiée au roi Henri VIII d'Angleterre, qui était marié avec la reine Catherine d'Aragon. Dans cette préface, Vives fait un grand éloge du roi d'Angleterre comme protecteur des sciences et des arts. Malheureusement, Vives, à la suite de ce travail qui lui avait imposé un grand effort, tomba malade. Il se vit obligé de rentrer à Bruges où il

passa plusieurs mois avant de recouvrer sa santé. Mais il paraît que les commentaires sur l'ouvrage de saint Augustin causèrent à son auteur beaucoup d'ennuis.

Plusieurs congrégations l'attaquèrent très vivement prétendant que plusieurs de ses commentaires avaient été revus et corrigés par Erasme, lequel était soupçonné d'avoir favorisé la Réforme de Luther, accusation d'autant plus étrange qu'Erasme avait joui de la faveur et de la protection de plusieurs papes, tels que Léon X, Adrien VI et Clément VII. Néanmoins, en 1520, apparut une brochure écrite par Lopez de Zuñiga, d'Extrémadure, pleine d'injures contre Erasme, l'accusant d'abord de parler mal des moines, de qualifier le pape de vicaire de Pierre et non du Christ, puis de censurer la pratique du jeûne, de nier que le mariage soit un sacrement, de condamner le célibat des prêtres, le culte des saints, la théologie scolastique ; mais il eut le tort de baser ses affirmations sur des phrases incomplètes copiées des livres d'Erasme. Il ne fut pas difficile à ce dernier de démontrer l'inanité des affirmations de Zuñiga. Cependant mais malgré la défense papale de critiquer la conduite d'Erasme, le nombre de ses adversaires grandissait de jour en jour, surtout en Espagne.

Toutefois, si Erasme a eu des adversaires, il eut aussi de fervents admirateurs. Ce fut surtout Vives qui lui adressait des lettres touchantes, le consolant des attaques grossières de ses ennemis. D'autre part,

les ouvrages d'Erasme, les *Colloques* et l'*Eloge de la Folie* immortalisèrent son nom.

Cependant, Vives continuait à déployer une grande activité littéraire. Il publia en 1523 un autre livre intitulé *De institutione feminæ christianæ* qu'il dédia à la reine Catherine d'Aragon, femme d'Henry VIII. Vives, fatigué d'une part des attaques dirigées contre lui par ses adversaires, persuadé d'autre part que le climat de Louvain n'était pas favorable à sa santé, abandonna les Flandres et se rendit en Angleterre où il fut très bien reçu par le roi Henry VIII et la reine Catherine de même que par le chancelier, le cardinal Wolsey. Il fut nommé professeur au collège Corpus Christi d'Oxford, où il faisait plusieurs cours.

Pendant les premiers temps de son séjour en Angleterre, Vives écrivit un autre ouvrage intitulé *De consultatione* dédié à l'Ambassadeur d'Espagne auprès des rois d'Angleterre. Pendant son séjour en Angleterre, Vives fut l'objet de grandes attentions de la part des monarques. On suppose même qu'il fut le secrétaire particulier de Catherine d'Aragon. Mais il paraît que les occupations du palais absorbaient tout son temps, ce qui le rendait mécontent, lui qui autrefois ne recherchait que la tranquillité.

Toutefois, dans cette vie irrégulière, Vives trouva le temps de traduire du grec en latin les Discours d'Isocrates, où celui-ci expose les règles qui doivent exister dans les relations entre les chefs d'Etat et leurs

sujets, et conclut à la nécessité d'un gouvernement paternel basé sur la monarchie. En 1524, avec la permission de ses protecteurs royaux, il se rendit à Bruges pour s'y marier, mais quelque temps après, il retourna en Angleterre.

Peu de temps après son retour en Angleterre, il fut témoin d'une grande agitation à la Cour. Le bruit courait que le roi, conseillé par le cardinal Wolsey, se proposait de divorcer, et qu'il s'était adressé dans ce but à la Cour pontificale afin d'obtenir l'invalidation de son mariage, car il avait l'intention d'épouser sa belle-sœur. A cette occasion il y eut de vives discussions parmi les jurisconsultes anglais ; les uns défendaient la cause du roi et les autres celle de la reine. Parmi ces derniers se trouvait Vives. L'opinion publique avait pris part à cette question qui intéressait beaucoup la couronne. Le roi porta la question en litige devant le Parlement, et le pape Clément VII de son côté envoya le cardinal Campejio pour entendre les deux partis.

Le roi confiant dans la servilité du Parlement exigea que la reine désignât un défenseur chargé de plaider sa cause devant les juges, et il envoya à cet effet un message à Luis Vives, en Flandres, l'invitant à se charger de la défense. Vives qui avait été chassé d'Angleterre par le roi, eut peur de s'y présenter de nouveau, d'autant plus qu'il avait des doutes sur la sincérité du roi, qui ne cherchait qu'une forme légale pour légitimer sa séparation d'avec la reine. De plus, il

croyait inutile toute défense devant un tribunal qui était gagné d'avance au parti contraire. Il s'ensuivit qu'il perdit l'amitié du roi qui, lui ayant alloué une pension pendant plusieurs années, le considéra comme un ingrat.

Vives privé des faveurs et de la protection du roi d'Angleterre se trouvait dépouvu de toutes ressources, au moment même où une grave épidémie importée d'Angleterre, la Suète miliaire, faisait son apparition à Bruges et y occasionnait de grands ravages, ce qui l'obligea à abandonner Bruges avec sa femme et à se rendre à Lille. Toutefois sa femme, plus courageuse que lui, s'obstina à rentrer à Bruges, et comme l'épidémie était en pleine décroissance il y retourna avec elle.

Cependant les affaires d'Angleterre empiraient de plus en plus, et le roi, après sa séparation d'avec la reine Catherine, contractait mariage avec Ane Bolène. Vives profita de la tranquillité de sa vie à Bruges pour écrire un ouvrage intitulé : *De concordia et discordia in humano genere*. Ce livre était précédé d'une lettre à l'empereur Charles I^er^, dans laquelle il décrivait avec des couleurs très vives l'état social de l'époque. Attristé par la fréquence et la violence des guerres entre nations qui vivaient autrefois paisiblement entre elles, il semblait que Vives, ayant perdu la protection du monarque anglais, recherchât celle de l'Empereur.

En effet, dans une lettre adressée à son ami Vergara,

il lui écrivait que l'Empereur lui avait accordé une pension annuelle de 150 ducats, un peu plus de la moitié de ses frais. Deux ans après, Vives publiait un autre livre intitulé : *De disciplinis,* qu'il dédiait au roi Jean III, de Portugal, réputé comme protecteur des lettres et des arts, et il semble que le roi de Portugal ait dignement récompensé ce geste.

Cet ouvrage est une vraie encyclopédie qui se divise en trois parties : la première s'occupe des lettres, critiquant sévèrement la méthode d'enseignement, comme par exemple la corruption de la grammaire, de la dialectique, de la rhétorique, de la philosophie naturelle, de la philosophie morale et du droit civil ; la seconde partie s'occupe de l'enseignement de la science et de la doctrine chrétienne ; la troisième partie est un traité de logique et de métaphysique.

En l'année 1533, sa santé fut sérieusement ébranlée ; épuisé par le travail et secoué par les vicissitudes de la vie, il fut atteint de la goutte dont il ne guérit qu'un an plus tard. En 1534, dans la dernière lettre qu'il adressa à Erasme, il exprimait son mécontentement dans les termes suivants : « Nous traversons maintenant des temps calamiteux dans lesquels on ne peut ni parler, ni se taire sans danger. En Espagne, Jean de Vergara et son frère Bernardino Tovar, ont été condamnés par l'Inquisition en même temps que d'autres savants représentants de la renaissance littéraire en Espagne. » En effet, le Saint Office avait condamné

l'insigne Antonio de Nébrija, en l'accusant de sacrilège pour avoir osé interpréter la Sainte Ecriture. Il condamna également le célèbre philologue et professeur à l'Université d'Alcala, Mateo Pascual, en confisquant tous ses biens. Il ne se contentait pas de condamner à la prison temporelle ou perpétuelle un grand nombre d'humanistes espagnols, tels que Fray Luis de Léon, Carranza de Miranda, l'insigne poète Esteban Manuel de Villegas, mais il condamna également au bûcher un grand nombre de personnes suspectes d'idées de liberté et de justice.

Il n'y a pas de doute que, ne disposant pas de moyens d'existence suffisants pour pouvoir satisfaire aux besoins matériels de la vie et ne jouissant pas non plus d'une santé assez robuste pour être apte à lutter contre l'adversité et contre un milieu social hostile à sa manière de penser, Vives avait besoin d'un soutien matériel dans les sphères sociales supérieures, de même que de l'amitié et de la protection de personnes influentes pour être à l'abri des attaques de ses ennemis.

Grâce à ses grands mérites comme savant et écrivain, il jouit pendant longtemps de la protection des rois d'Angleterre d'abord, et ensuite de l'empereur Charles-Quint et du roi de Portugal. De même, les preuves d'amitié et d'estime que lui avait prodiguées Erasme, ont contribué à fortifier son état moral et à lui donner la tranquillité d'esprit nécessaire pour se consa-

crer à ses travaux littéraires. Malheureusement un concours de circonstances lui avait aliéné la protection du roi et de la reine d'Angleterre, ensuite la mort d'Erasme en 1536 le priva d'un ami de haute valeur et d'un protecteur assez puissant, car Erasme représentait dans l'histoire littéraire de la Renaissance l'harmonie et la concorde entre deux opinions contraires. Erasme fut un croyant fervent, en même temps qu'un ennemi de l'intolérance, ayant su concilier la culture grecque avec l'esprit chrétien.

Après la mort d'Erasme, en 1536, Vives s'étant trouvé trop isolé à Bruges, se rendait souvent à Brèdes, résidence de doña Mencia de Mendoza, petite-fille du cardinal don Pedro Gonzalez de Mendoza, protectrice des sciences et des lettres, avec laquelle il avait des entretiens littéraires, et il est probable qu'elle lui est souvent venue en aide dans sa situation précaire. Pendant ce temps, Vives publia deux grands ouvrages intitulés l'un : *De Veritate fidei christianæ* et l'autre : *De anima et Vita.* Cependant, depuis le commencement de l'année 1540, Vives se trouvait épuisé à la suite de ses travaux intellectuels d'une part, et des luttes et des souffrances physiques d'autre part, et il mourut à Bruges à l'âge de 48 ans, après avoir mené une vie de constant labeur et de luttes incessantes contre un milieu social hostile.

* * *

II

Après avoir donné de courtes notices biographiques de Vives, nous dirons quelques mots de son œuvre.

L'œuvre de Vives est immense. Il n'était pas seulement un grand érudit, ayant lu et approfondi toutes les productions littéraires des écrivains les plus célèbres de la Grèce et de Rome, il était également un penseur très profond, ayant consacré une grande partie de sa vie à l'étude de la philosophie, de la psychologie, des questions morales, juridiques, économiques, politiques et historiques. Toutefois, il faut constater que la première partie de sa vie littéraire fut consacrée aux études théologiques où ils s'efforça de prouver la supériorité de la religion catholique sur toute autre religion.

De même il maintient avec vigueur l'excellence des dogmes et l'intervention divine de la Vierge dans la vie de Jésus. Ensuite il a dédié plus de vingt ouvrages à l'étude des auteurs grecs et latins, mais les travaux les plus importants de Vives sont d'ordre philosophique. Bien entendu Vives n'ayant pas pu fonder son jugement sur des observations et expériences physiques qui étaient encore bien arriérées au XVIe siècle, ses travaux avaient un caractère essentiellement métaphysique, étant plutôt basés sur les travaux d'Aristote. Mais il est loin d'interpréter les idées d'Aristote dans le sens de la scolastique ; car il dit bien que les Arabes

de même que les scolastiques, sous prétexte de commenter Aristote ont créé une philosophie pleine d'éléments propres et très différents de celle qu'avait enseignée le stagiryte.

Cependant, Vives avait des idées très originales nées de la réflexion et des observations de la nature qui l'on aidé à former ses doctrines. C'est ainsi qu'il prétend que la matière ne périt pas, bien qu'elle puisse se transformer et se décomposer. L'action de la nature sur la matière même n'a rien à faire avec sa naissance qui est l'œuvre de la création divine. Il établit également dans son livre *De prima philosophia* que l'évolution est la loi constante de la nature, étant donné que la vie est une série ininterrompue de changements, une succession continuelle de générations et de corruption.

Bien que Vives n'ait pas pu connaître les lois de la vie, car les connaissances biologiques de cette époque étaient bien maigres, dans son ouvrage *De anima et Vita* il s'occupe des différentes formes de la vie dans les trois règnes de la nature : animal, végétal et minéral; il examine en même temps les différents ordres de la vie, en étudiant en premier lieu la nutrition qu'il considère comme la faculté première et fondamentale de la vie, ayant besoin, pour se manifester, de la chaleur et de l'humidité. Il considère en même temps la faculté nutritive du corps par rapport à l'aliment qui consiste en cinq fonctions distinctes : 1° la fonction attractive qui s'empare de l'aliment et l'ingère dans le

corps ; 2° la fonction retentive qui retient l'aliment pendant que s'opère sa transformation ; 3° la fonction de le transformation au moyen de la digestion ; 4° la fonction purgatoire ou celle de l'élimination des parties inutiles ; 5° la fonction assimilatrice qui est la conversion de l'aliment en matière vive.

Vives n'hésite pas à s'étendre à d'autres fonctions biologiques, telles que les fonctions de reproduction dans le règne animal, qui naturellement sont tout à fait rudimentaires, car il admet que les mouches, les moustiques, les fourmis et les abeilles manquent de sexe et naissent par génération spontanée. Vives s'occupe également des sens ; il explique la vision, l'audition, le tact, le goût, l'odorat, selon les connaissances scientifiques de l'époque en plaçant le sensorium comme centre de radiation dans le cerveau et la distribution des nerfs dans la périphérie comme appareil de réception.

Il est tout naturel que Vives n'ait pas eu encore une idée de la loi de la réfraction découverte ensuite par Descartes, ni des spectres solaires. Il n'a pas non plus reculé devant les difficultés pour expliquer d'autres phénomènes biologiques, tels que le sommeil et la veille, la longévité et la sénectude, etc. Il n'y a pas de doute que la plupart de ses considérations sur les phénomènes biologiques ont été empruntés aux travaux d'Aristote, bien qu'il les ait modifiés souvent d'après les connaissances physiologiques dominantes de l'époque.

Ce qui est le plus étrange dans Vives, c'est que grâce à son érudition immense et à son esprit critique inné, il a touché à toutes les branches du savoir humain de l'époque. Dans son livre *De disciplinis*, il parle avec une égale compétance sur l'agriculture, sur les arts industriels et sur la médecine. Son livre *De disciplinis* qui a été réimprimé à Valence en 1782, compte huit volumes et représente une revue encyclopédique de l'état des sciences au XVI^e^ siècle. Il est divisé en deux parties dont la première intitulée : *De causis corruptarum artium* s'occupe des causes de la décadence de la science, tandis que la seconde partie intitulée : *De tratendis disciplinis* établit des principes fondamentaux devant servir à l'élévation du niveau des sciences et à l'amélioration de l'enseignement.

D'après lui la médecine en même temps qu'une science, est aussi un art expérimental, mais l'expérience, dit-il, en médecine, est sujette à des variations, car son résultat change avec l'âge, le sexe, le lieu, le temps et l'idiosyncrasie, et elle a besoin d'être corrigée par le jugement.

Vives soutient que l'étude de la médecine doit être fondée sur les connaissances de l'anatomie et de la physiologie humaine, accompagnées de l'analyse minutieuse des vertus curatives des substances organiques et inorganiques et d'une observation consciencieuse de la marche et des accidents survenant dans les diverses maladies. Partant de ce principe, il attribue la déca-

dence dans laquelle la médecine est tombée dans les derniers siècles, à l'ignorance des médecins, à leur observation précipitée, à leur désir immodéré du lucre et à leur penchant pour les discussions irréfléchies.

Il trouve également que les jeunes médecins étaient déjà entraînés à l'école dans ce genre de subtilités, sans connaissance des plantes, des minéraux et d'autres éléments thérapeutiques et ce sont ces jeunes médecins, connaissant plutôt la dialectique et manquant d'expérience et de jugement, qui sont admis à des grades universitaires et envoyés ensuite dans les villes ou les villages pour y exercer leur profession.

Il est vraiment étonnant de voir que Vives, vivant un siècle avant Bacon, ait condamné la méthode scolastique et préconisé la méthode inductive comme base de toute investigation. Vives termine ce chapitre dans les termes suivants : Le vrai médecin ne doit avoir jamais en vue son intérêt personnel, mais bien le sentiment et le but élevé de la profession qu'il exerce, qui n'est autre que la conservation et le rétablissement de la santé du malade. Malheureusement, dit-il, la faute n'est pas tant aux jeunes médecins, qu'aux maîtres dont la réputation n'est pas toujours fondée sur leur valeur scientifique, mais plutôt sur leur habileté dialectique.

Voici les propres termes de la condamnation de l'enseignement universitaire : *Nam juvenus, atque adolescentes nulla peritia herbarum, animantium, elemento-*

rum, denique naturæ hujus, nullis experimentis et cognitione rerum adjuti, nulla fulti prudentia judicio et consilio perquam imbecillo, admittuntur ad honores, ex continuo emittuntur ex Academia in proxima oppida et vicos, ad ponenda rudimenta artis, tanquam manus imitium carnificum.

De même en matière de philosophie et en questions de métaphysique, Vives se distingue par sa sobriété et sa prudence dans le jugement critique, et il n'hésite pas à proclamer le principe expérimental comme base de toute investigation. Bien que Vives n'établisse pas une théorie complète dans son ouvrage *De anima et Vita* sur l'origine de la connaissance, il soutient que nos premières connaissances des choses les plus simples nous viennent des sens, mais il ajoute que nos facultés intellectuelles étant limitées, il y a une relativité dans nos connaissances, en sorte que nous connaissons seulement les phénomènes extérieurs des choses.

N'ayant pas l'intention de faire une étude sur la philosophie de Vives, nous nous sommes contenté de donner quelques aperçus sur sa manière de juger les questions philosophiques, l'état des sciences et des arts techniques de son époque et de prouver que, tant par son érudition que par son jugement critique et sa manière de concevoir la nature et la situation de l'homme en rapport avec Dieu et la nature, Vives était supérieur à tous ses contemporains, à l'exception

d'Erasme son devancier, lequel avait plus d'indépendance d'esprit et de caractère que lui, grâce à sa bonne constitution, à la solidité de sa santé, à sa situation sociale indépendante et au prestige qu'il avait acquis auprès des souverains et des princes d'Europe, et même auprès des cardinaux les plus influents à la Cour pontificale, longtemps avant que l'Inquisition n'eût consolidé son pouvoir en Espagne. D'ailleurs, Erasme était déjà à son apogée au moment où il fit la connaissance de Vives à l'Université de Louvain, où il lui servit de maître et de guide dans la direction de ses travaux.

D'autre part, il faut tenir compte des circonstances au milieu desquelles s'est déroulée l'existence de Vives. Né de parents de situation très modeste. Bien qu'étant très vertueux et laborieux, et ayant fait tout leur possible pour lui inculquer l'amour de la science et des lettres, la vie de Valence lui devenait de plus en plus pénible à mesure qu'il grandissait ; en effet, c'est en vain qu'il y cherchait les professeurs et les éléments nécessaires pour acquérir la connaissance des langues et de la littérature gréco-latine ; d'autre part, la ville de Valence, qui était la plus riche et la plus florissante d'Espagne au temps de la domination arabe, devint après 1480 le lieu favori de persécution des Juifs et des Arabes, jusqu'à ce que le fameux édit du 31 mars 1492 décidât leur expulsion d'Espagne, à la suite duquel plus de trois cent mille Juifs se virent obligés de quit-

ter Valence ; le petit nombre de ceux qui y sont restés, étaient victimes de l'intolérance et de la haine populaires, malgré leur conversion au catholicisme.

Vives doué par la nature d'un grand esprit de droiture et d'un jugement clair et parfait dut assister, en 1499, à un autodafé pratiqué sur une femme d'origine juive, appelée Ana-Vives et sur son fils Michel, condamnés tous deux au bûcher sur de fausses accusations, ce qui laissa dans l'âme du petit Vives une impression qui ne s'effaça jamais (1). Ce furent probablement ces deux circonstances qui décidèrent Vives à quitter l'Espagne. Il se rendit alors à Paris pour y compléter ses études, ainsi que nous venons de relater.

Il convient de mentionner que Vives, qui garda toujours un grand attachement à son pays natal, retourna deux fois à Valence mais ne tarda pas à la quitter par suite de l'incompatibilité existant entre son esprit pacifique, consacré à la recherche de la vérité et l'esprit d'intolérance et de haine du milieu valencien envers les hétérodoxes. C'est ainsi que Vives était souvent hanté par l'idée de la persécution dont il était l'objet de la part de l'Inquisition et de ses complices dans le monde intellectuel espagnol.

On n'a qu'à lire la dernière lettre qu'il écrivit à Erasme en 1533, dans laquelle il se plaint amèrement de la situation angoissante des humanistes en Espagne.

1. *Luis Vives y la filosofia del renacimiento*, par D. Adolfo Bonilla y San Martin. Madrid, 1903, page 40.

Il est très probable qu'ayant eu toujours besoin de la protection de personnes haut placées pour pouvoir subvenir aux besoins matériels de la vie et pour se soustraire en même temps aux soupçons de ses adversaires qui le guettaient, il eut recours à la publication de travaux purement religieux, ayant pour but de démontrer la supériorité du catholicisme sur d'autres religions, en prouvant l'origine divine de Jésus-Christ, en considérant sa mort comme le salut du genre humain et en entonnant des hymnes à la Vierge, mère de Dieu. C'est la seule explication plausible qu'on puisse donner de la conduite si étrange d'un savant d'aussi grande valeur que Vives qui, ennemi de l'œuvre de la scolastique, se proposait de contribuer à la renaissance de la littérature gréco-latine en posant les auteurs grecs et romains comme modèles à imiter par les générations des XVe et XVIe siècles, qui profitait de ses vastes études littéraires philosophiques et scientifiques pour écrire des livres remarquables sur la philosophie, la psychologie et les questions biologiques les plus importantes, en un mot, un homme qui mettait en jeu toutes ses facultés intellectuelles pour éclairer les problèmes transcendantaux de la vie humaine, et qui, d'autre part, consacrait un temps précieux à écrire des livres théologiques où il faisait l'apologie du Christ et de son œuvre et chantait des hymnes à la Vierge Marie, avec cette particularité que dans ce travail Vives ne fait que reproduire les opinions de Saint Augustin et des pères

de l'Eglise sans y ajouter un mot ni un fait nouveau.

Ce cas d'un savant doué d'un esprit aussi sagace et d'un jugement critique aussi profond que Vives, qui affiche spontanément ses opinions en matière religieuse dans un but de propagande, comme s'il était au service de l'Eglise, est peut-être unique dans l'Histoire et est d'autant plus étrange que généralement on admet qu'il y a antagonisme entre la science et la croyance en une religion anthropomorphe.

Pour expliquer la conduite exceptionnelle de Vives on est forcé de l'attribuer aux vicissitudes de sa vie privée et à sa mentalité inspirée par les circonstances et le milieu dans lequel il a vécu. Se sentant visé par les chefs de l'Inquisition il crut sans doute pouvoir déjouer la malveillance de ses ennemis en écrivant des livres théologiques où il manifestait son enthousiasme pour la religion catholique et affirmait sa supériorité sur les autres religions. Mais toutes ces précautions et ces déclarations chaleureuses en faveur du christianisme n'empêchèrent pas ses adversaires de l'accuser d'hostilité envers les dogmes de l'Eglise catholique, se basant sur le fait qu'il n'avait jamais attaqué les doctrines protestantes et que ses attaques contre la scolastique trahissaient une certaine sympathie pour les idées de la Réforme. Il est certain que Vives, de même qu'Erasme et d'autres humanistes de l'époque ont durement réprouvé la démoralisation du haut clergé et ont réclamé

l'emploi de mesures très sévères contre un mal aussi préjudiciable pour les intérêts de l'Eglise.

III

Outre les humanistes qui ont travaillé pour la renaissance des langues et de la littérature gréco-romaine, l'Espagne et le Portugal ont produit au XVIe siècle deux écrivains qui ont brillé avec grand éclat, et dont l'œuvre est encore à notre époque l'objet d'une grande admiration : ce sont Michel Cervantes et Louis Camoëns.

Cervantes est né en 1547 à Alcala d'Hénarès. Fils d'une famille noble mais pauvre, il montra dès sa première jeunesse un grand enthousiasme pour les lettres, et dès qu'il atteignit l'âge adulte il entra dans l'armée. Il servit d'abord en Italie, ensuite il combattit glorieusement à la bataille de Lépante en 1571, où il reçut une blessure au bras gauche, dont il resta estropié toute sa vie. Pendant son voyage de retour en Espagne, il fut fait prisonnier par des corsaires arabes et resta esclave pendant cinq ans à Alger. Racheté ensuite par les Pères de la Trinité, il rentra dans sa patrie et se maria.

Pour pouvoir satisfaire aux besoins de la vie il se mit à écrire des comédies et des tragédies. Ce n'est qu'après la mort de Philippe II qu'il se décida de publier la première partie du Don Quichotte, qu'il avait composé

pendant qu'il se trouvait en prison pour dettes. Cet ouvrage qui acquit en très peu de temps une telle célébrité qu'il s'en vendit plus de trente mille exemplaires en Espagne et à l'étranger, loin de procurer à son auteur une compensation de son travail le laissa dans la même misère qu'auparavant.

Ce chef-d'œuvre littéraire, qui représente un tableau frappant de la manière de vivre et de penser des Espagnols au XVIe siècle, est unique dans son genre ; il fait rire, sans attaquer ni les mœurs, ni la religion, ni les lois. L'auteur s'est proposé de guérir ses compatriotes de la manie de lectures chevaleresques en opposant aux illusions souriantes d'une imagination exaltée, la prose du bon sens et les réalités de la vie où l'on trouve tout autre chose que ce que l'on avait rêvé. Non content de tourner en ridicule l'héroïsme qui casse la tête à de braves gens et la générosité qui délivre des galeriens, il bafoue en même temps l'égoïsme sensuel de Sancho Panza. Ce livre offre aussi quelque chose de mélancolique lorsqu'on voit combien le sublime est voisin de l'évanouissement des rêves de jeunesse, qui souvent portent l'homme à des vertus véritables. Mais en lisant ce livre, on ne peut s'empêcher d'y découvrir le mécontentement qui troublait l'âme de Cervantes, blessé de se voir méconnu et si mal récompensé des sentiments généreux qui, tout jeune encore, l'avaient poussé à combattre pour sa patrie et lui avaient fait supporter l'esclavage avec une noble résí-

gnation, car une fois rentré dans son pays, il n'y rencontra qu'amertume, ingratitude et déception.

Il paraît incroyable que l'homme qui fut le plus grand écrivain de son siècle n'ait trouvé que des envieux, des ingrats et de l'indifférence pour son talent. Aussi est-ce avec complaisance que Cervantes écrivit les mots suivants à la fin de son roman qui devait le rendre immortel : « Ici Sidi Hamet déposa sa plume, mais il l'attacha si haut que personne ne se risquera à la reprendre. »

Le Portugal, de même que l'Espagne, eut la gloire au XVI^e^ siècle de donner le jour à un de ses plus grands écrivains : c'est Louis Camoëns, qui immortalisa son nom par son poème *les Lusiades*. Né à Lisbonne en 1517 d'une famille noble, il éprouva dès sa première jeunesse une grande admiration pour les classiques grecs et latins. Il ne rêvait que de la grandeur de son pays et s'enthousiasmait à la lecture des actes héroïques de ses enfants. Etant d'une nature passionnée, il eut le malheur de s'éprendre d'amour pour une dame du palais Catherine d'Attayda, ce qui l'obligea à quitter Lisbonne, et dans son désespoir, il s'enrôla comme soldat pour aller combattre les Marocains, ayant eu le malheur de perdre un œil d'un coup de feu reçu devant Ceuta.

Sa patrie ne lui ayant donné aucune récompense ni aucun encouragement pour sa valeur guerrière et son talent poétique, il s'embarqua pour les Indes orientales.

Resté quelques temps à Goa, il fut exilé à Makao pour avoir osé censurer le vice-roi dans une de ses satires. Dans cet exil il composa le poème qui l'a immortalisé, les *Lusiades* (Os Lusiadas), où il chante la gloire des Portugais, les exploits et les découvertes de Vasco de Gama.

Au bout de cinq ans, il fut rappelé de son exil. Malheureusement, pendant son voyage de retour, il fut assailli par une grosse tempête et fit naufrage sur les côtes de Cochinchine. Il se sauva à la nage, remportant dans une main les manuscrits de son poème. Rentré à Lisbonne il fut accusé injustement de dilapidation dans sa gestion de Makao et jeté en prison. Après s'être justifié il allait en sortir lorsque ses créanciers l'y retinrent ; enfin quelques amis se réunirent pour lui payer ses dettes et les frais de son voyage en Europe.

Il retourna à Lisbonne au moment où elle venait d'être décimée par la grande peste. Personne n'a pu croire que Camoëns revint pauvre d'un pays où tant d'autres s'étaient enrichis. C'est alors qu'il dédia son poème au roi Sébastien qui lui concéda cent livres de pension annuelle, ce qui n'était suffisant ni pour vivre ni pour mourir. Il se vit obligé de recourir à la charité des moines ou se contenter de faire mendier le soir une domestique javanaise qu'il avait rapportée de l'Inde. Enfin à bout de forces, il tomba malade et se vit contraint de se réfugier à l'hôpital.

Dans ses moments de désespoir il se disait avec

raison : « Le Portugal, satisfait de la gloire des armes, « dédaigne celle des lettres et des arts. La lyre, les « muses ne flattent pas ses oreilles et son cœur est « sourd aux célestes enchantements de la poésie ; il « dédaigne un art divin parce qu'il ne le connaît pas. » Camoëns loin de maudir la patrie qui l'oubliait dit avec fierté : « Ce n'est pas une vile récompense, mais le « véritable amour de la patrie qui m'excite à chanter. »

César Cantu dit avec raison « qu'aucun des poètes épiques modernes, ne sentit aussi fort que Camoëns, l'amour de la patrie ». S'étant pénétré de la mentalité de son pays il crut n'en pouvoir mieux exalter la gloire qu'en chantant ses expéditions maritimes. Ce fut aussi l'unique moment de grandeur pour le Portugal qui s'enorgueillissait de ses découvertes et des richesses qu'il tirait des Indes.

Camoëns sut y rattacher tout ce que l'histoire de son pays rappelait d'illustre et réussit à associer les sentiments chevaleresques de la Péninsule au génie de ses navigateurs aventureux. Aussi le héros du poème de Camoëns, c'est la nation et non Vasco de Gama, qui ne brille que de la lumière reflétée sur lui par la patrie dont il se fait le chantre glorieux. C'est ainsi qu'il faut interpréter les paroles de Gama au roi de Mélinde : « Telle est la terre chérie dont je respire d'abord les « brises ; ah ! lorsque j'aurai entrepris ma haute entre- « prise, que le Ciel m'y ramène pour avoir le bonheur

« d'y terminer mes jours. » On y découvre les mêmes sentiments dans les paroles que Camoëns met dans la bouche de Gama au moment de son départ : « Déjà la « vue s'éloigne peu à peu des monts de la patrie qui « disparaissent ; le Tage aimé disparaissait ainsi que « la fraîche montagne de Cintra sur laquelle en vain se « fixaient mes yeux. Nos cœurs demeuraient attachés à « cette terre si chérie. » On voit bien que c'est l'amour de la patrie qui lui fait déplorer (Chant VII) les haines qui déchirent l'Europe et surtout les dissensions religieuses dont les Turcs profitent pour s'agrandir et menacer l'Europe d'un joug que les Ibères ont secoué si généreusement.

Quelquefois, Camoëns gémit sur ses propres misères déplorant que le sort l'entraînât vers des contrées lointaines pour y découvrir de nouvelles infortunes. La plume d'une main, l'épée de l'autre, luttant contre la pauvreté, repoussé des tables hospitalières, trahi dans ses espérances et mal récompensé par ceux-là mêmes qu'il exaltait.

Certes, le Portugal a eu des écrivains remarquables avant et après Camoëns, tels que Saa Miranda, de Coïmbre, célèbre parmi les poètes espagnols, Antoine Ferreira, l'Horace portugais, Rodrigue Lobo, le Théocrite portugais et Jean de Barros, l'écrivain des découvertes et des conquêtes des Portugais en Orient ; mais Camoëns fut le premier qui entreprit une épopée régulière à la manière des anciens, avec une unité et une

pensée dominantes et qui réunit à la puissance créatrice, la sensibilité, l'harmonie du langage et la beauté des phrases. C'est d'ailleurs le seul écrivain portugais célèbre à l'étranger.

CHAPITRE XVIII

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE PAR LES ESPAGNOLS ET LE PASSAGE AUX INDES ORIENTALES A TRAVERS L'ATLANTIQUE PAR LES PORTUGAIS DANS LE COURANT DU XVI^{e} SIÈCLE

Nous venons de voir dans les pages précédentes que grâce à un concours des circonstances favorables un mouvement intellectuel très intense se produisit dans tous les pays d'Europe dans le courant du XVI^{e} siècle et que parmi ces circonstances la découverte de l'Amérique occupe la première place. Or cette découverte n'était pas l'effet du hasard ; elle a été conçue par l'esprit intuitif d'un navigateur génois, Christophe Colomb et fut mise ensuite à exécution grâce au concours matériel que lui accorda la reine Isabelle la Catholique d'Espagne, après avoir écouté l'opinion des personnes compétentes. Cependant, Colomb avait encore à lutter contre une série d'obstacles pour réaliser son projet. Pour que le lecteur puisse se rendre bien compte des luttes de toute sorte que ce navigateur intrépide eut à soutenir nous allons donner un court aperçu de sa vie et de son œuvre.

Christophe Colomb, issu d'une famille noble italienne, naquit à Gênes vers 1436. Il montra dès sa première enfance un grand enthousiasme pour la navigation. Après avoir acquis des connaissances suffisantes en géométrie, en astronomie et en cosmographie, il commanda des bâtiments napolitains et génois. Il se rendit en Portugal où il entendit parler des navigateurs portugais qui découvrirent les plages africaines. Lisbonne était alors pleine de savants, de curieux et d'aventuriers. Colomb connaissait déjà les doctrines de l'ancienne école italienne sur la sphéricité du monde et l'existence des antipodes. Si la terre, se disait-il, est sphérique, on doit pouvoir passer d'un méridien à l'autre soit dans la direction de l'Orient soit dans le sens contraire. Il ne serait donc pas bien difficile de traverser l'Atlantique pour aller atteindre l'autre extrémité du continent de l'Inde. Plus ses pensées se concentraient sur ce sujet plus il s'affermissait dans l'idée qu'il existait un continent à l'Occident. Afin de s'éclairer sur la véritable portée des idées qui fermentaient dans son esprit, Colomb eut recours au plus habile géomètre d'alors, Paul Toscanelli de Florence, qui lui répondit conformément à ses désirs, que le trajet des Indes était facile par l'Occident ; qu'il n'y avait pas plus de quatre mille milles à parcourir en ligne droite pour aller de Lisbonne à la province de Mangi, près du Cathay, si magnifiquement décrite par Marco Polo, et que l'on devait trouver sur cette route les îles Antilia et Cipango, éloi-

gnées l'une de l'autre de deux cent vingt-cinq lieues.

Il n'en fallait pas davantage pour changer en conviction les hypothèses de Colomb, et lui inspirer le double enthousiasme de la science et de la foi. En effet, Colomb était très pieux, et s'entretenait souvent avec des religieux dont il prenait même quelquefois l'habit ; dans l'entreprise qu'il méditait, il était mû surtout par le désir de sauver une multitude d'âmes en leur portant la vérité, et d'acquérir de grandes richesses pour obtenir la restitution de la casa santa, c'est-à-dire pour délivrer Jérusalem et détruire l'islamisme.

La difficulté principale à laquelle se heurtait Colomb pour réaliser ses projets était celle de s'en procurer les moyens matériels, car l'Italie était trop divisée en petits Etats qui avaient à défendre leur indépendance contre les parvenus ambitieux. Quant aux deux républiques maritimes, Gênes et Venise, elles avaient plus d'intérêt à conserver le commerce de la Méditerranée qu'à chercher de nouvelles voies sur les Océans qui devaient plutôt profiter aux pays situés sur les côtes de l'Atlantique. L'attention de Colomb fut dirigée alors vers le Portugal dont le roi Jean II avait conçu la pensée de s'aventurer sur une mer sans rivage, grâce à l'application de l'astrolabe.

Colomb soumit son projet à ce roi qui le fit examiner par les savants et les grands de la Cour. Ceux-ci le déclarèrent insensé. Cependant quelques-uns d'entre eux conseillèrent au roi de retenir l'aventurier jusqu'à

ce qu'on pût vérifier la possibilité de l'expédition.

Colomb, indigné de la mauvaise foi des hommes de la Cour portugaise, quitta le Portugal et alla de pays en pays à la recherche d'un protecteur ; finalement, il se dirigea vers l'Espagne, et cheminant à pied avec son fils Diègue, il demanda asile au couvent de Sainte-Marie de la Rabida près de Huelva. Frère Jean Pérez, prieur de ce monastère, frappé dès sa première entrevue avec Colomb de la hardiesse de son projet et de l'importance que sa réalisation pouvait avoir pour l'Espagne, l'approuva et le recommanda à son confrère, Fernand de Talavera, confesseur de la reine Isabelle.

Le couple royal se trouvait à ce moment-là devant Loja assiégée et le confesseur ne jugea point la circonstance propice pour présenter un étranger en ce pauvre équipage. Colomb se voyant réduit à ses propres forces, eut la chance de trouver quelqu'un qui l'écouta et parvint à se faire introduire auprès de l'archevêque Mendoza. Celui-ci, quoique séduit par le projet de cet audacieux génois, hésitait quelque peu, craignant qu'il ne portât ombrage aux théologiens comme impliquant l'existence d'un autre monde et d'autres hommes dont les Saintes Ecritures ne font aucune mention. Mais le nonce apostolique Giraldini démontra qu'il ne se trouvait en contradiction ni avec saint Augustin ni avec Nicolas de Lira qui n'étaient ni cosmographes ni navigateurs.

Le premier scrupule religieux une fois écarté, le car-

dinal prêta volontiers l'oreille au génois et le présenta au couple royal. Colomb communiqua son enthousiasme et sa conviction profonde aux souverains, qui chargèrent une commission d'examiner son projet. A cet effet, il fut mis en rapports avec les dominicains de Salamanque. Après de longues discussions, la proposition de Colomb fut agréée, mais elle fut très mollement appuyée.

En attendant, la guerre de Malaga préoccupait tous les esprits et absorbait tous les revenus publics. Après la prise de Malaga, survint la peste et puis le siège de Séville. Colomb errait d'un endroit à l'autre et recevait de temps en temps quelque subvention, aumône mortifiante pour un homme nourrissant une idée susceptible d'enrichir des nations. Enfin, Séville fut prise ; alors on fit espérer à Colomb que sa proposition serait de nouveau examinée après la guerre de Grenade. Colomb ayant accompli sa cinquantième année, fatigué de vaines promesses, retourna chez les religieux de la Rabida, lesquels, après avoir examiné consciencieusement les projets de Colomb, lui donnèrent de nouvelles recommandations pour la reine Isabelle.

La reine combattait alors dans la Vega de Grenade où elle accueillit les instances du frère Pérez et du génois la suppliant d'accepter le don d'un nouveau royaume. Alors, on commença à traiter sérieusement avec lui, et à discuter ses exigeances, mais l'orgueil espagnol fut choqué de ce que cet obscur italien osât demander le titre d'amiral et de vice-roi du pays à

découvrir. Il fut donc congédié avec un dédain qui ressemblait à une disgrâce. Colomb allait quitter l'ingrate Espagne lorsque des personnes bienveillantes firent appel aux sentiments généreux d'Isabelle. Ayant appris que deux bâtiments et trois cent mille couronnes suffiraient pour l'expédition, et que Colomb contribuerait aux dépenses pour un huitième, à la condition qu'on lui assurerait un huitième des avantages, la reine offrit ses joyaux pour compléter la somme ; mais le ministre saint Angelo parvint à la fournir. Voici quelles furent les conditions stipulées :

Colomb devait exercer sa vie durant, et ses héritiers et successeurs après lui à perpétuité, les fonctions d'amiral, dans toutes les terres et continents qu'il aurait découverts et acquis dans l'Océan, avec les mêmes honneurs et prérogatives que le grand amiral de Castille dans sa juridiction. Il devait être vice-roi et gouverneur général de toutes lesdites terres et continents, avec le privilège de proposer pour le gouvernement de chaque île ou province trois candidats parmi lesquels Ferdinand et Isabelle en choisiraient un. Il avait droit à un dixième de toutes les perles, pierres précieuses, or, argent, épicerie, denrées et marchandises trouvées, achetées ou obtenues dans les limites de sa juridiction, déduction faites des dépenses. Colomb, ou son lieutenant, devait être seul juge de tous les différends ou contestations qui pourraient s'élever en matière de commerce entre les pays découverts et l'Espagne. Il

lui serait permis alors et en tout temps de concourir pour un huitième aux dépenses de l'armement et de recueillir en conséquence le huitième des avantages.

Il restait maintenant à trouver des vaisseaux pour l'expédition décidée et surtout des marins disposés à tenter l'aventure. Cette double difficulté fut vaincue grâce à l'intervention d'Alonso Pinzon, un des marins les plus instruits de son époque, qui, enthousiasmé par le projet de Colomb n'hésita pas un instant à mettre à sa disposition sa personne et sa fortune, se réservant seulement le commandement d'une des caravelles *La Pinta*, pour lui et une autre, *La Niña*, pour son frère. Il y avait une autre caravelle appelée *Sainte Marie*. Mais toutes les trois étaient des bâtiments de construction légère ouverts et sans pont, mal calfatés, très hauts de poupe et de proue, avec château à l'avant et cabanes pour l'équipage, et, ce qui pis est, montées par des gens embarqués de force.

Colomb après s'être confessé et avoir reçu la communion, partit, objet de raillerie de la part des uns et de compassion de la part des autres. Mais Colomb possédait les qualités de tout homme vraiment grand. Bien qu'il partageât les notions et les erreurs de son siècle, s'étant assimilé les connaissances peu nombreuses et désordonnées que lui fournissait la science de l'époque, il y ajoutait les siennes inspirées par son intuition puissante. Habile observateur des phénomènes naturels, il fut le premier à signaler la déviation de l'aiguille

magnétique. Il connut également la manière de trouver les longitudes au moyen de la différence d'ascension directe des astres. Il remarqua la direction des courants pélagiques, et l'accumulation des plantes marines qui déterminent la grande division des climats de l'Océan. Il comprit, également, à la suite d'observations prolongées et constantes, l'importance de la forme des terres qui bordent la mer et les causes qui les produisent.

En échange, ses compagnons étaient loin de partager ses convictions profondes ; tout leur paraissait étrange et nouveau ; ils s'effrayaient de la rapidité du courant, des volcans de Tenerife, du calme plat des tropiques, des îles flottantes de varechs. Il fallait que Colomb mît en œuvre, tantôt le raisonnement, tantôt la ruse, tantôt la sévérité pour vaincre la résistance de l'équipage. Cependant, le temps avançait et les incidents qui de temps à autre semblaient annoncer la terre s'évanouissaient successivement ; les 750 lieues qu'il avait calculées pour y arriver étaient déjà dépassées et le soleil se couchait toujours sur un horizon sans rivage.

L'équipage se répandait en murmures et il était sur le point de se mutiner lorsque fort heureusement on aperçut la terre. Toutes les bouches répétaient : terre, terre ! La joie de l'équipage était très grande, mais ce ne fut rien en comparaison du ravissement intime qu'éprouva Colomb. Il sentait que le projet qu'il avait caressé pendant trente ans s'était enfin réalisé et que

les sarcasmes dont il était victime allaient se changer en acclamations. Le 12 octobre au lever du soleil, une île à l'aspect enchanteur s'offrit à leurs regards émerveillés ; de ses forêts luxuriantes surgirent des hommes et des femmes nus qui, à leur vue, demeurèrent interdits. Ils s'approchèrent des vaisseaux dans leurs pirogues toutes grossières, faites de troncs d'arbres. Colomb ayant demandé s'ils possédaient de l'or, on lui fit comprendre par signes qu'en faisant le tour de leur île et en naviguant vers le midi, il trouverait un pays, dont le roi possédait de grands vases en or.

Colomb, espérant aborder l'île de Sipango, avait hâte de partir. Il nomma l'île qu'il quittait *San Salvador*. Enfin il arriva à l'île de Cuba qu'il crut être celle de Sipango, mais le spectacle qui s'offrait à sa vue était loin de correspondre à ses espérances ; au lieu de la civilisation étrange et opulente qu'il espérait rencontrer il trouvait des êtres d'une naïveté primitive exempte de besoins et de caprices.

Entre autres terres il découvrit Haïti, une des îles les plus belles du monde. Cependant, Colomb voyait partout l'Inde, le pays des épices et de l'or. Heureusement pour lui, il fut accueilli avec joie par les habitants bons et hospitaliers. Ils l'aidèrent à construire une forteresse qu'il appela *Hispagnola*. Par malheur l'un des bâtiments de l'expédition s'était brisé, et Pinzon avait déserté avec le sien et on n'en avait aucune nouvelle. Alors Colomb décida de retourner en Europe. Il

laissa dans l'île quelques-uns des siens, séduits par cette existence si douce, et se rembarqua sur le seul vaisseau qui lui restait, emmenant avec lui un petit nombre de naturels.

Après avoir rencontré Pinzon, il mit à la voile pour le retour. Il eut d'abord le vent contraire puis il dut lutter contre une terrible tempête qui pendant quinze jours menaça de l'engloutir et de priver le monde de sa découverte. Afin qu'il en restât une trace, il en écrivit un récit détaillé qu'il renferma dans des barriques, puis il les jeta à la mer espérant que les flots qui menaçaient sa vie les pousseraient vers quelque rivage civilisé.

Fort heureusement, à mesure qu'il approchait des Açores, la tempête diminuait d'intensité ; mais ayant débarqué il fut fort déçu du mauvais accueil que lui réservèrent les Portugais, qui empoisonnèrent la moitié de son équipage, le roi, jaloux des découvertes de Colomb, l'accusant de lui avoir enlevé les possessions que le Pape lui avait concédées.

Toutefois lorsque Colomb arriva à Lisbonne et qu'il narra ses découvertes, le roi, frappé d'admiration, dissimula son dépit, et reçut le navigateur génois avec de grands honneurs. Enfin Colomb rentra à Palos au milieu des transports de joie de la population. Les cloches sonnaient à toute volée : les boutiques fermèrent en signe de joie et de toutes parts on accourait pour acclamer celui qui venait de découvrir un nouveau

monde. Circonstance singulière, Pinzon qui avait abandonné Colomb arrivait le même jour espérant pouvoir s'attribuer le mérite de la découverte. A la suite de la déception que lui causa le triomphe de Colomb, il tomba malade et mourut de chagrin peu de temps après.

Colomb fut ensuite reçu à Barcelone par les rois catholiques qui le firent asseoir devant eux comme s'il était un grand d'Espagne et « Ils semblaient, dit Las Casas, goûter en cet instant les délices du paradis, et leur enthousiasme alla jusqu'à faire figurer les armes royales dans le blason de Colomb avec cette devise : *Por Castilla y por Leon, nuevo mundo halló Colon.* »

Comme toutefois le pape Martin V avait concédé au Roi de Portugal tous les pays à découvrir du cap Bojador jusqu'aux Indes. L'Espagne en s'appropriant les découvertes de Colomb se trouvait porter atteinte aux droits de possession du Portugal ; aussi le roi Jean envoya-t-il une escadre pour occuper les territoires nouvellement découverts.

Ferdinand promit une compensation et en même temps il s'adressait à Rome d'où partirent bientôt les bulles d'Alexandre VI assignant au Portugal les îles et les continents fermes tant découverts qu'à découvrir dans l'Océan occidental, tandis que dans une autre bulle le pape traçait une ligne du pôle arctique au pôle antarctique à cent lieues des Açores et du cap Vert et

attribuait à l'Espagne les pays situés au delà de cette ligne.

Il est intéressant de constater que le Pape, qui n'avait jamais été sur mer et ne s'était guère occupé de cosmographie, ait pu disposer de pays inconnus de lui en faveur d'une nation aux dépens d'une autre qui avait fait les frais de l'expédition et qui avait contribué à la découverte du nouveau monde, ce qui prouve bien qu'à la fin du moyen âge et même au commencement des temps modernes, le pape disposait non seulement du pouvoir spirituel, mais aussi du pouvoir temporel.

Colomb, à la suite de son premier triomphe, entreprit une seconde expédition, et cette fois-ci, plein de confiance dans de nouvelles conquêtes, il emporta des vivres, des outils et instruments de toutes sortes, des semences, des racines ou rejetons, des chevaux et autres animaux domestiques dans le but de coloniser les pays inconnus. Une foule de gens demandèrent à prendre part à cette expédition, les uns par cupidité et les autres par esprit d'aventure. Il y avait un grand nombre d'individus choisis et aptes à la lutte, mais beaucoup de volontaires s'embarquèrent à leurs frais.

L'escadre espagnole arriva à la Guadeloupe, située au milieu de l'archipel des Antilles, mais l'attitude insolente des envahisseurs provoqua un mécontentement général parmi les naturels, qui appelèrent à leur secours les Caraïbes, tribu experte en navigation et rompue au maniement des armes. Cependant les Caraïbes se sen-

tant en état d'infériorité commencèrent par envoyer leurs chefs parlementer avec Colomb: « Nous voici, lui dirent-ils à votre merci, nous espérons que vous ne nous ferez pas de mal, car vous devez savoir qu'après cette vie, il y en a une autre différente pour les bons et les méchants, où chacun est traité selon sa conduite dans la vie actuelle. » Malheureusement, les Espagnols qui accompagnaient Colomb ne se laissaient attendrir ni par la douceur des habitants ni par la beauté du climat; il leur fallait de l'or pour subvenir aux dépenses du roi et pour satisfaire leur avidité. Mais on n'en trouvait ni là ni dans les îles environnantes. Il s'ensuivit que les Espagnols, avides d'or et de volupté, se firent détester des naturels, lesquels accusèrent l'amiral des maux dont ils souffraient.

Ils étaient poussés dans cette voie par le Père Boyle, premier missionnaire, homme remuant, qui revint en Espagne avec les mécontents et se répandit en calomnies sur Colomb. Alors, le gouvernement envoya Jean Rodiguez de Fonseca, archidiacre de Séville, homme dur et vindicatif, qu'il chargea de la direction des pays nouvellement découverts. Celui-ci entrava les affaires et abreuva d'amertume ceux qui avaient donné à l'Espagne de nouveaux royaumes. De plus, un grand nombre d'Espagnols regrettaient de se voir obligés de travailler alors qu'ils croyaient n'avoir qu'à se baisser pour cueillir de l'or et ils se plaignaient de la rigueur avec laquelle Colomb maintenait la discipline ; en outre des maladies

engendrées par le climat fauchaient les Européens en grand nombre. Egalement, les indigènes s'irritaient de plus en plus contre les étrangers qu'ils avaient accueillis d'abord comme des envoyés du ciel, et les chefs des Caraïbes finirent par s'opposer de toutes leurs forces à l'occupation espagnole. Mais le soulèvement des indigènes fut bientôt réprimé par les moyens dont disposaient les Espagnols : d'abord ils leur étaient supérieurs par la discipline, ensuite par les armes à feu qu'ils employaient ; en outre, ils se servaient de chiens redoutables dressés à la chasse à l'homme.

Le soulèvement une fois réprimé, beaucoup d'indigènes furent envoyés en Europe et d'autres furent obligés de travailler les champs et les mines sans espoir d'être jamais délivrés du joug de l'étranger, d'autant plus que Colomb, qui dans son premier voyage avait fait preuve de sentiments d'humanité et de justice envers les naturels, respectant leurs propriétés et leur liberté personnelle, avait complètement changé de conduite lors de son second voyage. Il semble que les chefs de l'Eglise qui l'avaient appuyé auprès des rois catholiques aient exercé une grande influence sur ses sentiments de justice et d'humanité, car sa manière d'agir à prouvé qu'il ne crut pas devoir en user vis-à-vis d'hérétiques et d'idolâtres. D'autre part il demandait au roi de ne point souffrir qu'aucun étranger vînt s'établir dans le pays à moins d'être bon chrétien, attendu qu'il avait découvert le nouveau monde pour la gloire du christianisme.

Enfin ayant fait prisonniers de nombreux Caraïbes il décida pour le salut de leur âme d'envoyer en Espagne bon nombre d'entre eux afin de leur faire recevoir le baptême et de les échanger contre du bétail et des vivres. Lui-même en expédia cinq cents pour être vendus à Séville, toutes ses injustices ayant été justifiées par la nécessité de satisfaire les exigences du trésor et d'obtenir la permission de continuer ses découvertes.

Cependant comme toute injustice renferme en elle le germe de la vengeance, les gémissements des malheureux indigènes d'une part, et le mécontentement des Espagnols obligés de travailler pour exploiter les richesses de la terre d'autre part attirèrent à l'amiral de nombreuses inimitiés. Celui-ci eut beau protester de son innocence et dire qu'on ne devait pas le juger en tant que gouverneur d'un pays organisé mais bien comme conquérant d'une population sauvage, de graves accusations furent portées contre sa personne et le roi saisissant cette occasion pour réduire les vastes concessions, qu'il lui avait accordées au moment de son premier voyage, envoya sur les lieux Jean de Aguado, pour procéder à une enquête sur les faits dénoncés. Ce dernier abusa de ses pouvoirs pour avoir le plaisir de tourmenter un grand homme et pour aggraver les maux de Colomb qui, malade de corps et d'esprit, jugea nécessaire de retourner en Europe.

Ne connaissant pas assez bien les vents de l'Atlantique il erra à peu près huit mois avant de pouvoir

toucher un port espagnol et lorsqu'il se présenta à la cour, il parut vêtu en moine, la barbe longue, le front courbé, sans aucun vestige de l'enthousiasme d'antan. Le roi, se trouvant engagé dans une guerre entre la France et l'Italie, prodiguait ses trésors et ses vaisseaux, dont il s'était montré si avare quand il s'était agi de conquérir un monde. Ferdinand demandait de l'or dont il avait besoin pour sa politique tracassière et comme il trouvait qu'on ne lui en fournissait pas assez, il voulait qu'on s'en procurât en vendant les naturels comme esclaves. Toutefois, Isabelle qui conservait toujours de l'intérêt et du respect pour Colomb lui proposa d'entreprendre une troisième expédition, mais l'enthousiasme populaire s'étant refroidi, on ne trouva pas de volontaires. Il fallut autoriser les officiers de la Couronne à saisir tout bâtiment marchand propre au voyage, et Colomb, se voyant réduit par la méchanceté de ses ennemis à ses propres forces, proposa d'embarquer les criminels qui, au lieu de marcher au gibet, allèrent peupler ces terres fortunées.

Enfin Colomb leva l'ancre le 30 mai 1498 pour son troisième voyage avec six vaisseaux et se dirigea vers l'équateur, persuadé que les terres les plus chaudes renfermaient les plus grandes richesses minérales. Après avoir réussi à vaincre le calme angoissant des régions intertropicales il finit par aborder à l'île de la Trinité, puis il s'avança vers l'embouchure de l'Oré-

noque, où la présence de perles en quantité considérable et l'immense fertilité du sol lui firent croire qu'il était arrivé au Paradis Terrestre.

Pendant ce temps, des plaintes continuelles arrivaient en Espagne ; la Reine Isabelle était vivement émue des souffrances des naturels réduits à l'esclavage par Colomb lorsqu'ils étaient capturés ; également affligée à la vue des femmes et des enfants qu'on envoyait en Espagne, elle aurait voulu mettre un terme à un état de choses dont Colomb réclamait la continuation pour quelque temps encore. Elle fit partir François de Bobadilla, avec des pouvoirs illimités, pour s'enquérir du véritable état de la colonie d'Hispaniola. Despote et violent, le commissaire royal écouta les rapports suggérés par la haine des intrigants et ambitieux, et il fit brutalement arrêter Colomb qui dut traverser enchaîné, la mer Atlantique qu'il avait le premier ouvert à l'ingrate Espagne. Ces chaînes dont on l'avait chargé, Colomb les conserva comme un monument de l'injustice humaine. *Je les ai toujours vues*, dit son fils, *suspendues dans son cabinet et il voulut qu'elles fussent ensevelies avec lui.*

Une pareille indignité rendit à Colomb la faveur du peuple ; les rois convaincus de l'injustice de ses ennemis lui firent aussitôt rendre la liberté et l'accueillirent comme il convenait, en même temps qu'ils rappelaient Bobadilla ; mais ils ne réintégrèrent pas Colomb dans

ses honneurs ; loin de là, ils nommèrent à sa place Ovando qui partit pour l'Amérique avec une flotte magnifique de trente vaisseaux.

Bien qu'on ne puisse nier l'ingratitude dont firent preuve les rois catholiques envers l'homme qui s'efforça d'augmenter la prospérité matérielle et morale de la nation espagnole, en l'empêchant de mener à bonne fin son entreprise et en restreignant les concessions qui lui avaient été accordées avant sa première expédition, on ne peut s'empêcher de reconnaître la part qu'a eue Colomb lui-même dans ses propres malheurs.

Colomb avait bien les grandes qualités requises pour inspirer confiance dans ses projets aux personnes impartiales ; d'abord la conviction de l'existence d'un autre continent et la facilité de l'atteindre, ensuite l'enthousiasme qu'il ressentait pour l'exécution de ses projets ; mais il lui manquait *en premier lieu* les qualités nécessaires pour organiser un pays sauvage et d'autre part il ne sut pas faire comprendre au roi et au gouvernement les avantages plus réels que l'or qu'on pourrait retirer de colonies aussi fertiles par des travaux de défrichement et par la culture du blé et d'autres céréales, de même que celle de la vigne et de la canne à sucre. Bien qu'il ait fait de petits essais dans ce sens, il lui manquait des bras pour réaliser ses projets ; car les indigènes n'étaient pas habitués au travail et les aventuriers espagnols qui arrivèrent en certain nombre n'avaient d'autres aspirations que de recueillir des

richesses sans travail. *En second lieu* Colomb etait doué d'un esprit de mysticisme qui le privait du sens pratique ; c'est ainsi qu'il croyait avoir reçu une mission du ciel. Lui-même raconte avoir eu souvent des visions ; il se plaisait fréquemment à prendre le costume monastique ; chaque soir, il faisait entonner dans son bâtiment *le Salve Regina*. Son testament contenait des legs pour fonder des chapelles et faire dire des messes. Dans une lettre qu'il adressait à son fils Diego il lui recommandait d'employer les richesses espérées à l'entretien de quatre professeurs de théologie à Haïti, d'y construire un hôpital et une église à la Vierge immaculée, enfin de déposer à la Banque de Saint Georges à Gênes, des fonds destinés à une expédition en Terre Sainte. *En troisième lieu*, Colomb, bien qu'il fût un esprit ingénieux et amoureux de toute entreprise hardie, n'avait pas une idée nette et claire des pays qu'il allait découvrir. Il partait d'une idée complètement erronée, ayant eu en vue les opulents royaumes décrits par Marco Polo qu'il voulait atteindre par un chemin opposé. C'est pourquoi il se mit à la recherche du Cathay, si magnifiquement décrit par Marco Polo et qui devait se trouver sur la route de l'île de Cipango, aujourd'hui le Japon. Son désir de réaliser ses projets était tellement grand qu'il refusa l'offre du roi qui lui avait concédé à Haïti un domaine de vingt trois lieues de longueur et du double en largeur avec le titre de duc, parce que les soins réclamés par ce domaine l'auraient empêché de

compléter ses découvertes. De plus, malgré l'ingratitude du roi après son troisième voyage, à l'âge de soixante-six ans, il implora la faveur de faire un nouveau voyage. Son désir était d'autant plus ardent qu'il venait d'apprendre que Vasco de Gama venait d'aborder l'Inde par un autre chemin et que Cabral avait découvert le Brésil. Mais il ne put trouver que quatre caravelles dont la plus grande était de 700 tonneaux, et au mois de mai 1502, il reprit la mer. Il ne tarda pas à atteindre l'île Hispaniola où on lui refusa l'autorisation de débarquer pour y faire radouber ses bâtiments avariés. Enfin, il aborda à Cuba, après avoir échappé à un ouragan. Il côtoya ensuite l'isthme de Darien où il comptait trouver un détroit débouchant dans la mer orientale. Finalement, il fit naufrage sur les côtes de la Jamaïque. Là se trouvant malade de corps et d'esprit, il languit pendant un an, et une fois remis, il reprit la route d'Espagne.

C'est ainsi que dans son troisième voyage, il avait touché le continent américain sans le savoir ; dans le quatrième il avait non seulement manqué son but, qui était de s'ouvrir un passage vers les Indes mais il fut obligé d'avancer de l'argent à ceux qui l'accompagnaient et se vit réduit à vivre d'emprunts pour pouvoir tenir son rang de grand amiral.

Isabelle, sa protectrice, avait cessé de vivre et à son retour en Espagne, Ferdinand, après des instances réitérées, lui permit de venir le trouver à cheval et l'ac-

cueillit avec des protestations glacées d'estime et de bienveillance. Epuisé physiquement et moralement, il finit par souffrir de la goutte, et mourut à Valladolid le 12 mai 1506 à l'âge de soixante-huit ans. Ses dépouilles furent transportées ensuite à l'île d'Haïti avec celles de Don Diego et de Barthélemy. Lorsqu'au commencement du siècle dernier, les Espagnols furent forcés d'abandonner l'île d'Haïti aux Français, les restes de Colomb et de sa famille furent transportés à La Havane.

Quelles qu'aient été les erreurs commises par Colomb tout esprit impartial ne condamnera pas moins la conduite des Rois catholiques, qui loin d'honorer dignement l'homme qui contribua si puissamment à augmenter l'éclat et la prospérité de l'Espagne, permirent à ses adversaires et envieux de le maltraiter et de le charger de chaînes comme un criminel. Bien que la reine Isabelle ne tardât pas à reconnaître l'injustice commise envers le bienfaiteur de l'Espagne en lui donnant la liberté, elle n'eût garde de le dédommager ni de lui restituer les privilèges qui lui avaient été conférés ; quant au roi Ferdinand, après la mort de sa femme, il lui refusa les secours demandés et le laissa mourir dans la misère.

Les cartographes mêmes, loin d'honorer la mémoire de celui qui s'est sacrifié pour l'honneur de l'Espagne, se sont refusés à donner au nouveau monde le nom du véritable auteur de sa découverte et ont accordé cet honneur à Americ Vespuce, navigateur italien qui visita

les îles longtemps après leur découverte par Christophe Colomb.

Après la mort de Colomb le roi Ferdinand accorda à tous ceux qui voulaient tenter de nouvelles découvertes sans demander l'appui du gouvernement le droit de le faire librement, ce qui stimula l'esprit d'aventure ainsi que la cupidité de beaucoup d'Espagnols. Ce fut d'abord Alonso de Ojeda qui équipa des bâtiments pour aller à la recherche des perles dont l'amiral avait révélé l'existence. Ayant abordé à Xaragua il longea les côtes du Venezuela jusqu'au cap de la Vela.

Peu de jours après le départ d'Ojéda, ce fut Pierre Alonso Niño qui se mit en route ; il côtoya d'abord les pays dont se compose aujourd'hui la Colombie et recueillit une grande quantité d'or et de perles. Ensuite ce fut Vincent Pinçon de Palos qui trouva le Brésil et explora quatre cents milles de côtes non encore aperçues; puis ayant vu le fleuve des Amazones descendre avec assez d'impétuosité pour que ses eaux conservassent leur douceur à plusieurs milles en mer, il en conclut que le continent traversé par ce fleuve devait être très vaste.

Les premières découvertes de Colomb ne manquèrent pas d'attirer l'attention d'autres nations ayant des côtes sur l'Atlantique, telles que l'Angleterre et la France qui ne pouvaient faire autrement que de suivre l'exemple de l'Espagne. En effet, Henri VIII accueillit avec empressement le Vénitien Jean Cabot, pilote de

grande réputation. Il lui fournit deux caravelles sur lesquelles il s'embarqua, en compagnie de son fils Sébastien. Ils reconnurent d'abord Terre-Neuve, puis touchèrent le Labrador le 4 juin 1497, c'est-à-dire un an et six jours avant que Christophe Colomb n'arrivât sur le continent. Cabot entreprit un second voyage en compagnie de Thomas Perte, au cours duquel il découvrit la baie d'Hudson.

Les Portugais, de leur côté, jaloux des découvertes de Colomb, chargèrent Pierre Alvarez de Cabral de visiter les nouvelles contrées de l'Inde orientale, mais celui-ci, à mesure qu'il se rapprochait de l'équateur, voyait sa marche ralentie par la bonace de la mer de Guinée. Il prit alors le large pour se soustraire à son influence, et rencontra une terre inconnue qu'il suivit quelque temps pour s'assurer que c'était un continent. Ce pays si vaste avait été déjà exploré par l'amiral Pinzon qui lui avait donné le nom de *Brésil*.

II

Bien que toutes les nations qui s'adonnaient à la navigation se sentissent stimulées par l'initiative prise par l'Espagne, aucune d'elles ne poussa aussi loin ce sentiment que le Portugal, qui ne tarda pas à devenir un rival de l'Espagne, ce qui peut s'expliquer par le fait que les Portugais sont navigateurs par tempérament. Ils avaient

même devancé les Espagnols en 1446, époque à laquelle quelques particuliers de Lagos équipèrent six caravelles pour explorer la côte de Guinée. D'autre part, les habitants des îles Canaries, de Madère et des Açores avaient déjà trafiqué avec les Arabes de la côte africaine. Un célèbre prince et navigateur, Don Henri, avait établi avec l'autorisation d'Alphonse V plusieurs colonies aux Açores, devant servir d'avant-postes à la civilisation européenne en Afrique. C'est ainsi que la navigation entre le Portugal et ses colonies servit d'apprentissage et de préparation aux voyages d'exploration. En effet, à cette époque furent découvertes les îles de Fernando Poo, du Prince, de Saint-Thomas et d'Annobon, distantes d'un degré à peine de l'équateur.

A la mort d'Alphonse V, les Portugais connaissaient déjà toute la côte de Guinée, ses îles, la baie de Bénin et de Biafra jusqu'aux confins septentrionaux du royaume du Congo. Jean II donna une impulsion nouvelle aux voyages et découvertes et développa beaucoup le commerce avec la Guinée. Il avait pour conseillers deux astronomes très réputés qui parvinrent à appliquer à la navigation l'astrolabe, instrument qui fournit les moyens de reconnaître la latitude par la hauteur du soleil. Le roi Don Juan avait fait construire une église et une forteresse à Mina, port de mer de la Guinée. La dernière découverte faite sous le règne de Don Juan fut celle du cap Sainte-Catherine par Diego Cano qui arriva au fleuve Zaïre ou Congo. Ayant remonté le

cours de ce fleuve, il trouva des nègres gouvernés par un roi qui résidait à Panza appelé depuis San Salvador.

Le roi Jean avait chargé en 1485 le capitaine Pierre Covilham et Alphonse de Payva de pénétrer dans l'Inde par terre. S'étant joints à une caravane arabe de Fez et de Tlemcen, ils arrivèrent au mont Sinaï, recueillant sur la route des renseignements sur le commerce des Indes. Au port d'Aden, en Arabie, ils se séparèrent. Payva passa dans l'Abyssinie, tandis que Covilham se dirigea sur l'Inde par mer. Après avoir visité Calicut et Goa, il passa par mer à Sofala, en Afrique, pour examiner les mines d'or. Il se rendit ensuite en Ethiopie où il fut bien accueilli par le négus. De là, il adressait de fréquentes communications au roi de Portugal, l'assurant que les vaisseaux, en continuant leur route vers le sud le long de la côte occidentale, atteindraient l'extrémité de ce continent, et qu'une fois arrivés dans l'Océan oriental, ils feraient voile vers Sofala et l'île de la Lune, appelée depuis Madagascar. En d'autres termes, Covilham avait déjà une notion vague de l'existence du cap. Le roi, bien impressionné par l'opinion de Covilham, envoya en 1486 une escadre dans ce but sous le commandement de Barthélemy Diaz, navigateur très expérimenté. Diaz poussa cent vingt lieues plus avant que les navigateurs précédents et planta la croix à deux degrés au delà du tropique méridional. Courant alors au midi, il perdit de vue la terre et fut jeté par les vents dans une baie qu'il nomma à

cause de ses nombreux troupeaux la *baie des vaches*, à quarante lieues à l'est du cap qui termine l'Afrique.

Doubler ce cap était naturellement le vœu de Diaz, mais il ne s'aperçut pas que là finissait le continent et il poursuivit sa route jusqu'à ce qu'il eût atteint la baie Delagoa, mais là, les marins que les privations résultant de la perte du bâtiment qui portait les provisions, avaient exaspérés, se révoltèrent pour l'amener à retourner au Portugal. Persuadué que l'extrémité de l'Afrique ne pouvait être très loin, Diaz les exhorta à patienter le temps de parcourir encore vingt-cinq lieues, et en effet, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait déjà dépassé le cap qu'il cherchait. Alors, satisfait d'avoir atteint le but de son expédition, il rebroussa chemin et débarqua à Lisbonne en 1486 après avoir exploré trois cents lieues de côtes et avoir reconnu la véritable situation du cap.

Diaz lui avait donné le nom de *cap des Tempêtes* à cause des ouragans terribles qu'il y avait essuyés, mais le roi jugeant le nom de mauvais augure proposa de l'appeler le cap de *Bonne Espérance*. Quoi qu'il en soit, le grand problème était résolu ; la forme de l'Afrique était connue désormais et la route des Indes était trouvée. Mais ce qui manquait, c'était un homme assez hardi pour se lancer sur ces mers inconnues et cet homme ne parut qu'onze ans après sous le règne de Jean II ; ce fut Vasco de Gama. Navigateur aussi courageux qu'expé-

rimenté, il n'hésita pas à offrir ses services au roi Manuel. Celui-ci avant de donner son appui a une telle entreprise voulut en connaître les chances de succès et s'adressa à cet effet à Abraham Zacuta, ancien professeur de mathématiques et d'astronomie à l'Université de Salamanque, réfugié à Lisbonne après l'édit d'expulsion des Juifs d'Espagne, dont l'opinion sur cette matière lui semblait faire autorité. Zacuta, après avoir pris le temps nécessaire pour étudier ce problème, et après avoir sondé les arcanes de l'astrologie s'exprima en ces termes : « Sire, après avoir étudié avec beau-« coup de soin la question que Votre Majesté m'a « chargé de résoudre, je me suis bien rendu compte du « temps nécessaire à une telle expédition maritime et « du danger que présente la traversée de mers si loin-« taines, mais j'ai vu que votre bonne étoile qui doit « guider cette entreprise se trouve tellement bien placée « sur la grande sphère du ciel qu'il plaira à Dieu de « vous favoriser dans l'exécution de vos projets. » Cet horoscope ne déplut pas à Don Manuel ; il flatta même sa vanité. Il donna donc l'ordre à Vasco de Gama d'organiser l'expédition, et le pourvut de l'astrolabe perfectionné par Zacuta ; ce fut en juillet 1497 que Vasco de Gama partit de Lisbonne avec trois bâtiments et une soixantaine d'hommes et se dirigea droit vers les îles du Cap vert ; ensuite il courut au midi jusqu'à ce qu'il eût gagné la baie de Sainte-Hélène (qu'il ne faut pas con-

fondre avec l'île de ce nom, qui ne fut découverte qu'en 1502), un peu au nord du cap dont il atteignit l'extrémité au bout de trois jours.

Là, Vasco de Gama eut à subir une horrible tempête. Il lui fallut toute son énergie et toute son adresse pour apaiser son équipage insurgé. Grâce à son tempérament décidé et à sa ferme conviction, il réussit à franchir le passage. A partir de ce moment, suivant les indications et les cartes de Covilham, il ne s'éloigna pas beaucoup de la terre pour pouvoir en explorer les côtes. Il se dirigea d'abord vers Sofala et ensuite il jeta l'ancre devant Mozambique, qui était alors gouverné par un prince mahométan et habité par des Maures et des Arabes. Vasco ne tarda pas à s'apercevoir du mauvais vouloir des habitants, jaloux de la concurrence inattendue des chrétiens. Il s'éloigna de ce pays et poursuivit sa route vers Quiloa, mais contrarié par les courants, il gagna Mombaza, sur la côte de Zanguebar, et continua jusqu'à Melinde, dont le roi le reçut avec courtoisie. Là, il trouva plusieurs navires de l'Inde et quelques chrétiens qui lui fournirent des renseignements très précieux. Le roi lui donna de plus pour pilote Malemo Cano de Guzerate, lequel avait une grande expérience de ces eaux. Vasco continua sa route et arriva en 23 jours à Calicut, présidence de Madras, la ville la plus riche et la plus commerçante de l'Inde. Là aussi la jalousie des mulsulmans éveilla la crainte des Portugais. Toutefois, Vasco réussit à ins-

pirer le respect à la Cour et à convaincre le roi des avantages que procurerait au pays un traité de commerce avec le Portugal. Vasco de Gama, après avoir exploré toute la côte de l'Afrique occidentale, leva l'ancre pour retourner en Europe et arriva à Lisbonne au mois de septembre 1499, deux ans après son départ. Le roi, dans son ravissement, s'intitula *Seigneur de la navigation, de la conquête et des commerces d'Ethiopie, d'Arabie, de Perse et des Indes.*

Le principal mérite de Vasco de Gama est d'avoir changé radicalement la route du commerce entre l'Europe et les Indes, et d'avoir détrôné en même temps les villes de Venise et de Gênes qui dominaient autrefois la route commerciale de la Méditerranée, utilisant les ports égyptiens comme centres de dépôt intermédiaires entre les deux continents. Non seulement Vasco réussit à remplacer la route de la Méditerranée par celle de l'Atlantique pour le commerce européen avec l'Afrique et l'Asie, aux dépens des républiques de Venise et de Gênes, mais il parvint aussi à détruire la puissance maritime de la Turquie, jointe à celle de l'Arabie, dans une bataille navale livrée à l'île de Din, dans le golfe d'Oman.

Quelques années plus tard, la flotte portugaise commandée par le célèbre navigateur Albuquerque ne se contenta pas de fermer aux musulmans l'accès du golfe Persique et de la Mer Rouge ; il les chassa aussi des ports de Malabar, dans les Indes orientales, ayant

pris possession de Goa, de Malacca et de Calicut. Les Portugais dominant ainsi par leur stratégie maritime tout l'Océan Indien, Albuquerque se vantait de ce que par la possession d'Aden, d'Ormuz et de Malacca, il se trouvait en possession des trois clefs du monde, ce qui lui permettait de contrôler le commerce entre les Indes et la Chine. Ce qu'il faut admirer le plus dans la puissance maritime des Portugais, c'est que l'armée Portugaise aux Indes ne dépassait pas trois mille hommes ; c'est pourquoi ils étaient obligés de limiter leurs conquêtes aux ports de mer et aux régions côtières évitant soigneusement de pénétrer à l'intérieur du pays à l'inverse des espagnols qui avaient fondé de vraies colonies. De plus, les Portugais, à cause de leur infériorité numérique, n'hésitaient pas à contracter mariage avec les filles des familles indigènes, faisant bon marché de leurs principes religieux chrétiens.

Le Portugal compte encore au XVI^e^ siècle un autre navigateur célèbre ; c'est Fernand Magellan qui servit d'abord le roi de Portugal dans l'Inde sous les ordres d'Albuquerque, mais ayant eu à se plaindre d'une injustice commise envers lui par le Gouvernement, il quitta sa patrie et passa en 1517 au service de l'Espagne, sous Charles-Quint ; chargé de diriger une expédition contre les Moluques, il conçut le projet de se rendre dans ces îles, non par la route de l'Est tracée par Vasco de Gama en doublant le cap de Bonne Espé-

rance, mais bien par celle de l'Ouest en passant au sud de l'Amérique méridionale. Charles-Quint lui confia le commandement d'une petite flotte de cinq vaisseaux, et il mit à la voile le 20 septembre 1519. Après avoir lutté avec mille difficultés, il découvrit le 20 octobre 1520 le détroit qui porte aujourd'hui son nom, à l'extrémité sud de l'Amérique méridionale ; c'est un bras de mer qui sépare la Patagonie de la Terre de Feu. Il traversa ensuite l'Océan Pacifique et aborda en mars 1521 aux Philippines. Il périt peu après à Zébu, une des îles des Philippines, dans une expédition contre les naturels du pays, avant d'avoir abordé aux Moluques.

* * *

D'après ce qui précède, il résulte qu'au XVI[e] siècle surgirent en Portugal des navigateurs hardis et expérimentés ayant des conceptions cosmographiques très élevées et originales, en même temps que le courage de les mettre à exécution en bravant de nombreux dangers et des difficultés imprévues dans des expéditions maritimes lointaines, avec la circonstance aggravante qu'ils ne connaissaient pas assez bien les courants aériens et maritimes des régions intertropicales. De plus, ces hommes firent preuve d'une volonté invincible en imposant leur autorité dans des moments difficiles aux hommes de leur équipage, ignorants et superstitieux. En même temps, ces hommes, navigateurs par métier,

possédaient des connaissances pratiques à la suite des rapports commerciaux noués au nom du roi entre le Portugal et des colonies très éloignées, au point que leurs expéditions, avaient un caractère nettement commercial.

Par contre, l'Espagne quoique étant un pays péninsulaire avec des frontières maritimes très étendues, présentant 769 kilomètres de côtes sur l'Atlantique et 1149 kilomètres de côtes sur la Méditerranée, n'a pas vu surgir de son sein au XVI^e siècle un explorateur aux idées élevées et désintéressées. Christophe Colomb bien qu'il eût conçu et mûri l'idée de la découverte au point d'être dominé par elle, n'eut jamais une notion correcte des faits sur lesquels son projet était basé, puisqu'il prit comme point de départ la description du voyage de Marco Polo dans l'Inde, en Chine et au Japon, et le but vers lequel tous ses efforts étaient dirigés était d'arriver à Cipango pour pouvoir présenter au grand Khan les lettres de ses souverains et pour y trouver les merveilles et les richesses dont parlait Marco Polo.

Lorsqu'il découvrit les îles de Cuba, San Salvador, et Haïti, il croyait encore se trouver dans les Indes. Enfin il n'avait pas l'esprit pratique et le sentiment désintéressé d'un bienfaiteur de l'humanité. Les conditions qu'il posa aux Rois Catholiques pour se charger de l'expédition, demandant les titres d'amiral et de vice-roi du pays à découvrir, et en plus le dixième de

toutes les richesses du pays, en sont une preuve éloquente, tandis qu'aucun des navigateurs portugais qui avaient une conscience parfaite de leur mission, qu'ils ont d'ailleurs scrupuleusement remplie, n'ont jamais posé des conditions pareilles au gouvernement, bien que celui-ci n'ait pas toujours répondu comme il devait à leurs sacrifices spontanés.

Toutefois, il faut rendre justice à Colomb dans ce sens qu'il fut le premier qui ait conçu le projet de la découverte d'un nouveau continent et qui ait eu le courage d'affronter les dangers d'une expédition maritime lointaine sur des vaisseaux mal adaptés aux difficultés de la navigation dans les régions intertropicales. Bien que ses efforts n'aient pas répondu à ses espérances ni à celle des rois catholiques, on ne saurait nier le mérite de sa priorité tant par rapport à la conception du projet que par la possibilité de son exécution.

III

L'histoire nous enseigne que toute invention, toute découverte, ainsi que toutes les idées maîtresses qui constituent le progrès de la raison humaine ont eu besoin, pour arriver à la perfection d'être façonnées par le travail de générations successives. Il en fut de même pour la découverte de l'Amérique. L'œuvre de Colomb n'est pas née parfaite et n'atteignit pas sa perfection

pendant sa vie ; elle eut besoin pour être parachevée du concours d'autres hommes courageux et doués d'un esprit aventureux. Voici les noms de ceux qui se sont les plus distingués :

Ponce de Léon, parti de Porto Rico en 1512 avec trois bâtiments pour aller à la recherche d'un pays inconnu, découvrit la Floride et la côte orientale de cette contrée jusqu'au 30e parallèle, mais il rencontra une vive résistance de la part des naturels. Son œuvre fut continuée par Alvarez de Pineda qui reconnut tout le Golfe du Mexique.

Puis, ce fut Jean de Grijalba qui fut chargé en 1518 par Velasquez, gouverneur de Cuba, d'aller reconnaître le Yucatan. Une fois arrivé à ce petit détroit il pénétra dans le golfe du Mexique et prit possession du Mexique au nom du roi d'Espagne et de Velasquez ; mais il n'y fonda pas d'établissements.

A son retour à Cuba, il fut reçu avec tous les honneurs par Velazquez, mais celui-ci s'étant rendu compte que pour mener à bien une entreprise de pareille envergure il fallait un homme aussi courageux que capable, il désigna à cet effet Hernan Cortés et lui confia une escadre avec mission de prendre possession de ce nouveau pays. En effet, en 1519, Cortés aborda près de Tabasco. Les Indiens surpris du débarquement sur leurs rivages d'hôtes redoutables par leurs armures se soumirent bientôt à lui. Le pays était alors gouverné par le roi Montézuma qui avait consacré toutes les

ressources du pays à la construction de son palais et à l'entretien de ses armées et qui avait de plus mécontenté les habitants par ses procédés tyranniques de gouvernement. C'est alors qu'un grand nombre de tribus se mirent au service de Cortés. Celui-ci décida de marcher avec toute son armée sur la capitale. Toutes les résistances qu'offrit Montézuma furent inutiles. Cortés fit prisonnier l'empereur avec toute sa famille et un grand nombre d'habitants périrent victimes de la faim. Le butin fut immense et les rêves de richesses dont s'étaient bercés les Espagnols parurent dès lors se réaliser. Les nouvelles des exploits de Cortés parvenues en Espagne lui suscitèrent la malveillance de nombreux envieux mais elles attirèrent en même temps sous ses drapeaux une foule d'aventuriers et un très grand nombre d'Indiens, de sorte que Cortés se trouva à la tête de deux cent mille hommes.

Charles-Quint lui assigna comme marquisat la vallée de Guaxaca, avec le titre de gouverneur et de capitaine général du Mexique. Revêtu de ses pouvoirs, il s'occupa d'organiser sa conquête en fondant des villes nouvelles, en donnant au pays des institutions et en l'initiant aux arts de l'Europe ; il envoya explorer la contrée pour recevoir la soumission des habitants et se faire livrer leur or.

Alvarado traversa quatre cents lieues de terres inconnues, et gagna Guatemala, où il bâtit Santiago. Cortés, informé qu'il existait à Higueras et à Honduras

des mines de métaux précieux, y envoya une expédition aux ordres de Christophe d'Oli ; mais les troupes mécontentes de ce que l'or dans ces contrées était moins abondant qu'on ne le leur avait promis, se révoltèrent avec Christophe d'Oli, à leur tête. Cortés se mit alors en marche avec une forte armée pour aller châtier les rebelles. Après avoir parcouru plusieurs centaines de lieues, il arriva à Honduras, mit à mort Christophe d'Oli et fit rentrer la colonie dans le devoir.

Dans la crainte que les Mexicains, pendant cette expédition, ne songeassent à profiter de ce revers pour se révolter, il fit pendre Guatinozin, ancien général de Montézuma, qui avait reçu le baptême. A son retour, il fit édifier la nouvelle capitale sur les ruines de l'ancienne par les mains de ces mêmes Indiens qui l'avaient aidé à la renverser. Beaucoup de Castillans vinrent s'y établir à son appel, ce que voyant, il pria Charles-Quint de lui envoyer des prêtres au cœur simple, à l'exclusion des chanoines dont il redoutait le désœuvrement ; en outre, il demanda qu'on lui envoyât toutes les plantes cultivées en Espagne qui lui semblaient devoir s'acclimater dans ces pays.

Charles-Quint chargea alors Alonso Zorita de lui envoyer un rapport exact sur le pays. Dans ce rapport, Zorita démontra combien on avait tort de traiter les Mexicains en barbares et fit un parallèle entre la douceur de leurs mœurs et la cruauté des *Corregidores* et

Encomendadores espagnols qui étaient chargés de veiller à la propagation et au maintien de la foi. D'après lui, les Espagnols avaient intérêt à les faire passer pour grossiers, indisciplinés et indisciplinables, afin de se disculper d'avoir violé à leur égard le droit des gens et celui de la nature.

On est en droit de se demander lesquels étaient les plus barbares, des Mexicains, un peuple arriéré en général, mais assez avancé en agriculture et en sculpture, en même temps que pacifique bien qu'ignorant la culture européenne, ou des Espagnols, des aventuriers ne connaissant que la guerre et abhorrant le travail et dont la caractéristique était la cupidité inhumaine propre aux conquérants ignorants, qui ne cherchant que l'or et les plaisirs, se répartissaient entre eux les terres et les hommes, obligeant ces derniers à travailler aux mines.

C'est ainsi que bon nombre d'Espagnols avaient réussi à s'enrichir aux dépens des naturels. Charles-Quint ayant été mis au courant de cet état de choses, rappela Cortés qui arriva à Tolède avec une suite magnifique. Charles-Quint accueillit le héros avec les plus grandes manifestations d'estime, mais il diminua son autorité en donnant le titre de vice-roi du Mexique à Antoine de Mendoza. En même temps, il chargea Cortés d'explorer les côtes orientales et occidentales de la Nouvelle Espagne pour chercher à trouver le détroit destiné à abréger des deux tiers la navigation entre Cadix et les Indes Orientales.

Dans ce but, Cortés fit partir à ses frais Ferdinand de Grijalba qui découvrit les côtes de la Californie où il se rendit ensuite lui-même, avec quatre cents Espagnols et trois cents esclaves. Mais la Californie étant encore un pays désert, il fit quelques expéditions dans les îles de l'Océan Pacifique, qui toutefois n'aboutirent à aucun résultat pratique. A son retour en Espagne, Charles-Quint lui fit un accueil très froid. Il suivit Charles-Quint à Alger où il fit naufrage, perdit ses joyaux et ne parvint à se sauver qu'à la nage.

Cependant l'Empereur alla jusqu'à lui refuser audience. Indigné d'un tel procédé, Cortés perça un jour la foule et s'avança jusqu'au carrosse de l'Empereur qui lui demanda d'un ton sévère qui il était : « Je suis, répondit Cortés, le conquérant du Mexique, je suis celui qui vous a donné plus de provinces que vos ancêtres ne vous avaient laissé de villes. »

On peut dire que si l'ingratitude des rois catholiques envers Colomb était blâmable, elle avait du moins pour excuse le fait que Colomb n'avait pas accompli ce qu'il avait promis, et que les frais d'expédition avaient été payés par le Gouvernement, ce qui n'était pas le cas pour l'expédition et la découverte du Mexique par Cortés, à laquelle Charles-Quint n'avait contribué ni par ses trésors ni par sa direction ; de plus, Cortés avait rempli les caisses de l'Etat de l'or du Mexique, ce qui ne l'empêcha pas de mourir obscurément, à l'âge de 62 ans, à Séville, en 1547. Malheureusement, l'his-

toire est riche en exemples qui prouvent que l'ingratitude des grands est généralement en raison directe des services rendus.

Les succès de Cortès ne manquèrent pas de stimuler le goût des aventures. Après le Mexique, ce fut le Pérou qu'on soupçonnait d'abriter de riches gisements aurifères. Cependant, il était très difficile aux Espagnols établis à Panama de gagner cette contrée à cause des longues distances, des pluies diluviennes, des forêts impénétrables et du manque complet des choses les plus indispensables à la vie. En effet, plusieurs expéditions faites par des Espagnols échouèrent complètement, presque tous ceux qui les composaient ayant succombé à la fatigue. C'est ainsi que s'écoulèrent plusieurs années sans qu'il fût question de nouvelles entreprises.

Cependant, en 1524, surgirent quelques aventuriers qui s'obstinèrent à tenter une nouvelle entreprise ; c'étaient François Pizarre, Diégo de Almagro et Fernand Luc. Le premier, né en Extrémadure, d'une union illégitime, qui se vit obligé dans sa jeunesse de garder les pourceaux pour gagner sa vie, était dépourvu de tout sentiment de famille et d'humanité. Après avoir fait preuve d'un courage farouche dans les guerres d'Italie, il passa en Amérique où il acquit de l'argent et des terres. Almagro avait la valeur d'un vieux soldat, et quant à Luc, riche ecclésiastique et maître d'école, il rêvait plutôt d'un évêché que de l'acquisition

de richesses. Ces trois hommes se mirent d'accord pour la réalisation d'une même entreprise. Ayant juré sur une hostie de partager leurs conquêtes, de ne manquer ni à la foi promise ni à la loyauté, ils se séparèrent. Pizarre mit à la voile sur un bâtiment ayant un équipage de cent douze hommes et se dirigea vers une région inconnue. Malheureusement, en abordant sur les côtes du Pérou, où il arriva dans la plus mauvaise saison, à l'époque des pluies, il n'y trouva que des marécages et des forêts impénétrables. Malgré la résistance indomptable de Pizarre, après trois années de tentatives infructueuses, il se vit obligé de retourner à Panama où il fut reçu par des railleries de toutes sortes. Mais Pizarre, loin de se décourager, s'embarqua de nouveau au Panama sur un navire se rendant au Pérou, qu'il atteignit après vingt jours de navigation.

A son arrivée, il rencontra à sa grande surprise un pays avancé en culture, où florissaient l'industrie et le commerce et où les champs étaient cultivés et les habitants policés. Il comprit bien qu'il n'était pas en possession de moyens lui permettant de conquérir un pays aussi bien organisé. Il retourna en Espagne où il réussit à se procurer de l'argent, le gouvernement l'ayant même nommé gouverneur et capitaine-général de tous les pays qu'il pourrait occuper sur une étendue de deux cents lieues au sud du fleuve de Santiago. Luc même lui fournit de sa bourse quelques sommes d'argent. L'alliance entre ces anciens associés fut renouvelée une

seconde fois. Toutefois, comme Pizarre ne jouissait d'aucune notoriété, il se heurta à de grandes difficultés pour trouver des volontaires pour une expédition aussi hasardeuse ; il ne parvint donc à réunir que trois petits bâtiments montés par cent vingt personnes dont trente-six cavaliers. Pizarre partit donc seul et Almagro resta sur les lieux pour recruter des renforts. En treize jours, Pizarre arriva à la baie de Saint-Matthieu, d'où il se dirigea vers le midi et atteignit une ville tellement riche en or et en argent qu'il ne douta pas du succès qui était réservé à son entreprise.

Il expédia aussitôt à Panama et au Nicaragua un échantillon de ces trésors, ce qui suffit pour attirer auprès de lui un grand nombre d'aventuriers. Une fois pourvu du nombre suffisant d'hommes aptes à la lutte, il marcha sur la capitale. Cependant il se documentait sur le degré de civilisation du pays. Suivant l'opinion générale, Manco-Capac, chef d'une tribu d'Incas très avancée, avait fondé la ville de Cusco, capitale du royaume, et soumis et civilisé les peuples environnants. Ce qui frappa surtout Pizarre, ce fut le grand nombre de monuments dont le pays était parsemé ; de plus, il y trouva des villes aux nombreux palais, ornées de statues, et pourvues d'énormes moles de pierres.

Sur les rives du lac Schioucuytu, on voyait une place de trente-cinq pieds carrés entourée de maisons à deux étages et d'une salle couverte de trente-cinq pieds en longueur et vingt-deux en largeur, le tout formant un

ensemble harmonieux et peuplé de statues. Il est à présumer que ces constructions étaient l'œuvre d'un peuple de beaucoup antérieur aux Incas et que les Péruviens, après une civilisation avancée, étaient revenus à l'état sauvage. C'est Manco-Capac qui introduisit de nouveaux éléments de civilisation et apprit aux peuples environnants à vivre en société régulière, leur enseignant le culte du soleil, l'obéissance aux lois et la culture des champs ; il plaça à la tête de chaque village un curaca pour le gouverner, éleva un temple au dieu qui l'avait envoyé et inspiré, et affecta à son service des vierges consacrées.

Afin que la race du soleil se conservât intacte, les Incas se mariaient entre frères et sœurs. Sinchi-Roca, fils aîné de Manco Capac, donna au pays son organisation politique et entreprit la conquête des contrées voisines, non pas en guerrier, mais plutôt par la persuasion. Il bâtit des villages et régla l'administration du pays. Ses successeurs, tantôt pacifiques, tantôt guerriers, étendirent et consolidèrent leur domination, abolissant partout l'ancien culte et construisant des édifices magnifiques et de belles routes.

Quant à leur situation politique, les Incas jouissaient d'un pouvoir absolu comme dans un gouvernement théocratique et la désobéissance à leur égard constituait une impiété. Les membres de leur famille obtenaient seuls les emplois importants et le sacerdoce. Quatre lieutenants gouvernaient les quatre prin-

cipales circonscriptions ; comme l'empereur, auquel ils rendaient compte de leurs actes, ils étaient assistés d'un conseil d'Incas. Les gouverneurs héréditaires des provinces formaient une noblesse de second ordre. Chaque année ils envoyaient au roi des présents qui consistaient en or, en pierreries, en bois précieux, en baumes et autres produits. Tout gouverneur devait se rendre tous les deux ans à la capitale pour rendre compte au gouvernement de son administration. Ils y envoyaient aussi leurs fils aînés pour y être instruits dans la langue, les usages et les lois. Les seuls propriétaires du pays étaient les Serviteurs du soleil, les Incas et les communes ; les autres, ne possédant rien individuellement faisaient tout travail en commun et devaient même cultiver les terres des Incas et du soleil, travailler à leurs palais, aux ponts, aux routes, fabriquer des armes et se mettre à la disposition du gouvernement toutes les fois qu'il avait besoin de leur concours. Les Péruviens, forts avancés dans l'agriculture, avaient su, au moyen de canaux, diriger les eaux sur des terrains sablonneux que n'arrosait jamais la pluie, en réglant leur niveau et leur distribution ; ils maintenaient les terres en pente à l'aide de petits murs échelonnés et les fumaient avec la fiente des oiseaux et de petits poissons rejetés en quantité sur la plage. Leur morale se réduisait à trois règles de conduite : n'être ni voleurs, ni oisifs, ni menteurs. Ils punissaient inexorablement les crimes qu'ils considéraient comme

étant de nature à amener des désastres publics et privés.

Un statut municipal régissait les communes ; un règlement somptuaire interdisait l'usage des métaux précieux et des pierreries ; des magasins publics étaient destinés à fournir la nourriture et les vêtements aux aveugles, aux muets, aux sourds, aux estropiés, aux vieillards, aux infirmes et à quiconque ne pouvait labourer la terre. Ceux qui se signalaient par des vertus civiques obtenaient des vêtements faits par les personnes de la maison royale.

Il n'y a pas de doute que cette forme de gouvernement, alors en honneur au Pérou, ressemble fort au système de gouvernement préconisé par les socialistes de notre époque, dans lequel l'individu est absorbé par la collectivité et les hommes sont réduits à la condition des machines animées et divisés en classes d'après leurs facultés et connaissances qui doivent être employées au profit de la communauté. Il se peut qu'un tel système favorise le bien-être de la communauté, mais par contre il détruit la liberté individuelle, origine et base de tout progrès.

Les Incas ne connaissaient pas le luxe, ni même le confort, et menaient une vie des plus simples. Seule la résidence du Roi et de sa famille resplendissait de pierreries et de métaux précieux et était ornée de tapis, de figures d'hommes et d'animaux ; leurs ustensiles étaient en or et en argent. Le roi sortait sur une chaise en or et les

hommes de certaines provinces avaient l'obligation de le porter au cours de ses promenades.

Les Péruviens rendaient un culte au soleil qu'ils regardaient comme le ministre suprême du Tout-Puissant. Outre le soleil, les Péruviens adoraient divers idoles : c'étaient de grandes pierres sculptées et parfois des morceaux de bois posés sur des coussins extrêmement riches. Ces divinités avaient des richesses et des prêtres en propre comme il arrive dans toutes les théocraties. De plus, une pierre érigée au milieu de chaque bourgade était considérée comme la déité tutélaire du lieu et on l'invoquait dans les moments critiques.

Tel était le pays que Pizarre s'apprêtait à parcourir et à conquérir. Huana-Capac, douzième empereur, avait conquis le royaume de Quito, y avait introduit les éléments de la civilisation péruvienne, et doté le pays de routes et de canaux. Ensuite, il avait épousé la fille du roi détrôné, qui devint l'objet de sa prédilection, au point qu'en mourant, il laissa le royaume de Quito à son fils Atabalipa qui devint également empereur du Pérou.

Atabalipa, après avoir donné audience à l'ambassade de Pizarre, lui envoya des présents et le laissa avancer sans obstacle jusqu'à Casamasca. Il arriva précédé de quatre courriers, porté dans une riche litière doublée de plumes de perroquets, revêtu d'un habillement de plumes retenues par des agrafes d'or et d'argent,

et accompagné d'une suite de courtisans non moins richement parés.

Le chapelain Valverde, qui faisait partie de l'ambassade, s'étant alors avancé de quelques pas, exposa à l'empereur des choses incompréhensibles pour lui et finit par l'inviter à se faire chrétien et vassal de l'Espagne. A peine Atabalipa eût-il répondu avec une juste indignation à une pareille ouverture, que Pizarre, à la tête d'une poignée de ses gens les plus résolus, se jeta sur lui, renversa tous ceux qui résistaient et le fit prisonnier. C'est ainsi que la perfidie et l'audace secondées par la supériorité des armes livrèrent un puissant empire au pouvoir d'un aventurier dont toute la force consistait en cent soixante hommes et trois canons. Il paraît incroyable qu'au milieu du massacre de quatre-vingt mille indigènes, il ne perdit pas un soldat.

Atabalipa, comprenant que l'unique passion des Espagnols était la soif de l'or, leur promit, s'ils lui rendaient la liberté, de leur en fournir une grande quantité. Il fit apporter de grandes masses d'or évaluées à soixante millions de francs que les conquérants finirent par se partager entre eux. Cependant ces heureux bandits ne rendirent pas la liberté à Atabalipa; même après qu'il eût consenti à recevoir le baptême, il fut condamné à mort.

La cour d'Espagne qui avait persécuté le magnanime Colomb porta aux nues Pizarre et ajouta soixante-dix lieues de côtes au territoire qui lui avait été concédé.

Pizarre, après ce premier succès, grâce à son audace et à sa perfidie, marcha vers Cuzco, capitales des Incas, dont il s'empara après plusieurs combats. Cette ville qui renfermait alors d'énormes richesses, surtout dans les temples, devint la proie des bandits espagnols.

Cependant, Ferdinand, frère de Pizarre, qui s'était rendu en Espagne pour justifier cette conquête, dut promettre à Charles Quint en retour des faveurs accordées à son frère une somme d'or et d'argent supérieure à celle envoyée par celui-ci. Mais Pizarre trouva étrange qu'alors que l'expédition avait été accomplie sur son conseil et à ses risques et périls, la somme envoyée eût paru insuffisante, et qu'il fallût pour assouvir un empereur éloigné et des courtisans oisifs, leur abandonner des richesses destinées soit à l'indemniser, lui et ses soldats, soit à fonder des villes et des colonies. Ferdinand, pour ne pas manquer à sa parole, amena l'Inca à faire un présent considérable à l'Espagne, moyen certain, lui dit-il, de recouvrer ses titres et d'obtenir toute sécurité. Le conseil fut suivi mais sans résultat. Francisco Lopez de Gomera, historien et ecclésiastique espagnol, contemporain de Pizarre, qui après avoir passé quatre ans en Amérique, en publia l'histoire générale, raconte « que les conquérants espagnols « après le retour de Ferdinand, arrachèrent l'argent des « murs des temples, fouillèrent les tombeaux pour enle- « ver les vases d'or et d'argent qu'ils renfermaient, « dépouillèrent les idoles, pillèrent les maisons, les

« forteresses où les Incas avaient réuni d'immenses « trésors ; ils trouvèrent dans Cuzco plus d'or et d'ar- « gent que n'en avait produit la rançon d'Atabalipa. Un « Espagnol découvrit dans un souterrain un tombeau « en argent pur, d'une valeur inappréciable. Mais les « Espagnols n'étaient pas encore satisfaits ; plus ils « découvraient de richesses, puis ils en avaient soif. »

Quant aux chefs de l'entreprise, Luc mourut avant d'en recueillir les fruits. Almagro se disposait à conquérir la côte qui lui avait été assignée par la Cour d'Espagne, c'est-à-dire le Chili, mais le climat rigoureux de ce pays lui fut adverse. Beaucoup d'hommes et de chevaux périrent de froid dans la montagne et lorsqu'il se dirigea vers le midi, il se heurta à un peuple sauvage et robuste vêtu de peaux de phoques et de loups marins. C'est ainsi que lorsqu'il eut réussi à réduire le Chili à l'obéissance, il se vit obligé de revenir en hâte par la côte où il trouva les Péruviens insurgés de toutes parts contre leurs oppresseurs et dut endurer une chaleur aussi excessive que le froid qu'il avait enduré dans les montagnes.

D'autre part Pizarre se voyait assiégé depuis neuf mois dans la ville de Cuzco, ayant à lutter à la tête d'une poignée d'hommes braves contre un grand nombre d'indigènes. En attendant, Almagro, qui avait réussi à mettre en fuite les naturels, parvint à s'emparer de Cuzco et à faire prisonnier Pizarre, son rival. Mais celui-ci, plus jeune, plus vigoureux et plus hardi,

parvint à vaincre son adversaire et à le faire prisonnier à son tour ; il le condamna au gibet. Almagro se déshonora en implorant la pitié de Pizarre, mais celui-ci, féroce et cruel par nature, resta inflexible. Malheureusement pour lui, non content d'opprimer les naturels, il avait encore mécontenté les colons, de manière que dans le partage des territoires et des indigènes, les partisans d'Almagro se trouvaient exclus. Ceux-ci, exaspérés de cette iniquité, se rassemblèrent autour du fils d'Almagro qui se mit à la tête d'une insurrection assez vigoureuse dans laquelle Pizarre succomba.

Non contents d'être ainsi vengés de Pizarre, les partisans d'Almagro se mirent à persécuter ses soldats et leur arrachèrent par des tortures les richesses qu'ils les supposaient posséder. Dès ce moment, la haine ne fit que croître et les deux partis restèrent toujours en guerre, avec cette particularité que Diego Almagro se mit à protéger les indigènes contre les Espagnols. Ceux-ci exaspérés de cette trahison s'emparèrent d'Almagro et le mirent au supplice. C'est ainsi que le gibet devint la récompense réservée aux conquérants.

Charles-Quint, se rendant compte de l'importance du Pérou, prétendait rattacher à la couronne toutes les terres conquises dans ce pays. Il décida en outre que les esclaves y seraient mis en liberté. Il envoya au Pérou Blaise Nuñez de Vela, le chargeant d'exécuter à la lettre et sans retard ses ordres qui entraînaient pour les nouveaux propriétaires la dépossession de leurs

terres. Alors, Gonzalo Pizarro, frère du conquérant, se mit à la tête des mécontents révoltés, et après avoir tué dans une bataille le vice-roi Nuñez, il s'établit à Lima, ville fondée par son frère pour être la capitale du pays où il se conduisit en roi, bien qu'il refusât d'en prendre le titre.

Charles-Quint, voyant ses projets ainsi déjoués, eut recours à la perfidie. Il envoya au Pérou Pierre de Lagasca, prêtre vertueux et désintéressé, avec mission de promettre le pardon à quiconque rentrerait dans le devoir et même d'offrir la vice-royauté à Pizarre ; au cas toutefois où celui-ci maintiendrait son attitude, l'envoyé devait réclamer l'aide des colonies. Pizarre n'était en effet nullement disposé à se soumettre à l'ordre de Charles-Quint et Lagasca fut obligé de recourir à la force. La guerre civile éclata et les principaux officiers, gagnés aux promesses de Lagasca, abandonnèrent Pizarre qui fut fait prisonnier et condamné à mort.

Lagasca s'efforça d'adoucir le sort des Péruviens en leur donnant du travail et en occupant les mécontents dans neuf expéditions où leur fougue finit par s'émousser. Après avoir récompensé largement ceux qui l'avaient secondé, il rapporta à Charles-Quint un million trois cent mille pesos en or. La seule récompense que Lagasca reçut de Charles-Quint pour prix de ses services fut d'être promu à l'évêché de Palencia.

Charles-Quint eut beau fonder en 1545 à Lima une

Université et trois collèges royaux, il demeura un objet de haine et de malveillance de la part des habitants du Chili et du Pérou à cause des nombreuses iniquités commises par lui à l'égard des Espagnols, de même qu'envers les naturels du pays ; d'abord par sa manière indigne de récompenser les conquérants et par le massacre de milliers d'individus pacifiques, laborieux et dévoués aux institutions de leur pays ; ensuite par la réduction de la population d'un royaume qui regorgeait d'habitants et de moyens de subsistance à un chiffre de trois millions d'hommes, obligés de recourir au travail des nègres, ainsi que par la destruction de milliers de monuments historiques, cet ensemble de facteurs prouvant d'une façon éloquente son manque de sens moral et son mépris de la dignité de la personnalité humaine, l'unique objet de son culte semblant être celui de l'or acquis par le vol et non par le travail.

Son exemple fut tellement contagieux qu'il contribua à empoisonner la mentalité de ses sujets et à neutraliser les efforts des hommes honnêtes, courageux et intelligents, qui voulaient découvrir des pays inconnus et propager les principes de morale parmi les indigènes. Tel fut le cas de Vasco Nuñez de Balboa qui déploya tant de courage et de dévouement dans son expédition à l'isthme de Darien qu'il fut nommé chef et fonda ensuite la première colonie espagnole sur ce continent, appelée Sainte-Marie de Darien. Malheureusement, croyant que l'unique moyen de faire confirmer cette dignité à

Madrid en dépit des intrigues ourdies contre lui était d'envoyer beaucoup d'or, il en ramassa autant qu'il put, non en tuant les naturels, mais en les caressant.

A force d'habileté il parvint à gagner la confiance des Indiens qu'il rencontrait ; il les réunit à sa petite armée et son exemple encourageait ses compagnons à endurer patiemment les souffrances et les fatigues. S'avançant à travers les marais et les gorges des montagnes escarpées, il se trouva après vingt-cinq jours de marche au pied d'une montagne très élevée, d'où les naturels assuraient qu'on apercevait la mer. Balboa s'avança vers la cime des Cordillères d'où il aperçut le vaste océan et il se prosterna en rendant grâce à Dieu. Ensuite, il se lança en avant jusqu'à ce qu'il eût atteint la plage et prit possession de la mer au nom de l'Espagne en se plongeant tout armé dans les flots.

C'était le golfe, appelé depuis golfe de Panama et la mer, l'Océan Pacifique. Bien que le rivage découvert ne renfermât pas d'or, il contenait néanmoins une grande quantité de perles et d'autres richesses naturelles que Balboa partagea loyalement avec ses compagnons. En attendant, grâce aux intrigues ourdies à la Cour d'Espagne contre Balboa, Charles-Quint confia le gouvernement de Darien à Pédrarias de Avila qui se rendit avec des forces considérables à l'isthme de Darien où il géra les affaires du pays avec une brutalité insensée, semant la discorde entre les colons et les naturels.

Balboa voyant son œuvre de plusieurs années compromise par son successeur, ne put s'empêcher de désapprouver sa conduite. Pédrarias, mal disposé contre Balboa, l'accusa d'insubordination et le mit à mort (1517). Telle fut la récompense accordée par Charles-Quint à celui qui avait donné à la couronne de Castille la plus grande mer du globe.

CHAPITRE XIX

LA CONTRIBUTION DE L'ESPAGNE AU PROGRÈS DES SCIENCES EXACTES ET NATURELLES PENDANT LE XVI[e] SIÈCLE

I

Si l'on considère avec attention le plus grand événement qu'enregistre l'histoire, la découverte de l'Amérique, on est forcé de reconnaître que celle-ci ne fut ni le résultat d'un calcul scientifique ni celui d'une recherche économico-sociale. Elle eut pour origine l'inspiration d'un navigateur mystique qui s'était enthousiasmé à la lecture des descriptions d'un voyage aventureux à travers la Chine et le Japon par Marco Polo et qui, grâce aux notions astronomiques courantes à l'époque sur la sphéricité du globe terrestre, avait acquis la conviction profonde de la possibilité de découvrir de nouveaux pays par la voie maritime du côté nord-est de l'Atlantique. Par sa constance il sut gagner la confiance des personnalités influentes du haut clergé d'Espagne, qui l'aidèrent puissamment à disposer en sa faveur la volonté des Rois Catholiques, d'autant plus qu'il mettait en avant deux motifs qui ne

pouvaient manquer d'exercer une forte influence sur les sentiments profondément religieux d'Isabelle et sur l'esprit de convoitise de Don Fernando. Il disait que des trésors immenses d'or et d'argent accumulés dans ces pays, la plus grande partie deviendrait la propriété de la couronne d'Espagne et que l'autre partie qui lui serait réservée il l'emploierait à la conquête de Saint Sépulcre. Il est certain que l'initiative de la découverte du Nouveau-Monde revient à Colomb qui a mis toutes ses forces physiques, intellectuelles et morales au service de la réalisation de l'idéal qu'il s'était proposé à lui-même et que ceux qui ont continué à marcher sur ses traces ont été des hommes fort courageux, mais ils étaient plutôt guidés par l'idée du lucre, et avaient en outre employé dans la réalisation de leurs projets des procédés sauvages et anti-humanitaires, le vol et l'assassinat ; par conséquent, ils ne méritent pas d'être placés parmi les héros du progrès humain. Les seuls qui aient le droit d'aspirer à ce titre sont les premiers navigateurs italiens : Christophe Colomb qui découvrit l'archipel des Antilles (1492)et Jean Cabot, qui découvrit pour le compte de l'Angleterre, Terre-Neuve et le Canada (1497). Cela s'explique : d'abord l'Italie fut le premier pays d'Europe où se manifesta la renaissance de l'ancienne culture grecque des lettres et des beaux-arts, car elle n'avait pas cessé d'être la *Grecia magna* ; ensuite elle a aussi donné au XVI^e^ siècle des hommes qui brillèrent dans les sciences physiques, et

parmi lesquels figurent en première ligne Galilée et Toricelli.

Quant à l'Espagne, bien que les hommes qui complétèrent l'œuvre de Colomb n'aient pas été des hommes de science, ayant été guidés dans leurs entreprises plutôt par l'amour du lucre et la convoitise des richesses que par le désir de savoir, il y eut en Espagne des savants, des astronomes, des navigateurs, des cosmographes et des botanistes qui surent mettre à profit la découverte du nouveau monde pour élargir l'horizon de leur science de prédilection. En première ligne figurent les écrivains sur l'art de la navigation qui ont été assez nombreux. Nous citerons les plus célèbres qui sont *Martin Fernandez Enciso*, de Séville, qui a écrit sur cette matière un travail qui fut traduit dans presque toutes les langues européennes. Il contient d'abord des règles et des indications pour les navigateurs afin qu'ils puissent se rendre compte par la situation et la hauteur des astres du degré de latitude ; ensuite il donne une description des terres et des côtes découvertes jusqu'en 1521.

Francisco Falero, portugais au service de l'Espagne, publia en 1535 un travail sur la sphère et l'art de naviguer, avec un régime des latitudes. Il parle également avec précision de la déviation de l'aiguille magnétique dans les différentes contrées de la terre, proposant en même temps des procédés et des règles pour l'orientation des navigateurs. Un autre écrivain espagnol, *Pedro*

Medina, fut le premier qui résuma l'art de la navigation en des règles et des préceptes précis ; on peut dire de lui qu'il fut le vrai créateur de cet art et de cette science. Toutefois il faut reconnaître que bien que les travaux de Pedro Medina eussent été vus et approuvés par la *Casa de Contratacion* des Indes à Séville, par le premier pilote et cosmographe de Sa Majesté, les cartes dont il se servit manquent d'exactitude, bien qu'elles répondent bien aux connaissances nautiques et cosmographiques de l'époque. La carte de Pedro de Medina comprend : l'Europe, l'Afrique et les pays connus de l'Amérique, tels que Terre-Neuve, la Floride, le Mexique, les Antilles, le Pérou jusqu'à Cuzco, le fleuve Amazone et les côtes du Brésil. Un autre cosmographe, *Martin Cortes*, publia à Séville en 1551, un compendium sur la sphère et l'art de naviguer. Ce travail est un exposé pratique et théorique de la navigation, traçant des règles pour les marins et montrant le chemin aux pilotes en leur faisant connaître les instruments pour prendre les hauteurs du soleil et le flux et le reflux de la mer, en leur indiquant des cartes et des boussoles pour la navigation, en leur montrant le cours du soleil et le mouvement de la lune qui devaient leur servir de guide pour connaître l'heure de jour et de nuit dans les différentes parties de la terre. Il décrit aussi les propriétés de l'aiguille magnétique pour la détermination du degré de latitude et pour la connaissance des courants. Cet ouvrage a mérité l'estime des Anglais au

point qu'il fut traduit en anglais par Ricardo Eden, sur l'initiative du célèbre navigateur Burrough en 1561, dans le but de propager les connaissances nautiques parmi les membres de la Société cosmographique qui s'était formée à Londres pour favoriser les découvertes maritimes. Dans ce travail il pose en principe au-dessus de toute discussion, que l'aiguille magnétique varie dans les différents degrés de latitude, mais qu'elle reste fixe sur les pôles.

Un autre cosmographe espagnol qui fut en même temps un navigateur très expérimenté fut Jean Escalante de Mendoza, qui écrivit en 1575 un ouvrage très remarquable, ayant pour titre : *Itinerario de la navegación de los mares y tierras occidentales*. Cet ouvrage peut être considéré comme un sommaire des connaissances maritimes de l'époque et est surtout original en ce qu'il est basé sur l'expérience personnelle de l'auteur durant 28 années de voyages constants sur toutes les mers du globe. Le but principal de l'ouvrage était l'explication des routes, d'aller et de retour, aux ports et îles de l'Amérique septentrionale, en faisant la description de ses côtes, de ses mers, des courants des vents, des tempêtes, des météores et autres phénomènes ordinaires de la navigation et en y ajoutant de plus les éléments nécessaires pour la construction des vaisseaux, les manœuvres de la guerre maritime, sans oublier les principes théoriques et pratiques de la nautique.

Un autre navigateur espagnol célèbre du xv^e siècle qui parcourut les côtes de l'Amérique méridionale, fut *Pedro Sarmiento de Gamboa*. Il naquit en Galice et prit part aux diverses expéditions dans l'Amérique du Sud. En 1579, il se rendit du Pérou au détroit de Magellan ; après avoir exploré les côtes environnantes, il retourna en Espagne l'année suivante et proposa à Philippe II l'expédition d'une escadre avec des troupes pour construire un fort dans les détroits. Malheureusement l'exécution de ce projet fut contrariée par la rencontre d'une escadre anglaise qui détruisit une grande partie de la flotte espagnole dont le reste périt ensuite dans une tempête : — Sarmiento lui-même fut fait prisonnier par les Anglais. Mais le grand mérite de Sarmiento c'est d'avoir rédigé un journal de voyage où il rend compte des observations importantes recueillies par lui au cours des longues années pendant lesquelles il avait navigué sur les mers et les côtes de l'Amérique méridionale. De plus, il décrit dans son journal des procédés ingénieux inventés par lui pour calculer la longitude où se trouvait le bateau, pour dresser des cartes et tracer des routes.

Il nous reste encore à rendre compte d'un célèbre cosmographe, *Pedro Nuñez*, professeur de mathématiques et d'astronomie à l'Université de Coïmbre, au xvi^e siècle, et qui a figuré parmi les plus insignes géomètres de son époque. Il est surtout connu par l'invention d'un appareil très ingénieux au moyen duquel

il a pu mesurer les fractions de l'unité longitudinale soit droite soit circulaire ; il a également déduit les lois du mouvement de rétrogradation de l'ombre dans le cadran solaire, ensuite il a réussi à donner une nouvelle formule pour calculer la latitude au moyen de la hauteur du soleil et de l'azimut.

Un autre cosmographe du XVI^e^ siècle est *André de Poza* qui publia en 1585 un travail intitulé : *Tratado de Hidrografía*, où il décrit la sphère terrestre et les instruments de la navigation et où il expose les différentes manières d'observer la longitude sur mer, insistant particulièrement sur celle qui repose sur la connaissance de la distance de la lune de n'importe quelle étoile zodiacale. Cet ouvrage est divisé en deux parties : l'une est consacrée à l'étude de la théorie de la navigation et l'autre à la description des ports, des côtes, des marées et de tout ce qui a rapport à la pratique du pilotage, en y ajoutant une table de longitudes et de latitudes des différents ports, caps et points principaux des côtes.

Un travail cosmographique qui contient tous les travaux et connaissances acquises sur cette matière pendant le XVI^e^ siècle c'est le *Padron de las navegaciones de las Indias*. Le nom du livre indique à lui seul son objet qui est de faire connaître toutes les îles, les baies, les dépressions de terrain et les ports, leurs formes, les degrés de latitude et leurs distances réciproques, de même que l'histoire de leurs découvertes. Ce travail

est dû au Conseil Suprême des Indes qui avait institué un poste de cosmographe en chef, auquel tous les pilotes et capitaines qui naviguaient dans les Indes étaient obligés d'adresser leurs notes relatives aux expériences et observations personnelles qu'ils avaient recueillies dans leurs voyages. Au commencement, ce travail contenait quelques erreurs et confusions dans les rapports respectifs, souvent contradictoires, des marins espagnols et portugais. Alors le Conseil Supérieur des Indes chargea en 1596 le fameux cosmographe Garcia de Céspedes de soumettre ces travaux à une nouvelle étude pour y introduire les corrections nécessaire. Ce travail est extrêmement intéressant, car il contient non seulement la description et la manière de se servir des instruments nautiques, tels que l'astrolabe, la boussole, les cartes, les tables des corps célestes, l'arbalestrille (instrument anciennement employé pour mesurer la latitude) mais il renferme aussi un chapitre qui traite des voyages entrepris aux Indes occidentales par les différents navigateurs et des documents très curieux relatifs à des questions sur lesquelles on n'avait pu se mettre d'accord pendant deux siècles, telles que la délimitation des colonies portugaises et espagnoles en Amérique. On y trouve décrites les côtes de France, d'Espagne et d'Angleterre, les côtes du cap Vert, le cap de Bonne Espérance et du Sud de l'Afrique, ensuite celles du Brésil, le détroit de Magellan, toute l'Amérique du Sud et les côtes du Pérou jusqu'à la Nouvelle

Espagne, les côtes et les îles des Philippines, les côtes de l'Afrique, les côtes de la Méditerranée, les côtes des Indes orientales, de Comorin, de Malacca, de la Chine et du Japon.

D'après ce qui précède on voit que la plupart des cosmographes d'Espagne du XVI^e^ siècle n'étaient pas des navigateurs; c'étaient plutôt des savants qui se consacraient à l'étude des sciences exactes, celles que les mathématiques et l'astronomie, dont ils se servaient pour étudier les lois de la navigation et qui ont tâché de les confirmer ensuite par des expériences au moyen d'instruments de leur invention. Leurs travaux gagnèrent surtout en importance à la suite des recherches faites par leurs auteurs dans les Archives de la *Casa de Contratación* de Séville, où se trouvaient réunies toutes les observations et expériences personnelles de tous les navigateurs espagnols ayant voyagé dans les mers Atlantique et Pacifique, de même que les descriptions topographiques émanant des cosmographes qui avaient accompagné les différentes expéditions faites aux frais du gouvernement espagnol dans les pays conquis.

II

Nous tenons à constater que le réveil de l'esprit d'observation des phénomènes naturels, de l'amour des explorations dans les contrées du nouveau continent se

manifesta parmi les hommes de science espagnols après que les luttes entre les conquérants et les naturels eurent cessé et que les nouveaux pays eurent été pacifiés. La date de publication de la plupart de leurs recherches dans les derniers deux tiers du XVII^e^ siècle, en est une preuve évidente. Humboldt dans son *Cosmos* s'exprime à ce sujet dans les termes suivants : « L'aspect « d'un continent séparé de l'Europe par les vastes « solitudes de l'Océan a stimulé la curiosité des pre- « miers voyageurs et a fait naître de nouveaux pro- « blèmes et des questions anthropologiques importantes « qui préoccupent encore les grands penseurs de notre « époque.

« C'est d'abord l'unité de la race humaine et les alté- « rations qu'a souffertes le type commun et primitif ; « ensuite les émigrations des peuples et l'affinité des « langues les plus dissemblables dans la racine des « mots, dans leurs flexions et leur forme grammaticale. « Un problème non moins grave a surgi relativement « à l'émigration des espèces animales et végétales. On « se mit également à la recherche de la cause des vents « alizés et des courants pélagiques de même que de « la décroissance progressive de la chaleur à mesure « qu'on monte les versants des montagnes ou qu'on « descend dans les couches d'eau des profondeurs de « l'Océan, et finalement on a tâché de se rendre compte « de l'action réciproque des volcans et de leur influence « sur les tremblements de terre. A aucune époque de

« l'histoire, depuis la fondation des sociétés, le cercle « de la pensée humaine ne s'est élargi d'une manière « aussi merveilleuse et aussi subite que dans le courant du XVI^e^ siècle. Jamais on n'a senti avec une telle véhé- « mence la nécessité d'observer la nature dans les « différentes lattitudes et sur les différents degrés d'alti- « tude au-dessus du niveau de la mer, et jamais l'es- « prit humain ne s'est senti poussé avec une telle vigueur « à la recherche des moyens qui lui facilitaient l'accès « aux secrets de la nature. »

Parlant de la personnalité de Colomb, Alexandre Humboldt dit dans le *Cosmos* : « Le persévérant auteur de la « découverte du Nouveau-Monde n'a pas seulement le « mérite incontestable d'avoir été le premier qui a « découvert une ligne magnétique sans déclinaison, « mais aussi d'avoir propagé en Europe l'étude du « magnétisme terrestre, à la suite de ses considérations « sur la décroissance progressive de la déclinaison vers « l'ouest à mesure qu'il se séparait de cette ligne-là. « Cette découverte d'une ligne magnétique sans décli- « naison marque sans doute une date mémorable dans « l'histoire de l'astronomie nautique. Colomb a non « seulement découvert dans l'Océan Atlantique une « région dans laquelle le méridien magnétique coïncide « avec le méridien géographique, mais il a, de plus, « fait l'observation ingénieuse que la déclinaison magné- « tique peut servir à déterminer les lieux dans lesquels « un bateau se trouve par rapport à la longitude. »

Une fois l'impulsion donnée par Colomb et d'autres navigateurs, l'esprit d'invention pénétra dans tous les milieux de penseurs. Chacun voulait contribuer d'une manière désintéressée au progrès de la navigation. C'est ainsi qu'en 1525, Philippe Guillen, pharmacien et botaniste, à Séville, inventa la boussole de variation, au moyen de laquelle on peut mesurer les hauteurs du soleil. L'inventeur reçut l'année suivante en récompense une pension viagère du roi de Portugal et le gouvernement espagnol recommanda cet instrument à tous les pilotes du royaume.

Quelque temps après, en 1545, apparurent les découvertes de *Martin Cortes* qui, en étudiant la direction des méridiens et des parallèles magnétiques, prétendait que le pôle magnétique ne coïncidait pas avec le pôle terrestre et qu'il se trouvait en un point fixe au Groenland. Cette opinion fut bientôt admise par tous les navigateurs d'Espagne, au point que Pedro de Siria, de Valence, dans son travail intitulé : *Arte de la verdarera navegación* publié à Valence en 1602 établit comme principe que le pôle magnétique se trouve à une distance de quatre à cinq degrés du pôle terrestre. Toutefois, il faut reconnaître que la science de cette époque-là était limitée à l'étude de la géométrie et des mathématiques, cultivées déjà quelques siècles auparavant par les Arabes dans les écoles de Cordoue, Séville et Grenade et qui furent plus tard introduites par les savants juifs dans les écoles de Tolède et de Saragosse. Cependant après

que les voies de la navigation se furent multipliées et étendues à la suite de la découverte de l'Amérique, les savants espagnols appliquèrent les études astronomiques et mathématiques à la navigation. C'étaient surtout les sciences astronomiques qui étaient cultivées dans les Universités espagnoles, tant à Salamanque qu'à Saragosse et à Valence. D'ailleurs c'est dès la fin du xv[e] siècle que brilla l'école astronomique de Salamanque et plus tard celle de Saragosse sous la direction d'*Abraham Zacuto* où il forma un grand nombre d'élèves qui furent ensuite ses émules et parmi lesquels se distinguaient surtout *Alfonso de Cordoue*, professeur à l'Université de Valence au commencement du xvi[e] siècle, de même que *Pedro Juan Monzó* et *Geronimo Muñoz* également professeurs de mathématiques à Valence; ce dernier inventa des instruments ayant pour but de niveler les fleuves afin de conduire l'eau aux champs de Lorca, Murcie et Carthagène, mais qui malheureusement n'ont pas donné de résultats après trois siècles d'attente. A la même époque les sciences mathématiques fleurirent également au Portugal, ayant pour représentants *Pedro Nuñez* et *Alvaro Thomas ;* le premier, professeur à l'Université de Coïmbre, ayant figuré parmi les géomètres les plus distingués de l'époque.

Parmi les mathématiciens célèbres du xvi[e] siècle, il est juste de rappeler le nom de *Francisco Sanchez*, né de parents juifs à Tuy (Espagne) qui par ses connaissances profondes en mathématiques fut appelé à ensei-

gner cette science aux Universités françaises de Montpellier et de Toulouse. Il se rendit surtout célèbre à la suite des discussions géométriques qu'il soutint sur le livre d'Euclide contre le fameux père jésuite Clavio, l'un des trois mathématiciens chargés par le pape Grégoire XIII de la réforme du calendrier. En cette occasion il publia un petit écrit en latin qui le fit triompher dans cette lutte scientifique, selon le témoignage du savant allemand Brücker. Ce triomphe est d'autant plus méritoire pour le mathématicien espagnol que Clavio jouissait de la plus grande célébrité à son époque et était considéré comme un des premiers mathématiciens, au point d'être appelé l'Euclide du XVI^e siècle.

L'étude des mathématiques était tellement répandue en Espagne au XVI^e siècle qu'il y eut un professeur de mathématiques à Barcelone qui s'efforça de prouver la supériorité des mathématiques sur toutes les autres sciences, prétendant que seule elle aurait le droit d'être appelée science pure, quand même elle ne servirait pas de base à la mécanique, à l'astronomie et autres sciences appliquées à l'industrie.

L'Université de Valence comptait également un grand nombre de mathématiciens, tels que *Pedro Juan Oliver* et *Pedro Ruiz*. Ce dernier publia en 1575 un traité populaire sur les cadrans solaires avec des tables tellement minutieuses que tout le monde sachant lire et écrire pouvait se renseigner suffisamment pour en construire. Comme un des géomètres les plus célèbres

du XVI^e siècle, nous citerons l'insigne architecte *Juan de Herrera,* directeur de l'Académie des Sciences de Madrid fondée par Philippe II. C'est aussi lui qui fut chargé par le monarque de construire le Monastère de l'Escorial, édifice colossal, moitié monastère et moitié résidence royale. Toutefois, il semble que lorsqu'un architecte est doublé d'un mathématicien ses constructions ne portent ni le cachet de la beauté et ni la forme gracieuse de l'art, car les figures géométriques ne sont pas faites pour exprimer le sentiment religieux ni le sentiment esthétique. C'est ainsi que par son aspect le Monastère de Saint-Laurent ressemble plutôt à un travail de l'époque cyclopéenne qu'à un monument artistique du moyen âge. Les immenses blocs de granit qui forment ses murs, les galeries sombres qui traversent les vastes espaces intérieurs, de même que la hauteur de ses voûtes, révèlent bien la conception colossale d'un esprit ambitieux qui aspirait à la conquête d'un vaste empire et à la domination universelle. En un mot c'est l'idéal de Philippe II mis à exécution par un architecte-mathématicien, qui rêvant de calcul infinitésimal, le traduisit en un édifice gigantesque composé de blocs de granit, appelés à braver les vicissitudes du temps.

III

Quant aux progrès des autres sciences exactes et naturelles en Espagne pendant le XVI^e siècle, il faut tenir compte du fait qu'au XVI^e siècle, la physique et la mécanique étaient les seules sciences qui commençaient à être cultivées par quelques esprits supérieurs, notamment en Italie, tels que Galilée et Torricelli, dont l'un découvrit la loi de la pesanteur et inventa le télescope, et l'autre le baromètre. Quant à la chimie, on s'était borné à la séparer de l'alchimie, science occulte avec laquelle on l'a voyait confondue jusqu'alors. Même au XVI^e siècle, son application s'était limitée à la médecine et à la pharmacie.

Ce n'est qu'au XVII^e siècle que la chimie acquit son autonomie et son existence propre. Toutefois, il faut reconnaître que depuis le commencement du XVI^e siècle, les travaux réalisés par suite de la découverte des mines dans le nouveau continent ont fait grandement progresser la chimie, notamment en ce qui concerne l'exploitation du fer et d'autres métaux. Ce sont les Espagnols qui réalisèrent la première opération métallurgique au Mexique en utilisant le cuivre, l'étain et le fer dans la fonte des canons pour Hernan Cortes. Ensuite *Mosen Antonio Boteller* inventa un procédé destiné à séparer l'argent des autres métaux au moyen du mercure et du

sel. Ce procédé d'amalgamation ne tarda pas à se généraliser dans tous les autres pays de l'Europe. On doit aussi aux Espagnols la découverte de la gravure sur métaux au moyen de l'eau forte.

Quant à la botanique, nous savons bien que les Arabes d'Espagne enrichirent cette science, déjà au XII^e siècle, de 2.000 plantes inconnues des Grecs. Au XVI^e siècle le fameux médecin, *Francisco Mico* de Vich, fit des explorations botaniques en Catalogne, Castille et Extremadure, et remit une grande partie de ses observations à un botaniste français de Lyon, *Dalechamp*, qui publia en 1587 son *Historia generali plantarum*, où il constate que trente plantes nouvelles ont été découvertes par le savant espagnol.

Parmi les plus illustres botanistes d'Espagne au XVI^e siècle figure en première ligne *André Laguna*. Né à Segovie et plus tard professeur à Alcala de Hénarès, il commenca par traduire du grec en latin les travaux botaniques attribués à Aristote. Ensuite il fit connaître les sexes et la manière de se féconder des plantes phanérogames. On lui doit aussi la traduction en espagnol de la *Matière médicale* de Dioscorides, enrichie par de nombreuses annotations. Cet ouvrage à joui d'une grande réputation tant en Espagne qu'à l'étranger, au point qu'il y en eut plusieurs éditions en différentes langues.

Laguna eut aussi le mérite d'obtenir de Philippe II en 1555 la création à Aranjuez d'un jardin botanique avec

application à la médecine, qui fonctionna sous sa direction. Toutefois, il faut rappeler que le calife Abder-Rahman I^er avait fondé déjà au VIII^e siècle un jardin botanique près de Cordoue et envoyé en Syrie et dans les autres contrées de l'Asie des voyageurs, chargés de recueillir des semences rares ; lui-même avait planté dans le jardin de son palais les premiers dattiers. Il est vrai que depuis le XIII^e siècle la culture arabe avait perdu son prestige en Espagne, et les avantages qu'elle avait rapportés au pays furent méconnus après l'expulsion des Arabes. Laguna a également enrichi la botanique d'un vocabulaire polyglotte de plantes, ayant ajouté aux noms latins leur dénomination en grec, arabe, espagnol, catalan, portugais, italien, français et allemand.

Un autre botaniste très célèbre du XVI^e siècle, est Nicolas Monardes, né à Séville, où il exerça la médecine. Il est le premier qui ait essayé d'écrire une flore espagnole sous le titre : *Verdadera descripción de todas las yerbas que hay en España.* Il se distingua surtout par son travail sur *L'Histoire naturelle et les connaissances des productions américaines,* dont il a fait un vrai musée, un des premiers et des plus remarquables en Europe. Parmi ses travaux, celui qui a le plus attiré l'attention, c'est son ouvrage sur les plantes médicinales d'Amérique.

En plus des botanistes de profession que comptait l'Espagne au XVI^e siècle, nous tenons à mentionner

Antonio de Herrera et Tordecillas, premier chroniqueur de Sa Majesté des Indes et de Castille, qui après avoir consulté tous les documents existant dans les archives et bibliothèques d'Espagne, relatifs aux Indes occidentales, publia un grand nombre de notices curieuses sur les productions américaines, où il décrit plus de trois cents plantes utiles, découvertes et recueillies par les Espagnols dans les diverses régions de l'Amérique dans la première moitié du XVI^e^ siècle. On considère ce travail comme un des plus exacts et comme bien supérieur à tous ceux traitant de cette matière.

Un autre naturaliste espagnol du XVI^e^ siècle c'est *Lopez de Gomara* qui a écrit également l'histoire générale des Indes dans laquelle il y a un chapitre qui s'occupe des plantes américaines dont il décrit quelques-unes avec des détails très intéressants, surtout le cactus, le cacao, l'agave et le baume de tolu. Cet ouvrage fut traduit ensuite en français, en italien et en anglais.

En plus des travaux que nous venons de mentionner écrits par des botanistes distingués sur les plantes des Indes occidentales, il y en a un qui les surpasse en importance scientifique et artistique : c'est l'histoire des animaux et des plantes par le naturaliste *Francisco Hernandez*, chargé par Philippe II d'accomplir cette entreprise ; Hernandez eut besoin d'un grand nombre d'années pour écrire un ouvrage qui forme quinze livres in-folio et qui fut déposé dans la Bibliothèque de l'Escorial.

Dans ce travail, l'art et la science ont rivalisé pour créer une œuvre monumentale d'une grande valeur artistique et scientifique ; les figures des animaux, les couleurs des plantes, les branches des arbres, les fleurs et les fruits, les écailles des poissons, les plumes des oiseaux, les costumes des naturels de chaque région, leurs ornements, leurs mœurs, leurs danses et leurs sacrifices, tout était admirablement dessiné et peint par des peintres très habiles, avec la circonstance particulière que beaucoup d'objets qui figurent dans l'ouvrage d'Hernandez représente une copie des peintures exécutées par des peintres indigènes du Mexique sur l'ordre du roi Nezahualcoyot, un demi-siècle avant l'arrivée des Espagnols et que le naturaliste espagnol a mis à profit une riche collection de plantes médicinales qu'il avait trouvées toutes fraîches dans le Jardin botanique de Huaxtepec. Selon l'opinion des auteurs qui se sont occupés de l'histoire de la conquête du Mexique, tels que Prescott et Clavijero, il est avéré qu'à l'époque de la conquête de l'empire de Montézuma, il n'y avait dans aucun pays d'Europe un jardin zoologique qui pût se comparer à ceux de Huaxtepec, Chapoltepec, Iztapalapan et Tezcuco. Malheureusement, pendant l'incendie de la Bibliothèque de l'Escorial, en 1671, quelques-uns des volumes de l'œuvre immortelle d'Hernandez furent détruits ou abîmés par les flammes. Grâce à un heureux hasard, un siècle après ce regrettable accident, on découvrit dans la bibliothèque de San Isidro de Madrid, cinq volumes

des manuscrits d'Hernandez avec corrections et annotations autographes. Le ministre de la marine, Don José Galvez, sous Charles III, fit imprimer ces manuscrits intégralement. Gomez Ortega qui fut chargé de ce travail ajouta à la fin du troisième volume qui s'occupe des plantes, trois tables de matières contenant le nom des plantes presque toutes mexicaines.

Avant de terminer le compte rendu des travaux espagnols au XVI[e] siècle sur la botanique en général et des plantes des Indes occidentales en particulier, nous devons encore mentionner le fait que l'Espagne a contribué à enrichir la science médicale des plantes impor-
'es d'Amérique, parmi lesquelles figurent en première
ne, le quinquina, la salsepareille, le guayac, le sasa-
. le camphre, la noix musquée et le jalap.

CHAPITRE XX

LA DÉCADENCE DE L'ESPAGNE AU XVII[e] SIÈCLE

De ce qui précède, il résulte d'une façon indiscutable que l'Espagne du XVI[e] siècle a non seulement eu la gloire de découvrir un nouveau continent, mais elle a aussi le mérite insigne d'avoir contribué à enrichir les sciences mathématiques, astronomiques et nautiques de nouveaux faits et de nouveaux procédés, de répandre une lumière nouvelle sur les hommes et sur les choses, d'élargir la sphère du commerce et de l'industrie et de répandre la langue espagnole parmi les habitants du nouveau continent, en même temps qu'elle purifiait et enrichissait sa propre langue, grâce à ses écrivains éminents, qui produisirent d'impérissables chefs-d'œuvre littéraires. En un mot, l'Espagne a le droit d'appeler le XVI[e] siècle son siècle d'or.

Maintenant, la question se pose : Comment explique-t-on qu'un peuple qui est parvenu à créer son unité nationale, à être l'arbitre de la politique en Europe, à découvrir un nouveau continent immense, à produire

des hommes proéminents aussi bien dans le domaine des beaux arts que dans celui des sciences exactes et naturelles, ait commencé à décliner à la fin du XVI^e siècle, et soit entré en pleine décadence au XVII^e siècle? La chute subie par l'Espagne fut même si rapide que pendant le règne des trois Souverains qui se succédèrent après Philippe II, la monarchie espagnole, qui était la plus puissante du monde, tomba au dernier dégré d'impuissance ; elle perdit quelques-unes de ses plus belles possessions, le Portugal et les Pays-Bas, et devint un objet de dédain de la part des nations étrangères, ayant subi la cruelle humiliation de voir diminuer son territoire par un traité, à la rédaction duquel on ne lui permit même pas de prendre une part active. Il fut même question lors du Congrès européen tenu sous le règne de Charles II du partage de la monarchie espagnole, l'armée espagnole ne comptant plus que six mille soldats mal vêtus et sa flotte se réduisant à vingt galères. Ce qui est le plus curieux dans cette chute, aussi complète que rapide, c'est que la petite république de Hollande put braver avec succès déjà en 1579 la puissante armée espagnole commandée par ses meilleurs généraux.

Il n'y a pas de doute qu'un phénomène de cette nature ne peut être dû à une cause unique. En effet, l'évolution de l'Espagne comme grande puissance, ainsi que les étapes qui ont précédé son apogée et sa décadence rapide, constituent un problème très complexe, dont

voici les éléments. *En premier lieu*, il faut tenir compte des conditions biologiques de la naissance et du développement de ce pays. L'Espagne, à l'encontre des autres Etats européens, tels que la France, l'Angleterre, la Russie et la Prusse, n'a pas passé par les phases d'évolution nécessaires à une grande collectivité pour atteindre son apogée. C'est ainsi que chacune de ces nations qui sont arrivées au rang de grandes puissances, a commencé par former un petit Etat embryonnaire, qui s'est développé lentement et successivement et a grandi avec le temps à force de travail et à la suite d'un accroissement de sa population et de luttes avec les Etats voisins, jusqu'à acquérir une force d'expansion suffisante pour absorber et s'assimiler les petites collectivités voisines qui lui étaient inférieures en culture et en résistance vitale, tandis que l'Espagne, dès qu'elle eut délivré le pays de la domination arabe et constitué son unité nationale, devint sous Charles-Quint la maîtresse de l'Europe. Toutefois cette grandeur n'ayant pas été le résultat d'une force organique intérieure mais bien d'une juxtaposition d'éléments venus du dehors, son étoile commença déjà à se ternir avant la fin du règne de Philipe II par la destruction de *l'invincible Armada* et par la perte des Pays-Bas, en sorte que la décadence de l'Espagne commence à l'époque de sa suprématie sous Philippe II et n'a fait que s'accentuer jusqu'à la fin du XVII^e siècle. *En second lieu*, ce sont des causes d'ordre religieux qui ont joué

un grand rôle dans la décadence politique et morale de l'Espagne; car la société espagnole des XVIe et XVIIe siècles n'était pas seulement catholique comme celle des autres pays de l'Europe, mais par le fait même d'avoir réussi dans sa croisade contre l'islamisme, le catholicisme constitua le fond moral de son unité nationale, de ses lois, de ses mœurs, et de son caractère politique. Sa haine pour l'hérésie et pour les hérétiques se traduisait jusque dans son langage vulgaire par des expressions qui se sont conservées jusqu'à nos jours telles que *cara de hereje, hacer herejias, estampa de la herejia* et qui dénotent bien le sentiment de répulsion qu'éprouvaient les Espagnols pour tout ce qui n'était pas catholique, tandis que les termes *catholique et bon*, étaient synonimes. Sancho Panza pour exalter la qualité du vin que lui avait donné Tomé Cecial exclamait: *Como es catolico* ! Nuñez de Alba en parlant de Martin Luther, s'exprimait de la manière suivante : « Il me paraît que l'air que je respire se corrompt en parlant d'un être aussi pervers et que ma bouche se salit en le nommant ». Ce sentiment religieux si exalté suggestionna l'esprit des guerriers, des artistes, des poètes et même des savants espagnols de l'époque. C'est seulement ainsi qu'on comprend la pensée de Philippe II, lorsqu'il déclarait : » Je prèfère perdre mes royaumes plutôt que de régner sur des hérétiques. » Philippe ne faisait en ce disant qu'exprimer la mentalité de tous ses sujets.

Bien entendu, ce n'est pas le catholicisme en lui-même qui a contribué à la décadence de la nation, c'est plutôt l'intolérance religieuse associée au despotisme politique qui a aveuglé les hommes les plus éclairés et leur a fait perdre le sens de la justice et de la morale chrétienne, et qui a eu pour conséquence d'aliéner à l'Espagne la sympathie des autres pays de l'Europe. Cette exagération de l'esprit d'intolérance ne fit que grandir après la mort de Philippe II. Le clergé profitant de la faiblesse de Philippe III mit en jeu toute son influence pour entreprendre une nouvelle croisade contre les *Moriscos*, c'est-à-dire les descendants des anciens Arabes convertis au christianisme. Le premier qui se lança dans cette lutte fut l'archevêque de Valence, nommé Ribera, lequel, après avoir adressé plusieurs mémoires au monarque à ce sujet se présenta au roi comme chef et représentant naturel de l'Eglise nationale en lui déclarant que tous les désastres dont souffrait la monarchie espagnole provenaient de la présence des incrédules sur le sol national et que *l'invencible armada* que Philippe II avait dirigée contre l'Angleterre avait péri parce que Dieu n'avait pas voulu que l'Espagne pût triompher contre un ennemi du dehors tant que son sol servait d'abri aux infidèles. Il attribua aussi à la même cause l'expédition malheureuse entreprise contre Alger. Il exhorta le roi, s'il voulait conserver la prospérité de l'Espagne, à expulser les *Moriscos* et à ne garder que les enfants au-dessous de

sept ans, qui devaient être baptisés et convertis au catholicisme. Ces admonestations étaient appuyées par l'archevêque de Tolède, primat d'Espagne, frère du duc de Lerma, premier ministre de Philippe II, avec la circonstance aggravante que celui-ci s'opposait catégoriquement à ce qu'on conservât en Espagne les enfants au-dessous de sept-ans, car il ne voulait pas courir le danger de voir le sang pur des chrétiens souillé par les infidèles.

Quelques membres du haut clergé demandaient même que tous fussent égorgés, hommes, femmes et enfants, sans exception. Philippe III, trop scrupuleux pour s'opposer aux insinuations des chefs de l'église, consentit à mettre à exécution cet acte de barbarie. En effet à peu près un million d'hommes, les plus industrieux d'Espagne, furent traqués comme des bêtes fauves. Bon nombre d'entre eux furent assassinés, au moment de s'embarquer ; d'autres furent pillés et spoliés de toute leur fortune et d'autres furent massacrés par l'équipage des navires qui les conduisaient au Maroc ; et ceux qui purent échapper à la sauvagerie des Espagnols tombèrent victimes des Bédouins en débarquant en Afrique.

Les évêques, satisfaits de se voir maîtres absolus du pays, assurèrent à leurs croyants que désormais l'Espagne se trouverait sous la protection immédiate du Ciel et qu'elle entrerait dans une ère de félicité. Mais ils ne tardèrent pas longtemps à subir les consé-

quences désastreuses de cet acte de barbarie. Avec l'expulsion des *Moriscos* disparut la richesse agricole du pays, et l'industrie périclita par suite du manque de bras et d'artisans habiles, car les Espagnols considéraient alors tous les travaux inhérents à l'industrie comme indignes d'être exécutés par des hommes libres. La guerre et la religion étaient les seules vocations honorables ; se battre pour le roi ou servir dans un ordre religieux quelconque, étaient les seules carrières louables. Il en résulta qu'après l'expulsion des *Moriscos*, il n'y eut personne pour les remplacer ; les arts et les manufactures tombèrent en décadence et des régions immenses de terres restèrent incultes et complètement désertes. Avec la disparition de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, se desséchèrent les trois sources principales de la richesse nationale.

En troisième lieu, le chiffre restreint de la population d'Espagne à l'époque et les moyens pécuniaires dont elle disposait, n'étaient nullement en rapport avec les entreprises coloniales et guerrières qui mettaient à contribution toutes les forces de la nation. Les uns, animés d'un esprit guerrier, faisaient continuellement la guerre en Europe, tantôt en Sicile et à Naples, tantôt dans les Pays-Bas ; les autres, poussés par l'esprit d'aventure, émigraient en Amérique. Avec une population qui ne dépassait pas huit millions, l'Espagne aspirait à peupler un grand continent comme l'Amérique en même temps qu'elle arrosait de son sang de vastes

régions de l'Europe et de l'Afrique; elle se vit donc forcée de jouer le triste rôle de la grenouille dans la fable de la Fontaine, qui voulant imiter le bœuf s'enfla tellement qu'elle finit par crever.

De plus, d'après les documents officiels de la maison d'Autriche datant de l'époque, il est avéré que depuis Charles Ier jusqu'à Charles II, le Trésor public éprouvait constamment la plus grande difficulté à satisfaire les besoins de l'Etat. Le règne de Philippe II est rempli de lamentations continuelles sur le manque d'argent, et sous Philippe III, la pénurie des ressources arriva à un tel point qu'on fut obligé de recourir à un expédient aussi ridicule que honteux, consistant à aller de maison en maison pour demander des secours afin de couvrir les frais de l'Etat.

Cependant, la noblesse employait le produit de ses biens à acheter des bijoux, à bâtir des palais et à doter des couvents. Les hidalgos pleins d'orgueil dédaignaient le travail et les fils du peuple, manquant de travail et de moyens d'existence, entraient dans les couvents, s'enrôlaient dans l'armée ou émigraient en Amérique. Le roi partageait son temps entre les spectacles profanes, les festivités religieuses, la chasse, le jeu et les courses de taureaux, et employait ses rares moments de liberté à réciter le rosaire.

Les évêques ne pensaient qu'à fonder de nouveaux couvents de l'un et de l'autre sexe, Gil Gonzalez de Avila, qui vécut au commencement du XVIIe siècle et a écrit

l'histoire de Philippe III (1) dit : « Dans l'année où j'ai écrit l'histoire en question, les ordres dominicain et franciscain comptaient en Espagne 32.000 religieux, et les évêchés de Calahorra et de Pampelune, 24.000 prêtres. Il reste à savoir combien de moines et de prêtres comptaient les autres ordres religieux et évêchés d'Espagne. La Cour était formée par des favoris, ignorants et ineptes, mais qui brillaient par le luxe et l'apparat. Les grands d'Espagne étaient indolents et incapables de diriger le gouvernement, tandis que le peuple chargé de tributs mourait de misère et de faim. Les receveurs de contributions se voyaient obligés pour couvrir le déficit de recourir à des mesures desespérées ; ils ne se contentaient pas de saisir les lits et tout le mobilier, ils arrachaient même les toits pour vendre le bois aux enchères. Les habitants se voyaient forcés d'abandonner leurs foyers, les villes se dépeuplaient et les champs restaient incultes. Tant l'industrie que la pêche étaient ruinées par manque de bras et de marins pour équiper le peu de bateaux qui restaient. Quant au service militaire, la plupart des troupes désertaient le drapeau, et le peu qui restaient fidèles, ne recevant pas de solde, souffraient la faim et étaient couvertes de haillons. »

L'historien Tapia raconte qu'en 1680, les ouvriers de Madrid, auxquels se joignirent un grand nombre de négociants s'organisèrent en bandes et prirent d'assaut les maisons fermées, les saccageant et tuant leurs habitants

1. *Historia de Felipe III*, liv. II, cap. 85, Gil Gonzalez de Avila.

en plein midi. Vers la fin du XVII^e siècle, l'anarchie qui régnait à Madrid rendait la vie impossible ; la police n'ayant pas été payée pendant plusieurs mois se débanda et se livra au vol et au pillage. Le trésor public était épuisé au point qu'à la Cour même, l'argent manquait pour payer les domestiques particuliers du roi, et pour satisfaire aux besoins indispensables de la vie journalière. Voilà des faits historiques qui donnent le démenti le plus éloquent aux prédictions des fameux archevêques de Valence et de Tolède qui faisaient croire au roi Philipe III et au peuple d'Espagne que la prospérité de la nation renaîtrait après l'expulsion des Moriscos, ce qui prouve bien qu'on ne peut pas violer impunément les lois de la nature et les droits humains ; car toute injustice renferme en elle-même le germe de la vengeance. Seulement la vie humaine étant limitée, l'individu outragé ou maltraité peut bien disparaître avant l'arrivée du jour de la justice ; mais les peuples ne meurent pas, et tôt ou tard, l'heure sonne où la justice immanente apparaît dans toute sa plénitude et rétablit le droit humain foulé aux pieds pendant plusieurs siècles.

Voici comment s'explique l'avènement du siècle d'or en Espagne au XVI^e siècle et sa décadence rapide et complète au XVII^e siècle. Nous tenons d'abord à constater que l'apogée d'un peuple n'est pas le résultat d'une génération spontanée, et que sa culture intellectuelle ne sort pas toute formée de la tête de Minerve ; elle est la conséquence d'une évolution lente à travers les

siècles qui l'ont précédée. C'est ainsi que nous voyons les défenseurs de la culture gréco-romaine, à la suite des persécutions dont ils furent l'objet dans tout l'empire byzantin après le Concile de Nicée, se réfugier en Asie Mineure et en Perse, où ils fondèrent des écoles et répandirent la mentalité grecque. Puis nous voyons les Arabes, après la conquête de ces pays, recueillir les semences de la culture grecque, la déposer et la répandre ensuite sur le sol d'Espagne depuis le huitième jusqu'au XII^e siècle lorque les savants juifs de Cordoue et de Séville, pour se soustraire à l'intolérance des Almohades et au fanatisme des Musulmans arrivés du Maroc, importèrent la culture gréco-arabe à Tolède et à Saragosse. De là elle se propagea dans toute l'Espagne jusqu'au XV^e siècle, lorsqu'elle s'est encore intensifiée avec la renaissance en Europe de l'ancienne culture grecque à la suite de la prise de Constantinople par les Turcs et l'immigration des savants grecs en Italie. C'est alors qu'un esprit nouveau pénétra en Europe, esprit qui ne fit que grandir avec la découverte de l'Amérique par Colomb. Cet événement si extraordinaire exalta non seulement le sentiment national de l'Espagne, mais il produisit aussi un grand enthousiasme parmi les esprits sérieux de toute l'Europe.

Toutefois, l'Espagne, ayant été mieux préparée que les autres pays, profita de cette circonstance pour envoyer les hommes les plus doués et les plus compétents du pays dans le nouveau continent pour étudier

les divers climats ainsi que la nature et les habitants de ces régions inconnues, leur culture et leurs mœurs, explorer leur sol, leurs fleuves immenses et chercher sur les mers le chemin qui reliait le nouveau à l'ancien continent. Il est naturel que les voyages d'exploration aux nouvelles régions aient contribué à élargir la sphère des connaissances cosmographiques, astronomiques et nautiques, de même que celles des sciences naturelles, mais il ne faut pas oublier que c'est le XV^e^ siècle, qui avait préparé les voies et les moyens pour pouvoir exploiter avec succès les découvertes du XVI^e^ siècle.

Il est aujourd'hui un fait acquis que la vie et tout ce qui est inhérent à la vie, tant matérielle qu'intellectuelle, est sujet aux lois de l'évolution. C'est ainsi que les sciences aussi bien que les arts, et que les idées de même que les aspirations de la collectivité humaine ont évolué dans le temps et dans l'espace à travers les siècles, avec la différence que certains peuples et certains pays ont constitué un terrain de culture plus propice que d'autres à l'évolution ; chez ceux-là les idées ont parcouru les étapes nécessaires dans un temps plus court, tandis que d'autres peuples sont restés plus longtemps attachés à la routine et la tradition. Ce contraste est particulièrement frappant lorsqu'on compare la façon dont les peuples d'Orient et ceux d'Occident ont parcouru les différentes étapes de l'évolution. Tandis que les premiers ont toujours constitué un terrain favorable au développement de

l'imagination et de la croyance au surnaturel leur esprit s'étant plutôt porté vers le mysticisme, l'Occident, dans sa partie septentrionale, à toujours offert un champ de culture favorable à la raison et au développement des sciences et des arts techniques. Par contre le Midi, notamment l'Espagne, a toujours montré plus de disposition à la culture des arts et des lettres qu'à celle des sciences; c'est là que l'ouragan de l'intolérance a soufflé avec le plus d'intensité et que le spiritualisme de l'évangile a été interprété dans un sens opposé à l'esprit et à la lettre de la morale chrétienne, qui prêche la fraternité parmi les hommes, l'égalité des droits de toutes les classes sociales et la liberté de conscience. C'est aussi là que l'Eglise, poussée par l'esprit de domination universelle, mit à profit l'ignorance et la superstition dont souffrait la société au XVII[e] siècle pour dominer les uns, par la crainte de peines éternelles, et les autres par la menace de sévères punitions et de la perte de leur fortune. En effet, à la suite de l'intervention du Tribunal de l'Inquisition dans toutes les branches de l'Administration civile, ainsi que dans les établissements d'instruction publique, toutes les forces vives de l'Espagne furent anéanties et toutes les connaissances scientifiques accumulées pendant le XVI[e] siècle furent englouties dans le gouffre de l'absolutisme politique et religieux ; car sans libre examen et sans liberté d'exprimer ses pensées et ses sentiments, tout essor de l'investigation

scientifique et de la recherche de la vérité est brisé d'avance ; tout mouvement intellectuel et toute initiative particulière sont paralysés par l'action hypnotisante de la peur associée à l'ignorance et à la superstition. En un mot, l'Espagne des XVI^e^ et XVII^e^ siècles peut être comparée à une famille qui a reçu en héritage une grande fortune accumulée à force d'un labeur constant et qu'elle a gaspillée ensuite dans l'ivresse de l'opulence, ayant fini par tomber dans la misère physique et morale.

Nous tenons à ajouter que bien que la décadence de l'Espagne, ait commencé à se faire jour au XVII^e^ siècle sous le règne de Philippe *III*, les causes qui l'ont engendrée datent déjà du règne de Charles-Quint. Pour le démontrer, nous allons invoquer le témoignage d'un historien distingué, professeur d'histoire à l'Université de Madrid, M. Juan Ortega Rubio (1).

« La politique de Charles V, dit-il, conduisait directe-« ment l'Espagne à la ruine. Il est vrai qu'au moment « où Charles V mit le pied sur le sol de la Péninsule, « s'écroulèrent les châteaux féodaux ; mais il a aussi « anéanti les libertés municipales et a contribué à ce que « le pays regardât avec mépris les hommes de science. « S'il est vrai que grâce à ce géant conquérant, l'Es-« pagne a dominé toute l'Europe, mis une barrière à « l'invasion turque et étendu sa domination sur le

1. Historia de España, par D. Juan Ortega Rudio, t. 4, p. 122. — Madrid, 1909.

« Nouveau Monde, il est également vrai que sous son « règne l'industrie espagnole a commencé à dépérir, le « sol à s'appauvrir et la population à s'amoindrir. »

Quant à Philippe II, l'histoire enregistre quatre faits qui démontrent que la décadence de l'Espagne a déjà fait un grand pas sous son règne : 1° l'abdication du pouvoir civil en faveur des tribunaux de l'Inquisition ; 2° la perte de *l'Invincible Armada* dirigée contre l'Angleterre ; 3° la guerre désastreuse contre les Pays-Bas, ayant eu pour conséquence l'indépendance de ce pays ; 4° les annales historiques de Philippe II prouvent d'une manière incontestable que sous son règne l'Espagne est tombée dans un marasme financier et économique complet au point que les Cortès de 1591 disaient qu'on « avait « même perdu l'espérance d'y trouver un remède ; car « les commerçants les plus importants avaient perdu « leur fortune, le commerce général en particulier « était tout à fait désorganisé et les greniers étaient « vides. La vie était devenue tellement chère qu'elle « était impossible. Les Cortès de 1592, ont déclaré « que le pays se trouvait sans défense par mer et « par terre au point qu'il devenait une proie facile « pour les ennemis qui le guettent. La monarchie se « trouve tellement épuisée qu'elle ne peut plus supporter « les impôts et les tributs, et il était impossible de « demander un effort à un organisme appauvri et de « faire une saignée nouvelle à un corps affaibli (1). »

1. *Historia de Espana*, par Don Juan Ortega Rubio, t. 4, p. 242 et 243. Madrid, 1909.

Quant à l'état de l'industrie, sous le règne de Philippe II, selon M. Ortega Rubio (1). « les fabriques de cuir, de « draps et de soieries, de Tolède, de Valladolid, de « Ségovie, de Grenade et de Barcelone, très florissantes « avant, commencèrent à entrer en décadence déjà dans « les dernières années du XVI^e siècle ; les mines restaient « sans être exploitées et l'agriculture passait de l'état « de sa plus grande splendeur à un état de complet « abandon. Selon Canovas del Castillo, la population a « diminué de la cinquième partie, c'est-à-dire que de dix « millions qu'elle était, elle est tombée à huit (2).

1. *Id.* page 243.
2. Canovas del Castillo, *Diccionario politico de Barca y Suarez*

CHAPITRE XXI

LA PHILOSOPHIE RATIONALISTE DE BACON, DE DESCARTES ET DE LOCKE AU XVII[e] SIECLE (1)

I

Nous avons vu dans les pages précédentes que la grande œuvre des humanistes a consisté d'abord à faire renaître l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité tant grecque que latine, ensuite à briser les entraves de la scolastique et à revendiquer la légitime indépendance de la raison, avec cette différence que tandis que les uns protestaient courageusement contre le joug de la théologie et l'autorité d'Aristote qui avait servi de point d'appui à la scolastique et se rattachaient plutôt à Platon et à sa tendance idéaliste, les autres se réclamaient du véritable Aristote en opposition à celui

1. Nous tenons d'abord à constater le fait que bien que les hommes qui ont donné une nouvelle direction à l'esprit humain, tels que Bacon et Descartes, soient nés au XVI[e] siècle, leurs grands travaux philosophiques n'ont vu la lumière qu'au XVII[e] siècle.

plus ou moins défiguré de la scolastique et manifestaient clairement une tendance empirique. Or, les savants du XVII^e^ siècle se sont précisément efforcés de s'affranchir, aussi bien de l'autorité des anciens que de celle des auteurs du moyen-âge, ayant pris pour base de toute investigation la méthode expérimentale très rigoureuse et pour objet de leurs pensées l'étude de la nature humaine. Ils se sont servis de cette méthode pour la recherche de la vérité tant philosophique que scientifique en partant du connu pour trouver l'inconnu. C'est par cette méthode qu'ils arrivèrent à expliquer la nature spirituelle de l'âme et ses diverses facultés. Cependant Bacon, qui inaugura la philosophie rationaliste du XVII^e^ siècle était plutôt empirique qu'idéaliste et la méthode d'induction qu'il a établie, il ne l'a appliquée qu'à l'étude des phénomènes de la nature. Pour connaître la nature d'après Bacon il est nécessaire d'écouter sa voix, d'être attentif à sa dictée et de reproduire ses sons. Tous ses travaux se rapportent à cette même pensée dont nous trouvons l'ébauche dans son ouvrage intitulé : *Instauratio magna*, qu'il divise en six parties : la première a pour titre *De dignitate et augmentis scienciarum*, où il défend les sciences contre les accusations dont elles ont été l'objet. Il proteste aussi contre le principe de l'autorite légué au XVI^e^ siècle par la philosophie du moyen âge ; enfin il donne aux sciences une classification dans laquelle il marque les lacunes qu'il faut combler. Cette classification est fondée sur la

prédominance de l'une ou l'autre des trois facultés intellectuelles : *la Mémoire, l'Imagination et la Raison.* A la Mémoire il rapporte *l'histoire* tant *l'histoire naturelle, que l'histoire civile* ; à l'Imagination il rapporte *la Poésie et les Beaux Arts.* A la Raison il attribue *la philosophie* qui embrasse à la fois la science et la nature de Dieu et de l'homme. La seconde partie de l'ouvrage est le *novum Organum* qui le distingue de l'ancien *Organum* d'Aristote. Il se compose de deux livres dont le premier contient 130 aphorismes formant une étude critique dirigée contre les causes qui s'opposent à l'établissement de la vraie méthode et au progrès des sciences. L'auteur remarque avec raison que les habitudes courantes de l'antiquité et du moyen âge ont poussé les grands esprits à s'appliquer plutôt à la morale et à la théologie qu'à la philosophie naturelle. C'est ainsi que les Universités se trouvant sous l'empire de la tradition et de la routine, ont été hostiles à toute innovation, ayant traité les innovateurs comme des esprits turbulents. A ces causes extérieures qui ont retardé l'avancement des sciences, Bacon en ajoute d'autres tirées de la constitution même de l'esprit humain ; ce sont les causes d'erreurs qui agissent sur l'intelligence humaine ; il les dénomme *idoles encensées par l'esprit humain* qui occupent la place de la vérité qui est le vrai Dieu ; il admet quatre classes d'idoles ou d'erreurs : *la première* est commune à toute l'espèce humaine : c'est le besoin d'unité et d'harmonie ; *la seconde* est celle

qui dérive de nos dispositions individuelles, de nos prédilections, de nos études spéciales et de notre éducation ; *la troisième* est celle du domaine public, c'est-à-dire des erreurs qui résultent du langage par lequel les hommes se communiquent leurs idées les uns aux autres ; *la quatrième* est celle des idoles de théâtre, c'est-à-dire des erreurs qui résultent du système de philosophie selon lequel on raisonne d'après les principes reçus, au lieu de chercher la vérité et d'étudier les faits. Bacon n'hésite pas à prédire aux sciences une perfectibilité indéfinie et à l'homme une puissance sans bornes sur la nature, s'il sait se mettre en garde contre toutes ces causes d'erreurs. Le second livre de l'*Organum* de Bacon s'occupe de l'exposition de cette méthode, à savoir de l'art d'interpréter la nature, mais malheureusement l'auteur n'a pas eu le temps de le terminer, et il ne contient que 52 aphorismes. Cependant, on y reconnaît sa manière d'interpréter la nature qui consiste à partir des sensations et des faits particuliers pour s'élever aux propositions générales par une marche graduelle sans omettre aucun degré ; en d'autres termes, c'est la méthode d'observation et d'induction. On a beau dire que Bacon n'a pas inventé le système d'induction qui se trouvait déjà en germe chez Aristote et avait été établi par Louis Vives, aucun d'eux n'a dicté des prescriptions aussi sages et aussi nettes sur la manière de le mettre en œuvre et les procédés qu'il faut suivre pour ne pas s'égarer quand il s'agit des sciences physiques.

Ce qui distingue surtout la méthode de Bacon, c'est qu'elle insiste sur la nécessité de partir des faits particuliers, et non des principes généraux et abstraits, comme le veut la scolastique. D'après Bacon, pour trouver la cause ou la loi d'un phénomème, il faut d'abord faire une statistique complète de ce phénomène et de toutes les circonstances qui l'accompagnent. Bacon dresse trois tables de circonstances, *une table de présence, une table d'absence, et une table de degré. La première* comprend toutes les circonstances dans lesquelles le phénomène se produit ; la *seconde* contient, au contraire celles dans lesquelles il ne se produit pas ; la *troisième* est destinée à enregistrer les variations de telle ou telle circonstance par rapport à l'intensité du phénomène, car il y a un rapport direct entre la circonstance et le phénomène. De plus, il y a des faits exceptionnels ou privilégiés, ou comme dit Bacon, des prérogatives des faits qui, insignifiants en apparence, deviennent souvent les prémices inattendues des conclusions. C'est ainsi que Galilée, en voyant osciller la lampe d'une église, Newton, une pomme tomber, Blake une goutte d'eau se détacher d'un glaçon, conçurent des idées qui devaient opérer une révolution intellectuelle. Ces faits d'observation deviennent autant de tours élevées d'où l'observateur embrasse un espace immense. Bacon craignant fort que l'esprit humain souvent ébloui sur ces hauteurs ne se perdit dans le vague, le mit bien en garde contre les généralisations et les induc-

tions anticipées. Si la synthèse, dit-il, est nécessaire, c'est à la condition d'être préparée par l'analyse. Le mouvement de l'induction est double ; elle monte des faits aux lois et des lois elle descend aux applications. Toutefois il faut reconnaître que Bacon, en exposant sa méthode, n'a eu en vue que les sciences physiques et non les sciences morales. Il voulait réformer les sciences physiques, les affranchir du joug de l'autorité des vieux préjugés et des vieilles méthodes, donner les règles qu'il faut suivre dans la recherche des lois et des causes des phénomènes matériels. Voilà pourquoi l'autorité de Bacon a été si souvent opposée à l'idéalisme. On peut dire qu'il a été le père de l'empirisme moderne et en refusant de s'occuper de l'étude de Dieu, de l'âme, et de ces attributs, il a établi un divorce entre la théologie et la philosophie. En effet, Bacon se souciait peu de la conscience et des principes moraux. L'histoire de sa vie en est le témoignage le plus éloquent. Bacon naquit à Londres en 1561. Dès sa seizième année, il avait fini ses études et concevait l'idée d'une réforme de la philosophie dont il s'occupa toute sa vie. La reine Elisabeth le fit membre de son conseil extraordinaire, Jacques 1er l'éleva aux premières charges de l'Etat en le nommant garde des sceaux. Mais par une complaisance servile envers le roi et son ministre favori, le duc de Buckingham, Bacon apposa le sceau royal à une foule d'injustes concessions, de monopoles et de privilèges, et permit aux siens de recevoir de l'argent. Accusé devant le Parlement,

il fut condamné à payer une amende et à être enfermé dans la Tour de Londres. Le roi lui fit grâce de la prison et de l'amende, mais il lui refusa tout emploi public. Rentré dans la vie privée, Bacon se livra tout entier à la philosophie. Il mourut en 1626 sans avoir eu le temps d'achever son œuvre.

Bien que Bacon n'ait pas donné à la fois le précepte et l'exemple et qu'il n'ait jamais eu la prétention d'avoir fait quelque découverte scientifique, on ne saurait nier qu'il ait tracé les règles qui doivent servir à faire des découvertes. Toutefois, son œuvre est incomplète, car il n'a eu en vue que le côté matériel de la nature et a complètement négligé le côté spirituel. C'est en Bacon que la tendance matérialiste a trouvé son représentant le plus illustre.

II

Un disciple de Bacon qui fut en même temps son collaborateur c'est *Thomas Hobbes*. Il naquit à Malmesbury, en 1588. Fils d'un ministre protestant, il montra dès sa première jeunesse une précocité extraordinaire. A huit ans, il traduisait en vers latins la *Médée* d'Euripide ; à quatorze ans il fut un des disciples distingués de l'école d'Oxford ; à dix-neuf ans, il entrait dans la maison de Guillaume de Cavendish, comte de Devonshire, en qualité de précepteur de son fils, plus tard

duc de Newcastle. Mêlé ensuite à des affaires politiques, il dut se réfugier en France. Là, il se lia bientôt avec les savants les plus en renom. En 1646, il publia son traité *Du Citoyen* et ensuite son traité *De la nature humaine*. En 1651, fatigué de l'exil qui lui était imposé, il se mit à écrire le *Leviathan*, sorte d'apologie du despotisme, où il s'applique à démontrer que la cité de l'art est de beaucoup préférable à la cité de nature. Par cet ouvrage, il attira l'attention de Cromwell. Aussi, en 1653, il rentra en Angleterre. Le *Leviathan* contient toute la doctrine métaphysique de Hobbes, selon laquelle rien n'existe si ce n'est la matière ; l'âme est donc matérielle comme toutes les substances. Toutes nos idées viennent de la sensation et notre volonté est toujours fatalement déterminée par des causes ou des tendances qui nous dominent. Il n'y a point de justice absolue. Chacun ne consulte que son intérêt et sa passion, chacun croit avoir un droit égal sur tout ce qu'il juge lui être avantageux. Hobbes reconnaît que l'exercice d'un pareil droit doit forcément engendrer la guerre ; aussi l'état de guerre est-il, selon lui, l'état primitif et naturel de l'homme. Or, comme de l'aveu de tous, cet état de guerre continuelle au sein de la société est ce qu'il y a de plus contraire au bonheur et à l'avantage de la société, il faut le faire cesser à tout prix. De là donc, la nécessité d'un pouvoir qui empêche l'exercice désastreux de ce droit naturel de chacun, qui fixe ce qui est juste et injuste, qui comprime les volon-

tés rebelles et qui empêche à tout prix le retour de l'état guerre. Or, il n'y a qu'un pouvoir absolu qui ait assez de force pour remplir une pareille mission. Rien, selon Hobbes, ne doit borner ce pouvoir. La religion elle-même doit être sous sa dépendance.

C'est sans aucun doute, sous la pression des circonstances qui l'entouraient et de son ambition que le philosophe de Malmesbury conçut sa déplorable doctrine. Affligé des sanglants désordres qui avaient désolé son pays, il n'eut d'autre préoccupation que d'accréditer un régime qui garantirait une paix durable, dût-on y perdre la liberté. Au lieu donc de faire dériver sa politique d'une métaphysique noble et sensée en rapport avec la réalité psychologique, il imagina toute une métaphysique au service d'une politique despotique. Contempteur de l'expérience et de la finalité de l'homme, il posa théoriquement des principes odieux d'où il tira avec une inflexible rigueur des conséquences en faveur de l'esclavage humain. Tout est faux en Hobbes, aussi bien sa conception de la nature et de la mission de l'homme que son idéal de l'humanité. D'abord la destinée de l'homme n'est pas de vivre en guerre avec ses semblables et si les hommes ont vécu jusqu'à présent en guerre, c'est l'effet de l'ignorance des masses populaires et de l'ambition de leurs gouvernements, qui les exploitent et qui, méconnaissant leur devoir, ont donné au peuple, sous prétexte de réaliser ses aspirations nationales, un idéal erroné et dépourvu

de sens moral. Puis l'histoire et l'expérience ont démontré que l'homme est un être sociable et ne peut être heureux que lorsqu'il vit en société. Hors de la société, il est privé de toutes les conditions qui favorisent son développement, et ne trouve ni la satisfaction de ses sens ni celle de ses désirs ; l'homme est né pour vivre en liberté au milieu de la société où tous les membres jouissent de droits égaux, et ce sont ces droits mêmes qui posent une limite à ceux des particuliers. Le pouvoir doit être l'incarnation de la loi qui fait respecter la liberté individuelle et le droit de chacun. C'est précisément chez les peuples gouvernés par l'absolutisme que se confondent le droit et la force, la justice et l'intérêt.

III

Le prestige qu'acquirent les ouvrages de Bacon, après sa mort, lui avait procuré, non seulement en Angleterre, mais également en France, des admirateurs et des amis parmi lesquels se trouve Pierre Gassendi, le représentant le plus remarquable du sensualisme en France au XVII^e^ siècle. C'était un esprit plus cultivé, plus large et en même temps plus opportuniste que Hobbes, car il n'hésita pas à plier ses principes aux nécessités de la pratique. Pour cette raison même, le gassendisme a fait plus de progrès dans les

milieux intellectuels en France, que la philosophie de Hobbes en Angleterre.

Pierre Gassendi naquit en 1592 dans un village des environs de Digne. Fils de cultivateurs aisés, il fut confié aux soins de son oncle qui était curé et se chargea de son éducation. Il fit d'abord ses études au collège de Digne, ensuite à Aix, sous la direction du Père Fessaye, Grand Carme, et fut consacré prêtre en 1617. Peu après, Gassendi prit part à un concours pour une chaire de philosophie à l'Université d'Aix. Ayant obtenu cette place, il l'occupa jusqu'au moment où les Jésuites prirent possession du local où il enseignait, et donna alors sa démission. C'est à cette date que commence sa vie active. Il entra d'abord en relations intimes avec Descartes, le père Mersenne et Luillier. En compagnie de ce dernier, il visita les Flandres, la Hollande et l'Angleterre où il se lia avec Hobbes. A son retour, il fut nommé prévôt de l'église de Digne. Il occupa alors ses loisirs à des études philosophiques et publia plusieurs travaux qui éveillèrent l'attention du monde des penseurs tant en France qu'à l'étranger. En 1624, il publia les *Exercitationes paradoxicæ adversus Aristoteleos*, où il se plaint amèrement de la stérilité du syllogisme. Il gémit sur la fausseté des doctrines de la scolastique et attaque l'autorité d'Aristote, allant jusqu'à contester l'authenticité de ses ouvrages. Il montra une hardiesse tellement grande qu'il fut obligé de s'arrêter au second livre de ses Paradoxes. Ce qui est

vraiment paradoxal et presque inexplicable, c'est la hardiesse de sa critique contre la mentalité de son siècle, au moment où le Parlement venait de rendre un arrêt qui décrétait la peine de mort contre quiconque enseignerait quoi que ce fût de contraire aux anciens auteurs, défenseurs de l'Eglise.

Toutefois, il eut tort de confondre la doctrine d'Aristote, telle que la scolastique l'avait imaginée, avec la véritable philosophie d'Aristote rapportée en Europe par les savants grecs de Constantinople, et bien qu'il ait eu le courage de se délier des liens de la scolastique en combattant Aristote à outrance, il professait une admiration poussée jusqu'à l'engouement pour Epicure, le père du sensualisme dans l'antiquité. Il publia d'abord un écrit intitulé : *De la vie et des mœurs d'Epicure*, ensuite, après avoir réuni les citations d'Epicure par les poètes et les prosateurs grecs, il reconstruisit le système entier de la philosophie Epicurienne, *Syntagma Philosophiæ Epicuræs*, qu'il divisa en trois parties : *la Logique, la Physique et la Morale.* Dans la première, après avoir fait l'histoire de la Logique, il énumère quatre opérations de l'esprit : *concevoir*, *juger*, *raisonner*, *disposer*. Dans la première opération, il tâche de déterminer l'origine des idées, qui, d'après lui, viennent des sens. Quant à la *Physique* il la définit comme une science universelle et se prononce en faveur du système du monde imaginé par Copernic. Cependant, en sa qualité de prêtre, il

se refuse à admettre l'éternité de la matière et reconnaît dans la notion du temps et de l'espace les conditions nécessaires de la création, dans laquelle il suppose l'existence de deux principes, l'un matériel et l'autre efficient. Pour le premier, il admet la théorie Epicurienne des « atomes ». En ce qui concerne le principe efficient, il se sépare nettement d'Epicure qui prétend que les aggrégats d'atomes se maintiennent et sont disposés selon des lois déterminées. D'après lui, l'ordre des atomes révèle un ordonnateur libre, intelligent, puissant, qui est Dieu, qu'il reconnaît comme le créateur et le conservateur du monde en même temps que comme la providence de l'ordre dans la nature. De l'étude de Dieu, Gassendi passe à l'étude de l'âme. Là, il cesse d'être sensualiste et empirique. Il accorde d'abord une âme aux animaux et aux plantes. Par contre il distingue dans l'homme deux âmes : l'une, irraisonnable, l'autre raisonnable. A l'âme irraisonnable il attribue la fantaisie, la cogitation, la mémoire ; elle est le siège de la sensation, qui, en se modifiant, produit la diversité des connaissances. A l'âme raisonnable, il attribue l'entendement, la force motrice et la volonté qui réside dans le cerveau.

Quant à la *Morale*, Gassendi se révèle nettement sensualiste en admettant que la fin de la vie, c'est le bonheur, et ne recommande la pratique du bien que pour les avantages qu'elle nous procure. La vertu souveraine, c'est la prudence, et toute charité bien ordonnée commence par soi-même.

D'après ce court aperçu des travaux de Gassendi, il est vraiment étonnant de le voir protester dans ses écrits, non seulement contre les rêveries et la fausse mysticité de son époque, mais aussi et avec une certaine âpreté contre les doctrines de Descartes. Dans un travail intitulé *Des objections contre les méditations de Descartes* il affirme que l'essence de l'âme consiste dans la pensée et l'essence du corps dans l'étendue. D'après Gassendi, nous ne savons pas si la matière est incapable de penser ou si Dieu ne pourrait pas donner à la matière la faculté de penser. Du reste, nous n'avons aucune connaissance de l'âme et nos facultés ne nous permettent pas de nous en faire une idée ou une image. Chose singulière ! Gassendi ne cesse de protester de son attachement sincère aux dogmes et aux doctrines de l'Eglise catholique, ce qui est en contradiction absolue avec les opinions sensualistes qu'il affiche ouvertement dans ses nombreuses publications. Mais ce qui est encore plus étrange et presque inexplicable, c'est qu'il n'ait pas été persécuté par ses adversaires, qu'il n'ait pas eu à souffrir de l'intolérance de l'Eglise et que ses écrits n'aient pas été mis à l'index, ou du moins poursuivis, tandis que Galilée et Descartes, qui ont été de bons chrétiens et n'ont jamais écrit un mot qui pût blesser la morale chrétienne, ont été l'objet de persécutions et ont vu leurs livres mis à l'index et brûlés, sous prétexte qu'ils défendaient le droit de la raison et qu'ils propageaient des opinions scientifiques

qui n'étaient pas en harmonie avec la Sainte Ecriture. Ceci permettrait de supposer que l'Eglise a toujours considéré comme des ennemis beaucoup plus dangereux pour les dogmes et les doctrines catholiques la science et les découvertes scientifiques basées sur l'expérience et l'observation, que les systèmes et les doctrines philosophiques les plus rationalistes empruntés à la dialectique et à la métaphysique et fondés sur des concepts généraux abtsraits. Une chose est certaine : Gassendi n'avait pas une âme de martyr ; il menait avec délice sa vie placide de chanoine et tenait à prouver que le rôle de chanoine est compatible avec celui de chef de l'Ecole sensualiste.

* * *

De ce qui précède, il résulte que le XVII^e siècle constitue dans l'évolution de la pensée humaine une nouvelle étape caractérisée par le scepticisme au point de vue religieux et par les recherches expérimentales en matière scientifique ; bien que l'école du scepticisme eût déjà été préparée et inaugurée par les humanistes du XVI^e siècle, tels que Rabelais, Erasme, Montaigne et Charron, dont les maximes favorites furent : « Que sais-je ? » et, « Je ne sais ».

Il n'est pas douteux que la renaissance des lettres et les nombreuses découvertes réalisées au cours du XVI^e siècle donnèrent à l'esprit humain des ailes qui

lui permirent de s'élever à des hauteurs inconnues dans l'antiquité et au moyen âge. Les hommes d'élite qui surgirent dans ce nouveau milieu s'efforcèrent de rompre complètement avec la mentalité de leurs prédécesseurs ; ils commencèrent par rejeter bien loin d'eux la scolastique et l'autorité d'Aristote et donnèrent ensuite pour base au nouvel édifice scientifique qu'ils se proposaient de construire, l'expérience et l'observation. Malheureusement, l'esprit nouveau qui animait la nouvelle société n'avait pas encore acquis la force suffisante pour rompre le moule dans lequel était coulée la mentalité moyenâgeuse. L'atavisme a ses retours moraux de même que physiques, qui ont d'autant plus de force lorsque l'éducation, le milieu ambiant et les mœurs viennent entretenir et corroborer les habitudes héréditaires. Il faut encore ajouter que l'autorité toute puissante de l'Eglise n'hésitait pas à combattre toute innovation dans l'ordre moral et social. C'est ainsi que s'explique le fait que les esprits les plus avancés aient trouvé de leur intérêt de donner leur adhésion aux vérités révélées.

Bacon trouve le moyen de concilier l'expérience avec la foi ; Hobbes, le plus courageux des sensualistes, fait profession de christianisme, et l'atomiste Gassendi, l'admirateur d'Epicure, affiche en toute occasion les sentiments de la plus sincère piété. Cependant, tous ces innovateurs furent animés d'un même sentiment, d'un même instinct révolutionnaire qui les ont poussés à démolir l'ancien édifice et à contruire sur ses débris le

nouvel édifice de la science et de la philosophie, basé sur le principe de l'indépendance absolue de la pensée humaine. Toutefois, Bacon, de même que Hobbes et Gassendi, ayant arboré le drapeau du matérialisme et négligé le côté moral et idéaliste du progrès ne purent réussir à démolir l'ancien édifice vermoulu, car ils manquaient des éléments nécessaires pour établir les fondements d'un nouveau système solide de science et de philosophie. C'est précisément au milieu de ces circonstances, où l'incertitude et la contradiction troublaient l'ordre moral, qu'apparut la haute personnalité de Descartes.

III

René Descartes, naquit en 1596, à La Haye, petite ville de Touraine. Issu d'une famille noble du Poitou, il reçut à sa naissance le titre de seigneur du Perron. Il fit ses études au collège des jésuites de La Flèche jusqu'en 1612, après quoi il vint à Paris où il s'adonna entièrement pendant deux ans à l'étude de la physique et des mathématiques. Puis il embrassa la carrière des armes et servit dans les armées des divers princes d'Allemagne pendant la guerre de Trente ans. Mais bientôt fatigué de cette guerre religieuse et dégoûté des princes, il renonça à l'état militaire et après avoir parcouru en touriste divers pays d'Europe, et

agrandi son savoir par des expériences nouvelles, il rentra en France où il assista au siège de La Rochelle. Ensuite il revint à Paris où il se consacra complètement à l'étude de la philosophie et des mathématiques. Toutefois, il y eut dans la vie de Descartes un accident qui mérite d'être mis en lumière. Issu d'une famille noble, fils d'un père breton profondément religieux et élevé ensuite au collège des jésuites, il avait été nourri dès son enfance d'idées profondément catholiques. En effet il avait servi comme officier dans l'armée autrichienne en guerre contre les défenseurs du protestantisme, parmi lesquels se trouvait la France. Cependant, doué d'un penchant naturel pour les sciences exactes et d'un esprit analytique et indépendant en ce qui concerne les problèmes de philosophie religieuse, il arriva qu'à l'époque où il prenait ses quartiers d'hiver sur les bords du Danube, il éprouva un besoin irrésistible de fixer ses idées et crut avoir découvert les fondements de la science. Il ressentit pendant trois nuits une sorte d'enthousiasme, une confusion d'idées indéfinissables, à la suite de quoi il fit le vœu d'un pèlerinage à Lorette. En effet, pendant son voyage en Italie, il séjourna à Venise et se rendit ensuite à Lorette et en dernier lieu à Rome pour assister au jubilé de 1625 (1). Toutefois, au sortir de cette espèce d'extase il demeura quelque temps sous l'influence de la lutte intime entre l'atavisme, les idées

1. *Tableau des progrès de la pensée humaine*, par Nourrisson. Paris, 1867 pages 336 et 337.

reçues dans le milieu où il avait été élevé et le penchant profondément scientifique de son esprit associé au besoin irrésistible de rechercher la vérité, et finit par formuler selon les règles de sa méthode, les principes de la morale provisoire qu'il s'imposait en attendant le moment d'arriver par l'effort de la réflexion à reconstruire l'édifice des connaissances humaines. Mais n'ayant pas trouvé pendant son séjour à Paris la tranquillité ni la solitude dont il avait besoin pour ses travaux, non plus que le climat qui convenait à son tempérament, il se décida à se retirer en Hollande, pays de liberté religieuse et politique; car d'après ses biographes, Descartes, par une disposition très rare, unissait une prudence extrême à un sens très pratique, évitant toujours de se compromettre dans des discussions théologiques, à ce point qu'il n'osa traiter à fond la question de l'immortalité de l'âme et qu'il suspendit la publication de son *Traité du Monde* après avoir appris la nouvelle de la condamnation de Galilée, car dans cet ouvrage il se déclarait défenseur enthousiaste du système de Copernic.

Il se plut tellement en Hollande qu'il considéra ce pays comme sa seconde patrie. C'est là qu'il passa vingt-trois ans consacrés à l'étude de la philosophie et de la science et à une correspondance très active avec plusieurs personnages célèbres de l'Europe, parmi lesquels la reine Christine de Suède, sur les sollicitations de laquelle il se rendit à Stockholm. Mais le climat de cette ville fut trop rigoureux pour sa constitution déli-

cate, et il y mourut après quelques mois de séjour. La douceur du climat hollandais et la solitude dont jouissait Descartes dans ce pays furent très favorables à son œuvre. Il y réalisa ses gigantesques projets qui ne visaient à rien moins qu'à la rénovation complète des connaissances humaines. Il commença par publier son *Discours de la Méthode* où il expose les règles *pour bien conduire la raison et chercher la vérité dans les sciences*. Ce discours était accompagné de la *Dioptrique*, des *Météores* et de la *Géométrie* annoncées dans l'ouvrage comme des essais de cette méthode. Ce livre écrit en langue française fit beaucoup pour la propagation de ses idées sous une forme très élégante dans une langue intelligible à tout le monde en même temps qu'il éclairait les problèmes philosophiques les plus ardus par la méthodes du raisonnement analytique. Par contre, il publia en latin d'abord les *Principes de philosophie* où sont exposés par ordre les principes de sa métaphysique et de sa physique ; puis ses *Méditations sur la première philosophie* où il démontre l'existence de Dieu et la distinction entre les attributs de l'âme et ceux du corps, tandis que son dernier ouvrage, *Le Traité des passions de l'âme*, est écrit en français. Après la mort de Descartes, furent publiés *Le traité de l'homme et de la formation du fœtus, Les Règles pour la direction de l'esprit* et ses *Lettres* en trois volumes in-quarto. Toutefois, bien que Descartes ait exposé son système philosophique en un grand nombre de volumes,

le *Discours de la Méthode* contient en germe tous les principes de sa philosophie. D'abord, il y indique que dans la voie qu'il a parcourue à travers les sciences il n'a trouvé qu'incertitude et contradiction sauf dans les mathématiques. Quant à la philosophie, les divergences multiples d'opinion ont plutôt obscurci ce domaine et il arrive à la conclusion que pour trouver un point fixe et inébranlable qui puisse servir de base solide à la philosophie ainsi qu'aux sciences, il faut d'abord nous débarrasser de toutes les opinions antérieurement reçues et ne conserver que celles dont la vérité aurait été suffisamment démontrée. Cependant le scepticisme de Descartes n'est qu'apparent ; il forme partie de sa méthode comme un moyen sûr pour arriver à la vérité. Il ne doute pas pour douter, mais pour mettre la vérité à l'abri de tous les doutes. Quelle est donc cette vérité sur laquelle sera solidement fondé tout l'édifice de la science ? C'est celle de notre propre existence, ou la conscience du *moi* : le moi qui doute de toutes choses. Je suis un être qui pense, donc je suis ; en d'autres termes, *cogito ergo sum*, est la formule célèbre donnée par Descartes à la première vérité, sur laquelle il va faire reposer toutes les autres, car, *je pense donc je suis* veut dire : je suis une substance dont l'essence est de penser, mais ce qui pense, est l'âme, et c'est elle qui se connaît pensante. *De même que l'essence de l'âme est la pensée, l'essence du corps est l'étendue.* Parmi les pensées, il distingue celles qui sont de pures

représentations, de simples images qu'il appelle idées. Ces idées sont de trois sortes : *innées*, *adventices*, *factices* ; *innées* comme celles que j'ai de mon existence ; *adventices*, comme celles que je forme d'un cheval, ou d'une montagne ; *factices*, comme celles que je me fais d'un cheval ailé ou d'une montagne d'or ; mais la réalité objective de ces idées ne dépasse pas celle que je peux leur donner moi-même. Les propriétés physiques que je prête aux corps accessibles à mes sens ne sont que mes propres sensations dont je les revêts, car j'ignore la nature de leurs substances, excepté l'étendue. En ce qui concerne l'idée de Dieu, l'infini n'est pas, tant s'en faut, la négation du fini ; c'est le fini, au contraire, qui est une diminution, un décroissement de l'infini. Si bien l'idée de l'infini est incompréhensible, elle n'est pas inintelligible.

Bien que Descartes admette que l'âme est une substance qui pense et le corps une substance étendue, il considère que l'âme est si étroitement unie au corps qu'elle semble ne former avec lui qu'un seul et même tout. Il ajoute toutefois que le cerveau paraît être le centre de son action, et c'est par des impulsions diverses que l'âme communique l'ébranlement au reste de la machine. Mais le principe du mouvement, c'est Dieu, et l'âme, sans créer le mouvement, le dirige. Le corps non plus n'agit pas directement sur l'âme il ne renferme que les organes qui sont le siège des émotions qu'elle éprouve. Pour lui, les animaux sont comparables à des horloges,

à des machines inconscientes, tandis que l'homme se distingue par la volonté qui n'est que la pensée en mouvement. Aux termes de la doctrine cartésienne, il n'y a dans l'univers que *la pensée, la matière et le mouvement*. En conséquence, les phénomènes tant spirituels que matériels sont expliqués par la mécanique. Descartes commence d'abord par rejeter les formes substancielles ou accidentelles de la scolastique ; il considère aussi que les causes finales, excellentes lorsqu'il s'agit d'éveiller en nous le sentiment du respect envers le Créateur, ne sont d'aucun usage dans l'explication de l'univers. Bien qu'il admette que la matière est infinie, ce n'est pas l'infinité du passé, qui appartient à Dieu seul, mais bien l'infinité de l'avenir qui est l'indéfini. De même qu'il admet deux espèces de mouvements, l'un primitif, l'autre dérivé, il admet également deux espèces de moteurs. Le premier moteur est Dieu lui-même, et les moteurs secondaires, sont les créatures qui modifient la direction du mouvement. Sous l'impulsion du premier moteur, la matière inerte en soi s'est mise en mouvement avec la tendance à se mouvoir en ligne droite ; mais lorsque quelques-unes de ces parties sont entravées dans leurs mouvements par les autres, il se produit un mouvement circulaire : de là les tourbillons. Les parties de la matière qui ont résisté à ce frottement universel ont formé les planètes, tandis que celles qui ont été broyées et volatilisées ont formé l'air. Descartes finit par appliquer à tous les phénomènes de la

physique, sa méthode par laquelle il expliqua les lois de la lumière, de la chaleur, les causes de flux et reflux, etc.

En résumé, Descartes a touché à tout. Par sa méthode, il renouvelle la métaphysique, il en découvre les racines dans la profondeur de la conscience, dans le *moi*, d'où il nous amène à la connaissance de Dieu. De même, en mécanique, par l'énoncé de quelques lois et l'application de l'algèbre à la géométrie analytique, il fait des prodiges, et découvre les lois de la pesanteur et celles de la réfraction de la lumière.

Descartes fut le premier savant qui, conscient de la valeur de ses concepts sur Dieu et l'Univers et convaincu en même temps du danger des erreurs léguées par le Moyen Age, eut le courage de déclarer la guerre aux préjugés du passé. Il commença par délivrer la physique des dernières hypothèses de la scolastique, dévoila au monde contemporain le secret de la formation des êtres et décrivit l'origine des minéraux comme celle des animaux ; puis il exposa les lois du mouvement, du monde des corps et du monde des esprits.

Ses adversaires craignant les conséquences graves des doctrines de Descartes dont le prestige gagnait de plus en plus de terrain parmi les penseurs de son époque, dénoncèrent ses ouvrages à Rome, et ceux-ci furent, en conséquence, mis à l'index *jusqu'à correction*, c'est-à-dire pour toujours puisque l'auteur était mort

entre temps. Lorsqu'en 1677, ses restes furent rapportés de Suède en France, ils furent déposés en grande pompe dans l'église Sainte-Geneviève, mais au moment où le chancelier de l'Université de Paris s'apprêtait à prononcer l'oraison funèbre qu'il avait préparée, arriva un ordre de la Cour qui s'y opposait. Le Parlement, à l'instigation de la Sorbonne et de l'Université, fut sur le point de prohiber l'enseignement de la philosophie cartésienne et de maintenir celle d'Aristote, mais ce coup d'Etat, si contraire au progrès et à la bonne politique, fut empêché à temps. Néanmoins, les jésuites firent évoquer par le roi la cause en Conseil d'Etat et celui-ci défendit de professer le cartésianisme dans l'Université de Paris (1). Ce qui n'empêcha pas le cartésianisme de rester une des doctrines les plus considérables de son temps et de constituer l'époque la plus glorieuse de l'histoire de l'humanité, car elle a imprimé une nouvelle direction à l'esprit humain. L'influence de sa philosophie se fit sentir après sa mort dans l'Europe entière. C'est surtout le XVIII^e^ siècle, le siècle de la philosophie, qui fut l'apothéose de Descartes; car en 1755, l'Académie française, ayant mis au concours *L'Esprit philosophique*, la thèse qui remporta le prix proposa le cartésianisme comme modèle de toutes les philosophies et l'auteur de cette thèse était un jésuite, le Père Antoine Guénard (2).

1. César Cantu, *Histoire universelle*, trad. par M. Lacombe, t. XVI, p. 705.

2. *Tableau des progrès de la pensée humaine*, par Nourrisson, p. 343.

Après avoir retracé à grands traits la vie et l'œuvre de Descartes, nous tenons à rappeler les circonstances adverses qu'il dut subir pour réaliser ses projets.

1° Sa première éducation au collège des Jésuites, de même que sa carrière militaire, furent tout à fait contraires à son caractère indépendant et à son esprit critique, qui ne s'accommodaient pas facilement d'une autorité absolue et d'une obéissance aveugle, coutumière chez les jésuites aussi bien que dans l'armée.

2° Son esprit d'indépendance et son amour exalté pour l'étude des sciences et de la philosophie lui firent abandonner la maison paternelle après la mort de son père. Cette séparation lui fut d'autant plus facile que sa famille le regardait avec dédain, comme si son titre de philosophe eût été la honte de sa race. Depuis lors, il mena une vie tout à fait retirée en Hollande, se consacrant à l'étude de la nature, à la méditation sur l'homme et sur Dieu, de même qu'à une correspondance active avec les personnages célèbres d'Europe.

3° Son génie créateur aspirant à la suppression de la mentalité moyenâgeuse qui régnait non seulement parmi les masses populaires mais aussi chez une grande partie du monde intellectuel de son temps, se trouva souvent en butte aux autorités ecclésiastiques qui guettaient de près et de loin ceux qui se révélaient novateurs ou réformateurs en matière de méthode ou de principes philosophiques.

4° Descartes ayant eu vent des persécutions dont

étaient l'objet Giordano Bruno et Galilée fit preuve d'une grande prudence, en se refugiant en Hollande, d'abord pour échapper aux sbires de l'Inquisition et ensuite pour pouvoir se consacrer en toute sécurité à l'étude de la philosophie et des sciences mathématiques qui absorbaient toutes ses pensées.

Il semble qu'une fatalité historique ait fait choisir la Hollande comme lieu de refuge par tous les grands penseurs du XVIIe siècle, tels que Spinoza, Locke et Pierre Bayle. Ce petit pays eut la gloire d'offrir une résistance invincible aux armées puissantes de Philippe II au moment où celui-ci se croyait maître absolu de l'Europe et en mesure d'imposer sa volonté et son absolutisme politique et religieux, non seulement aux peuples qui se trouvaient sous la domination espagnole, mais aussi à ceux qu'il regardait comme les ennemis de l'Espagne. Puis, après avoir secoué le joug de la tyrannie de Philippe II et avoir établi son indépendance nationale, la Hollande devint au XVIIe siècle l'oasis de la liberté politique et religieuse au milieu de l'Europe intolérante.

5° Malgré toutes ses précautions et bien qu'il affirmât en toute occasion être un croyant fervent, Descartes ne put éviter qu'après sa mort ses écrits fussent mis à l'index et que la Sorbonne, sur l'ordre du roi, refusât les honneurs d'une oraison funèbre à sa dépouille rapportée de Suède et les derniers hommages au défenseur de la personnalité humaine et au Français

qui au XVII[e] siècle avait osé proclamer hautement la liberté de pensée et l'indépendance de la raison humaine.

IV

L'œuvre de Descartes n'a pas disparu après la mort de son auteur. Au contraire, les semences qu'il a jetées sur le sol fécond de la Hollande ont poussé de profondes racines et ont porté des fruits qui se sont répandus tant en France qu'en Allemagne, où les penseurs les plus distingués se sont inspirés de sa méthode et de sa doctrine, de manière qu'on peut dire que Descartes, sans avoir occupé une chaire officielle pour y enseigner la philosophie, a fait école et formé des disciples qui à leur tour sont devenus plus tard créateurs dans les sciences exactes et ont modifié en même temps les doctrines philosophiques du maître.

Le premier fut *Baruch Spinoza* ; il naquit à Amsterdam en 1632 d'une famille de juifs espagnols qui avait émigré en Hollande à la fin du XVI[e] siècle. Doué d'une intelligence précoce, il fut de bonne heure instruit dans la Bible et le Talmud et suivit avec assiduité l'enseignement de deux célèbres rabbins, Manassé ben Israël et Samuel Morteira, à l'école talmudique d'Amsterdam. Il se familiarisa ensuite avec la littérature philosophique

arabo-hébraïque et se mit parfaitement au courant de la philosophie religieuse des Juifs d'Espagne des XI^e et XII^e siècles. Il connaissait sans doute les théories métaphysiques d'Avicébron « qui distinguait la matière de « la forme, définissant la matière comme le potentiel de « l'Etre dont l'expression est la forme et établissant « l'existence d'une seule et unique matière qui remplit « tout l'univers depuis la limite extrême spirituelle « jusqu'à la limite extrême temporelle ; que Dieu repré- « sente l'essence de la matière et de la forme et c'est la « volonté qui sert d'intermédiaire entre Dieu et l'uni- « vers ». Après avoir acquis les connaissances philosophiques des écoles judéo-arabiques, le jeune Spinoza chercha à s'instruire dans les sciences courantes de son époque, et pour cela, il lui était nécessaire de connaître le latin qui était alors la langue commune des savants.

Dans ce but, il fréquenta l'école d'un médecin nommé François van der Ende qui lui enseigna le latin en même temps que la physique, les mathématiques et l'astronomie. Ce médecin, homme fort instruit, avait une fille appelée Clara Maria, passionnée pour la philosophie de Descartes. Le jeune Spinoza ayant attiré l'attention par son intelligence supérieure et par son esprit philosophique devint bientôt l'ami des autres élèves très distingués qui fréquentaient l'école de van der Ende, tels qu'Henry Oldemburg, Louis Meyer et Théodore Kerkering. Quelquefois, le médecin était substitué par sa

fille dont l'intelligence et la mentalité supérieure fixa l'attention de Spinoza. Le salon de Clara Maria, où l'on discutait les problèmes les plus transcendantaux, fut également fréquenté par des personnes de haute distinction. Spinoza, qui fréquentait le matin la synagogue, prenant part aux discussions talmudiques, passait les soirées dans le salon de Clara, échangeant ses vues avec Oldemburg sur la nature et la finalité des choses et sur les lois du monde moral.

Peu à peu Spinoza cessa de fréquenter la synagogue d'Amsterdam. Il chercha à se soustraire à l'autorité des doctrines rabbiniques qui étaient en complète opposition avec l'enseignement de Descartes, selon lequel il est nécessaire, pour atteindre la vérité, de se défaire de toutes les opinions et doctrines reçues et de reconstruire ensuite dès le fondement toutes les branches de ses connaissances sur une nouvelle base. De plus, l'affection qu'il éprouvait pour la fille de van der Ende et l'admiration que lui inspirait sa haute intelligence l'éloignaient graduellement de la synagogue. Malheureusement, lorsqu'il la demanda en mariage à son père, celui-ci lui posa comme condition de renoncer publiquement à la religion judaïque et de se convertir au catholicisme. Spinoza, bien que séparé depuis longtemps de la foi de ses ancêtres, n'entendait nullement souscrire aux dogmes du catholicisme qui étaient en opposition avec ses convictions religieuses, et il trouva en lui même assez de force morale

pour renoncer à la réalisation du premier et dernier rêve de sa vie. Blessé profondément dans sa première et unique affection, Spinoza cessa de visiter la maison de van der Ende et les cercles savants et se livra aux méditations abstraites dans une vie solitaire.

Après avoir acquis des connaissances profondes dans les sciences mathématiques et physiques et après avoir fait des études comparatives des différents systèmes de philosophie grecque et judéo-arabique, sans négliger les discussions ardentes entre les divers chefs de la scolastique, il s'attacha avec ardeur à la philosophie alors en vogue, celle de Descartes et sa méthode qu'il interpréta et modifia au commencement et qu'il finit par remplacer par ses doctrines à lui.

Grâce à la logique incomparable de son raisonnement et à la puissance extraordinaire de son jugement, il arriva à des déductions tout originales d'une exactitude mathématique. Il est clair que la manière d'agir et de penser de Spinoza dut troubler la conscience et les convictions religieuses des rabbins d'Amsterdam. Ceux-ci employèrent tous les moyens possibles, séductions et menaces, pour retenir Spinoza dans le sein du judaïsme, mais en vain.

Quelque temps après la mort de son père (1654), ayant perdu tout espoir de le ramener à eux, ils le citèrent devant le Sanhédrin. Et, sur son refus de comparaître, ils prononcèrent en son absence contre le déserteur de la synagogue, par la bouche du vieux

Chacham Abuabh, rabbin de grande réputation, la plus terrible de leurs excommunications, *l'excommunication Schammata*, dans laquelle Spinoza fut déclaré, à cause de ses horribles hérésies, *anathème séparé, maudit exécré*. Défense est faite à tous de communiquer avec lui, soit de vive voix, soit par écrit, défense de lui venir en aide en quoi que ce soit, défense de l'approcher de plus de quatre brasses, défense de lire aucun document composé ou écrit par lui. Bien qu'il restât indifférent à ce jugement sévère qui le rejetait du sein du judaïsme, il crut néanmoins devoir se justifier devant l'opinion, en publiant en espagnol une apologie de sa conduite : *Apologia para justificarse de su abdicacion de la sinagoga.*

Dénué de patrimoine, il se décida à apprendre un métier qui lui permît de subvenir à ses besoins. Il choisit l'art de polisseur de verres et grâce à ses grandes connaissances d'optique et à son talent de dessinateur il acquit en peu de temps une telle habileté et une telle réputation parmi les gens du métier qu'il gagna suffisamment pour assurer pleinement son existence et son indépendance. Dans le but de se soustraire à l'inimitié de ses anciens coreligionnaires qui le dénoncèrent aux autorités comme un homme dangereux aux bons citoyens, il se retira à la campagne entre Amsterdam et Oudrekerke, chez un de ses jeunes amis et élèves, Albert Burgh où il reçut un grand nombre de visites de ses amis et admirateurs qui cherchaient avec

avidité son enseignement, car l'autorité de son nom s'affirmait chaque jour davantage et ses écrits trouvaient un écho lointain parmi ses amis et ses ennemis. Afin de pouvoir consacrer son temps à des études philosophiques, il recherchait la solitude et changea souvent de résidence dans les différentes régions de Hollande, depuis 1660 jusqu'en 1669, lorsqu'il se fixa définitivement à La Haye.

Chose singulière ! Spinoza, bien qu'il ne cessât pas d'employer une grande activité dans ses travaux philosophiques, se refusa pendant longtemps à publier le résultat de ses études, malgré la sollicitude de ses amis. Son ancien ami, Henry Oldemburg, ministre résidant de la Basse-Saxe en Angleterre, lui adressa des lettres pressantes pour le déterminer à la publication de ses travaux, mais Spinoza qui redoutait les machinations de ses adversaires, résista longtemps à ces exhortations. Ce n'est qu'en 1670 qu'il se décida à publier son *Tractatus theologico politicus* qui fit grand bruit dans tous les cercles savants et jeta le désarroi dans le camp des orthodoxes de toutes les religions, tant catholiques que protestants et juifs.

Bien que pour se soustraire à la malveillance il ait conservé l'anonymat et ait même désigné comme lieu de l'impression de son ouvrage Hambourg au lieu d'Amsterdam, la hardiesse de ses pensées et le cachet propre de son style clair et précis firent deviner aussitôt le nom de l'auteur. Jamais un livre n'avait excité

l'opinion publique à tel degré. Amis et ennemis cherchaient à le lire, les uns pour l'admirer et les autres pour le critiquer. La maison de son hôte, le peintre Van der Spyck, se changea en lieu de pèlerinage où accoururent les esprits les plus forts de son temps. « La vie cachée, écrit Bayle, n'empêchait pas le vol de son nom et de sa réputation (1) ».

En 1673, Spinoza est mandé par le prince de Condé pour se rendre à Utrecht, car Condé était non moins avide de métaphysique que de gloire militaire, mais à l'arrivée de Spinoza l'illustre capitaine s'était rendu à Paris pour présider à la Sorbonne aux thèses théologiques de Bossuet. En l'absence du prince, Spinoza fut reçu par le maréchal de Luxembourg qui lui offrit une pension de la part de Louis XIV à condition de la solliciter, mais Spinoza refusa en déclarant qu'il n'avait rien à dédier au roi, car il était bon républicain, ce qui n'empêcha pas qu'à son retour à La Haye il fut considéré comme un espion de la France et menacé par la populace de La Haye.

Vers la même époque, le prince palatin Charles-Louis, lui fit écrire par le docte Fabricius, professeur de philosophie et de langue grecque à Heidelberg, pour lui offrir au nom de son maître une chaire de philosophie à Heidelberg et lui garantir, pourvu qu'il respectât la religion établie, la plus ample liberté de discussion. Spinoza, bien que touché de cette offre si flatteuse,

1. *Dictionnaire historique et critique*, par Bayle. Article Spinoza.

la déclina poliment, car d'abord il n'estimait pas que dans une chaire officielle la liberté d'examen pût être illimitée et ensuite Spinoza se trouvait à ce moment-là très occupé et son esprit était entièrement absorbé par son nouvel ouvrage, *l'Ethique* qu'il était sur le point de terminer. C'est précisément en 1675, lorsque Spinoza se proposait de le livrer à la publicité, qu'il reçut une lettre de son ami Oldemburg, après dix années de silence, le suppliant de ne rien mettre dans son ouvrage qui pût porter atteinte à la pratique de la religion.

Spinoza, bien qu'il ne fût pas homme à se laisser troubler par les scrupules de son ami, n'en conçut pas moins des appréhensions, car dans la réponse qu'il fit à Oldemburg, il dit : « Je suis allé à Amsterdam avec le dessein de livrer à l'imprimeur le livre dont je vous ai parlé mais sur ces entrefaites le bruit s'est répandu de tous côtés que j'avais sous presse un livre sur Dieu, où je m'efforçais de démontrer qu'il n'y a pas de Dieu ; des théologiens profitèrent de l'occasion pour se plaindre de moi aux princes et aux magistrats ». Ainsi Spinoza s'arrêta au moment de remettre *l'Ethique* à l'imprimeur, et *l'Ethique* ne parut que par les soins de ses disciples, Louis Meyer et Jarrig Jellis, l'année de sa mort en 1677, car le 21 février de cette même année, sans que lui ni ses hôtes s'attendissent à cette fin soudaine, il succombait à la suite d'une syncope, à l'âge de 44 ans, n'ayant à son côté que son ami, le médecin Louis Meyer.

Spinoza eut des adversaires et des ennemis acharnés non seulement parmi ses coreligionnaires, mais aussi parmi les théologiens catholiques et protestants ; il en eut également parmi les bons croyants imbus des dogmes chrétiens, de même que parmi les philosophes contemporains, tels que Leibnitz, Malebranche, etc., mais tout le monde rend hommage à sa haute personnalité morale, à son désintéressement, à son esprit serein, à sa conscience préservée de toute souillure et à son amour de Dieu et de l'humanité.

Quant à l'œuvre de Spinoza, elle est essentiellement du domaine de la philosophie. Il commença d'abord par s'inspirer des doctrines de Descartes qu'il appelait « la lumière du siècle » et dont il était un des plus fermes soutiens. Il composa même en 1663 un travail intitulé : *Exposition géométrique des principes de la philosophie de Descartes* (*Renati des Cartes Principiorium philosophiæ Pars I et II more geometrico demonstratæ*). Cependant, tout en rendant justice à l'œuvre de Descartes, il avertissait expressément le public dans le préface de ce livre qu'il avait trouvé des lacunes dans les principes de Descartes, lacunes qu'il avait dû combler, et de plus il y constatait un nombre d'erreurs qu'il rejetait complètement.

En effet, Spinoza avait trouvé en Descartes un guide au point de lui emprunter sa méthode géométrique et les déductions *a priori* Mais les conclusions auxquelles il fut amené sont toutes différents. Ce

n'est qu'après de longues années de méditation qu'il est arrivé à élaborer son propre corps de doctrine, qui ne ressemble en rien à celui de Descartes. C'est ainsi que Descartes définit l'esprit humain comme une âme qui pense tandis que pour Spinoza, l'âme humaine n'est qu'une partie de la nature, un atome d'un monde infini, bien que toujours liée à l'existence d'un corps humain ; pour lui, le corps et la pensée se trouvent unis, tandis que pour Descartes il y a une dualité entre l'âme et le corps dont chacun est soumis à des lois différentes.

Descartes admet également des idées innées, tandis que pour Spinoza, l'idée n'arrive que par l'expérience. Mais où la divergence entre les deux penseurs est le plus marquée, c'est dans le concept que chacun d'eux a de Dieu. Selon les doctrines cartésiennes il n'y a dans l'univers que la *pensée*, *la matière* et le *mouvement* et le principe du mouvement, c'est Dieu ; l'âme est une substance qui pense et dirige le mouvement. Pour Spinoza, il n'y a qu'une substance qui est Dieu ; la substance c'est l'Etre, non pas l'Etre abstrait, mais l'Etre absolu et infini, sans lequel rien ne peut être ni être conçu ; toutes les autres substances finies dérivent d'elle et en forment des parties constituantes ; leur existence n'est que relative, passagère et accidentelle. La substance absolue se manifeste tantôt sous la forme de l'étendue infinie, tantôt sous la forme de la pensée infinie, mais les deux, la pensée infinie et l'étendue infinie sont des attributs de la substance absolue, c'est-à-dire de Dieu.

Dieu, comme substance infinie, ne peut avoir que des attributs infinis, mais nous n'en connaissons que deux : étendue infinie sans être divisible et pensée infinie sans qu'il y ait entendement, car Dieu n'a d'autre pensée que son essence même. La liberté de Dieu est cette vertu que tout procède de lui, selon la raison infinie. Effectivement, tout vient de Dieu, tout est par Dieu, tout est Dieu, Dieu est la cause efficiente, émanante de tout ce qui est. Jamais philosophe ne s'est prononcé d'une manière aussi sublime que Spinoza sur Dieu. Heine dit avec raison, lorsqu'il accuse les adversaires de Spinoza de mauvaise foi en qualifiant ses ses doctrines d'athéistes : « On pourrait mieux dire de Spinoza qu'il a nié l'homme ; car d'après lui, l'esprit humain n'est qu'un rayon de lumière de la pensée infinie et le corps hnmain n'est qu'un atome de l'étendue infinie. C'est dans l'homme que Dieu arrive à la conscience de soi-même. Bien entendu, ce n'est pas dans l'homme individuel, sinon dans l'homme collectif, de manière que chaque homme ne conçoit et ne représente qu'une partie de Dieu-univers, mais l'humanité dans son ensemble le conçoit et le représente dans l'idée et dans la réalité.

Selon Spinoza, l'homme n'est qu'un simple phénomène, un mode de Dieu. Son corps n'est qu'une succession de modes de l'attribut divin de l'étendue. Son esprit n'est qu'une succesion corrélative de modes de l'attribut divin de la pensée. Entre les idées de l'esprit

et les mouvements du corps il y a une correspondance qui résulte non d'une action et d'une réaction quelconque de l'une sur l'autre, mais de la correspondance parfaite de tous les modes de ces attributs divins de l'étendue et de la pensée.

Selon Spinoza, l'homme étant un mode de Dieu, son devoir est de travailler à son perfectionnement intellectuel et moral. C'est ainsi qu'il travaillera à son immortalité. En effet, selon Spinoza, l'âme consistant uniquement dans la succession et la collection de ses idées, si celles-ci ont pour but des objets périssables, elles périront toutes en même temps que les objets qu'elles représentent et l'âme elle-même périra tout entière avec elles. Si au contraire la plupart des idées d'une âme se rapportent à des objets éternels et impérissables, elles ne périront pas et cette âme sera immortelle. Celui-là seul échappera tout entier à la mort qui se sera élevé à la contemplation en toutes choses de la substance infinie de Dieu, ayant travaillé en même temps à son perfectionnement intellectuel et moral.

* * *

Si l'on fixe l'attention sur la vie et sur les œuvres de Spinoza, on le trouve tout original dans sa manière de penser et d'agir ; ferme d'esprit et de caractère bien que faible de corps, il conserve son indépendance morale et intellec-

tuelle. Etant jeune homme, aprés être arrivé à la maturité d'esprit, il a la force d'âme de renier tout son passé, de se séparer de sa famille, de ses amis, de ses coreligionnaires pour affirmer son idéal de Dieu et de la destinée humaine, un idéal qui se trouvait en opposition avec les idées et les doctrines courantes du milieu dans lequel il a vécu. Aprés avoir été expulsé du sein du judaïsme et aprés s'être fait remarquer comme un des penseurs les plus profonds de son époque, il eut le courage de refuser des honneurs et une situation sociale avantageuse, préférant la liberté et la vie solitaire, bien que celle-ci fût accompagnée de privations et d'ennuis de toute sorte, et arrivé à l'apogée de sa réputation comme le plus grand penseur de l'époque, il se trouva abandonné de la plupart de ses amis dans les dernières années de sa vie et il mourut dans l'obscurité.

Aprés sa mort, ses œuvres attaquées par quelques philosophes, tels que Leibnitz et Malebranche, restèrent ensevelies dans l'oubli pendant un siècle. Ce n'est que vers le milieu du XVIII^e^ siècle que la philosophie de Spinoza se réveille avec un éclat extraordinaire. Son *Ethique* est lue avec passion et le Dieu de Spinoza devient le Dieu des penseurs les plus profonds de l'Allemagne ; surtout depuis que le génie de Kant vint secouer jusqu'à la racine l'arbre séculaire des croyances chrétiennes.

V

Un autre philosophe également célèbre et contemporain de Spinoza c'est Leibniz, né à Leipzig en 1646. Fils d'un professeur d'éthique à l'Université de cette ville, il fréquenta de bonne heure les Universités de Leipzig et d'Iéna, où il étudia la philosophie et les mathématiques. Dès l'âge de vingt ans, il se fit connaître par sa nouvelle méthode relative à l'étude du droit. Peu de temps aprés, le chancelier de l'électeur de Mayence le nomma conseiller de la Chancellerie en 1669. En 1670 il publia la théorie du mouvement concret et celle du mouvement abstrait. Chargé d'accompagner le fils de son chef à Paris, il y resta quatre ans et se consacra tout à fait à l'étude des mathématiques. Il fréquentait les mathématiciens les plus savants de cette époque. Ayant communiqué à l'Académie des Sciences plusieurs de ses découvertes entre autres celle d'une nouvelle machine arithmétique, il fut reçu membre de l'Académie. Plus tard, il visita l'Angleterre où il fut également reçu membre de la Société royale de Londres.

A son retour en Allemagne, le duc de Brunswick l'attacha à son service et le nomma bibliothécaire. En 1683, il fonda à Leipzig un journal où il publia ses découvertes, entre autres celle du calcul différentiel. En 1700, il décida le roi de Prusse à créer l'Académie de Berlin dont

il fut nommé président. En 1711, il reçut à Torgau des témoignages de haute distinction de la part de Pierre le Grand, qu'il décida à fonder une Académie de Sciences à Saint-Pétersbourg.

Peu d'années après, l'empereur Charles VI, reconnaissant les services rendus par ses écrits à la conclusion du traité d'Utrecht, lui accorda le titre de noblesse ainsi qu'une riche pension. Il se fixa définitivement à Hanovre où il publia la *Théodicée*, les *Nouveaux Essais* et la *Monadologie*. Il mourut en 1716.

Bien que Leibniz ait cultivé avec ardeur les sciences et surtout les mathématiques, il brilla plutôt comme philosophe et comme réformateur du cartésianisme. Il se servit bien dans ses investigations de la méthode de Descartes, mais il en diffère par ses conclusions. D'après lui, le monde est un composé de substances et la substance est une force qu'il appelle une *monade*, c'est-à-dire une puissance intermédiaire entre la virtualité et l'acte. Pour lui il n'y a que des substances. Toute substance est une monade ; toute monade est une force ; toute force est une seconde cause mais au-dessus des monades qui constituent le monde, il y a une force, une cause première, une monade des monades qui est Dieu.

Toutes les monades diffèrent entre elles ; de plus, leur diversité est hiérarchique. D'un autre côté, au principe des indiscernables se lie le principe de la continuité. Toutes les monades se subordonnent, s'enchaînent et concourent pour la vie totale de l'univers, de manière

qu'on peut dire que la monade se trouve dans tous les ordres de la Nature bien qu'elle se manifeste dans chacun sous une forme distincte ; elle est dans les minéraux, la cohésion, dans les végétaux, la végétation et l'âme dans l'homme avec la différence que chaque monade réfléchit l'univers à sa manière.

C'est la clarté de la perception qui fait l'idée et c'est l'obscurité de la perception qui fait la passion. Sourdes et obscures dans l'animal, les perceptions ne sont qu'une sorte d'intelligence empirique. Les animaux d'après lui, ont des âmes inférieures qui ne connaissent que le contingent, tandis que l'âme de l'homme reçoit ou possède à l'état inné les vérités nécessaires. De plus à des idées incomparablement plus claires, l'homme joint la raison, la liberté et la conscience.

Si l'animal peut être défini une force, l'homme doit être défini une force qui a conscience d'elle-même. *Vis sui conscia*. Mais il y a encore un autre signe distinctif entre l'un et l'autre. Toutes les monades sont indestructibles, mais de l'indestructibilité à l'immortalité, il y a loin. L'indestructibilité, c'est la permanence de la monade sans conscience, tandis que l'immortalité, c'est la permanence de la personnalité qui est capable du mérite et du démérite, jouit de la récompense et souffre du châtiment. L'immortalité c'est le privilège de l'homme, et de même que de la génération naît la mort, de la mort naît la vie. En effet, s'il n'y a pas métempsycose, il y a du moins métamorphose, et par sa mort,

comme par un élan, la monade prélude à d'incessants progrès. Leibniz admet en même temps qu'au-dessus des monades humaines existent encore des monades beaucoup plus parfaites, et l'infinie hiérarchie des monades tend à s'élever sans cesse vers la monade infinie, qui est Dieu.

D'après cet exposé concis de la monadologie de Leibniz, on ne peut s'empêcher de la considérer comme une nouvelle conception métaphysique qui ne repose ni sur l'expérience ni sur l'observation. La méthode de Leibniz, malgré quelques termes nouveaux qui figurent dans son système de philosophie, ne diffère guère des autres doctrines spiritualistes. Il mérite bien d'être placé à côté du réalisme scolastique pour qui les perfections divines et non la connaissance des choses sont la source de toute philosophie.

Bien qu'il prétendit s'être inspiré de la méthode de Descartes, il n'a fait que défigurer son système philosophique, ayant opposé au mécanisme de Descartes le dynamisme, mais son système est loin d'expliquer les rapports entre l'âme et le corps. Pour remédier à cette insuffisance, il a recours à l'hypothèse de l'harmonie préétablie. De cette manière il va d'hypothèse en hypothèse jusqu'à arriver à établir les attributs de Dieu à l'image de la scolastique, finissant comme celle-ci par se trouver en présence de la contradiction qui déconcerte tous les systèmes métaphysiques élaborés artificiellement : « L'homme, dit-il, étant créé, fini, présente

un manque, un défaut, une imperfection inévitable. » De là, le mal métaphysique entraîne après soi le mal moral et le mal physique et pour corriger ce déséquilibre, il admet l'harmonie *préétablie* entre l'âme et le corps. Il en résulte forcément que Dieu dans toutes nos actions bonnes ou mauvaises coopère indirectement ; mais alors si Dieu connaît d'avance nos actes futurs, où est le libre arbitre de l'homme ? Malheureusement, Leibniz, poussé par l'orgueil que lui suggérait sa haute position sociale, s'est efforcé d'imaginer un système philosophique hybribe emprunté en partie au cartésainisme et en partie à la scolastique, qui l'a amené à attaquer les lois de l'attraction et de la gravitation découvertes par Newton, comme contraires à la religion et comme une négation des principes religieux révélés.

VI

Un des philosophes les plus illustres du XVII^e^ siècle, qui s'est inspiré également de la philosophie de Descartes et qui a, de même que celui-ci, cultivé les sciences exactes, est *Blaise Pascal*. Il naquit à Clermont-Ferrand en 1623. Son père, savant distingué, se consacra tout à fait à l'éducation de son fils, lui servant de précepteur et lui enseignant d'abord les lettres, ensuite les sciences. Pascal, d'une intelligence précoce, montra dès son jeune âge un grand penchant pour les mathé-

matiques. Déjà à onze ans il était arrivé à reconnaître par le calcul et par des déductions originales, que les angles d'un triangle sont égaux à deux droits ; à seize ans, il publia un traité des sections coniques ; à dix-huit ans il inventa sa fameuse machine d'arithmétique qui exécutait les calculs les plus compliqués et posa les bases du calcul des probabilités ; à vingt-trois ans, ayant entendu parler des découvertes de Torricelli il exécuta sur la tour Saint-Jaques et répéta ensuite sur le Puy-de-Dôme l'expérience du vide, démontrant ainsi la pesanteur de l'air. Il publia quelque temps après le traité sur l'équilibre des liquides et inventa la brouette et le baquet. A la même époque, Pascal entra en rapports intimes avec le chef de la secte de jansénistes (1) qui habitaient Port-Royal-des-Champs et dont il embrassa chaudement la doctrine. Malheureusement la constitution délicate de Pascal et son surmenage prolongé à la suite de ses études mathématiques l'obligèrent à un repos forcé pendant quelque temps ; pour comble de malheur une chute dangeureuse survenue à son père en 1647 l'impressionna profondément et bouleversa son système nerveux de telle manière qu'il fut en proie à des idées obsédantes et à des croyances mystique à la

1. Cornéluis Jansénuis, évêque d'Ipres, publia un traité intitulé : *Augustinus* où il exposa les opinions de saint Augustin sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination. Il fut le fondateur de la secte des jansénistes dont les jésuites furent les adversaires les plus acharnés et dont les solitaires de Port-Royal furent les défenseurs les plus ardents.

suite de quoi il s'adonna à la lecture de la Bible et à la dévotion. Toutefois, les médecins ayant attribué ses troubles nerveux à sa faiblesse constitutionnelle accompagnée de surmenage, lui conseillèrent le repos intellectuel et la distraction. En effet, le delaissement de la vie contemplative pour une existence toute mondaine eut pour résultat le rétablissement de l'équilibre de sa santé, mais en 1654, un autre accident vint frapper son imagination. Un jour, en se promenant dans un carrosse attelé de quatre chevaux, ceux-ci s'emballèrent sur un pont sans garde-fou et tombèrent dans l'eau il fut sur le point d'être précipité dans la rivière ; heureusement, l'attelage des deux premiers chevaux se rompit et la voiture resta suspendue au bord du fleuve.

Cet accident avait tellement ébranlé son système nerveux qu'un mois après, un changement radical se produisait dans ses facultés mentales et un arrêt lent et progressif se manifesta dans les fonctions de l'organe de la pensée. Il commença d'abord par se mettre sous la discipline de l'abbé Singlin et entra dans la société des savants solitaires de Port-Royal, se détachant de toutes les distractions de la vie mondaine et fuyant même ses anciens amis pour s'enfoncer tout à fait dans la lecture des écritures saintes, et à mesure que ses forces s'affaiblissaient, il devenait encore plus mystique, finissant par devenir ascète. Il portait un silice garni de pointes de fer et passa ses dernières années à se mortifier, à visiter les églises, à soigner les malades et

les pauvres. S'affaiblissant graduellement par sa vie ascétique il finit par succomber en 1662 à l'âge de trente-neuf ans.

Bien que la vie de Pascal fût de courte durée, son œuvre n'est pas à dédaigner ; elle est même assez instructive. Sa vie intellectuelle, intimement liée à son état physique, peut se diviser en deux périodes ; dans la première il se révèle comme un esprit fort, un penseur profond, un savant distingué et un philosophe sceptique ; dans la seconde il apparaît comme un être maladif, superstitieux et passionné pour la foi, misanthrope, égoïste et croyant mystique. Toutefois, Pascal, même après avoir été en proie aux obsessions mystiques, eut des moments de lucidité pendant lesquels il revenait à ses anciennes habitudes de philosophe et de penseur, consacrant au travail ses heures de liberté. Mais celui-ci n'était plus le fruit de la méditation sereine ni l'effort de la raison pure ; c'était plutôt un mélange de pensées tristes et de sentiments aigris, voilés de mysticisme et de doute. C'est ainsi qu'en 1654, lorsque la Sorbonne eut condamné les écrits d'Arnauld, un des savants de Port-Royal, il prit la défense des jansénistes contre les jésuites, et publia ses fameuses *Lettres provinciales* où il discutait avec éloquence les questions religieuses et attaquait avec passion et avec une verve mordante les principes et la morale relâchée de certains jésuites. En 1658, à la suite du miracle de l'épine par lequel une de ses nièces fut guérie d'une fistule lacrymale, Pascal

se proposa d'écrire une apologie du christianisme, mais déjà très affaibli, ce travail resta limité à un recueil d'observations religieuses et philosophiques, appelé les *Pensées* qui étaient écrites en caractères illisibles, raturées et barrées comme au hasard et jetées sans suite et d'une main défaillante sur des morceaux de papier informe ; réunies plus tard d'une manière arbitraire, mutilées et corrigées selon les besoins de la cause ou selon le caprice, elles ont été un objet de scandale pour les uns et d'accusation pour les autres.

A cette époque, Pascal ne se sentait plus de force ni d'humeur pour écrire un travail bien coordonné. Il disait lui-même : « J'ai mes brouillards et mon beau temps en dedans de moi, le bien et le mal de mes affaires mêmes n'y font rien. » En effet, son style est d'une lassitude extrême et ses écrits révèlent un découragement profond. Chose singulière ! Dans les *Pensées* qui sont un recueil d'observations scientifiques et de méditations religieuses, il est clair, précis et pénétrant lorsqu'il traite une question scientifique, et obscur, étroit et superficiel, lorsqu'il touche une question religieuse ; il ne recule même pas pour exprimer des doutes sur les points cardinaux de la religion dans ses rapports avec la raison, lorsqu'il dit : « La religion n'est pas certaine ». « Nous sommes incapables de connaître ni ce qui est Dieu, ni s'il est ». « Je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre les athées endurcis ». « C'est le cœur qui sent

Dieu, et non la raison, voilà ce qu'est la foi ». « Les preuves que Jésus-Christ et les apôtres tirent de l'écriture ne sont pas démonstratives ; car ils disent seulement que Moïse a dit qu'un prophète viendrait, mais ils ne prouvent pas par là que ce soit celui-là ; or les plus grandes preuves de Jésus-Christ sont les prophéties ». « Les miracles ne sont pas de telle nature qu'on puisse dire qu'ils sont absolument convaincants ». « L'histoire sainte n'est pas une science de l'esprit, mais une science du cœur. »

Le tableau que nous venons de tracer de la vie accidentée et de l'œuvre de Pascal démontre d'une manière incontestable que même dans la dernière phase de sa vie, la lutte entre son esprit scientifique et son mysticisme religieux ne s'était pas tout à fait éteinte, au point qu'il eut des moments de lucidité où il crut nécessaire de se justifier devant le public du changement survenu dans son existence morale et intellectuelle en expliquant que c'était grâce à l'infirmité de la raison et à l'incertitude de l'expérience qu'il avait été poussé à se jeter dans les bras de la foi.

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que Pascal, bien qu'il ne fût chef d'école ni auteur d'une doctrine nouvelle et qu'au moment où ses facultés intellectuelles s'approchaient du zénith de leur vigueur, il se soit égaré dans le dédale du mysticisme, a laissé des traces dans l'histoire de la philosophie du XVII^e^ siècle ; car même au commencement de sa décadence physique, en

1656, il a fait montre dans ses célèbres *Lettres provinciales* de hautes qualités de philosophe et de polémiste de premier ordre. Dans ce chef-d'œuvre littéraire, il révèle encore une grande flexibilité d'esprit et une éloquence ardente, accablant ses ennemis d'invectives et d'ironie mordante. Un écrivain éminent disait avec raison : « Les provinciales ont tué la scolastique en morale, comme Descartes en métaphysique. » Elles ont beaucoup fait pour séculariser l'esprit et les notions de l'honnêteté. Pascal a eu encore le grand mérite d'avoir été le premier qui ait tracé, dans son *Traité du vide* les lois de l'évolution de l'esprit humain et d'avoir indiqué la loi de la continuité du progrès de l'humanité. En voici un passage célèbre que nous tenons à citer textuellement :

« L'homme dit-il, est dans l'ignorance au premier « âge de sa vie, mais il s'instruit sans cesse dans son « progrès, car il tire avantage non seulement de sa « propre expérience, mais encore de celle de ses pré- « décesseurs, parce qu'il garde toujours dans sa « mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, « et celles des anciens lui sont toujours présentes dans « les livres qu'ils ont laissés. Et comme il conserve « ses connaissances il peut ainsi les augmenter facile- « ment ; de sorte que les hommes sont aujourd'hui dans « le même état où se trouveraient ces anciens philo- « sophes s'ils pouvaient avoir vieilli jusqu'à présent, en « ajoutant aux connaissances qu'ils avaient celles que

« leurs études auraient pu leur faire acquérir à la faveur « de tant de siècles. De là vient que par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes « s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous « les hommes ensembles y font un continuel progrès à « mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose « arrive dans la succession des hommes que dans les « âges différents d'un particulier. De sorte que toute « la suite des hommes pendant le cours de tant de « siècles doit être considérée comme un même homme « qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

VII

Après avoir donné un aperçu succinct de trois systèmes philosophiques qui ont surgi au milieu du XVII[e] siècle, tels que ceux de Spinoza, Leibnitz et Pascal, nous nous voyons forcés de nous poser la question suivante : Etant admis comme un fait incontestable que Descartes a eu le grand mérite de secouer le joug de la scolastique, de délivrer la physique des fausses hypothèses établies par elle et de découvrir une méthode par laquelle il explique le mécanisme entier de l'univers selon les lois naturelles, comment explique-t-on que Spinoza, Leibnitz et Pascal, s'étant inspirés tous les trois de sa méthode basée sur l'observation et l'expé-

rience, soient arrivés à des conclusions distinctes et diamétralement opposées ?

Pour expliquer ce fait quelque peu paradoxal il faut analyser l'histoire de la vie entière de chacun d'eux, chercher le milieu dans lequel ils ont vécu et l'influence que celui-ci a exercée sur l'évolution de leur mentalité, si distincte l'une de l'autre ; car d'après les lois de l'évolution, l'homme est fils du milieu dans lequel il est né et des circonstances dans lesquelles il a vécu pendant les premières années de sa vie, lorsqu'il s'assimile insensiblement la manière de penser et d'agir des personnes de son entourage. Ce n'est qu'à mesure que ses facultés intellectuelles se développent, que le cercle de ses connaissances s'élargit et qu'il commence à avoir conscience de sa personnalité, que la lutte commence à s'établir entre lui et le milieu, et alors il arrive de deux choses l'une : où l'homme se sent supérieur à son milieu et avec des forces physiques et morales suffisantes pour vaincre ; dans ce cas, la lutte continue jusqu'au moment où l'homme sort victorieux et est capable d'imposer à son milieu sa volonté et sa mentalité. Ou bien l'individu manque de force morale et matérielle et de moyens suffisants pour soutenir une lutte prolongée : alors il est forcé de s'adapter au milieu et de s'assimiler à lui, à moins qu'il ne se transporte dans un nouveau milieu plus favorable aux conditions de son existence morale et intellectuelle, ou qu'il ne se décide par amour de la vérité, à continuer

la lutte au risque de succomber en défendant les droits de la personnalité humaine.

Appliquons maintenant cette thèse à chacun de ces trois philosophes du XVII^e^ siècle, qui occupent une place si brillante dans l'histoire de l'humanité. Commençons par Descartes. Issu d'une famille noble, il entra à l'âge de huit ans au collège des jésuites de La Flèche qu'il quitta à l'âge de seize ans. Puis, il prit du service militaire dans différents pays, combattant pendant sept ans, durant la guerre de Trente ans, contre le protestantisme ; il fit après un vœu de pèlerinage à Lorette et prit part au siège de La Rochelle contre les calvinistes. Même plus tard, ayant rompu avec son passé et s'étant consacré à l'étude des sciences exactes et aux investigations philosophiques et malgré le mépris qu'il témoignait pour les écrivains du moyen âge, il craignit à ce point de se compromettre et de se rendre suspect à l'autorité ecclésiastique qu'il suspendit la publication de son beau *Traité du Monde* au moment où il apprit la nouvelle de la condamnation de Galilée par le Saint-Office, et ne cessa de proclamer son attachement à la religion, n'osant pas s'engager dans les discussions théologiques ni traiter à fond de l'immortalité de l'âme, de la vie future, ni même de la morale (1).

Il n'en fut pas de même pour Leibnitz. Celui-ci, bien qu'issu d'une famille modeste, ne connut pas les privations ni la lutte pour l'existence. A l'âge de vingt-deux

1. Tableau des progrès de la pensée humaine, par Nourrisson, p.339.

ans, il se fit déjà connaître par ses travaux sur le droit, et quelques années plus tard il fut attaché au service du chancelier de l'électeur de Mayence, dont il accompagna le fils à Paris et à Londres, où il se distingua par son esprit innovateur dans les sciences exactes, ce qui lui permit de se mettre en rapports avec les plus grands mathématiciens de son époque et d'être élu membre de l'Académie des Sciences de Paris et de la Société Royale de Londres.

Quelque temps après son retour en Allemagne, il eut la chance d'attirer l'attention et de recevoir des distinctions de la plupart des princes et des têtes couronnées de l'Europe entière, ayant même reçu de l'empereur Charles VI un titre de noblesse et une riche pension. Il est tout naturel qu'après être arrivé à une situation sociale aussi élevée, qui lui permettait de goûter à toutes les jouissances de la vie, il tint également à occuper la place d'honneur parmi les savants de l'Europe, et il éprouva un grand chagrin lorsque d'autres savants contemporains lui disputèrent la plupart de ses découvertes en mathématiques et surtout lorsque Newton réclama la priorité de l'invention du calcul différentiel. En revanche, Leibnitz attaqua les lois de la gravitation et de l'attraction découvertes par Newton, comme contraires à la religion et comme une négation des principes religieux révélés (1) ; il déclara également que la philosophie de Descartes était l'anti-

1. *Culturgeschichte der Menschheit*, par Friedric Kolb, p. 534.

chambre de la vérité. Le spinozisme, d'après lui, n'était qu'un cartésianisme développé d'une façon immodérée et il importait pour la religion et pour la piété que cette philosophie fût châtiée par le retranchement des erreurs y contenues. D'autre part Leibnitz s'efforça, au moyen de l'éclectisme, de concilier Platon et Aristote, Descartes et Locke. Dans sa *Théodicée*, il professe l'optimisme, enseignant qu'entre tous les mondes possibles, Dieu a choisi le meilleur dans lequel il y a la plus grande somme de bien, même au prix de quelques maux partiels. Tout en reconnaissant les droits de la raison, il prétend que les mystères de la foi ne peuvent être expliqués par la raison.

Il en résulte que Leibnitz combat, d'une part tout système de philosophie qui n'est pas le sien, et d'autre part il tâche de réconcilier les systèmes les plus opposés, au point qu'il discute avec Bossuet les conditions de la réunion à l'Eglise catholique des protestants de la confession d'Augsbourg.

Ce ne peut être qu'un rêve d'un optimiste ou d'un utopiste, ce qui prouve d'une manière claire et évidente que Leibnitz, tout penseur profond et savant de premier ordre qu'il était, n'a pas pu se soustraire à l'influence du milieu dans lequel il vivait. Amené, à la faveur des circonstances, à occuper une *situation privilégiée*, il devint optimiste au suprême degré. Il cherchait à fuir la lutte là où il n'était pas sûr de vaincre. Bien qu'innovateur lui-même, il tâcha de concilier la

tradition religieuse et la raison basée sur la science ; tout en leur reconnaissant une origine distincte, de même que des lois distinctes, il s'est efforcé de trouver un trait d'union entre les deux au moyen d'une de ses hypothèses favorites, à savoir *l'harmonie préétablie* mais précisément là, malgré son génie, il ne s'aperçut pas que cette hypothèse était la négation de la liberté humaine.

Quant à Pascal, il s'était également inspiré de la méthode de Descartes et il n'est pas douteux, si l'on en juge d'après l'évolution progressive et rapide de ses pensées scientifiques et philosophiques, qu'il aurait même surpassé Descartes dans la hardiesse de ses conceptions de Dieu et de la Nature, s'il avait été favorisé par de meilleures conditions de santé et par des circonstances de milieu plus propices au développement de ses dispositions d'esprit naturelles. Malheureusement, son émotivité extrême et son impressionnabilité maladive, ainsi que le milieu de mysticisme religieux dans lequel il vivait et la vie austère qu'il mena pendant quelque temps, transformèrent complètement le philosophe sceptique en homme superstitieux voué aux observations mystiques, en égoïste et en misanthrope, au point qu'il devint insensible à toutes les jouissances de la vie, s'épuisant toujours en gémissements sur la misère humaine, restant soumis comme un enfant à son directeur de conscience et subissant l'influence des ouvrages pieux qu'il lisait sans cesse (1).

(1) Binet- Sanglé, *Les lois psychophysiologiques des religions*, p. 235.

Certes, la vie de Pascal offre un témoignage éclatant en faveur du déterminisme. qui prouve que l'homme n'est libre que lorsqu'il se possède entièrement lui-même, se laissant guider par la raison parfaite dans l'exercice de sa volonté et qu'il cesse de l'être au moment ou la passion ou la maladie, affaiblissant les centres nerveux, exalte son imagination et sert de contrepoids à la raison. Toutefois, on voit chez Pascal jusqu'au dernier jour de sa vie surgir par moments le doute éclairé par la puissante lumière de sa raison d'autrefois, lumière que malheureusement ne tardent pas à obscurcir les ténèbres du mysticisme du milieu qui le tenait suggestionné depuis son entrée à Port-Royal.

Toute autre fut la carrière de Spinoza. Né à Amsterdam de parents juifs espagnols qui, pour échapper à la persécution, avaient émigré en Hollande pour y vivre à l'abri des lois de tolérance religieuse, il passa toute la jeunesse complètement consacré à l'étude de la Bible et du Talmud. Après avoir acquis des connaissances profondes de la littérature hébraïque, ainsi que des travaux des philosophes juifs d'Espagne des XI[e] et XII[e] siècles, il se mit à étudier la langue latine sous la direction du docteur Van der Ende. Celui-ci l'initia également à la philosophie de Descartes et à sa méthode, dont il se servit plus tard comme point de départ pour un système nouveau de philosophie, qui l'éloigna de celui de Descartes, étant arrivé par la logique incomparable de son raisonnement à des

déductions et à des conclusions d'une exactitude mathématique distinctes de celles de Descartes ; mais au moment où il se fit connaître par ses opinions contraires aux idées courantes de l'époque, il fut chassé de la synagogue et mis au ban de la Communauté par ses coreligionnaires qui le dénoncèrent à l'autorité comme dangereux pour la moralité publique.

Il refusa également avec dédain toute avance faite de la part des protestants et des catholiques pour le gagner à une de leurs églises. Pour se soustraire à la persécution de ses coreligionnaires il préféra vivre dans une retraite obscure aux environs d'Amsterdam, pauvre et solitaire, et refusant tout secours de ses amis, il se contenta de gagner sa vie avec le produit du polissage des verres optiques, consacrant la plus grande partie de son temps à la méditation.

Plus tard, il refusa également une chaire de philosophie à Heidelberg pour ne pas aliéner sa liberté de penser et d'écrire. Tous les actes de sa vie démontrent qu'il appartenait à cette catégorie d'hommes d'élite doués d'une volonté inébranlable, d'une sérénité à toute épreuve, d'un véritable esprit philosophique et en même temps du sens moral le plus pur. Il fut le premier de son époque qui se mit ouvertement en opposition avec l'opinion théologique régnante, le premier qui soutint d'une manière logique et s'appuyant sur une démonstration géométrique, que l'univers n'est pas le travail d'un être personnel agissant selon une fin

préméditée ; il fut le premier qui interpréta la nature dans un sens religieux en même temps que philosophique.

Quoique faible de constitution, menacé d'une maladie terrible qui devait le conduire au tombeau et abandonné au dernier moment par ses anciens amis qui craignaient de se compromettre, il eut le courage de publier son livre sur l'Ethique où il expose avec une logique rigoureuse de géomètre des doctrines qui produisirent une grande révolution parmi les penseurs de son époque, bravant ainsi le danger de la persécution et de la prison. Heureusement pour lui, peu de temps après avoir accompli sa mission, la mort vint le soustraire à la vengeance de ses ennemis.

* * *

La France du XVII[e] siècle compte encore d'autres philosophes qui relèvent plus ou moins de Descartes. D'abord c'est *Malebranche*, né en 1638. Après avoir terminé au collège de la Marche son éducation classique il fit sa théologie en Sorbonne et ensuite il prit les ordres. En 1666, il entra dans la Congrégation de l'Oratoire. A l'âge de vingt-six ans, il eut connaissance du *Traité de l'homme* de Descartes, qui l'enthousiasma à un tel point qu'il se consacra à l'étude de la philosophie. Dix ans plus tard, il publiait la *Recherche de la Vérité*, *les Entretiens métaphysiques et les Méditations*

chrétiennes. Comme Descartes, il professe qu'il ne faut céder qu'à la seule évidence, mais pour être chrétien, dit-il, il faut croire aveuglément. Malebranche était sans doute un grand penseur, mais voulant concilier ses principes philosophiques avec les doctrines théologiques, il se perd dans un dédale de considérations tellement confuses qu'on le croirait incliné au panthéisme. C'est ainsi que Bossuet n'hésita pas à donner l'alarme, ce qui ne l'empêcha pas de qualifier la philosophie de Spinoza de monstrueuse et d'épouvantable, et de se servir pour la défense de ses thèses d'arguments du genre de la scolastique où les idées sublimes sont enveloppées de phrases obscures et de paradoxes.

VIII

La révolution produite par la philosophie de Descartes au XVII^e^ siècle ne resta pas limitée à l'Allemagne et à la France; elle traversa la Manche et enthousiasma les esprits d'élite de l'Angleterre. Le principe cartésien : « Je pense, donc je suis », principe vivant, puisé à la source de l'observation de la conscience intime de l'homme, renouvela sa psychologie au point que l'Angleterre, pays de bon sens et d'esprit pratique, s'opposa aux exagérations de l'idéalisme des philosophes français et allemands, tels que Malebranche et Leibnitz et le cartésianisme y subit une transformation complète grâce

à l'intervention de Locke, qui, par le grand prestige dont il jouissait aussi bien comme philosophe que comme défenseur de la liberté politique et religieuse, réussit à vulgariser dans les classes les plus éclairées de la société anglaise les principes d'équité et de justice en harmonie avec ses doctrines philosophiques basées sur la raison et le sentiment de la solidarité. John Locke, né dans la même année que Spinoza, en 1632, à Wrington, comté de Bristol, était fils d'un greffier de justice de paix. Après avoir achevé ses études à l'Université d'Oxford où il obtint un bénéfice ou sinécure qui lui permettait de se livrer à des travaux scientifiques, il se consacra d'abord à l'étude de la médecine, sans l'exercer professionnellement. Le hasard le fit entrer en rapports avec lord Ashley, qui devait être plus tard comte de Shaftesbury, qui lui confia l'éducation de son fils et qui, devenu grand chancelier en 1672, le fit nommer secrétaire des présentations aux bénéfices. Quelque temps après, Shaftesbury, ayant été accusé de tramer une conspiration contre le roi, fut obligé de se réfugier en Hollande et Locke suivit son maître, perdant ainsi son bénéfice. Après la mort de Shaftesbury, Locke, s'étant vu privé de ses moyens d'existence, chercha à gagner sa vie par des travaux littéraires et avec l'aide de quelques amis. C'est de cette manière qu'il put s'adonner à l'étude de la philosophie. Il resta en Hollande jusqu'au moment de la révolution anglaise de 1688. Il fut alors rappelé par

Guillaume III qui le nomma d'abord commissaire des appels et ensuite commissaire du commerce et des colonies. Toutefois, l'affaiblissement de sa santé l'obligea à résigner ses fonctions, et malgré les instances du roi, il refusa de recevoir les émoluments d'une charge qu'il ne remplissait pas. Il se retira à la campagne où il mourut en 1704.

Quant à la vie intellectuelle de Locke, elle fut remplie d'un labeur constant et fécond. Doué d'une grande puissance de travail et d'un esprit positif, il commença par consacrer son temps à l'étude de sujets divers; tantôt c'étaient des questions d'économie politique, tantôt des questions économiques et sociales, tantôt des questions purement philosophiques. C'est ainsi qu'il publia d'abord un travail intitulé : *Considérations sur la diminution de l'intérêt et l'augmentation de la valeur des monnaies*, travail qui fut considéré comme un modèle d'économie politique ; ensuite il publia un *Traité d'éducation des enfants* qui suggéra à Rousseau ses vues ingénieuses qu'il expose dans son *Emile*. En 1689, il écrivit un travail *sur la Tolérance*, en latin. A l'époque où Guillaume III se proposait de réconcilier les sectes dissidentes en Angleterre, Locke, pour favoriser les projets de son roi écrivit *le Christianisme raisonnable* et son *Essai sür le gouvernement civil*. Mais le livre qui attira l'attention de l'Europe entière et qui rendit son auteur très populaire, tant en Angleterre qu'en France, fut son traité de métaphysique intitulé : *Essai*

sur l'entendement humain divisé en quatre livres : 1° les notions innées ; 2° les idées ; 3° les mots ; 4° la connaissance. Dans ce travail, l'auteur recherche d'abord l'origine, la valeur et l'étendue de nos connaissances ; ensuite, il renverse l'hypothèse des idées innées dans l'ordre spéculatif et des principes innés dans l'ordre pratique ; il considère l'âme au moment de la naissance comme une table rase, c'est-à-dire où l'on n'aurait encore rien écrit et où l'expérience seule imprime ses caractères qu'on appelle des idées. Nos idées, d'après lui, sont de deux sortes : simples et complexes. Les premières sont dues à la sensation ou à la réflexion. La sensation nous fournit les idées des choses sensibles ; et la réflexion les idées des opérations de l'âme. Les idées complexes s'obtiennent par un travail de décomposition et de recomposition.

Après avoir étudié les idées, Locke s'occupe des mots et de leurs rapports intimes avec les idées. Là, il signale toutes les ressources du langage, en même temps que les imperfections et les abus dans l'emploi des mots, et les remèdes qu'il convient d'y apporter. Quant à la connaissance, d'après Locke, elle est intuitive ou démonstrative, et doit être ramenée à trois objets : l'âme, le monde et Dieu. D'après lui nous ne connaissons les objets extérieurs que par les idées qu'ils représentent ; la vérité perçue consiste dans la conformité de l'idée avec son objet.

Quant à l'âme, Locke professe que c'est par intuition

que nous connaissons notre propre âme et par démonstration que nous arrivons à la connaissance de Dieu. Je suis, donc Dieu est, conclut Locke, de même que Descartes. Il soutient de plus que Dieu est immatériel et il montre que toute partie de la matière est dépourvue de pensée. Toutefois, dit-il, bien que nous ayons des idées sur la matière et sur la pensée, peut-être ne serons-nous jamais capables de connaître si un être purement matériel pense ou non, pour la raison qu'il nous est impossible de découvrir par la contemplation de nos propres idées, sans l'aide de la révélation, si Dieu n'a point donné à quelque assemblage de matière disposé comme il le trouve à propos, la puissance d'apercevoir et de penser ou s'il n'a point ajouté et uni à la même matière ainsi disposée, une substance immatérielle qui pense.

Quant à l'idée de l'infini, elle est fondée, d'après lui, sur l'idée de *l'Espace* que nous avons reçue par les sens. Il applique la même analyse à la *Durée* et au nombre. qu'il réduit à des idées de succession et d'addition indéfinies et il les ramène à leur origine expérimentale.

Locke rapporte également les idées du bien et du mal à la sensation et à l'impression de plaisir et de peine qui en sont inséparables. « Tout ce qui est propre à causer, à continuer et à augmenter du plaisir en nous, ou à diminuer et abréger quelque douleur, se nomme *bien* et nous appelons le contraire *mal*. C'est sur ce bien et sur ce mal que roulent toutes nos passions :

amour, haine, désir, joie, crainte. « La *faculté* est une série d'actes dont l'habitude fait sentir en nous la puissance. » La puissance que nous trouvons en nous de préférer la présence d'une pensée particulière à son absence, ou de mouvements particuliers au repos, est ce que nous appelons *volonté* La préférence actuelle d'une action à la cessation ou au contraire est ce qu'on nomme *volition*. La puissance que nous trouvons en nous d'agir ou de ne pas agir conformément à la préférence que notre esprit a donnée à l'action, nous fournit l'idée de ce que nous avons nommé *liberté*. » Locke refuse également toute réalité aux genres et aux espèces. Les natures générales dont les termes généraux sont les signes ne sont que des idées générales faisant abstraction du temps, du lieu et des autres particularités qui font que ces signes représentent seulement des natures individuelles. Une idée formée de la sorte par abstraction et dégagée de tout ce qui la rendait individuelle est capable de représenter également plusieurs choses individuelles, en tant que chacune d'elles a tout ce qui reste dans cette idée abstraite. L'essence de chaque genre et de chaque espèce n'est autre chose qu'une idée abstraite dans l'esprit de celui qui parle et dont le terme général qu'il emploie est le signe. Le genre n'est qu'une conception partielle de ce qui est dans chaque individu. Toutefois, il faut reconnaître que le scepticisme de Locke n'est pas fondamental, d'après ce qui ressort de son livre *De la con-*

naissance, sa doctrine manque de netteté. Il se montre très prudent et très chrétien lorsqu'il parle des rapports de l'homme avec Dieu. Il doute souvent pour ne pas nier ; mais il est sincère lorsqu'il dit que l'homme ne connaît que ce qui entre dans son intelligence et que cette intelligence ne connaît pas tout et qu'elle ne peut pas tout connaître ; mais sous ce rapport Locke s'est avancé un peu trop ; car à mesure que la sphère des connaissances s'élargit, l'inconnu d'aujourd'hui devient le connu de demain. Néanmoins, il faut tenir compte de l'époque et du milieu dans lesquels Locke a vécu, et c'est précisement le mérite de Locke d'avoir su concilier la hardiesse de ses conceptions sur l'homme et ses facultés intellectuelles avec son Déisme. Grâce à cette circonstance, il a inauguré un mouvement intellectuel qui a donné la note dominante à l'enseignement en Angleterre et en France pendant tout le XVIII^e^ siecle ; et la révolution qu'il a produite par son sensualisme en philosophie eut sa répercussion sur les mœurs, l'éducation et la politique.

CHAPITRE XXII

LA PHILOSOPHIE DE DESCARTES EST REMPLACÉE AU XVIIIe SIÈCLE EN ANGLETERRE ET EN FRANCE PAR CELLE DU SENSUALISME DEISTE DE LOCKE ET CONDILLAC

I

De même que l'enseignement de Descartes a contribué à réveiller l'esprit philosophique chez Locke, dont l'esprit d'indépendance s'est servi de la méthode de Descartes pour créer un système de philosophie à lui, devenu ensuite populaire dans toute l'Angleterre, de même les idées de Locke ont eu leur répercussion sur le cartésianisme en France et préparé le terrain pour la philosophie sensualiste de Condillac qui a dominé tout le XVIIIe siècle. Ce mouvement d'idées a trouvé un auxiliaire actif dans Pierre Bayle, philosophe français émigré en Hollande, de même que Descartes et Locke.

Pierre Bayle naquit en 1647 à Carlat, dans le comté de Foix. Son père, prêtre calviniste, lui enseigna de

bonne heure le grec et le latin. Il fit ensuite ses études à Puylaurens, dans le Tarn, et après, au collège des Jésuites, à Toulouse, où il se convertit au catholicisme, mais bientôt, sur les instances de sa famille, il retourna au protestantisme. Plus tard, il se rendit à Genève où il devint un ardent défenseur du cartésianisme. Là, il ne tarda pas à attirer l'attention de Basnage, théologien protestant qui le recommanda à ses amis en qualité de précepteur, et en 1671, il fut nommé professeur de philosophie à l'Université de Sedan où son enseignement lui valut une grande réputation. Mais craignant la suppression de l'Université de cette ville, qui, en effet, eut lieu peu de temps avant la révocation de l'édit de Nantes, Bayle émigra en 1681 en Hollande avec Jurieu et fixa sa résidence dans la ville de Rotterdam où il fonda avec son ami un établissement d'instruction appelé *l'Ecole illustre*.

Son enseignement, de même que ses écrits, trouvèrent bientôt un écho dans toute l'Europe, au point que la Reine Christine, électrice de Brandebourg, entra en correspondance avec lui. Il publia cette même année ses *Pensées sur la Comète*, attaquant les préjugés vulgaires qui voyaient dans l'apparition de ce météore un présage sinistre. En 1688, il fonda un journal sous le titre : *Nouvelles de la République des lettres*, où il critique dûrement la révocation de l'édit de Nantes et combat avec âpreté l'intolérance de Louis XIV. Bientôt sa réputation comme penseur et

comme écrivain lui suscitèrent des ennemis, aussi bien parmi ses anciens amis à la tête desquels se trouvait Jurieu que parmi ses adversaires naturels qui le dénoncèrent au Consistoire et au prince d'Orange, comme athée et conspirateur, ce qui lui fit quitter sa chaire et renoncer à sa pension.

Grâce à la protection de lord Shaftesbury, il échappa aux coups de ses persécuteurs. Dès lors, il se consacra entièrement à l'étude de la philosophie et aux travaux littéraires. En 1697, il publia son *Dictionnaire historique et critique*, dont il fit une nouvelle édition, en 1702, en trois volumes. En même temps, il composa plusieurs ouvrages de critique et de controverses en six volumes, parmi lesquels se trouvent *Les réponses aux questions d'un provincial*. Malheureusement, ses nombreux travaux philosophiques et littéraires, auxquels il se consacra avec une constance et une ardeur plus grandes que ne lui permettait sa constitution délicate contribuèrent à épuiser ses forces, et il finit par succomber en 1706 victime d'une maladie héréditaire dans sa famille, la phtisie pulmonaire.

Bayle se distingua surtout par une immense érudition et par un esprit critique de premier ordre, mais il n'a rien créé, n'a rien affirmé et n'a établi aucune doctrine basée, soit sur la raison, soit sur la révélation ; il ne faisait qu'attaquer, critiquer, poser des prémisses sans conclure, à savoir : démolir sans construire. Est-ce par sagesse qu'il agissait de la sorte, ou par convic-

tion de l'instabilité des systhèmes philosophiques ? Une chose est certaine ; Bayle, par son talent persuasif et critique, a réussi : 1° à faire voir les vices et les imperfections de tout dogmatisme et de toutes les doctrines philosophiques connues ; 2° comme victime des persécutions de toutes sortes et convaincu de la complicité des défenseurs des dogmes religieux à outrance dans les attentats nombreux contre la personnalité humaine, il a mis à profit son talent immense d'écrivain et de polémiste pour protester des innombrables violences odieuses commises contre la conscience humaine, flagellant du même coup les philosophes et les dogmatistes de son époque. C'est surtout par son style élégant et par sa manière claire et séduisante d'exposer les idées touchant la théologie et la philosophie, les rendant ainsi intelligibles même aux esprits médiocrement cultivés, qu'il sut vulgariser une science considérée comme sacrée et comme étant seulement accessible aux érudits et aux intelligences privilégiées.

II

Si nous résumons l'histoire de l'évolution de la philosophie au XVII[e] siècle, nous sommes frappés de voir que tous les grands penseurs de l'époque excepté Leibnitz, ont eu à soutenir des luttes contre l'esprit

réactionnaire des pouvoirs civils et religieux. Tant Descartes, que Spinoza, tant Bayle que Locke, ont été obligés de se réfugier en Hollande pour se mettre à l'abri de la persécution, et leurs écrits ont été mis tous à l'index, bien qu'ils fussent écrits en latin et ne fussent destinés à être lus que par un nombre limité d'érudits. Même le pauvre Pascal, tout dévot et mystique qu'il était, fut combattu par les jésuites, parce qu'il osa défendre le jansénisme, et cela s'explique, parce que le déisme, dans sa pureté, fut toujours considéré par l'Eglise catholique comme le pseudonyme de l'incrédulité.

C'est pourquoi pendant le XVII^e^ siècle, tous les esprits éclairés, fatigués du despotisme des gouvernants et de l'intolérance de l'Eglise, accueillirent avec grande faveur la doctrine de Descartes qui vint délivrer la pensée humaine du joug de la scolastique et de l'oppression du dogmatisme religieux. Cependant, seul un petit coin de l'Europe, la Hollande, servit de réfuge à tous les martyrs de la libre pensée, tandis que le reste de l'Europe gémissait sous le régime de l'intolérance politique et religieuse. Toutes les classes sociales, toutes les croyances, tant protestantes que catholiques, en souffraient sans oser protester, ni même se plaindre. Ce n'est que vers le commencement du XVIII^e^ siècle que la doctrine de Locke fut saluée avec enthousiasme tant en Angleterre qu'en France, ayant été considérée comme l'évangile de la liberté religieuse et politique. Les

classes éclairées d'alors ne se préoccupèrent guère, ni en France ni en Angleterre, de savoir si cette nouvelle doctrine était en harmonie avec les dogmes de l'Eglise. On demandait uniquement à la philosophie de satisfaire aux besoins du sentiment et de la raison et en même temps de reconnaître l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, car à mesure que le goût de l'expérience et de l'analyse scientifique se réveillait parmi les savants, on s'habituait à regarder plutôt avec indifférence et même avec un certain dédain les recherches métaphysiques, au point que le cartésianisme, regardé autrefois comme une doctrine dangereuse, était devenu la philosophie officielle, dont les gouvernements se servaient souvent comme instrument d'opression. C'est ainsi que le XVIII^e^ siècle, sous la doctrine séduisante de Locke, finit par constituer une réaction contre le régime d'intolérance du XVII^e^ siècle, et par considérer Locke lui-même comme le chef de l'école du sensualisme déiste, tant en France qu'en Angleterre, où sa philosophie trouva des adeptes enthousiastes parmi le public et des défenseurs ardents parmi les philosophes. Toutefois la mentalité des penseurs de ces deux pays donna lieu à la formation de deux écoles de caractère distinct :

L'école écossaise, représentée par David Hume et Tomas Reid, et *l'école française de la libre pensée*, représentée par Condillac, Diderot et Voltaire.

III

David Hume, né à Edimbourg en 1711, fit ses études à l'Université de sa ville natale et passa ensuite plusieurs années à Paris où il publia en 1738 son traité de *la nature humaine* refondu plus tard dans les *Essais sur l'Entendement humain*. En 1742, il publia des *Essais moraux, politiques et littéraires*. De retour en Angleterre en 1746, il fut nommé secrétaire du général Saint-Clair, chargé de l'Ambassade de Turin et ensuite de Vienne. En 1752, il publia ses *Recherches sur les principes de la morale et l'Histoire naturelle de la Religion*. Dans la même année, il fut nommé bibliothécaire de la ville d'Edimbourg, où il entreprit le plus important de ses ouvrages, l'*Histoire de l'Angleterre*. En 1767, il accompagna lord Hertford, comme secrétaire d'Ambassade, à Paris, où il se lia avec J.-J. Rousseau. En 1767, il fut nommé sous-secrétaire d'Etat, mais deux ans après, il se retira des affaires et s'établit à Edimbourg, où il mourut en 1776.

Quant à l'œuvre de Hume, bien qu'il n'ait fait que suivre les doctrines de Locke, relatives à l'origine des connaissances, admettant, comme lui, que toutes les idées procèdent de la sensation, il les marqua d'une empreinte personnelle par les modifications qu'il y introduisit. C'est ainsi qu'il ne voit dans la personne

humaine qu'un faisceau de perceptions et dans le monde extérieur que le sujet inconnu des sensations, la cause n'étant qu'un rapport (confirmé par la fréquente répétition), entre les faits qui se succèdent constamment ; c'est l'habitude qui nous fournit les notions de substance et de cause. Sous les termes *cause efficiente et cause finale*, il n'existe qu'une illusion de l'habitude. Il n'y a ni faits ni idées nécessaires. La certitude se réduit à la probabilité. Si les déductions des sciences mathématiques sont certaines, c'est qu'elles se trouvaient d'avance incluses dans les abstractions qui leur servent de base. Une fois séparées des phénomènes sensibles qui les suggèrent, les idées de nombre et de grandeur se combinent, s'analysent, se subdivisent et se recomposent indéfiniment, et tous leurs produits sont susceptibles de démonstration. Mais il n'en résulte pas qu'elles correspondent à une réalité concrète.

Quant à la science objective, elle n'est qu'une nomenclature des phénomènes. La raison, dit-il, ne peut rien affirmer sur la relation de causalité, car elle ne peut sortir d'elle-même ni s'élever au-dessus de l'affirmation du phénomène. L'expérience, il est vrai, nous apprend que tel fait est ordinairement accompagné de tel autre et nous nous imaginons que celui qui suit dépend de celui qui précède ; nous attribuons au premier une cause et nous considérons le dernier comme un effet, mais l'idée d'une liaison de ce genre n'est que le résultat de l'habitude. Rien ne justifie *à priori* l'idée

de cause. Par conséquent, Hume supprime d'un trait la doctrine de la causalité et de la finalité. Il aurait nié toute réalité et supprimé même le *moi* et la spontanéité du *moi* s'il n'avait craint de donner une arme à ses adversaires. Grâce à cette crainte, il admet une disposition inhérente à l'homme, un penchant qui nous porte à prendre des « représentations semblables pour des représentations indentiques », et bien qu'il explique ce fait par l'habitude, il a un criterium distinct par rapport à l'expérience et surtout pour les œuvres morales, pour lesquelles il invoque un instinct, un sens particulier qui a pour objet « le beau et le bien ». La morale, dit-il, n'est pas l'objet de l'entendement, mais du sentiment ; le bien est senti comme le beau, le bien est le beau moral ; il y a un sens, un instinct moral. Au fond, le sens moral, la bienveillance, la sympathie, l'utilité sont au point de vue moral des principes équivalents et réductibles aux besoins révélés à l'homme par la sensation. En d'autres termes, la sensation gouverne l'homme et l'intérêt régit le monde.

Il est tout naturel qu'une doctrine aussi hardie ait ameuté contre elle tous les défenseurs de la métaphysique et de la religion révélée. C'est surtout d'Allemagne que partit le cri d'alarme. Ce furent Mérian, de l'Académie de Berlin, premier traducteur français des *Essais*, Jacobi et Abel, qui partirent en guerre contre l'enseignement de Hume.

D'autre part, en Angleterre, *Thomas Reid* et l'Irlan-

dais Hutchinson s'unissaient pour fonder à Glasgow une école qui établissait un système de morale privée et religieuse, basée non sur le besoin, l'intérêt, le droit et la justice, mais sur la bienveillance et l'amour, ce qui n'a pas empêché les œuvres de Hume de trouver un grand nombre de traducteurs et de commentateurs, et de faire le tour de l'Europe.

Cependant, Reid professeur de philosophie, d'abord à Aberdeen et ensuite à Glasgow, s'efforçait de combattre le scepticisme de Hume et de le remplacer par l'éclectisme pour l'empêcher d'empiéter sur le domaine de la foi. Dans ce but, il publia ses *Recherches sur l'entendement*, d'après le principe du sens commun, ensuite les *Essais sur les facultés intellectuelles*. Il commence par affirmer que les idées *représentatives* ne sont pas l'unique objet de la connaissance, que la perception est directe, indubitable, qu'elle est accompagnée de jugements naturels d'où procèdent nos idées ; que notre connaissance du monde extérieur et de nous-mêmes est antérieure au jugement comparatif suggéré par l'association des idées qui donne naissance aux idées abstraites. Les idées représentatives n'existent pas indépendamment de l'esprit qui connaît et de l'objet qui est connu. L'idée est l'acte même par lequel l'esprit perçoit les choses. Considérée indépendamment de l'esprit et de l'objet, l'idée n'est qu'une pure abstraction de notre esprit qui perçoit l'objet intuitivement et sans aucun intermédiaire.

Quant aux idées *nécessaires*, ne pouvant provenir de la sensation et du phénomène, également variables et contingents, elles impliquent l'existence d'un être particulier, qui les possède et les émet ; cet être est le *moi*. Suivant lui, c'est la réalité extérieure elle-même qui constitue l'objet immédiat et unique de la perception. D'après lui, l'ensemble des premiers principes des vérités contingentes et des vérités nécessaires constitue ce qu'il appelle *le sens commun*. C'est du spectacle de la nature et des merveilles que le progrès de la science nous révèle chaque jour davantage qu'il tire la preuve de l'existence de Dieu. Il défend également avec conviction l'idée de la causalité, disant que c'est en nous-mêmes que nous devons d'abord trouver l'idée des causes. Il définit avec grande habileté l'instinct, l'habitude, l'appétit, l'intérêt et le devoir, et de même il divise très judicieusement les principes de nos actions en mécaniques, animaux et rationnels.

On voit bien que la philosophie de Reid est un effort bien modeste contre le Scepticisme de Hume. Toutefois, par la clarté qu'il apporte dans le développement de ses doctrines et par la netteté avec laquelle il expose ses principes, il occupe à juste titre une place d'honneur dans l'école écossaise entre Locke et Hume, avec la différence, comme le dit spirituellement André Lefèbre, que l'un croit à la réalité du monde extérieur sans le prouver et que l'autre prétend qu'on ne peut le prouver, mais qu'il faut y croire.

IV

Si l'école écossaise, sous la conduite de Reid, s'est efforcée de concilier les exigences de l'expérience, de la raison et de la foi, en cherchant un point d'appui dans la réalité des choses et dans le développement de la pensée qu'elle appelait le sens commun, l'école française comptait dans son sein un certain nombre d'hommes de grand prestige qui n'ont pas hésité à pousser jusqu'au bout les conséquences de leur système, conformément à la logique du principe qui lui servait de base. Le représentant le plus éminent de cette école est *Condillac.*

Etienne Bonnot de Condillac est né à Grenoble en 1715, d'une famille très modeste. Son frère, l'abbé de Mably, l'amena de très bonne heure à Paris où il prit les ordres et reçut l'abbaye de Mureaux, mais sans exercer les fonctions ecclésiastiques. Ayant une prédilection pour les études philosophiques, il entra en relations avec Duclos, Diderot, d'Alembert et Rousseau. Il s'enthousiasma bientôt pour la philosophie de Locke et, en 1746, il publia son premier ouvrage, *l'Essai sur l'origine des connaissances* où il se bornait à exposer les idées de Locke.

En 1749, il composa son *Traité des systèmes*, mais ce n'est qu'en 1754 qu'il appela l'attention par la publication

de son *Traité des sensations*, où il exposa ses propres idées, marquées d'une empreinte toute personnelle, tant par la forme que par la pensée, qui produisirent tout une révolution dans la philosophie en France. Vers cette époque, Marie Leczinska le désigna pour être le précepteur de son petit-fils, l'infant Ferdinand. Pendant dix ans, Condillac se consacra à l'éducation de ce prince, mais sans réussir à l'élever au-dessus de la médiocrité, bien qu'il eût redigé à son usage un cours d'étude qui ne comptait pas moins de dix sept volumes : la grammaire, l'art de penser, d'écrire et de raisonner, etc... Sa tâche accomplie, Condillac rentra en France, où il fut élu en 1768 membre de l'Académie française, mais il n'y parut qu'une fois, le jour de la réception. Absorbé, par ses études, il refusa de se charger de l'éducation des enfants du Dauphin. En 1776, il publia son livre du *Commerce* et du *Gouvernement*, en 1777, sa *Logique* et finalement la *Langue des calculs ;* qui ne parut qu'après sa mort, en 1780.

Quant à l'œuvre de Condillac, il commence par suivre fidèlement la doctrine de Locke dans son premier ouvrage, *l'Essai sur l'origine des connaissance humaines*; mais il s'en écarte dans le *Traité des sensations*. Locke ayant distingué deux sources de nos idées, d'abord, *la sensation*, principe passif, ensuite, *la réflexion*, principe actif, admettait donc l'activité de l'âme et reconnaissait l'intervention nécessaire de cette activité dans la formation de nos idées. Condillac, au contraire, dans

le *Traité des sensations*, nie cette activité, prétendant faire dériver toutes les facultés, et la réflexion elle-même, du principe unique de la sensation. Il distingue deux sortes de facultés : les facultés intellectuelles, qui constituent l'entendement, et les facultés morales, qui constituent la volonté ; mais il croit pouvoir les tirer, les unes et les autres, de la sensation. L'attention n'est, selon lui, qu'une sensation, qui, par sa vivacité, absorbe l'âme et l'emporte sur toutes les autres. En d'autres termes, l'attention sort de la sensation, et de l'attention sortent à leur tour toutes les autres facultés intellectuelles, la *comparaison* et le *jugement* qui ne sont qu'une double attention, et le *raisonnement*, qui n'est qu'une suite de jugements. Il en est de même des facultés morales qui constituent la volonté. La première de toutes ces facultés est le besoin ou le *désir*. Du *désir*, naissent à leur tour toutes les affections et toutes les passions, telles que l'amour, la haine, l'espérance et la crainte, qui ne sont que le désir lui-même envisagé sous différents aspects. Lorsque le désir est de telle nature que nous avons grand intérêt à le satisfaire et que nous croyons pouvoir nous procurer cette satisfaction, le désir se transforme en *volonté*.

Si nous considérons qu'être attentif et désirer ne sont à l'origine que sentir, nous conclurons que la sensation enveloppe toutes les facultés de l'âme. En d'autres termes, l'âme contient en germe toutes les facultés intellectuelles et affectives. Pour démontrer sa thèse il ima-

gine une statue ou un homme qui est non seulement sourd et muet, mais aveugle, dénué d'odorat, de goût, même de toucher, vivant toutefois, et pourvu de tous les organes externes qui n'ont pas encore fonctionné. Tout à coup, ses narines s'ouvrent et il éprouve la sensation de l'odorat, qui éveille l'idée correspondante ; puis, c'est le tour du goût, de l'ouïe, du toucher et de la vue ; et, toujours à la suite de la sensation, les idées se forment, se conservent, s'associent et se comparent. Toutefois, les transformations de la sensation se divisent en deux classes : les facultés intellectuelles et les facultés affectives.

Cependant il est bien étrange que Condillac dans aucun de ses travaux philosophiques relatifs aux facultés psychiques et intellectuelles ne se prononce sur les rapports de Dieu avec l'homme ou sur l'immortalité de l'âme. On dirait que sa condition d'ecclésiastique et de précepteur du prince lui avait imposé, en dépit de son sensualisme raffiné, le devoir moral de distinguer les vérités métaphysiques *à priori* des vérités expérimentales. En effet, c'est seulement en 1755 que dans son *Traité des Animaux* dirigé contre Buffon, il s'efforce, dans un chapitre sur la Théodicée, de démontrer l'existence de Dieu et de proclamer la spiritualité de l'âme, en se fondant notamment sur son unité, ce qui prouve bien en faveur de son esprit éclectique dont il se servait dans un double but, d'abord pour concilier la théologie avec la science, ensuite pour faire adopter son enseignement

par les chaires officielles. Mais cela lui valut précisément d'avoir été combattu par ses adversaires de droite et de gauche. Quoiqu'il en soit, il faut rendre justice à Condillac qui eut le courage de démontrer le vague et l'inanité de la philosophie spéculative et spiritualiste qui domina tout le XVI^e^ et partie du XVII^e^ siècle et de la remplacer par une philosophie agissante et vivante en harmonie avec les exigences de la pratique.

V

Bien que Condillac ait eu le mérite de fonder l'école sensualiste en France et d'en instaurer l'enseignement dans les chaires officielles, ses successeurs, sans avoir été des philosophes de profession ni avoir occupé une chaire officielle pour propager les doctrines de l'école sensualiste, ont contribué plus que lui à émanciper l'esprit humain et à donner une impulsion très vive au mouvement intellectuel en Europe pendant le XVIII^e^ siècle. Nous voulons parler de *Voltaire* et *Diderot*.

François Marie Arouet, connu sous le nom de *Voltaire*, naquit à Paris en 1694. Fils d'une famille noble du Poitou, il fit des études brillantes au Collège Louis-le-Grand, dirigé par les Jésuites. Il montra de bonne heure de la vocation pour les lettres et la poésie. La sympathie qu'il inspira à Ninon de Lenclos amena celle-ci à lui léguer deux mille francs pour l'achat de livres. L'amitié que

lui prodiguait l'abbé de Châteauneuf, son parrain, lui valut la fréquentation des grands seigneurs, des beaux esprits et des incrédules. A 21 ans, il s'était déjà fait une telle réputation de malice qu'on l'accusa d'être l'auteur d'une satire contre Louis XIV, qui parut peu après la mort du roi et qui finissait par ce vers :

« J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans. »

Mis à la Bastille, quoiqu'il protestât de son innocence, il y resta plus d'une année. En sortant de prison, il quitta son nom d'Arouet, sous lequel il avait été, disait-il trop malheureux, pour prendre celui de Voltaire, qu'il tira d'un petit domaine appartenant à sa mère. Malheureusement, le chevalier de Rohan, qui lui avait demandé réparation d'une insulte, le fit mettre de nouveau à la Bastille pour six mois. A sa sortie, il fut expulsé de France et se rendit en Angleterre où il étudia la langue, la littérature et la philosophie anglaises. Il fit la connaissance des savants Tindal, Collins, et Bolinbroke, et se familiarisa ainsi avec la philosophie sensualiste de l'école écossaise. Quelque temps après, il revint clandestinement à Paris, où il se livra à des spéculations financières qui l'enrichirent. En même temps, ses travaux littéraires lui procuraient de nouveaux triomphes. En moins de cinq ans, il produisit *Brutus* (1730), *Eriphyle*, *Zaire* (1732) dont le succès fut prodigieux ; puis il composa *Adélaïde*, *du Guesclin*, *le Temple du goût* et écrivit *l'Histoire du*

règne de Charles XII et les *Lettres philosophiques* qui furent brûlées par le bourreau à cause des attaques qu'elles contenaient contre la religion. Il fut obligé de s'enfuir et de s'enfermer dans le château de la marquise du Châtelet, où il resta pendant cinq ans, se consacrant exclusivement à la science. Il publia en même temps un grand nombre d'ouvrages, tels que les *Eléments de la philosophie de Newton et l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.* En 1740, il fit un voyage à Berlin sur les pressantes instances de Frédéric II, roi de Prusse, qui le logea dans son palais de Potsdam, le nomma chambellan et lui donna vingt mille francs de pension. Mais son penchant à la raillerie lui fit des ennemis qui le desservirent auprès du roi dont il dut se séparer, et, après un voyage à travers l'Allemagne, il finit par se fixer en Suisse, à Vevey, près de Genève, où il construisit une magnifique demeure qui fut visitée par les plus grandes célébrités de l'Europe. En même temps, il entretenait une correspondance immense et son esprit critique rehaussait l'œuvre des encyclopédistes, ce qui ne l'empêchait pas de déployer une grande activité littéraire dont une grande partie fut dirigée contre l'intolérance de l'Eglise de son époque. Dans cet ordre d'idées, citons la *Philosophie de l'histoire*, *la Bible commentée*, *l'Examen important de milord Bolinbroke*, *l'Histoire de l'établissement du christianisme*, et le *Dictionnaire philosophique*, qui contient plusieurs arti-

cles biographiques sur des personnes ayant contribué à la propagation du christianisme. En 1778, c'est-à-dire à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il revint à Paris, pour faire représenter *Irène*. Il fut reçu dans la capitale avec un enthousiasme immense et, les distinctions dont il fut l'objet lui causèrent tant d'émotion que son âge avancé et sa santé délicate n'offrirent pas la résistance nécessaire et il mourut de joie trois jours après. N'ayant pas reçu les secours de la religion, l'Eglise lui refusa l'enterrement en terre consacrée et son corps fut transporté à l'abbaye de Sellières, ce qui n'empêcha pas ses dépouilles d'être transportées en 1791 en grande solennité au Panthéon, où elles reposent encore.

L'exposé sommaire que nous venons de faire de la vie de Voltaire et de ses œuvres prouve clairement que Voltaire, en dépit de son caractère léger et de son penchant irrésistible à la satire et à la raillerie, fut l'écrivain le plus remarquable du XVIII[e] siècle, celui qui contribua le plus au progrès de toutes les formes de la littérature française et à la vulgarisation des questions scientifiques. Doué d'une prodigieuse puissance de travail, malgré l'apparence d'une santé délicate, il excella dans toutes les branches de la littérature, dans la poésie comme dans la tragédie, dans l'histoire comme dans la philosophie, dans le roman comme dans le genre épistolaire. Ses vers sont faciles et corrects, son style élégant, clair et simple. Homme

passionné et rancunier, il maniait souvent avec succès l'arme tranchante du sarcasme contre ses adversaires. Comme philosophe, il se fit le propagateur des idées de Locke et de Condillac et exerça surtout une grande influence sur les encyclopédistes. Bien qu'il respectât la religion, c'est-à-dire, les principes déistes et la morale chrétienne, il n'hésita pas à attaquer souvent l'Eglise pour les actes d'intolérance qu'elle a souvent commis au nom de la religion à travers les siècles. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que dans ses écrits il prit à plusieurs reprises la défense du droit, de la justice et de l'humanité, et tout en condamnant ses actes de faiblesse et ses préjugés de secte, il est juste de le considérer comme un des plus grands génies de la France à laquelle il donna pendant plus d'un demi-siècle la suprématie en Europe, tant par la fécondité et par l'éclat de ses travaux littéraires que par le développement de l'esprit philosophique selon les données de la raison et de la science.

Maintenant la question se pose : Etant donné l'esprit d'intolérance du haut clergé de France et son influence indiscutable sur la magistrature et sur les hauts dignitaires de la cour, comment s'expliquer que Condillac, connu comme chef de la philosophie sensualiste en France, ait été chargé d'une mission aussi délicate que celle de l'éducation de l'héritier de la couronne, et que Voltaire, enfermé deux fois à la Bastille et expulsé de France à cause de ses attaques contre la

religion catholique, fut reçu à Paris avec un enthousiasme immense et accablé d'honneurs de tout genre après avoir ridiculisé les hauts dignitaires de la Couronne et de l'Eglise ? Il n'y a qu'une seule explication à donner de ce fait apparamment paradoxal. Pendant le XVIII[e] siècle, l'opinion publique en France avait été tellement travaillée par les écrivains que les idées démocratiques avaient pénétré au cœur de la société bourgeoise et que celle-ci protestait ouvertement contre l'organisation sociale qui laissait la plus grande partie du peuple dans une condition humiliante et misérable, pendant qu'un petit nombre de personnes appartenant à des familles nobles jouissaient du pouvoir, des honneurs et de la richesse. Par conséquent, les écrits et les pensées philosophiques de l'école sensualiste dont le but était l'émancipation de la raison humaine de la tutelle de l'Eglise devinrent très sympatiques à l'opinion publique, et le gouvernement n'osait pas s'opposer aux idées courantes de peur de se rendre ridicule ; il préférait même se concilier l'athée Voltaire en lui concédant un brevet d'historiographe de France avec un charge de gentilhomme de la chambre du roi, et le même ministre qui l'avait persécuté antérieurement n'hésita pas à lui confier une mission auprès du roi de Prusse.

Quant à Condillac, il est à supposer que sa qualité de prêtre offrait au Gouvernement une garantie suffisante pour lui confier l'éducation du prince, d'autant

plus que Condillac, de même que Descartes, s'était bien gardé de tirer lui-même les conséquences logiques de son système philosophique ; au contraire, dans ses derniers travaux où il se prononce sur l'immatérialité de l'âme et sur l'existence de Dieu, il prend toutes les précautions possibles pour ne pas se mettre en contradiction avec les dogmes de l'Eglise ; il préféra laisser ce soin à ses disciples Diderot, La Mettrie, Hollbach, etc., etc., qui eux se déclarèrent ouvertement matérialistes.

VI

Un contemporain de Voltaire, animé du même esprit de progrès et de propagande active en faveur de la libre pensée, est *Diderot.*

Denis Diderot naquit à Langres en 1712. Fils d'un coutelier, dépourvu de moyens pour lui donner une carrière, il fut envoyé à Paris pour y étudier la théologie. Elevé par les jésuites, il montra peu de goût pour la théologie et se livra tout entier à l'étude des sciences exactes, des lettres et de la philosophie. Pour pouvoir gagner sa vie, il donnait des leçons et faisait des traductions de l'anglais. Il ne tarda pas à s'approprier des connaissances universelles, et bien qu'élevé par les jésuites, il montra un profond esprit critique en même temps que scientifique. En 1745, il publia un *Essai sur*

le mérite et la vertu où il s'efforce de distinguer le déisme optimiste et le déisme indifférent. En 1746, il publia les *pensées philosophiques*, où il représente le déisme argumentant contre l'athéisme, ouvrage qui fut condamné à être brûlé par le Parlement. En 1749, il publia la *Lettre sur les aveugles* à l'usage de ceux qui voient, publication qui attira beaucoup l'attention parce qu'elle renfermait quelques paradoxes impies et quelques allusions hardies à des personnages puissants, ce qui lui valut plusieurs mois de prison à Vincennes.

Après sa sortie de prison, il entreprit la publication de l'*Encyclopédie*, à laquelle s'associèrent d'Alembert, demi-sensualiste et demi-cartésien, Helvétius, l'auteur de l'*Esprit*, et d'Holbach, l'auteur du *Système de la nature*, Lamétrie, Condorcet, Volney, Danton, qui a écrit l'*Histoire naturelle de l'âme*, et beaucoup d'autres hommes de talent. Malgré les menaces et en dépit des avanies dont il fut l'objet de la part de l'autorité civile et ecclésiastique, il parvint à réaliser cette immense entreprise, qui ne lui prit pas moins de vingt et un ans (de 1751 à 1772) et se compose de 28 volumes (17 de textes et 11 de planches). Il se réserva la rédaction des articles sur la philosophie ancienne et sur les arts et métiers. Cet ouvrage doit être considéré comme l'œuvre monumentale de l'époque, tant par le nombre des matières qu'il traite que par la façon dont elles y sont traitées, tant par la forme que par le fond : car on

y trouve, à côté des problèmes les plus transcendantaux, ceux ayant une grande utilité publique, et tous sont exposés avec une clarté de style et sous une forme attrayante qui les rendent accessibles à toutes les intelligences ; on y envisage en même temps la solution des problèmes religieux et sociaux qui autrefois étaient du domaine exclusif des théologiens et des philosophes. C'est précisément le grand mérite des encyclopédistes d'avoir compris que pour sortir victorieux de la lutte engagée depuis des siècles entre la raison et la théologie, il fallait répandre la lumière dans toutes les classes de la société, leur ouvrir ensuite les yeux et leur montrer la valeur de la science et la dignité de la personnalité humaine.

En même temps que l'*Encyclopédie*, Diderot publia plusieurs autres ouvrages, tels que les *Pensées sur l'interprétation de la nature* et quelques drames. Il est curieux de voir que dans les *Pensées*, il esquisse en deux pages le système du *transformisme* avant Lamarck, et dans le *Rêve* d'Alembert, il définit l'*atavisme et le retour héréditaire*. Il se représente l'unité vivante comme une agrégation des particules animés qui ne diffèrent que par un état momentané des éléments dits inorganiques. Les animaux, sont des instruments doués de sensibilité et de mémoire ; *le moi* n'est autre chose que la continuité des impressions et des souvenirs.

Il y a un fait ou plutôt un accident malheureux dans

la vie de labeur et d'activité constante de Diderot, qui mérite d'être relevé : son travail ne lui suffisant pas pour subvenir à ses besoins matériels il se vit obligé en 1765 de vendre sa bibliothèque, et ce fut Catherine II, l'impératrice de Russie, qui l'acheta pour 50.000 francs, à condition qu'il continuerait à en jouir pendant toute sa vie. En 1773, Diderot fit le voyage à Saint-Pétersbourg pour remercier sa bienfaitrice et après son retour à Paris, il vécut fort retiré jusqu'à sa mort en 1784.

De même que par ses travaux philosophiques, Diderot brillait par ses écrits sur les sciences naturelles et physiques. Dans l'*Interprétation de la nature*, dans la *Prière du Sceptique* et dans les *Principes sur la matière et le mouvement*, il fut le premier qui annonça que le règne des mathématiques, la science du développement des abstractions doit céder le pas à celui des sciences naturelles et que la philosophie rationaliste doit s'effacer devant la philosophie expérimentale. « Les faits, de quelque nature qu'ils soient sont la véritable richesse du philosophe. O, Dieu », dit-il, « je ne te demande rien... car le cours des choses est nécessaire par lui-même, si tu n'es pas, ou par ton décret si tu es... Le physicien abandonnera le *pourquoi* et ne s'occupera que du *comment*. Le *comment* se tire des êtres ; le *pourquoi*, de notre entendement ; il tient à nos systèmes. Rien de plus vain que la question ; pourquoi il existe quelque chose. Il est un ordre essentiellement

conséquent aux qualités primitives de la matière... Les qualités particulières sont ou de la substance en masse, ou de la substance divisée ou décomposée. On reconnaîtra quand la physique sera plus avancée que tous les phénomènes, soit de la pesanteur ou de l'élasticité, soit de l'attraction ou du magnétisme ou de l'électricité ne sont que des formes différentes de la force inhérente à la matière (le mouvement). La chaîne des causes n'a point eu de commencement et celle des effets n'aura point de fin. La supposition d'un être quelconque placé hors de l'univers matériel est impossible... Sceptique, disait-il à d'Alembert, est-ce qu'on est sceptique ? »

Ce qu'il faut admirer en Diderot, ce n'est pas seulement sa grande érudition et sa grande puissance de travail, mais aussi son amour immense de l'humanité, son âme d'apôtre de la vérité, son ardeur à répandre la lumière dans toutes les classes sociales et à leur montrer le chemin qui conduit à la perfection de la raison et du sentiment humain.

De l'esquisse que nous venons de faire de l'œuvre des encyclopédistes il semble que la philosophie sensualiste en France ait évolué avec une telle intensité et avec une telle force expansive au courant du XVIII^e^ siècle que les tracasseries et les entraves mises en jeu par les autorités civiles et ecclésiastiques ont été impuissantes à lui opposer une barrière efficace. Le mouve-

ment intellectuel avait entraîné toutes les classes cultivées avec d'autant plus de force que l'auteur de ce mouvement était un membre supérieur de l'église jouissant en outre d'une grande influence dans les hautes sphères du gouvernement.

CHAPITRE XXIII

L'ALLEMAGNE EN PLEINE CRISE DE LA PENSÉE PENDANT LA SECONDE MOITIÉ DU XVIII[e] SIÈCLE

I

Les penseurs allemands malgré le triomphe éclatant de la philosophie sensualiste en France et en Angleterre ne voulaient pas se résigner à adopter un système philosophique basé sur la sensation et la méthode expérimentale, contraire à leur esprit mystique, naturellement porté vers la métaphysique. C'est pourquoi leurs philosophes, de même que leurs théologiens et leurs écrivains de prestige, par un accord tacite, se prononcèrent en faveur de la philosophie de Spinoza. Ce furent Gœthe et Lessing les écrivains les plus en vogue, qui, dans leurs écrits, se prononcèrent les premiers en faveur du Spinozisme. A la suite de ce témoignage précieux, les œuvres de Spinoza furent traduites en allemand. Bientôt l'enthousiasme gagna les poètes.

Herder se demanda : « Ne pourrait-on pas persuader Gœthe de lire un autre livre que *l'Ethique* de Spinoza ? » L'ardent Novalis s'enflamme pour le Dieu-nature de Spinoza « qui s'agite sourdement dans les eaux et les vents, sommeille dans la plante, s'éveille dans l'animal, sent et pense dans l'homme ; c'est surtout dans l'homme qui sait se différencier individuellement de la nature objective et qui renferme dans sa raison les idées qu'il retrouve dans le monde des phénomènes, que la divinité arrive à la conscience d'elle-même. A mesure que la raison humaine se perfectionne, elle aura une connaissance plus parfaite de sa nature divine ».

Après les poètes, viennent les théologiens mêmes : Ecoutons Schleiermacher :

« Sacrifiez avec moi une boucle de cheveux aux mânes du saint et méconnu Spinoza ! Le sublime esprit du monde le pénétra, l'infini fut son commencement et sa fin, l'universel son unique et éternel amour ; vivant dans une sainte innocence et dans une humilité profonde, il se mira dans le monde, un mircir digne d'amour ; il fut plein de religion et plein de l'Esprit saint, aussi nous apparaît-il solitaire et non égalé, maître en son art, mais élevé au-dessus du profane, sans disciples et sans droit de bourgeoisie. »

Comment explique-t-on cette contradiction aussi frappante entre les philosophes du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles sur le système philosophique de Spinoza ? Pendant que les uns le considèrent comme athée ou matéria-

liste, les autres le jugent comme l'expression du déisme le plus pur.

Emile Saisset, traducteur des œuvres de Spinoza, l'explique de la manière suivante :

« Les adversaires principaux de Spinoza n'ont connu de lui que son premier ouvrage *Traité théologico-politique*, dans lequel il attaque les Saintes Ecritures, produisant des raisonnements scientifiques basés sur des connaissances linguistiques très solides contre l'authenticité du Pentateuque, prouvant que les prophéties ne sont que des illusions ou des symboles, les miracles, des paraboles ou des faits naturels. Moïse, un grand politique, Jésus-Christ, une âme sainte et le premier des Sages. Il n'y a rien d'étonnant qu'un homme qui ose exposer de pareilles opinions qui sapaient les fondements d'œuvres sacrées, telles que la Bible et l'Evangile, dans un siècle de discipline et de foi, n'ait rencontré que des haines et des anathèmes, tant parmi les catholiques que les protestants. Il y en a même quelques-uns qui l'ont qualifié d'esprit infernal et d'ambassadeur soudoyé de Satan, tandis qu'ils ont ignoré et qu'ils n'ont probablement pas lu son second livre, *l'Ethique*, qui est beaucoup plus important et plus transcendental que le premier, où il décrit la nature de Dieu, explique l'univers, en découvre les premiers ressorts, en dévoile le mécanisme, sonde toutes les profondeurs, pénètre tous les mystères, n'ignore de rien, ne doute de rien, développe enfin dans l'ordre inflexible

du géomètre et sous les formules invariables d'un style algébrique, le dogmatisme le plus tranchant, le plus vaste, le plus exclusif qui fut jamais. Le XVIII^e^ siècle, époque d'incrédulité et de hardiesse comprit et suivit le philosophe profond dans *l'Ethique*, mais il ne s'intéressa guère à ses exégèses de la Bible et à ses interprétations de l'Evangile de son *Traité théologico-politique.* »

Au milieu de cette crise de la pensée dans laquelle se trouvait l'Allemagne flottant entre la philosophie de Leibniz et la philosophie sensualiste de Condillac, surgit Christian Wolf, qui s'efforça de réduire les principes de philosophie à un petit nombre et de les exposer avec une méthode géométrique. Dans ce but, il posa comme règle suprême de la morale l'obligation de se perfectionner soi-même avant de s'employer à perfectionner les autres, et de là il en tira son système entier avec une logique rigoureuse. Au commencement, il fut très goûté, mais on ne tarda pas longtemps à comprendre que son système manquait de base et ne conduisait à aucune fin pratique. Au milieu de ce chaos, tout le monde cherchait la lumière, et dans la difficulté de trouver le chemin qui conduit à la certitude, apparut *Emmanuel Kant*, professeur de philosophie à Kœnigsberg, dont l'enseignement sévère et l'amour de liberté et de justice lui gagnèrent l'admiration de tout le monde.

Kant, bien qu'il soit né à Kœnigsberg, en 1724, était

issu de parents écossais. Son père, sellier de métier, vint s'établir à Kœnigsberg. Homme intelligent et honnête, il s'estima heureux de disposer de moyens suffisants pour pouvoir satisfaire au désir de son fils de se consacrer aux études mathématiques et philosophiques à l'Université de sa ville natale. Cependant, celui-ci ne put s'élever au-dessus du rang de simple répétiteur jusqu'en 1770 lorsqu'il fut nommé professeur de logique et de métaphysique à cette même Université. Doué d'un esprit critique par excellence, il soumit toutes les connaissances humaines à la critique, mais là où il concentra toute sa puissance intellectuelle, ce fut dans la métaphysique. Dans cette science spéculative, il est tout à fait innovateur, au point d'avoir produit une véritable révolution.

Kant commence par abandonner la méthode géométrique et les lois mathématiques qui servirent de base à Descartes, Spinoza et Leibnitz pour leurs investigations. Il s'inspire plutôt des idées philosophiques de Locke et de Condillac qui placent la source des idées dans la sensation. Il reconnait également dans l'exercice des sens la condition du développement intellectuel, mais il ajoute au nombre des sens connus, le sens commun, le sens intime dont il ne détermine pas la nature. Cependant tout en reconnaissant le principe utilitaire des chefs de l'école sensualiste, il y associe également celui de l'activité désintéressée, c'est-à-dire l'action morale. Pour chercher un point d'appui scientifique à

ses investigations métaphysiques il eut recours aux lois de la physique et de la mécanique céleste, car frappé par la loi de gravitation découverte par Newton, il ne tarda pas à s'apercevoir que les lois de la mécanique céleste sont également les lois de la pensée, et après une longue méditation, il arriva à écrire *la Critique de la raison pure* qui n'est qu'une apologie de la philosophie basée sur la science.

Dans ce travail, il admet deux classes de connaissances, *l'une* qui appartient aux objets de la pensée et qui nous est donnée par l'expérience, ce qu'il nomme la *matière* ou l'*objectif*, et *l'autre* qui appartient au sujet pensant et que l'esprit tire de son propre fond pour l'ajouter aux données de l'expérience ; c'est la *forme* ou le *subjectif*. La raison applique la forme à la matière comme le cachet donne son empreinte à la cire. Kant distingue également dans les formes celles qui sont inhérentes à la raison humaine et qu'il nomme des *idées à priori*, *idées pures*, *catégories*, telles que les idées du temps, d'espace, de substance, de causes d'unité, d'existence, etc. et d'autres qui nous sont transmises par l'expérience et qu'il nomme des *idées à posteriori*.

Quant à la faculté d'acquérir des connaissances et à la limite naturelle de la connaissance, il déclare que nous ne pouvons rien savoir de la nature de beaucoup de choses avec lesquelles nous croyons être familiers. Tout ce que nous savons des objets ce sont plutôt leurs

qualités ou leurs manifestations qui arrivent à notre connaissance, mais pas la nature des objets mêmes. Il appelle ces manifestations *phénomènes* et les choses elles-mêmes *noumènes*. De l'existence de ceux-ci nous n'avons aucune certitude, et Dieu, l'âme et l'univers sont pour nous également des noumènes, n'ayant aucune certitude objective. Avec une imperturbable logique, Kant réunit successivement toutes les propositions de la théologie dite rationnelle et discute ensuite les trois preuves de l'existence de Dieu, de l'âme et de son immortalité : *la preuve cosmologique, la preuve physico-théologique et la preuve ontologique*. Quant à la première, elle consiste dans la nécessité pour l'entendement humain d'admettre un Etre suprême afin d'expliquer l'existence de l'univers. Quant à la seconde, étant donné l'ordre et l'harmonie qui existent dans l'univers, il doit y avoir une cause directrice, et cette cause ne peut être que Dieu. Quant à la troisième, il y a des jugements *a priori* comme il y a des connaissances *a priori*, qui conduisent au concept de l'existence de Dieu.

Kant, après avoir démontré l'inanité de toutes ces preuves arrive à la conclusion qu'au point de vue théorique, il n'y a que trois espèces d'objets de connaissance : les choses d'opinion, les choses de fait et les choses de foi. Or l'existence de Dieu n'est, selon lui, ni une chose d'opinion ni une chose de fait, mais seulement une chose de foi. Toutefois, Kant, part du

point de vue que dans ce qu'il appelle les choses de fait, ne peuvent être compris que les objets dont la réalité objective peut être prouvée, soit par la raison théorique ou pratique, soit par l'expérience. Mais selon lui, la raison ne peut prouver la réalité objective de ce concept qu'au moyen d'une intuition qui y correspond. Or il n'y a qu'une seule idée de la raison qui échappe à cette condition ; c'est l'idée de la liberté dont la réalité objective est établie par la loi morale. Comme la raison pratique ne peut admettre l'une sans l'autre, l'idée de l'existence de Dieu est nécessaire comme condition suprême de l'accomplissement de notre destination morale ; et comme la loi morale ou la raison pratique nous assigne une certaine destination à remplir, un certain but à poursuivre ; *le souverain bien*, cette destination ou ce but est impossible sans l'existence de Dieu et sans l'immortalité de l'âme. Mais tout cela n'est qu'une chose de foi que nous ne pouvons démontrer comme des choses de fait par la raison théorique.

Pour Kant, il n'y a que la loi morale qui impose le sentiment du devoir appelé par lui *l'impératif catégorique*, il n'y a que la loi morale basée sur la raison pratique, car une morale théologique est pour lui impossible parce que les lois que la raison ne donne pas originairement et dont elle ne commande pas l'exécution ne peuvent être morales ; de même qu'on ne peut concevoir une physique théologique parce qu'elle n'aurait pas pour base les lois physiques. En résumé, Kant

pense que la connaissance de Dieu est absolument interdite à la raison humaine, et s'il admet la preuve morale, il nous avertit que c'est uniquement pour le besoin de la pratique.

Kant reconnaît dans l'esprit trois facultés : *la sensibilité, l'entendement, la raison*. La sensibilité est passive ; elle reçoit au moyen des affections et des sensations produites en nous par les objets, des *intuitions ou représentations*. L'entendement est spontané : il groupe et coordonne les matériaux fournis par les sens et la sensibilité. La raison est transcendentale, elle dégage les principes et pose les lois de la connaissance. Mais la raison pure qui nous suggère les idées du moi, du monde et de Dieu ne nous fournit pas le critérium de la certitude, car ces idées n'ont rien d'objectif, n'étant que relatives à la constitution de l'intelligence humaine. Ce n'est que la raison pratique qui est l'unique guide de la religion et de la morale.

Il n'y a pas de doute que Kant était un austère et un excellent moraliste. Il a toujours maintenu ses opinions sur la souveraineté de la raison et l'autonomie de la personnalité humaine, et s'il a fait des concessions à l'idée religieuse et aux principes déistes, il n'en fournit pas d'explications. A-t-il agi par conviction ou par sentiment philantropique ou bien par peur de blesser l'opinion orthodoxe ? Pour éclairer cette question, il convient de rappeler le fait suivant : Kant avait publié son *Traité de critique de la raison pure*, en 1781,

mais l'ayant écrit dans un style un peu confus et développé dans des termes qui lui étaient particuliers, il ne fut lu et connu que par ses élèves ; ce ne fut qu'en 1783, lorsqu'un penseur curieux et enthousiaste de la nouvelle doctrine en rendit compte dans les recueils scientifiques en y ajoutant des commentaires et en la soumettant à une étude critique sérieuse, que celle-ci provoqua des polémiques et des controverses de tous côtés, au point qu'il n'y eut pas un journal en Allemagne qui n'ait parlé de la philosophie de Kant, provoquant l'enthousiasme chez les uns et l animosité chez les autres. L'auteur du rationalisme absolu lui-même, très impressionné par l'effet moral produit par son œuvre crut devoir atténuer l'effet produit par la *Critique de la raison pure* en publiant un autre livre intitulé *Critique de la raison pratique* comme suite à son premier traité, qui avait pour but d'établir la loi de la volonté et la loi morale d'où dérive l'impératif catégorique. Pour corroborer cette thèse, il suffit de rappeler ce qu'il arriva à son élève et continuateur, J. Fichte.

—

II

Jean Gottieb Fichte, né en 1762 d'une famille pauvre, étudia à l'Université de Kœnigsberg, sous la direction de Kant. A sa sortie de l'Université disposant de peu de moyens, il fut obligé de se placer comme précepteur

dans une famille polonaise, à Varsovie. Bientôt après, il retournait à Kœnigsberg, où il fut l'hôte de Kant dont il était l'élève favori. La situation pécuniaire de Kant ne lui permettait pas de subvenir à tous les besoins de son élève. Celui-ci fut obligé de subir de nombreuses privations jusqu'en 1794, où il obtint la chaire de philosophie d'Iéna, devenue vacante. Là il ne tarda pas à éveiller l'attention par son enseignement. Il inspirait un grand enthousiasme à ses élèves, tant par son éloquence que par l'originalité de ses idées. De plus il se fit connaître par ses publications, d'abord la Critique des révélations, ensuite les *Principes fondamentaux de la doctrine de la science.* Il soutenait, de même que son maître, que la raison humaine est limitée et qu'elle est impuissante à démontrer l'infini ou l'existence de Dieu, mais peu à peu, il modifia et élargit la philosophie de Kant et finalement il édifia un système de philosophie à lui, basé sur la conscience *du moi.* L'essence *du moi,* d'après lui, consiste dans le fait d'avoir conscience du soi et par suite de concevoir ce qui n'est pas le *moi* c'est-à-dire le *non-moi,* ou le monde extérieur et même le *moi* absolu, l'infini, qui n'est plus le *moi* humain, mais Dieu. Quant au *moi* humain il est issu de Dieu, vit en Dieu et reproduit en lui-même le *moi* divin au moyen de l'intuition intellectuelle. On voit que Fichte, au lieu de partir du fait de la conscience part de l'activité de la pensée, se repliant sur elle-même. Il en est de même de sa philosophie mo-

rale. Le *moi*, dit-il, trouve en lui-même une loi morale absolue. Or, cette loi suppose non seulement un monde objectif où elle doit se réaliser et d'autres êtres personnels auxquels elle doit s'appliquer, mais encore un être absolu qui en est la dernière raison. Fichte qui poussa l'idéalisme de Kant à l'extrême, se passionna d'abord comme son maître, pour les principes de la Révolution française et pour l'idéal de justice proclamé dans la *Déclaration des droits de l'homme*. Plus tard, après la déroute de la Prusse, il essaya de relever la jeunesse par l'éducation et d'exalter le sentiment national contre la France. Malheureusement malgré son mérite personnel, sa haute intelligence et sa grande puissance de travail, son idéalisme intransigeant appelé transcendental, ses idées avancées en matière de religion et ses manières hautaines, lui firent beaucoup d'ennemis. Il eut des démêlés avec les autorités et fut obligé de donner sa démission de professeur à l'Université d'Iéna. Il fut nommé en 1805 professeur de philosophie à Erlangen et peu de temps après professeur puis recteur à l'Université de Berlin. Lors de l'invasion de la Prusse par les Français, il prononça des *Discours à la nation allemande*, qui ranimèrent vivement l'esprit public. Il mourut à Berlin en 1814, victime d'une maladie épidémique que la guerre avait fait naître.

III

De même que Fichte qui, en disciple fidèle de Kant, avait d'abord suivi les doctrines de son maître et les modifia ensuite, finissant par construire un système de philosophie bien à lui, *Schelling* (1775-1851) qui suivit les cours de Fichte à Iéna et parut d'abord s'attacher à son maître, publiant en 1794 et 1796 quelques travaux conçus dans l'esprit de sa doctrine (*Du moi comme principe de la philosophie, lettres philosophiques sur le dogmatisme et le criticisme*) ne tarda pas à se séparer de lui. Dès 1791 il faisait à Iéna des cours où il enseignait une doctrine toute nouvelle. Puis il quitta sa chaire pour se consacrer pendant quelques années aux sciences physiques et à la médecine. En 1804, il fut appelé en qualité de professeur de philosophie à l'Université de Würtzbourg. Plus tard il professa la philosophie à l'Université de Munich où il devint bientôt président de l'Académie des Sciences et finit par occuper à Berlin en 1841 la chaire de philosophie devenue vacante par la mort de Hegel.

Quant au système de philosophie de Schelling, il réclamait d'abord que le *non-moi* de Fichte, n'est pas une simple création du moi ; ils existent tous deux au même titre, mais ils sont tous deux relatifs et limités, et impliquent un principe qui est leur identité commune et

leur commune substance. Le moi et le non-moi dérivent de l'absolu qui se réalise et se développe également dans l'un et l'autre et qui devient à la fois matière et esprit, nature et humanité. C'est précisément l'identification du réel et de l'idéal, de l'objet et du sujet qui fait l'unité primordiale. C'est par un acte sans conscience, par une intuition intellectuelle, que le sujet et l'objet se confondent, de manière que, selon lui, la nature et l'humanité nous apparaissent comme deux sœurs semblables et dissemblables à la fois, car toutes deux sont douées d'activité, mais l'une agit sans conscience et l'autre avec conscience à peu près comme nous faisons nous-mêmes à certains moments de notre vie, suivant que nous obéissions à l'inspiration ou à la réflexion, à l'instinct ou à l'intelligence. D'après Schelling, trois forces constituent la nature générale : lumière, électricité, magnétisme, aidées de trois forces organisatrices d'expansion, de suspension et de gravitation. Le monde inorganique est régi par l'action chimique, par l'action électrique et par l'action magnétique, trois degrés d'une même force, force productive, irritabilité et sensibilité.

On voit bien que la philosophie de Schelling ne repose pas sur une base positive, elle est plutôt l'œuvre de l'imagination spéculative. D'une part, elle fait bon marché de l'expérience et d'autre part elle admet que la science est inhérente à l'esprit, de sorte que les lois qui président à l'évolution de l'esprit sont identiques à

celles qui régissent l'évolution de la nature. C'est le spinozisme le plus pur.

Si l'on étudie attentivement l'évolution de l'esprit philosophique en Allemagne pendant la seconde moitié du XVIII[e] siècle, on constate que bien que le pays n'ait pas manqué de penseurs, tous furent entachés d'une certaine tendance au mysticisme depuis Leibniz jusqu'à Schelling, ce qui les empêcha de fonder leurs principes sur la base solide de l'observation et de l'expérience. Ils s'efforcèrent au contraire au moyen d'une dialectique spéculative de concilier la science et la théologie pour satisfaire aux exigences de leurs gouvernements despotiques qui cherchaient à défendre le prestige et la mission de l'Etat, par l'enseignement de l'Ecriture Sainte basé sur le principe du maintien de la discipline sociale.

CHAPITRE XXIV

L'ÉTAT POLITICO-SOCIAL DE L'EUROPE PENDANT LES XVII^e^ ET XVIII^e^ SIÈCLES

La puissance impériale de l'Autriche arrivée à son apogée sous Charles-Quint fut ébranlée d'abord par les guerres religieuses de 30 ans entre elle, alliée de l'Allemagne du sud, catholique, et l'Allemagne du nord, protestante ; ensuite par le traité de Westphalie qui confirma la division et l'impuissance de l'Allemagne. Les rois et les princes allemands s'efforcèrent alors de concentrer leur puissance à l'intérieur, en s'emparant des droits et des privilèges dont jouissaient les vassaux sur leurs sujets. Ils avaient commencé par interdire aux grands seigneurs de prendre des hommes de guerre à leur solde, prétendant réserver pour eux seuls le droit d'avoir une armée et de lever des impôts. En même temps ils introduisaient le droit romain, qui obligeait les fonctionnaires d'Etat à appliquer au peuple le droit royal et disait que tout ce qu'ordonne le prince a force de loi. C'est lui qui dispose de l'armée, des impôts,

des gouverneurs et des juges chargés de maintenir l'ordre. Il fait et refait les lois à sa convenance et engage même l'avenir de ses sujets en cas de nécessité. Dès le XVII^e siècle, les princes ajoutaient à leurs titres la formule *par la grâce de Dieu*, pour signifier que leur pouvoir vient de Dieu. Bossuet évêque de Meaux et précepteur du Dauphin sous Louis XIV, fit subir par la suite une modification à cette formule. Pour faire connaître au futur roi ses droits et ses devoirs, Bossuet, dans son livre. *La Politique tirée de l'Ecriture sainte,* se prononce dans les termes suivants : « Dieu « est le vrai roi, mais il établit les rois et règne par « eux. La volonté royale émane de Dieu ; aussi la per- « sonne du roi est-elles sacrée. Sans doute les princes ont « beaucoup de devoirs et la puissance qu'ils tiennent de « Dieu, ils ne doivent l'employer que pour le bien public, « car les princes sont nés pour le public, ils doivent se « faire aimer, connaître les lois, étudier les affaires et « même exposer leur vie pour le salut de leur peuple. « Mais tous ces devoirs ne les obligent pas envers leurs « sujets. L'autorité royale est absolue. Le prince n'est « obligé de rendre compte à personne de ce qu'il ordonne. « Ce n'est pas que le roi juge toujours suivant la justice, « mais il est réputé savoir juger. Il faut donc obéir aux « princes comme à la justice. Celui qui refuse d'obéir « aux princes n'est pas renvoyé à un autre tribunal, mais « il peut être condamné à mort comme ennemi du repos « public et de la société humaine ; on doit toujours res-

« pecter les princes, toujours les servir, qu'ils soient « bons ou mauvais, car il y a une sainteté inhérente au « caractère royal et le prince ne perd pas par ses crimes « la qualité de seigneur. »

En résumé, d'après Bossuet, le roi a des devoirs, mais ses sujets n'ont aucun droit, par conséquent, aucun moyen de lui rappeler ses devoirs et de l'obliger à les remplir. Le peuple doit craindre le prince, mais le prince ne doit pas craindre de faire du mal. Voilà la théorie de l'absolutisme politique approuvée et confirmée par un prince de l'Eglise. Louis XIV a formulé une théorie semblable dans son instruction à son petit-fils. « Vous devez être persuadé que les rois sont seigneurs absolus et ont naturellement la disposition pleine et entière de tous les biens qui sont possédés, aussi bien par les gens d'Eglise que par les séculiers. » « Le roi, dit-il, représente la nation entière ; la nation ne fait pas corps, elle réside tout entière dans le roi. Mais comme le roi ne peut pas se charger lui seul de toutes les affaires d'un grand royaume, il prend des ministres pour l'aider à gouverner en son nom, mais sous ses ordres. » Quant à l'administration de provinces les ministres choisissent leurs agents parmi les magistrats ou les bourgeois, qui étaient tout puissants dans les provinces, de même que les ministres dans l'Etat. De plus, le roi était entouré d'un faste qui lui faisait croire qu'il était plus qu'un homme. Le nombre de fonctionnaires de la maison royale était

extraordinaire (1), ce qui avait entraîné une grande dissolution des mœurs et la perte du sens moral, au point que les écarts de Louis XIV étaient vénérés comme sa personne, ayant reçu l'approbation des écrivains de l'époque ; non seulement Molière, mais même Racine représentaient sur le théâtre ses amours sous la forme héroïque et le roi ne croyait pas outrager la nation en demandant que ses bâtards fussent déclarés aptes à régner. Les maîtresses royales étaient chantées par les poètes et épousées par les marquis. La corruption de la cour à son tour, servit d'exemple à l'aristocratie et au haut clergé, car la naissance et les protections royales peu scrupuleuses déterminaient le choix. Les prélats des cours paraissaient peu dans leurs diocèses, et beaucoup jouissaient de titres d'abbayes et de bénéfices sans être même ecclésiastiques. Un grand nombre d'abbés galants faisaient l'ornement indispensable des salons et des boudoirs. La dissolution des mœurs entraînait à son tour le luxe dépravant parmi les familles nobles. En même temps la situation économique de la France empirait de jour en jour. Les dépenses de l'Etat grandissaient, tandis que les rentrées diminuaient. A la fin du règne de Louis XV les impôts s'élevaient à 360 millions. Ce fardeau fut intolé-

1. Sous Louis XVI, la maison civile du roi monte à 4.000 personnes ; la garde-robe seule en emploie 198 ; la bouche 496, la maison militaire 10.000 ; les maisons de princes 2.000, la maison de la reine représente en petit la maison du roi.

rable pour l'Etat, à cause de la mauvaise répartition des impôts parmi les différentes classes sociales, car les charges pesaient sur une seule classe. La noblesse et le clergé possédaient à peu près les deux tiers des terres, l'autre tiers possédé par le peuple payait des impôts au roi et une foule de droits féodaux à la noblesse, la dîme au clergé et supportait en plus les dévastations des chasseurs nobles et du gibier. Les impôts sur la consommation pesaient sur le grand nombre et par conséquent sur le peuple. La perception était vexatoire ; les seigneurs étaient impunément en retard, le peuple au contraire maltraité, enfermé, était condamné à livrer son corps à défaut de ses produits, il défendait ainsi de son sang les hautes classes de la société sans pouvoir exister lui-même. Les Etats généraux n'étaient plus convoqués. Le Parlement de Paris, qui à l'origine était un corps de juges nommés par le roi, avait par la suite pour mission d'enregistrer simplement les ordonnances du roi, et s'il faisait des remontrances avant l'enregistrement, le roi n'était pas obligé de les écouter.

Comme le roi de France était réputé le souverain le plus puissant, les princes d'Allemagne s'étaient ingéniés à imiter la Cour de France. Chacun d'eux voulant avoir un petit Versailles faisait bâtir des palais à la campagne, entourés de beaux jardins. On connaît les folles dépenses de Frédéric Auguste, électeur de Saxe, qui prodigua deux cent cinquante millions de livres

pour ses maîtresses, et donna, dans le camp de Mühlberg un dîner de trente jours, où étaient invités quarante-sept rois et princes. Il dépensa également quatre millions pour les fêtes du mariage de son fils (1719). A ces puérilités ruineuses venaient se joindre les intrigues, les rivalités de cette féodalité énervée, et les efforts pour obtenir un titre ou une prééminence, pour monter d'un grade dans la hiérarchie, et dans les ordres religieux, le vœu de chasteté n'était qu'un sacrilège de plus.

Quant aux rapports réguliers entre les différents Etats de l'Europe, ils ne commencèrent qu'au XVII^e siècle comme suite aux efforts de quelques philosophes anxieux de découvrir les règles que les peuples doivent observer les uns envers les autres. L'ensemble de ces règles formait le droit des gens, c'est-à-dire des nations. Le premier fut un Hollandais appelé Grottius (Hugues de Groot) qui, en 1627, publia le *Traité du droit de la paix et de la guerre* où il déclare qu'on n'a le droit de faire la guerre que si elle est juste pour maintenir un droit lésé ; toute autre guerre est un brigandage. De même, le vainqueur n'a pas un droit absolu sur le vaincu et la force ne doit pas être seule à régler les affaires entre les Etats. Il doit en être de même qu'entre les particuliers. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que le droit des gens devint un objet d'étude sérieuse de la part des juristes et des hommes d'Etat.

Le livre le plus répandu est le *Manuel du droit des*

gens par Wattel, un juriste suisse. Malheureusement les hommes d'Etat qui gouvernaient l'Europe ne se crurent jamais obligés de se conformer à ce principe. C'est ainsi que selon une des premières maximes du droit des gens, les traités doivent être considérés comme des contrats, devant engager les gouvernements qui les concluent comme un contrat engage les particuliers qui l'ont signé. Mais les hommes d'Etat ne se faisaient pas scrupule de rompre les traités dès qu'ils y avaient intérêt, bien qu'ils cherchassent des prétextes pour justifier leur manque de parole.

La plupart des guerres qui ont eu lieu pendant les deux derniers siècles en donnent un témoignage éloquent. C'est ainsi que le roi de Prusse envahit le duché de Silésie sur lequel il prétendait avoir des droits qui avaient été formellement abandonnés par des traités, et il conquit la Silésie. A ce moment (1741) un embassadeur français écrivait à son gouvernement : « En fait de politique, il n'y a reconnaissance ni traité qui tienne. C'est la force ou l'intérêt qui fait le traité et c'est la force ou l'intérêt qui le rompt. » Le droit des gens exige que les Etats se respectent les uns les autres. En 1772, les cours de Prusse, de Russie et d'Autriche s'entendirent pour se partager la Pologne. Un autre fait plus récent, c'est l'invasion de la Belgique en 1914 par l'Allemagne, sans même lui avoir déclaré la guerre, malgré le traité qu'elle avait signé en 1839, d'accord avec la France et l'Angleterre garantissant sa neutralité, ce qui prouve

bien que le principe qui gouvernait en 1914 l'Etat prussien est le même que celui qui l'avait guidé lors de l'invasion de la Pologne : c'est la raison d'Etat, c'est-à-dire l'intérêt de l'Etat de s'agrandir aux dépens d'un autre au moyen de la force qui prime le droit.

Une anarchie complète dominait en France sous les règnes de Louis XV et XVI, aussi bien dans l'ordre économique que moral et social et il arriva un moment où le besoin d'un changement radical dans le système de gouvernement se fit sentir dans toutes les classes sociales, d'autant plus que le terrain se trouvait préparé par les travaux de propagande des Encyclopédistes et par un mouvement intellectuel très intense sous l'impulsion de la philosophie sensualiste de l'école de Condillac, qui avaient rehaussé la conscience de la valeur éthique de la personnalité humaine. C'est ainsi que la conviction devenait de jour en jour plus profonde et plus générale, que c'est sur la raison et la justice qu'il faudra désormais fonder la Société.

Cet état d'esprit avait acquis encore plus de vigueur avec le retour de Lafayette, à la tête de nombreux officiers d'Amérique où ils avaient combattu avec succès pour la liberté et l'indépendance du peuple contre l'oppression du gouvernement anglais, car l'idée que l'armée française avait versé son sang pour la liberté d'un autre peuple avait non seulement provoqué l'enthousiasme du peuple de Paris, mais lui avait assuré d'avance la collaboration de l'armée pour la conquête

de la liberté. En effet le roi fit convoquer les Etats généraux et le tiers Etat ; c'est-à-dire que la noblesse et le clergé s'unissaient aux représentants de la classe bourgeoise, qui constituaient l'assemblée nationale. Le premier acte de cette assemblée fut la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, qui renfermaient les principes suivants : *Liberté, Egalité, la Souveraineté du peuple. Unité de législation, Egalité de l'impôt, Liberté de conscience et de la Presse.*

CHAPITRE XXV

LE DÉVELOPPEMENT DE L'ESPRIT D'INVESTIGATION ET L'APPARITION DES SAVANTS CRÉATEURS DE NOUVELLES BRANCHES DE SCIENCE EN FRANCE VERS LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE

Le triomphe de la philosophie sensualiste en France dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle favorisa le développement de la libre pensée et de l'esprit scientifique. Les Savants ne se contentaient plus de propager les connaissances scientifiques au moyen de livres; ils avaient pris l'habitude de faire leurs recherches par la méthode expérimentale et s'efforçaient d'imiter et de provoquer les phénomènes de la nature ; de calculer, de poser, de disséquer et d'utiliser des instruments tels que le microscope, le télescope, le thermomètre, le baromètre et les machines pneumatiques et électriques. C'est ainsi que Newton déjà un siècle auparavant avait perfectionné l'optique et avait expliqué la lumière par l'émanation de l'éther; et que plus tard le physicien hollandais Huyghens remplaça cette théorie par celle des

vibrations, considérant la lumière comme une forme de mouvement. Il fut le premier qui appliqua le mouvement du pendule aux horloges.

Il en fut de même de la Botanique et la Zoologie qui avaient déjà fait de grands progrès à la suite de la découverte de l'Amérique et de l'Océanie et avaient fourni un grand nombre de plantes et d'animaux jusqu'alors inconnus. Ces sciences prirent un grand essor vers la fin du XVIII^e^ siècle grâce aux efforts des grands investigateurs tels que Linné et Buffon dont le premier est le créateur de la classification de la Botanique, ayant exposé dans son ouvrage intitulé le *Système de la nature*, une classification complète des plantes, qui fut remplacée ensuite par celle de Jussieu, savant botaniste lyonnais, et dont le second fit connaître une théorie générale de l'évolution de la vie animale, en même temps qu'une description des animaux, accompagnée d'une classification selon les espèces et les ordres. Il a également décrit avec une admirable fidélité les traits et les mœurs caractéristiques des animaux. En général, il fit faire à l'histoire naturelle de grands progrès tant par la nouveauté de ses vues que par la multitude de ses recherches, ayant rassemblé une foule de matériaux épars, qu'il coordonna avec un esprit scientifique, contribuant ainsi à répandre en France le goût de l'étude de la nature.

L'anatomie et la physiologie se constituèrent également comme sciences autonomes. Bichat se distingua

par ses brillantes recherches anatomiques et physiologiques qu'il exposa dans ses ouvrages intitulés : *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* et *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*.

Puis vient *Lamarck*, célèbre naturaliste, né en 1744, à Bazentin. Elève de Buffon, il ne tarda pas à s'assimiler ses doctrines, et à la suite de ses investigations remarquables, il fut nommé membre de l'Académie des Sciences en 1794, lorsqu'il formula sa théorie du transformisme, selon laquelle les espèces descendent les unes des autres par la voie de reproduction directe en se modifiant selon le milieu qu'elles habitent, et c'est le milieu qui détermine le développement ou l'atrophie des organes et la persistance ou l'extinction des fonctions ; c'est lui qui opère une sélection graduelle entre les divers types animés. L'agent principal de la sélection est la concurrence vitale, soit la lutte pour la vie, dans laquelle triomphent nécessairement les organismes les mieux adaptés au milieu, les plus forts ou les mieux armés, tandis que les plus faibles sont détruits ou s'adaptent graduellement au milieu. De là, l'anéantissement rapide ou la transformation lente des types transitoires. D'autre part, c'est l'habitude et l'hérédité qui fixent tour à tour et perpétuent le résultat de la sélection. Toutefois, les découvertes de Geoffroy Saint-Hilaire dans le domaine de l'embryogénie et les vues ingénieuses de Gœthe sur la métamorphose des

plantes avaient déjà préparé les théories de Lamarck.

Du reste, le grand naturaliste Linné avait avancé déjà que toutes les espèces du même genre constituaient à leur origine une espèce unique et qu'elles s'étaient transformées à travers les siècles. Mais il reçut aussitôt des avertissements tant de la part des catholiques que des protestants influents en haut lieu. En effet, ses écrits furent interdits dans toutes les Universités de l'Europe où prédominait l'autorité ecclésiastique. Devant cette levée de boucliers, Linné jugea prudent de battre en retraite.

Après Linné, Buffon émit également l'opinion que la variété des espèces, tant dans le règne animal que végétal, est l'œuvre de l'évolution. Buffon fut obligé de se rétracter publiquement par ordre de la Sorbonne qui lui fit savoir que dans le dépôt sacré de l'Eglise se trouvait cette vérité, « qu'au commencement Dieu créa le ciel et la terre et que toutes choses furent créées au commencement du monde ». Il en fut ainsi de la doctrine de Lamarck. Cuvier régnait en maître alors, et autant par prudence que par conviction, il soutenait le dogme des créations successives et de l'invariabilité des espèces. Grâce à cette circonstance malheureuse, la théorie évolutionniste souffrit un temps d'arrêt. Ce n'est qu'en 1802 que Lamarck dans ses *Recherches sur l'organisation des corps vivants* revint avec plus de vigueur sur son opinion ancienne, rejetée par Cuvier, mais accueillie avec faveur par Geoffroy Saint-Hilaire. « La

variété des formes animées, dit-il, correspond à des degrés successifs de développement représentés par les espèces. Celles-ci, bien qu'elles se soient fixées, les barrières qui les séparent, disparaissent avec le temps, quoique lentement. Les espèces ne sont que des repos dans la série ascendante de transformation; elles sont sorties les unes des autres; les fossiles sont les ancêtres des vivants » tous les efforts que firent Lamarck et ses collaborateurs en faveur de la théorie du transformisme restèrent stériles jusqu'au moment où Wallace et Darwin sont venus la confirmer en l'appuyant sur de nombreux faits et expériences de la nature, tant dans l'ordre animal que végétal.

Nous nous proposons d'en parler avec plus de détails lorsque nous nous occuperons du mouvement intellectuel au XIX^e siècle. Pour le moment, nous nous limitons à constater la lutte que Lamarck dut soutenir non seulement contre les chefs de l'Eglise mais aussi contre les savants de premier ordre élevés dans le dogmatisme chrétien. Il en est arrivé de même aux belles découvertes de Newton en Angleterre, qui furent combattues avec violence comme contraires aux préceptes de la Sainte Ecriture, non seulement par Thomas Burney, théologien distingué de Londres et membre du Conseil royal, mais aussi par Leibnitz qui n'a pas pu oublier que Newton l'avait devancé en publiant la découverte du calcul infinitésimal dont il se croyait l'inventeur.

Cette lutte si âpre entre la théologie et la science ne s'est apaisée que vers la fin du XVIII^e siècle à la suite de la Révolution française qui bouleversa l'ordre moral, social et politique de l'Europe pendant un grand nombre d'années. C'est précisément à cette époque que Lavoisier découvrit l'oxygène, Volta et Galvani l'électricité animale et la pile voltaïque qui valut à son auteur la médaille d'or de l'Institut de France. Ces deux découvertes ont ouvert une nouvelle voie aux progrès de la chimie et de la physiologie.

Grâce aux progrès des sciences naturelles, de même qu'à ceux de la physique, de la chimie et de l'astronomie à la fin du XVIII^e siècle la lumière pénétra dans toutes les classes éclairées de la société et l'édifice vermoulu du moyen âge qui avait résisté pendant trois siècles s'est écroulé sous la force démolissante de la raison et de la connaissance plus intime des lois de la nature.

Pour bien accomplir leur tâche, les penseurs du XVIII^e siècle s'assurèrent la coopération des encyclopédistes et des écrivains les plus distingués de l'époque afin de vulgariser leurs idées philosophiques sensualistes. La forme littéraire la plus appropriée pour atteindre ce but était le roman alors à la mode. Les écrivains de l'époque, tels que Voltaire, Diderot, Condorcet, Rousseau, Volney, Montesquieu et Bernardin de Saint-Pierre ont tous prêté leur plume et leur cerveau à cette œuvre émancipatrice de l'esprit humain.

Chacun à sa manière a exposé d'une manière claire et attrayante ses vues basées sur des faits indiscutables et sur les principes de la morale chrétienne, flagellant en même temps avec une ironie et une verve piquantes les vices de la société, sans ménager les hauts dignitaires de la Cour et du clergé.

Les ouvrages de Voltaire, exilé de France, arrivèrent souvent en contrebande dans des caisses de bas de soie chez des amis qui les envoyaient aux salons où ils étaient lus et goûtés avidement ; car à cette époque, il y avait à Paris des *bureaux d'esprit* dirigés par des dames élégantes servant de lieux de réunion aux écrivains de renom. Toutefois, la propagande des doctrines matérialistes a touché très peu les classes inférieures du peuple, ignorantes et superstitieuses comme toujours, tandis qu'elle a envahi entièrement les classes supérieures même les cercles les plus aristocratiques ; elle avait même pénétré dans les palais des Cours étrangères, tel que Berlin et Vienne, où le roi Frédéric-le-Grand et l'Empereur Joseph II accueillirent avec conviction et enthousiasme les écrits des encyclopédistes

Il est incontestable qu'à la fin du XVIII^e^ siècle la philosophie spiritualiste avait perdu tout le terrain qu'elle avait gagné durant dix-sept siècles. La matière qui était flétrie et maltraitée par la philosophie spiritualiste est même arrivée à conspirer contre ses oppresseurs. Elle gagna d'abord les hommes intellectuels,

conquit ensuite la femme et finit par dominer les esprits les plus éclairés de la jeunesse, au point que l'école sensualiste s'est déclarée ouvertement matérialiste, bien que la plupart de ses adhérents n'aient cessé d'être déistes.

H. A. Monin 28 Juin 1930



ERRATA

Page	ligne	au lieu de :	lisez:
—	—	—	—
68	26	pour reprendre	pour le reprendre
83	16	et au	le
113	20	qu'ls	qu'ils
144	4	dans	de
148	11	du génie	Est-ce le génie
»	13	du	le
162	11	au	le
176	24	telle l'eau	telle que l'eau
184	13	réunissant	seront réunis
188	28	efforça	s'efforça
191	26	sur tout	surtout
206	24	été	à supprimer
289	24	qui sont	à supprimer
289	25	en	qui
289	26	considérant	considère
291	10	en effet	à supprimer
294	1	ni	ainsi que
334	7	étaient	ayant été
353	23	Arnould	Arnoud
414	9	et opposés	tel que
461	12	représente	décrit
546	18	se mit en	considéra un
547	21	mais	à supprimer
609	5	aventures	aventuriers

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE I

Pages

Evolution intellectuelle de l'homme préhistorique..... 5–48

1° Trois sources authentiques nous renseignent sur l'homme préhistorique, la Paléontologie, l'Archéologie et l'Ethnologie. — L'ancienneté de l'homme est démontrée par la découverte des restes du silex travaillé par la main de l'homme et des ossements humains dans le terrain quaternaire.

2° L'homme préhistorique a évolué en deux époques : celle de l'*âge de pierre* et celle de l'*âge des métaux*. — Dans la première, l'homme construit des armes de défense et d'attaque contre les animaux carnassiers, et des instruments pour la satisfaction de ses besoins domestiques en pierre taillée et polie. Dans la seconde période il les construit en bronze et en fer.

CHAPITRE II

L'évolution de l'homme historique au point de vue moral..... 49–83

1° Avec la connaissance de l'écriture, de l'usage des métaux et de l'agriculture, l'homme progressa rapidement dans ses intérêts et dans son bien-être matériels,

mais il reste encore très arriéré au point de vue moral. — Il est encore anthropophage, dépèce et dévore la chair humaine des tribus vaincues.

2° Ce n'est qu'après avoir compris qu'il est de son intérêt de faire de son ennemi, au lieu d'un victime de son appétit carnivore, un animal domestique, que l'homme a remplacé l'anthropophagie par l'esclavage.

CHAPITRE III

Les Phéniciens initiateurs de l'âge historique en Europe..... 84-92

Ils n'ont pas seulement fait connaître en Europe l'écriture et l'usage des métaux ; ils ont également importé les connaissances nautiques et fondé des colonies commerciales sur le littoral de la Méditerranée.

CHAPITRE IV

Les Grecs créateurs de l'art et de la Science constituent une nouvelle phase de l'évolution de l'humanité..... 93-128

1° Les habitants primitifs de la Grèce, les Pélasges et les Ioniens ont subi l'invasion dorienne. Au début, les envahisseurs se trouvèrent toujours en guerre avec les tribus autochtones, mais, étant tous d'origine asiatique ils ont fini par vivre en paix et former une nation sous le nom d'Hellènes. Les Doriens occupèrent la partie montagneuse avec Sparte pour capitale, tandis que les Ioniens habitèrent la vallée de l'Attique avec Athènes pour capitale, ayant conservé chacun son caractère et ses tendances héréditaires. Les Ioniens rendirent un culte aux beautés de la nature et à l'élévation de l'esprit et du sentiment, tandis que les Doriens dirigèrent leurs efforts vers la culture du corps et le développement des forces

corporelles. Cependant ils se sont mis d'accord pour former une marine marchande afin d'assurer leur puissance coloniale sur le littoral de la Méditerranée et de la mer Egée. Tous parlaient la même langue, adoraient les mêmes Dieux et participaient aux mêmes jeux olympiques.

2° Les Grecs, en même temps qu'ils divinisaient les forces de la nature et les hommes supérieurs, humanisaient leurs divinités qui naissent, se transforment, se marient et ont des descendants. — Le polythéisme anthropomorphique des Grecs ne représente qu'une des nombreuses manifestations de l'évolution des croyances humaines, qui avait pour base la divinisation de la nature et pour but l'élévation de la personnalité humaine.

3° Athènes, grâce à son gouvernement démocratique et à la victoire obtenue par elle sur les Perses dans la bataille de Salamine, vit grandir tellement son prestige que les cites loniennes s'unirent sous son égide pour former une ligue contre les Perses. En même temps sa prospérité augmenta graduellement, et les arts prirent un essor extraordinaire. 129-163

4° Grâce à la direction intelligente et libérale de Périclès qui gouverna pendant 40 ans, la Grèce brilla dans toutes les branches de l'art, aussi bien dans la sculpture et dans la peinture que dans la poésie et le drame, aussi bien dans le domaine de l'esthétique du sentiment que dans la Philosophie, ayant créé des écoles de Philosophie dont les chefs se sont immortalisés ; tels Pythagore, Socrate, Platon et Aristote. — Leurs philosophes étaient également des hommes de science, tels Hippocrate et Aristote, dont l'un fut le fondateur de la médecine et l'autre le fondateur de la science naturelle.

5° Malgré la décadence de la Grèce, l'étoile d'Athènes continua à briller à travers les siècles. La victoire

Romaine sur la Grèce n'a pas empêché les Grecs vaincus de se rendre maîtres des Romains par la supériorité de leur culture. — Les savants et artistes grecs se rendirent à Rome pour y fonder des écoles et les fils des plus illustres familles romaines se rendirent aux écoles d'Athènes et d'Alexandrie pour puiser aux sources de l'Hellénisme les éléments de la culture grecque. Les Romains après s'être assimilé la culture grecque l'ont répandue dans l'occident de l'Europe et dans la partie orientale de l'Asie.

CHAPITRE V

Les Juifs inaugurateurs du monothéisme marquent une nouvelle étape dans l'évolution de l'humanité 164-199

1° De même qu'il est difficile d'expliquer comment les Grecs, en l'absence d'une autre nation de culture supérieure, susceptible de leur servir de modèle, ont pu créer les beaux-arts, la science et la philosophie par leurs propres facultés mentales, de même il est difficile de se rendre compte comment Moïse a conçu le monothéisme dans toute sa pureté et l'a inculqué ensuite aux tribus de Beni-Israël, élevées comme esclaves dans l'idolâtrie du peuple égyptien, qui adoraient les animaux et en particulier le bœuf Apis. Bien que Moïse eût été élevé à la Cour des Pharaons sous les auspices des prêtres d'Ammon, ceux-ci ne purent lui donner, ne la possédant pas eux-mêmes, la vraie conception du monothéisme tel qu'il est exprimé par Moïse dans le Décalogue. Il est incontestable que Moïse au moyen de sa haute intelligence l'a complétée et l'a revêtue du caractère d'une Révélation.

2° Le peuple d'Israël a toujours manifesté une tendance à l'idolâtrie, surtout après la mort du roi Salomon lorsqu'il a subi les horreurs d'une guerre civile qui eut pour suite sa décadence politique, morale et sociale et la conquête du royaume d'Ephraïm par le roi d'Assyrie Soixante dix ans plus tard, le royaume de Juda subissait le même sort aux mains du roi Nabuchodonosor qui s'empara de Jérusalem et de ses trésors, incendia la ville et le temple et fit prisonnier le roi et les hommes les plus notables, les emmenant en captivité à Babylone. Un siècle après, la Chaldée fut conquise par Cyrus, roi des Perses, qui accorda aux Israélites la liberté de retourner à Jérusalem, d'édifier le temple et de se gouverner eux-mêmes sous la suzeraineté de la Perse. Heureusement la Perse professait depuis longtemps la religion mazdéiste appelée Avesta, de nature monothéiste, ayant beaucoup de ressemblance avec le Judaïsme Par conséquent les Juifs de Palestine à la suite de leur contact prolongé avec les Perses se sont purifiés de leur tendance à l'idolâtrie, d'autant plus que leurs chefs Zorobabel et Esdras les ont soutenus dans leurs anciennes croyances et se sont mis à leur tête pour les ramener à Jérusalem où ils ont employé leurs meilleurs efforts pour rétablir la loi mosaïque et la pratique de la justice de la part des familles riches envers les pauvres sous la direction des grands-prêtres, ce qui à la longue a produit un régime théocratique et l'intolérance envers ceux qui n'étaient pas en faveur de ce régime. 173-188

3° Malheureusement, après la Victoire du roi Alexandre de Macédoine sur les Perses à Issus, la suzeraineté du gouvernement perse cessa en Egypte et en Syrie, ayant été remplacée d'abord par Alexandre, ensuite par les Antiochus. Alors, la culture grecque a exercé une grande influence sur la Syrie et la Palestine surtout sous le règne d'Antiochus Epiphane et le gou-

vernement Juif en Palestine de même que le parti aristocratique sont devenus hélénisants. Il s'ensuivit une lutte très âpre entre l'aristocratie et la majorité du peuple juif qui était démocratique en même temps que traditionnaliste, lutte qui aboutit à l'intervention romaine et à l'établissement du Protectorat romain sur la Palestine. Alors le peuple juif poussé à la révolte par les injustices des classes dirigeantes nationales d'une part, et de l'autre, par le parti démocratique fanatisé contre la domination étrangère par les exhortations des prophètes prédisant l'avènement du royaume de Dieu et la venue du Messie qui détruirait l'empire des païens, se souleva contre la domination romaine et ce fut seulement après trois années d'une guerre acharnée avec la formidable armée romaine commandée par les meilleurs généraux, que succomba ce petit peuple héroïque qui luttait pour la défense d'un idéal religieux et pour son indépendance nationale.

CHAPITRE VI

Rome symbole du droit de la force et de la domination universelle..... 200-226

1° Evolution littéraire et artistique des Romains à la suite de la conquête de la Grèce..... 227-235

2° Les Romains fondateurs du droit civil, du droit des gens et de l'autonomie municipale..... 236-240

3° Survivance de la morale barbare chez les Grecs et les Romains malgré leur culture avancée. 236-240

4° Evolution distincte des trois peuples de l'Antiquité. Tous ont disparu mais leurs œuvres ont survécu... 249-255

CHAPITRE VII

Naissance et évolution du Christianisme..... 256-274

Les Débuts du Christianisme..... 275-300

CHAPITRE VIII

La lutte entre le Christianisme et le Paganisme.. 301-309

1° Le mysticisme oriental de saint Augustin engendra le fanatisme populaire et l'intolérance gouvernementale contre les dissidents du concile de Nicée..... 310-319
2° Evolution du christianisme en Europe sous la domination des peuples barbares..... 320-329
3° Manque d'influence culturelle des Visigoths pendant trois siècles de domination sur la population d'Espagne..... 327-331
4° Evolution du pouvoir spirituel et temporel de l'Eglise pendant le moyen âge..... 332-335
5° La culture intellectuelle et religieuse de l'Europe à l'époque de Charlemagne..... 336-339

CHAPITRE IX

La Féodalité et la lutte de la Papauté contre les empereurs de l'Allemagne..... ... 340-362

CHAPITRE X

Les Progrès des sciences et des arts grecs sous la domination des Arabes en Espagne..... 363-385

1° Comparaison entre l'état florissant des pays sous la domination arabe au XI^e siècle et l'état d'anarchie sociale de l'Europe chrétienne à la même époque.... 386-390
2° Période de décadence générale des Arabes et ses causes..... .. 391-393

CHAPITRE XI

Les juifs auxiliaires des Arabes, fondateurs de la philosophie religieuse en Espagne 394-417

Mission civilisatrice des Juifs d'Espagne..... 418-421

CHAPITRE XII

Les Croisades de l'Europe chrétienne contre les Musulmans de l'Orient et leur échec..... 422-433

Conséquences fâcheuses des Croisades pour le progrès moral, intellectuel et matériel..... 434-437

CHAPITRE XIII

Le réveil de l'esprit d'autonomie municipale des grandes villes et du désir d'émancipation des langues nationales du joug de la langue latine au XIII[e] siècle..... 438-431

CHAPITRE XIV

Les écrivains italiens inaugurent la poésie et la prose nationales au XIII[e] siècle avec Dante, Pétrarque et Boccace..... 432-462

CHAPITRE XV

La Scolastique et son influence sur le mouvement intellectuel et religieux en Europe pendant la seconde moitié du moyen âge..... 463-476

1° Désaccord entre les fondateurs de l'école se divisant en Réalistes et en Nominalistes.

2° Rivalité et désaccord entre les Dominicains et les Franciscains chargés par le pape Innocent IV de diriger le mouvement intellectuel pour préserver l'Eglise de l'invasion du rationalisme. Les premiers avec saint Thomas pour chef prirent pour base la dialectique d'Aristote, les seconds se divisèrent également, les uns défendirent le mysticisme et l'intuition et les autres se firent les champions de la raison et de la science. 477-493

CHAPITRE XVI

La lutte entre la Théologie et la libre pensée pendant le XV^e^ et le XVI^e^ siècles..... 494-520

CHAPITRE XVII

L'évolution intellectuelle reprend son essor au XVI^e^ siècle..... 521-528

1° La renaissance des lettres, des arts et de l'esprit scientifique dans tous les pays d'Europe sont l'œuvre du XVI^e^ siècle. 529-532

2° La défense de la tolérance religieuse par les Humanistes Rabelais en France, Erasme, savant hollandais, et Vives, savant espagnol, émigré en Belgique, sont les Humanistes les plus célèbres du XVI^e^ siècle. Cervantes et Camoens, célèbres écrivains espagnol et portugais ont brillé au XVI^e^ siècle. 533-57

CHAPITRE XVIII

La découverte de l'Amérique par les Espagnols et le passage aux Indes orientales à travers l'Atlantique par les Portugais au XVI^e^ siècle. 571-592

1° Christophe-Colomb, doué d'un esprit intuitif, sut utiliser les connaissances nautiques de l'époque pour concevoir l'existence d'un nouveau monde au delà de l'Atlantique, mais manquant des moyens nécessaires pour entreprendre le voyage, il eut recours à l'aide de la reine Isabelle d'Espagne, laquelle, enthousiasmée de ce projet, accepta les conditions de Colomb. Celui-ci, bien qu'il eût réussi à découvrir un nouveau monde, n'y trouva pas assez d'or et de perles pour satisfaire l'avidité et les besoins du roi. De plus, Colomb eut beaucoup d'envieux et d'adversaires qui le dénigraient auprès de la reine Isabelle, en sorte que Colomb, dans les quatre expéditions qu'il entreprit, ne put atteindre le but qu'il se proposait. 370-392

2° Ce rôle fut réservé à d'autres Espagnols entreprenants tels que Cortes et Pizarre, qui découvrirent le Mexique et le Pérou, mais qui, malheureusement, n'eurent pas un meilleur sort que Colomb. Tous recueillirent l'ingratitude des rois d'Espagne et finirent par mourir les uns par trahison et les autres dans la misère. En même temps, le Vénitien Jean Cabot découvrit, pour le compte de l'Angleterre, l'île de Terre-Neuve, le Canada et la baie d'Hudson — Les Portugais, de leur côté, commencèrent par coloniser les Açores et explorer la côte de Guinée et ses îles et de là Barthelémy Diaz traça la voie qui lui fit découvrir le cap de Bonne-Espérance. Ce fut ensuite un autre navigateur, Vasco de Gama, qui réussit à le doubler en décembre 1497 et à jeter l'ancre devant Calcut au mois de mai 1498. Un autre navigateur portugais, pilote très habile, au service de l'Espagne, Fernand Magellan, fut chargé par Charles-Quint de diriger une expédition contre les Moluques. Pour y arriver il traversa l'Atlantique par la route de l'Ouest au sud de l'Amérique méri-

dionale, entre la Patagonie et la Terre du Feu, ayant découvert le détroit qui porte aujourd'hui son nom.

CHAPITRE XIX

La contribution de l'Espagne au progrès des sciences exactes et naturelles pendant le XVI^e siècle 624-644

1° Travaux des savants espagnols dans les sciences nautiques et dans la Cosmographie. — Le rapport entre le méridien magnétique et le méridien géographique découvert par Colomb. — Progrès des sciences astronomique et mathématique aux Universités espagnoles.

2° Progrès de la chimie en Espagne au XVI^e siècle. Les botanistes espagnols célèbres au XVI^e siècle ; ils décrivent et rapportent des plantes médicinales nouvelles d'Amérique.

CHAPITRE XX

La décadence de l'Espagne au XVII^e siècle et ses causes 645-660

1° L'apogée et la décadence d'un peuple représentent les différentes phases de son évolution au cours des siècles.

2° Plusieurs causes ont accéléré la décadence de l'Espagne au XVII^e siècle. — 1° L'expulsion des moriscos par Philippe III a contribué à la disparition de la richesse agricole ; 2° L'industrie a également périclité par suité de manque de bras et d'artisans habiles. Les Espagnols d'alors n'ayant connu que deux

professions honorablee : la guerre et la religion ; 3° Le chiffre restreint de sa population n'était nullement en rapport avec les entreprises coloniales et guerrières en Amérique ; 4° Les Evêques ne pensèrent qu'à fonder des couvents de l'un et de l'autre sexe ; 5° L'intolérance religieuse poussée au plus haut degré a empêché la culture de la science et a rendu le milieu intellectuel stérile pour toute investigation scientifique.

CHAPITRE XXI

La Philosophie rationaliste de Bacon, de Descartes et de Locke au XVII[e] siècle..... 661-688

Cette philosophie établit pour base de toute investigation scientifique la méthode expérimentale et se propose pour objet, l'étude de la nature humaine. Ses fondateurs furent les inaugurateurs de la philosophie rationaliste au XVII[e] siècle. — Vie et œuvre de Bacon. — Son disciple Hobbes fut le défenseur de l'absolutisme politique. — Gassendi représente en France les doctrines de l'école sensualiste déiste. — Vie et œuvre de Descartes. — Le Discours de la méthode écrit en français contient les principes de sa philosophie. — Sa devise *Cogito ergo sum* est la formule classique de ses doctrines. — Descartes découvrit aussi les lois de la pesanteur et de la réfraction de la lumière. — Le XVII[e] siècle est la période des luttes et le XVIII[e] celle de l'apogée de la philosophie de Descartes.

Spinoza, disciple de Descartes, finit par être le réformateur de sa philosophie. — Vie et œuvre de Spinoza. — Influence de son traité théologico-politique sur le monde intellectuel. — Effet révolutionnaire de son 689-727

travail sur *L'Ethique*. — Originalité de la philosophie panthéiste de Spinoza. — Leibnitz disciple de Descartes, sa monadologie. — Sa Vie et son œuvre. — Blaise Pascal autre disciple de Descartes. — Sa vie et son œuvre. — Les lettres provinciales dirigées contre les Jésuites. — La loi de continuité du progrès de la raison humaine découverte par Pascal. — Influence du milieu sur la formation des systèmes distincts de philosophie chez les disciples d'un même maître. — Vie et œuvre philosophique de Locke.

CHAPITRE XXII

La philosophie de Descartes est remplacée au XVIII[e] siècle tant en France qu'en Angleterre par la philosophie sensualiste déiste de Locke. 728-734

La philosophie sensualiste constitua une réaction contre le régime d'intolérance du XVII[e] siècle et donna lieu à la formation de deux écoles de caractère distinct. L'école écossaise représentée par David Hume et Thomas Reid, et l'école française représentée par Condillac, Diderot et Voltaire. — Vie et œuvre de Hume. — Sa doctrine fut combattue par Reid qui se place entre Locke et Hume. — Condillac chef de l'école sensualiste déiste en France — Il réussit à faire adopter son système philosophique dans les chaires officielles. — Diderot, Voltaire sous l'inspiration de Condillac ont été les fondateurs et les propagateurs des doctrines sensualistes en France. — Ils ont favorisé par leurs écrits l'œuvre des Encyclopédistes, et contribué puissamment à parachever la célèbre Encyclopédie.

CHAPITRE XXIII

L'Allemagne en pleine crise de la pensée pendant la seconde moitié du XVIII[e] siècle..... 755-769

Les penseurs allemands du XVIII[e] siècle contraires à un système philosophique basé sur la sensation et la méthode expérimentale s'inclinèrent plutôt à la philosophie rationaliste de Spinoza qui fut remplacée ensuite par celle de Kant, Fichte et Schelling. Vie et œuvres de ces philosophes, gloires nationales.

CHAPITRE XXIV

Etat politico-social de l'Europe pendant les XVII[e] et XVIII[e] siècles..... 770-778

Absolutisme politique sanctionné par l'évêque Bossuet selon l'Ecriture Sainte. — Corruption des mœurs et de l'administration sous le règne de Louis XIV et Louis XV. — Le droit des Gens méconnu au XVIII[e] siècle. — Propagande des Encyclopédistes contre l'anarchie sociale. — Déclaration des droits de l'homme par la Constituante française en 1789.

CHAPITRE XXV

Développement de l'esprit d'investigation et apparition des savants créateurs de nouvelles branches scientifiques vers la fin du XVIII[e] siècle..... 779-786

Buffon donne une classification du règne animal en espèces et en ordres et décrit les mœurs des animaux. — Les frères Jussieu donnent une classification naturelle du règne végétal. — Bichat crée l'anatomie générale appliquée à la physiologie et la médecine. — Lamarque est fondateur de la doctrine

du transformisme des espèces. — Geoffroy Saint-Hilaire est innovateur dans l'Embryogénie. — Cuvier est fondateur de l'Anatomie comparée et de la Paléontologie. — Lutte entre la science et les doctrines traditionnelles vers la fin du XVIII^e siècle et triomphe définitif de la raison.

VERIFICAT
2007
BIBLIOTECA CENTRA UNIVERSIT

IMP. JOUVE ET C^ie^, 15, RUE RACINE, PARIS. — 4469-20